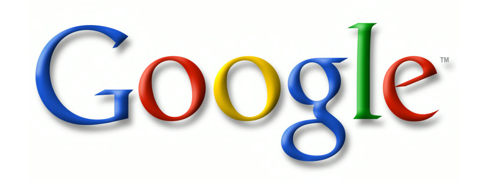




L'HISTOIRE

DES DERNIÉRES

CAMPAGNES ET NÉGOCIATIONS

DE

GUSTAVE - ADOLPHE

EN ALLEMAGNE.

L'HISTOIRE
DES DERNIÉRES CAMPAGNES ET NÉGOCIATIONS DE
GUSTAVE-ADOLPHE
EN ALLEMAGNE.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ITALIEN. de Pruriato

AVEC des NOTES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES & une DISSERTATION où l'on détruit les ſoupçons jettés de nos jours ſur la conduite de FERDINAND II. à la mort du Monarque Suédois.

Par M. l'Abbé DE FRANCHEVILLE *Chanoine d'Oppeln, Lecteur & Bibliothécaire de S. A. R. Monſeigneur le Prince Henri de Pruſſe, frére du Roi.*

AUGMENTÉ

I. D'UN TABLEAU MILITAIRE DES IMPÉRIAUX ET DES SUÉDOIS.
II. DE REMARQUES SUR LES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENS DE CETTE HISTOIRE.
III. D'UN DISCOURS SUR LES BATAILLES DE BREITENFELD ET DE LUTZEN.

Avec les Plans levés ſur le terrein

PAR UN OFFICIER PRUSSIEN.



A BERLIN,

Chez GEORGE JACQUES DECKER, Imprimeur du Roi.

M. DCC. LXXII.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION DU ROI.



PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

PRESQUE tous les ouvrages du comte GALEAZZO GUALDO PRIORATO ſont traduits, mais je ne ſache pas que ſon *Hiſtoire Univerſelle* l'ait été. Je n'en vois pour raiſon que les trois volumes in quarto qu'il auroit fallu faire paſſer de l'italien dans une autre langue pour donner la traduction de cette hiſtoire depuis 1630 juſqu'en 1645. Le travail eût été long: il devenoit même inutile en partie depuis qu'on a l'excellente *Hiſtoire des Guerres & des Négociations de Weſtphalie par le P. Bougeant.* Mais rien n'empêchoit de détacher du grand ouvrage de GUALDO le morceau le plus intéreſſant qui eſt l'HISTOIRE DES DERNIÉRES CAMPAGNES ET NÉGOCIATIONS DE GUSTAVE-ADOLPHE EN ALLEMAGNE. Ce ſont les trois années ſans contredit les plus brillantes de la vie de ce Héros; & ce qui reléve encore le prix de cette hiſtoire, c'eſt qu'elle eſt écrite par un

militaire contemporain de Gustave-Adolphe & qui a servi comme volontaire dans les deux armées impériale & suédoise, uniquement pour s'instruire. N'étant attaché à aucun parti, étranger d'ailleurs & écrivant à Venise dans un païs libre, son témoignage ne doit pas être suspect. Il a cherché à dire la vérité. S'il ne l'a pas toûjours connue, il a du moins le mérite de rendre avec intelligence quelques détails d'une guerre qui tient une place distinguée dans l'histoire militaire du siécle passé & qui intéresse encor le nôtre. C'est la raison pourquoi SA MAJESTÉ LE ROI DE PRUSSE a daigné recevoir avec bonté l'offre qui lui a été faite de ce morceau d'Histoire, & témoigner qu'ELLE en verroit la publication avec plaisir. Mais avant de parler de l'ouvrage, il convient de faire connoître l'auteur. Cependant pour qu'on ne m'accuse pas d'en faire un portrait trop flatteur, je me contenterai de donner ici par extrait la traduction de la préface qu'on trouve à la tête de l'édition de Venise de 1640. C'est le comte GUALDO qui parle, on voudra bien l'en croire sur sa parole.

„Dès que je fus, dit-il, en âge de porter les armes, „mon pére qui étoit le comte *Nicolas Gualdo Priorato* „mestre-de-camp au service de la République de Venise „voulut que je travaillasse à me rendre digne de lui succéder „un jour dans les emplois honorables qu'il avoit trouvés „dans sa famille. Je fus d'abord envoyé en Hollande à

„l'armée du grand Maurice prince d'Orange, & j'y servis „trois ans (*a*) sous *M. de Hauterive* colonel françois. De-là „je fus à l'armée du comte Ernest de Mansfeld (*b*) qui faisoit la guerre en Allemagne. Je m'arrêtai aussi quelque „tems en France pour y prendre une idée de la guerre des „Huguenots (*c*). De-là je passai en Angleterre comme on „y levoit des troupes destinées au rétablissement de l'électeur Palatin. Les troubles survenus au Piémont & dans „la Walteline (*d*) me paroissant une meilleure école, j'y „courus, & je restai en Lombardie tant que dura la guerre de „Mantoue, qui ne fut pas longue (*e*). J'avois envie de revoir „l'Allemagne; ainsi je me rendis à l'armée de Walstein (*f*), „où je m'arrêtai longtems. Je ne quittai même que parce „que la mort de mon pére arrivée dans l'isle de Zante comme il revenoit de son gouvernement de Candie me rappelloit dans ma famille. Mais je ne tardai pas à revenir en „Allemagne: l'armée suédoise y étoit en trop grande estime pour ne pas chercher à la connoître. Dans ce dessein „je m'attachai au maréchal Horn (*g*) & depuis au duc de „Weimar (*h*) auprès de qui je restai quelques années.

„J'ai passé ainsi près de quinze ans hors de chez moi „dans les armées & aux cours des princes, m'attachant aux „personnes dont il y avoit le plus à profiter du côté des „connoissances. J'ai cherché à étudier la politique & le „métier de la guerre dans leurs discours & dans leurs ac-

(*a*) Sans doute depuis 1622 jusqu'au mois d'avril 1625 que le prince mourut.

(*b*) Mort en 1626.

(*c*) Finie en 1628.

(*d*) En 1629.

(*e*) Terminée en 1631.

(*f*) En 1632.

(*g*) Mort en 1634.

(*h*) Mort en 1639.

„tions. J'éxaminois en toute occasion pourquoi une chose „se faisoit plutôt d'une maniére que d'une autre. Je met„tois tous mes soins à suivre l'homme d'Etat dans sa mar„che, à voir le manége du négociateur, à m'assurer des „articles d'un traité signé. J'étudiois la conduite des Chefs „& leur caractére. Le peuple, la noblesse, les grands ont „chacun leurs intérêts que je cherchois à démêler & à bien „connoître. A l'armée je voyois à quoi tient souvent la „réussite d'une entreprise: combien il est nécessaire de „connoître le local d'un païs, les mœurs de ses habitans, „l'assiette & la force des places, le cours des eaux, les pas„sages importans, les troupes dont on a le commandement, „le tems, le lieu, enfin tout ce qui concourt à l'éxécution „du projet le mieux concerté & qu'un rien peut déranger.

„J'écrivois mes observations à mesure, & j'en ai con„servé des mémoires aussi détaillés que mes lumiéres & la „briéveté du tems me l'ont permis. J'ai depuis rassemblé „ces matériaux & je les ai soumis au jugement de mes amis. „Tous m'ont persuadé de les faire imprimer, ou pour mieux „dire ils m'y ont forcé, m'assurant que quand je n'aurois „pas le suffrage de mon siécle, j'aurois toûjours quelque „droit à sa reconnoissance....

„J'ai dans mes papiers l'histoire des guerres survenues „de nos jours en Bohéme, en France & en Italie. Mais „si le morceau le plus curieux qui est le récit des derniéres

expé-

„expéditions de GUSTAVE-ADOLPHE en Allemagne, „ne plaiſoit pas; ce qui précéde plairoit encore moins, & „je ne me donnerai pas la peine de mettre l'ouvrage en état „de paroître pour ennüier le public.

„Au reſte je ſuis ſûr de ce que j'ai vû; je ne réponds „pas également des mémoires qui m'ont été fournis. L'eſ- „prit de parti fait qu'on ne dit jamais les choſes comme „elles ſont, mais comme on voudroit qu'elle ſe ſoient paſ- „ſées. Il n'y a princes ni miniſtres qui tiennent, je n'ai „pas plus de foi à leurs relations qu'à celles des autres, „parce que je ſçai qu'on peut les tromper... J'ai eû du „moins la précaution de faire un choix dans les mémoires „qui m'ont été communiqués. Je n'ai employé que ceux „de perſonnes qui m'ont dit avoir été préſentes. Encore „ai-je bien fait la différence d'un rapport à un autre, parce „qu'il y a des gens qui voyent mal ou qui manquent de „mémoire, qui renverſent l'ordre des faits, confondent les „objets, parlent beaucoup & ſe trouvent n'avoir dit que „des riens...

„Mon intention n'étant pas de faire un panégyrique „mais d'écrire une hiſtoire, on trouvera peut-être que je „me ſuis trop preſſé. A cela je réponds qu'on peut dire „la vérité ſans crainte quand on a comme moi le bonheur „de vivre dans un tems où les ſouverains ne font rien qui „ne puiſſe être lû....

„Ceux qui ne connoiſſent d'autre nation que la leur, „& qui pourtant ſe paſſionnent pour un parti étranger „contre l'autre, ſeront ſans doute fâchés de trouver quel- „quefois mes relations contraires à leurs vues. Qu'ils ſa- „chent que mon but n'eſt pas de chercher à plaire, mais „bien de dire ce que je crois être la vérité; & ce ſeroit „y manquer que de ne pas dire le mal comme le bien.... „Qui veut plaire à tout le monde à coup ſûr ne plaît à per- „ſonne. Une noble hardieſſe dans l'expoſition des faits, de „la liberté dans les jugemens; mais une ſage retenue dans „le ſtile & beaucoup de prudence dans l'emploi des maté- „riaux: voilà les régles ſûres dont l'hiſtorien ne doit „jamais s'écarter.

„Si on trouve qu'il entre toûjours un peu de partialité „& de flatterie dans le récit des événemens dont les prin- „cipaux acteurs vivent encore, & qu'on me ſoupçonne de „n'en être pas éxemt pour m'être trop preſſé d'écrire; je „répondrai que plus il y a de témoins & mieux on „s'aſſure de la vérité: qu'un fait à meſure qu'il vieillit s'al- „tére ſous la plume des hiſtoriens; mais qu'en écrivant „pour les perſonnes qui ont eû quelque part aux événemens „que je rapporte, je puis eſpérer de trouver dans mes lec- „teurs des cenſeurs judicieux & éclairés qui reléveront mes „fautes, & mettront l'auteur en état de faire une ſeconde „édition meilleure que la premiére. Qu'on ſe ſouvienne

„enfin que je n'ai pas vû tout ce que je rapporte, & qu'on „ne peut pas me faire un crime de ce que d'autres m'ont „trompé.

„J'ai penſé que ce ſeroit être utile à mes contempo- „rains que de leur laiſſer de grands éxemples à ſuivre, en „leur donnant les portraits des hommes illuſtres morts dans „le cours de cette hiſtoire. Si on trouvoit que ces portraits „ſont plutôt des éloges, je dirois que ces éloges ſont fon- „dés ſur des actions. C'eſt au ſévére moraliſte qui fouille „dans le cœur de l'homme à découvrir les motifs cachés; „l'hiſtorien rapporte les choſes comme tout le monde les a „vues, il parle comme ſon ſiécle....

„Comme je n'ai point cherché à faire paroître de l'eſprit „aux dépens de la vrai-ſemblance, on ne trouvera pas ici de „tableaux faits d'imagination; encore moins des généraux „d'armée qui faſſent de longues harangues & qui diſent de „belles choſes aux troupes. Cette éloquence de collége eſt „toûjours ridicule dans la bouche d'un officier général. Bref „dans ſes diſcours il promet aux ſoldats du profit, de la „gloire, & n'a pas beſoin d'autre choſe pour les animer à „bien faire....

„Au reſte c'eſt un militaire qui écrit & qui ne ſe pique „pas d'élégance. Peu m'importe le jugement qu'en porte- „ront certaines gens qui ne cherchent que l'agrément du

„ſtile dans leurs compoſitions. Je leur laiſſe le mérite de „plaire, je ne veux qu'être utile."

„A Veniſe le 2. Juin 1640."

Il me reſte peu de choſes à dire pour achever de faire connoître le comte GUALDO. L'ouvrage qu'il annonçoit en 1640 & dont je donne aujourd'hui les quatre premiers livres traduits avec une partie du cinquiéme, n'étoit donc pas ſon coup d'eſſai. On voit qu'il avoit déja travaillé à une hiſtoire des guerres ſurvenues de ſon tems en Bohéme, en France & en Italie; mais qu'il n'avoit encore rien publié. LES DERNIÉRES CAMPAGNES ET NÉGOCIATIONS DE GUSTAVE-ADOLPHE EN ALLEMAGNE le firent connoître. Cinq éditions de cette hiſtoire faites depuis 1640 juſqu'en 1646 (ſans celles que je ne connois pas) prouvent qu'elle fut goûtée. Ce ſuccès dût flatter l'auteur qui pouvoit avoir alors trente-cinq ans. Il n'héſita plus à courir une carriére pour laquelle il ſe ſentoit du talent. Il paroit même qu'il n'avoit point eû d'autre objet dans ſes voyages; que né avec un génie obſervateur, il avoit quitté ſa patrie dans le deſſein d'y rapporter des mémoires qui lui ſerviroient un jour à compoſer l'hiſtoire de ſon tems. Auſſi tous ſes ouvrages ſont-ils hiſtoriques. Les différentes campagnes qu'il avoit faites, les païs qu'il avoit parcourus, les choſes qui s'étoient paſſées ſous ſes yeux ou dont il avoit eû connoiſſance, les

hommes en place dont il avoit étudié la conduite & le caractére lui fournirent les matériaux. Il ne restoit plus qu'à les mettre en œuvre, & ce fut sans doute un plaisir pour lui plustôt qu'un travail. Il écrivoit dans sa langue avec beaucoup de facilité. Il a une abondance d'idées & une richesse d'expressions qui prouvent qu'il ne lui en coûtoit guéres pour les trouver. *Tout ce qu'a fait cet auteur italien est écrit d'une maniére très-agréable*, dit le P. Le Long dans sa *Bibliothéque historique.*

Les guerres & négociations de la France lui étoient aussi connues que celles des Suédois & des Allemands. Son *Histoire du cardinal Mazarin* fut traduite dès qu'elle parut, on en fit deux éditions en françois. *La Vie de ce cardinal* eut encore plus de succès, elle fut traduite en françois, en anglois & même en allemand. Une *Relation de la paix des Pyrénées* qu'il publia en 1669 parut presqu'aussitôt en françois. Mais ce qui prouve le mérite solide de cet ouvrage, c'est qu'on le traduisit en latin. Il est placé dans le quatriéme tome du Droit Public de l'Empire. Le cas qu'on faisoit en Allemagne de cette Relation engagea l'auteur à retravailler l'histoire qu'il avoit composée des troubles de France depuis 1648 & qu'il continua jusqu'à la paix des Pyrénées. Elle parut en 1670 & fut aussitôt mise en françois. Le duc de Monmouth depuis engagea l'auteur à la traduire en anglois; mais la mort in-

terrompit ſon travail. Guillaume Brant fut chargé de l'achever.

Le comte GUALDO ne s'étoit bas borné à travailler pour la France. On a de lui une *Hiſtoire de l'empereur Ferdinand III*, un *Tableau des hommes illuſtres d'Italie*, une *Vie de Donna Olimpia Maldachini* qui eſt la cenſure du pontificat d'Innocent X. Son *Hiſtoire de la reine Chriſtine* n'eſt proprement que la relation du voyage que cette princeſſe fit en 1661 & 1662 à ſon retour de Stockholm à Rome. Le comte étoit de ce voyage. Il avoit eû l'honneur de voir la reine à Stockholm où la république de Veniſe alors en guerre avec le Turc l'avoit envoyé, ſans doute pour demander du ſecours à la Suéde. Chriſtine qui aimoit beaucoup les Italiens s'étoit ſervi de lui pour conférer avec ceux de la régence dans ſes propres affaires. Le comte eut le bonheur de s'en acquitter à la ſatisfaction de la reine; & Chriſtine pour le payer de ſes bons offices le nomma ſon Envoyé, en le chargeant de pleins-pouvoirs pour différentes puiſſances chrétiennes. L'objet de la négociation étoit de former une ligue contre le Turc pour le chaſſer de l'Europe. Le projet venoit de la reine & lui tenoit fort à cœur. On voit même qu'elle fit lever un régiment pour le ſervice des Vénitiens. Il paroit auſſi que le comte ne tarda pas à ſe montrer digne de la confiance que la reine lui témoignoit dans cette négociation.

Car il vint en France en 1663, & l'année ſuivante on vit des troupes françoiſes en Hongrie arriver fort à propos pour contribuer au gain de la bataille de St. Gotthard.

Le comte GUALDO ſe retira depuis à Vienne, fut hiſtoriographe de l'empereur & mourut en 1678. (*a*)

Je voudrois que l'honneur qu'il avoit eû de connoître particuliérement la reine Chriſtine nous eût procuré de bons mémoires de la vie & des actions de Guſtave-Adolphe. Mais on peut croire que la fille du grand Guſtave n'en avoit pas elle-même. Paſſionnée pour tous les genres de gloire, où en pouvoit-elle trouver plus que dans ſa famille? Et n'auroit-elle pas employé *ſes loiſirs* à compoſer une hiſtoire du roi ſon pére, pluſtôt qu'à faire des *Réflexions diverſes ſur la vie & les actions du grand Alexandre*? (*b*)

Nous n'avons point encore de bonne hiſtoire de Guſtave-Adolphe. Les contemporains de ce prince, proteſtans & catholiques, ont pris la plume pour conſerver la mémoire des grandes choſes qu'ils voyoient faire à ce monarque. Mais ils n'avoient ni le ſang froid ni les connoiſſances néceſſaires pour rendre un fidéle compte de ſes opérations militaires & politiques.

(*a*) Voyez le Moreri édition de 1740. Art. GUALDO.

(*b*) Voyez le Tome II. des *Mémoires concernant Chriſtine* par M. d'Arckenholtz.

Les proteſtans étonnés de ſe voir libres & trop impatiens de publier leur reconnoiſſance n'ont fait au lieu d'hiſtoires que des panégyriques du roi & la ſatire de ſes ennemis. Des modernes les ont copiés & ſont tombés dans le même défaut.

Les écrivains dévoués à la cour de Vienne n'étoient pas plus propres à nous donner l'hiſtoire impartiale d'un prince *hérétique* devant qui les meilleures troupes de Ferdinand fuyoient, abandonnant les états catholiques à la la diſcrétion du Suédois. Le comte de *Khevenhuller* & d'autres reconnoiſſent les talens ſupérieurs que Guſtave eut pour la guerre. Mais ſes manœuvres ſavantes les frappoient moins que le tort qui revenoit de tant d'habileté au parti pour lequel ils écrivoient. *Quelqu'intérêt qu'on prenne*, dit Gualdo (a), *à la fortune d'un conquérant qu'on voit coucher ſous la toile en premiére ligne, l'intérêt perſonnel parle & ſe fait toûjours entendre le dernier.* L'Allemagne devint le théatre d'une guerre de trente années. Des troupes étrangéres payées pour en défendre une partie & ruïner l'autre, ſucceſſivement les avoient dévaſté toutes deux. Il a fallu que le tems fit oublier les pertes particuliéres pour qu'on reconnût toute l'importance du ſervice que Guſtave-Adolphe étoit venu rendre à l'empire & aux puiſſances voiſines. Les catholiques mieux inſ-

(a) Gualdo p. 231.

inſtruits ſont aujourd'hui les premiers à en convenir. Il en eſt même qui meſurent l'ambition de la maiſon d'Autriche à l'étendue des vaſtes domaines qu'elle poſſédoit alors dans les deux Mondes, & qui nous repréſentent la politique eſpagnole forgeant des fers à l'Europe, tandis que Guſtave accouroit de Suéde pour les briſer.

Ce Héros débarque en Poméranie ayant à peine douze ou quinze-mille hommes. Il mit les deux tiers de l'Allemagne ſous ſa puiſſance par une ſeule bataille; & s'il n'eût pas été tué dans la ſeconde, peut-être que Ferdinand perdoit ſa couronne, & l'Empire ſa liberté. Mais ceci n'eſt qu'une conjecture de mon auteur (*a*). Guſtave a fait tout ce qu'il falloit pour rétablir l'équilibre en Allemagne, & n'en avoit pas fait aſſez pour être tenté d'uſurper des droits qu'il étoit venu défendre. Quoiqu'il ait pu penſer ou projetter, il n'en eſt pas moins le reſtaurateur des libertés germaniques. L'Europe éclairée s'accorde à le nommer le *Grand-Guſtave;* & ce nom ſûr de parvenir à la poſtérité la plus reculée rappellera l'idée d'un Prince qui fit tourner au profit de l'humanité deux talens dangereux, la Politique & l'Art de la guerre.

Mais ces deux talens qui ſe trouvent rarement enſemble font que l'hiſtoire de Guſtave-Adolphe ſera dif-

(*a*) Gualdo p. 230.

ficilement l'ouvrage d'un ſeul. L'hiſtoire militaire du vulgaire des princes n'eſt que le journal des opérations de généraux ſubordonnés à des miniſtres qui font donner les batailles quand leur politique l'éxige. Mais quand un génie créateur maître d'éxécuter ce qu'il imagine, commande à des ſoldats qu'il a formés, ſes moindres mouvemens attirent l'attention des connoiſſeurs.

Guſtave-Adolphe dans ſon ſiécle fut ce génie créateur. Il déconcerta les deux plus habiles généraux de l'empereur, parce qu'il avoit une tactique à lui. On peut le regarder comme le maître & l'*inſtructeur* des grands hommes qui depuis ſe ſont immortaliſés dans une carriére où Guſtave ne devoit aux Alexandre, aux Céſar & aux Annibal que la noble ambition de les égaler. Ce ſont ſes termes (*a*), en parlant de la ſupériorité des anciens ſur les modernes.

Des mémoires militaires de ce prince écrits par lui-même feroient un monument précieux de ce que peut le génie aidé de l'expérience dans un art devenu néceſſaire. L'homme de guerre & celui qui ne l'eſt pas y verroient avec une égale ſurpriſe comment Guſtave toûjours actif ſçavoit profiter du tems, du lieu, de l'ardeur de ſes troupes & de lui-même. Car il ne s'épargnoit pas,

(*a*) Gualdo p. 231.

& *dédaignoit*, dit Gualdo, *de profiter des occaſions où l'adreſſe auroit pu ſe paſſer du courage* (*a*). Par ſon éxemple il entretenoit l'amour de la gloire dans le cœur de ſes ſoldats, & ce que M. de Voltaire a dit de l'eſprit,

» Que c'eſt un feu qu'il faut nourrir
» Et qui s'éteind s'il ne s'augmente,

Guſtave le penſoit du courage.

Cette intrépidité qui lui coûta ſi chèr, cette étendue de génie *qui ſembloit embraſſer le préſent & diſpoſer de l'avenir*, ce coup d'œuil ſûr qui voyoit la reſſource à côté du danger ſe modifioient en cent façons dans la même journée. Quelle école que la vie de ce Héros pour ceux qui marchent ſur ſes traces! Cependant qu'on ouvre les hiſtoires de Guſtave-Adolphe, je n'en excepte aucune, on n'y trouvera le plus ſouvent que des relations ſéches, obſcures & qui comparées avec d'autres n'offrent que des contradictions; rarement on y retrouve la marche du génie.

Il y avoit un homme après Guſtave-Adolphe qui auroit pû écrire cette hiſtoire, c'étoit le grand-chancelier Oxenſtierna. Général, Miniſtre & confident de ſon Maître, ſachant juſqu'à ſes moindres penſées, perſonne n'étoit plus en état de nous donner un tableau

(*a*) Gualdo p. 230.

fini, dont l'ouvrage du comte GUALDO n'eſt pas même l'eſquiſſe.

Je ne prétends pas dire par-là que ſon travail n'ait aucun mérite. Il en a un très-grand, c'eſt de nous avoir conſervé des détails précieux pour celui qui veut étudier la tactique de Guſtave-Adolphe & le ſuivre dans le tableau rapide de ſes conquêtes en Allemagne. Mais il eſt arrivé à l'auteur ce qui arrive à tous ceux qui écrivent des mémoires & qui reſpectent le public. Il ne détaille que ce qu'il a vû, & paſſe legérement ſur ce qu'il n'a qu'entendu dire. D'ailleurs ſa qualité d'étranger & de volontaire ne lui permettoit ni de tout voir ni de découvrir toûjours les raiſons de ce qu'il voyoit. Il a mieux aimé quelquefois ne rien dire que de donner ſes conjectures pour des vérités. Mais ſi cette retenue fait honneur à ſon caractére, elle répand ſur quelques faits une ſéchereſſe peut-être reſpectable mais qui n'inſtruit pas. Pour remédier au défaut de connoiſſances il falloit des notes, j'en ai mis au bas des pages. L'Officier ingénieur qui a bien voulu revoir ma traduction y a ajouté des REMARQUES MILITAIRES écrites en allemand. Je les ai traduites ſous ſes yeux & miſes à la fin de l'ouvrage. Cet Officier qui rapporte toutes ſes lectures à l'étude de l'hiſtoire militaire ancienne & moderne, & que ſa modeſtie ne me permet pas de nommer, ſe trouvoit

avoir dans ses papiers à-peu-près ce qui manquoit au comte GUALDO pour rendre la partie militaire de son histoire plus instructive encore. Non seulement il m'en fit part, mais je le trouvai prêt à me donner tous les éclaircissemens dont j'avois besoin. Aucune des éditions qu'on a faites de cette histoire ne se ressemble. Ce que je remarque pour ceux qui voudroient se donner la peine de confronter la traduction avec l'original. Il falloit un œuil militaire pour comparer les variantes & distinguer l'essentiel d'avec ce qui n'étoit qu'un trait d'imagination, un tribut payé au goût national. La commodité qu'ont les italiens d'entasser des épithétes qui pouvoient être négligées faute d'en sentir la force, faisoit une autre difficulté. L'officier eût la complaisance d'écouter mes doutes & de les lever. La géographie étoit fort négligée & les noms de villes défigurés, il prit la peine de corriger les fautes qui m'étoient échappées. Enfin le comte GUALDO parle de choses connues de son tems qui ne le sont plus que d'un petit nombre de militaires instruits: l'auteur avoit besoin d'un commentaire pour être entendu. Voilà l'origine des Remarques de l'Officier Prussien.

Il comptoit d'y faire entrer tout le systéme militaire de Gustave-Adolphe: il espéroit que chaque Remarque contiendroit une partie de ce systéme; & il vouloit laisser au lecteur le plaisir de rapprocher ces parties, & d'en

faire un tout. Mais il s'apperçut bientôt que GUALDO ne lui fourniroit pas les occasions de placer tout ce qu'il avoit à dire, & il vit la nécessité de développer ce systéme dans un TABLEAU MILITAIRE DES IMPÉRIAUX ET DES SUÉDOIS. Le but de cet *Tableau* est de faire voir le point où les deux armées étoient alors parvenues dans la Formation des troupes, la Tactique, l'Artillerie & la Fortification. Je l'ai traduit de l'allemand & je l'ai placé devant les *Remarques Militaires*, parce qu'ou trouvera dans celles-ci l'application de quelques-uns des principes établis dans le Tableau.

Les descriptions des batailles de BREITENFELD & de LUTZEN méritoient la plus grande attention. L'Officier trouva que le récit de l'historien ne s'accordoit pas plus avec les anciens plans qu'on trouve de ces deux batailles dans *le Théatre de l'Europe*, que ces mêmes plans ne s'accordent avec les meilleures cartes qu'on a des environs de Leipsic. Il monte à cheval, & court des frontiéres du Mecklenbourg & de la Marche-Prégnitz jusqu'aux deux champs de bataille. Il léve le terrein & vient se remettre à son travail. La fatigue de quatre-vingt milles d'Allemagne n'est rien pour un militaire qui aime son métier & qui veut voir par ses yeux. Il avoit usé des plus grandes précautions pour n'être pas la dupe des changemens que le terrein devoit avoir éprouvés depuis cent-quarante ans.

Il avoit levé les deux terreins avec le plus grand ſoin. Il ne reſtoit plus qu'à concilier la narration du comte GUALDO avec le local. Ne le pouvant pas, il jugea qu'il valloit mieux laiſſer l'auteur italien tel qu'il eſt, & faire le DISCOURS SUR LES DEUX BATAILLES qu'on trouvera traduit à la ſuite des Remarques. Il y a fait entrer ce que les mémoires du tems, & les hiſtoriens de Guſtave-Adolphe diſent de mieux là-deſſus. Il y a joint les traditions qu'il a recueillies ſur les lieux, lorſqu'elles ont pu ſervir à remplir les vuides qu'il trouvoit dans les relations, & que ces traditions n'avoient rien de contraire aux maximes militaires qu'on ſuivoit alors.

Enfin pour ne rien laiſſer à déſirer ſur ces deux célébres batailles, dont on n'avoit que des plans très-imparfaits, il s'eſt donné la peine d'en deſſiner deux nouveaux. Ce ſont certainement les premiers qu'on puiſſe dire qui éxiſtent tant pour la connoiſſance du local que pour l'intelligence des manœuvres. Ainſi je dois aux lumiéres de cet Officier & à ſon travail tout ce qui donne du relief au mien.

Il ne me reſte plus qu'un mot à dire ſur les noms d'hommes, que j'ai trouvé ſi défigurés dans l'italien que je crains bien qu'on ne s'en apperçoive dans plus d'un endroit, malgré les peines que je me ſuis données pour les rétablir. J'en demande pardon à ceux dont les ancêtres ſe ſont immortaliſés dans cette guerre. S'ils ne reconnoiſ-

ſent pas leurs noms dans ma traduction, je les prie de ſe ſouvenir que le célébre *Heermann* des Germains ne ſe ſeroit pas reconnu dans l'*Arminius* de Tacite. C'eſt le ſort de toutes les hiſtoires écrites par des étrangers. On y eſtropie les noms faute de ſavoir ce qu'ils ſignifient, ou on les défigure par un faux goût pour plaire à l'oreille; car chacun croit qu'il n'y a de terminaiſons heureuſes que celles de la langue dans laquelle il écrit.





LES DERNIERES CAMPAGNES ET NEGOCIATIONS DE *GUSTAVE-ADOLPHE* EN ALLEMAGNE.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

On trouve dans ce premier livre les motifs de la guerre que GUSTAVE-ADOLPHE *fit à l'empereur* FERDINAND *II: l'état de l'empire: les liaiſons du roi de Suéde & ſes négociations ſecretes avec les princes étrangers avant la guerre: ſes préparatifs militaires: ſes arrangemens avant de paſſer en Allemagne: ſon débarquement dans l'isle de Rugen: ſon entrée en Poméranie: les inquiétudes des catholiques: les apprêts de l'Angleterre pour ſoutenir les Suédois: l'aſſemblée des proteſtans à Leipſic: l'alliance de la France avec la Suéde: la priſe de Francfort ſur l'Oder: la marche de Tilli pour arrêter les progrès du roi: le ſiége de Magdebourg, priſe & déſolation de cette ville.*

An. 1630.

Motifs de la guerre que le roi de Suéde fait à l'empereur.

LEs ſuccès de GUSTAVE-ADOLPHE (*a*) en Pologne n'avoient fait qu'accroître en lui l'amour de la gloire & l'envie de s'aggrandir. Dans la guerre longue & difficile qu'il avoit eû à ſoutenir contre le roi Sigiſmond il s'étoit fait craindre des polonois: une trêve qu'il venoit de conclure entre les deux

(*a*) Guſtave-Adolphe fils de Charles IX. n'avoit pas encore 17 ans accomplis, lorſqu'il monta ſur le trône de Suéde en 1611. Il eut la guerre à ſoutenir à la fois contre le Dannemarc juſqu'en 1613, contre la Ruſſie juſqu'en 1617. & contre la Pologne juſqu'en 1629. qu'il y eut une trêve ſignée le 15. Septembre pour ſix ans entre les deux couronnes. C'eſt ce tems dont Guſtave va profiter pour

An. 1630. couronnes lui aſſuroit un repos de ſix années, il en profita pour exécuter de plus grands deſſeins. Son ambition fut de délivrer l'Allemagne du joug de la maiſon d'Autriche. L'occaſion le favoriſoit: l'empire non ſeulement étoit diviſé par les querelles de religion, mais révolté contre les nouveaux miniſtres de Ferdinand II. Depuis la paix de Lubec (*a*) s'ils avoient congédié dix-huit-mille hommes de l'armée de Walſtein pour ſoulager en apparence les provinces épuiſées par une guerre de plus de dix années, (*b*) ils entretenoient aux ordres du même Walſtein des troupes de pillards, qui en ſe répandant partout favoriſoient une tyrannie juſqu'alors inconnue en Allemagne. Si par crainte ſujets & princes diſſimuloient, tous en étoient d'autant plus animés à s'affranchir de l'avarice & de la dureté de ces miniſtres, il ne leur falloit qu'un chef, & les proteſtans tournoient leurs yeux vers la Suéde.

Mais plus ce projet étoit grand, plus il vouloit être péſé & approfondi. Le roi venoit d'attirer à lui ce qu'il y avoit de mieux dans les troupes licentiées de Walſtein, & dans les allemands que le général Arnheim avoit commandés en Pologne, & que les Polonois ne payoient plus depuis la trève. Guſtave pouvoit compter ſur des troupes aguerries qui ne demandoient qu'à combattre. Il avoit auſſi fait quelque-tems auparavant un voyage ſecret en Allemagne, & vu de ſes yeux les forces de la maiſon d'Autriche & des états de l'empire; il avoit ſondé les intentions des princes voiſins & s'étoit ménagé d'utiles alliés. Il n'attendoit plus que le moment d'éclater, mais il ne vouloit rien précipiter. Les démarches indiſcrètes & malheureuſes de l'électeur Palatin, du roi de Dannemarc (*c*) & d'autres rendoient Guſtave circonſpect.

paſſer la mer, & porter la guerre en Allemagne contre l'empereur Ferdinand II, guerre dont Guſtave ne vit que les trois premiéres années, & qui fut terminée par le célébre traité de Weſtphalie, en 1648.

(*a*) En 1629. entre Ferdinand II. & Chriſtian IV. roi de Dannemarc.

(*b*) La guerre avoit commencé en 1618. par la révolte des proteſtans de Bohéme, qui élurent pour leur roi Frédéric V. électeur Palatin, prince foible & qui mourut de douleur, dit-on, en apprenant la mort de Guſtave-Adolphe.

(*c*) Chriſtian IV. roi de Dannemarc, dont il eſt ici queſtion, étoit oncle maternel d'Éliſabeth d'Angleterre, femme de Frédéric V. électeur Palatin. Jaques I. avoit épouſé Anne, fille de Frédéric II. pere de Chriſtian IV, & ce monarque ne pouvoit

Ainſi malgré le feu de la gloire qui l'éblouiſſoit ſur les dangers, malgré les eſpérances flatteuſes auſquelles il auroit pû ſe laiſſer aller, ſa prudence ne l'abandonna pas: pour aſſurer ſes deſſeins il les tint cachés, & tacha de ſe faire oublier. Un feu qui couve ſous la cendre n'eſt pas ſuſpect, & en éclatant à propos il eſt naturel qu'il rallumât l'inconſtance des peuples laſſés du joug Autrichien. En effet les proteſtans d'Allemagne ſouffroient de ſe voir ſoumis aux catholiques, & ſouvent obligés d'obéir à des étrangers. Le ſouvenir de leur liberté éteinte leur rendoit cette dépendance plus odieuſe; en changeant de maître, ils ſe flattoient de ſortir d'eſclavage. An. 1630.

Le roi de Suéde avoit des conférences ſecretes avec les agents des princes proteſtans. Ces princes mêmes étoient ſes émiſſaires en Allemagne, par eux il ſavoit exactement toutes les démarches de l'empereur, & ils ne ceſſoient d'exhorter Guſtave à porter ſon coup (*a*). Il en coûtoit à ce monarque pour ſe contraindre, Guſtave aimoit la guerre, ce n'étoit qu'à regret qu'il vivoit en paix; mais ſes forces étoient encore trop inférieures à la puiſſance qu'il vouloit attaquer. Il devoit craindre d'entrer dans un royaume ſoumis aux armes victorieuſes de FERDINAND, tant que ce prince auroit ſur pié des armées nombreuſes, & pour général *Albert Walſtein*, qu'on pouvoit appeller l'amour du ſoldat & le fléau des princes. Mépriſer des forces ſi redoutables, ç'eût été courir à ſa perte: il ſçut ſe ménager pour un tems plus convenable les bonnes intentions de ceux qui ſouffroient de ce retard; il attendit un événement qui put favoriſer ſes deſſeins, & ce fut l'Autriche qui d'elle-même y donna lieu.

Les princes proteſtans excitent le roi de Suéde à prendre les armes.

qu'être ſenſible aux malheurs de la maiſon Palatine, qui lui étoit alliée de ſi près. Peut-être auſſi que l'honneur d'être le chef des princes conféderés en Allemagne & de ſe voir préféré à Guſtave-Adolphe l'engagea dans cette guerre malheureuſe de 1626. qui dura juſqu'en 1629 où Chriſtian IV. fit ſa paix particuliére avec l'empereur.

(*a*) Dès 1614. les proteſtans avoient appellé Guſtave en Allemagne. Leur lettre eſt datée de Heilbrun le 25. Sept. 1614. Ils lui écrivirent pour le même ſujet en 1615, en 1620, en 1521. En appellant le roi de Suéde à leur ſecours ils avoient deux motifs; l'un d'intérêt, qui étoit de conſerver les biens eccléſiaſtiques que leur avoit aſſuré le traité de Paſſau de 1552, & qu'on vouloit leur ôter par *l'édit de reſtitution* de 1629. L'autre de religion; appréhendant fort qu'après cette reſtitution l'empereur ne leur ôtât juſqu'à la liberté de conſcience.

An. 1630. de Mantoue. Alors Venife qui avoit été jufqu'ici l'arbitre des différens, le foutien de la juftice & l'appui des foibles eût perdu l'influence qu'elle confervoit en Italie. Et c'eft ainfi qu'en prétextant de s'affurer la poffeffion tranquile du Milanois, l'Efpagne fe flattoit de s'affujettir le refte de l'Italie (*a*): projet vafte, & que la politique de fes miniftres avoit laborieufement enfanté.

Guftave n'ignoroit pas que les emplois conférés à des étrangers excitoient la jaloufie des nationnaux; que les villes libres & plufieurs princes de l'empire ennemis du miniftére & jaloux de la puiffance de l'empereur, ne cherchoient qu'à diminuer fes forces; que Ferdinand lui-même y donneroit lieu pour obtenir les fuffrages du collége électoral en faveur de fon fils Ferdinand, roi de Hongrie, qu'il vouloit faire élire roi des romains; que pour ne pas éloigner les électeurs dont il dépendoit alors, il permettroit que les troupes furnuméraires fuffent ou licentiées ou occupées hors de l'empire. (*b*)

Guftave favoit auffi que le pape & les princes Italiens dont l'empereur efpéroit du fecours contre l'Héréfie, ne s'aveugloient pas fur la trop grande puiffance de l'Autriche, qu'ils étoient même déjà inquiets de voir tant de troupes allemandes en Italie venues plustôt pour piller la Lombardie que pour la protéger. (*c*)

Guftave comptoit fur les diverfions (*d*) que la France feroit en fa faveur, pacifiée par les victoires de Louis XIII. Il efpéroit auffi

(*a*) Le duc de Savoye avoit fait un traité avec Philippe IV. pour partager entr'eux le Montferrat. Les Efpagnols avoient befoin de ce petit pays pour joindre enfemble les états qu'ils poffédoient en Italie, & empêcher les François d'y entrer.

(*b*) L'empereur licentia fon armée & congédia fon général en pure perte. L'archiduc Ferdinand ne fut élu roi des romains qu'en 1636. fix ans après. On peut voir dans la vie du P. *Jofeph*, comment cet habile confident du cardinal de Richelieu, qui avoit ordre de faire manquer l'élection, trompa l'empereur. On prétend dans la même hiftoire, que ce prince dit plus d'une fois avec douleur, *qu'un pauvre capucin l'avoit défarmé avec fon chapelet, & que tout étroit qu'étoit fon capuchon, il avoit fçu y faire entrer fix bonnets électoraux.*

(*c*) Le pape, dit M. de Voltaire dans fon *hiftoire de Charles XII.* craignoit encore plus la puiffance de l'empereur que celle de l'héréfie.

(*d*) Il paroit que c'étoit bien l'intention du cardinal de Richelieu, puifque ce même cardinal qui avoit envoyé ordre à M. de Léon & au P. Jofeph de figner le traité de Ratisbonne *à quelque prix que ce fut*, relégua le capucin dans fon couvent, & obligea Léon de faire réformer le premier article du traité, où il eft dit, que *la France s'obligeoit de n'affifter ni directement, ni indirectement ceux de fes alliés que l'empereur déclareroit être fes ennemis.* Le zéle

tirer parti du mécontentement du roi d'Angleterre dont les neveux avoient été dépouillés du Palatinat (*a*), & que Charles I. se serviroit de lui pour se venger de l'empereur. Il attendoit des secours de la Hollande, république qui dans ses commencemens étoit déja puissante sur mer & riche par son commerce. Enfin le moment paroissoit venu pour Gustave, & les malheurs arrivés à d'autres avant lui ne purent lui ôter la confiance qu'il avoit dans son courage, dans la justice de sa cause, & dans la valeur de ses troupes.

Nous avons dit que dès 1629. il avoit attiré en Suéde les meilleurs officiers licenciés de l'armée impériale & de ceux du corps d'Arnheim. C'étoit même une consolation pour Walstein, qui s'étoit toûjours opposé à cette réforme, & qui n'attendoit qu'un événement comme celui que le roi de Suéde préparoit, pour faire voir à l'empereur quelle faute il avoit faite de prêter l'oreille à ceux qui sous l'ombre d'une paix apparente, ouvroient la voye à une guerre ruïneuse. En attendant, Gustave tiroit de ces officiers des lumiéres & du service: il les chargea de faire des levées & de les discipliner. Pendant ce tems-là il assembloit les débris de l'armée de Livonie & les milices suédoises répandues dans la Gothie, la Finlande & le Smaland. En peu de mois Gustave se trouva à la tête de près de 12000 hommes vieilles troupes, & c'est avec ces braves soldats qu'il regardoit avec raison comme les instrumens de ses grands desseins, qu'il se prépara à passer en Poméranie.

Cette province bornée au nord par la mer Baltique, resserrée par la Pologne à l'est, & par le duché de Mecklenbourg au couchant, a sa plus grande largeur aux confins de l'électorat de Brandebourg. Là elle reçoit dans son sein l'Oder, un des plus grands fleuves de

de la France s'est depuis rallenti, on en dira les raisons plus bas. *Vittorio Siri*, Tom. VIII. p. 547.

(*a*) C'étoient les princes *Frédéric-Henri* qui se noya en 1629, *Charles-Louis* & *Rupert*, fils de Frédéric V. & d'Elisabeth Stuard, sœur de Charles I. Ce ne fut qu'à la paix de Westphalie en 1648. que *Charles-Louis* fut mis en possession du Palatinat inférieur. On lui conféra en même tems le huitiéme electorat, avec l'assurance qu'après l'extinction de la maison de Baviére, l'ancienne dignité electorale & le haut Palatinat rentreroient dans sa famille.

An. 1630.

l'Allemagne qui prend ſa ſource dans les montagnes de Moravie aux frontiéres de la Siléſie, traverſe ce riche duché & tombe dans la baye dite le *Groſſe-Haff* au-deſſous de Stettin.

Le roi fait part aux Etats de Suéde de ſon deſſein, & leur montre la néceſſité de porter la guerre en Allemagne. Le 20. mai.

Au nord de la Poméranie de l'autre côté de la mer eſt Stockholm, réſidence des rois de Suéde. Guſtave y convoqua l'aſſemblée des Etats où ſes principaux officiers furent admis, & il leur fit part du deſſein qu'il avoit de porter la guerre en Allemagne. Car c'eſt une loi de la Suéde, que le roi ne peut ſortir du royaume s'il n'en a dit la raiſon aux Etats & ſi les Etats ne l'ont approuvée. Guſtave s'attacha à leur montrer la néceſſité où il étoit de faire la guerre autant pour aſſurer leur repos que pour défendre la religion qu'ils profeſſoient. En leur diſant à quel degré de puiſſance l'empereur étoit parvenu dans l'empire, il leur fit voir que déja Ferdinand avoit porté ſes vues ambitieuſes ſur la Suéde même, en donnant l'amirauté de la Baltique au duc de Friedland, ce qui étoit une uſurpation révoltante. Il leur rappella le refus qu'on lui avoit fait dans les diétes impériales du titre de ROI (*a*) qu'il portoit à juſte titre comme roi de Suéde; il dit qu'on inſultoit à ſa dignité royale par des écrits licencieux & des édits qu'il ne pouvoit regarder que comme une déclaration de guerre; qu'une inſulte faite à la Majeſté ne peut reſter impunie, que c'étoit le moment d'en tirer vengeance & de s'aggrandir. Il leur parla de l'honneur & de la religion qui devoit les animer, de la gloire & de l'immortalité qui les attendoient. „Enfin, dit-il, mes ſoldats ſont les mêmes qui „ont été ſi redoutables ailleurs. Avant nous on l'a dit, on eſt ſûr d'aller auſſi loin qu'Alexandre, Céſar & Attila, quand on a leur courage „Laiſſerez-vous languir dans un repos honteux votre roi qui ne reſpire „que la grandeur de l'Etat & votre félicité? Vous oppoſerez-vous à ce „qu'un prince nourri dans les armes fuye un luxe qui énerve ſes talens.'

I

(*a*) L'empereur & le collége électoral dans leur réponſe aux plaintes de Guſtave ne lui avoient pas donné le titre de roi. C'étoit pour complaire à *Sigismond* roi de Pologne qui n'avoit point encore renoncé à ſes droits ſur la couronne de Suéde.

Il leur dit qu'il feroit facrifié aux caprices de la fortune ou qu'ils le reverroient triomphant & digne en effet de porter le titre de Roi d'un peuple fi courageux; (*a*) & à ce mot s'arrêtant, il captivoit d'un front ferein l'affection de ceux qui l'entouroient & qui dans l'admiration de ce qu'ils venoient d'entendre étoient prefqu'immobiles, & n'avoient pas la force de répondre aux paroles de ce grand prince. Il les invita tous à le fuivre non comme roi, mais comme frére & compagnon d'armes. An. 1630

Les États applaudirent à fa réfolution d'une voix unanime, Guftave les remercia, congédia l'affemblée & emploia le tems qui lui reftoit à préparer tout ce qui étoit néceffaire pour un fi grand armement. Il attendoit la réponfe des Provinces-Unies, & cette réponfe fut telle que le roi la fouhaitoit. Les hollandois l'encourageoient à paffer la mer. Car c'étoit eux en grande partie qui faifoient mouvoir les refforts cachés de cette grande machine. Alors en guerre avec l'Efpagne, il étoit de leur intérêt de foutenir le parti de la religion qui paffoit pour le motif de tout ce grand armement. Les lettres que Guftave recevoit d'Angleterre & de France n'étoient pas moins preffantes; de tous côtés on lui donnoit les plus fortes efpérances de le feconder.

Guftave quitte la Suéde.

C'eft alors que donnant commiffion à Axel-Oxenftierna de lever un nouveau corps de 8000 hommes, Guftave mit ordre aux affaires du royaume qu'il laiffa fous la protection de la reine, (*b*) & partit de la rade d'Elfsnaben le 13. Juin 1630. aux acclamations de fa noblefle & d'un peuple nombreux qui faifoit des vœux pour lui en l'admirant. L'embarquement fe fit fur foixante vaiffeaux de guerre & 200 bâtimens de tranfport. Avec cette flotte Guftave fit voile vèrs

(*a*) C'eft pour faire allufion au titre de *Roi* qu'on lui avoit refufé dans la chancellerie de l'empereur & aux diettes impériales.

(*b*) Guftave établit un confeil de régence compofé des fenateurs du royaume qui furent nommés *fénateurs régens*, & ne voulut pas que la reine y eût part quoiqu'il l'aimât tendrement. L'adminiftration des finances fut confiée à Jean Cafimir pére de Charles Guftave qui fut roi après Chriftine, & ce prince œconomifa fi bien, difent *les régiftres du fénat*, qu'en moins de deux ans il fournit au roi au-delà de quarante tonnes d'or.

An. 1630.

Bohéme où il mena la vie d'un particulier opulent. Le roi de Suéde que nous avons laiſſé à la pourſuite des impériaux retirés dans Wolgaſt, ſentoit la néceſſité d'avoir une place de retraite. Ainſi prévenant la cour de Vienne qui n'avoit pas eû le tems de pourvoir à la ſureté de ces provinces éloignées, il fit avancer une partie de ſes troupes pour achever la conquête d'Uſedom & prit ſans coup férir tout le païs qui fut pillé du ſoldat; ce qui s'y trouva de troupes y fut maſſacré ſans pitié. Dans ces commencemens le roi crut devoir uſer de rigueur. Il connoiſſoit la force du chatiment ſur des ames dépourvues d'honneur, ſans ſecours, & que la douceur auroit enhardies à ſe défendre. Guſtave laiſſa mille hommes pour garder les endroits foibles de l'isle, & fit remonter le reſte de l'armée ſur les vaiſſeaux, entra dans la Péene, mit pied à terre & marcha droit à Wolgaſt qu'il attaqua de trois côtés. Les impériaux intimidés abandonnérent la ville qui étoit pleine de proteſtans & difficile à garder, & ſe jettérent dans la citadelle où ils tinrent encore ſix jours. Mais au ſeptiéme ne pouvant compter ſur un ſecours éloigné, ils ſe trouvérent trop heureux de ſortir avec armes & bagages. Ce traitement leur parut d'autant plus doux qu'ils ne s'y attendoient pas. Pluſieurs même charmés de l'humanité du monarque Suédois, & aimant mieux éprouver ſa clémence que de s'expoſer à de nouveaux coups, abandonnérent les banniéres de l'empereur, & ſe jettérent du côté de la fortune.

Priſe de Wolgaſt.

La priſe de Wolgaſt en ſix jours étonna les impériaux, ils ſe croyoient déjà vaincus, ils ſe trouvoient privés du néceſſaire, & ne purent cacher leur confuſion. Guſtave en profita pour s'emparer en ſix autres jours de Pennamunde & Divenau (*a*), ſitués vèrs l'extrémité nord de l'isle d'Uſedom. Les impériaux avoient évacué ces deux places pour ſe retirer à Camin ſitué ſur un autre canal à l'orient de Wollin; une grande partie des habitans les ſuivit dans Camin, croyant

(*a*) Grand & petit Divenau ſont deux forts. *Grand Divenau* eſt dans l'isle de Wollin à l'orient ſur la riviére de même nom. *Petit Divenau* eſt vis-à-vis dans la Poméranie à une mille de Camin, à l'endroit où la Divenau ſe jette dans la mèr Baltique.

y être plus en fureté. C'eft ainfi que Guftave voyoit tout trembler à fon approche. Déjà fes foldats pleins d'une noble audace, murmurant du moindre délai, crioient qu'il falloit avancer & aller droit à Rome piller les tréfors des prêtres Un conquérant va loin avec des troupes qui penfent qu'il fuffit d'avancer pour vaincre. Guftave pourfuivant les impériaux parut devant Camin, & fa cavallerie eut ordre de dévafter les villages des environs. C'étoit pour punir les païfans de ce qu'ils fe renfermoient dans des fortereffes, & leur apprendre une autrefois à garder leurs maifons. Les Suédois inveftirent Camin. Guftave fit battre la place avec tant d'ardeur qu'en moins de huit jours la brêche fut faite, & les'affiégeans logés au pié de la muraille alloient donner l'affault. Les impériaux auroient pu tenir encore quelque-tems: les vivres & les munitions ne leur manquoient pas; mais l'effet des fuccès inefpérés eft de jetter la confufion dans l'ame des vaincus. Ainfi l'idée d'un fecours trop éloigné fit prendre aux impériaux le parti de capituler. Par-là du moins ils fauvoient 1500 hommes d'infanterie & 400 cavaliers, qui fortirent avec armes, bagage & deux piéces de canon.

An. 1630.

Camin fe rend aux Suédois.

La cour de Vienne avoit trop méprifé l'invafion inopinée de Guftave en Poméranie. C'étoit peu de chofe encore que ce qu'elle avoit perdu pour une puiffance accoutumée à triompher de fes ennemis. Cependant elle fentit la faute qu'elle venoit de faire d'écouter ceux qui avoient trop ébranlé fa puiffance en lui faifant congédier les bras qui en étoient l'appui. Elle craignit que cette faute n'entraînât la ruine de l'Allemagne; elle avoit à défendre des provinces attaquées, des places menacées à fecourir, l'honneur des armes impériales à fauver. Elle devoit arrêter les progrès des Suédois pour ne pas leur donner le tems d'augmenter leurs forces, & ôter aux mécontens cette occafion de faire éclater un dépit, que la feule crainte du repentir faifoit encore diffimuler. Son premier foin fut d'ordonner à l'italien Torquato Conti, alors général de l'armée de Poméranie, de ramaffer

Torquato Conti va au fecours de la Poméranie.

An. 1630. ſes gens (*a*) répandus dans la province, pour tâcher du moins d'arrêter les Suédois, juſqu'à ce qu'une armée plus forte leur fit repaſſer la mer.

Tilli s'approche de la Miſnie.

Jean Tzerclas comte de Tilli le plus ancien des généraux de Ferdinand avoit alors le commandement en chef ſur l'armée catholique, qu'on appelloit l'*armée de la Ligue*. Il l'avoit répandue dans la Baviére & dans le haut Palatinat. Il eut ordre de raſſembler ſes troupes & de s'approcher de la Miſnie, une des meilleures provinces au centre de l'Allemagne, entre la Sale & l'Elbe, ayant au midi la Bohéme pour frontiére & la haute Saxe au nord. Elle eſt arroſée par la Mulde, qui prend ſa ſource dans les montagnes de la Bohéme & tombe dans l'Elbe près de Deſſau; elle profite auſſi des eaux de l'Elſter & de la Pleiſs. Tilli dans cette poſition devoit veiller aux mouvemens des ſuédois, au beſoin prêter la main aux impériaux, & retenir dans le devoir les électeurs de Saxe & de Brandebourg. Ces princes jaloux de la puiſſance autrichienne n'attendoient peut-être que cette occaſion pour tourner le dos à l'empereur. Ils avoient trop bien ſervi la cour de Vienne & n'étoient pas à s'en repentir. En prenant les armes pour elle ils n'avoient fait qu'augmenter une puiſſance, dont tout le poids étoit retombé ſur eux. Mais en même tems que la cour de Vienne les faiſoit obſerver, elle les exhortoit par écrit à reſſerrer les nœuds d'amitié & d'union qui les attachoient à l'empereur, les ſollicitant à ſe joindre à S. M. Imp. pour chaſſer de l'empire ceux qu'elle appelloit *les perturbateurs du repos public*. La même choſe fut écrite à Bogislas (*b*)

(*a*) Torquato Conti pouvoit avoir 16000 hommes, avec leſquels il avoit eu deſſein de ſe jetter dans Stettin; mais il fut prévenu par Guſtave-Adolphe qui s'empara de cette importante ville. A l'approche de Conti le roi fit tenir toutes les portes ouvertes, diſent les uns, pour montrer à ce général qu'il ne le craignoit pas; les autres, comme Kevenhuller, prétendent que c'étoit pour ſe retirer en cas d'attaque.

(*b*) C'étoit Bogislas XIV. dernier duc de Poméranie. Il étoit alors âgé d'un peu plus de 50 ans, & étoit parvenu au gouvernement en 1621. marié depuis longtems, mais ſans aucune eſpérance d'avoir des enfans, & mourut ſans poſtérité. Ses États ſeize ans après furent cédés à la Suéde lorſqu'il fut queſtion de finir cette longue guerre. Mais comme il y avoit un traité de fraternité entre les deux maiſons de Brandebourg & de Poméranie, la premiere après de longues diſcutions fut miſe en poſſeſſion de cette partie qu'on nomme Poméranie-ultérieure avec la ville de Stettin & ſes environs.

duc de Poméranie qu'on ſoupçonnoit de s'entendre avec le roi de Suéde. On ſavoit qu'opprimé par les garniſons impériales il cherchoit à rentrer en liberté, & qu'il ne ſeroit pas fâché d'avoir trouvé cette occaſion de ſe vanger du miniſtére autrichien. Une raiſon de plus pour craindre tout de ſon reſſentiment, c'eſt qu'on n'ignoroit pas que ce prince zélé luthérien avoit le nom de *catholique* en horreur, parce qu'on n'avoit pas toûjours cherché à le lui faire aimer.

An. 1630.

L'empereur écrit au roi de Suéde.

Ferdinand écrivit auſſi à Guſtave: dans ſa lettre il ſe plaignoit de l'invaſion que le roi de Suéde venoit de faire en Allemagne ſans raiſon, & ſans voir qu'en ſe mêlant des affaires d'Allemagne il offenſoit le chef ſupréme de l'empire. En cette qualité Ferdinand exhortoit le Suédois à ſe retirer de bonne grace, s'il n'aimoit mieux y être forcé par des armées nombreuſes & accoutumées à rétablir la tranquilité en Allemagne. Celui qui remit cette lettre à Guſtave étoit un gentilhomme bohémien. Le roi le careſſa beaucoup, affecta d'être fort content de ce qu'il lui apportoit, & chargea le gentilhomme de remercier l'empereur de ſa part de ce qu'il avoit bien voulu lui écrire. Il dit qu'*il y penſeroit, & qu'il ne manqueroit pas de répondre dès que ſon bras qu'il portoit en écharpe ſeroit guéri du coup de patte qu'un aigle lui avoit donné en Livonie*, faiſant alluſion au ſecours que l'empereur avoit donné au roi de Pologne (*a*). Bogislas écrivit auſſi à Guſtave, & peu de jours après il lui envoya le prince de Courlande avec des députés pour le prier de ne pas avancer. Mais Guſtave voyoit le but des impériaux qui étoit de l'amuſer par des négociations juſqu'à ce que leur armée fût en état de l'attaquer; il marcha droit à Stettin.

Réponſe du roi.

Cette ville au centre de la Poméranie & capitale de toute la province étoit fortifiée d'un bon mur à l'ancienne dont l'Oder baignoit le

(*a*) Ferdinand II. avoit envoyé 7000 hommes de troupes auxiliaires au Roi Sigiſmond, avec qui Guſtave-Adolphe étoit alors en guerre. D'autres diſent 15000. Ce corps étoit commandé par le général Arnheim. Lorſque le roi de Suédé ſe plaignit à Walſtein que l'empereur contre qui il n'avoit rien fait, envoyât des troupes contre lui, ce général repondit froidement à l'envoyé: *l'empereur a trop de troupes, il faut bien qu'il en donne à ſes amis.*

An. 1630. pié. Le roi fit commencer l'attaque par tout le feu de ſon artillerie. Le colonel Damitz qui en étoit gouverneur pour les impériaux auroit tenu quelque tems; mais le peu de fond qu'il pouvoit faire ſur les bourgeois, proteſtans & mécontens d'ailleurs, lui fit prendre le parti d'aller trouver le roi, eſpérant de le détourner de ſon deſſein. Ses repréſentations, comme on peut croire, furent inutiles. Le monarque dit qu'il vouloit parler au duc de Poméranie. Dès que ce prince fut arrivé au camp, Guſtave le ſerrant dans ſes bras l'aſſura que ſes intentions en paſſant la mer n'étoient que de faire rendre à chacun ſes biens & la liberté; que le but de ſon armement étoit de ſecourir les opprimés, d'abaiſſer le pouvoir ſans bornes de la maiſon d'Autriche & de rendre à l'Allemagne la félicité & le repos dont elle jouiſſoit avant qu'elle connut la domination autrichienne. Guſtave invita Bogislas à renouveller la bonne intelligence qui avoit toûjours régné entre la couronne de Suéde & les ducs de Poméranie, & à fournir pour la continuation de la guerre les ſecours qu'il penſoit que pût mériter un roi qui comme lui expoſoit pour la liberté publique ſa couronne, ſes ſujets & ſa vie.

Le duc de Poméranie s'abouche avec le roi de Suéde.

Ce diſcours d'un roi qui parloit les armes à la main trouva ſans peine accès dans un cœur qui n'avoit attendu que cet événement pour ſe déclarer. Le duc renouvella l'ancienne alliance avec la Suéde, s'engagea à entretenir 8000 hommes, céda Stettin & prêta cent-mille écus au Roi. Le traité fut conclu & exécuté ſur le champ. Le colonel Damitz contraint de ſortir avec ſa garniſon s'emporta contre le duc, & l'accuſa de félonie. Le conſeil de Vienne ne tarda pas à déclarer au nom de l'empereur tous les ſujets du duc criminels de lézemajeſté, & il fut enjoint à l'armée de ne faire quartier à aucun d'eux. Stettin n'en étoit pas moins perdu pour les impériaux.

Stettin ouvert aux ſuédois. Le 20. Juillet.

Le roi y entra au bruit des acclamations publiques. Il eſt bon de ne pas oublier qu'on lui avoit préparé un magnifique appartement ainſi qu'aux généraux de ſon armée. Mais Guſtave leur défendit de

coucher dans les maiſons, ils furent obligés de dormir ſur la terre tout armés, & lui-même pour l'éxemple coucha ſous ſa tente, comme à ſon ordinaire. Quelques ſoldats avoient profané le nom de Dieu: Guſtave ordonna qu'ils ſeroient liés à un poteau, & qu'ils y reſteroient attachés quelques heures durant, debout, les mains jointes & levées au ciel; peine qui s'accordoit mieux que la mort avec l'intérêt d'un conquérant qui avoit beſoin d'hommes. An. 1630.

Guſtave ayant pourvû à la défenſe de Stettin comme d'une place de la plus grande importance pour lui, étant au centre des villes qu'il vouloit attaquer, il prit avec lui une partie de l'armée & marcha droit à Stargard. Cette ville ſur l'Ihne qui tombe dans l'Oder près de Stettin, étoit fortifiée à l'ancienne & gardée par huit-cent hommes en partie gens de la campagne, à qui on avoit donné des armes. A l'approche des Suédois cette garniſon ſe retira dans le fort, mais s'y voyant reſſerrée, elle ſe rendit le 21. de Juillet, ſortit avec armes & bagages, & ſe retira à Gartz ſur l'Oder. Stargard ſe rend aux Suédois.

La nouvelle de la reddition de Stettin fut un coup de foudre pour les habitans des villes voiſines. La crainte d'avoir bientôt la viſite des Suédois fit fuir les uns, & découragea les mieux intentionés. Le plus grand nombre parloit de s'accommoder avec le roi. La mauvaiſe volonté de ces peuples ennemis des catholiques inquiétoit les impériaux; ils réſolurent de les faire rentrer dans le devoir par la force, & ce fut le ſignal d'une déſolation générale. Les villes furent pillées, les campagnes ravagées. On enleva abſolument tout, ſous prétexte qu'il valloit mieux s'expoſer à manquer de ſubſiſtances, que d'en laiſſer à l'ennemi, comme ſi une ſage précaution pouvoit autoriſer les cruautés. Wolgaſt fut repris ſur les ſuédois, & les impériaux s'y fortifiérent comme dans une place qu'ils croyoient le rempart de la Poméranie & du Mecklenbourg.

Tilli avoit eû ordre de l'empereur & commiſſion expreſſe du duc de Baviére de ſe joindre à Conti. Guſtave ſavoit que s'il donnoit le

An. 1630. tems à l'armée de la Ligue de ſe joindre aux impériaux qui gardoient la Poméranie, il ſeroit attaqué avant qu'il eût pû s'affermir dans ſes conquêtes, & qu'il ne pourroit alors que difficilement éxécuter ſon projet. D'autant plus que les électeurs de Saxe & de Brandebourg & d'autres princes qu'il cherchoit à détacher du parti autrichien, ne ſe déclareroient pas, tant que ce parti ſeroit aſſez fort pour les en faire repentir ou les ſuédois trop éloignés pour les protéger. Guſtave qui vouloit avoir le tems de fortifier ſon armée cherchoit à faire une puiſſante diverſion pour éloigner Tilli de la Poméranie, & forcer les électeurs de Brandebourg & de Saxe à ſe déclarer, en allumant la guerre à leurs portes. Le margrave Chriſtian-Guillaume, ci-devant adminiſtrateur de Magdebourg & mis au ban de l'empire en 1626. pour être entré dans le parti du roi de Dannemarc contre l'empereur, étoit alors dans Stralſund. Le roi convint avec lui qu'il retourneroit dans ſa ville, & qu'il expoſeroit aux magiſtrats que les armes de la Suéde n'étoient dirigées qu'au ſoutien de la liberté commune & au maintien d'une religion opprimée par les catholiques, qui à la fin ne laiſſeroient plus aux proteſtans d'autre parti à prendre que celui de mourir martirs, ou de trahir leur conſcience. L'adminiſtrateur avoit un grand crédit dans Magdebourg avec un grand fond de haine contre la cour de Vienne. Il accepta la commiſſion avec plaiſir, ſe fit couper les cheveux & la barbe pour n'être pas reconnu, & rentra dans ſa capitale, où il n'eut pas de peine à porter les habitans à favoriſer celui que tous les proteſtans regardoient comme le défenſeur de leur religion, & de leur liberté.

Magdebourg ſe déclare pour le roi de Suéde.

Les Magdebourgeois promirent de prêter la main aux opérations des ſuédois & de refuſer tout ſecours aux gens de l'empereur. Pour aſſurer leur alliance ils donnérent de quoi augmenter les fortifications de leur ville & lever des troupes, ils firent tout ce qu'il falloit pour ſoutenir leur nouvel allié. La joie même où ils étoient de la venue de leur ancien adminiſtrateur leur fit faire une ſortie dans la campagne; ils donnérent la chaſſe aux garniſons impériales de Wolmerſtæt,

Schœnebeck, Frofe, Wettin & Calbe, & furent fe préfenter aux portes de Halle. Les hallois ouvrent & de concert avec ceux de Magdebourg, ils forcent les impériaux à fe réfugier dans Mauritzbourg, où les gens de l'adminiftrateur les euffent peut-être forcés, fi le comte de Pappenheim ne fût venu à leur fecours. Il reprit les places que les proteftans occupoient, & inveftit Magdebourg. L'adminiftrateur s'y étoit enfermé, réfolu de s'y défendre jufqu'à l'extrémité. Magdebourg, enclavée dans la Saxe & le Brandebourg, eft une place forte par fon affiette fur l'Elbe un des grands fleuves d'Allemagne, qui prend fa fource dans les montagnes de Bohéme appellées *Riefen-Gebürge* aux confins de la Siléfie, & qui après s'être groffi des eaux de plufieurs riviéres fe jette dans la mèr du nord. Magdebourg étoit alors des plus peuplées, pourvue de tout ce qu'il falloit pour la défendre, & les catholiques n'y étoient pas aimés. En ouvrant fes portes à Guftave, elle mettoit le monarque Suédois à même d'attirer dans fes intérêts les électeurs & princes du parti proteftant. An. 1630.

Le roi de Suéde étoit alors dans Stettin occupé des moyens de s'emparer des meilleures places de la Poméranie, avant que Conti pût recevoir les renforts qui lui venoient. Guftave fortit de Stettin avec fes troupes, & en confia une partie à Guftave Horn, qui venoit de lui amener une fecours de Livonie. Ce général avoit ordre de s'emparer de Damm peu éloignée de Stettin, fur la rive gauche de la Plone & gardée par 500. impériaux qui à la fimple vue du canon fe rendirent. Le roi s'étoit porté à Neugarten, petite ville ceinte d'un mur au bord d'un lac produit par la riviére d'Hammerbeck. Neugarten avoit une garnifon de quatre-cent hommes. En deux jours Guftave la réduifit; & marchant entre l'Hammerbeck & la Multau, il prit Greiffenberg fur la Rega & Treptow à l'extrémité de la Poméranie du côté de la mèr, Freyenwalde fur la Crampel, & Cœfslin. Horn de fon côté avoit repaffé l'Oder & pris Anclam & Uckermunde, fur la rive gauche de l'Oder, villes affez mal fortifiées, plus mal défendues,

Damm fe rend aux fuédois.

An. 1630. & dont les garniſons s'enrolérent ſous les drapeaux ſuédois. Il ſe rendit auſſi maître de Paſſewalck, Barth & Grimme (*a*) qui ſervoient de retraite aux impériaux. Guſtave cherchoit à leur ôter Greiffenhagen pour affoiblir les villes voiſines. Il détacha un corps qui marcha de Stettin ſur Kœnigsberg dans la Nouvelle Marche à l'extrémité de la Poméranie. Cette ville fortifiée à l'ancienne ayant 500 hommes de garniſon fut priſe en trois jours. Lippeene à la pointe d'un lac d'où le Miezel tire ſa ſource, eut le même ſort ainſi qu'Arenſwalde ſituée ſur la rive gauche de l'Ihne, Bernſtein ſur la même eau & Beerwalde entre le Miezel & Kœnigsberg; toutes villes ceintes d'un ſimple mur & mal défendues.

Le duc François Charles de Saxe-Lauenbourg avoit levé quelques troupes du côté de Hambourg & de Lubec: il s'en ſervit à faire une diverſion en faveur des ſuédois. Vèrs la fin du mois de ſeptembre il attaqua & prit Boitzenbourg, Lauenbourg & Neuhauſs ſur l'Elbe; mais trop foible pour ſe partager, il abandonna les deux premiéres, mit garniſon dans Neuhauſs, & s'avança juſqu'à Ratzebourg qu'il ſurprit à la faveur de la nuit. Les impériaux réveillés à ce coup ſe rallient ſous la conduite de Pappenheim, (*b*) meſtre de camp général. Le colonel Reinbach ou Reinacher avec l'avant-garde eut ordre de s'emparer de Neuhauſs, tandis que Pappenheim avec ſa petite armée inveſtit Ratzebourg qui après une belle défenſe ſe rendit à des conditions honorables; le duc François fut fait priſonnier (*c*) & envoyé à Stade.

Les impériaux logés dans les villes de Gartz & de Greiffenhagen inquiétoient beaucoup la Poméranie. Ses habitans avoient prié le roi

(*a*) *Barth & Grimme* ſont deux villes de la Poméranie ſuédoiſe à près de quatre milles de Stralſund. Quoique les impériaux euſſent encore Gripswalde, les ſuédois pouvoient cependant tenter de s'emparer de ces deux places, parceque Stralſund étoit à eux.

(*b*) L'auteur auroit dû faire reſſouvenir le lecteur qu'il avoit laiſſé Pappenheim donnant la chaſſe à l'adminiſtrateur & reſſerrant les magdebourgeois dans leur ville. On voit que les mouvemens du duc François en attirant ce même Pappenheim du côté de Hambourg donnérent un grand relâche à ceux de Magdebourg, & que ces diverſions toutes malheureuſes qu'elles furent, ne laiſſérent pas de faciliter les premiéres opérations de Guſtave en Poméranie, puiſqu'elles empéchérent les impériaux d'envoyer du ſecours dans cette province éloignée.

(*c*) Ce duc pendant la capitulation avoit voulu s'échapper dans un petit batteau, mais ſe voyant

de venir à leur ſecours, mais ſes deſſeins l'en éloignoient encore. Il lui étoit plus avantageux de ſe porter dans le Mecklenbourg & de s'y établir. Par-là il ſe rapprochoit du Landgrave de Heſſe, qui entretenoit 8000 hommes à la diſpoſition du parti proteſtant. Il s'aſſuroit de Lubec, de Hambourg & d'autres villes anſéatiques, où il trouvoit de l'argent & des hommes. Il attiroit dans ſon parti les princes réfugiés dans ces places depuis que les impériaux avoient la clef des leurs & ravageoient leurs états. Il ſe mettoit à portée, en même tems qu'il gagnoit ceux-ci, de recevoir des ſecours de tous ceux qui pour le rétabliſſement de la liberté n'épargnoient ni leur vie ni leurs biens. Le Mecklenbourg qui confine à la Poméranie & au Brandebourg alloit ſervir de rempart à la Poméranie; & il étoit à croire que l'électeur de Brandebourg qui ſe verroit appuié des forces du roi de Suéde ſon parent, ne feroit plus difficulté de prendre parti pour lui. Un autre motif & qui n'étoit pas moins puiſſant pour le grand cœur de Guſtave, c'étoit les liens du ſang qui l'attachoient aux ducs de Mecklenbourg, à qui la maiſon d'Autriche avoit ôté leurs états pour les donner à Walſtein, & qui n'avoit pû dépouiller des princes pour enrichir un petit particulier, ſans révolter tout l'empire. Ayant donc embarqué de nouveau toutes ſes troupes à Stettin, le 6. Septembre il arriva à Stralſund, où les habitans le reçurent avec de grandes démonſtrations de joie. Après y avoir pris des arrangemens qui tendoient au maintien ou pluſtôt au rétabliſſement de la liberté publique, qu'il avoit ſi heureuſement commencé, il quitta Stralſund & marcha à Damgarten ſur le Rekenitz, qui prend ſa ſource aux frontiéres du Mecklenbourg du côté de l'électorat de Brandebourg, & va ſe perdre dans la mèr près de Stralſund. Damgarten étoit entourée d'un mur garni de tours An. 1630.

prêt à périr ſous le feu du canon des impériaux, il ſe rendit à condition que l'empereur ni le duc de Baviére ne le feroient pas mourir. On feroit étonné de voir un manque de parole puni de mort, ſi l'on ne ſavoit qu'il y a des vertus que l'intérêt fait ſeul reſpecter. En perdant *Ratzebourg*, les Suédois n'avoient plus de communication avec les villes de Hambourg & Lubec, & ſe voyoient coupés de Magdebourg. *Theat. Europ.* T. 2. p. 270.

An. 1630. „Vienne vis-à-vis de lui, qui n'avoient jamais daigné ouvrir l'oreille „à ſes inſtances, ni reconnoître ſes légitimes prétentions; que ſes lettres écrites au prince de Tranſilvanie avoient été interceptées, mal „déchifrées & encore plus mal interprétées; que ſes ſujets officiers & „ſoldats avoient été jettés dans des priſons & dépouillés de tout, „qu'on avoit interdit tout commerce avec la Suéde en Allemagne, „éloigné ſa paix avec la Pologne en fourniſſant des ſecours à *Sigiſ-* „*mond* contre lui; qu'on avoit refuſé paſſage à ſes ambaſſadeurs, „qu'on les avoit chaſſés de Lubec (*a*) & de l'Allemagne, ſans daigner „les entendre; qu'on avoit attenté aux priviléges de ſa couronne en „uſurpant la ſouveraineté de la Baltique pour la conférer au duc de „Friedland, en arrêtant & confiſcant les marchandiſes de pluſieurs „Suédois retenus dans les ports de Poméranie; que tous les moyens „d'accommodemens propoſés de ſa part avoient été rejettés, & qu'en „coupant toute voie aux négociations, on l'avoit contraint de chercher la juſtice les armes à la main. Qu'au reſte il n'étoit point entré „en Allemagne pour offenſer S. M. Imp; qu'il venoit ſecourir ſes amis „& ſes alliés, que c'eſt autant le devoir que l'intérêt des princes d'aider leurs voiſins; mais qu'il étoit prêt à s'accommoder, pourvû „qu'avant tout on convint de rétablir les villes, états & princes léſés „dans leurs juſtes droits, & qu'on rembourſât à la Suéde les frais „qu'elle avoit faits pour cette guerre."

Conditions de paix offertes à l'empereur.

Plaintes du duc de Poméranie.

Le duc de Poméranie voyant que la cour de Vienne lui faiſoit un crime de s'être lié avec le roi de Suéde, écrivit de ſon côté une lettre en

(*a*) On n'avoit garde de les y recevoir: c'étoit en 1629. dans le tems qu'on y traitoit de la paix particuliére du Dannemarc avec l'empereur. Le premier article du traité portoit que Chriſtian IV. abandonneroit les ducs de Mecklenbourg dont les états avoient été confiſqués & donnés à Walſtein. Le duc de Friedland qui préſidoit au congrès de Lubec moins comme miniſtre de ſon maitre que comme pacificateur des deux monarques, ne devoit pas permettre qu'on admît les ambaſſadeurs d'un prince qui demandoit le rétabliſſement de ceux dont lui Walſtein avoit envahi le patrimoine. Non ſeulement l'admiſſion fut refuſée aux ambaſſadeurs du roi, mais on apoſta des officiers déguiſés pour les inſulter. Ces ambaſſadeurs étoient le baron de Sparr, un Oxenſtierna parent du chancelier, & Salvius qui négocia depuis la paix à Oſnabrug. On peut voir dans la nouvelle hiſtoire de Guſtave-Adolphe par M. de M. des détails fort curieux ſur cette démarche des ambaſſadeurs ſuédois.

en forme d'apologie. Il dit „ qu'on ne connoiſſoit que trop les calamités & la miſére de ſon duché foulé depuis trois ans par les gens „ de guerre qui s'y étoient logés; qu'il en avoit porté d'inutiles plaintes à Ratisbonne par ſes envoyés qu'on avoit éconduits & traités „ comme les derniers des hommes. Qu'à l'arrivée du roi de Suéde, „ les officiers impériaux au lieu d'employer leurs armes contre l'ennemi „ les avoit tournées contre le païs; qu'ils avoient déſarmé les poméraniens, ſaccagé les principales villes, attaqué & pris ſans égard aux „ traités la ville & château d'Uckermunde; que les troupes de S. M. „ Imp. avoient pillé dans Wollin la maiſon de la ducheſſe douairiére „ ſœur de l'électeur de Saxe, & y avoient mis le feu; qu'enfin le roi „ de Suéde s'étoit avancé avec tant de célérité qu'il n'avoit pas été „ poſſible de lui réſiſter; qu'au reſte malgré ſon attachement ſincére & „ conſtant pour l'empereur, qui méritoit quelques égards, il n'avoit „ éprouvé que des duretés de la part du miniſtére autrichien; que ce „ miniſtére en imaginant un moyen cruel d'inonder l'Allemagne de „ troupes au mépris de ſes priviléges, & de fouler les provinces par „ des contributions énormes, avoit cauſé ſeul les malheurs qui menaçoient l'empire; qu'il falloit les lui attribuer, & non pas les croire „ le réſultat d'une conſpiration faite avec les ennemis de S. M. Imp. „ Que le roi de Suéde n'étoit point ennemi de l'empereur; qu'en venant „ en Allemagne ſon but étoit de délivrer les princes ſes amis, ſes parens ou ſes alliés de l'oppreſſion des catholiques. Le duc finiſſoit „ par dire, que ſi S. M. Imp. vouloit bien péſer ces raiſons, il eſpéroit qu'elle ne trouveroit rien dans ſa conduite qui ne fut innocent & „ conforme à la juſtice qu'un prince doit à ſes ſujets & qu'il ſe doit à „ lui-même."

An. 1630.

Repréſentations de l'électeur de Saxe.

L'électeur de Saxe prévoyant l'incendie qui alloit s'allumer crut que ſes repréſentations auprès de Ferdinand pourroient arrêter le mal en faiſant révoquer *l'Édit de reſtitution* qui révoltoit les proteſtans. Et cherchant à toucher ce prince par le tableau des maux que l'empire

An. 1630. souffroit, il lui dit „que si le roi de Suéde étoit entré en Allemagne „il y avoit été appellé par les cris de ceux que les armées autrichiennes „écrasoient sans pitié; que l'Édit pour la *restitution des biens ecclé-„siastiques* avoit aliéné les princes protestans, que la révocation de „cet Édit pouvoit seule rendre à l'empire un repos qu'il n'auroit ja-„mais sans cela." Mais l'empereur encore fier de ses victoires passées & accoutumé à voir les électeurs plier devant lui, ne fit aucune attention aux sages conseils du duc de Saxe. Il répondit d'un ton sec à ce prince, „qu'il eût à sçavoir qu'il avoit des forces plus que suffi-„santes pour repousser ses ennemis, & qu'en toute occasion il comp-„toit que lui & l'électeur de Brandebourg lui fourniroient l'argent, les „vivres & les munitions nécessaires pour soutenir ses armées; quant à „l'Édit, qu'il n'y pouvoit rien changer."

L'électeur de Saxe ne s'attendoit pas à une lettre si peu satisfaisante. Il écrivit de nouveau à Ferdinand & lui dit en termes clairs, „que depuis douze années l'empire étoit déchiré par une guerre in-„testine; que quelques provinces n'étoient plus que de vastes déserts, „que les constitutions de l'empire étoient violées, la liberté détruite, „l'autorité électorale anéantie, & que pour rétablir le bon ordre il „se voyoit forcé de penser à ses intérêts. Qu'il espéroit qu'on ne pré-„tendroit pas tirer de lui ni argent, ni vivres, ni munitions, encore „moins fouler ses sujets par le logement des gens de guerre, comme „choses qui étoient absolument contraires à ses traités avec l'empereur „& opposées aux constitutions de l'empire, sans parler de ses longs „services rendus à la maison d'Autriche, qui auroient dû seuls le „mettre à l'abri d'un tel traitement. Que c'étoit avec douleur qu'il „venoit d'apprendre que S. M. Imp. avoit résolu de ne rien changer à „l'Édit & fermoit l'oreille à ce seul moyen d'accommodement, puis-„que si l'Édit de restitution devoit jamais être révoqué, c'étoit dans „ces tems de troubles qu'il falloit l'abolir. Quant à lui, qu'il avoit „conservé à la maison d'Autriche une fidélité inviolable & lui voüoit

„un attachement ſans baſſeſſe, qui méritoit un retour d'amitié de ſa part; qu'il ſe conduiroit toûjours ſelon les commandemens de Dieu „à l'éxemple de ſes prédéceſſeurs, quelque tournure que les choſes „priſſent. Et ſi S. M. Imp. conſentoit qu'il ſe tînt une aſſemblée de „proteſtans, que peut-être on trouveroit un moyen de terminer les „maux qui déſoloient l'Allemagne. Qu'il étoit juſte que, catholiques „ou proteſtans, tous puſſent jouir d'une liberté établie par les loix „fondamentales de l'empire. Qu'il avoit crû devoir entrer dans ce „détail pour le repos de ſa conſcience, & afin que S. M. Imp. ſçut que „quand on a mis tout en œuvre pour arrêter le mal, on n'eſt plus „reſponſable devant Dieu ni devant les hommes de ce qu'on eſt forcé „de faire pour le repouſſer."

An. 1630.

Plaintes ſans effets.

Mais parce que certains membres de l'égliſe cherchoient à augmenter des revenus déja exceſſifs, & que les officiers & les miniſtres de l'empereur trouvoient leur intérêt à faire durer la guerre, ils alléguérent de ſi bonnes raiſons en faveur de l'Édit, que la cour de Vienne ne fit aucune attention aux inſtances réiterées de l'électeur de Saxe. Dans la réponſe qui lui fut faite on lui dit: „que c'étoit à tort qu'il „attribuoit les malheurs de l'Allemagne au parti catholique, puiſque „les catholiques avoient été les premiers attaqués, & forcés pour ſe „défendre de recourir à des voies de fait; qu'on s'occupoit à Ratisbonne à procurer la paix &, ſi elle étoit impoſſible, à pouſſer la „guerre avec chaleur; que l'argent, les vivres & les munitions n'a„voient été demandés que pour être employés à faire ceſſer les inno„vations que les Suédois s'efforçoient d'introduire dans l'empire; que „l'empereur n'y cherchoit point ſon intérêt particulier, que c'étoit „principalement pour ſauver la Saxe de la ruine dont elle étoit mena„cée; que ſi S. M. Imp. devoit prendre les États des princes ſous ſa „protection, c'étoit à eux de leur côté à ſeconder de ſi généreuſes in„tentions; qu'il ſeroit aiſé d'arrêter les progrès des Suédois dans ces „commencemens, ſi l'empire ſe joignoit à l'empereur; que l'exactitude

An. 1630. „du duc de Saxe à payer ſa quotepart de la contribution réglée dans „la diette de Ratisbonne ne ſuffiſoit pas; qu'à l'inſtar des autres Membres de l'empire, il devoit recevoir dans ſon pays les troupes qui venoient pour le défendre: puiſque la Saxe une fois perdue, les Suédois pourroient pénétrer ſans peine au cœur de l'empire."

Plaintes du duc de Wurtemberg.

Dans le même tems Louis-Frédéric adminiſtrateur du duché de Wurtemberg ſe plaignit amérement à la cour impériale de l'Édit de reſtitution, dont l'éxécution étoit appuyée par huit-mille hommes aux ordres de Tilli qui chaſſoit les miniſtres proteſtans de leurs égliſes pour les rendre aux catholiques. Ce fut alors qu'à Vienne on ſentit le beſoin de ménager le parti proteſtant. Les réponſes furent plus modérées: quant à l'Édit de reſtitution on répondit à l'adminiſtrateur „que „l'intention de S. M. Imp. n'avoit jamais été de ſe refuſer à des moyens „juſtes & honnêtes; qu'elle étoit prête à en conférer avec les électeurs, mais que cette négociation prendroit un meilleur tour ſi le duc „venoit à Ratisbonne pour y traiter en perſonne des moyens de procurer une paix durable; qu'elle ſe feroit à la diette mieux que dans „toute autre aſſemblée." Cependant le comte de Tilli eut ordre de rétablir les miniſtres qui avoient été dépouillés de leurs égliſes. Cette attention à contenter les proteſtans marquoit la crainte qu'on avoit à Vienne que le plus grand nombre ne ſe joignît aux Suédois, comme quelques uns l'avoient déja fait.

Le roi de Suéde demande du ſecours à ſes alliés.

Guſtave voyant les grands préparatifs de guerre que ſes ennemis faiſoient de tous côtés, ſe vit forcé de recourir à ſes amis pour en tirer de nouveaux ſecours. Il envoya en France le comte de Lenove & le baron de Semur pour y lever des troupes. Il écrivit au roi d'Angleterre, pour qu'il fut permis au marquis d'Hamilton de ſoudoyer 6000 anglois. Camérarius, ſon ambaſſadeur en Hollande, eût ordre de faire des inſtances auprès des États généraux pour qu'ils renouvellaſſent le traité d'alliance & d'amitié qui avoit pour objet de rétablir & d'aſſurer la liberté de conſcience en Allemagne. Le cavalier Raſcio,

un des meilleurs miniſtres du roi fut nommé pour aller à Veniſe en qualité d'ambaſſadeur. Il devoit engager la république à s'unir avec la Suéde & à ſeconder le roi dans ſon entrepriſe; mais il n'en reçut que des politeſſes. Il devoit ſe tourner du côté des Suiſſes; cette négociation n'eut pas non plus tout le ſuccès que Guſtave en attendoit. An. 1630.

Ce prince ayant donné les ordres néceſſaires aux gouverneurs des places & recommandé ſurtout la vigilance en cas d'attaque, partit de Stralſund, le 10. de Novembre. Il s'avança avec ſon armée du côté de Greiffenberg ſur la Rega, qui ſort d'un petit lac formé par la Trage, & porte ſes eaux juſqu'à la mèr. En même tems le roi détacha un corps pour aſſiéger Colberg, port de mèr ſur la Baltique. Comme cette place doit ſa principale force à la nature & qu'elle avoit une bonne garniſon, Guſtave vit qu'il perdroit trop de monde & du tems s'il la forçoit. Ainſi laiſſant la conduite du ſiége au colonel Baudis, ſon meilleur ingénieur, il s'en retourna à Stettin avec le gros de l'armée. Dans cette ville il apprit les grands préparatifs que Tilli faiſoit pour ſe rendre maître de Magdebourg, & les intelligences qu'il entretenoit dans la place avec les catholiques. Le roi étoit trop intéreſſé à conſerver Magdebourg pour voir d'un œuil tranquile les impériaux s'en rendre maîtres. Il fit venir le colonel baron de Falckenberg gentilhomme allemand auſſi fait au maniement des armes qu'au manége de la politique; il le munit d'inſtructions néceſſaires, & lui ordonna de ſe rendre à Magdebourg en toute diligence, d'aider l'adminiſtrateur de ſes conſeils, de l'avertir d'être mieux ſur ſes gardes, & de recommander ſurtout aux habitans de ne pas trop compter ſur la force de leurs murs, ni de s'imaginer que le ſeul bruit des armes d'un allié qui avoit été heureux juſqu'ici pût rendre les tentatives des catholiques inutiles. Guſtave écrivit en même tems au magiſtrat pour lui faire part du projet de Tilli & l'avertir des intelligences que l'ennemi avoit dans la ville, lui conſeillant d'avoir l'œuil ſur les catholiques s'il vouloit conſerver la liberté aux habitans.

Le baron de Falckenberg part pour Magdebourg

An. 1630.

Le roi vouloit pourvoir à la ſureté de Stettin & des places voiſines où il y avoit garniſons ſuédoiſes. Il longea l'Oder pendant deux jours pour arrêter les courſes des impériaux renforcés dans Greiffenhagen & dans Gartz, (*a*) & qui ne ceſſoient de déſoler les environs, ſurtout depuis que le comte de Schaumbourg avoit pris le commandement en Poméranie.

Le comte de Schaumbourg remplace Torquato Conti.

Ce général allemand étoit venu remplacer Torquato Conti que la foibleſſe de ſa ſanté avoit forcé de quitter l'armée. La ſaiſon étoit rude pour camper. Guſtave fit croire qu'il alloit prendre ſes quartiers de cantonnement; mais retournant bruſquement à Stettin, il paſſa l'Oder avec 12000 hommes d'infanterie, 6000 chevaux & 70 bouches à feu, & la veille de noël, il ſe préſenta devant Greiffenhagen.

Siége & priſe de Greiffenhagen.

Cette place eſt ſituée à l'extrémité de la Poméranie du côté du Brandebourg, ſur la rive droite de l'Oder. Les approches faites de deux côtés, le feu des batteries eut bientôt percé les tours & détruit le terre plein d'une courtine. Alors faiſant prendre des échelles aux ſoldats qu'il avoit armés d'outils pour la ſappe, Guſtave dit aux plus braves de monter les premiers. Les aſſiégés oppoſérent aux aſſaillans une valeur égale: pierriers, piques, mouſquets, feux d'artifices, ils ſe firent des armes de tout ce qu'ils avoient ſous la main. Mais les Suédois étoient animés par la préſence de leur roi occupé à faire avancer des troupes fraiches pour ſoutenir les premiéres, & ce fut à qui ſe jetteroit dans le foſſé pour monter au rempart. Après un combat d'environ deux heures, le parapet manquant aux défenſeurs, ils tâchérent de ſoutenir le peu de paliſſades qui reſtoient en plaçant derriére elles des poutres en travers qu'ils chargérent de ſacs à terre. Enfin tout ce qu'ils purent inventer pour ſe couvrir fut mis en uſage; mais ce rempart étoit trop foible contre le feu nourri de vingt-ſix piéces de canon. Les impériaux obligés de reculer ſe jettérent derriére un bout de retranchement élevé à la hâte en dedans du mur,

(*a*) *Gartz* au couchant de l'Oder vis-à-vis de Greiffenhagen à trois milles au deſſus de Stettin.

& abandonnérent le parapet aux Suédois, qui ſur le champ firent monter trois piéces de canon & foudroyérent ce dernier retranchement des aſſiégés. Cependant ils s'y maintinrent juſqu'à la nuit; & trop foibles pour repouſſer l'ennemi, ils ne ſongérent plus qu'à ſe retirer, mirent le feu à quelques maiſons pour cacher leur retraite, & ſortoient ſecrétement par la porte du ſecours vèrs les 5 heures du matin, lorſque les ſentinelles ſuédoiſes les apperçurent. On battit l'allarme à petit bruit, & la cavallerie détachée à leur pourſuite en ſabra une partie & ramena l'autre. Ferdinand de Capoue qui avoit commandé dans la place fut du nombre des priſonniers. Il avoit été bleſſé dangereuſement dans cette retraite en donnant des preuves de ſa valeur & mourut peu après dans Stettin, emportant les regrets de tous les officiers & ſoldats bleſſés qu'on y avoit conduits. (*a*) An. 1630.

La priſe de Greiffenhagen déconcerta les projets du nouveau général autrichien. Cette perte ôtoit l'entrée de la Poméranie aux impériaux, & ſans cette ville il leur étoit difficile de conſerver Gartz, place de peu de défenſe ſur la rive gauche de l'Oder, du même côté que Stettin, & expoſée aux courſes continuelles de la garniſon de cette ville. Schaumbourg aſſembla ſes officiers & leur demanda ce qu'ils penſoient qu'on pût faire de mieux dans cette extrémité. La ſaiſon étoit rude, la terre couverte de neige, & des eſcadrons entiers déſertoient ne s'accommodant point de cette campagne d'hyver. Ils étoient attirés d'ailleurs par les bons traitemens du roi, qui leur faiſoit donner les logemens de ſes Suédois plus accoutumés à ſupporter les grands froids du nord. (*b*) Dans cette facheuſe extrémité il n'y avoit qu'à perdre. Gartz fut abandonné & la garniſon en ſortit à l'inſçu de l'ennemi. Mais pour que les Suédois ne profitaſſent pas de la place elle fut raſée & on mit le feu aux villages voiſins. Alors les troupes de Schaumbourg ſe retirérent dans Francfort ſur l'Oder, ville grande,

(*a*) Voyez la Remarque Militaire A. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) Les Suédois paſſérent l'hyver ſans tentes mais ils avoient de juſtaucorps de fourrure que Guſtave leur avoit fait faire en Suéde. *De Prades.*

An. 1630. forte & importante pour eux, faiſant comme le centre de la Poméranie, de la Siléſie, de la Saxe & du Brandebourg. Cette villle étoit ceinte de bons remparts, elle avoit de larges foſſés; & quoique les ouvrages ne fuſſent pas dans toute leur bonté, ils étoient cependant en état de défenſe. C'eſt dans cette place que les impériaux ſe propoſoient d'attendre l'arrivée du général comte de Tilli qui commandoit l'armée catholique. Ce vieux maréchal étoit alors devant Magdebourg, outré que les habitans euſſent pris le parti du roi & bien réſolu de les faire repentir de leur rebellion. Avec cette armée & les troupes que d'Oſſa commiſſaire général payoit en Siléſie & en Moravie, les impériaux paroiſſoient encore aſſez forts pour chaſſer les Suédois des places qu'ils occupoient.

An. 1631.

Alliance de l'Angleterre avec la Suéde.

En France & en Angleterre on avoit appris avec joie les prorgès de Guſtave. Charles I. qui inſiſtoit ſur la reſtitution du Palatinat, fit hâter la levée de quatre-mille Anglois deſtinés à ſervir dans l'armée ſuédoiſe. Il donna en même tems une grande ſomme d'argent à Guſtave-Adolphe & s'unit d'intérêt avec lui. Louis XIII. fit la même choſe. La deſcente inopinée des Suédois en Allemagne étoit une puiſſante diverſion, qui mettoit la France en état de ſecourir le Montferrat & de borner la puiſſance des Eſpagnols en Italie.

Hercule de Charnaſſé fut envoyé de la part de S. M. T. Chrétienne auprès de Guſtave, autant pour complimenter ce monarque ſur ſon heureuſe arrivée en Allemagne que pour effectuer les promeſſes qui lui avoient été faites avant l'embarquement (*a*). L'ambaſſadeur françois fut reçu avec les égards dûs au maître qu'il repréſentoit; après

(*a*) Cette négociation avoit été entamée l'année 1630, mais ſans fruit parceque le roi de Suéde ne vouloit pas s'engager aux François comme un homme qui ſerviroit uniquement pour des appointemens. La France offroit à ce monarque un ſubſide de 400 mille écus, moyennant quoi la Suéde s'engageroit de faire la guerre pendant ſix ans à l'empereur, & d'entretenir pour cet effet trente-mille hommes, ſans que la France de ſon côté perdit la faculté d'agir indépendamment du roi de Suéde, ſelon qu'elle le jugeroit à propos pour ſes intérêts particuliers: deux conditions que Guſtave rejetta abſolument. Cette difficulté levée M. de Charnaſſé en fit naitre une autre. Il vouloit que Guſtave laiſſât la main à Louis XIII. dans les deux inſtrumens de ratification. On prétend même qu'il échappa à l'ambaſſadeur de France

après une courte négociation il fut arrêté entre les deux couronnes, par un traité ſigné au camp de Beerwalde le 13. Janvier 1631, que le roi de Suéde rétabliroit les états de l'empire dans leurs droits & libertés, & que S. M. T. Chrétienne, pour concourir aux frais d'une guerre ſi importante, payeroit chaque année à la Suéde quatre-cent-mille écus d'Allemagne.

An. 1631.

Traité entre la France & la Suéde.

Les princes proteſtans qui n'avoient pas reçu à la diette la ſatisfaction qu'ils demandoient, réſolurent au commencement de cette année 1631. de convoquer une aſſemblée pour chercher un moyen de mettre leurs états à couvert de l'oppreſſion qu'ils diſoient éprouver de la part des catholiques. Il leur falloit une permiſſion expreſſe de l'empereur pour s'aſſembler; mais la confiance qu'ils avoient dans la fortune de Guſtave & la crainte dont ils voyoient les impériaux ſaiſis leur firent prendre cette permiſſion ſans l'attendre. En conſéquence les électeurs de Saxe & de Brandebourg, comme chefs du corps évangélique, écrivirent aux états proteſtans d'Allemagne, & les invitérent à ſe rendre à Leipſic le 8. Fevrier. Les deux électeurs en perſonne y furent dès le 4. On vit arriver ſucceſſivement vingt-quatre

de dire qu'il y avoit de la pourpre à tout prix, & que Guſtave qui avoit autant de fierté que de grandeur dans l'ame répondit qu'*il ne connoiſſoit d'autre différence entre les rois que celle du mérite.* Le Clerc *Hiſt. du Card. de Richelieu.* Tom. II. pag. 32. La lettre que le roi de Suéde écrivit à ce ſujet de Stralſund le 13. Septembre 1630. à Louis XIII. portoit „que quoique cela fut une choſe de peu de conſé-„quence qui ne contribuoit nullement à la diminu-„tion ni augmentation de l'une ou de l'autre Ma-„jeſté, toutes fois, dit Guſtave, nous avons eſtimé „être du devoir d'un roi de ne rien négliger de ce „qui concerne ſa dignité royale. *Pluſtôt euſſions-„nous ſouffert la rupture de ce traité que de relacher „aucune choſe de cette dignité que nous avons reçue de „Dieu & de nos ancêtres* &c." Guſtave étoit d'une ſenſibilité extréme ſur tout ce qui intéreſſoit ſa dignité & ſa gloire, dit M. de M. dans ſon *Hiſtoire de Guſtave-Adolphe. Tom. IV. pag* 13 & prétend *à la page 37. du Tome III.* que Guſtave n'a pû ni dû faire à l'ambaſſadeur de France la réponſe que je rapporte ici d'après *Vittorio Siri* hiſtoriographe de France, *Le Clerc* hiſtorien du cardinal & M. *d'Arckenkoltz* connu avantageuſement par ſes mémoires ſur la reine Chriſtine &c. „Cette réponſe, dit M. „de M, conviendroit plus à un jeune prince petit „maitre qu'à un roi tel que Guſtave-Adolphe, dont „la gravité, la décence & la modeſtie ſont aſſez con-„nues. Ce ſeroit dire: *j'ai plus de mérite que le roi „votre maître, donc* &c." Cela ſe peut, mais M. de M. ne fait pas attention qu'*à la page 13. du Tome IV.* de cette même hiſtoire il fait parler ce monarque Suédois d'après *M. d'Arckenholtz*, & lui fait dire en préſence du roi de Bohéme & de pluſieurs princes du parti proteſtant „qu'*il s'eſtime plus que l'empereur „Ferdinand*, en ce qu'il gouverne ſuivant les loix, „& que ſes Suédois lui obéiſſent parce qu'ils l'aiment; „au lieu que l'empereur par ſon ambition, ſa cruau-„té & ſes injuſtices s'étoit rendu l'éxécration de ſes „ſujets." Mais Guſtave *gouvernant par lui-même ſuivant les loix de ſon païs* ne pouvoit-il pas également s'eſtimer plus que Louis ſurnommé *le juſte*, à

An. 1631.

princes: le margrave Chriſtian-Guillaume adminiſtrateur de Magdebourg, Jean Philippe duc d'Altenbourg, les ducs Guillaume & Bernard de Weimar, Jean Caſimir duc de Cobourg, Auguſte comte palatin de Sultzbach, Guillaume landgrave de Heſſe, Frédéric margrave de Bade, Auguſte prince d'Anhalt, les envoyés des ducs de Brunſwic & Lunebourg, ceux de l'abbeſſe de Quedlinbourg & des ducs de Mecklenbourg & de Wurtemberg, le comte Jean George de Mansfeld en perſonne, les repréſentans du margrave de Bade-Dourlach & ceux des états proteſtans de Souabe & de Françonie, les comtes Frédéric de Solms & Erneſt Louis de Mansfeld, Philippe Reinhard comte de Solms, les repréſentans des comtes de Stollberg, de Reuſs &c. Les villes impériales comme Lubec, Francfort, Brème, Muhlhauſen, Nuremberg, Strasbourg, Roſsheim, Northauſen & d'autres envoyérent auſſi leurs députés à ce congrès de Leipſic.

Aſſemblée de Leipſic.

Le 8. de Fevrier ou le 10. ſelon d'autres, s'étant tous rendus à l'égliſe de St. Thomas, ils priérent Dieu d'éclairer leurs déliberations; & après un ſermon que fit le docteur Hoë de Hœneg, premier chapelain de l'électeur de Saxe: *ſur la néceſſité de mettre fin aux malheurs de l'Allemagne*, (a) ils ſe renfermérent dans une ſalle de la maiſon de

qui un miniſtre implacable faiſoit ſigner tous les jours les plus grandes injuſtices? Quand on eſt auſſi *naturellement prompt* que Guſtave l'étoit, comme le remarque très-bien M. de M. *à la même page 13.* on peut, ce me ſemble, ſans être *petit maitre* faire ſentir ce qu'on vaut à un miniſtre qui s'oublie, comme ſans méchanceté on peut groſſir les défauts d'un ennemi dont on a lieu de ſe plaindre. Au reſte je ne décide pas: ce que je propoſe n'eſt qu'un doute, & ſi même ce doute étoit fondé, je me garderois bien d'en tirer vanité. Une page du livre de M. de M. vaut mieux que toutes mes remarques. J'ajouterai ſeulement que la négociation ayant été repriſe entre le baron de Charnaſſé & les généraux Horn & Bannier, ces meſſieurs firent voir au miniſtre de France le traité où *Guſtave-Vaſa*, grand pére de Guſtave-Adolphe avoit alterné avec *François I.* Ce traité leva la difficulté. L'auteur italien qui parle des avantages que la France faiſoit au roi de Suéde auroit dû dire à quelles conditions, & ajouter que Guſtave à compter du jour de la ſignature juſqu'au 1. Mars 1636. V. S. s'obligeoit d'entretenir à ſes frais pendant cinq ans trente-mille hommes de pied & ſix-mille chevaux, pour le ſoutien du parti de la liberté en Allemagne. *Londorp* page 214. d'après M. de M.

(a) Sur ce texte: *ô Dieu, ne gardez point le ſilence, ne vous tenez point en repos, ô Dieu fort! car vos ennemis bruïent; ceux qui vous haïſſent ont levé la tête.* Pſ. 83. v. 1. & 2. A juger du ſermon par ce texte aſſurément on ne doit pas être ſurpris que les catholiques ayent répondu à ce diſcours, & que leur réponſe ſoit un libelle. On le trouve dans les hiſtoriens contemporains. *Theat. Europ.* Tom. 2. pag. 294. On trouve auſſi dans *l'hiſtoire de Guſtave-Adolphe par M. de M.* Tom. 3. pag. 20, que ce docteur, quoiqu'il prêchât tous les jours contre les *papiſtes*, n'en étoit pas moins penſionnaire de l'empereur, & que pour mériter l'argent qu'il recevoit, c'étoit lui qui détournoit ſon maitre de l'alliance de Guſtave-Adolphe.

An. 1631.

ville. Alors l'électeur de Saxe prit la parole & dit que „le but de „cette assemblée étoit de maintenir les loix & constitutions de l'em-„pire, de recouvrer la liberté de l'Allemagne, de remedier à la misére „des peuples, de rétablir l'ancienne harmonie qui avoit régné entre „les catholiques & les protestans, & de hâter la conclusion d'une paix „qui ne pouvoit être qu'agréable à Dieu, puisqu'elle étoit si nécessaire „aux hommes." Ces propositions mûrement examinées, on conclut qu'il ne falloit pas s'exposer plus longtems aux miséres de la guerre & que toute contribution en hommes, argent & munitions demandée par l'empereur lui seroit refusée; que les protestans ne recevroient chez eux aucunes troupes étrangéres; qu'ils refuseroient tout passage sur leurs terres; qu'ils empêcheroient les levées d'hommes; qu'ils ne permettroient plus que leurs villes fussent changées en places de guerre, & qu'ils armeroient pour s'opposer à qui voudroit leur faire violence; qu'ils notifieroient à l'empereur & aux princes catholiques la nécessité où ils s'étoient vû de prendre une telle résolution, ne demandant qu'à vivre en paix; qu'ils exposeroient les violences qu'ils avoient éprouvées des troupes de la Ligue & qu'ils éprouvoient encore tous les jours; qu'ils diroient la misére de leurs sujets dépouillés par les gens de guerre, au mépris de la paix publique, de la paix de religion & des capitulations impériales; & qu'à quelque prix que ce fût, ils maintiendroient l'autorité, les honneurs & les privilèges des électeurs, princes & états de l'empire. C'est ce que portoit en substance le *conclusum* de cette assemblée dont *Gustave-Adolphe* étoit l'ame. (*a*)

(*a*) Il est vrai que jamais les protestans n'auroient osé s'assembler à Leipsic si Gustave n'étoit pas entré en Allemagne, mais le soutien de cette confédération n'en étoit pas l'objet. L'électeur de Saxe & tous les protestans ne vouloient que garder ce qu'ils avoient pris sur les catholiques; & si l'empereur eût renoncé alors à *l'Édit de restitution*, ils se fussent bien gardés de s'allier avec le roi de Suéde; aussi voit-on qu'ils ne se declarérent, surtout l'électeur de Saxe, qu'à la derniere extrémité. Gustave s'apperçut de la finesse des protestans; mais pour n'en être pas la dupe, il chercha sa fureté dans ses propres forces, & se fit donner les deux meilleures places des électeurs de Brandebourg & de Saxe &c. *Puffendorf* a très-bien développé toute cette conduite des confédérés de Leipsic dans son *histoire de Suéde* pag. 222.

An. 1631.

Gustave devant Landsberg.

Gustave passa son armée en revue en présence de l'ambassadeur de France près de Stettin. Il avoit alors vingt-mille hommes effectifs & bien équipés, avec lesquels il fut droit à Gartz. Trouvant la place abandonnée des impériaux, il en conclut que c'étoit de leur part crainte ou foiblesse, & sans s'arrêter il vint jusqu'à Landsberg. (*a*) Cette ville étoit la clef pour entrer en Silésie: de bons murs la défendoient, baignés par la Warthe, grande riviére qui prend sa source aux confins de la Pologne près d'un village appellé Cromolau, & qui se jette dans l'Oder entre Francfort & Custrin. Gustave avoit coûtume d'aller en personne reconnoître la place qu'il vouloit attaquer. S'étant donc avancé, n'ayant avec lui qu'un lieutenant-colonel italien nommé *Quinti del Ponte*, (*b*) ce malheureux abusa de la confiance & du besoin que son maître avoit de lui, pour le faire tomber dans une embuscade concertée avec les impériaux. Le roi étoit pris sans un lieutenant-colonel Livonien qui avoit eû ordre de rester à quelque distance derriere le monarque, & qui au bruit de la mousqueterie accourut avec son régiment. Il trouva Gustave aux mains avec les impériaux, les chargea vivement, les mit en fuite & eut le bonheur de délivrer son maitre. Ce service signalé couvrit d'honneur ce brave officier & le roi lui en fit toûjours un mérite. On connut le traitre à sa fuite. Un capitaine de cavallerie, nommé Jean Baptiste, que ses liaisons avec *Quinti* rendoient suspect, fut arrêté & avoua que la personne du roi avoit été vendue au général des impériaux.

Il court risque d'être pris ou tué.

Siége de Landsberg.

Cependant la prise de Landsberg étoit plus difficile qu'on n'avoit crû d'abord: la place étoit bien gardée & pourvue abondamment de tout ce qu'il falloit pour sa défense. Le roi laissa le maréchal Todt (*c*) avec de l'infanterie & quelque cavallerie pour repousser les sorties de

(*a*) Pour entendre cette marche il faut savoir que Gustave avoit partagé son armée en deux corps, qui longeoient les deux rives de l'Oder. Le roi avec sa petite armée étoit à l'orient du côté de Greiffenhagen, & l'autre du côté de Gartz. *Soldat Suédois* pag. 22.

(*b*) Ce traitre fut tué quelque tems après au siége de Magdebourg, mort trop illustre pour cet infame assassin.

(*c*) C'est le maréchal Horn qui fut chargé de ce siége. Le roi lui avoit laissé 9000 hommes.

l'ennemi & marcha ſur Francfort, toûjours occupé de ſon projet favori, qui étoit de mettre en ſureté la Poméranie & la nouvelle marche, & de s'ouvrir un paſſage pour pénétrer également en Saxe, dans le Brandebourg, la Siléſie & la Luſace, toutes provinces grandes, riches & en état de nourrir longtems ſon armée. Par-là il délivroit les provinces conquiſes du logement des gens de guerre, il rétabliſſoit le commerce, encourageoit la culture des terres, préparoit des reſſources pour ſon armée, & ſe mettoit en état d'attaquer avec ſuccès les états héréditaires de l'empereur & ceux de Walſtein, où le peuple, par eſprit de religion autant que par goût, ne demandoit qu'à prendre les armes pour le libérateur de l'Allemagne. Enfin ſon grand but étoit de s'approcher des états proteſtans pour être plus en état de les porter à ſe déclarer pour lui. Guſtave ſavoit qu'ils n'étoient pas à ſe repentir d'avoir aidé l'empereur contre l'électeur Palatin & le roi de Dannemarc; qu'ils n'avoient fait par-là qu'augmenter une puiſſance qui déja ne regardoit plus comme une faveur mais comme un devoir ce qu'on faiſoit pour elle, étant preſque venue au point de faire des princes d'Allemagne autant d'eſclaves. An. 1631.

Tilli de ſon côté ſavoit le mauvais état des ſiens. La pluſpart déſertoient à l'armée de Schaumbourg, faute de paye ou excédés de fatigues. Il craignit pour Francfort ou Landsberg, les deux meilleures places que l'empereur conſervoit encore dans ces provinces. Ainſi retirant ſes troupes de devant Magdebourg, il vint au ſecours de Francfort ſur l'Oder, & y jetta un renfort de quatre régimens, trois d'infanterie & un de cavallerie. Il s'attacha à faire réparer le corps de la place; il ajouta quelques ouvrages au dehors, & fit entourer la ville d'un large foſſé. Enfin il mit tous ſes ſoins pour conſerver la place. S'étant fait joindre alors du corps de Schaumbourg, il paſſa ſon armée en revue dans la plaine de Francfort. Tilli ſe voyoit à la tête de trente-quatre-mille hommes. Il donna deux payes à ſes gens, & leur fit prendre la route de Landsberg pour dégager cette place ſi elle

Tilli marche au ſecours de Francfort.

An. 1631. la Poméranie & le Mecklenbourg, & la clef de ces deux duchés. D'un côté elle étoit couverte par des forts de terre, & des deux autres par la riviére & un marais inacceſſible. Tilli faiſoit grand fond ſur cette ville: il ſe flattoit que les Suédois s'y amuſeroient, & qu'il arriveroit encore à tems pour les chaſſer ou pour les attirer à un combat déſavantageux, & qu'une ſeule victoire décideroit du tout. Mais le roi pour être plus ſûr d'emporter la place, chargea de la conduite du ſiége le maréchal Bannier, que les Suédois écrivent *Banner*: c'étoit ſon meilleur ingénieur. Dès qu'il eût fait attaquer les forts par trois batteries élevées ſur des hauteurs, & que la grande tour du chateau fut minée, cinq compagnies qui devoient la garder craignirent l'effet de la mine & ſe rendirent. Le duc de Savelli qui commandoit dans la place leur avoit promis du ſecours en cas de beſoin. Cette lacheté le déconcerta & gagna bientôt le reſte de la garniſon, qui, joignant ſes priéres aux cris des habitans étonnés de la ruine de leurs maiſons, força cet officier à capituler le 15. Fevrier, après trois jours de ſiége. (*a*)

Reddition de Demmin.

Tilli, comme on peut croire, fut très-ſenſible à la perte de Demmin. C'étoit un des magaſins de l'armée catholique. (*b*) Il ne pouvoit ſe modérer quand il penſoit que dix-ſept compagnies de vieilles troupes avoient rendu en trois jours une place réputée une des plus fortes de la province. Il s'en prit au duc de Savelli, l'accuſa ſeul d'inconduite, quoique les fautes de la garniſon & ſurtout des cinq compagnies qui avoient la garde de la tour puſſent en quelque façon l'excuſer; mais le général n'aimoit pas Savelli, & dans cette occaſion il fit trop connoître qu'il vouloit le perdre. Il lui ordonna *de quitter l'armée ſur le champ, & d'aller en cour chercher le châtiment qu'il méritoit.*

Alors avec plus de vingt-mille hommes qui lui reſtoient, prenant la route du Mecklenbourg, il fut à Neu-Brandebourg (*c*) qu'il reprit,

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* B. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) Le roi y trouva 5000 ſacs de bled, 440 quintaux de poudre & 34 canons de fonte. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 344.

(*c*) Voyez la *Remarque Militaire* C. &c.

& fit paſſer au fil de l'épée deux-mille Suédois qui s'y étoient enfermés. An. 1631.
Il n'épargna pas même les habitans, pour les punir, diſoit-il, de ce qu'ils s'étoient lâchement donnés à l'ennemi. Feldsberg, (*a*) petite ville aux frontiéres de la Marche près de Strélitz, ne fut pas mieux traitée, parce que la garniſon compoſée de cinquante Suédois, n'écoutant ni ſes menaces ni ſes offres, avoit attendu l'aſſault. La plus grande partie fut poignardée: ſévérité que Tilli n'a point éxercée depuis & qu'on a peine à concilier avec les principes de religion & d'humanité dont ce général faiſoit profeſſion. On ne cherchera point à l'excuſer. Il étoit las de perdre, & crut devoir tirer cette vangeance de tout le mal que l'ennemi lui faiſoit, ſans penſer que c'étoit donner lieu aux Suédois d'uſer de repréſailles, & qu'ils en avoient les moyens tous les jours.

Colberg ſe rend aux Suédois.

Ces coups de main qui conſoloient le vieillard furent bientôt ſuivis de la nouvelle que Colberg s'étoit rendu faute de vivres; (*b*) ce fut pour lui un nouveau ſujet d'inquiétude. Cette place de la Baltique importante par elle-même le devenoit encore plus pour les Suédois. Leur flotte qui croiſoit dans ces parages pouvoit faire entrer dans Colberg tous les ſecours néceſſaires; & de quelque ſuccès dont Tilli pût ſe flatter, quand les Suédois n'auroient eû que ce port, il étoit toûjours très-difficile de les déloger de la Poméranie. Tilli commençoit même à craindre pour ſa réputation. Il ſavoit les obſtacles qu'il auroit à ſurmonter s'il avançoit pour reprendre des places bien gardées dans une province, où non ſeulement il auroit en tête des troupes victorieuſes, mais où il lui faudroit aſſujettir un peuple obſtiné à défendre ſa liberté. C'eſt ce qui le détermina à faire le ſiége de Magdebourg.

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* D. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) L'auteur du *Theatrum Europæum* pag. 346. Tom. II. rapporte une particularité qui ſi elle eſt vraie prouve combien Guſtave étoit heureux dans ſes entrepriſes. Après que Colberg ſe fut rendu quatre navires chargés de vivres vinrent aborder près de la ville. Avec ce ſecours les aſſiégés ſe ſeroient maintenus tout l'été. Voyez auſſi la *Remarque Militaire* E. à la fin de l'ouvrage.

An. 1631.

L'entreprife avoit de grandes difficultés, elle en devoit être plus glorieufe fi elle réuffiffoit, & c'étoit un coup terrible pour le parti proteftant. Une fois maitre de cette ville, Tilli mettoit fin aux incurfions des Magdebourgeois dans les places voifines qui tenoient pour l'empereur, il retenoit Guftave encore quelque tems de l'autre côté de l'Elbe, l'obligeoit de changer fon plan, & arrêtoit la réputation d'une armée à qui rien n'avoit réfifté jufqu'ici. Enfin il y gagnoit une place d'armes au centre des états qu'il devoit tenir en refpect, & un paffage néceffaire pour fe porter du côté le plus avantageux au parti catholique. Il eft certain que les électeurs proteftans & furtout les villes libres qui nourriffoient en fecret une prédilection pour le roi de Suéde n'auroient ni fomenté les progrès de ce prince ni ofé refufer les biens des catholiques redemandés par *l'Édit de reftitution*, fi Magdebourg fut tombée plustôt au pouvoir des impériaux.

Siége de Magdebourg

Tilli quitta donc les environs de Demmin qu'il n'avoit pu conferver, & en peu de jours il reparut devant Magdebourg. Les habitans venoient de conftruire un petit fort près de l'Elbe à une lieue de la place (*a*) afin d'être plus à portée de recevoir des fecours que la Saxe pour fa propre fureté auroit dû leur envoyer. Tilli logea quelques régimens entre ce premier pofte & la ville pour couper la communication de l'un avec l'autre. Le commandant de ce fort qui apparemment n'avoit vû d'autre guerre que celle-ci fe crut perdu & mit bas les armes. Auffitôt Tilli fit attaquer le fort *Prefter* défendu par de bonne infanterie, mais que les Magdebourgeois voulurent qu'on abandonnât pour fauver la garnifon qui paffa dans le *Zoll-Schantz*, autre fort plus près de la ville, & on mit tout en œuvre pour fe maintenir dans ce dernier pofte. Tandis que les régimens de Mérode, Fugger & Balderon manœuvroient avec tant d'avantage d'un côté de l'Elbe, le comte Wolf de Mansfeld n'étoit pas moins heureux de l'autre. Il venoit d'emporter la redoute de *Bucow* qu'il avoit trouvé dépourvue

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* F. à la fin de l'ouvrage.

de munitions, de vivres & presque sans défense. (*a*) Alors la ville fut resserrée de plus près. Tilli profitant de sa supériorité fit pousser ses tranchées en avant, pour se loger entre le Zoll-Schantz & la ville. Les assiégés toûjours promts à seconder sans le savoir l'habileté des assiégeans, abandonnérent d'eux-mémes ce dernier fort; & c'est ainsi que faute d'hommes qui sçussent faire la guerre, les Magdebourgeois perdirent honteusement leurs ouvrages du dehors construits à grands frais, & qui bien défendus auroient occupé l'ennemi & donné le tems au roi de sauver la ville. An. 1631.

Siége & prise de Francfort sur l'Oder.

Ce monarque voyant à quel danger ces bonnes gens s'étoient exposés en se déclarant pour lui, songeoit à leur porter du secours. Mais pour avancer plus surement il falloit avant tout qu'il se rendît maitre des places que l'armée trouveroit dans sa marche. Ainsi vèrs la fin de mars il partit pour s'emparer de Francfort sur l'Oder, il prit en passant Zedenick où il y avoit garnison impériale, & s'approcha de Francfort. Quoiqu'il y eût dans la place un gros corps d'impériaux aux ordres du maréchal Rodolphe de Tieffenbach qui en apprenant l'approche du roi s'étoit préparé à une bonne défense, cela n'empêcha pas que le 2. d'avril Gustave ne fit investir & battre la ville de trois côtés par cinq batteries qui tiroient nuit & jour. Il poussa ses tranchées jusqu'au bord du fossé des ouvrages extérieurs, & dès ce moment Francfort fut comme à lui. La garnison perdit toute confiance, & au premier assault elle abandonna lâchement une tenaille gardée par 400 hommes, qui défendoit la porte de Guben. Cette perte entraina celle de la place. Car les Suédois voyant fuir les impériaux montérent sur le rempart, gagnérent le pont levis & poussérent jusqu'à la premiére porte. A cinq heures du matin deux petards qui eurent un plein effet, les rendirent maitres de cette porte. Mais il y en avoit une seconde & entre deux un large fossé défendu par des pierriers qui en rendoient l'entrée impossible de front. Le roi toûjours

(*a*) Il n'y avoit pour défendre cette redoute que 70 soldats qui manquoient de poudre.

An. 1631. actif & toûjours heureux vit un mur qui ſoutenoit en dedans de la porte le terre-plein du rempart, il le fit percer à coups de canon; & tandis que les impériaux étoient occupés à défendre cette ſeconde porte, un lieutenant & cinquante volontaires paſſérent par l'ouverture faite au mur & montérent au rempart, ſe logérent ſur deux cavaliers à la gauche de la même porte & tournérent le canon contre la ville. (*a*) Les aſſiégés étonnés de cette intrépidité des Suédois, ne ſachant plus de quel côté faire tête & ne ſongeant qu'à ſauver leur vie, courent & ſe précipitent ſur le pont de l'Oder qui conduit à Landsberg. Ils s'y portoient en foule & les Suédois les ſuivoient, chargeant rudement ces fuyards à l'entrée du pont. Malheureuſement pour eux des chariots embaraſſoient le paſſage: il leur fut impoſſible de déboucher, une grande partie ſe jetta dans l'Oder & y périt. Ce qui ne fut pas noié tomba ſous le fer du ſoldat dont il fut impoſſible d'arrêter la fureur: tout ce qui avoit l'apparence de ſoldat fut maſſacré, (*b*) les rues étoient couvertes de cadavres, on ne pouvoit faire un pas ſans marcher ſur des morts. Les impériaux perdirent plus de deux-mille ſoldats, grand nombre d'officiers, beaucoup d'habitans même y périrent. On comptoit du côté des Suédois trois-cent hommes tués, un ſergent-major, trois capitaines & deux lieutenants. Les colonels Teuffel & Dargitz y furent bleſſés.

Priſe de Francfort.

La priſe de Francfort quoique défendu par ſix-mille hommes, mit l'allarme dans le parti catholique qui commença à déſeſpérer de pouvoir jamais ſe relever de tant de pertes, (*c*) & ce fut le double

(*a*) Voyez à la fin de l'ouvrage la *Remarque Militaire* G. Pour récompenſer ce brave officier à qui il étoit redevable en partie de la priſe de Francfort, Guſtave lui donna ſur le champ une compagnie & mille écus. *Lottich* pag. 358.

(*b*) Les Suédois vangeoient la mort de leurs camarades égorgés à Neu-Brandebourg. De 6000 impériaux ou 8000 ſelon d'autres, il n'échappa que quelques centaines d'hommes qui ſe ſauvérent du côté de Glogau. L'auteur du *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 350. dit que les impériaux battirent la chamade à deux repriſes & demandoient quartier, mais que les ſoldats crioient *oui, oui, quartier comme à Neu-Brandebourg.*

(*c*) On lit dans les *mémoires* du tems que le comte de Tilli s'étoit mis en marche pour ſecourir Francfort, laiſſant la conduite du ſiége de Magdebourg au comte de Pappenheim; mais qu'ayant appris au Vieux-Brandebourg que Francfort étoit pris & que le roi marchoit à Landsberg, il retourna

An. 1631.

avantage que Guſtave retira de cette conquête. Il ne s'agiſſoit plus pour lui de compter les dangers, mais de profiter de l'aſcendant marqué qu'il avoit gágné ſur les impériaux. Il laiſſa bonne garniſon dans Francfort & fut droit à Croſſen. Cette ville ſituée ſur un coude que fait la Queiſs en ſe jettant dans l'Oder (*a*) donne ſon nom à une petite contrée avec le titre de duché, qui s'étend depuis les confins du Brandebourg juſqu'au duché de Sagan, & fait partie de la Siléſie. (*b*) Nombre d'habitans des villes voiſines à l'approche des Suédois s'étoient retirés avec leurs meilleurs effets dans Croſſen qui n'étoit alors gardée que par trois-cent impériaux. Guſtave profita du trouble de la garniſon, attaqua la ville, la prit, & tournant vèrs Landsberg fit ouvrir la tranchée devant cette place. Les aſſiégés dans une ſortie ruinérent les travaux des Suédois; mais en perdant leur commandant, le jeune comte de Cratz qui fut tué à leur tête, cette ſortie ſi glorieuſe leur coûta la ville. Guſtave les menaçant d'un aſſault général, cette garniſon déconcertée par la mort d'un chef qui avoit toute ſa confiance préféra d'accepter les offres honnorables dont le roi accompagnoit ſes menaces: elle mit bas les armes le 16. avril,

Siége & priſe de Landsberg.

ſur ſes pas, dans le deſſein de pouſſer le ſiége de Magdebourg avec ardeur. C'étoit, dit l'auteur du *Theat. Europ.* afin d'attirer les Suédois au ſecours de cette ville, & ſauver de leurs mains les païs héréditaires, „Tilli ne pouvant, dit le comte de *Pappen-„heim*, ni ſuivre Guſtave en Siléſie ou en Bohéme „ſans abandonner l'empire, ni reſter dans l'empire „ſans expoſer les états de l'empereur à une ruine „certaine." Toutes les forces de la maiſon d'Autriche & du parti catholique en Allemagne conſiſtoient alors dans une ſeule armée, qui de l'aveu du comte de *Pappenheim* n'étoit pas ſuffiſante pour aſſiéger Magdebourg & faire face aux troupes du roi. Ce général ne ceſſoit de dire qu'il falloit outre les garniſons néceſſaires deux puiſſantes armées & qu'il falloit faire ces levées avant les autres. Mais l'argent manquoit, & il paroit que les états catholiques ligués à qui ſeuls on demandoit des troupes & de l'argent ne ſe preſſoient pas d'en donner. *Voyez la lettre du comte de Pappenheim au duc de Baviére* dans le *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 352.

(*a*) *Croſſen* à 6 milles de Francfort eſt au confluent de l'Oder & du Bober. *Gualdo* ſe trompe quand il dit que la Queiſs ſe jette dans l'Oder. La Queiſs ſe jette dans le Bober entre Sagan & Sprottau. L'Oder coule au Nord de Croſſen, ſes bords ſont fort élevés, & on le paſſe ſur un pont. Le Bober coule au couchant & un bras de l'Oder au Midi, en ſorte que cette ville eſt entourée d'eau.

(*b*) Ce duché ne faiſoit plus partie de la Siléſie en 1631. Henri II. dernier duc de Croſſen l'avoit laiſſé en douaire à la princeſſe Barbe de Brandebourg ſa femme s'il mouroit ſans enfans, avec faculté à ſes héritiers de le racheter dans un certain tems. Ce tems étant expiré ſans qu'ils l'euſſent fait, Jean II. électeur de Brandebourg réunit le duché de Croſſen à ſon domaine. Ce fut le ſujet d'une guerre que lui fit Jean de Sagan, mais il renonça depuis à ſes pretenſions, & l'empereur Ferdinand I. en confirma la poſſeſſion à Joachim II. l'an 1588.

An. 1631. après deux jours de fiége, & fortit au nombre de 1500. hommes avec armes, bagage & quatre piéces de canon. (*a*)

Landsberg pris, le Brandebourg étoit ouvert aux Suédois, & l'électeur ne pouvoit plus éviter de se déclarer. Il n'étoit pas à croire que ce prince qui voyoit son païs exposé aux courses des troupes de Gustave-Adolphe son allié par le sang (*b*) & d'une même religion, voulût préférer à son amitié celle de l'empereur, dont la puissance étoit un objet de jalousie pour les princes d'Allemagne & un sujet de crainte pour les protestans. Gustave fit jetter un pont de batteaux sur la Sprée, riviére qui prend sa source aux frontiéres de la Bohéme, traverse Berlin & se jette dans la Havel un peu au dessous de Spandau. Il envoya en même tems un trompette au commandant de Brandebourg, demandant à y entrer comme ami de l'électeur. Il y avoit pour garnison dans la place quelques compagnies de l'armée catholique. Le commandant pria le roi de lui donner douze jours de tems pour savoir les intentions du comte de Tilli à qui il alloit en écrire, & au jour marqué il sortit avec ses gens & fut joindre la grande armée devant Magdebourg. Le roi entra dans Brandebourg (*c*) au grand contentement des habitans. Il ne s'y arrêta pas, & marcha droit à Berlin, résidence de l'électeur, où ce prince étoit alors. Gustave prit son camp à Cœpenick, cherchant à gagner George-Guillaume par la douceur plustôt qu'à l'entrainer de force dans son parti. Il chargea le comte d'Orthenbourg d'aller à Berlin annoncer sa venue à l'électeur, & lui dire que c'étoit à titre d'ami & de parent qu'il étoit entré dans l'électorat; qu'il n'avoit d'autre objet que de rétablir la liberté publique & de maintenir la religion pour laquelle tout prince est obligé de verser son sang; qu'il venoit mettre des bornes à la

Brandebourg se rend aux Suédois.

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* H. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) Gustave-Adolphe étoit beaufrére de l'électeur George-Guillaume; il avoit épousé MARIE ÉLÉONORE fille de JEAN-SIGISMOND pére de *George-Guillaume*.

(*c*) Voyez sur cette marche la *Remarque Militaire* I. à la fin de l'ouvrage.

An. 1631.

la puiſſance d'une maiſon trop ambitieuſe, délivrer l'Allemagne & peut-être l'Europe entiére du joug de l'Autriche; mais qu'avant tout il devoit ſauver la ville de Magdebourg, ſon alliée & digne à tous égards de ſa protection; qu'il invitoit Son Alteſſe Électorale à concourir à un but ſi ſalutaire, les électeurs n'étant pas moins intéreſſés que les autres princes de l'empire à défendre leur liberté; & qu'il demandoit pour ſa ſureté les forteresſes de Cuſtrin & de Spandau, & des vivres & des munitions pour ſon armée. Mais Orthenbourg ayant échoué dans ſa commiſſion & le maréchal Horn après lui, le roi fit avancer une partie de l'armée. C'étoit tirer l'électeur d'embarras & laiſſer faire à la crainte d'un plus grand mal ce que l'amitié n'avoit oſé prendre ſur ſoi.

L'électeur de Brandebourg ſe déclare pour les Suédois.

En effet George-Guillaume, apprenant la venue du roi & ne pouvant éviter ſa viſite, ſçut profiter d'une violence qui l'excuſoit auprès de l'empereur. Il ſortit de Berlin, ſuivi de toute ſa cour & fut au devant de Guſtave. (*a*) Après quelques heures d'entretien l'électeur ſe déclara du parti du roi, le reçut magnifiquement dans ſa capitale & lui conſigna Cuſtrin & Spandau (*b*) que le monarque demandoit. C'étoit aſſez de ces deux places pour aſſurer ſa retraite, mais trop peu pour ſecourir Magdebourg. Le roi s'étoit d'ailleurs affoibli par les garniſons laiſſées derriére lui; & il venoit de détacher deux corps aux ordres des généraux Baudis & Horn pour obſerver les maréchaux de camp Schaumbourg & Tieffenbach (*c*) qui

(*a*) L'entrevue ſe fit dans un petit bois. L'électeur trouva le roi eſcorté de mille fantaſſins & de quatre canons. Il demanda une demi-heure pour conſulter ſes miniſtres. Le monarque Suédois s'entretint en attendant avec les princeſſes & les dames de la cour. Les miniſtres de George-Guillaume en revenoient toûjours à ce refrein: *Que faire? ils ont du canon!* Après avoir longtems délibéré & rien conclu, on pria le roi de Suéde de ſe rendre à Berlin. Le lendemain l'électeur qui n'étoit plus maitre chez lui conſentit à tout. &c. Voyez *les mémoires de Brandebourg*. An 1631.

(*b*) L'électeur ne conſigna alors que ſa fortereſſe de Spandau. Ce fut à ſon retour de Magdebourg que le monarque Suédois demanda les deux places & les obtint.

(*c*) Les débris de la garniſon de Francfort faiſoient le fond de cette nouvelle armée de ſix-mille hommes, elle étoit alors du côté du grand Glogau, & attendoit des renforts de Moravie, de Bohéme & de Hongrie.

An. 1631. en fe fortifiant de jour en jour en Siléfie paroiffoient méditer quelque grand coup.

Guftave ayant tiré de George-Guillaume ce qu'il vouloit, quitta Berlin & vint à Potsdam fur la Havel entre Berlin & Brandebourg. De-là il écrivit à l'électeur de Saxe pour l'inviter à fe joindre à lui, fe bornant à la fin à demander le paffage par Wittemberg, en lui repréfentant le befoin qu'il avoit de paffer l'Elbe pour aller au fecours de Magdebourg, (*a*) dont la perte ou le falut devoit influer fur le bonheur ou le malheur de toute l'Allemagne, & en particulier du corps évangélique. Mais Jean-George craignoit d'irriter Tilli & d'attirer la guerre en Saxe. Dans fa réponfe au roi, en lui donnant les plus grandes affurances d'amitié, il dit qu'il avoit fait ferment à l'empereur de ne prendre aucun engagement préjudiciable au chef de l'empire, & que la cour de Vienne ne lui avoit donné jufqu'ici aucune occafion de manquer à fa parole.

Le duc de Saxe refufe le paffage aux Suédois.

Le roi de Suéde ne trouva pas cette excufe valable, puifqu'il fuffifoit pour déterminer l'électeur à fecourir Magdebourg, qu'il fçut que l'empereur attentoit à la liberté d'une ville fur laquelle il n'avoit aucun droit, & qu'on peut fans fcrupule *manquer à fa parole pour empêcher une injuftice.* Il fit répondre à l'électeur qu'il s'en repentiroit, quand il n'en feroit plus tems. Mais toutes ces raifons ne touchérent point Jean-George qui voyoit la grande armée impériale à la porte de fon électorat, & qui ne fentoit pas le danger des Magdebourgeois auffi vivement que le fien propre. Son fyftéme étoit de tenir la balance entre le roi de Suéde & l'empereur, & de ne s'engager dans aucun parti pour être toûjours libre de fe tourner du côté le plus avantageux.

(*a*) C'étoit le 6. de Mai. Magdebourg ne fut pris que le 10. Ainfi Guftave venoit encore à tems pour fauver la ville s'il pouvoit paffer l'Elbe à Wittemberg. Il n'avoit que ce feul paffage, parce que le pont de Deffau étoit gardé par les impériaux & qu'il auroit fallu trop de tems pour les déloger des retranchemens qu'ils y avoient élevés.

Cependant les ſuccès du roi inquiétoient Tilli d'autant plus que c'étoit preſque à la vue de ſon armée que les Suédois s'étoient rendus maitres des deux meilleures places du païs. Il étoit tems qu'il cherchât à relever la réputation des armes de l'empereur. Sa propre gloire y étoit intéreſſée depuis qu'il venoit de perdre d'importantes villes confiées à ſa garde. Il eſt vrai qu'il auroit pû rentrer dans quelques unes & faire tête au roi, s'il eût levé le ſiége de Magdebourg. Mais en abandonnant cette entrepriſe, il perdoit tout le fruit d'un projet qui lui avoit déjà tant coûté, il augmentoit le courage des proteſtans qui ne s'étoit que trop accru, & il expoſoit ſon maitre & l'empire aux plus grands malheurs. C'étoit ouvrir la porte à Guſtave pour entrer dans des provinces où il n'y avoit rien qui pût l'arrêter: c'étoit donner lieu au plus grand nombre de ſe jetter dans le parti de la Suéde pour éviter une ruine certaine: c'étoit enfin mettre les états de l'empereur à la merci du Suédois. Car en délivrant Magdebourg, avec une armée comme la ſienne Guſtave prenoit aiſément les villes voiſines, & entroit en Bohéme qui fourmilloit de luthériens & de ſujets mécontens du miniſtére, il forçoit la Saxe à ſe déclarer pour lui, il s'aſſuroit des villes libres, que Ferdinand regardoit comme ſes meilleurs alliés. Enfin le ſort de Magdebourg intéreſſoit également les deux partis, & la priſe de cette ville pouvoit dédommager Tilli de toutes ſes pertes. Auſſi fermant les yeux pour un tems aux mouvemens des Suédois, il s'occupa tout entier des moyens de s'emparer d'une place dans laquelle il avoit des partiſans, qui l'encourageoient à pouſſer cette grande entrepriſe. An. 1631.

Camp des impériaux devant Magdebourg.

Les impériaux formoient le ſiége dans cet ordre: Tilli avoit ſon quartier au Zoll-Schantz. Le comte de Pappenheim avoit pris poſte dans la ville-neuve, que les Magdebourgeois avoient crû devoir abandonner pour concentrer toutes leurs forces dans la vieille-ville. Le duc de Holſtein s'étendoit avec ſa diviſion juſqu'auprès du Cracau

An. 1631. qui n'étoit qu'une grande tour près du Zoll-Schantz. Le comte de Mansfeld formoit l'extrémité du camp depuis le bastion d'Heideck jusqu'à la traverse ou coupure que les Magdebourgeois avoient faite dans un terrain bas & marécageux hors de la ville, qu'on nommoit le *marsch*. (*a*) A la faveur des tranchées ouvertes de ces quatre côtés, on étoit arrivé jusqu'au bord de la contrescarpe. Mais le feu continuel du canon & de la mousquéterie des assiégés empêchoit la descente du fossé; de sorte que Tilli frappé des difficultés qu'il rencontroit & pressé par les Suédois qu'il savoit n'être pas éloignés, eut recours à un stratagême. De concert avec ceux de la ville qui étoient dans ses intérêts, il fit retirer l'artillerie qui battoit le fort de Sudenbourg. Les assiégés crurent que de nouveaux succès du roi forçoient l'armée catholique à lever le siége. Cette feinte de Tilli étoit appuyée par les amis secrets de Pappenheim qui témoignoient tous une joye folle pour rendre plus vraisemblable la nouvelle que les impériaux se retiroient. Les assiégés trompés, en croyant trop facilement ce qu'ils désiroient, pensérent plustôt à célébrer leur délivrance par des festins & des fêtes, qu'à se tenir sur leurs gardes. Tilli étoit averti de tout, mais pour ne négliger aucun avis & mettre en usage toutes les ressources du génie militaire, il tint le 9. de mai un conseil où le comte de Pappenheim & tous les généraux de l'armée assistérent. Il leur communiqua son dessein qui étoit de prendre Magdebourg d'as-

(a) [illegible] Theat. Europ. Tom. 2. p. 360.

ſault. Dès qu'ils entendirent que la ville étoit mal gardée, & que les habitans ſe croyant imprenables dans leurs murs ne veilloient plus ſur les ſentinelles chargées de les garder, tous convinrent qu'il falloit donner un aſſault général & fixer l'heure. On choiſit pour l'éxécution les plus braves, qui furent pourvûs d'échelles, de ponts & de petards. Le 10. de grand matin (*a*) au ſignal donné qui étoit de trente coups de canons Pappenheim, Mansfeld, Tilli & le duc de Hoiſtein promirent de donner en même tems & d'emporter la ville. Les ſoldats logés ſur la contreſcarpe devoient les favoriſer par un feu continuel pour empêcher ceux qui étoient derriére les parapets de ſe montrer; en même tems les volontaires devoient appliquer leurs échelles au rempart pour y monter, & pénétrer de-là dans la place. Voilà le projet; quant à l'exécution elle ſouffrit des difficultés, parce qu'il n'y avoit point de brêche faite, & qu'il étoit difficile aux ſoldats de monter avec leurs échelles à des murailles fort élevées & ſous le feu croiſé des baſtions. Déja même les impériaux penſoient à ſe retirer pour éviter une plus grande perte. Mais Pappenheim qui qui ſavoit par ſes eſpions que le côté de la ville-neuve qu'il attaquoit étoit le plus foible & mal gardé, employa tour-à-tour les promeſſes & les menaces, & fit ſi bien que beaucoup de ſes gens animés par l'eſpérance du butin ſe jettérent dans le foſſé qui ſe trouvoit ſans eau de ce côté-là. Il n'eurent pas pluſtôt appuyé leurs échelles au mur que d'autres ſuivirent cet exemple, & ce fut à qui monteroit le premier. Falckenberg qui venoit d'apprendre cette nouvelle attaque accouroit. Tout étoit perdu pour les impériaux s'ils ſe laiſſoient prévenir. Il gagnent avec intrépidité le haut du parapet, & Pappenheim y plante un drapeau ſurmonté d'un étendart

An. 1631.

An. 1631.

qu'on y avoit attaché. Ce trait hardi valut la ville aux impériaux. Car les ſoldats entendant crier *victoire victoire!* montent par troup-pes armés de bêches & de pioches pour ſe retrancher ſur le terrein à meſure qu'ils avançoient. Ils retournent l'artillerie des remparts, enfilent les rues & pénétrent dans la ville malgré la réſiſtance opi-niatre des aſſiégés. Falckenberg fut tué à l'entrée d'une rue où il faiſoit les plus grands efforts pour repouſſer l'ennemi. Comme les impériaux entroient en foule, la réſiſtance qui rend le ſoldat plus furieux, leur fit paſſer au fil de l'épée tout ce qu'ils rencontré-rent; ſoldats ou habitans, tout fut maſſacré ſans diſtinction de

Sac de Magdebourg.

ſéxe ni d'âge, & la ville ſaccagée fut réduite en cendres. Le feu y prit par un ſoldat qui pour monter avec une échelle à la chambre d'un marchand - droguiſte avoit jetté par mégarde ſon fuſil avec la mêche allumée contre un baril de ſouffre. Le feu malheureuſement tomba dans le baril, l'alluma & gagna d'autres matiéres combuſtibles, & comme toutes les maiſons de Magde-bourg étoient de bois, elles furent en peu de tems conſumées. Près de trente - mille perſonnes y périrent par le fer ou par le feu, hommes, femmes, filles, ſoldats même. Il ne reſta que 140 baraques le long de l'Elbe habitées par des pêcheurs. Ce qui fai-ſoit dire aux bonnes gens que le ciel avoit permis cet embraſe-ment tout exprès pour punir les troupes catholiques de leur ava-rice & de leur barbarie, en livrant aux flammes les riches dé-pouilles des Magdebourgeois. (*a*) L'égliſe cathédrale & celle de Ste. Marie furent les ſeules conſervées. On parle avec éloge

(*a*) Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les Mag-debourgeois avoient caché leurs meilleurs effets dans des ſouterreins, & que les impériaux qui trouvérent beaucoup de choſes ſous les ruines des maiſons n'en profitérent pas. Car ayant trainé dans leur camp de Fermersleben le peu d'habitans qui reſtoient de cette malheureuſe ville, au nombre de 400, le feu prit aux bagages, on ne ſçait comment, & tout ce que les impériaux avoient ſauvé du feu y retomba & fut conſumé. Les 400 priſonniers profitérent de la confuſion générale pour s'échapper. En ſorte que les impériaux furent même fruſtrés de la ran-çon à laquelle ces malheureux avoient été condannés, quoiqu'ils euſſent tout perdu. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 370.

An. 1631.

d'une fille de qualité qui eut le courage de ſe jetter dans un puits, aimant mieux périr que de vivre déshonnorée. Nous avons rapporté la mort de Falckenberg, lieutenant-général de l'adminiſtrateur. Les autres officiers tués furent les colonels Lœmnies & Troſt, les ſergents-majors Creutz, Vodrich & Steinacher, & les capitaines Uſteuf, Heidmann & Schmidt. Ceux qui purent ſe rendre priſonniers furent le major-général Ambſterroth allemand, le colonel Uſslar Suédois, le lieutenant-colonel Boye & le major Schaffmann qui avec la cavallerie s'étoient retranchés au marché-neuf devant la maiſon de ville. (*a*)

Officiers priſonniers ou morts.

L'adminiſtrateur fut tiré de chez lui, quoique bleſſé d'un coup de feu qu'il venoit de recevoir à la jambe. Pappenheim lui ſauva la vie en l'arrachant des mains des ſoldats qui l'avoient déja dépouillé, & donna ſon caroſſe pour le conduire à Wolmerſtædt. (*b*) Les ducs de Saxe-Lauenbourg & de Holſtein l'y reprirent durement de ce qu'il avoit oſé défendre Magdebourg contre les armées du chef ſuprème de l'empire. Mais le prince s'emportant leur prédit que le ciel tireroit vangeance du ſang innocent qu'ils venoient de répandre. (*c*) Il eſt remarquable que les maiſons des traitres furent ſaccagées les premiéres. Les enſeignes aux armes de l'empereur déployées aux fenêtres & aux portes pour ſervir de ſauve-garde à ces maiſons furent au contraire ce qui y attira les ſoldats. Ils firent d'abord main baſſe ſur tout ce qu'ils y trouvérent. Puis à ces marques reſpectables craignant d'être punis, ils finirent par maſſacrer les témoins & les victimes de leur ſcélérateſſe, pour arrêter les plaintes qui en auroient été faites aux officiers

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* K. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) Il fut mené priſonnier à Vienne, y fit abjuration & fut pourvû de la charge de grandveneur, avec une penſion de 12000 écus aſſignée ſur l'archévêché de Magdebourg.

(*c*) Voyez l'*hiſtoire de Guſtave-Adolphe* par M. de M. Tom. III. page 153.

An. 1631. généraux. En ſorte qu'il ne ſe ſauva des partiſans de l'empereur que le petit nombre de ceux qui furent fait priſonniers, & relachés enſuite ſans rançon. (*a*)

(*a*) Après ce triſte événement du ſac de Magdebourg, on trouve les démêlés du roi de Dannemarc avec la ville de Hambourg au ſujet d'un nouveau droit exigé de tous les vaiſſeaux marchands qui ſeront tenus d'entrer dans le port de Gluckſtadt pour y payer cette retribution. Le traducteur a cru devoir omettre l'hiſtoire de ces différens qui auroient pû influer puiſſamment dans la guerre des Suédois, ſi les Hambourgeois s'étoient mis ſous la protection de la Suéde comme ils en avoient envie. L'empereur ſçut parer ce coup par un édit adreſſé aux deux partis qui ſuſpendoit tout hoſtilité, remettant à un autre tems la déciſion de cette affaire. La ville de Hambourg fut depuis obligée de payer le nouveau droit.



LES



LES DERNIERES CAMPAGNES ET NEGOCIATIONS DE *GUSTAVE-ADOLPHE* EN ALLEMAGNE.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

Les proteſtans conſternés de la priſe de Magdebourg: le roi de Suéde ſecourt la Saxe: déclaration des électeurs proteſtans en faveur de Guſtave-Adolphe: bataille de Leipſic: triſte état des impériaux après leur défaite: le miniſtére Autrichien embaraſſé dans le choix d'un nouveau général: les Allemands & les Eſpagnols partagés à ce ſujet: déclaration de l'empereur en conférant la charge de généraliſſime à Walſtein: moyens que celui-ci employe pour rétablir l'armée: Charles duc de Lorraine ſe déclare pour l'Autriche: le duc d'Orléans recherché par la cour de Vienne: démarche des impériaux auprès du pape & de quelques autres princes pour en tirer des ſecours: traité entre l'Autriche & le duc d'Orléans, & dans quelle vue: progrès du roi de Suéde dans la Franconie & le Palatinat: priſe de Mayence.

An. 1631.

Suites de la priſe de Magdebourg: précautions du roi.

MAGDEBOURG pris & détruit au moment qu'on y penſoit le moins fut un coup qui manqua d'atterrer le parti du roi de Suéde. Les proteſtans y furent d'autant plus ſenſibles qu'en faiſant un triſte retour ſur eux-mêmes, il n'y avoit point de place qui ne leur parût expoſée tôt ou tard à éprouver le ſort de cette malheureuſe ville. Ils s'étoient promis les plus grands avan-

An. 1631. tages de l'affiftance des Suédois. Mais les vaftes deffeins qu'ils avoient pû former fe rétreciffoient à leurs yeux & fe réduifoient à rien, quand ils penfoient que fi les impériaux en peu de tems s'étoient rendu maitres d'une ville comme Magdebourg, ils n'en trouveroient aucune qui n'aimât mieux ouvrir fes portes à ces cruels vainqueurs que d'expofer les habitans à périr par le fer & par le feu. Le roi en fut au défefpoir. La perte de cette ville le touchoit plus que perfonne, elle venoit d'être prife prefque fous fes yeux & réduite en cendres. Il jura qu'il en auroit raifon. Mais pour empêcher que les états proteftans qui auroient eû envie de prendre parti pour lui ne perdiffent la confiance qu'ils avoient dans l'alliance des Suédois, (a) avant tout il crut néceffaire d'expofer dans un manifefte les vrayes caufes de la prife de Magdebourg & les raifons qui l'avoient empêché de fecourir cette ville. Il dit donc „que les Magdebourgeois en négligeant fes avis & en dédaignant de s'affurer des traitres qu'il leur avoit fait connoitre, étoient „les premiers auteurs de leur ruine; que pour lui, il penfoit avoir „rempli à leur égard les devoirs d'un bon allié; que pour avancer plus „fûrement il s'étoit rendu maitre de Francfort, Landsberg & autres „places, qui auroient détruit fon armée fans combattre s'il les eût „laiffées derriére lui; qu'au refte il n'avoit rien épargné (b) pour „porter un promt fecours à Magdebourg, & l'auroit fait fans les „électeurs de Brandebourg & de Saxe, qui l'avoient arrêté dans fa „marche."

Le comte de Tilli ne demeura que fix jours dans l'enceinte de cette ville infortunée, & en partit, laiffant le comte de Mansfeld dans la place comme gouverneur & commiffaire chargé de faire répa-

(a) Dès que l'électeur de Brandebourg fçut que Magdebourg étoit pris, il redemanda fa forterelle de Spandau. L'hiftorien *Lottich* dit que le roi ne douta pas que la perte de Magdebourg ne fut la raifon qui portoit les princes proteftans à fe hâter fi fort de féparer leur caufe de la fienne. Cependant il rendit la forterelle à l'électeur comme il en étoit convenu, mais en même tems il fit dire à *George-Guillaume* qu'il feroit le lendemain aux portes de Berlin avec toute fon armée. *Lottich, p. 886.*

(b) Il leur avoit même fait toucher de groffes fommes d'argent pour lever des troupes & fe pourvoir de munitions. Il paroit bien qu'on n'en fit pas cet ufage puifque la ville avoit à peine 2000 foldats, & manquoit de poudre quand elle fut prife. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 372.

An. 1631.

rer les fortifications. Il ſavoit que le roi étoit du côté de Tangermunde ville (*a*) ſur l'Elbe, & qu'il s'étoit aſſuré des deux rives par de bons retranchemens; il s'approcha, fit jetter un pont ſur ce fleuve, & marcha droit à Guſtave pour lui préſenter la bataille. Le monarque Suédois étoit affoibli par le corps qu'il avoit laiſſé devant Gripſwalde aux ordres du maréchal Horn & trop habile pour ſe meſurer avec des troupes enivrées de leurs ſuccès. Il ne ſortit point de ſes retranchemens; ſeulement il fit voir dans de fréquentes ſorties qu'il ne les craignoit pas. Mais bientôt après, occupé des moyens de renforcer ſon armée par la priſe de Gripswalde, il quitte Tangermunde, (*b*) met de bonnes garniſons dans Francfort, Landsberg & les places voiſines, & revient à Stettin. C'étoit autant pour accélérer les opérations de Horn que pour donner audience à des miniſtres chargés de négociations qui exigeoient ſa préſence. (*c*) Cependant Tilli voyant reculer le roi, & attribuant ſa retraite à la crainte, s'avança, prit Tangermunde, & força quelques autres places peu importantes. Mais craignant à ſon tour de ſe conſumer par des ſiéges, tandis que le parti proteſtant groſſiſſoit de tout côté, il prit l'avis de ſes principaux officiers, & marcha contre le landgrave de Heſſe.

Guſtave retourne à Stettin.

Tangermunde repris par les impériaux.

Ce prince en ſe déclarant pour la Suéde n'avoit pû lever des troupes, ſans inquiéter la cour de Vienne. Jeune, brave, aimant la guerre & maitre d'un aſſez grand état au centre des provinces attachées à l'empereur, il pouvoit avec le ſecours des Hollandois & de la

Démarche de Tilli contre la Heſſe.

(*a*) Au confluent de l'Elbe & de la Tanger qui en ſe perdant dans l'Elbe près de cette ville lui donne ſon nom, comme qui diroit *embouchure de la Tanger.*

(*b*) Guſtave ſe préſenta devant Berlin le 9. Juin comme il l'avoit promis, & fit mine de vouloir bombarder la ville. C'étoit pour ſe faire rendre avec avantage Spandau qu'il venoit de reſtituer. George-Guillaume lui remit cette fortereſſe, lui accorda libre paſſage dans *Cuſtrin* & promit ſous caution de lui payer trente-mille écus par mois, ſe réſervant les marches moyenne & uckeraine pour l'entretien de ſa cour. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 386.

(*c*) Les miniſtres dont il s'agit ici étoient les ambaſſadeurs du grand duc de Moſcovie qui venoient offrir de la part de leur prince un ſecours conſidérable au roi de Suéde. *Lottichius* page 915. Les mêmes offres avoient été faites à Guſtave en 1629. & le roi jugea à propos d'en profiter. Il y eut un traité ſecret entre les deux couronnes; le grand duc s'engageant à faire paſſer trente-mille hommes au ſecours de la Suéde, ſi cette couronne ſe trouvoit jamais dans le cas d'en avoir beſoin. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 413.

An. 1631. Suéde non ſeulement arrêter les progrès des impériaux, mais porter un grand préjudice aux princes catholiques ſes voiſins. La pluſpart des villes limitrophes appartenoient aux électeurs de Cologne & de Mayence, aux évêques de Munſter, de Paderborn, à l'abbé de Fulde & à d'autres princes de l'empire, dont les forces réunies n'étoient pas capables de réſiſter aux troupes du landgrave. Il falloit ou que l'empereur leur envoyât du ſecours, ce qu'il ne pouvoit faire ſans s'affoiblir, ou qu'il s'attendît à voir le plus grand nombre de ces écléſiaſtiques-princes ſe mettre à couvert par des traités qui ne pouvoient qu'être déſavantageux pour l'Autriche. Tilli crut donc qu'il devoit commencer par prendre ſes ſûretés de ce côté-là, & qu'enſuite il lui ſeroit plus aiſé de forcer l'électeur de Saxe à renoncer à une neutralité qui dérangeoit ſon plan. Cet appui ôté au parti proteſtant, Tilli ſe faiſoit fort d'attaquer le roi de Suéde & de lui faire repaſſer la mer.

Le landgrave Guillaume (*a*) étoit alors au camp de Gripſwalde où il s'abouchoit avec Guſtave. Tilli profita de cette abſence pour écrire aux ſujets du landgrave. „Il leur repréſenta les torts de leur maitre, „qui ne ſuivant que les mouvemens d'une jeuneſſe ardente & oubliant „ce qu'il devoit à l'empereur, s'étoit joint à un prince étranger contre „le chef de l'empire; qu'une démarche ſi peu réfléchie alloit cauſer la „ruine de ſes ſujets, qu'ils devoient être plus prudens que ce jeune „prince, & refuſer de le reconnoitre à ſon retour; que lui, comte „de Tilli, général en chef des armées impériale & catholique, s'en„gageoit à leur envoyer des ſecours ſuffiſans pour aſſurer leur repos, „& affermir la liberté qu'il venoit leur offrir." Ces promeſſes ne firent aucune impreſſion ſur des peuples qui ſavoient trop bien qu'ils ne pouvoient ſe ſouſtraire à l'autorité de leur légitime ſouverain, ſans tomber au pouvoir d'un nouveau maître. Ils reçurent les offres de Tilli & ſes

(*a*) Guillaume *le Conſtant* fut le premier prince d'Allemagne qui renonçant à toute défiance embraſſa le parti de la Suède, & qui auſſi bien que ſa veuve obſerva exactement les articles de l'alliance.

menaces avec la même indifférence, & pour toute réponſe ils ſe prépa-rérent à une vigoureuſe défenſe. An. 1631.

Prife de Gripſwalde le 16. Juin.

Le roi de Suéde arrivant au camp de Gripſwalde trouva les aſſiégés affoiblis & découragés par la mort de Péruſi leur gouverneur. Les Suédois avoient déja pouſſé leurs galleries dans les foſſés de la place. Tout étoit prêt pour un aſſault général. Le roi parut & la place ſe rendit. La garniſon ſortit avec armes & bagage, & deux piéces de canon. (*a*)

Les ducs de Mecklenbourg rétablis le 25. Juin.

Les ducs Adolphe-Frédéric & Jean-Albert de Mecklenbourg depuis la perte de leurs états vivoient retirés à Lubec, une des premiéres villes libres de l'empire ſur la trave. Ils avoient trouvé moyen de mettre ſur pié quelques troupes. Le roi l'apprit & ſe mit en marche pour rétablir ces princes dans leurs duchés. A ſon approche quelques villes & chateaux gardés par les impériaux ouvrirent leurs portes, d'autres furent pris de force. Guſtave ne trouvoit rien qui l'arrêtât, parce que les impériaux a ſon approche, abandonnant le reſte de la province difficile à garder, s'étoient attachés à conſerver Roſtock & Wiſmar. Sans ces deux places fortes, les ſeules du Mecklenbourg, il paroiſſoit impoſſible aux Suédois de ſe maintenir dans les autres villes du païs. Mais le roi qui pénétroit le deſſein des impériaux, fit travailler à fortifier Anclam ſur la Péene. Cette ville ſituée avantageuſement au centre de la Poméranie à peu de diſtance du *Groſs-Haff* lui aſſuroit les environs, & devenoit à tout événement une retraite pour ſon armée. Le maréchal Bannier avec 6000 hommes eut ordre de faire les ſiéges de Wiſmar & de Roſtock, & de ſe porter où il ſeroit néceſſaire. Guſtave avant de ſortir du Mecklenbourg rétablit ſes neveux dans leurs états & leur fit rendre hommage dans Guſtrow, (*b*) qui étoit la réſidence de Jean-Albert. Le roi

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* L. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) Le duc *Adolphe-Frédéric* réſidoit à Schwerin. Son fils *Frédéric* continua la branche de *Schwerin*, & un autre fils nommé *Adolphe-Frédéric* comme ſon pére commença celle de *Strelitz*. La branche de Guſtrow a fini en 1695. Ceux qui prennent le faſte pour de la grandeur, feront très-bien de lire

An. 1631.

venoit de s'assurer du Mecklenbourg & songeoit à profiter de l'absence de Tilli pour s'approcher de la Saxe & forcer l'électeur à se déclarer. Incertain de l'avoir pour ami, il étoit sûr au moins par cette diversion de rappeller l'armée impériale, & de sauver la Hesse. Ainsi partant de Gustrow, il passa par Berlin, vint à Bourg & de Bourg à Brandebourg où il assit son camp. (*a*) Le colonel Rantzau dont le roi connoissoit l'adresse & l'intrépidité fut détaché avec quelques troupes, passa l'Elbe & attacha le petard à la porte de Tangermunde, qu'il fit sauter, & ouvrit à son maitre l'entrée de la Basse-Saxe & de l'archevêché de Magdebourg. Werben place sur l'Elbe très-forte par son assiette mais mal fortifiée & gardée par 1200 hommes tant soldats que païsans fut attaquée & prise. Le roi y laissa bonne garnison, ordonna qu'on travaillât aux fortifications, fit jetter un pont de batteaux sur l'Elbe, & vint se loger entre ce fleuve & la Havel. (*b*) Bannier eut ordre de quitter le Mecklenbourg, de s'approcher de l'Elbe, & d'investir Havelberg qu'il prit d'assault après neuf jours de siége: plus de trois-cent impériaux y furent passés au fil de l'épée, le reste prit parti dans l'armée Suédoise.

Prise de Werben & de Tangermunde par les Suédois.

Premier camp de Werben.

Prise de Havelberg.

Ces succès rapides, l'arrivée de la reine qui avoit débarqué à Wolgast le 20. Juillet avec 6000. hommes, & les grandes disposi-

la description que l'auteur du Théatre de l'Europe nous a conservée de ce qui s'est fait à Gustrow lors de l'installation des ducs de Mecklenbourg. M. de M. en donne un précis dans son histoire. Cette cérémonie qu'on peut appeller le premier triomphe de Gustave-Adolphe en Allemagne, est touchante par sa simplicité. Le roi de Suéde y parut vétu d'un simple drap verd avec un plumet bleu & blanc à son chapeau. Il étoit précédé de Jean-Albert qu'il venoit rendre à ses sujets, il avoit à sa gauche le duc Adolphe-Frédéric frére de Jean-Albert, & à sa suite Bogislas duc de Poméranie maitre chez lui depuis que les impériaux en étoient dehors. Peut-être je me trompe, mais il me semble que le monarque Suédois couvert de son manteau royal, la couronne en tête & le sceptre à la main n'auroit paru dans ce moment-ci qu'un roi qui représente, au lieu que cet habit verd caractérise Gustave entouré des princes dont il étoit l'appui: on dit c'est un héros en habit de chasse qui rétablissoit les souverains dans leurs états comme un autre court le cerf. La médaille qui fut frappée à cette occasion présente d'un côté l'image des deux princes rétablis, sur l'autre on voit un pelican qui s'ouvre la poitrine pour nourrir ses petits: simbole de l'amour d'un prince pour ses sujets. Il se fit une distribution de vin & Gustave voulut que les méres ou les nourrices qui avoient des enfans à la mammelle vinssent donner de ce vin à leurs nourriçons, afin dit M. de M. que jusqu'aux plus petites créatures chacun prit part à une fête si intéressante. *Theat. Europ.* Tom. II. p. 419. M. de. M. Tom. III. p. 244-46.

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* M. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) Voyez la *Remarque Militaire* N. à la fin de l'ouvrage.

tions du roi allarmérent les impériaux. Gustave comptant sur sa fortune pensoit à reprendre Magdebourg pour se rapprocher de la Saxe, forcer l'électeur à devenir son allié & délivrer la Hesse. Mais pour cette fois Tilli prévint le monarque Suédois, il reprit la route d'Halberstadt, passa l'Elbe & vint camper à Wolmerstædt au-dessous de Magdebourg. Son infanterie étoit logée dans la ville & la cavallerie répandue dans les villages. Il se tenoit là pour observer les mouvemens du roi qui de son côté apprit qu'il y avoit deux régimens de cavallerie des impériaux Holck & Montecuculi en quartier dans les villages de Burgstall & d'Anger à quatre lieues de Tangermunde, qui n'étoient pas sur leurs gardes. Il projetta de les enlever & sortit secrétement d'Arnebourg petite ville sur l'Elbe entre Werben & Tangermunde. C'étoit le 16. Juillet à 2 heures du matin. Il avoit avec lui trois-mille cavaliers & cinq-cent dragons. A la vue du quartier des impériaux il détacha le major du régiment d'Orthenbourg avec cent chevaux qui faisoient l'avantgarde. Le roi suivoit avec toute la cavallerie. Les cuirassiers de Montecuculi n'eurent pas le tems de monter à cheval & furent presque tous tués ou pris. De Burgstall les Suédois volent à Anger où étoit le régiment de Holck. Ce ne fut pas tout à fait une surprise. Les impériaux repoussérent fiérement les attaques des Suédois, mais le désordre s'étant mis parmi eux, & la supériorité de l'ennemi ne leur donnant pas le tems de se former, ils prirent la fuite laissant au vainqueur trois étendars, trois-cent prisonniers & le bagage. Le reste trouva son salut dans des bruiéres. Ils perdirent à cette affaire le colonel Bernstein & quelques officiers subalternes. Le roi à peine y laissa vingt des siens, mais le rhingrave *Charles-Louis* y fut percé de trois balles, & mourut dans Werben le lendemain. Ce jeune seigneur fut regretté & méritoit de l'être. Le titre qu'il portoit de *rhingrave* ou comte du rhin étoit tout ce qui lui restoit des grands biens que ses ancêtres avoient possédés dans le cercle du rhin. Il s'étoit attaché à Gustave ainsi que le comte Philippe son

An. 1631.

Surprise des impériaux le 17. Juil.

Angern

An. 1631. frére, eſpérant que la fortune de ce roi conquérant pourroit améliorer la ſienne. (*a*)

Guſtave content de cet avantage fut aſſeoir ſon camp entre Belgen & Stendel, entre l'Elbe & la Bieſe, (*b*) pour être plus à portée d'obſerver les mouvemens de Tilli, qui piqué de la perte qu'il avoit faite, quitta Wolmerſtædt, reprit Tangermunde & s'approcha de Werben pour tâcher de s'en rendre maitre & pénétrer dans les Marches. Ce paſſage important étoit gardé par quelque régimens que Guſtave y avoit envoyés en toute diligence, dès qu'il s'étoit apperçu que la marche des impériaux avoit ce poſte pour objet. Tilli de ſon côté avoit les mêmes raiſons de chercher à l'enlever aux Suédois. Car ſans parler de la gloire qu'il auroit d'emporter cette place preſqu'à la vue du roi, il fermoit au monarque l'entrée des villes en deçà de l'Ohra, riviére qui ſort du païs de Lunebourg & tombe dans l'Elbe un peu au-deſſus de Magdebourg; il obligeoit même ce prince de reculer, parce qu'il ſavoit bien que Guſtave avant de pénétrer de ce côté-là voudroit s'aſſurer d'une retraite, & Werben étoit le poſte qu'il falloit ôter à l'habilité du Suédois. Tilli forma ſes approches, mais ſes batteries furent d'abord démontées par le feu des aſſiégés & ſes travaux ruinés dans les fréquentes ſorties des Suédois, juſqu'à ce qu'enfin les aſſiégeans croiſſant d'ardeur & les aſſiégés ne pouvant tenir plus longtems ni le roi les ſecourir, ſans s'engager dans une affaire où il auroit eû trop de déſavantage, il fallut abandonner la place. Mais pour n'y rien laiſſer les Suédois donnérent la garde des poſtes à des femmes de réſolution, & par ce ſtratagème ils échappérent (*c*) à l'ennemi.

Tilli

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* N. à la fin de l'ouvrage.

Le rhingrave *Charles-Louis* dont il eſt ici parlé étoit fils de George-Guſtave de la branche de Lautereck, de la maiſon Palatine. C'eſt le même que la comte *Gualdo* & *M. de M.* appellent *Othon-Louis*. Il fut inhumé dans Stettin, & la reine Chriſtine à ſon paſſage par cette ville en 1654. lui fit faire de magnifiques funérailles.

(*b*) Voyez la *Remarque Militaire* N. à la fin de l'ouvrage.

(*c*) Voyez la *Remarque Militaire* N. &c.

Tilli entra dans Werben & déploya ſon armée à la vue du camp du roi. Ses troupes legéres par leurs bravades devoient attirer les Suédois hors de leurs retranchemens. Mais le roi ne ſe ſentoit pas aſſez fort pour en venir aux mains avec une armée nombreuſe & qui ne demandoit qu'à combattre. Ainſi Guſtave reſta fort tranquile dans ſon camp où il étoit inattaquable; & Tilli ne trouvant aux environs du ſien que des campagnes dépouillées où ſa cavallerie ne pouvoit ſubſiſter, fut obligé d'aller reprendre ſes anciens quartiers. Les Suédois que cette retraite avoit enhardis s'en prévalurent avec trop peu de circonſpection; car voulant prendre à dos quelques régimens autrichiens, ils furent repouſſés, & perdirent quelques drapeaux. Tilli qui avoit ramaſſé quelques chariots de grain ne tarda pas à reparoitre. Mais alors le roi s'étoit renforcé des corps de Horn & de Baudis, qui lui avoient amené huit-mille hommes tirés de la Poméranie & du Brandebourg. Tilli au contraire voyoit fondre ſon armée qu'il ne pouvoit plus payer, & reprit triſtement la route de Tangermunde. De-là il fut camper à Alsleben ſur la route de Halle, pour y attendre l'arrivée du corps de Furſtenberg. (*a*) An. 1631.

Ce général prêt à entrer dans la Heſſe, venoit de quitter le païs de Fulde, avoit abandonné la Franconie & revenoit à grands pas. Tilli n'attendoit que ce renfort pour s'approcher de la Saxe & parler plus hardiment à l'électeur, qui à en juger par ſes démarches paroiſſoit prêt à ſe déclarer pour la Suéde. Guſtave étoit informé de tous les mouvemens de l'ennemi; mais trop foible pour porter un coup déciſif, il ne vouloit point attaquer à la legére des troupes juſqu'alors invincibles, & étoit toûjours enterré dans ſon camp entre l'Elbe & la Havel, ſe bornant à tenir les impériaux en échec. Il prévoyoit que Tilli ne permettroit pas à l'électeur de Saxe de reſter neutre, que de gré ou de force il le feroit déclarer; & c'étoit ce que le monarque attendoit, perſuadé que l'électeur mécontent des autrichiens & ſentant les Suédois à portée d'appuyer ſa déclara-

(*a*) Ce corps étoit de quinze-mille hommes. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 429.

An. 1631. tion, faisiroit cette occasion de découvrir ses vrais sentimens. Le roi reprit Werben par surprise & assit son camp près de cette ville. Horn resta du côté de Brandebourg avec quelque cavallerie & de l'infanterie, & le maréchal Todt fut chargé de garder Rathenau sur la Havel, ville peu considérable mais nécessaire pour conserver la communication de Havelberg & Brandebourg. Dans cette position le Suédois ôtoit aux impériaux la Havel & l'entrée dans les villes conquises depuis cette riviére jusqu'à l'Oder. Il leur coupoit les subsistances dans un païs ruiné, & les forçoit ou de se retirer ou de vivre aux dépends de la Saxe. Pour lors Gustave se flattoit que l'électeur ne garderoit plus de mesures avec les ministres de Ferdinand, & qu'il romproit en faveur des Suédois une neutralité qui ne lui servoit de rien, puisque malgré ses ménagemens pour la cour impériale, cette cour le menaçoit de lui redemander les biens de l'église qui faisoient une bonne partie de ses revenus.

Second camp de Werben.

Tilli veut que la Saxe se déclare.

Cependant l'armée de Tilli s'étoit accrue du corps de Furstenberg & des troupes que Tieffenbach avoit retirées de la Lusace & de la Silésie. Le comte Aldringer ramenoit d'Italie environ huit-mille hommes, reste d'une armée qui avoit évacué Mantoue en vertu du traité de Chierasco du 6. avril 1631; & ces huit-mille hommes de vieilles troupes n'étoient plus qu'à quarante lieues. Avec des forces si considérables Tilli pouvoit se flatter d'obtenir la victoire, lui, qui en avoit remportées si souvent sur des armées fort supérieures aux siennes. Ainsi quittant les environs de Magdebourg il prit la route de Halle sur la Saale qui tombe dans l'Elbe près de Rosenbourg. Le *Généralissime* s'y arrêta pour passer l'armée en revue; & se voyant à la tête de trente-quatre-mille hommes, il voulut savoir l'avis de ses officiers. D'abord les sentimens étoient partagés. Enfin on se réunit à dire qu'il falloit demander à l'électeur de Saxe comme au chef du parti protestant qu'il se déclarât pour ou contre, parce que le terme de *neutralité* étoit d'autant plus suspect dans sa bouche, que JEAN-GEORGE sous prétexte de couvrir ses états avoit sur pié quatorze à seize-mille hommes

An. 1631.

effectifs qui pouvoient être d'un grand fecours au parti pour lequel il fe déclareroit. Tilli qui tenoit la Saxe comme bloquée crut pouvoir par la crainte entrainer l'électeur dans fes vues. Il lui envoya le baron de Schœnbourg (*a*) pour prier Son Alteffe Électorale de joindre fes troupes à celles de l'empereur contre les Suédois. Cet officier devoit auffi demander des quartiers pour l'armée & de l'argent, car les troupes n'étoient pas payées & commençoient à murmurer.

On s'oublie aifément quand on parle au nom du plus fort. Schœnbourg, chambellan de l'empereur, général de l'artillerie de la Ligue & colonel d'un régiment de cuiraffiers, parlant à l'électeur prit un ton haut & infultant jufqu'à dire au duc de Saxe „que comme électeur il „n'étoit qu'un des premiers fujets de Ferdinand, & qu'il le menaçoit „de toute l'indignation de fon maitre s'il contrevenoit aux devoirs & „à l'attachement dûs au chef fuprème de l'empire." Une telle ambaffade furprit l'électeur & le laiffa dans un embarras, dont fes miniftres le tirérent. Ils lui dirent que cette démarche de Tilli étoit un attentat à la liberté d'un Prince fouverain & maitre chez lui; que ce n'étoit pas le premier fujet de plainte que lui donnoit la maifon d'Autriche, & qu'il devoit le lui faire fentir une bonne fois en refufant de fervir une ambition qui ne connoiffoit plus de bornes. L'électeur répondit en peu de mots à Schœnbourg „qu'il avoit toûjours été fincérement attaché à „l'empereur; mais qu'il ne pouvoit fe déclarer contre un roi victorieux

L'électeur refufe d'armer contre les Suédois.

(a) Ce baron de Schœnbourg que d'autres nomment *Schanberg* & que GUALDO fait parler *fi haut* n'étoit que le fecond député. Il y en avoit deux: *Jean Rheinhardt de Metternich*, grand prévôt du chapitre de Mayence & adminiftrateur de Halberftadt étoit le premier deputé. Si les chofes s'étoient paffées comme l'auteur italien le dit, il faudroit fuppofer que Jean de Metternich par une conduite toute oppofée à celle de fon collegue, auroit fçu faire oublier fur le champ l'impoliteffe & la dureté des propos du baron, puifque l'électeur de Saxe, à ce que difent les mémoires du tems, leur fit toutes les honnêtetés poffibles, & les retint à fouper. On prétend même que comparant la Saxe au deffert où il y avoit beaucoup de fruits artificiels, il leur dit en riant; *Meffieurs, je vous avertis que vous trouverez des noix de dure digeftion, ne vous caffez pas les dents.* Dans le précis d'nne très-longue lettre à l'électeur dont Tilli avoit chargé ces députés & dont M. de M. a donné la traduction dans fon hiftoire de Guftave-Adolphe, Tom. III. pag. 265. on lit que *Tilli confeilloit au duc de Saxe, comme fon ami & ferviteur, de lui remettre fes troupes* &c. Ce ton familier eft inconnu dans les chancelleries allemandes. L'original de la lettre porte que *Sa Majefté Imp. par bienveuillance autant que par amitié pour l'électeur lui demandoit & l'exhortoit de* &c. MIT FREUNDLICHEM GNÆDIGEN BEGEHREN UND ERMAHNEN. Theat. Europ. Tom. II. pag. 423.

An. 1631. „qui campoit avec une armée formidable près de ſes états, ſans y attirer la guerre; que c'étoit ce qu'il vouloit éviter en ſe renfermant „comme il l'avoit fait juſqu'ici dans les bornes d'une exacte neutralité; „qu'il s'y tiendroit & croyoit le pouvoir faire, ſans manquer à ce qu'il „devoit au chef de l'empire." Tilli prit cette réponſe pour un refus, & réſolut d'inonder la Saxe de troupes legéres. Il quitta ſon camp de Halle le 1. ſeptembre & entra dans le cercle de la Saale qui fut ravagé. La cavallerie prit les devants & porta la déſolation juſqu'aux portes de Leipſic. Tilli à la tête de ſon infanterie fit le ſiége de Merſebourg, (*a*) mauvaiſe place à peu de diſtance de Leipſic, qu'il réduiſit en deux jours. Il prit Weiſſenfels, Zeitz, Pégau, Naumbourg, & les chateaux voiſins, où ſes ſoldats commirent des éxactions & des cruautés inouies. (*b*) Pourſuivant ſes avantages il ſe préſenta devant Leipſic, & fit ſommer la ville de fournir de l'argent, des vivres & des quartiers pour l'armée.

Tilli entre en Saxe.

La nouvelle de cette invaſion fut portée à l'électeur. Le prince & ſon conſeil également embaraſſés ne trouvoient d'autre expédient pour arrêter le mal que de ſe ſoumettre aux impériaux ou de ſe jetter dans les bras du roi de Suéde. Après de longues diſcuſſions il fut réſolu qu'on ſe défendroit, plustôt que de céder honteuſement aux menaces de Tilli.

Ce n'eſt pas que quelques miniſtres de Jean-George qui voyoient les choſes d'un autre œuil, ne ſoutinſſent „qu'il valoit encore mieux „accorder ce que Tilli demandoit que de s'attirer l'indignation de „l'empereur. Ils ſe fondoient ſur l'éxemple encore récent des triſtes „récompenſes que venoient de s'attirer ceux qui étoient entrés dans le „parti de l'électeur palatin, du roi de Dannemarc & d'autres. Ils „diſoient que le roi de Suéde étoit un prince étranger; que l'argent, „le nerf de la guerre, lui manquoit; que l'eſpérance le ſoutenoit;

(*a*) C'eſt dans cette ville que l'électeur de Saxe avoit reçu les deputés du général Tilli. L'auteur italien avant de rapporter la priſe de cette place devoit dire que le duc s'étoit retiré à Torgau.

(*b*) On compta plus de deux-cent villages brulés par les ordres de Tilli entre Merſebourg, Zeitz, Naumbourg & Leipſic. *M. de M.* Tom. III pag. 286.

„mais qu'une bataille perdue ſuffiſoit pour le faire repaſſer en Suéde; An. 1631.
„qu'au contraire la réputation des armes de l'empereur étoit établie
„ſur une longue ſuite de proſpérités & fondée ſur une puiſſance iné-
„branlable; qu'il falloit éviter la guerre quand elle ne pouvoit être
„que préjudiciable; qu'il s'en falloit beaucoup que l'électeur fût en état
„de tenir tête ſeul à l'armée de Tilli, qu'il faudroit recourir aux Sué-
„dois & leur accorder ce qu'on refuſoit à l'empereur; qu'il étoit toû-
„jours dangereux d'attirer chez ſoi un ami puiſſant, & qu'il ſeroit
„très-difficile de retirer de ſes mains les forteresſes qu'on lui auroit
„données pour ſureté." A cela d'autres répondoient „que la puiſſan-
„ce de l'empereur étoit plus à craindre que l'abus que jamais Guſtave
„pourroit faire de la ſienne; que les autrichiens étoient les ennemis
„déclarés & reconnus de la religion proteſtante, & de l'état par con-
„ſéquent où cette religion avoit pris naiſſance; qu'en entrant en Saxe
„avec la pieuſe intention de rétablir le catholiciſme, ils employeroient
„pour y prêcher la charité les mêmes armes dont ils s'étoient ſervi
„ailleurs pour la pratiquer; que les catholiques ne pouvoient s'aggran-
„dir ſans que les proteſtans n'y perdiſſent; qu'ainſi il falloit s'aban-
„donner à la fortune du généreux Guſtave; qu'on n'avoit que trop
„éprouvé par le paſſé ce qu'il en coûte à rejetter l'occaſion d'abaiſſer
„ceux qu'on craint; que dans la guerre de Bohéme ſi les électeurs
„euſſent maintenu le Palatin ſur le trône, ils auroient travaillé pour
„eux-mêmes, & rétabli l'équilibre en Allemagne; que les vues de la
„maiſon d'Autriche étoient connues, que c'étoit le tems où jamais
„d'arrêter ſes deſſeins ambitieux; qu'enfin il falloit ſe déclarer pour le
„plus foible, l'aider de toutes les forces de la Saxe, & ſecouer le
„joug tandis qu'on avoit une main pour le briſer."

L'électeur de Saxe ſe donne au roi de Suéde.

Arnheim, que d'autres nomment *Arnimb*, général des troupes de l'électeur eut ordre d'aller trouver le roi au Vieux-Brandebourg, (*a*)

(*a*) Le roi de Suéde prévoyant ce qui alloit arriver, avoit quitté ſon camp de Werben pour ſe rapprocher de la Saxe, & étoit venu s'établir avec ſon armée près de Brandebourg.

An. 1631. où il attendoit l'iſſue des démarches violentes de Tilli. Guſtave reçut le Saxon avec cette politeſſe affectueuſe qui gagne les cœurs & qui étoit naturelle à ce prince. Auſſi diſoit-il ſouvent que ce n'eſt jamais avec un ſourcil altier qu'on fait des ſujets fidéles ni de bons ſoldats. Arnheim fit au roi le détail des entrepriſes de la maiſon d'Autriche contre la Saxe, & au nom de l'électeur il ſupplia Guſtave de voler au ſecours de Leipſic, dont la perte alloit entrainer celle de l'électorat & peut-être de tout le parti proteſtant. Le roi n'étoit pas fâché que l'électeur ſentit le tort qu'il avoit eû de l'empêcher de ſecourir Magdebourg qui auroit ſervi de rempart à la Saxe. Il répondit froidement au général Saxon „que l'électeur s'étoit attiré lui-même les malheurs „dont il ſe plaignoit pour n'avoir pas ſecondé des vues ſalutaires, & „pour avoir trop écouté des miniſtres vendus à l'Eſpagne; qu'au reſte „on n'avoit pas beſoin de lui dire quelles étoient les vues de la maiſon „d'Autriche, qu'il ſavoit mieux que perſonne qu'elle ne cherchoit à „aſſujettir les villes & états de l'empire que pour donner plus libre„ment des loix au reſte de l'Europe; qu'il plaignoit le duc de tout ſon „cœur, mais qu'il ne pouvoit l'aider de ſes forces qu'il avoit réſolu „de porter d'un autre côté."

Arnheim connoiſſoit Guſtave: il ſavoit qu'en le piquant de généroſité il le déſarmeroit, & que le monarque n'attendoit que le moment de ſe faire honneur d'un ſecours qu'il étoit de ſon intérêt de ne pas refuſer. Arnheim dit au roi „qu'un cœur comme le ſien, que le „défenſeur & le propagateur de la liberté germanique devoit pardon„ner au duc de Saxe une malheureuſe démarche que la crainte & de „mauvais conſeils lui avoient ſuggérée, ſans que la méfiance en l'amitié „de Sa Majeſté Suédoiſe y eût eû quelque part." Puis déplorant le ſort des princes qui penſent faire le bien des ſujets en ſuivant aveuglément leurs miniſtres „c'eſt vous, Sire! dit-il, qui pouvez ſeul répa„rer nos fautes, c'eſt de vous ſeul que la Saxe attend ſon ſalut, & le „danger public doit vous faire pardonner des fautes perſonnelles: il eſt

„d'un grand homme de ne pas se souvenir des mécontentemens, de „prendre même plaisir à les oublier." An. 1631.

Gustave ne pouvoit espérer une occasion plus belle d'attirer à lui l'électeur & ne se refusoit qu'en apparence aux supplications d'Arnheim. Enfin il dit „qu'il iroit au secours de Leipsic, mais qu'il lui falloit des „sûretés, qu'il vouloit la forteresse de Wittemberg sur l'Elbe, (*a*) „deux montres payées d'avance à son armée, & le fils ainé de l'élec-„teur qu'il garderoit auprès de lui comme ôtage.

La Saxe se déclare du parti du roi.

Le général Saxon porta en diligence ces propositions à l'électeur qui dans l'embarras où il étoit répondit au roi, que *non seulement il lui offroit Wittemberg mais toute la Saxe*, *que les deux païes seroient données & que lui-même avec son fils viendroit servir sous lui.* Les conditions signées des deux parts (*b*) on convint du jour où les deux princes auroient une entrevue avec l'électeur de Brandebourg & quelques autres membres de la confédération de Leipsic. En attendant Jean-George qui s'étoit retiré à Torgau sur l'Elbe entre Wittemberg & Dresde y avoit assemblé ses troupes & se trouvoit à la tête de seize-mille hommes & de 28 pieces de canon. Avec cette armée en partie formée de miliciens levés à la hâte l'électeur prit aussitôt la route de Wittemberg, où le roi devoit se trouver le 3. de septembre.

Leipsic pris par Tilli.

Cependant Leipsic fut investi le 4. La bourgeoisie toute occupée de son commerce, & peu faite à la guerre, se laissa intimider par les apprêts d'un siége. (*c*) Elle ne crut pas que la ville pût resister à des batteries qui lui présageoient le sort de Magdebourg, & elle se rendit

(*a*) *Wittemberg* respectable par son assiette & fortifiée à la moderne étoit la clef de la Saxe entre la Lusace & l'évêché de Halle. *Gal. Gualdo* édition de 1642.

(*b*) Voyez le traité dans *Londorp* pag. 206. & dans l'*histoire de Gustave-Adolphe* par M. de M. Tom. III. pag. 276. & suivantes.

(*c*) Il se peut que la bourgeoisie se fût laissé intimider. Mais la garnison Saxonne fit son devoir. Les mémoires du tems disent que sur le champ elle mit le feu aux trois fauxbourgs, & empêcha les impériaux de l'éteindre en les éloignant à coups de canon. Elle essuya un bombardement, & obligea Tilli de faire un siége dans toutes les formes. Il est vrai que ce siége ne dura que deux jours, parce que les Saxons n'étant que quatre compagnies & désesperant de pouvoir repousser l'assault, aimérent mieux se rendre que d'exposer la vie des citoyens. C'est le commandant du *Pleissenbourg* qui ne se défendit pas comme il auroit dû, & à qui on fit le procès dans la suite. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 431. *M. de M.* Tom. III. pag. 284.

An. 1631. aux conditions que les habitans conserveroient la liberté de conscience, & que la garnison Saxonne sortiroit avec armes & bagage. La ville en fut quitte pour deux-cent-mille écus de contribution, & Tilli y entra le 6. septembre avec la pompe d'un vainqueur, aux acclamations de toute l'armée catholique. Leipsic est dans une plaine entre l'Elbe & la Saale, & arrosée par l'Elster & la Pleiss qui perd son nom en se jettant dans l'Elster au pié des murs. Cette ville aux confins de la haute Saxe & de la Misnie, au cœur de l'Allemagne, fait un très-grand commerce par le concours des marchands qui y viennent en tems de foire. Mais comme place de guerre elle étoit très-mauvaise: toute sa force consistoit dans un méchant mur & quelques vieux ouvrages, encore étoient-ils mal entretenus. (*a*)

Gustave s'étoit joint à l'électeur & se trouvoit assez fort pour terminer ses différens en bataille rangée. Il avoit quitté Wittemberg le 4. & marchoit à grands pas vèrs Leipsic. Mais en chemin il apprit que les impériaux avoient intercepté la lettre de l'électeur au magistrat dans laquelle il lui faisoit esperer du secours depuis l'alliance avec le roi, & que la ville étoit rendue. A cette nouvelle il fit halte entre Bitterfeld & Duben, entre l'Elbe & la Tune, (*b*) pour attendre le renfort qui lui venoit & s'informer plus éxactement de la situation de l'ennemi.

Tilli averti des mouvemens de l'armée combinée, outré du procedé de l'électeur & n'écoutant que sa confiance dans la valeur de ses troupes, crut pouvoir se passer du corps d'Aldringer. Il sortit de Leigsic, mit son armée en bataille entre les villages de Lindenthal & Wiederizsch, fit monter du canon sur les hauteurs, fortifia les passages, enfin montra qu'il ne craignoit point le roi quoique renforcé des trou-

(*a*) Ce que l'auteur italien dit de la ville ne convient pas au fort dit *Pleissenbourg* qui auroit pû faire quelque résistance.

(*b*) Il n'y a point de *Tune* en Saxe. C'est une faute d'impression. L'auteur a voulu dire entre l'Elbe & la Mulde qui prend sa source dans le Vogtland & se jette dans l'Elbe non loin de Dessau.

troupes de l'électeur, & qu'il n'attendoit que le moment d'en venir aux mains avec les deux armées. An. 1631.

Le roi de ſon côté pouvant diſpoſer de près de quarante-mille hommes qui ne demandoient qu'à combattre & voulant prévenir l'arrivée d'Aldringer, (*a*) quitta la plaine de Duben le 5. ſeptembre, & marcha aux impériaux dans l'ordre qui ſuit.

Ordre de bataille des Saxons.

Les Saxons avoient la gauche à l'orient entre les villages de Duben & Lindenhein (*b*) & formoient l'avant-garde au nombre de ſeize-mille hommes. Ils étoient partagés en huit corps, quatre d'"infanterie & quatre de cavallerie, ayant à leur tête l'électeur en perſonne, qui marchoit accompagné de plus de cent gentilhommes volontaires de la première nobleſſe du païs.

Derriére l'électeur étoit le maréchal Arnheim conduiſant l'aile gauche, ſuivi de deux-mille cavalliers bien montés & bien armés, ſous la conduite des colonels Bindtauf & Courville.

L'infanterie au corps de bataille entre les deux ailes de l'électeur & d'Arnheim, étoit menée par les colonels Hofkirch, Damminger, Marſchal, Helmendorf, & Spiegel, leſquels étoient ſubordonnés au duc de Saxe-Altenbourg couſin de l'électeur & général de toute l'infanterie Saxonne. De forts chevaux trainoient ſeize piéces de gros canon & vingt-ſix de moindre calibre chargées à cartouche, deſtinées à couvrir le front de l'infanterie. A la queue ſuivoit le bagage des deux armées. (*c*)

Ordre de bataille des Suédois.

Les Suédois avoient la droite allignée au village de Delitſch. Leur aile droite que Guſtave commandoit en perſonne étoit de quatre-mille

(*a*) Qui étoit déja près d'*Erfort*, à ſeize milles du camp de Tilli.

(*b*) Voyez la *Remarque Militaire* O. à la fin de l'ouvrage.

(*c*) Je rapporterai ici la diſpoſition qui ſe trouve dans le *Theat. Europ.* Tom. pag. 435. Elle fera plaiſir à ceux qui aiment les détails. Il y eſt dit „que l'électeur commandoit la gauche, le maréchal „Arnheim & Bindtauf l'aile droite, que le centre „étoit ſous les ordres du duc d'Altenbourg & que „Schwalbach grand-maitre de l'artillerie plaçoit le „canon.

„Deux-mille cuiraſſiers de Steinau & de Bind-„tauf, quelques eſcadrons de l'arriére-ban & le ré-„giment du maréchal Arnheim cavallerie formoient „l'aile droite.

„Le corps de bataille étoit compoſé des régi-„mens d'Arnheim infanterie, de Schwalbach & Lœ-

An. 1631.

Le roi commande l'aile droite.

chevaux en quatre gros efcadrons, deux d'allemands & deux de Finlandois. Le roi étoit à leur tête & n'avoit rien dans fon habillement qu'une extrème fimplicité qui le diftinguoit de fes officiers généraux, tous armés & vêtus fuperbement. Il avoit un buffle par deffus fon habit qui étoit d'un drap mélangé, & fur la tête un chapeau gris avec un petit plumet verd. Derriére lui marchoient les colonels Wunfch, Todt, Soop & Steinbock qui conduifoient cette cavallerie. Entre chaque efcadron il y avoit un intervalle de cent pieds ou environ rempli par deux-cent moufquetaires d'élite pour faire feu fur la cavallerie ennemie avant qu'elle fut à la portée du piftolet. C'étoit les moufquetaires de Bannier & de Hall.

Bannier à la tête de toute l'infanterie.

Bannier, (*a*) maréchal de camp, commandoit l'infanterie de la premiére ligne faifant neuf-mille hommes diftribués en fix bataillons de quize-cent hommes chacun, des régimens d'Axel-Lillen, Oxenftierna, Hafever, Teuffel, Erichhaufen, Hall, Hohendorf & Winckel. Chaque bataillon étoit précédé de cinq piéces de canon de cuir bouilli de nouvelle invention, chargées à cartouche & faciles à tranfporter. (*b*) Ces corps vêtus de cafaques bleues & jaunes marchoient fous foixante & douze enfeignes de couleurs différentes aux armes de la Suéde avec cette infcription en lettres d'or: GUSTAVUS ADOLPHUS REX FIDEI EVANGELICÆ DEFENSOR.

Guftave Horn commande l'aile gauche.

Guftave Horn maréchal de camp des armées de Guftave commandoit l'aile gauche, & marchoit à la tête de quatre-mille cuiraffiers, formant comme ceux de l'aile droite quatre gros efcadrons des régimens de Horn, Callenbach, Baudis & Ufslar. Dans leurs étendars au nombre de cinquante-deux verds & orangés on voyoit un bras qui tenoit une épée avec ce mot: SI DEUS PRO NOBIS, QUIS CON-

„fer, des gardes à pied de l'électeur & des régimens „de Klitzing & de Starfchædel.

„Quelques efcadrons de l'arriere-ban, duc „d'Altenbourg cavallerie & les gardes du corps for-„moient l'aile gauche." &c.

(*a*) Ce n'eft point *Bannier* mais TEUFFEL qui commandoit cette premiere ligne d'infanterie comme HEPBURN commandoit celle de la feconde ligne, dont BANNIER commandoit la cavallerie de la droite & le colonel HALL celle de la gauche.

(*b*) Voyez le TABLEAU MILITAIRE Art. *Artillerie*.

TRA NOS: *Si Dieu eſt pour nous, qui ſera contre?* Sur d'autres où il y avoit une épée & un ſceptre en ſautoir on liſoit ces mots: ENSEM GRADIVUS, SCEPTRUM THEMIS IPSA GUBERNAT. *Mars gouverne l'épée & Thémis tient le ſceptre.* An. 1631.

Le reſte de l'infanterie (*a*) faiſant également ſix bataillons étoit ſous la conduite des colonels Vitzthum, Ruttwen & Hepburn trois des meilleurs officiers de Guſtave. C'étoit preſque tous régimens étrangers: Wallenſtein, comte de Thurn ou *la Tour*, Damitz ou *la Brigade blanche*, Dargitz, Hepburn, Mitſchefall, Vitzthum & Ruttwen. Ces ſix bataillons étoient précédés & couverts de trente piéces de campagne, comme ceux de la premiére ligne, & marchoient ſous leurs enſeignes déployées au nombre de quatre-vingt-ſept de couleurs différentes, où entr'autres emblèmes on voyoit un ſoleil derriére un nuage, avec ces mots: SERÒ SED SERIÒ, *tard mais tout de bon!*

Dans cet ordre les armées ſuédoiſe & ſaxonne s'avancérent juſqu'à deux lieues de Leipſic le 6. ſeptembre. Tilli informé de l'approche de Guſtave détacha ſur le champ quelques eſcadrons de croates pour reconnoitre la poſition des alliés. La cavallerie des deux armées en vint aux mains, les deux partis s'échauffèrent, & la bataille ſe ſeroit donnée le même ſoir, ſi la nuit n'étoit venû ſéparer les combattans. LE ROI fit tenir ſon armée ſous les armes toute la nuit, il couroit partout, exhortoit officiers & ſoldats à faire leur devoir, diſoit à chacun comment il le devoit faire, (*b*) & faiſoit paſſer dans tous les cœurs la confiance dont il étoit animé. S'adreſſant aux officiers généraux il leur dit „que l'occaſion qu'il avoit tant déſirée étoit venue de „donner des preuves de la valeur de ſes troupes; que toutes les vic-

Eſcarmouche la veille de la bataille.

Ce que le roi dit à ſes officiers avant la bataille.

(*a*) Cette ſeconde ligne avoit ſes deux ailes de cavallerie dont l'auteur italien ne fait aucune mention, ſept gros eſcadrons à l'aile droite, Rhingrave, Livoniens, Courlandois, Damitz & Sperreuter qui étoient aux ordres de Bannier, & trois gros eſcadrons de Hall & Courville à l'aile gauche aux ordres du colonel Hall, avec une réſerve de 10 compagnies de dragons de Schaffmann & Cochtitzky. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 435.

(*a*) Guſtave, au rapport de Puffendorf, dit aux cavalliers: *Tuez le cheval ſi vous ne pouvez percer l'homme.* Et à ſon infanterie: *Enfans, ne tirez qu'à bout portant.*

An. 1631. „toires & la plus belle réputation perdent de leur éclat quand elles ne „ſont pas ſoutenues; que la crainte étouffoit le courage des impériaux, „qu'un ennemi qui s'étoit laiſſé forcer dans ſes meilleures places ne „feroit pas grande réſiſtance en pleine campagne, & qu'une armée qui „tremble à la vue de ſon vainqueur dont elle connoit l'intrépidité, eſt „une armée détruite; que l'effroi eſt le premier pas vèrs la mort, qu'au „contraire la hardieſſe eſt toûjours fille de la fortune, la mére de la „gloire & la diſpenſatrice des honneurs & de la puiſſance." Après cette exhortation générale, il parla en particulier à chacun de ſes officiers généraux & leur donna ſes ordres. „Il leur recommanda de „porter les troupes à bien faire, en leur mettant ſous les yeux les „grands avantages qu'il attendoit de la victoire, & de leur dire ſurtout „que leur religion, leur fortune, leur gloire & leur ſureté dependoient „du ſuccès de cette journée. Puis cherchant à borner la trop haute „idée qu'il ſavoit que quelques-uns ſe faiſoient des vieilles bandes de „Tilli: aſſurez, dit-il, ſur ma parole que Tilli n'a que peu de monde „& que c'eſt tous ſoldats mécontens, qui manquent même de ce qu'il „faut dans une bataille réglée, & qu'il n'eſt pas de néceſſité que Tilli „pour avoir été heureux le ſoit toûjours. Dites leur que la fortune eſt „paſſagére, qu'enfin plus l'ennemi a de réputation & plus il y a de „gloire à le vaincre. Et adreſſant la parole aux généraux allemands: „Meſſieurs, dites aux ſoldats de votre nation que je vivois en ſureté „dans mon palais, & que je pouvois y jouir d'un repos qui étoit mon „ouvrage; mais que j'y ai renoncé, que j'ai expoſé ma perſonne à de „nouveaux dangers & que j'y cours volontiers pour briſer le joug hon„teux que la maiſon d'Autriche impoſe à l'Allemagne. Dites leur „que je trouve votre nation d'autant plus digne qu'on vienne à ſon „ſecours, qu'après une longue ſervitude qui pouvoit abattre ſon cou„rage, elle eſt encore cette même nation qui fait tête aux plus bra„ves. Je ſuis aſſuré, dit-il en finiſſant, que le ſoldat fera ſon devoir, „& je compte ſur la valeur & l'expérience des officiers; j'attends tout

„de l'honneur, je m'oblige à en montrer le chemin, & je ſuis prêt „à périr pour le ſalut de tous." Dès la pointe du jour la cavallerie s'avança contre quelques eſcadrons de l'armée catholique, & l'infanterie prit les armes au bruit de toute l'artillerie, qui fut le ſignal de la bataille. An. 1631.

Discours de Tilli à ses officiers.

Tilli de ſon côté animé d'une confiance que lui donnoient ſes victoires paſſées, ſe flattoit que la défaite de Guſtave alloit mettre le comble à ſa gloire. Ayant aſſemblé ſes généraux il leur dit „que le „moment étoit venu pour lui de recueillir le fruit de ſes peines, & „qu'après cette victoire il alloit mettre un terme à ſes travaux militai- „res. Il dit que le roi de Suéde ne pouvoit lui oppoſer que des trou- „pes nouvellement levées & faciles à intimider, qu'il rendoit grace à „Dieu de ce qu'il avoit enfin l'occaſion de faire triompher l'égliſe de „ſes ennemis, que c'étoit à la fois ſervir le monde & gagner le ciel; „que ſa cauſe étoit juſte & qu'il avoit les braves troupes de Ferdinand „pour la défendre; que les Suédois n'étoient pas plus forts que les „nations qu'il avoit ſi ſouvent défaites, & qu'on pouvoit dire de tout „ce qu'ils avoient fait juſqu'ici que le hazard & la trahiſon y avoient „eû plus de part que la valeur du ſoldat ou l'expérience de l'officier."

D'autres n'étoient pas de ce ſentiment, il leur paroiſſoit que les entrepriſes de Guſtave avoient été menées avec une prudence admirable; & connoiſſant le déſavantage qu'il y auroit d'engager le combat ſans attendre les troupes qu'Aldringer amenoit & qui n'étoient plus qu'à ſix journées de-là, ils crurent devoir en avertir le *généraliſſime* & lui repréſenter que cette précaution pouvoit aſſurer la victoire. Mais Tilli avoit trop de confiance dans la valeur de ſes vieilles bandes, & ſe croyoit invincible. Il mépriſa ces avis, & comme s'il eût dédaigné de vaincre avec trop d'avantage, il dit „que la réputation des „armes impériales étoit trop engagée pour reculer, qu'il ne pouvoit „la ſauver que par un coup de hardieſſe; que différer c'étoit marquer „de la crainte & donner du courage à l'ennemi; que s'il attendoit le

An. 1631.

„renfort d'Aldringer, il perdoit du tems; & que posé même qu'il „reçût ce puissant renfort, il donnoit aussi le loisir au roi de Suéde de „se fortifier des troupes qui lui venoient du Brandebourg, de la Saxe, „du Mecklenbourg & des provinces voisines, où on ne cessoit de re-„cruter pour l'armée de Gustave." A ces mots résolu de ne pas même attendre que le roi vint l'attaquer, il quitte le camp avantageux qu'il avoit sous le canon de Leipsic, (*a*) & s'avance du côté de Breitenfeld. Sa bataille qui pouvoit être de trente-quatre à trente-cinq-mille hommes fut disposée dans cet ordre.

L'avant-garde de l'aile droite de Tilli étoit formée de cinq régimens de croates, conduits par Jean Isolani leur colonel. Derriére eux étoient six gros escadrons de cuirassiers des régimens du duc Rodolphe-Maximilien de Saxe, de Baumgarten, des comtes Octave Piccolomini & Jaques Strozzi & du marquis Rangoni, leurs colonels à leur tête, marchant sous soixante étendars. Entr'autres devises on y voyoit une aigle à deux têtes qui dans ses serres tenoit à droite une thiare & à gauche le sceptre impérial avec ce mot: PRO ECCLESIA ET PRO IMPERIO, *pour l'église & pour l'empire.*

Venoient ensuite huit-mille hommes d'infanterie de l'avant-garde, partagés en quatre gros bataillons. C'étoient les régimens du duc de Holstein, des comtes de Furstenberg, Balderon & Dietrichstein, de Galas dont le colonel étoit alors absent, de Coronini & du jeune Tilli.

Le baron de Schaumbourg mène l'avant-garde.

Ces quatre bataillons commandés par Schaumbourg major-général de bataille étoient couverts à leur front de vingt piéces de campagne & flanqués de seize grosses piéces qui devoient enfiler de plus loin & culebutter la cavallerie suédoise.

(*a*) Ce premier camp étoit défendu par un bon retranchement, & l'artillerie disposée de façon qu'elle pouvoit fort incommoder l'ennemi; mais Tilli méprisoit les Suédois qu'il croyoit fatigués & les Saxons qui n'étoient qu'un ramas de nouvelles levées; il quitta cette position avantageuse ou *Angern* comme porte l'italien pour s'avancer jusqu'à Breitenfeld. Tilli y trouva une chaine de collines qui forment un long rideau depuis Lindenthal jusqu'à la Pleisse & près du village de Wahren qui n'est qu'à trois quarts de mille de Leipsic. Il distribua son artillerie tout le long & sur le sommet de cette chaine de collines & au bas il mit son armée en bataille. Voyez *la nouvelle histoire de Gustave-Adolphe* par

L'aile gauche de cette infanterie de l'avant-garde étoit de cinq-lle chevaux en cinq escadrons, des régimens d'Erwitt, Blanckart, ppenheim, Grotta, Wangler, Bernstein, Schœnbourg, Harau-our, Wingerski & Colloredo, aux ordres du comte de Pappenheim estre de camp général. An. 1631. Pappenheim commande l'aile gauche.

Le corps de bataille étoit formé des tiers (*terzi*) du duc Savelli, es comtes de Mérode, Bertaut Walstein, Furstenberg, Sparr, Deffurt, nnibal Gonzague, Contrées & Reichenberg, commandés par le omte de Furstenberg, (*a*) officier d'un mérite distingué. Ce corps de ataille de dix-mille hommes en six bataillons étoit soûtenu de quatre-nille chevaux des régimens du prince Aldobrandin, Adam Tersica, Mancini, Bombaillon, Fiston & d'autres, deux-mille à l'aile droite & autant à la gauche. Haraucour conduisoit la droite & Cronenberg a gauche, comme sergents-généraux de bataille. Le comte de Furstenberg le corps de bataille.

Derriére eux sur une éminence étoit l'arriére-garde de 6000 antassins des régimens de Geysa, Holck, Officutz, Montecuculi & Deffurt commandés par Officutz, sergent-général de bataille. Cette nfanterie & le bagage qui marchoit à la queue de l'armée étoient es-cortés entr'autres par les régimens de Montreci & de Michna sous les ordres des comtes de Mansfeld & de Fugger, deux généraux allemands d'un grand mérite. Tilli, comme l'ame de ce grand corps, étoit au centre, ayant autour de lui une foule de gentilshommes volontaires, entre lesquels étoient le marquis Camille de Monte-Fiorentino, & Don Mario Caraffe, napolitain. Officutz l'arriére-garde.

L'armée catholique resta dans cette position, ayant derriére elle une hauteur sur laquelle étoit rangée la grosse artillerie. Les Impé-riaux attendoient les mouvemens du roi, lorsque la cavallerie saxonne Bataille de Leipsic.

R. de M. Tom. III. pag. 289. & suivantes, & le DISCOURS SUR LA BATAILLE DE BREITEN-FELD à la fin de l'ouvrage.

(a) L'auteur du *Theat. Europ.* dit que le comte de Furstenberg commandoit l'aile droite, Tilli le centre & Pappenheim l'aile gauche. Cela est conforme au plan qui fut présenté à Gustave par un de ses ingénieurs nommé *Oluf Hanson*, & qu'on trouve dans presque toutes les chroniques de ce tems-là.

An. 1632.

s'avança contre les croates & les cuiraſſiers de l'aile droite (*a*). Les croates qui étoient ſoûtenus d'un gros corps de cavallerie ſe jettérent hardiment ſur l'aile gauche des Suédois que commandoit le maréchal Horn, pour l'empécher de ſecourir les Saxons dont il étoit le plus près. La mélée fut vive & commença vers les neuf heures du matin (*b*). Les cavaliers ſaxons ne s'attendoient ni au feu ni au choc réitéré de cette cavallerie de l'avant-garde menée par Schaumbourg & Cronenberg, qui tous deux l'épée à la main chargeoient en furieux à la tête des eſcadrons. Attaqués de front & pris en flanc les Saxons ſe repliérent avec précipitation ſur les eſcadrons de l'électeur qui dans cette confuſion s'ouvrirent. Les Impériaux en profitérent pour entrer dans cette cavallerie le ſabre à la main.

Guſtave voyoit les Saxons tomber ſous le fer des Impériaux. Il donne ordre à Bannier qui étoit derriére lui à l'aile droite d'aller avec ſa cavallerie attaquer la gauche des Impériaux que commandoit le comte de Pappenheim (*c*). En même tems deux gros eſcadrons & quelques compagnies de mouſquetaires aux ordres d'Hepburn furent détachés contre les croates de l'aile droite pour dégager les Saxons. Les croates s'apperçurent du deſſein d'Hepburn & s'avancérent comptant faire eſſuyer une décharge de leurs carabines à la cavallerie ſuédoiſe. Mais à la voix d'Hepburn ſa troupe s'ouvrit, & il en ſortit une

Manœuvre des Suédois avec leurs petites piéces de campagne.

grêle de bales tant des mouſquets que des petites piéces de campagne chargées à cartouche, qui tua beaucoup de monde aux croates. Cette manœuvre les étonna, mais ne les découragea point. Ils tournent bride & ſe jettent ſur la cavallerie ſaxonne qui avoit déja contre elle la groſſe artillerie, les cuiraſſiers de l'empereur, & les vieilles bandes

(*a*) De *l'aile gauche* dit l'auteur italien. C'eſt une mépriſe. Les Saxons ayant l'aile gauche de l'armée ne pouvoient attaquer que la droite des Impériaux. Cette faute ſe trouve répétée dans toutes les éditions.

(*b*) Le comte GUALDO dit environ trois heures après le lever du ſoleil.

(*c*) Il y a dans l'italien *Furſtenberg* au lieu de Pappenheim: c'eſt une faute, puiſque l'auteur vient de dire que le comte de Pappenheim commandoit l'aile gauche & Furſtenberg le corps de bataille.

bandes de Tilli que ce général menoit en perſonne. C'en étoit beaucoup trop contre des troupes nouvellement levées. Tout fut renverſé, mis en fuite (*a*) & pourſuivi l'épée dans les reins. An. 1631.

Déroute des Saxons.

Le roi voyant la déroute des Saxons que l'électeur ne pouvoit retenir ni par menaces ni par priéres, s'avance à la tête des Finlandois tirés de la réſerve & marche au poſte où étoit l'artillerie des impériaux qu'il trouve foiblement gardée. Le plus grand nombre étoit à la pourſuite des Saxons ou s'étoit jetté ſur le bagage, croyant la bataille gagnée. Guſtave s'empara ſans peine de cette artillerie & la fit tourner contre le flanc de Tilli pour dégager les régimens d'infanterie de Steinach (*b*), Hall & Hepburn, qui envoyés au ſecours des Saxons & inébranlables au milieu des ennemis préſentoient à leurs attaques un front hériſſé de piques & de mouſquets. Cependant quelques bataillons ſortis de l'arriére garde des impériaux accouroient pour reprendre le poſte de l'artillerie, ſans être ſoutenus. Le roi ordonna à ſa cavallerie & aux mouſquetaires de les entourer. C'étoit tous vieux ſoldats de Tilli & qui bleſſés ſe battoient encore avec une bravoure & une conſtance dignes d'éloge. Le combat dura près d'une heure, juſqu'à ce qu'enfin cédant à l'effort & à la ſupériorité du nombre ils furent enfoncés, leurs piques briſées & eux foulés aux pieds des chevaux. Pappenheim venoit à leur ſecours avec la cavallerie & quatre bataillons du centre: Guſtave laiſſe au maréchal Horn une partie de ſa cavallerie & quelques bataillons pour maintenir le poſte de l'artillerie contre les attaques de Pappenheim; avec le reſte il tombe ſur ceux des impériaux qui croyant la bataille gagnée pour eux s'étoient jettés ſur le bagage & pilloient. Le roi avoit avec lui quatre-mille mouſquetaires & huit-cent dragons; & leur criant de ne rien crain-

Les impériaux ſont tournés.

(*a*) Il n'y eut que les gardes de l'électeur qui ne prirent point la fuite & qui eurent l'honneur de partager la victoire avec les Suédois. Il paroit que les gardes auroient dû ſuivre leur prince, à moins qu'on ne veuille dire, que l'électeur étoit aſſez bien eſcorté, puiſque ſon armée fuyoit avec lui. Il piqua des deux juſqu'à Eulenbourg, dit *l'Hiſtorien de Guſtave-Adolphe*, M. de M. Tom. III. pag. 311.

(*a*) Il n'y avoit point de régiment d'infanterie de ce nom dans l'armée ſuédoiſe.

An. 1631.

Intrépidité du roi de Suéde.

dre il ſe met à leur tête & pouſſe à ces fuiards, les charge, ſe mêle avec eux & en tue pluſieurs de ſa main. Les officiers faiſoient bien tout ce qu'ils pouvoient pour les rallier; mais l'impétuoſité des Suédois ne leur en donnoit pas le tems: en moins d'une heure il n'y eut plus rien de ce côté-là qui pût diſputer la victoire aux troupes du roi.

Tilli furieux de la défaite des ſiens qu'il voyoit fuir pour la premiére fois, court à eux. A la voix du généraliſſime ſes *vieilles bandes* (*a*) ſe rallient. Pappenheim tout bleſſé qu'il étoit arrive avec les eſcadrons de la réſerve, ſuivi de deux généraux Suédois, Horn & Bannier, dont il venoit d'éprouver l'habileté & la valeur. Ici le gros des deux armées accourt, le combat recommençe avec un nouvel acharnement. On ſe battoit des deux côtés avec la même fureur, on s'attaquoit en flanc, de front, en queue; les plus braves tomboient morts ou bleſſés. Guſtave dans la mêlée comme le ſimple officier chargeoit & culebuttoit les impériaux à la tête de ſes Finlandois. Rien n'approcha de leur intrépidité. On les voyoit s'encourager l'un l'autre, donner dans les eſcadrons ennemis, revenir à la charge, les enfoncer, les traverſer & y mettre un ſi grand déſordre

Le vent en partie cauſe de la défaite des impériaux.

que les cuiraſſiers de l'empereur ne firent pas même de retraite. Laſſés d'un courage qui tenoit du déſeſpoir & aveuglés de la pouſſiére & de la fumée que le vent leur pouſſoit aux yeux, ils voulurent ſe replier ſur l'infanterie, la culebutérent, & tout prit de nouveau la fuite.

(*a*) C'étoient les régimens de *Balderon*, *Diedrichſtein*, *Geiſa*, *Blancart & Chieſa* qui gagnérent la bordure du bois de Linckel, d'où le roi s'approchoit en perſonne. Ils voulurent réparer l'honneur de leurs compagnons. M. de M. dans ſon *hiſtoire de Guſtave-Adolphe* Tom. III. pag. 316. dit qu'on vit des ſoldats qui avoient eû les jambes *rompues* ou emportées combattre à genoux. Si cette bravoure n'étoit que l'effet du déſeſpoir d'un malheureux qui ſe ſent mourir, elle ne méritoit pas d'être citée: c'eſt l'action d'un enragé qui trouve plaiſir avant d'expirer à voir le ſang de ſon ennemi ſe mêler avec le ſien. Il faut donc croire qu'il s'agit ici de ſoldats courageux dont le devoir eſt de mourir pour leur maitre, & qui pour le ſervir juſqu'au dernier moment tuent le plus d'ennemis qu'ils peuvent. Le celebre Kleist ſi connu par ſon *Printems* & d'autres poëmes qui font honneur à l'Allemagne, méritoit d'être plus connu encore par ſa mort vraiment héroïque. On dit qu'à la bataille de Cunnerſdorf ayant les deux jambes fracaſſées d'un boulet de canon, il tomba ſur ſes genoux, & reſta quelques minutes dans cette attitude, conjurant ſon bataillon de mourir plustôt ſur la place que de reculer. On ajoute que quelques ſoldats vouloient l'emporter: *Non, non*, dit-il, *le tems preſſe, faites votre devoir, enfans, j'attendrai.* Ce trait, s'il eſt vrai, méritoit de trouver place dans la vie qu'on a miſe à la tête de ſes œuvres.

An. 1631.

Au milieu de cette déroute Tilli demande un cheval frais, résolu de mourir plustôt que de survivre à sa réputation. Il fit des efforts incroyables pour arrêter les fuiards, jusqu'à en tuer quelques-uns pour servir d'exemple aux autres. Le brave Pappenheim le secondoit, il étoit partout: son courage lui faisoit oublier qu'il perdoit ses forces avec son sang. Mais ses exhortations, son éxemple, les coups même furent inutiles: le soldat épouvanté lachoit pié par tout. Tilli étoit blessé au bras d'un coup de feu, il avoit plusieurs contusions à la tête des coups de crosse de pistolet qu'un Suédois lui avoit donnés dans la mêlée, où ce vieux général s'étoit battu comme un jeune homme. Il n'y avoit plus moyen de disputer la victoire aux Suédois. Ainsi pour ne pas faire massacrer mal à propos le peu de braves gens (*a*) qui tenoient encore, Tilli prit avec eux la route de Fulde, accompagné du duc de Saxe-Lauenbourg (*b*) & des comtes de Furstenberg & de Cronenberg. Pappenheim percé de coups fut dépouillé sur le champ de bataille & laissé comme mort. (*c*) Le lendemain matin un païsan le reconnut & le porta à Halle, & de-là il fut conduit à Fulde qui étoit le rendez-vous général.

Tilli obligé de fuir.

Cette journée coûta aux impériaux près de dix-mille hommes (*d*) tués sur la place ou prisonniers, sans compter le grand nombre de ceux qui furent assommés par les païsans. Leurs officiers morts furent entr'autres un duc de Holstein, le baron de Schœnbourg grand-maitre de l'artillerie, les colonels Blancart, Erwitt & Baumgarten,

Nombre des morts.

(*a*) Il ne put rassembler dans sa fuite que quinze drapeaux faisant à peine 600 hommes. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 434.

(*b*) Celui-ci est le duc *Rodolphe-Maximilien*, qui dans cette bataille sauva la vie à Tilli, en tuant le capitaine dit le *Lange Fritz* qui avoit si mal mené la tête du généralissime. Ce duc étoit frére de *François-Charles* que nous avons vû en 1630. défendre Ratzebourg contre les troupes de Pappenheim, & qu'il ne faut pas confondre avec le duc *François-Albert* de Saxe-Lauenbourg, frére des précédens, qui combattit pour le roi de Suéde & fut soupçonné de l'avoir tué.

(*c*) Il se peut que Pappenheim ait été blessé, mais l'auteur se trompe quand il dit que ce général fut trouvé parmi les morts. Les historiens contemporains disent qu'il joignit le comte de Tilli à Halberstadt avec quarante cornettes de cavallerie faisant à peine 1400 hommes. C'est après la célébre bataille de Prague en 1620. que Pappenheim fut comme retiré des bras de la mort par les soins de ses amis.

(*d*) L'auteur du *Theat. Europ.* ne fait monter la perte générale qu'à 9000 hommes. Il dit que les Suédois perdirent à peu près 700 hommes, les Saxons 2000, & met le reste des morts sur le compte des impériaux.

1631. le baron de Grotta, dix autres lieutenants-colonels & cent-vingt capitaines. Les impériaux laiſſérent ſur le champ de bataille vingt-huit piéces de canon, plus de cent drapeaux ou étendars & tout le bagage.

Du côté des Suédois on comptoit environ mille morts & quatre-mille du côté des Saxons. Du nombre des derniers étoient le général-major Bindhauf, les colonels Starſchædel, Spiegel, Carlovitz, Lamminger, Marſchal, un comte de Mansfeld & d'autres. Les Suédois y perdirent Courville (*a*) colonel de la cavallerie Finlandoiſe, les colonels Teuffel, Hall & Calenbach, les lieutenants-colonels Adercaſs & Damitz (*b*) ſans parler des ſubalternes, dont les noms ſeroient également conſervés & tranſmis à la poſtérité, ſi la valeur n'eût pas été une vertu commune à tous les officiers de l'armée du roi.

Ayant fait rappeller les corps qui étoient à la pourſuite des impériaux & chacun étant retourné à ſon drapeau, Guſtave montant un très beau cheval & ayant avec lui l'électeur de Saxe, pluſieurs princes & les généraux des deux armées, paſſa le long des lignes, témoignant à chacun ſa ſatisfaction, & remerciant le ſimple ſoldat (*c*) comme l'officier. Toute l'armée l'ayant proclamé vainqueur au bruit de la mouſqueterie & du canon, le héros modeſte & religieux voulut qu'on rapportat la gloire de ce grand jour à Dieu ſeul. Enſuite les troupes furent prendre quelques heures de repos dans leurs quartiers, & Guſtave ſe retira dans le ſien avec le duc de Weimar & d'autres, où après une

(*c*) L'auteur italien le nomme *Corwiliſch.* M. de M. l'appelle *Gourville* & l'auteur du Theat. Europ. *Corvilla.* Au reſte il ne fut pas tué mais fait priſonnier, & entrainé dans la déroute des impériaux.

(*d*) On lit dit l'*hiſtoire de Guſtave* par M. de M. Tom. III. pag. 320 que ce *Damitz* étoit le même qui avoit commandé dans Stettin pour le duc de Poméranie, & qu'il commandoit ce même regiment poméranien qui faiſoit la garniſon de Stettin lorſque ce monarque entra dans cette ville. Si cela eſt, l'auteur italien a eû grand tort de faire de ce *Damitz* un colonel des impériaux, & de mettre une garniſon impériale dans Stettin où Torquato Conti ne put jamais perſuader au duc Bogislas d'en recevoir une. Voyez *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 236. C'eſt une faute que j'aurois dû relever à la page 16. ligne 2.

(*a*) Cette reconnoiſſance affectueuſe paſſa juſques dans les lettres qu'il écrivit aux rois ſes alliés & aux États-généraux pour leur notifier cette grande victoire. Il y étoit dit qu'après Dieu ſes généraux & ſes ſoldats avoient tout fait: *Nos troupes, nos généraux ont fait telle & telle choſe* &c. Puffendorf L. c. §. 31. d'après M. de M.

rapide énumération des grands avantages que le parti proteſtant alloit retirer de cette journée, il ſe mit à table, avouant qu'il ne croyoit pas qu'il y eût de plus grande ſatisfaction au monde, que celle que reſſent un général après une bataille gagnée. An. 1631.

Suites de la bataille.

Cette victoire jetta les impériaux dans la conſternation par les ſuites qu'elle pouvoit avoir. (*a*) Les miniſtres de l'empereur ſavoient bien que Tilli étoit encore en état de tenir la campagne, en rappellant à lui les garniſons les moins néceſſaires & en ſe renforçant du corps de Fugger répandu dans la Baviére & en Souabe, & de celui d'Aldringer revenu d'Italie. Mais la perte de la bataille pouvoit détacher l'électeur de Baviére (*b*) & diſſoudre la *Ligue* dont Maximilien étoit le chef & l'appui. Cette crainte leur étoit plus ſenſible que la défaite de Tilli. Il leur paroiſſoit déja que ce prince faiſoit plus d'attention aux offres du roi de Suéde qu'au ſecours que la cour de Vienne lui promettoit, & qu'il n'étoit pas éloigné de s'accommoder avec Guſtave par la médiation de la France. On diſoit même qu'elle avoit ménagé à ce deſſein une tréve de quelques jours entre le roi de Suéde & le Bavarois. (*c*) Le miniſtére de Vienne craignit que l'électeur ne ſuivît le parti qui pa-

(*a*) *Puffendorf* dit que les Polonois avoient formé le deſſein de rompre la trève & d'attaquer la Pruſſe d'abord que Guſtave auroit du deſſous, & que la victoire des Suédois à Breitenfeld fit manquer ce projet. *Hiſt. de Suéde* pag. 234.

(*b*) Le traité de neutralité entre Guſtave & les états catholiques d'Allemagne dans lequel l'électeur de Baviére devoit être compris, ne fut ſigné à Mayence que le 29. Janvier 1632. plus de 3 mois après la bataille de Breitenfeld.

(*c*) En conſéquence du traité ſecret ſigné à Fontainebleau le 30. mai 1631. pour huit années. Par ce traité le roi de France s'obligeoit à fournir 9000 hommes & 2000 chevaux pour la défenſe de l'électeur & de ſes provinces héréditaires & acquiſes, en cas qu'on y entrât hoſtilement, & réciproquement l'électeur s'engageoit à fournir 3000 hommes & 1000 chevaux pour la défenſe du roi très-chrétien & de ſes provinces héréditaires & acquiſes. Mais comme dans ce traité la France promettoit de ne point donner aſſiſtance d'hommes ou d'argent ni directement ni indirectement à quiconque voudroit moleſter le dit électeur ou ſes provinces, ni de permettre qu'il fut fait aucune levée dans le royaume contre le dit électeur; que d'un autre côté le roi de Suéde faiſant la conquête du Palatinat pour y rétablir ſon parent, auroit fait valoir le traité de Beerwalde ſigné le 13. Janvier de la même année, par lequel la France s'étoit obligée d'aſſiſter la Suéde, Richelieu propoſa la neutralité, connoiſſant l'attachement de l'électeur au parti de Ferdinand, & prévoyant qu'il ne voudroit pas ſe détacher de la *Ligue* dont Maximilien ſe faiſoit gloire d'être l'appui; que Louis par-là ſe trouveroit quitte envers cet allié, parce qu'il étoit dit que la France ſe joindroit au roi de Suéde contre celui qui violeroit le traité. Voyez ce qui eſt dit de cette NEUTRALITÉ dans la note au commencement de 1632, où il faut rapporter ce que l'auteur italien dit ici de la médiation de la France & de la trève accordée par Guſtave.

An. 1631.

roiſſoit le plus avantageux à ſon païs & le plus ſûr. Aldringer eut ordre de ſe ſéparer des Bavarois ſous prétexte de faire hyverner ſes troupes dans la Moravie & la Bohéme, afin d'empêcher l'ennemi d'y pénétrer. La marche précipitée des impériaux avoit pluſtôt l'air d'une fuite, que d'une retraite, & ne ſervit qu'à décourager les troupes, en leur donnant à connoitre le danger qui les faiſoit courir. D'un autre côté comme il eſt plus naturel à la peur de conſulter que de décider, on tenoit à Vienne des conſeils fréquens, mais où les paſſions & les différens intérêts des miniſtres rendoient ces aſſemblées tumultueuſes & inutiles.

Politique de la cour Imp. après la defaite de Leipſic.

Plus il y a de têtes dans un conſeil plus il y a d'opinions, la différence des nations en met auſſi dans les intérêts particuliers: chaque païs, chaque état a ſes vues. Les Eſpagnols vouloient que l'empereur envoyât ſon fils Ferdinand roi de Bohéme commander l'armée. Un tel éxemple, diſoient-ils, tirera de l'oiſiveté la jeune nobleſſe qui ne fait rien depuis la paix, & va l'exciter à lever à ſes dépends les troupes dont on a grand beſoin. Ils élevoient ce conſeil juſqu'aux nues & l'appuyoient encore de ces raiſons: ils diſoient que la préſence du prince reléveroit le courage du ſoldat, que les réſolutions ſont plus promtes quand le général a carte blanche, qu'un débris d'armée faiſoit la ſeule reſſource qui reſtât à la monarchie autrichienne, qu'on devoit craindre d'en confier le ſort à un particulier qui pouvoit ſe vendre à l'ennemi ou ſe laiſſer aveugler par l'ambition de commander juſqu'à donner la loi à ſon maitre.

Les allemands craignoient que cette propoſition ne fut un artifice des Eſpagnols pour s'inſinuer dans le conſeil du jeune roi Ferdinand comme ils l'avoient déja fait à ſa cour, où ils s'étoient introduits ſous prétexte d'y ſervir la reine. (*a*) Pour renverſer les projets des Eſpagnols, ils ne pouvoient mieux faire que de repréſenter les dépenſes qui ſeroient indiſpenſables & ruineuſes pour faire ſubſiſter le roi d'une

(*a*) Marie-Anne d'Autriche, ſœur de Philippe IV. roi d'Eſpagne, mariée en 1631. à Ferdinand III. & morte en 1646.

maniére convenable à la tête d'une armée royale. Ils dirent qu'il n'y avoit point d'argent, que les coffres de S. M. étoient épuisés, (*a*) sans parler du danger qu'il y auroit à exposer l'ancienne réputation des armes d'un roi du sang autrichien, & à la voir échouer contre l'heureuse témérité d'un ennemi à peine connu; qu'au moindre échec les peuples se croiroient perdus. An. 1631.

Quoi que fissent les Espagnols pour détruire ces oppositions, jusqu'à offrir de grosses sommes d'argent pour remettre les finances de l'empereur, les allemands qui ne vouloient point être subordonnés à ces étrangers, l'emportérent. Ils proposérent de rappeller Walstein; soutenant que pour écarter les maux qui ménaçoient l'état, on ne pouvoit donner à l'armée un chef plus habile, & que ce ne seroit pas la premiére fois qu'il auroit servi utilement.

La vérité est que les sommes que Walstein avoit amassées dans les guerres précédentes & l'estime que le soldat faisoit de lui, le rendoient plus propre à lever des troupes & à racommoder les affaires de Ferdinand. Les Espagnols cédérent à la nécessité en gens adroits qui

(*b*) Les secours que l'empereur tira de ses amis & de ses sujets donnent une idée de la puissance de Ferdinand, & font voir les ressources qu'il mit en usage pour continuer la guerre. Il leva des taxes extraordinaires dans ses états. Il reforma sa cour, renvoya les officiers dont il pouvoit se passer, & demanda de l'argent à l'Espagne, au Pape, aux grandes familles de son païs, à ses officiers, aux seigneurs de sa suite, aux états assemblés, à son peuple. Son fils roi de Hongrie promit de donner 300 mille écus & le roi d'Espagne 300 mille ducats, le Pape & le grand duc de Florence promirent des sommes considérables, le cardinal de Diedrichstein donna 50 mille ducats, l'évêque de Vienne 80 mille écus, le prince d'Eggenberg 300 mille écus, le comte de Michna 100 mille & d'autres grandes maisons à proportion. Toutes les professions payérent des impôts dont le détail se trouve dans le *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 501. & 502. Je ne dois pas oublier qu'on vit un ordre religieux présenter à l'empereur cinq régimens qu'il venoit de lever à ses depends. On convient que le zéle de ces péres n'étoit pas tout à fait désintéressé, & qu'ils contribuoient à dissiper le parti des protestans dans l'espérance de retirer de leurs mains les biens ecclésiastiques. *Kevenhuller* L. c. pag. 1953. Qu'importe? Il n'en est pas moins vrai qu'ils sentoient combien il est juste d'aider le souverain de son argent quand on ne peut le servir de sa personne. Ce fait est d'autant plus remarquable que dans le même tems où quelques ecclésiastiques d'Allemagne pensoient en citoyens, d'autres en Espagne aimoient mieux se faire trainer en prison que d'accorder de bonne grace les contributions en argent & en hommes que Philippe IV. demandoit à son clergé de l'avis de ses théologiens, qui l'assuroient, dit *Gal. Gualdo*, qu'il pouvoit éxiger ce secours sans pécher. Voyez l'édition de 1645. de l'*histoire universelle du comte Galeazzo Gualdo Priorato* liv. II. à l'article ESPAGNE. Cet article n'a pas été imprimé dans cette traduction où j'ai dû omettre tout ce qui n'avoit pas un rapport direct avec LES CAMPAGNES ET NÉGOCIATIONS DU ROI DE SUÉDE EN ALLEMAGNE.

An. 1631. avoient besoin de complaisance pour affermir leur crédit. Ils applaudirent à la proposition de rappeller Walstein, & on ne pensa plus qu'à éxécuter ce conseil.

Walstein fait Généralissime des armées Imp.

Walstein étoit à Znaïm en Moravie. Depuis l'entrée des Saxons en Bohéme il s'étoit retiré dans cette ville à dix lieues de Vienne, où il vivoit dans une espèce d'éxil volontaire qu'il préféroit à l'honneur humiliant pour lui de paroitre à la cour comme simple particulier. Il prétendoit qu'en sa qualité de duc de Mecklenbourg, dont il ne se croyoit pas dépouillé, on ne pouvoit sans injustice lui refuser le titre d'*Altesse*; & comme on ne le lui donnoit point à Vienne, il vivoit à Znaïm en souverain, entouré de ses courtisans qui lui donnoient de l'Altesse tant qu'il vouloit. Le comte de Verdenberg fut d'abord seul chargé de la commission: on lui associa ensuite le baron de Questenberg & le prince d'Eggenberg, tous trois ministres de l'empereur & amis du général. Ils lui notifiérent avec joie le choix qui avoit été fait de lui pour commander en chef les armées de S. M. Impériale. (*a*) D'abord Walstein refusa de reprendre un commandement qu'on lui avoit ôté quelque tems auparavant. Les envoyés eurent beaucoup de peine à le flechir. Ils combattirent adroitement sa feinte résistance: enfin il céda, mais à certaines conditions. La premiére fut qu'il ne se chargeoit de l'emploi de *Généralissime* que pour quatre mois, quelques raisons que pussent employer les envoyés pour l'engager à prendre le commandement à demeure. C'étoit, disoit-il, pour ne point aventurer sa réputation contre un roi favorisé de la fortune & ne pas s'obliger à vaincre des difficultés qui lui paroissoient insurmontables. Pur artifice! Walstein étoit, comme tous les gens parvenus, vain, ambitieux, & visoit à augmenter les honneurs & l'autorité attachés à la charge qu'on lui offroit. Il vouloit être à la fois *Généralissime* des troupes de l'empereur & de celles du roi d'Espagne en Allemagne, & donner des loix à tous les deux.

En

(*a*) Avec une pension de 120000 écus d'Allemagne. *De Prades.*

An. 1631.

Politique de Walſtein pour rétablir l'armée.

En prenant le commandement il fit venir tous les colonels tant ceux en place que les congédiés; & parce que l'affabilité ajoute au crédit, on vit le fier Valſtein avoir avec eux de ces maniéres polies & engageantes que ſavent prendre les grands vis-à-vis de ceux dont ils ont beſoin. Il donna des commandemens effectifs à ceux qui n'avoient que des Brévets. Il exhorta ceux qui étoient riches à prêter à leur ſouverain une partie de ce qu'ils avoient gagné dans les précédentes guerres, & leur fit en ſon particulier les plus belles promeſſes. Il aida de ſa bourſe (*a*) ceux qui n'avoient pas de quoi recruter, & les gagna tous par les honneurs & l'appas des récompenſes qu'il leur promit. Il releva les ſervices qu'ils avoient rendus, éxagéra les torts de ceux qui avoient travaillé à la ruine de l'empire, & en rejetta la faute ſur les miniſtres eſpagnols. Mais il leur dit que les malheurs préſens ne devoient point émouſſer leur valeur, qu'ils ne s'étoient pas laiſſés abattre dans d'autres rencontres, & que ce n'étoit pas le premier revèrs que l'empire eût eſſuié & dont il n'eut à la fin triomphé. Il leur rappella les victoires précédentes, & leur en promit de nouvelles.

Aux colonels & autres officiers qu'il trouva en place il ordonna de rétablir leurs compagnies; & parce qu'il ſavoit que les officiers qui ſervent ſont plus conſidérés, il leur donna des commiſſions pour lever de nouvelles troupes, chacun ſelon ſes moyens. Il n'ordonnoit pas; le Généraliſſime prioit, conjuroit les officiers de faire dans ce moment-ci tout ce qu'ils pouvoient pour donner à l'empereur cette marque de leur zéle & de leur habileté. Il leur offrit des avances, leur promit des bons quartiers d'hyver, où les capitaines trouveroient moyen de s'enrichir. (*b*) Il leur parla à tous dans des termes pleins de confiance &

(*a*) Il fit alors tout ce qu'on pouvoit attendre du meilleur citoyen. Il dépenſa plus de deux-cent-mille écus de ſon argent, pour faciliter les grands armemens que l'on avoit réſolus. *Hiſt. de Guſtave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. 152.

(*b*) C'eſt que les contributions journaliéres que les *Communes* étoient obligées de payer pour le ſoldat paſſoient dans les mains de l'officier, qui en gardoit une bonne partie & ne s'embaraſſoit pas que le ſoldat cherchât à s'indemniſer aux dépends du malheureux païſan: ſouvent même le ſoldat cédoit ſa part de la contribution pour avoir le privilége de piller. *Gualdo*, édition de 1642. pag. 111.

An. 1631. d'amitié. Tant d'affabilité de la part d'un chef aussi despotique eût prêté une force persuasive aux raisons les plus foibles. Les paroles de Walstein firent tant d'impression sur l'esprit des officiers, que ceux qui avoient des biens dans l'Empire ou en Bohéme acquis dans la derniére rébellion s'éxécutérent volontiers pour conserver ce qu'ils possèdoient, regardant ce sacrifice fait à la patrie comme un moyen de devenir plus riches & d'obtenir de nouveaux honneurs. Ainsi chacun ne pensa qu'à mettre en éxécution ce qu'il avoit promis, & tous se félicitoient de se retrouver sous leur ancien Généralissime, dont la faveur étoit toûjours accompagnée de distinctions flatteuses & de libéralités. Beaucoup de ceux qui venoient de s'enrichir des dépouilles de la Lombardie donnérent aussi pour les levées une bonne partie de leur gain, comptant peut-être par le pillage doubler leur argent.

Le comte de Mérode passa en Flandre. Il devoit engager les Espagnols à lever un corps d'armée pour l'opposer à Baudis qui avoit joint ses Suédois aux troupes du landgrave de Hesse & ravageoit la Franconie. Isolani fut en Croatie & dans la Hongrie lever de la cavallerie, & pour ce service il fut fait à son retour général de toutes les troupes legéres. Les capitaines chargés de recruter se partagérent: les uns furent en Moravie, d'autres en Silésie, dans l'Autriche, la Stirie, la Carinthie, enfin par tout où ils comptoient de trouver des hommes désœuvrés & enclins au métier des armes. Ensorte que de quelque côté qu'on portât ses pas, on n'entendoit que tambours & trompettes, on ne voyoit que gens de bonne volonté courir en foule s'enrôler sous les drapeaux de l'empereur. La plupart venoient tout équipés se rendre aux enrôleurs, perçant la foule du petit peuple qui les entouroit & dont les cris de joye passoient alors pour le présage assuré de la ruine des Suédois. Une grande partie de la cavallerie étoit sans cuirasses & les avoit perdues dans les déroutes passées, & sur tout à la journée meurtriére de Leipsic. Walstein en tira quantité de Lombardie. Les marquis Jules-Rangoni & Corneille-Bentivoglio & quelques autres

ſeigneurs italiens qui avoient du crédit en ce païs-là furent chargés de la commiſſion. Des colonels envoyérent même pour leur compte des gens en Italie faire emplette d'armes, ne regardant point à la dépenſe, pourvû qu'ils euſſent rempli les vues du général. Le plan de Walſtein étoit d'entrer en campagne muni d'un grand nom & pourvû de tout ce qui eſt néceſſaire dans une armée. Aucun objet n'échappoit à ſon attention. Il traita avec Sigiſmond pour un corps de troupes polonoiſes. Terſica ou Terzky, beaufrére du général (*a*) & un des plus riches ſeigneurs de la Bohéme, fut chargé de la négociation. Il n'eut pas de peine à trouver de l'argent, & raſſembla trois-mille chevaux & quatre-mille recruës de différentes nations. An. 1631.

Walſtein fit généraux de l'artillerie impériale les comtes de Galas, Mansfeld, Aldringer & Montecuculi; & en leur conférant cet emploi honnorable, il leur recommanda fortement de rétablir leurs vieux régiments & de les augmenter de quelques compagnies.

Meſſieurs de Schaumbourg, Holck, Officutz, Haraucour, Merode, Cronenberg, Deffurt & Sparr furent faits ſergents-majors de bataille, titre qui donne le droit en Allemagne de commander aux colonels & dont la fonction eſt de ranger l'armée dans un jour d'action. Ils reçurent tous des commiſſions de Walſtein qui les autoriſoient à faire autant de recrues qu'ils pourroient. Cherchant tous à ſe conſerver les bonnes graces du général, aucun d'eux ne regarda à la difficulté de trouver des hommes propres à porter les armes, dans des païs dépeuplés & où il en coûtoit ſouvent plus de vingt-cinq écus d'Allemagne pour l'engagement d'un ſimple fantaſſin.

Walſtein donna des patentes d'enrôleur à qui en voulut, fit même de riches avances aux officiers, & nomma les villes qui devoient ſervir d'entrepôt. „Un prince, diſoit-il, qui veut faire des conquêtes, „avoir des alliés ſûrs & ne rien craindre de ſes ennemis, doit pouvoir

(*a*) Valſtein & Terzky avoient épouſé les deux filles de Charles comte de Harrach, premier miniſtre de l'empereur. *Gualdo* p. 113.

An. 1631. „faire en quelques mois ce qui demanderoit des années, & pour cela „il faut de grandes armées." Il ne regardoit pas à la taille de ceux qui venoient s'offrir. Son but étoit d'amaſſer des hommes. S'il ne trouvoit pas aſſez d'officiers intelligents pour commander ces nouvelles troupes, les vieux capitaines devoient prendre les ſurnuméraires ſous leurs enſeignes, & avant d'ouvrir la campagne il comptoit renvoyer tout ce qui ne ſeroit pas propre au ſervice. Son ſentiment avoit toûjours été „que ſi l'empereur ne levoit que trente-mille hommes, l'électeur de „Saxe ou un autre prince avec l'aſſiſtance de ſes amis en leveroit au- „tant, & qu'auſſi longtems qu'on batailleroit à forces égales ce ſeroit „vouloir toûjours dépendre de la fortune; que ſi on ne cherchoit „pas à s'aſſurer de la victoire par la force, le tems s'écouleroit ſans „fruit, les villes ſeroient ruinées & les peuples épuiſés; que ſi l'empe- „reur étoit forcé à faire la guerre dans ſon païs, on précipiteroit les „négociations, la paix ſe feroit, & tout le fruit qui en reviendroit à „l'empereur ſeroit d'avoir ruiné ſes ſujets. Au lieu qu'avec une grande „armée on ſe rend maitre de la campagne, on envoye des partis où „l'on veut qui raſſemblent des fourages & étendent les contributions, „& l'on vit aux dépends de l'ennemi. Que ſi l'expérience montre que „de grandes armées ont été défaites par de petites, c'eſt que ſans doute „il ne ſuffit pas d'avoir beaucoup de troupes, mais qu'il les faut bonnes, „& on les trouve dès que le chef a la réputation d'être bon général, „& qu'il eſt généreux envèrs le ſoldat. Cent-mille hommes, diſoit-il, „ſuffiſent à peine à l'empereur s'il veut aſſurer la couronne ſur ſa tête. „L'empire eſt un corps composé de pluſieurs membres diviſés par la „religion; les uns combattent pour la liberté de quelques villes, d'au- „tres pour étendre la puiſſance des électeurs, d'autres pour d'autres „intérêts. Par-là l'empereur privé de leur appui voit déja languir ſon „autorité, & bientôt le chef de l'empire ne ſera plus que l'eſclave de „ſes vaſſaux, s'il n'a de bonnes & de nombreuſes troupes qui défen- „dent ſes droits."

An. 1631.

Le duc de Lorraine se déclare.

Walstein dépêcha en hâte quelqu'un au duc de Lorraine autant pour l'entretenir dans ses bonnes dispositions que pour porter ce prince à lever des troupes pour la cause commune & permettre aux impériaux de recruter dans ses états. C'étoit prendre ce prince par son foible. Charles eut toûjours des vues au-dessus de ses forces: son ambition le portoit à faire la guerre, & il l'aimoit. Non seulement il consentit à la demande de Walstein; mais au risque de perdre ses états & sa vie qu'il exposoit sans nécessité, il arma & fit tout ce qu'auroit pû faire le chef de *la Ligue*, sur l'espérance d'en devenir le général. Il ne fit par-là qu'exciter la jalousie des François & s'attirer l'inimitié du roi de Suéde. (*a*)

Le duc d'Orléans recherché par la cour de Vienne.

Le duc d'Orléans avoit connoissance de tout ce qui se tramoit dans les cabinets de Vienne & de Madrid. On avoit vû un des gentilshommes de ce Prince à Znaïm, qui après quelques entretiens secrets avec Walstein étoit reparti fort content de sa négociation. On ne put pénétrer alors quel en étoit l'objet, mais on s'en doutoit. La cour de Vienne comptoit beaucoup sur les troubles qu'elle exciteroit en France. L'alliance de cette couronne avec la Suéde ne génoit pas peu l'Autriche, & celle-ci devoit chercher à mettre mal Louis XIII. avec le duc d'Orléans son frére & son sujet. C'étoit donner matiére à l'inquiétude naturelle des François d'allumer une nouvelle guerre civile dans le royaume, & de miner insensiblement les forces d'une puissance que la maison d'Autriche regardoit comme sa rivale. Dans ce dessein on envoya des gens de confiance à *Monsieur* (*b*) qui avoient ordre de traiter

(*a*) Temoin la lettre que ce monarque écrivit au duc. Voyez *l'Hist. de Gustave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. 28. & le *mercure françois* de l'année 1631. pag. 165. Il y est dit qu'on voyoit dans quelques cornettes suédoises fraichement levées un homme fendu en deux à coups de hache, & des soldats qui portoient des flambeaux à la main contre ce mot *Lotharingia*. Le duc n'attendit pas l'effet de ces menaces. Il écrivit an roi de Suéde, pour l'appaiser, & la France l'obligea peu après de congédier ses troupes.

(*b*) L'auteur italien entre dans un grand détail sur ce qui a donné lieu à ces négociations secretes. Il traite des brouilleries de la reine mére de Louis XIII, de la jalousie de cette princesse contre le cardinal qui avoit alors toute la faveur de son maitre. Il rapporte les petites intrigues des partisans de *Monsieur* pour éloigner le ministre, les plaintes des grands, la retraite de Gaston, la détention de la reine-mére & sa fuite à Bruxelles, où elle se jette dans les bras des Espagnols, &c. Pour moi, qui n'ai dû m'attacher qu'à ce qui regarde la guerre d'Alle-

An. 1631. avec lui & de ne rien négliger pour précipiter la nation dans de nouveaux malheurs, parce que le mal qu'on cherchoit à faire à la France devoit tourner à l'avantage de l'Autriche, qui avoit alors tant à craindre de cette couronne. Le but de la cour de Vienne étoit de faire une diverſion contre la France en France même, de ſe ſervir pour cela des ennemis du cardinal qui étoient en grand nombre, & de donner tant d'occupations aux François chez eux qu'il leur fût impoſſible d'agir au dehors, comme on avoit raiſon de l'appréhender dans les cabinets de Vienne & de Madrid. En effet ſi dans ce moment critique pour l'Autriche, Louis XIII. eût agi de concert avec le roi de Suéde, il n'eſt pas douteux que leurs forces réunies n'euſſent dérangé & même réduit à rien les grands préparatifs de Walſtein. Mais Dieu qui veille ſur les rois confond les projets de l'ennemi puiſſant. Tant de princes & de peuples jaloux de la domination autrichienne & ligués pour l'anéantir, au lieu de ſe ſaiſir du moment, incertains du parti qu'ils devoient prendre, n'en prirent aucun. La France, avec des forces égales à celles de la maiſon d'Autriche & la premiére à dire qu'il falloit borner la puiſſance de Ferdinand, n'avoit qu'à ſeconder les Suédois, comme elle le fit depuis (*a*), elle forçoit l'empereur à faire la paix ou ruinoit la maiſon d'Autriche. Il y a toute apparence que le miniſtre de Louis XIII. ne voulut pas ſuivre en aveugle la fortune de Guſtave, & qu'il craignit de rendre le Suédois trop puiſſant. Mais en voulant ſervir l'un ſans écraſer l'autre, il donna le tems à l'empereur de reprendre de nouvelles forces, il fit durer la guerre, & rendit la paix plus difficile.

Secours demandés aux princes d'Italie.

Cette inaction de la France & les intrigues de l'Eſpagne ne raſſuroient pas la maiſon d'Autriche qui croyoit toucher au moment de ſa

magne j'ai crû que je pouvois omettre tout ce morceau, & qu'il ſuffiſoit que l'auteur dit en général que le but de la maiſon d'Autriche-Eſpagnole avoit été d'exciter une nouvelle guerre civile en France, ſans entrer dans des détails étrangers à mon ſujet. D'ailleurs ils ne ſe trouvent que dans l'édition de 1645, qui eſt proprement l'hiſtoire univerſelle de ces tems-là plustôt que l'hiſtoire des campagnes & négociations de Guſtave-Adolphe en Allemagne.

(*a*) Dès que Guſtave fut mort, & que les ſuccès des Suédois, compenſés par la perte de ce grand homme, ne portérent plus d'ombrage à la France.

ruine. Obligée de lutter seule contre l'heureux génie de Gustave-Adolphe secondé d'amis puissans, elle pouvoit sans timidité se défier de ses forces: sa politique lui fit chercher du soutien. Le cardinal de Harrach (*a*), proche parent de Walstein, fut chargé d'aller solliciter des secours auprès du Pape. Le duc de Savelli, qui s'étoit lavé des imputations (*b*) dont Tilli l'avoit chargé, prit aussi la route de Rome pour se joindre au cardinal. Tous les deux avoient ordre de demander avec instance, & de rapporter le plus d'argent qu'ils pourroient. On comptoit que Sa Sainteté défendroit les états catholiques comme les siens propres. L'effet cependant ne répondit pas à l'attente. Urbain VIII. de la maison Barberin tenoit alors le siége de Rome. Le pontife s'excusa de ne pouvoir trouver d'argent „sur ce que la guerre „en Lombardie avoit non seulement fort diminué sa recette, mais „qu'elle avoit même obligé le saint siége à se jetter dans des dépenses „extraordinaires pour la sureté du patrimoine de S. Pierre. Ainsi les envoyés ne rapportérent de Rome que des indulgences pour l'armée. Sur quoi les mécontens dirent que le Pape n'étoit pas faché des succès des Suédois, & qu'il se soucioit fort peu des états de l'empereur, qu'il aimoit beaucoup mieux enrichir ses neveux des trésors de Saint Pierre que de les employer au soutien de l'église. Mais d'autres mieux instruits savoient qu'Urbain VIII. n'étoit point indifférent au sort des états catholiques & qu'il fit même peu de tems après passer d'assez grosses sommes d'argent à Vienne (*c*). Les mouvemens qu'il

An. 1631.

(*a*) Les auteurs contemporains disent que ce fut le cardinal *Pazmani* archevêque de Strigonie qu'on chargea de cette commission; & dans le *Moreri* art. HARRACH on lit que le cardinal de ce nom ne fut envoyé à Rome qu'en 1637.

(*b*) Voyez la *Remarque Militaire* Q. à la fin de l'ouvrage.

(*c*) Le pape envoya cent-mille écus à l'empereur pour contribuer aux frais de la guerre. Pour joindre à cette assistance temporelle un secours spirituel, il fit publier un jubilé universel, mais c'est de quoi les députés de l'empereur ne se payérent pas... *Hist. du ministère de Richelieu.* Tom. IV. pag. 88. La querelle fut poussée si loin que les ministres de l'empereur & du roi d'Espagne conjurérent plusieurs cardinaux de leur faction d'assembler un concile dans lequel on dégraderoit le pape comme fauteur d'hérétiques. Ce différent mit le Pape sur le bord du précipice, car on délibera dans le conseil du roi catholique d'ôter au saint siége la collation des bénéfices du royaume & d'y ériger une datterie. Enfin un confesseur du duc d'Olivarès écrivit contre la puissance du Pape, le voulant borner à l'enceinte de Rome, & soutenant qu'il n'y a point d'évêque qui n'ait autant de pouvoir dans son diocése que le pape en son évê-

An. 1631. s'étoit donnés pour terminer la guerre de Mantoue prouvent aſſez qu'il prenoit ſincérement à cœur les intérêts de la religion. Mais cette même guerre lui avoit appris qu'il eſt dangereux d'aider des princes trop puiſſans, & il n'étoit pas à s'en repentir, lors qu'heureuſement pour l'Italie les diverſions de la France & de la Suéde forcérent les impériaux d'évacuer la Lombardie, que toutes les exhortations & les priéres du chef de l'égliſe n'avoient pu ſauver. D'ailleurs il ſavoit que les armes de Guſtave-Adolphe étoient dirigées contre la maiſon d'Autriche, dont la trop grande puiſſance pouvoit être bornée ſans que la religion catholique en ſouffrît le moins du monde. Comme les Eſpagnols paſſoient pour les auteurs de la guerre qui avoit cauſé tant d'inquiétudes au Pontife, il ſe pouvoit auſſi que le reſſentiment qu'il en eut, entrât pour quelque choſe dans la réponſe peu ſatisfaiſante qu'il fit aux envoyés de l'empereur. Mais les Eſpagnols prétendirent ramener ce Pape aux maximes de ſes prédéceſſeurs. Ils en vinrent même juſqu'à menacer, comme fit le cardinal Borgia en plein conſiſtoire. Sa qualité de protecteur l'autoriſoit à parler en faveur de la nation eſpagnole; mais il le fit avec tant de partialité & ſi peu de ménagement pour le ſaint pére, qu'Urbain fut obligé de lui impoſer ſilence. (*a*)

L'empereur avoit envoyé auprès des autres princes d'Italie le comte Rabata alors gouverneur de Gradiſca, auſſi habile négociateur que bon ſoldat: on l'accueillit, on le flatta & ce fut tout. (*b*) Heureuſement pour la cour de Vienne que tandis que le miniſtére s'occupoit de ces négociations infructueuſes, Walſtein en Moravie travailloit à rétablir l'armée par des moyens nouveaux, voulant ouvrir la campagne de bonne heure & étonner l'ennemi.

Guſtave

ché de St. Jean de Latran &c. *Hiſt. des papes.* Tom. V. pag. 230.

(*a*) En plein conſiſtoire & en préſence d'Urbain le cardinal Borgia fit une proteſtation au nom du roi d'Eſpagne contre Sa Sainteté qu'il prétendit devoir être ſeule accuſée de tous les dommages que la religion catholique ſouffroit en Allemagne. *Hiſt. des traités de paix* Tom. II. pag. 601.

(*b*) J'ai omis comme étranger à mon ſujet tout ce que l'auteur dit des ſuccès des Hollandois en Flandre; en quoi j'ai préféré l'édition de 1641 à celle de 1645, devant me borner à la guerre d'Allemagne.

An. 1631.

Le roi prend les catholiques fous fa protection.

Guftave que fa victoire & de nouveaux fuccès rendoient plus confiant, fit part de fes avantages aux princes, états & villes de fon parti. Il exhorta les villes libres & les princes de l'empire à refufer deformais tout fecours aux impériaux. (*a*) Il fit auffi courir un imprimé dans lequel il déclaroit qu'il prenoit fous fa protection les catholiques comme les proteftans. Il avoit donné au prince Louis d'Anhalt & au colonel Schneidevin le gouvernement de Halle & des autres villes conquifes depuis la bataille dans les évêchés de Magdebourg & d'Halberftadt. Les douceurs qui accompagnent la victoire ne pouvoient l'arrêter; il réfolut de profiter de fa fortune pour entrer en Franconie.

Idée de la Franconie.

Cette province a pour frontiére au couchant la Heffe & le Bas-rhin, elle a la Souabe & le Palatinat au midi, la Bohéme & la Mif-

(*a*) L'auteur italien fuppofe fon lecteur inftruit de ce qui fe paffoit à Francfort fur le Mein. L'empereur y avoit convoqué dès le 3. d'août les états de l'empire catholiques & proteftans pour tâcher de faire exécuter *l'Édit de reftitution* dans toute fon étendue ou en partie. Ferdinand vouloit contenter les proteftans afin de leur ôter tout prétexte de fe joindre au roi de Suéde contre lui. Dans la premiére feffion qui s'étoit tenue le 5. feptembre, les commiffaires de Ferdinand avoient demandé que *l'Édit fût éxécuté*. Les proteftans ne répondirent à cette demande que le 14. fept jours après la victoire de Leipfic. Guftave n'avoit pas manqué de leur en faire part. On devoit bien s'attendre que dans leur réponfe ils infifteroient fur la révocation de l'Édit. On parla, on écrivit beaucoup de part & d'autre. Les feffions durérent jufqu'au 4. octobre que les députés catholiques fe retirérent, apprenant que le roi approchoit de Francfort. Comme les proteftans n'avoient pas les mêmes raifons de craindre les Suédois ils reftérent & proteftérent contre la retraite des catholiques, les accufant d'avoir fait manquer le but de cette affemblée qui devoit être de rétablir la paix en Allemagne. Comme ce n'étoit pas eux qui avoient rompu la négociation, ils écrivirent à l'empereur pour le fupplier de retirer les troupes qui vivoient à difcrétion chez eux. L'empereur refufant de les delivrer de ces hôtes incommodes ils priérent le roi de Suéde de le faire, & fe déclarérent naturellement pour celui qui devenoit le défenfeur de leurs biens & de leur liberté. C'étoit donc pour appuyer cette déclaration que le roi prit la réfolution d'entrer en Franconie. Quelques hiftoriens trouvent que ce prince auroit mieux fait de ne point penfer à la conquête de la Baffe-Allemagne & de fuivre le projet du chancelier Oxenftierna. Ce projet étoit d'attaquer Ferdinand dans fes états héréditaires, & de le forcer à la paix. „Mais ce confeil du „chancelier ne s'accordoit pas, dit *Puffendorf*, avec „les vues ambitieufes que le duc Bernard de Weimar „avoit fait concevoir à Guftave de parvenir à l'em„pire. Ce fut lui qui attira ce monarque en Fran„conie, & qui lui fit parcourir l'Allemagne jufqu'au „Rhin & au Danube, obligeant toutes les villes qu'il „prenoit à prêter ferment à la couronne de Suéde." Ceux qui défaprouvent le plan de Guftave fuppofent que le roi auroit eû les mêmes avantages contre les impériaux dans les états de l'empereur, qu'il eut en Saxe & dans la Baffe-Allemagne. Ils ne font pas attention que fon armée pouvant être battue, n'auroit pas trouvé dans un païs ennemi les fecours que le roi étoit fûr de trouver au centre du proteftantifme, où les hommes, les vivres & l'argent ne pouvoient lui manquer. Enfin ce n'étoit pas l'empereur mais le parti de *la Ligue* qui étoit le plus à craindre, & ce parti s'étendoit éxactement depuis les bords du Rhin jufqu'au Danube & au-delà. C'étoit plufieurs villes libres très-puiffantes, c'étoit les électeurs ec-

An. 1631. nie à l'orient, & la Thuringe au nord; en forte qu'elle peut passer pour le centre de l'Allemagne. C'est un païs de plaine entrecoupé de collines agréables & dont le terrein est fertile quoique fabloneux dans quelques endroits. Les eaux qui l'arrosent sont le Mein, l'Aisch, la Rednitz, la Bintz, le Stray, le Tauber, sans parler de beaucoup d'autres, qui sont toutes d'une grande commodité pour les habitans. (a)

Plan d'opérations des armées suédoise & saxonne.

Le roi avant de quitter l'électeur concerta avec lui ses opérations. Le Saxon promit d'entrer en Bohéme. Les maréchaux de camp Bannier & Todt & d'autres officiers suédois devoient chasser les impériaux des places frontiéres de la Poméranie, & reprendre Magdebourg & quelques villes de la Basse-Saxe qui tenoient encore pour l'empereur. Gustave sortit de Halle le 17. septembre & prit la route d'Erfurt capitale de la Thuringe.

Idée de la Thuringe.

Cette partie de la Haute-Saxe entre la Saale & le Weser, (b) a la Franconie au midi & la Hesse au couchant, la forêt de Thuringe au nord & la Misnie à l'orient.

Progrès des Suédois en Thuringe.

Erfurt appartenoit à l'électeur de Mayence. Les habitans n'oférent attendre dans leurs murs une armée forte & victorieuse. Dès qu'ils eurent avis de la marche du roi, ils envoyérent une dépu-

cléfiastiques, c'étoit des prélats très-riches & fort intéressés à voir les Suédois repasser la mer, c'étoit le duc de Baviére chef de cette Ligue &c. qu'il falloit entrainer dans son parti ou forcer à la neutralité. Voilà donc pourquoi *Gualdo* dit que Gustave déclara qu'*il prenoit sous sa protection catholiques & protestans*. Il suppose le reste trop connu pour 'en parler.

(a) Pour se retrouver dans ce grand nombre de riviéres, il en faut remarquer deux principales le MEIN & la REDNITZ. Le MEIN prend sa source sur la frontiére de la Franconie vèrs l'orient, il la traverse en serpentant de l'orient au couchant, & sort de cette province près de Wertheim frontiére de l'électorat de Mayence. La REDNITZ prend sa source au midi de la Franconie & se jette dans le Mein près de Bambezg.

Le MEIN reçoit dans son cours de l'orient au couchant le Steinach, le Weisse-Mein, le Rodach, l'Utz, le Paunach, le Weeren, la Saale, le Schut & le Sinn qui se réunissent à Reineck, le Tauber, l'Erf &c.

La REDNITZ reçoit du sud au nord le haut & bas Retzat, le Roth, l'Aura, la Prumbach, le Finsterbach, le Hebenbach, le Schwartzbach, la Bieber, le Pegnitz, le Farrenbach, le Zenn, l'Aurach, le Siebach, le Viesend, l'Aisch, le Reiche & le Rauhe-Ebrach.

Le STRAY dont l'auteur parle tombe dans la Saale près de Neustadt en Franconie. L'Altmuhle prend sa source au midi près de Rotenbourg & tombe dans le Danube en Baviére près de Kelheim.

(b) La Thuringe n'est pas entre la Saale & le Weser, mais entre la Werra & la Saale. La Werra vient du païs d'Henneberg. Le Weser ne prend ce nom qu'à Munden au confluent de la Fulde & de la Werra. L'auteur italien voulant décrire la situation de la Thuringe devoit ajouter que cette province confine aux montagnes du *Hartz* vèrs le nord, & qu'au sud-ouest elle est séparée des païs de Smalcalde & d'Henneberg par le forêt de Thuringe.

An. 1631.

deux jours de marche il arriva ſous les murs de Maſsfeld, (*a*) qu'il fit ſaluer d'une décharge de toute ſon artillerie. La garniſon après deux aſſauts ſe voyant hors d'état de tenir plus longtems & ne comptant plus ſur un ſecours éloigné qui ne pouvoit percer quand même il arriveroit, demanda à ſortir avec les honneurs de la guerre, & Guſtave les lui accorda ſans peine. Ce roi politique autant que brave traitoit les vaincus avec douceur, uſoit de paroles obligeantes avec eux, les gagnoit & faiſoit des ſujets affectionnés de tous ceux que les armes lui ſoumettoient.

Conquête du païs d'Henneberg.

La priſe de Maſsfeld lui valut toute la comté d'Henneberg, païs riche, couvert de villes & de bourgs bien peuplés, entre la Franconie & la Thuringe. Cette conquête entraina la reddition de Kœnigshofen ſur la Saale quoique fortifiée à la moderne (*b*) & munie de bons remparts. Les Suédois furent à peine devant cette place qu'ils la foudroyérent de trois côtés, & le roi mêlant les menaces aux promeſſes fit dire à la garniſon de le recevoir comme ami ou qu'il alloit mettre la ville à feu & à ſang. La garniſon & les habitans intimidés & ſéduits tout à la fois, partagés entre la crainte & l'eſpérance, s'abandonnérent à l'humanité du vainqueur. La priſe de Kœnigshofen mit la conſternation dans toute la Franconie: ceux qui en avoient les moyens s'enfuirent avec leurs meilleurs effets.

Progrès des Suédois en Franconie.

L'exemple pluſtôt que la force entraina Carlſtadt, Schweinfurt, Kiſſing, (*c*) Haſsfurt & Gemunden, villes ſur le Mein au cœur de la Franconie. Quelques unes furent forcées, la pluſpart ouvrirent leurs portes. Preſque toutes étoient ſans défenſeurs, parce que Tilli prévoyant la perte de ces places difficiles à garder & ne cherchant qu'à ſe

(*a*) C'eſt à préſent un baillage du duché de Meinungen à 4 milles d'Ilmenau. Il y a deux Maſsfeld qui ne ſont pas fort loin l'un de l'autre; le haut Maſsfeld qui eſt à côté d'Ilmenau, & le petit de l'autre côté de la Werra qui eſt le chateau que le roi de Suéde fit ſommer. Le commandant étoit à la chaſſe & fut pris. *Puffendorf* liv. III. §. 33. Une partie des richeſſes de la Franconie y étoient renfermées, ſurtout beaucoup d'or & d'argenterie appartenans aux égliſes de la province. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 464.

(*b*) Voyez la *Remarque Militaire* Q. à la fin de l'ouvrage.

(*c*) Kiſſing eſt ſur la Saale à 2 milles de Schweinfurt. L'auteur a voulu parler de Kitzing, ville ſur le Mein à 2 milles de Wurtzbourg.

remettre en forces, avoit appellé à lui toutes les garnisons de ces villes. La pluspart n'étoient plus gardées que par des gens de la campagne & quelques bourgeois, plus propres à s'enivrer qu'à défendre leurs murs. Celles qui auroient pû faire quelque résistance craignant le sort des premiéres qui avoient été prises de force, n'opposérent que de vaines menaces & se rendirent. An. 1631.

Si Carlstadt & Schweinfurt, où se trouvoient quelques compagnies des troupes de Mayence, firent mine de se défendre, ce fut plustôt pour sauver l'honneur de la garnison que pour conserver ces places. Wurtzbourg capitale de la province n'étoit pas encore aux Suédois. Gustave sentoit de quelle importance il étoit pour lui de s'en rendre maitre. Située sur le Mein au pié d'une colline, elle renfermoit presque tout l'argent du païs, qu'on y avoit apporté avec les meilleurs effets de la province & des villes voisines; en sorte que Wurtzbourg pouvoit passer alors pour le trésor de la Franconie, & Gustave y alloit trouver d'excellents quartiers pour son armée.

Prise de Wurtzbourg le 8 d'octob.

L'avantgarde forte de huit-mille hommes se mit en marche au commencement d'octobre & fut bientôt à la vue de cette ville qui ne pouvoit opposer à l'artillerie suédoise que de foibles remparts à l'ancienne, (*a*) & une garnison trop peu agguerrie pour arrêter des Suédois à la bréche. Les troupes de la Ligue qui composoient la garnison se retirérent dans le chateau de Marienbourg, & la ville ouvrit ses portes. Dès que les suédois en furent maitres, ils investirent le chateau. C'étoit un fort construit sur un rocher & que l'art secondant la nature rendoit presque imprenable; mais tout devenoit possible aux Suédois sous les yeux du héros qui les animoit par son éxemple. Les Suédois par l'ordre de Gustave grimpérent sur la croupe de la montagne où le chateau est assis, & y ayant dressé une batterie & fait bréche raisonnable, ils l'emportérent au second assaut, y entrérent péle-méle avec les assiegés, & en tuérent sept-cent. Le siége avoit

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* R. à la fin de l'ouvrage.

An. 1631. duré quatre jours. (*a*) Les Suédois y trouvérent un ſi grand amas de munitions, d'argent & d'effets précieux, que de tous ceux qui entrérent dans ce fort, il n'en reſſortit preſque aucun qui n'eût changé ſon habit contre un meilleur & qui n'eût fait fortune. (*b*)

Tilli arrive trop tard.

Tandis que Guſtave continuoit à recueillir les fruits de ſa victoire, Tilli averti que le roi n'avoit laiſſé que peu de monde en Saxe & dans les évêchés de Magdebourg & d'Halberſtadt, ſe perſuada qu'il pourroit opérer de ce côté-là une diverſion aſſez forte pour tirer les Suédois de la Franconie & les éloigner de Wurtzbourg. (*c*) Il étoit déja en marche lorſqu'on vint lui dire que les Suédois avoient pris la ville, & que le chateau étoit aux abois. Tilli connoiſſoit l'importance de cette place, il avoit toûjours compté qu'elle lui ſerviroit de retraite au beſoin & qu'il y trouveroit un magazin fourni de ce qu'il falloit pour l'entretien d'une armée. Il revint ſur ſes pas, ſe flattant qu'il arriveroit encore à tems pour ſauver le chateau & porter plus aiſément du ſecours aux électeurs de Mayence & de Trèves. Mais quelque diligence qu'il fit, il vint trop tard; & ne voyant plus de moyen de détourner les Suédois de leur entrepriſe ſur la Franconie, il ſe borna à fortifier les places frontiéres, à occuper les paſſages les plus importans, cherchant de toute maniére à rallentir la rapidité des ſuccès de Guſtave. Mayence, (*d*) Aſchaffenbourg, Diebourg, Steinheim, Heidelberg, Worms & Hanau comme les meilleures places des cercles du Rhin & du Mein furent pourvues de bonnes garniſons. Tilli paſſa

(*a*) Les Suédois avouérent qu'ils n'avoient jamais vû un ſi grand feu. Le roi y reçut un coup de mouſquet dans ſon gand qu'il tenoit à la main. *De Prades.*

(*b*) Ils y trouvérent une grande ſomme d'argent que l'électeur de Baviére avoit envoyée à Tilli après ſa défaite pour rétablir ſon armée. Le roi eut pour ſa part du butin tout le canon, des armes toutes neuves de quoi armer 7000 hommes, la vaiſſelle d'argent de l'évêque, ſes chevaux & la bibliotheque des Jéſuites. *De Prades.* Guſtave fit enlever cette bibliothéque en repreſaille de ce que Tilli avoit fait de celle d'Heydelberg; mais les manuſcripts furent détournés dans le tems & ont été retrouvés de nos jours ſous une voute où ils avoient été cachés. *Gœtting. Anzeige.*

(*c*) Tilli étoit alors du côté de Fulde où il avoit donné la chaſſe aux Heſſois. Il avoit avec lui 18000 hommes de pié & 8000 chevaux. Charles duc de Lorraine le joignit avec un corps de 12000 hommes, dans ſa marche près d'Aſchaffenbourg, comme il alloit au ſecours de chateau de Wurtzbourg.

(*d*) Mayence ſur le Rhin au confluent du Mein & du Rhin. Aſchaffenbourg, Steinheim & Hanau ſur le Mein, Worms ſur le Rhin, Heidelberg ſur le Necker qui tombe dans le Rhin à Manheim.

le Mein à Seeligenſtadt vèrs la fin d'octobre, entre Francfort & Aſchaffenbourg, & s'arrêta dans la Bergſtraſſe, petit païs entre le Rhin & le Mein, (*a*) frontiére du Bas-Palatinat, pour veiller ſur les Suédois & s'oppoſer à leurs progrès ſans riſque. Il laiſſa quelques compagnies d'infanterie & cent cavaliers dans Bobenhauſen (*b*) près de Francfort, qui étoit mal gardé, & prétendit qu'une petite garniſon derrière d'aſſez bons murs devoit tenir au moins quelques jours, & retarder la marche de l'ennemi. An. 1631. Il ſe retire dans la Bergſtraſſe.

Tandis que Guſtave-Adolphe faiſoit en perſonne la conquête de la Franconie & que Tilli travailloit à ſe refaire de ſes pertes, Gœtz & Tieffenbach ſortirent de la Siléſie avec huit-mille impériaux, dans le deſſein de ravager la Luſace. La Luſace ravagée.

La Siléſie à l'extrémité de l'Allemagne vèrs l'orient y confine à la Pologne, elle à la Moravie au midi, la Luſace & la Bohéme au couchant & la nouvelle-marche au nord. Cette belle province appartenoit ci-devant aux polonois, mais au tems où j'écris (en 1640.) elle fait partie du royaume de Bohéme. Elle eſt riche, fertile, bien peuplée & compte parmi ſes habitans des ducs & des princes; l'Oder paſſe au milieu & l'arroſe dans toute ſa longueur. Idée de la Siléſie.

La Luſace entre l'Elbe & l'Oder touche à la Bohéme & eſt encore réputée province de ce royaume. Elle eſt arroſée par la Sprée & la Neiſs. Les impériaux la ravageoient dans l'abſence de l'électeur qui depuis la victoire de Breitenfeld avoit repris Leipſic & étoit alors du côté de Torgau. Gœtz ayant pris par Guben avoit attaqué & pris cette place ainſi que Damme, Geiſſen & Spremberg, (*c*) toutes villes Idée de la Luſace.

(*a*) Et le Necker, entre Darmſtadt & Mayence. Tilli avoit alors une armée de 40000 hommes, c'eſt à dire preſque du double plus forte que celle du roi; mais l'électeur de Baviére chef de la *Ligue* avoit écrit à ce général de ne point riſquer de bataille à moins qu'il ne fut moralement ſûr du ſuccès, de peur qu'une ſeconde défaite n'entrainât la perte de la Baviére, de la Souabe & des électorats du Rhin. Cette politique lioit les mains au comte de Tilli, car quel eſt le général tant habile qu'il ſoit, qui puiſſe être *moralement ſûr* de l'événement? Auſſi dit-on, que Tilli en recevant cet ordre ne put retenir ſes larmes. *Kevenhuller* pag. 1384.

(*b*) A trois milles de Francfort & deux d'Aſchaffenbourg ſur un petit ruiſſeau nommé le Gernſprintz, qui ſe perd dans le Mein près d'Aſchaffenbourg.

(*c*) Spremberg dans la ſeigneurie de même nom ſur la Sprée. Geiſſen eſt apparemment Gaſſen ſur la Luppe à un mille de Sommerfeld dans la Baſſe-Saxe.

An. 1631. peu confidérables. Tieffenbach pour ne fe pas montrer moins actif entra dans la Haute-Luface & mit à contribution Bautzen fur la Sprée, & logea fes troupes dans Gœrlitz fur la Neifs, qui ne fut pas épargnée.

Cependant la cour de Vienne penfoit toûjours à détacher Jean-George de l'alliance du roi de Suéde dont il faifoit la principale force. Le moyen de ramener ce prince n'étoit pas de piller fes états, & furtout la Luface que Ferdinand venoit de lui donner en reconnoiffance des fommes prétées & des fervices rendus à la maifon d'Autriche dans les derniéres guerres contre la Bohéme & le Dannemarc. Auffi les deux généraux eurent ordre d'évacuer les villes prifes, & peu après vèrs la mi-novembre le colonel Paradis agent de Cadretta ambaffadeur d'Efpagne à Vienne fut envoyé à Dresde avec des propofitions de paix & des offres capables de gagner l'électeur, s'il avoit pû l'être. Mais les obligations que ce prince avoit à Guftave étoient encore trop récentes, & d'ailleurs il fe voyoit entouré des Suédois: il ne pouvoit en confcience ni en fureté entendre à la paix, fi fes alliés n'y étoient compris. Ainfi la négociation fut rompue; & même l'électeur fe prétant aux vues du monarque fuédois, tourna fes armes contre la Bohéme, afin de faciliter par cette diverfion les progrès que les Suédois faifoient dans l'empire.

Tentative pour détacher l'électeur du parti du roi.

Arnheim, général commandant les troupes faxonnes, eut ordre de fon maitre de conduire l'armée en Bohéme & d'y prendre fes quartiers d'hyver. Pour affurer fa marche il détacha en avant le comte de Thurn (que les François dans leurs hiftoires appellent le vieux comte *de la Tour*) ayant fous lui le colonel Laurent de Hoffkirch, deux Bohémiens du nombre des bannis qui avoient tout perdu dans la derniére révolte. Ils avoient ordre d'aller jufqu'à Schlukenau (*a*) fur la frontiére de Bohéme entre l'Elbe & la Neifs. La terreur étoit fi grande qu'au

Entrée des Saxons en Bohéme.

(*a*) Sur la Sprée dans le cercle de Leutmeritz à 3 milles de Bautzen.

An. 1631.

tems aux impériaux de se remettre en forces, & à Galas d'arriver avec une bonne armée à Pilsen, place de la Bohéme importante par son assiette & qui mettoit la frontiére en sureté. (*a*) Le roi se plaignit à l'électeur & dans sa lettre le taxa de négligence. C'étoit peut-être moins *négligence* que politique. En effet l'électeur devoit craindre de trop aggrandir un allié qui pouvoit à la fin lui faire la loi dans son própre païs, enfermé comme il l'étoit par les armées de Gustave. Par cette inaction il donnoit le tems aux Autrichiens de contrebalancer la puissance des Suédois, & il restoit en état de pouvoir à de bonnes conditions accepter l'amitié de l'empereur. Au reste cette politique étoit le fruit de l'habileté des ministres de la cour de Vienne, qui malgré la guerre, conservoient des relations cachées avec les princes voisins. Ces ministres jettoient dans les conseils & dans les armées ennemies des semences de division dont ils retiroient des fruits couteux mais utiles. Dans ces circonstances ils ne pouvoient trop acheter l'amitié de la Saxe pour retirer l'électeur de l'alliance des Suédois, & pour ôter aux protestans un appui respectable.

Politique des Saxons & des Autrichiens.

Mais tandis que Gustave poussoit ses conquêtes dans l'empire, Jean-Albert duc de Mecklenbourg-Gustraw & le maréchal Todt qui depuis cinq mois avoient tenu Rostock bloqué venoient de l'affamer (*b*) & d'accorder libre sortie à 3000 hommes d'infanterie &

Progrès des Suédois dans le Mecklenbourg.

jouissance ne fut pas de durée, puisque les Saxons reperdirent Prague avec la même facilité qu'ils l'avoient conquis. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 485.

(*a*) Pilsen dans le cercle du même nom est à onze milles de Prague & autant d'Egra, au confluent de la Ralbuza & de la Beraune, à huit milles de la frontiere du Palatinat.

(*b*) Ce n'est point la faim, mais la crainte d'une mine & l'impossibilité d'être secouru qui portérent le commandant de Rostock à se rendre. Le général Firmond qui commandoit dans la place tenoit bon parce qu'il esperoit que le comte de Tilli viendroit à son secours. Mais Todt lui fit dire qu'il étoit impossible au comte & à qui que ce fut de le dégager, attendu que les impériaux venoient d'être battus près de Leipsic. Firmond demanda la permission d'écrire à la plus prochaine garnison pour savôir si le fait étoit vrai, & au retour du courier il capitula le 16. d'octobre 1631. *Theat. Europ.* Tom, II. pag. 486. L'auteur italien devoit ajouter que les troupes qui avoient fait le siége de Rostock furent sur le champ investir WISMAR. Cette ville étoit le Magazin de l'amirauté des impériaux. Walstein y avoit fait de grands amas de poudre, de plomb, d'artillerie & de bois pour y construire & armer une flotte capable de faire respecter le titre d'amiral de la mer baltique, que l'empereur lui avoit donné. Cette place fut évacuée le 10. janvier 1632. Les Suédois s'en mirent en possession pour empêcher les Espagnols de pénétrer dans la baltique. DÆMITZ autre ville du Mecklenbourg où les impériaux se maintenoient encore s'étoit rendue le 13. decembre 1631. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 497. Par la prise de ces trois places tout le païs rentra sous la puissance de ses ducs. Les troupes qui n'étoient plus nécessaires où il n'y avoit plus d'ennemis, eurent ordre de passer

300 cavaliers qui compoſoient la garniſon de cette place. Bannier avec 8000 hommes nouvellement levés en Poméranie avoit quitté le Mecklenbourg & inveſti Wansleben (*a*) avec tant de viteſſe & d'habileté, que les impériaux enfermés dans la place, ſe voyant pris au dépourvû & hors d'état d'échapper, avoient accepté les conditions du vainqueur, qui furent que les ſoldats prendroient parti dans l'armée du roi, & qu'on fourniroit aux officiers les moyens de regagner le camp des catholiques. Bannier occupé du projet important de reprendre Magdebourg & les villes voiſines, marcha droit à cette place. Benninghauſen s'approcha avec cinq-mille impériaux pour contrecarrer les deſſeins du ſuédois, & engagea une affaire de cavallerie où il eut même quelqu'avantage. Mais ni une garniſon renforcée de quatorze compagnies ni de fréquentes ſorties, qui ne laiſſoient pas que d'incommoder beaucoup les Suédois dans leurs quartiers, n'empêchérent point l'intrépide Bannier de former le ſiége de Magdebourg.

An. 1631.

Bannier aſſiége Magdebourg.

Axel-Oxenſtierna grand chancelier de Suéde avoit fait lever du monde dans ce royaume & en Pruſſe pour renforcer l'armée de ſon maitre en Allemagne. Il parut au camp du roi à la tête de ſix-mille hommes d'infanterie & de huit-cent chevaux. Guſtave maitre de pluſieurs provinces depuis ſa victoire, & voyant ſon armée accrue de ce renfort, conçut des deſſeins plus élevés & proportionnés à ſes forces. Comme ſon génie travailloit toûjours d'avance, ſes réſolutions en étoient plus promtes & les choſes les plus difficiles lui devenoient aiſées. On eût dit que ſa prévoyance embraſſoit le préſent & diſpoſoit de l'avenir.

Secours qu'Oxenſtierna améne au roi.

Il ſavoit que l'électeur de Baviére faiſoit de grands efforts pour ſe remettre de ſes pertes & que Tilli par ſon ordre voloit au ſecours du Haut-Palatinat. Guſtave penſoit à déranger ces projets; mais avant tout il falloit s'aſſurer des états de Franconie qui auroient bien voulu ne pas ſe déclarer. Il s'adreſſa aux Nurembergeois & leur notifia le motif de ſon armement, leur demandant qu'ils euſſent à ſe décider

Guſtave ne veut entendre à aucune neutralité.

l'Elbe & de ſeconder les opérations du duc de Lunebourg dans la Baſſe-Saxe. Le maréchal Todt avoit huit à dix-mille hommes. Voyez l'*hiſtoire de Guſtave-Adolphe* par M. de M. Tom. III. pag. 394.

(*a*) Ou Wantleben & Wantzleben a deux milles de Magdebourg du côté du païs d'Halberſtadt.

An. 1631.

promptement pour ou contre, en les avertiſſant que s'ils différoient de répondre ou qu'ils cherchaſſent à colorer ce retard par de vaines raiſons, il prendroit ce délai pour une déclaration de guerre; qu'il ne vouloit abſolument entendre à aucune neutralité, & ne leur laiſſoit que deux partis à prendre, le ſien ou le parti contraire. Guſtave parloit en vainqueur à des gens qui avoient ſouſcrit aux réſolutions de l'aſſemblée de Leipſic & qui ſur l'approche des troupes impériales y avoient enſuite renoncé. La pluſpart des bourgeois de Nuremberg étoient proteſtans & occupés de l'aggrandiſſement de leur religion, ils craignoient pour leurs priviléges, ſi la maiſon d'Autriche devenoit toute puiſſante en Allemagne. Le ſenat de Nuremberg s'aſſembla, & après différentes conteſtations on trouva que le plus ſûr étoit de ſe déclarer pour le roi. Sur le champ la ville députa à Tilli pour lui alleguer la loi du plus fort qui ne laiſſe point de choix à faire. Mais cette excuſe ne l'appaiſa point. Il perdoit l'appui d'une ville importante, & dans ſa fureur il ne penſa qu'à tirer de Nuremberg la vangeance la plus complette. (*a*) S'étant porté auſſitôt ſur Rotenbourg & Ochſenfurt, (*b*) places au cœur de la Franconie, il emporta d'emblée d'autres villes qui ne pouvoient être défendues ni ſecourues à tems, & ſe préſenta devant Wertheim, place forte ſur le Mein à l'embouchure de la Tauber, qu'il crut de ſurprendre de même. Mais le roi avoit fait dire au gouverneur d'être ſur ſes gardes, & quand Tilli approcha ce gouverneur fit une vigoureuſe ſortie. En même tems des Suédois qui étoient cachés dans une forêt voiſine lui tombérent à dos, il fut repouſſé & laiſſa deux-mille des ſiens ſur la place. (*c*) Il tourne bride & marche à Nuremberg, réſolu de punir le magiſtrat de ſon man-

Nuremberg ſe déclare pour les Suédois.

(*a*) Tilli étoit dans la Bergſtraſſe, entre Darmſtadt & Mayence.

(*b*) Ochſenfurt n'eſt qu'à deux milles de Wurtzbourg ſur le Mein. Il eſt étonnant que les Suédois qui avoient garniſon dans Wurtzbourg n'ayent pas ſoutenu cet endroit. Rotenbourg eſt ſur la Tauber à ſix milles de Wurtzbourg.

(*c*) C'eſt à peu près le même ſtratagème qui avoit coûté ſix-mille hommes à Tilli devant Wer en. Voyez la *Remarque Militaire* N. à la fin de l'ouvrage. Cela ne doit pas ſurprendre. Les Grès ſe ſont laiſſés tourner trois fois au même paſſage des Thermopyles, par les Perſes, les Gaulois & les Romains. *Militaires au-delà du gange*, par M. de Lo-Looz, Tom. II. pag. 194.

que de foi. Mais il y échoue comme devant Wertheim. Les habitans s'étoient munis de ce qu'il falloit pour leur défenſe, & les impériaux manquant de tout avoient encore les Suédois en flanc qui les harceloient. Tilli devant Nuremberg, ne pouvant faire que des plaintes, en fit de très-améres au magiſtrat, l'exhortant à ne pas s'écarter plus longtems de la ſoumiſſion due au chef de l'empire; mais bientôt laſſé de ces pourparlers inutiles, il prit la route du Haut-Palatinat. Il avoit confié la garde de deux villes de la ſeigneurie de Nuremberg, Lauff (*a*) & Herſpruck, à mille fantaſſins & à cent cavaliers qui devoient lui en répondre, il répandit le reſte de ſon armée dans le margraviat d'Anſpach, (*b*) le Haut-Palatinat & la Souabe.

An. 1631.

Tilli fait de vains efforts pour s'y oppoſer, & ſe retire dans le Palatinat.

Le roi crut néceſſaire de ſe rendre maitre des villes du Rhin avant de ſe porter du côté du Danube, & réſolut d'en faire la conquête en perſonne. Il commença par s'aſſurer des paſſages. C'étoit autant pour n'avoir pas à craindre l'armée combinée des Eſpagnols, du duc de Lorraine & des princes eccléſiaſtiques, que pour ſe conſerver un chemin ouvert aux ſecours conſidérables que la France lui promettoit, & qu'elle lui offroit même. Une partie des troupes ſuédoiſes reſta en Franconie aux ordres du maréchal Horn. Guſtave avec le reſte de ſon armée deſcendit le long du Mein, marcha à Steinheim, & prenant avec lui huit regimens de cavallerie, il vint juſqu'à Hannau. Cette forteresſe avoit été livrée par trahiſon (*c*) au colonel Tubal ou Haubald le 10. de novembre. Le capitaine Brandeis qui y commandoit & le comte de Hannau qui s'y faiſoit traiter de ſes bleſſures reçues à la journée de Leipſic y avoient été pris & y étoient encore comme priſonniers de guerre.

Surpriſe de Hannau.

Le roi fut reconnoitre les environs & prenant ſur la gauche, avec huit compagnies de dragons il s'empara d'Offenbach à deux petites lieues de Francfort ſur le Mein. Jugeant qu'il ne lui ſeroit pas plus

Priſe d'Offenbach.

(*a*) Ce ſont deux paſſages ſur la Pegnitz qui tombe dans la Rednitz ou Regnitz près de Nuremberg. Lauff eſt à un mille & demi & Herſpruck à trois milles de Nuremberg.

(*b*) En haine de ce que Chriſtian margrave d'Anſpach s'étoit donné au roi de Suéde.

(*c*) Voyez la *Remarque Militaire* S. à la fin de l'ouvrage.

O 3

An. 1631. difficile de réduire Francfort, ville grande, & plus connue par ses foires que par sa force, il marcha droit à cette place & fit requérir les habitans de s'allier avec lui. Il lui étoit alors important de s'assurer de cette ville & de la fidélité des habitans. Mais eux qui n'avoient point envie de se départir d'une neutralité toûjours utile au commerce, envoyérent deux députés au roi pour lui représenter le serment qu'ils avoient fait à l'empereur & le préjudice que la guerre alloit apporter à leur négoce. (*a*) Ils employérent ces raisons & d'autres encore qui auroient été trouvées bonnes dans tout autre tems, mais qui furent alors sans effet. Le roi savoit que Francfort qui tenoit un rang distingué parmi les villes libres, n'en étoit pas pour cela plus libre. Le parti catholique y prévaloit, par conséquent l'empereur y étoit le plus fort, & quoique dans une ville neutre ce parti n'auroit pas manqué de nuire aux Suédois, s'il l'avoit pû. Ainsi leur projet de neutralité dut s'évanouir à l'approche de Gustave, d'autant plus que pendant qu'ils verbalisoient l'armée suédoise avançoit, & la magistrature de Francfort n'avoit pas achevé ses délibérations & ses représentations que déja la cavallerie étoit aux portes, & l'infanterie prête à user de force pour y entrer. Les députés accoururent à Offenbach où étoit Gustave & se soumirent à la loi du vainqueur. Les portes de Francfort furent ouvertes le 17. novembre. Les bourgeois consignérent aux Suédois le fort de Saxenhausen bâti pour servir de tête de pont de l'autre côté du Mein. Ce fut le gage de leur fidélité. (*b*) Gustave y laissa le colonel Vitzthum avec six-cent (*c*) hommes, & sans s'ar-

Francfort ouvre ses portes.

(*a*) Gustave leur ôta ce sujet de crainte, en favorisant leur commerce. Car sur les représentations que le magistrat lui fit quelque tems après, que les chemins n'étoient plus sûrs, & que les étrangers craignoient de se mettre en route, Gustave fit publier un Édit le 29. decmebre de cette année par lequel il ordonne aux officires de favoriser les marchands qui voudroient aller aux foires de Francfort, & leur enjoint de punir de mort le soldat qui aura dérobé quelque chose ausdits marchands ou recelé l'effet volé. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 493.

(*b*) Gustave disposa le magistrat & les bourgeois de Francfort à lui preter serment de fidelité & à se conformer aux résolutions de l'assemblée de Leipsic, promettant de ne point donner de secours à ses ennemis. Le succès de cette affaire parut si important à ce prince, qu'il ordonna des jeûnes & des priéres publiques dans toute son armée pour remercier Dieu de ce que la ville de Francfort s'étoit accommodée sans effusion de sang. *Hist. de Gustave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. 18.

(*c*) 74 compagnies d'infanterie & 45 cornettes de cavallerie qui furent encore quelque tems à la solde du roi. *Theat. Europ* Tom. II. pag. 490.

rêter il traversa la ville avec l'armée & poussa la même nuit jusqu'à Hœchst, (*a*) petite place sur le Mein, appartenante à l'électeur de Mayence. La garnison, qui étoit de trois-cent hommes, parut vouloir tenir quelques jours & arrêter le roi, elle osa même tirer sur l'armée royale; mais pensant qu'elle alloit s'attirer une capitulation honteuse & peut-être exposer la ville au pillage, elle se rendit, & presque tous les soldats voyant la fortune abandonner leur maitre prirent parti dans l'armée du roi. An. 1631. Prise de Hœchst le 20. nov.

La fortune favorisoit Gustave, rien ne devoit l'arrêter. Cette place prise, le roi fit attaquer Kœnigstein, (*b*) passage important qui domine tout le païs aux environs. Il détacha un autre corps vèrs Kostheim & Fliersheim (*c*) le long du Mein, avec ordre de jetter un pont de ce côté-là pour que rien ne l'arrêtat dans ses opérations. Gustave étendoit ses soins à tout, il fut voir dresser les batteries qui devoient réduire Fliersheim. La possession de cette place étoit essentielle. Située sur le Mein & voisine de Mayence où le Mein tombe dans le Rhin, elle mettoit les Suédois à couvert des courses de la garnison de Mayence, elle leur assuroit toute la campagne en-deçà du Rhin, & Gustave ayant ses derriéres gardés pouvoit sans rien craindre pousser de ce côté ses conquêtes aussi loin qu'il le voudroit. Le pont de batteaux étoit achevé pour passer l'armée & les provisions nécessaires. Gustave retourna à Francfort y partageant son tems entre les princes du parti avec lesquels il s'entretenoit des moyens de terminer glorieusement les entreprises de cette campagne; entre les ministres étrangers qui attendoient audience, & les malheureux qui venoient implorer sa clémence. Il donna une attention remarquable aux priéres de quelques moines des environs qui demandoient des sauvegardes pour leurs couvents. Il ne voulut jamais permettre qu'ils lui parlassent à genoux, & Progrès du roi dans le cercle du Rhin. Bonté du roi de Suéde.

(*a*) A cinq quarts de mille de Francfort à l'embouchure de la Nidda, qui prend sa source à Laubach dans le païs de Darmstadt. La ville est dans un fond & commandée. Quand on vient de Francfort il faut passer ce ruisseau avant d'entrer dans Hœchst.

(*b*) A deux milles de Francfort sur deux hauteurs.

(*c*) Kostheim vis-à-vis de Mayence dans l'angle que fait le Mein en se jettant dans le Rhin étoit nécessaire au roi pour assiéger Mayence. Fliersheim sur le Mein à un mille de Kostheim.

An. 1631. ne ſe couvrit que quand ces bons péres eurent mis leurs capuchons. (*a*) Ce qu'ils vouloient leur fut accordé, & Guſtave ajouta de magnifiques aumônes aux graces qu'ils avoient demandées. Il fut défendu aux ſoldats ſous les peines les plus rigoureuſes de faire la moidre peine à ces Péres.

Les Eſpagnols envoyent des troupes dans le Bas-Palatinat & dans les villes du Rhin.

Le roi ne s'arrêta dans Francfort que ſix jours. Il venoit de recevoir avis que divers corps d'Eſpagnols & de Flamands levés dans le Luxembourg s'approchoient à grands pas du Palatinat pour ſecourir les garniſons de Mayence, Worms, Franckenthal, Heidelberg & d'autres villes voiſines où les impériaux ſe maintenoient encore. Guſtave laiſſa ſon miniſtre Oxenſtierna négocier avec les ambaſſadeurs & courut rejoindre ſon armée. Fliersheim venoit de ſe rendre après un ſiége de huit jours. Le roi prit avec lui les troupes les plus leſtes, marcha le long du

Eſpagnols ſurpris dans le Rhingau.

Rhin, & profitant d'un chemin peu fréquenté que ſon guide lui avoit fait connoitre, il entra dans le Rhingau, païs connu par ſes excellens vins, & ſurprit (*b*) à Walf un corps d'Eſpagnols & de Comtois, qui furent preſque tous paſſés au fil de l'épée. L'allarme en fut portée dans Rodesheim & Ehrenfeldt, deux places (*c*) un peu au-deſſous de Mayence. Les garniſons déja terraſſées par la peur ouvrirent leurs portes aux Suédois.

Guſtave ſortit du Rhingau & ſe préſenra devant Mayence dont il étoit ſéparé par le Rhin. Il fit tirer quelques coups en paſſant pluſtôt pour ſaluer la ville que pour l'attaquer; car le Rhin dans cet endroit étoit trop large & trop rapide pour le paſſer. Guſtave repaſſa le Mein & s'arrêta dans la Bergſtraſs, petit païs entre trois grandes eaux, le Rhin, le Mein & le Necker. Le Rhin n'en eſt qu'à quatre lieues, Guſtave cherchoit à le paſſer, mais les Eſpagnols prévoyant ſon deſſein avoient brulé ou coulé à fond tous les batteaux. Le roi étoit prêt à renoncer à ſon projet, quand un ſoldat allemand de ſes troupes, qui avoit lié amitié avec un

(*a*) Tout cela ſe faiſoit par conſidération pour le P. Joſeph Capucin que Guſtave ſavoit être le conſeil du cardinal de Richelieu, & chargé de toutes les affaires du Nord. On rapporte qu'à la priſe de Wurtzbourg voyant un Capucin qu'on avoit tué, il en témoigna ſa colére & jura que s'il connoiſſoit l'auteur de ce meurtre il lui paſſeroit ſon épée au travers du corps.

(*b*) Voy. la *Remarque Militaire* T. à fin de l'ouv.

(*c*) Rodesheim & Ehrenfoldt à deux milles de Walff ſont deux petits chateaux en face de Bingen ſur le Rhin.

un pécheur de Gernsheim nommé *Jean Warter*, fut trouver cet ami, & lui fit de grandes offres pour le déterminer à retirer une des barques coulées à fond. Le pêcheur se laissa gagner, & se joignit à un batelier du lieu; ils en retirérent plusieurs avec lesquelles Gustave fit passer deux-mille fantassins à l'autre bord. Le roi fit assurer la descente dans cet endroit par un bon retranchement palissadé d'une façon nouvelle & renforcé de gros arbres couchés en croix. (*a*) Une partie de l'armée passa de la même maniére & Gustave se présenta devant Oppenheim, (*b*) ville assise sur une hauteur & fortifiée à l'ancienne, ayant un mur garni de tours. La garnison avoit le Rhin pour fossé & ne se doutoit jamais que les Suédois le passeroient si aisément. Elle se croyoit donc bien sure, lorsqu'elle se vit attaquée avec un courage que l'espoir du butin changeoit en fureur. Les soldats suédois qui entendoient parler des richesses renfermées dans la place, impatiens d'en jouir, s'élançoient dans les fossés & montoient à la bréche, bravant la mort sur les cadavres entassés de leurs camarades. Les assiégés comptant d'être secourus par la garnison de Mayence, faisoient de leur côté tout ce qu'on peut attendre de braves gens bien commandés. Don-Philippe de Silva, espagnol (*c*) commandoit dans la place & exhortoit la garnison à tenir bon. C'étoit un homme de génie & fait au metier de la guerre, mais il ne croyoit pas le roi en forces & comptoit sur un secours qui ne pouvoit lui manquer. Cependant après deux jours les assaillans avoient détruit & renversé les foibles défenses des assiégés: & se jettant dans la ville l'épée à la main, ils firent main basse sur tout ce qu'ils rencontrérent. Oppenheim abandonné à l'insolence & à la barbarie du soldat pour comble de malheur fut réduit en cendres: une femme yvre y mit le feu. On y avoit trou-

An. 1631.

Gustave passe le Rhin.

Prise d'Oppenheim le 8. decemb.

(*a*) On voit encore le monument élevé en mémoire de ce glorieux passage à un quart de lieue de la ville d'Oppenheim. C'est un lion en marbre posé sur une colonne, ayant la tête couverte d'un casque & tenant en sa patte droite une épée nue. *Hist. de Gustave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. 23.

(*b*) Voyez la *Remarque Militaire* V. à la fin de l'ouvrage.

(*c*) Cet officier ne commandoit point dans Oppenheim, il étoit gouverneur de Mayence. Les historiens disent même qu'il s'étoit vanté qu'il arrêteroit le roi de Suéde & qu'il feroit l'écueil où ce prince feroit naufrage. *M. de M.* Tom. IV. pag. 21.

An. 1632. & de Madrid : les forces des catholiques en ſe partageant s'affoibliſſoient ; & *la Ligue* autrefois ſi redoutable aux proteſtans n'étoit plus qu'un coloſſe épuiſé dont les bras languiſſans ſe refuſoient aux beſoins du corps. Les Suédois profitérent de l'étourdiſſement où ils voyoient leur ennemi plongé. Mayence pris, il leur fut aiſé d'emporter Baccharac & les villes voiſines, qui ſe rendirent à la ſeule vue des coureurs de l'armée ſuédoiſe. Ces villes ſervirent d'éxemple à Wisbaden, (*a*) Hoff, & Kœnigſtein une des meilleures places de l'électeur de Mayence ; toutes ouvrirent leurs portes au vainqueur.

Priſe de Baccharac.

Bernard de Saxe-Weimar, deſcendant de ce Jean-Frédéric à qui Charles-quint avoit ôté ſes états, venoit de paſſer au ſervice du roi avec quatre-mille hommes & le titre de meſtre de camp-général. Il étoit auſſi heureux que brave, en voici une preuve. On étoit au commencement de janvier. Weimar envoya cinq-cent cavaliers aux portes de Manheim, qui ſe dirent des impériaux pourſuivis par les Suédois, & demandoient à entrer. Chemin faiſant ils avoient appris de quelques déſerteurs l'état de la place, enſorte qu'il ne leur fut pas difficile de tromper & ſentinelles & officiers, d'en impoſer même au Gouverneur en prenant des noms connus & en donnant des indices vraiſemblables. Mais ils ne furent pas pluſtôt reçus dans la place qu'ils firent main baſſe ſur ceux qui gardoient les portes, & courant le ſabre à la main ſur tout ce qui ſe montroit, ils donnérent le tems à l'infanterie qui les ſuivoit de s'aſſurer de la place. Il y eut près de trois-cent eſpagnols de tués. Le gouverneur & les officiers furent priſonniers de guerre (*b*).

Surpriſe de Manheim.

La France n'avoit pû voir ſans inquiétude les Suédois en moins de deux années s'étendre des bords de la Baltique juſqu'aux rives de Rhin. La crainte qu'ils ne pénétraſſent plus avant avoit porté le miniſtre de Louis XIII. à faire entrer une armée dans l'évêché de

(*a*) Visbaden à 1½ mille de Mayence de l'autre côté du Rhin.

(*b*) Voyez la *Remarque Militaire* Y. à la fin de l'ouvrage.



LES DERNIERES CAMPAGNES ET NEGOCIATIONS DE *GUSTAVE-ADOLPHE* EN ALLEMAGNE.

LIVRE TROISIÉME.

SOMMAIRE.

Suite des progrès du roi de Suéde dans le cercle du Rhin, & dans la Franconie: prise de Donawert: entrée des Suédois dans la Baviére: passage du Lech: mort de Tilli: portrait de ce vieux général: conditions ausquelles Walstein se charge du commandement: surprise de Ratisbonne: l'harmonie rétablie entre les Bavarois & les Impériaux: Walstein entre en campagne: portrait de cet homme singulier: la Bohéme reprise sur les Saxons: progrès du duc de Weimar en Souabe: la ville de Nuremberg envoye des députés à Walstein: conduite du général à leur égard: camp des deux armées devant Nuremberg: attaque du camp de Walstein.

LA prise de Mayence déconcerta les Impériaux & fut un coup de foudre pour les Espagnols campés aux environs, qui ne trouvoient plus de digue assez forte pour s'opposer à des succès si rapides. (*a*) Les princes ecclésiastiques se voyoient sans appui: la confusion régnoit dans les conseils de Vienne An. 1632.

(*a*) Les Espagnols après la perte d'Oppenheim & de Mayence avoient encore Creutznach sur la Nahe à six milles de Mayence, tout le Hundsruck qui est le païs entre le Rhin, la Nahe & la Moselle, Trèves & Coblentz deux postes importans sur la Moselle pour entretenir la communication des Païs-Bas dans le Bas-Palatinat, & la Wetteravie païs entre la Hesse & la Westphalie.

P 2

An. 1632. „quitter pour venir camper en plein hyver au milieu des neiges de „l'Allemagne; au lieu qu'avec de l'argent l'empereur trouveroit dans „les Païs-Bas autant de ſoldats qu'il en voudroit. Il dit qu'il con„noiſſoit les forces & la richeſſe de l'électeur de Baviére, mais qu'il „ſavoit auſſi que ce prince ne prodiguoit pas ſes tréſors & qu'il n'avoit „que de mauvaiſes troupes; que Wallſtein pouvoit avoir beaucoup „d'argent, mais que c'étoit auſſi ſon ſeul mérite; qu'il ne voyoit en „lui qu'un homme ſingulier, un héros de comédie, un fou, haï des „Bavarois & mépriſé de l'Eſpagne. Quant aux François, il ajouta „qu'on auroit pû s'en promettre beaucoup d'aſſiſtance, ſi la France „n'étoit toute auſſi portée que d'autres à reculer ſes limites; que „les François n'étoient pas gens à venir déſarmer les Lorrains unique„ment pour faire plaiſir aux Suédois; que ſous le beau prétexte d'aſ„ſurer la frontiére, ils entroient dans les états des uns & des autres „tantôt comme protecteurs tantôt comme arbitres, & qu'ils penſoient „beaucoup plus à profiter des diviſions qui s'étoient élevées dans l'em„pire qu'à les faire tourner à l'avantage du parti proteſtant; que com„me les grands ne ſont amis qu'autant qu'ils trouvent leur intérêt à „l'être, la France ſe ſervoit des Suédois pour affoiblir la maiſon „d'Autriche, & qu'il étoit à craindre qu'elle ne ſe tournât contre ces „mémes Suédois dès qu'elle les verroit trop puiſſans; (*a*) qu'il ſuffiſoit de

(*a*) La France attentive à ſes intérêts trouvoit un grand avantage à ſe ſervir de Guſtave-Adolphe pour affoiblir la maiſon d'Autriche. Cependant pour contre-balancer les progrès de la Suéde ſans contrevenir au traité de Beerwald, elle prit ſous ſa protection les états catholiques de l'empire, qui voulurent embraſſer la neutralité. Cette politique s'eſt toûjours ſoutenue dans la guerre de trente ans, au grand regret des Suédois, comme le prouve l'inſtruction de la cour de France à ſes miniſtres à Munſter en 1646. „La ſeule conſidération, dit le comte „de Brienne dans cette inſtruction, qui a porté la „France à joindre ſes armes à celles de Suéde a été „la néceſſité abſolue qu'elle avoit de modérer la „puiſſance de la maiſon d'Autriche qui alloit s'aug„mentant chaque jour aux dépends des autres prin„ces, & qui viſoit auſſi à s'accroitre aux nôtres, & „à ſe reudre à la fin maitreſſe de tout ſi elle eût pû. „Mais aujourd'hui, (en 1646.), dans l'état où ſont „les affaires il y a raiſon de craindre dans l'Allema„gne la trop grande puiſſance du parti proteſtant, „ſoutenu comme il l'eſt de la couronne de Suéde... „de façon que ſi l'ambition démeſurée de la maiſon „d'Autriche nous a obligés de nous ſervir de tous „moyens pour lui former des obſtacles, nous ne „devons pas nous endormir lorſque nous reconnoiſ„ſons que l'application & la paſſion avec leſquelles „les proteſtans tâchent de ſe rendre redoutables ne „ſont pas moins à craindre &c." *Mémoires & Négoc. ſecret.* Tom. I. pag. 63-65.

An. 1632.

„de Todt & de Tubal (Haubald) (*a*) pour tenir en échec Tieffen-„bach & Gœtz en Siléſie; que l'électeur de Saxe entré en Bohéme „n'auroit pas de peine à renverſer les projets de Walſtein: que Ban-„nier obſerveroit les mouvemens des Bavarois, & qu'il ne s'agiſſoit plus „que d'avoir ſes derriéres gardés du côté du Palatinat pour être ſûr „d'une victoire aiſée de tout autre côté."

Les Suédois jettent les fondemens de Guſtave-bourg.

Chacun ſe rendit à l'opinion du roi. Mais avant tout il falloit s'aſſurer d'une retraite & couvrir le flanc de la Franconie. Guſtave chercha lui-même un terrein convenable & n'en trouva pas dont l'aſſiette fût plus heureuſe que l'angle formé par le Rhin & le Mein vis-à-vis de Mayence du côté du Palatinat. Il fit tracer en ſa préſence le plan d'une fortereſſe à ſept baſtions. Cette place eût été d'autant plus importante pour les Suédois, qu'aſſiſe au centre de l'électorat de Mayence & du Palatinat, ſur les rives du Rhin & du Mein, elle devenoit la clef de ces deux grandes eaux & auroit tenu en reſpect les peuples du Haut & du Bas-Rhin. Peut-être méme qu'en aſſurant ſes conquêtes de ce côté-là, Guſtave cherchoit à ſe ménager un chemin toûjours ouvert pour les conquêtes éloignées qu'on croit qu'il méditoit. Il voulut que cette place portât ſon nom; elle fut appellée *Guſtavebourg* comme qui diroit *le fort de Guſtave.* (*b*) Mais ſes ſoldats qui ſe moquoient des catholiques l'appelloient *le fléau des prêtres*, (*c*) parce qu'étant, comme j'ai dit, en face de Mayence &

(*a*) C'eſt ainſi que M. de M. appelle cet officier dont le nom eſt ſinguliérement défiguré dans les hiſtoriens. Le comte *Gualdo, de Prades* & le *Soldat Suédois* appellent indifféremment TUBAL l'officier qui détruiſit le magazin de Freyſtadt la nuit du 29. au 30. juillet & celui qui arriva le 18. août du côté de Steinau en Siléſie avec un petit corps de Suédois. L'auteur du *Theat. Europ.* nomme le premier TUPATEL & TUBATEL, l'autre TUBALD. Le docteur *Hart* appelle l'un DUVAL & l'autre DEWBATEL, enfin M. de M. dans ſon *hiſtoire de Guſtave-Adolphe* nomme DEWBATEL celui qui étoit au camp de Nuremberg au mois de juillet & qui défendit la citadelle de Cobourg le 3. octobre, pour le diſtinguer de celui qui étoit en Siléſie au mois d'août qu'il nomme HAUBALD. J'aurois bien voulu pouvoir rétablir auſſi ſûrement d'autres noms ſuédois ou allemands que l'auteur italien a rendu méconnoiſſables. J'y ai donné tous mes ſoins, mais quand on eſt obligé de deviner ſans ceſſe, on ne ſe flatte pas d'avoir toûjours rencontré juſte.

(*b*) Cette fortereſſe fut achevée en 1633. & dans la ſuite démolie, enſorte qu'à peine on en voit aujourd'hui quelques ruines. *Maty* Dict. géogr.

(*c*) Les ſoldats de Guſtave appelloient cette fortereſſe PFAFFENTRAUB ou PFAFFENZWANG *entraves des prêtres;* ce qui rend mieux la penſée de l'auteur que le *Caſtigo de' Preti*, fléau ou chatiment des prêtres. *Theat. Europ* Tom. II. pag. 604.

An. 1632.

Bannier léve le fiége de Magdebourg.

qui croyoit Pappenheim beaucoup plus fort que lui s'étoit retiré en bon ordre à Calbe (*a*) du côté de l'Elbe, où il avoit pris une pofition avantageufe pour éviter tout engagement avec un corps qu'il penfoit être fort fupérieur au fien, & pour ne pas contrevenir aux ordres de fon maitre. Car ce prince ne fouffroit pas que fes généraux détachés acceptaffent le combat, s'ils n'étoient fûrs de la victoire. De cette maniére il obligeoit les Impériaux à partager leurs forces, il facilitoit fes conquêtes, & étoit plus en état de battre en détail une armée qu'il ne trouvoit jamais raffemblée. (*b*) Pappenheim après avoir délivré Magdebourg & fait quelques tentatives infructueufes fur le camp des Suédois à Calbe, rentra dans la ville & pouffa fon avantgarde jufqu'à Gommern. Ce lieu dépendant de l'archevêché aux confins de la Saxe fut mis à feu & à fang par le colonel Kleiner qui ne traita pas avec plus d'humanité Muhlingen, Schœnebeck, Saltza & les villages des environs. Il auroit étendu fes cruautés plus loin fi le duc George de Lunebourg que fa religion & les fuccès de Guftave-Adolphe venoient d'attacher au parti de la Suéde, (*c*) ne fe fut jetté fur Wolfenbuttel. Le danger où étoit cette place importante obligea Pappenheim de revenir fur fes pas. Wolfenbuttel au centre des états de Brunfwic,

Anglois & les Suédois à Saltza, la cavalerie & les dragons cantonnérent dans Welsleben. Enfuite il fe retira avec fa petite armée dans le camp de Calbe. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 512. M. de M. rapporte le même fait avec cette différence que felon lui le Suédois logea fon armée dans les trois endroits ci-deffus avant la découverte du projet de Pappenheim. Il ne fait pas attention que ce projet n'étoit que pour délivrer Magdebourg & qu'il devient inutile fitôt qu'il fuppofe le fiége levé, & les Suédois retirés.

(*a*) Calbe ou Kalbe à trois-milles de Magdebourg eft fur la Saale, que Bannier paffa & qui couvroit le front de fon camp.

(*b*) L'hiftorien *de Prades* prête à Guftave une idée de plus: il dit que c'etoit afin qu'une défaite particuliére ne le détournât pas de pourfuivre fes opérations contre le gros de l'armée impériale.

(*c*) De la maniére dont l'auteur s'exprime on croiroit que le duc de Lunebourg commandoit des troupes à lui appartenantes: c'étoit celles du cercle de la Baffe-Saxe dont les états lui avoient confié le commandement. La victoire de Leipfic fit tant d'impreffion fur les états du cercle de la Baffe-Saxe qu'ils réfolurent dès ce tems-là de fuivre le parti de la Suéde. Il fe tint à cet effet une affemblée à Hambourg, où l'on convint d'accorder au roi une groffe fomme d'argent à condition qu'il prendroit la Baffe-Saxe fous fa protection. Mais le roi de Dannemarc s'y oppofa fous prétexte qu'il étoit mal-féant de fe rendre tributaire d'un prince étranger. Les états auroient pû répondre qu'il étoit auffi mal-féant au roi de Suéde de fe mettre à leurs gages. Le roi Chriftian qui aimoit la guerre confeilla de lever des troupes, efpérant d'en avoir le commandement. On leva en effet fix-mille hommes de pied & cinq-cent chevaux pour la défenfe commune du cercle, & George de Lunebourg-Zell, frére du duc régnant, fut chargé de les commander.

ſitué avantageuſement ſur la riviére d'Ocker, (*a*) étoit d'une néceſſité indiſpenſable pour les troupes de Pappenheim. C'étoit leur place d'armes, ils tiroient de-là leurs ſubſiſtances; & ſi cette ville par intelligence ou autrement paſſoit au pouvoir des Suédois, c'étoit pour les proteſtans un avantage dont les ſuites ne pouvoient qu'être funeſtes aux catholiques. An. 1632.

Pappenheim abandonne Magdebourg

Pappenheim ſe renforça de la garniſon de Magdebourg. Cette malheureuſe ville lui auroit trop coûté à défendre, il la fit piller & démanteler, prit ſon chemin par Séehauſen & arriva à Wolfenbuttel à la fin de janvier 1632. Magdebourg étoit une place trop néceſſaire au parti du roi pour l'abandonner. Bannier y entra auſſitôt, donna ſes ſoins au rétabliſſement des fortifications, & ſe mit à la pourſuite de Pappenheim. Il courut s'emparer de Steinbruck (*b*) dans l'évêché d'Hildesheim, pour ôter aux Impériaux ce paſſage important ſur l'Ocker. Les Suédois les y attendoient & comptoient les attaquer avec avantage. Mais Pappenheim quoiqu'entouré d'ennemis (*c*) avoit pris de ſi ſages meſures dans ſa marche qu'il atteignit Beterloo ſur la Glien entre le comté de Hoya & l'évêché d'Hildesheim. Il mit à contribution les villes des riches duchés de Brunſwic & de Lunebourg entre le Weſer & l'Elbe, & comme il avoit beſoin d'une place & d'un fleuve pour aſſurer ſa retraite, il entra dans Hamelen (*d*) qui le rendoit maitre du Weſer & lui ſervoit à conſerver les villes encore attachées à l'empereur. Il ſe défendit, ſe maintint partout & eut la gloire d'arrêter avec ſa petite armée un ennemi ſupérieur, mais qui le craignoit connoiſſant les reſſources que ſon eſprit & ſon courage lui ſuggéroient au beſoin.

(*a*) Wolfenbuttel à 2 milles de Brunſwic ſur l'Ocker qui prend ſa ſource dans le païs de Wernigerode & ſe jette dans l'Aller près de Giffort.

(*b*) Steinbruck entre Hildesheim & Brunſwic à 4 milles de la derniére: elle eſt comme une isle entourée de la Fuſe qui ſe jette dans l'Elbe près de Zell.

(*c*) Le duc Guillaume de Weimar s'étoit joint au maréchal Bannier près d'Oſterwick avec un corps de dix-mille hommes qu'il venoit de lever dans la Thuringe, enſorte que le comte de Pappenheim avoit ſeize ou dix-ſept-mille hommes contre lui.

(*d*) Hamelen dans le comté de Schaumbourg ſur le Weſer.

An. 1632.

Siége de Creutznach.

Gustave maitre d'une grande partie du Bas-Palatinat cherchoit une place qui lui assurât la possession des villes du Rhin, & qui lui facilitât la conquête de celles de la Moselle dans l'électorat de Trèves, après qu'il auroit éloigné les Espagnols en leur ôtant la meilleure place qui leur restoit de ce côté-là. Creutznach sur la Nahe lui parut réunir tous ces avantages; il résolut de s'en ouvrir l'entrée. La Nahe est une riviére qui sort d'un petit lac dit le *Scheidemberger-Wagh* dans le duché de Deux-Ponts, & qui tombe dans le Rhin à Binghen. L'état de la place & la force de la garnison rendoient l'entreprise difficile. Mais rien ne pouvoit arrêter Gustave dans l'éxécution d'un projet dès qu'il en voyoit la nécessité. Il quitte Mayence le 2. de janvier, fait élever trois grandes batteries contre la ville & la foudroye de trois côtés. Les assiégés pour la pluspart Espagnols (nation fiére, courageuse & d'une habileté singuliére dans les siéges) se piquérent de répondre au canon des Suédois par un feu non moin soutenu. Don-Philippe de Silva s'étoit renfermé dans la place pour la défendre avec ce courage & cette intelligence qui l'avoient toûjours tiré des mains de l'ennemi. Gustave courut risque de la vie devant Creutznach, car en s'avançant pour animer le soldat, un page fut tué à ses côtés d'un coup de mousquet comme il présentoit une lettre au roi. Sur quoi M. de Pauch ambassadeur de Hollande, témoin de cet accident, conjura le monarque de vouloir bien ne pas tant s'exposer, le suppliant de penser que le maintien de la liberté publique tenoit à sa conservation. Le roi répondit en riant: *Monsieur l'ambassadeur, on ne prend pas les villes sur son fauteuil. Vous savez que les écoliers ferment leurs livres dès que le régent a le dos tourné, & sans moi mes soldats auroient les mains dans leurs poches.* Puis prenant un ton sérieux: *mon heure n'est-elle pas écrite dans le ciel, pouvons-nous changer quelque chose aux décrets de la providence?* Le peu de soin que ce monarque prenoit de sa vie, venoit comme on voit d'une erreur qui avoit trouvé place dans la tête de ce sage roi, il croyoit une prédesti-

Raisons pourquoi le roi s'expose comme le simple soldat.

ration abſolue. Dans le moment un colonel qui s'étoit abſenté pour ſe faire raſer s'approcha du monarque & lui demanda ſes ordres : *Ah, le brave Damoiſeau*, s'écria Guſtave en le voyant, *qui met plus de tems à ſe faire le poil, que je n'en mets à prendre une ville!* En même tems il s'avance & ordonne de reſſerrer la place qui le fut auſſitôt; nouvelle preuve de ce que le roi venoit de dire. En effet quelle ne doit pas être l'ardeur qu'inſpire la préſence d'un roi qu'on voit être le premier qui affronte les dangers? Guſtave fit donner trois aſſaults furieux après leſquels la ville écraſée par plus de dix-ſept-cent bombes depuis quatorze jours que le ſiége duroit, fut trop heureuſe de ſe rendre aux conditions honorables qui avoient été accordées à la garniſon de Mayence. Ainſi fut pris Creutznach au grand étonnement de ceux qui connoiſſoient ſa force (*a*) & qui ne penſoient pas que ce fut une ville à prendre *ſans quitter la botte*. Guſtave alors chargea le maréchal Horn & Guillaume de Weimar ainé du duc Bernard d'entrer dans l'évêché de Bamberg partie de la Franconie, entre le Mein & la Bohéme, (*b*) où l'évêque eſt ſouverain. Ils avoient ordre de prendre la ville & d'arrêter les levées d'hommes & les autres préparatifs que Tilli & Aldringer faiſoient dans cet évêché. Bamberg fut pris, mais les Suédois n'en furent pas longtems maitres (*c*): Tilli les força bientôt à repaſſer le Mein & à ſe réfugier dans Schweinfurt. (*d*)

An. 1632.

Les Suédois en Franconie.

Le roi étoit dans Francfort lorſqu'il apprit la nouvelle de cet échec. Sur le champ il pourvut à la ſureté des villes du Rhin, (*e*) & prenant avec lui un grand train d'artillerie & tout ce qui étoit néceſſaire pour la marche du corps qu'il commandoit en perſonne, il s'a-

(*a*) La ville n'eſt pas forte, elle eſt dominée par le Gauczenberg & fut priſe à la premiére attaque. Mais la garniſon s'étoit retirée dans le fort, où une partie ſauta en l'air par l'effet d'une mine des Suédois, le reſte ſe rendit.

(*b*) L'auteur devoit dire entre le Mein & le margraviat de Bareuth qui confine à la Bohéme.

(*c*) Voyez la *Remarque Militaire* Z. à la fin de l'ouvrage.

(*d*) Cet échec des Suédois coûta cher au duc de Baviére qui avoit fourni des troupes à Tilli pour déloger celles du roi de l'évêché de Bamberg. Voyez plus bas la note ſur *Donawert & Ingolſtadt*.

(*e*) En partant pour la Franconie, Guſtave avoit laiſſé ſon grand chancelier Axel-Oxenſtierna pour commander ſur le Rhin avec des troupes ſuffiſantes. Il avoit établi ſon quartier-général à Mayence.

An. 1632.

vança le long du Mein, prit par Steinheim & Aschaffenbourg, il arriva à Schweinfurt & joignit le maréchal Horn à Geltersheim, (*a*) bien résolu d'aller au devant de l'armée catholique & de livrer bataille à Tilli. Prenant à droite, il descendit vèrs Kitzing, entre Wurtzbourg & Bamberg, dont Tilli avoit fait sa place d'armes. Ce général venoit de l'abandonner à l'approche de troupes supérieures aux siennes en nombre & en courage, & s'étoit retiré dans le Haut-Palatinat. Il comptoit que les renforts qu'il avoit jettés dans Cronach (*b*) & Forcheim, deux bonnes places de la Franconie, suffiroient pour arrêter l'armée suédoise jusqu'à ce qu'il eût reçu les secours qu'il attendoit des états de l'empereur. Avec ces secours il se croyoit en état de reparoitre en campagne & de regagner ce qu'il avoit perdu à la journée de Leipsic. Mais Tilli paroissoit fuir & qui fuit communément a peur. Le roi en eut plus d'ardeur à le poursuivre, & conçut le dessein de lui faire passer le Danube & de l'attaquer en rase campagne. En conséquence Gustave Horn eut ordre de marcher du côté de Winsheim entre Nuremberg & Wurtzbourg & de pousser jusqu'à Habersdorf (*c*) & Schwobach (*d*) en Franconie.

Tilli se retire dans le Haut-Palatinat.

Tilli avoit fait rompre les ponts dans sa retraite, ruïné les chemins & brulé toutes les subsistances pour donner le tems aux secours qu'il attendoit de Walstein & du duc de Baviére d'arriver. Mais Gustave que rien ne pouvoit arrêter étoit déja dans la plaine de Nuremberg le 25. fevrier, sans que les Impériaux s'en doutassent.

Gustave passe son armée en revue à Nuremberg.

Le roi fit la revue de son armée qui étoit alors de cent-trente escadrons & de quatre-vingt-six compagnies soutenues de 28. piéces de gros canon. Il côntinua sa marche en bataille & prit la route de Donawert que son pont sur le Danube rendoit un poste important, & la

(*a*) C'est un village à un demi-mille de Schweinfurt sur un petit ruisseau qu'on nomme Weren.

(*b*) Cronach sur la riviére de même nom dans l'évêché de Bamberg à 4 milles de Bareuth.

(*c*) Habersdorf sur la Bieber entre Schwobach & Windsheim.

(*d*) Schwobach à 2 milles de Nuremberg sur l[illegible] Schwobach.

la clef de la Baviére. Cet électorat, un des plus beaux de l'Allemagne mais découvert, n'avoit absolument que la seule ville d'Ingolstadt qui pût passer pour une bonne place. Gustave arriva devant Wildsbourg (*a*) dans le marquisat d'Anspach, & fit dire au gouverneur de lui ouvrir s'il n'aimoit mieux exposer la garnison à être passée au fil de l'épée. Comme cette place est sur une hauteur de difficile accès, les menaces du roi ne firent aucun effet sur cet officier qui étoit le jeune comte de Pappenheim. Il répondit qu'il s'y feroit enterrer, & le roi passa outre. Il ne vouloit pas donner le tems aux catholiques de pourvoir à la défense du Danube, comme Tilli l'auroit bien souhaité, & arriva devant Donawert au commencement de mars. (*b*) Un fort que les Impériaux venoient de construire sur une hauteur qui dominoit la ville n'étoit pas tout à fait achevé. Il fut attaqué & pris. La ville exposée alors à tout le feu du canon & aux assauts des Suédois, n'avoit que de foibles remparts à opposer à une artillerie qui perçoit & tours & retranchemens. Dans cette extrémité le gouverneur (c'étoit le duc Rodolphe-Maximilien de Saxe-Lawenbourg) n'espérant pas de secours, crut en avoir assez fait avec huit compagnies d'infanterie & quelques escadrons, & prit ses mesures pour échapper avec sa garnison. La brêche étoit faite & les Suédois prêts à donner l'assaut. Le duc sortit sous le feu des assiégeans, fit rompre le pont & prit la route d'Ingolstadt, au grand regrêt de Tilli qui voyoit la fortune lui tourner le dos partout. Les Suédois entrérent dans la ville & rétablirent le pont; la cavallerie sous la conduite d'Hepburn passa le Danube & désola le plat païs. (*c*) Ce

An. 1[illegible]

Prise de Donawert.

(*a*) Sur une hauteur près de Weissembourg aux [illegible]s-de l'évêché d'Eichstædt. Le roi marchoit [illegible]'armée sur la droite, & le corps de Horn sur [illegible]che. Le roi étoit à la source de la Retzate qui [illegible] dans la Rednitz, & le maréchal étoit à six [illegible]'us bas près de la Rednitz.

(*b*) Voyez la *Remarque Militaire* Aa. à la fin de [illegible]e.

(*c*) Pour se vanger de l'électeur de Baviére qui [illegible] joindre ses Bavarois à l'armée de Tilli pour [illegible]s Suédois de Bamberg; ce que Gustave regardoit comme une infraction de la neutralité que ce monarque avoit proposée à Maximilien par l'entremise de la France. Voyez les conditions du traité dans *l'histoire de Gustave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. 58. & suivantes. Ce qu'il y eut de malheureux pour ce prince, c'est que le ministére de Vienne qui avoit eû connoissance de ce projet de neutralité, apprenant que le roi de Suéde alloit entrer en Baviére, ne fit pas tout ce qu'il auroit pû faire pour l'empêcher, ni Walstein pour obliger les Suédois d'en sortir.

An. 1632. coup fut d'autant plus terrible pour les Bavarois qu'ils n'étoient point accoûtumés à souffrir de la guerre, & que la différence de religion devoit rendre la situation de ces malheureux habitans encore plus dure.

Cependant sur les nouvelles que le roi reçut de l'armée ennemie, il laissa le colonel Ruthwin dans Donawert pour y commander, & fut jusqu'à Druisse. Il logea son armée le long de la petite riviére de Schmutter qui se perd dans le Danube près de Donawert, & resta là pour observer les mouvemens de Tilli qui venoit de se renforcer d'un gros corps de Bavarois, & qui se tenoit à Rain de l'autre côté du Lech, ayant mis entre les deux armées cette grande riviére qui prend sa source dans le Tirol, sépare la Baviére de la Souabe, & se jette dans le Danube à Donawert. Gustave assembla ses officiers. Il leur dit „le dessein qu'il avoit de s'emparer de la Baviére, & leur fit voir „l'avantage qu'il pouvoit se promettre de la possession de cet électorat; „soit en gagnant l'amitié de l'électeur à des conditions honnêtes, soit „en ruinant son païs pour rendre l'alliance du Bavarois inutile à l'em-„pereur: ajoûtant qu'alors il lui seroit aisé de pénétrer en Autriche & „d'attaquer Ferdinand au cœur de ses provinces." Mais la difficulté étoit de passer le Lech en présence de l'armée catholique qui défendoit l'autre rive. Le roi dans ce moment n'écoutant que son courage dit à ses officiers, que *cette entreprise hardie alloit étonner l'ennemi, & qu'il falloit l'exécuter.* (a) A quoi le maréchal Horn qui ne donnoit rien au hazard, répliqua „que ce seroit trop pour les Suédois d'avoir à la „fois contre eux un ennemi retranché, le désavantage du terrein, une „eau rapide & rien pour la passer; qu'une telle entreprise lui paroissoit „hazardée, sujette à de grandes difficultés & qu'il supplioit Sa Majesté „de vouloir bien y penser; que si cette expédition venoit à manquer, „c'en seroit assez pour relever le courage abattu des catholiques à qui „il ne manquoit que de sentir leurs forces pour résister aux plus grands

Conseil que le roi tient avant de passer le Lech.

(a) Vous verrez, leur dit-il, que la chose réussira, suivant la maxime „qu'il est possible d'exé-„cuter plusieurs desseins difficiles, justement par la „raison, que la pluralité des hommes les supposent „impraticables." *Hist. de Gustave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. 485.

„efforts du parti proteſtant; qu'on étoit en païs ennemi, qu'il ne „voyoit point de place de retraite; que Walſtein, qui s'étoit fortifié „aux dépends de la Bohéme & du Haut-Palatinat, viendroit acculer „l'armée ſuédoiſe dans quelque coin où il ne lui reſteroit d'autre parti „que d'accepter un combat périlleux ou de ſe laiſſer détruire en détail; „qu'il lui paroiſſoit plus convenable de remettre ce paſſage à une autre „occaſion; qu'il falloit entrer en Moravie, & ſe jetter ſur l'armée „que Walſtein formoit dans cette province; qu'en la détruiſant on „abattoit la tête de ce grand corps, & que les autres membres ſe„roient bientôt ſans action." An. 1632.

Le roi s'emporta avec ſa vivacité ordinaire qui ne lui permettoit jamais de voir le danger. Il dit „qu'il ne falloit pas tant de diſcours „pour paſſer une riviére; que les impériaux étoient encore étourdis de „leur défaite; que ces renforts dont on parloit tant n'étoient compo„ſés que de gens de la campagne plus accoûtumés à mener la charrue „qu'à manier les armes; que la fortune eſt du côté des plus hardis, „& tourne le dos aux timides; que Donawert bien gardé étoit une „retraite ſuffiſante, & qu'il ne falloit pas donner le tems de ſe refaire „à une armée qui ſous un vieux chef plein de ruſes pouvoit reprendre „ſon ancienne force & rétablir ſa gloire; que Walſtein étoit encore „loin & n'avoit raſſemblé juſqu'ici que peu de troupes, formées à la „hâte, qu'il n'y avoit donc rien à craindre de ce côté-là." Et parlant des avantages & des richeſſes que ſon armée alloit trouver dans la Baviére & en Souabe, ſon opinion fut bientôt celle du plus grand nombre.

Mais avant tout il étoit de ſon intérêt de s'aſſurer des villes ſituées entre le Lech & l'Iler. (*a*) Il donna quelques uns des meilleurs régimens à Horn qui fut juſqu'à Ulm ſur le Danube, ville libre, bien fortifiée & une des plus riches de la Souabe. (*b*) Les bourgeois preſque tous proteſtans n'attendoient pour ſe déclarer que le moment où la ſu- Ulm ſe rend aux Suédois.

(*a*) L'Iler deſcend des montagnes du Tirol & ſe jette dans le Danube à Ulm, ſon cours eſt parallele à celui du Lech, ces deux riviéres ne coulent qu'à huit milles l'une de l'autre.

(*b*) Voyez la *Remarque Militaire* Bb. à la fin de l'ouvrage.

An. 1632.

périorité des armes de la Suéde les y forceroit. Le général ſuédois avoit ordre de traiter avec le magiſtrat & de s'aſſurer des villes voiſines, ce qui ne lui fut pas difficile. Il rangea ſous l'obéiſſance du roi toutes les places le long du Danube depuis Ulm jusqu'à Donawert, (*a*) toutes ne pouvant oppoſer aux attaques d'une armée victorieuſe que de vieux murs & point de garniſons. Elles envoyoient leurs clefs & de bonnes contributions au devant du vainqueur; mais les commiſſaires Suédois avoient ordre de traiter avec douceur les habitans des villes. Ainſi, pour gagner leur affection, ces officiers leur demandoient toûjours moins qu'ils n'avoient donné aux impériaux. Par ce procédé généreux ils effacérent habilement les fauſſes impreſſions que des fanatiques laiſſoient par tout de la conduite des Suédois, & ce déſintéreſſement marqué leur gagna tous les cœurs. (*b*)

Tilli jette du ſecours dans Augsbourg.

Des progrès ſi rapides donnérent de l'inquiétude au magiſtrat d'Augsbourg qui étoit catholique. Quoique la bourgeoiſie fut nombreuſe, & qu'avec les ſoldats que la ville entretenoit elle eût pû ſe défendre en cas d'attaque, cependant l'électeur de Baviére craignit que les proteſtans, qui faiſoient le plus grand nombre, ne ſe tournaſſent du côté des Suédois. Le ſeul moyen de s'aſſurer des habitans étoit de mettre une bonne garniſon bavaroiſe dans la ville. Maximilien négocia ſecrétement avec le magiſtrat, & fit ſi bien qu'il entra peu après dans Augsbourg deux compagnies de cavallerie & deux-mille fantaſſins, qui déſarmérent les proteſtans, & prirent poſſeſſion des portes, des places publiques & des magaſins.

Paſſage du Lech.

Cependant Guſtave avoit réſolu de paſſer le Lech malgré Tilli & toute l'armée catholique qui étoit à l'autre bord. Il fut longtems à éxaminer les rives de cette riviére, il la fit ſonder pour découvrir ſi

(*a*) C'étoit donc Hochſtædt, Dillingen, Lauingen, Gunſtbourg, Liebheim &c.

(*b*) Guſtave ne pouvoit ſouffrir que ſes officiers ni ſes ſoldats éxigeaſſent la moindre choſe des habitans. Il diſoit que *l'art de la guerre étoit un art libéral* & qu'il faiſoit une grande différence entre un guerrier & un marodeur, entre un héros & un croate. *Hiſt. de Guſtave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. 485.

elle étoit guéable & s'assurer de sa profondeur. Enfin trouvant le lieu convenable, il y fit faire un retranchement, & mit en batterie soixante & dix piéces de canon qui foudroyérent le camp ennemi sur la rive opposée. Les Impériaux opposoient le feu de leurs retranchemens au feu des Suédois, & le passage disputé avec opiniâtreté coûtoit déja bien du sang. On n'en étoit pas plus avancé du côté des Suédois, lorsque le duc Bernard de Weimar, toûjours heureux & digne d'associer son bonheur à celui de Gustave, vint dire au roi que plus bas vers Obendorf la riviére étoit guéable de l'autre côté d'une petite isle. Le roi lui ordonna de s'emparer de l'isle. Il falloit des barques pour y arriver. On les mit sur des chariots pour aller plus vite; & tandis que Gustave tentoit de son côté le passage, Weimar fit passer ses volontaires dans l'isle avec ordre au colonel Wrangel qui les commandoit de s'y retrancher en cas de besoin & de s'y maintenir jusqu'à ce que le pont de batteaux fut achevé. Le canon & l'infanterie étoient disposés de façon à prendre l'ennemi en flanc. Tilli s'apperçut de ce dessein & fit les plus grands efforts pour s'y opposer. Mais les Suédois restérent maitres du poste & le pont fut achevé, malgré le feu des Impériaux qui ne pouvoit rien faire aux travailleurs couverts par une demi-lune que les Suédois avoient eû le tems d'élever à la pointe de l'isle.

An. 1632.

Combat au passage du Lech.

Tilli qui sentoit toute l'importance de ce passage & qui ne pouvoit l'empêcher autrement, s'avance à la tête des Bavarois, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, il attaque les Suédois dans la riviére & engage un combat sanglant. Gustave arrive. Sa présence ranime l'ardeur de ses soldats, ils se jettent tête baissée sur le pont, traversent l'isle, passent le gué & se précipitent à l'autre bord. Cette affaire coûta aux troupes de la *Ligue* près de deux-mille hommes. Elles y perdirent nombre de braves officiers, & Tilli son général en chef y eut la cuisse droite fracassée d'une bale de fauconneau. On le porta à Ingolstadt où il mourut trois jours après. Le comte Aldringer en fut quitte pour une blessure à la tête dont il guérit. Le combat fut rude, &

Mort du comte de Tilli.

An. 1632. dura ſix heures. Des officiers qui s'étoient trouvés à des affaires très-vives aſſurérent que celle-ci pouvoit être miſe au nombre des plus meurtriéres. (*a*)

La nouvelle du paſſage du Lech fut un double ſujet de douleur pour Maximilien duc de Baviére: il voyoit ſon païs ouvert & ſon défenſeur mort dans ce général dont perſonne ne connoiſſoit mieux le mérite. Tilli fut regretté de l'empereur & généralement de tous ceux qui avoient admiré dans le cours d'une longue vie la prudence, la fermeté, la vigilence & l'heureux génie de ce vieux capitaine.

Portrait de ce général.

Jean Tzerclas comte de Tilli ſortoit d'une famille peu ancienne établie dans la Flandre autrichienne. Il étoit entré fort jeune dans le ſervice où ſon exactitude, ſa patience & ſon courage l'avoient élevé par dégrés de l'état de ſimple ſoldat à l'emploi de généraliſſime de l'armée catholique: emploi qu'il remplit avec honneur, au contentement de ſes maitres, & à l'avantage de la religion pour laquelle il combattoit. Il a montré tant de ſageſſe, remporté tant de victoires, (*b*) triomphé de tant de peuples différens, qu'on peut ſans flatterie le mettre au rang des grands hommes de nos jours. (*c*) Il étoit de moyenne taille, robuſte, né pour la guerre, & conſervoit encore toute la vigueur du bon âge dans la vieilleſſe la plus avancée. Il fut fidéle à ſes maitres, & ſi ſaintement attaché à ſa religion qu'il diſoit ſouvent qu'il perdroit pluſtôt la vie qu'une occaſion de faire une bonne œuvre. Sa dévotion étoit éxemplaire: il n'entreprenoit rien que proſterné en terre, il ne ſe fût réſigné à la volonté de Dieu. On dit qu'un ſoldat dans le tumulte des armes peut remplir les devoirs de ſa religion, & il en donnoit l'éxemple. Tout ce que ce général entreprenoit avoit l'ap-

(*a*) Après le paſſage, le roi dit à ſes généraux qu'il préféroit l'ouvrage de ce jour à la journée de Leipſic. Voyez la *Remarque Militaire* Cc. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) Il avoit commandé dans 32 batailles, avant la deſcente des Suédois en Allemagne, & avoit toûjours été heureux.

(*c*) Guſtave-Adolphe ne penſoit pas de même; car ſi on en croit le docteur HART, ce monarque parlant des trois généraux de l'empereur diſoit que *Tilli n'étoit qu'un vieux caporal, Walſtein un roi de théatre, & le ſeul Pappenheim un ſoldat, & qu'il ne craignoit que ce balafré.* Tilli n'étoit pas ſans mérite, voyez le TABLEAU MILITAIRE.

probation du militaire, les peuples l'admiroient, & ses ennemis même en parloient avec éloge. Le seul reproche qu'on lui fera toûjours, c'est d'avoir ordonné (*a*) de sang froid le massacre des habitans de Magdebourg. Les cruautés qu'il autorisa en cette occasion & à la prise de Neu-Brandebourg sont une tache à sa mémoire que toutes ses vertus n'ont point effacée. Les catholiques ne purent apprendre ces barbaries, sans frémir des malheurs que tant de sang injustement répandu alloit attirer sur le parti, & ils imputérent à ce jour de sang les défaites qui le suivirent. Il lui étoit sans doute trop dur de survivre à des disgraces continuelles. Ainsi consacrant à Dieu tout ce qu'il avoit fait de grand dans un métier où il s'étoit élevé au premier grade, il paroit qu'il ne chercha plus qu'à mourir avec gloire; laissant à sa postérité les princes de la maison de Baviére pour protecteurs, & sa mort pour exemple. An. 1632.

A la cour de Walstein on étoit plus gai que triste de cette mort. Les courtisans de ce général, mesurant leurs sentimens sur les passions de leur maitre, savoient que Walstein étoit jaloux des grandes qualités de Tilli & du nombre de ses victoires. L'ambitieux Walstein voyoit avec dépit ce vieux général contrebalancer une gloire qu'il auroit voulu sans partage. Il faisoit même retomber sur Tilli la haïne qu'il portoit à l'électeur de Baviére, soupçonnant ce prince d'avoir conseillé à l'empereur de lui ôter le commandement pour le donner à son rival. (*b*)

L'électeur de Baviére quitte Munich.

L'électeur étoit instruit des ressentimens de Walstein. Aussi après le passage du Lech & la mort de Tilli, ne se croyant plus en sureté

(*a*) On le prioit de faire cesser le massacre des habitans de Magdebourg. *Encore quelques heures,* dit-il, *la saignée n'est pas assez grande pour affoiblir la fureur de ce peuple mutin.*

(*b*) L'électeur de Baviére fit plus, car il écrivit à l'empereur „qu'il apprenoit que celui qui avoit été „déposé de son généralat en 1630 aux instances du „collége électoral alloit être rétabli; qu'il espéroit „qu'il ne le feroit que du consentement du même „collége; que le contraire arrivant, il se prêteroit „aux circonstances malheureuses qui exigeoient de „lui un si grand sacrifice; mais qu'il demandoit en „grace que le nouveau général épargnât la Baviére „dans les marches & les quartiers d'hyver." On verra plus bas que les craintes de Maximilien n'étoient que trop fondées; mais qu'en perdant le mérite de céder à propos dans une affaire où l'empereur croyoit n'avoir pas besoin de son avis, il fut cause que Walstein lui fit depuis tout le mal possible. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 502.

An. 1632. dans Munich ceint d'un ſimple mur à l'ancienne, il fit tranſporter à Saltzbourg (*a*) ce qu'il avoit de plus précieux, & marcha à Ratisbonne avec les débris de ſon armée. (*b*) Son deſſein étoit de s'aſſurer de cette ville, ne pouvant ſans riſque laiſſer prendre une place au centre de ſes états. Mais comme Ratisbonne eſt une ville libre & que la plus grande partie de la garniſon étoit compoſée de luthériens, l'électeur s'attendoit que le magiſtrat refuſeroit d'ouvrir ſes portes aux Bavarois. D'ailleurs on n'eſt pas trop porté à aimer un voiſin puiſſant, & il y auroit eu plus que de l'imprudence aux habitans de recevoir dans leurs murs un ennemi de la Suéde. Le magiſtrat voulut cependant adoucir le refus & promit de reſter neutre. Mais le duc de Baviére ſavoit que ſi une fois les Suédois entroient dans Ratisbonne, ce qui leur étoit aiſé, ils empêcheroient la jonction de ſon armée avec celle de Walſtein dans le Haut-Palatinat; qu'ayant cette ville & le reſte de la Baviére leur étant ouvert, Ingolſtadt coureroit un grand riſque au milieu de tant d'ennemis. Voyant donc que ni bonnes raiſons ni promeſſes ne pouvoient lui ouvrir les portes de Ratisbonne, il eut recours à une ruſe de guerre. Il mit dans ſes intérêts un nommé

Surpriſe de Ratisbonne.

d'Erbois, lieutenant-colonel Lorrain, & ſe ſervit de cet officier pour gagner l'évêque, quelques bourgeois catholiques & les habitans des environs qui s'étoient réfugiés dans la ville. Comme ces étrangers avoient ſouvent la garde des portes, on convint de profiter du tems que les bourgeois ſeroient à l'égliſe pour faire entrer les troupes de l'électeur. Le comte de Cratz, luxembourgeois, commandoit alors l'armée bavaroiſe. Il envoya dans le mois de mai cinq-cent cavaliers & deux-mille hommes d'infanterie aux portes de Ratisbonne qui furent

(*a*) Saltzbourg appartient à ſon archevêque un des plus riches prélats d'Allemagne. Cette ville eſt dans une belle plaine, arroſée par la Saltza, fortifiée à la moderne, mais dominée des deux côtés de la riviére par des rochers fort élevés. *Gualdo.*

(*b*) La retraite de l'électeur de Baviére avec ſon armée & la ſurpriſe de Ratisbonne ſont rapportées trop tôt, & doivent être placées au 22. Avril, tems où Guſtave étoit devant Ingolſtadt. On verra même que la commodité que les Bavarois avoient de faire entrer tous les jours des troupes fraiches dans la place fut ce qui obligea le roi de lever le ſiége.

An. 1632. qui eut ordre d'offrir au nouveau général cinquante-mille écus par mois pour l'entretien de l'armée. C'étoit comme un équivalent des troupes que la couronne d'Espagne avoit promis de faire venir des Païs-Bas, & qu'elle étoit forcée d'y laisser pour arrêter les desseins que les Hollandois formoient alors sur Mastricht. Ces offres de l'Espagne (*a*) & les priéres des ministres de l'empereur déterminérent l'ambitieux Walstein à accepter; mais il fit ses conditions. Ce qui auroit dû être la récompense de la bravoure & des fatigues du soldat avoit été jusqu'ici distribué par faveur à ceux qui ne servoient plus. Walstein qui protegeoit le soldat pour s'en faire aimer, prétendit *avec le titre de Généralissime perpétuel de l'empereur & du roi d'Espagne en Allemagne, avoir une autorité absolue dans l'armée, & le droit de disposer à son gré des contributions en faveur des plus dignes, & qu'on ne pourroit faire la paix sans lui.* Il demanda que ces articles & d'autres encore (*b*) lui fussent envoyés signés par l'empereur.

Mécontentement des Autrichiens & Espagnols

Le besoin qu'on avoit à Vienne d'un bon général joint aux conseils des amis de Walstein, qui apparemment fondoient leur fortune sur la sienne, fit qu'on en passa par tout ce qu'il voulut. Cet excès de complaisance dans le chef de l'empire pour un petit particulier comme étoit Walstein, déplut aux Autrichiens & fit beaucoup de peine aux Espagnols, nation fiére & qui ne peut souffrir que ses maitres s'avilissent. Ils faisoient semblant d'approuver une conduite où ils ne pouvoient rien changer, mais dans le fond du cœur ils se moquoient de cette aveugle confiance pour un homme dont peu de tems avant on

(*a*) Qui furent accompagnées du cordon de l'ordre la Toison d'or, *de Prades.*

(*b*) Ces autres articles étoient que l'empereur ni le roi son fils ne se trouveroient jamais dans l'armée, qu'il seroit recompensé dans les païs héréditaires & fait seigneur suzerain des païs recouvrés dans l'empire; que toutes les terres confisquées lui appartiendroient, qu'il donneroit les sauf-conduits & lettres de graces, & que celles de l'empereur auroient besoin de son attache pour être valables; qu'on ne seroit pas la paix sans y comprendre ses droits sur le duché de Mecklenbourg, qu'on lui fourniroit les provisions & l'argent nécessaires pour l'entretien de l'armée, & que les païs de l'empereur lui seroient ouverts en cas de retraite. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 597 & 98. On lit dans le Moreri *Art.* WALSTEIN que Tilli avoit été trop dependant du conseil de Vienne pour faire de grands coups, & que l'indépendance où Walstein s'étoit mis fut ce qui le perdit. &c.

avoit soupçonné la fidélité, & souffroient de voir l'empereur soumis aux caprices de son sujet. *Il faut*, disoient-ils, *que l'Allemagne ait grande disette d'hommes, si elle n'a que lui pour mener l'armée.* Surtout ils ne pouvoient lui pardonner d'avoir affecté de mépriser le commandement pour se faire prier de le garder, & de ce qu'il avoit traité avec arrogance ceux à qui il devoit le plus de respect. Ils en inféroient qu'à la fin l'empereur seroit forcé de recevoir la loi de son général. Nous avons dit que les Espagnols n'aimoient pas Walstein, ces griefs ne firent qu'augmenter leur animosité contre lui. Dès qu'on sçut en Allemagne que le commandement général avoit été rendu au duc de Friedland, cette nouvelle releva le courage abattu du peuple, qui, toûjours mal instruit, se repaît des espérances qui flattent le plus ses préventions. Comme Walstein étoit singulier en tout, on ne manqua pas de lui faire un mérite de ses caprices, parce qu'en guerre la singularité a quelquefois de l'avantage sur le vrai génie. Mais les plus contens étoient sans contredit ceux des ministres de l'empereur aux gages de Walstein, qui en faisant continuer le commandement dans sa personne, s'ouvroient une route sure aux honneurs & au crédit qui devoient être le prix de leur conseil. On doit convenir que Walstein avoit un bonheur dont peut-être on eût trouvé peu d'éxemples dans ces tems orageux. Si avec les qualités qui font le grand capitaine, avec un génie inventif, de la sagacité dans le choix des ressources & de la promptitude dans l'éxécution, il eût possédé les vertus qui font aujourd'hui l'appanage d'un petit nombre d'hommes célébres; s'il s'étoit connu lui-même, s'il eût été maitre de ses passions, s'il eût mis de sages bornes à ses desseins & réprimé son orgueil, j'ose dire que la haute fortune dont Walstein jouissoit eût été le plus bel ouvrage de Ferdinand, & que les ennemis de ce général, qui ne pouvoient lui refuser des talens, auroient applaudi à son élévation.

An. 1632.

Triomphe des partisans de Walstein.

Où la force est sans effet la ruse est une vertu, & souvent le génie sert mieux que la puissance. Walstein ne se sentoit pas assez fort pour

Walstein cherche à gagner l'électeur de Saxe.

An. 1632. tenir tête à une armée victorieuſe, il chercha à l'affoiblir & voulut enlever à Guſtave ſon meilleur allié. Pendant la guerre avec le Dannemarc il y avoit eû entre le duc de Saxe & Walſtein une correſpondance d'amitié. L'électeur venoit de faire voir dans Prague qu'il n'avoit pas oublié les bons offices du général, en défendant qu'on touchât au magnifique palais de Walſtein ni à tout ce qui étoit à lui. Cette complaiſance avoit même été pouſſée ſi loin qu'elle parut un coup de politique plustôt qu'un trait d'amitié: on diſoit hautement que ce prince cherchoit à rendre Walſtein ſuſpect à la cour de Vienne. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'Arnheim qui commandoit l'armée Saxonne avoit appris le métier de la guerre ſous ce général, dont le génie ſembloit régner encore ſur cette armée. Il paroiſſoit auſſi que le Saxon étoit mal avec le roi depuis certaine lettre où ce monarque l'avoit taxé de *négligence* pour s'être borné à faire la conquête de la Bohéme, lorſqu'il pouvoit pénétrer en Moravie, pouſſer juſqu'au Danube, & diſſiper les levées impériales qui ſe faiſoient dans ces provinces. Walſtein ſe flattoit, s'il réuſſiſſoit à détacher l'électeur de Saxe du parti de la Suéde, que l'exemple de ce prince entraineroit les villes libres & la plus grande partie des princes proteſtans; que ce ſeroit un renfort prodigieux qui lui viendroit d'un coup de plume; tandis que Guſtave hors d'état de tenir la campagne contre tant de forces réunies, prendroit le parti de s'en retourner en Suéde. Walſtein ſe préparoit à jouer le plus beau rôle que particulier puiſſe ambitionner; il devenoit le libérateur & peut-être le ſouverain d'une partie de l'Allemagne, il voyoit à ſes pieds des ennemis puiſſans, & déja ſes libéralités lui avoient aſſuré l'affection d'une armée avec laquelle il pouvoit tout entreprendre.

Comme le moment paroiſſoit favorable pour regagner le Saxon, Walſtein mit tout en uſage pour en profiter. Pouvant reprendre Prague, il n'en fit rien; mais laiſſant l'électeur à ſes plaiſirs, il chargea ſon beau-frére, le comte Adam Terſica, d'aller faire des propo-

fitions (*a*) au maréchal Arnheim avec pouvoir de les appuyer des plus grandes promeſſes. Soit que l'électeur de Saxe voulut donner le tems à Guſtave d'achever la conquête de la Baviére & de la Souabe, ſoit qu'il ne fut pas encore en état de vendre aſſez cher ſon amitié à l'empereur, ſoit enfin que la crainte du reſſentiment des Suédois le retînt dans l'alliance, quelles qu'ayent été les vues de Jean-George, ſon conſeil fit trainer l'affaire en longueur & demanda ce qu'il ſavoit bien qu'on ne lui accorderoit pas. Walſtein ne ſe rebuta pas: il ſe fondoit ſur la crainte que les Saxons avoient d'un allié trop puiſſant. Comme ils avoient ſuſpendu l'éxécution des entrepriſes les plus aiſées, il préſuma qu'ils n'étoient pas éloignés de rompre avec la Suéde, & donna toute ſon attention à cette affaire, n'épargnant rien pour gagner Arnheim & le conſeil de l'électeur. An. 1632.

Cette négociation de Walſtein n'empêchoit pas qu'à Vienne on ne fit toûjours de grands préparatifs pour la guerre. L'empereur cherchoit même à prendre quelques corps étrangers à ſa ſolde. Il auroit fort ſouhaité de faire rompre la trêve des Polonois (*b*) avec la Suéde. Carlſtein ſon ambaſſadeur à Varſovie eut ordre d'expoſer le danger où étoit l'empire de tomber ſous le joug des Suédois, il devoit profiter de la jalouſie qu'excitoit la puiſſance de Guſtave, faire valoir le riſque que la Pologne couroit en laiſſant écraſer la maiſon d'Autriche liée d'intérêt & d'amitié avec celle de Sigiſmond, employer d'autres conſidérations encore, mais qui furent toutes inutiles. La réponſe que le miniſtre reçut ſe ſentoit de la foibleſſe d'un roi mourant & de l'impreſſion que la fortune de Guſtave avoit laiſſée en Pologne. (*c*) Bien-

(*a*) Ces propoſitions furent que les proteſtans jouiroient des biens eccléſiaſtiques; que les princes & les villes de l'empire ſeroient maintenus en leurs libertés, & qu'ils rendroient les places & les païs qu'ils avoient occupés. *De Prades.*

(*b*) J'ai dit plus haut haut que ſans la victoire de Breitenfeld qui retint les Polonois, cette trêve auroit été rompue dès ce tems-là.

(*c*) Il y avoit une autre raiſon que l'auteur ne touche pas, & qui eſt la véritable. C'eſt que la Ruſſie étoit alors en bonne intelligence avec la Suéde, & très en état de faire une puiſſante diverſion en faveur de Guſtave. On voit même que lorſqu'Uladislas roi de Pologne voulut profiter de la mort de Guſtave-Adolphe pour conquérir la Suéde ſur laquelle il avoit des droits comme iſſu de la famille de Waſa & de Jagellon, il en fut empêché par le grand duc de Moſcovie, qui lui déclara la guerre. *Mémoires de Chriſtine.* Tom. I. pag. 23.

An. 1632. tôt la mort de Sigiſmond ôta même toute eſpérance aux Impériaux d'entrainer les Polonois dans la guerre d'Allemagne.

Portrait de Sigiſmond & de ſon ſucceſſeur.

Sigiſmond mourut à Varſovie le 29. avril 1632. après un régne de quarante-cinq ans, emportant au tombeau l'amour de ſes ſujets, la vénération des étrangers & les regrets des plus grands hommes. Bon chrétien, religieux obſervateur de ſa parole, juſte, pieux & magnanime, il laiſſa pour ſucceſſeur ſon fils Uladislas, qui, en montant ſur le trône, trouva contre lui le parti de Caſimir qu'il n'eut pas de peine à diſſiper. Il avoit la protection de preſque tous les princes de l'Europe & joignoit à cet avantage le bonheur d'avoir été élevé par le roi ſon pére, qui en lui laiſſant d'habiles miniſtres lui avoit appris à s'en ſervir. Uladislas étoit déja un prince fait lorſqu'il fut appellé au trône, où par ſes vertus, magnanime, affable, généreux, juſte, il mérita de monter. Né pour la guerre il en avoit les talens: il étoit verſé dans l'hiſtoire, bon géographe, bon ingénieur. Il avoit commandé avec ſuccès en Ruſſie & dans la Valachie, réuni à la couronne de Pologne les duchés de Severin & de Smolensko, & gagné l'affection des coſaques. Enfin la nation & l'armée ſouhaitoient de l'avoir pour roi. Au mois de novembre il fut proclamé d'une voix unanime, on en remercia Dieu dans l'égliſe de St. Étienne, & ce beau jour d'Uladislas en fut un de réjouiſſance & d'acclamations pour toute la Pologne. (*a*)

Ménagemens de Walſtein pour les Saxons.

Cependant Walſtein mettoit tout en uſage pour réuſſir dans ſa négociation avec la Saxe; il reſta en Moravie pour ne pas donner d'ombrage aux troupes de l'électeur cantonnées en Bohéme & qui dans de bons quartiers d'hyver vivoient comme en pleine paix. On diſoit même que les Saxons reſtoient dans cette inaction pour donner le tems à Walſtein de mettre les états héréditaires de l'empereur à couvert des armes de la Suéde, qui alloit devenir trop formidable ſi jamais la négociation entamée avec le duc de Baviére & traverſée juſ-

(*a*) Ce qui eſt dit ici de la négociation avec les Polonois, de la mort de Sigiſmond, & de l'élection d'Uladislas eſt tiré de l'édition de 1646. & ne ſe trouve point dans celle de 1642.

qu'ici par la cour de Vienne, avoit lieu. En effet Maximilien paroiſſoit ébranlé dans ſon alliance avec l'Autriche; mais ce n'étoit pas les grandes offres de la France qui le portoient à s'accommoder avec la Suéde, c'étoit la crainte des reſſentimens de Walſtein & le chagrin de lui voir confier le commandement de l'armée catholique avec un pouvoir illimité, contre toute raiſon, puiſqu'on ne doit jamais s'abandonner à la bonne foi de celui qu'on a pu ſoupçonner d'en manquer. Cependant malgré ſes craintes Maximilien rentra dans la ligue catholique, s'unit étroitement avec l'empereur, & demanda un promt ſecours à Walſtein. Auſſitôt le corps d'Aldringer eut ordre de ſe rejoindre aux Bavarois, & Walſtein y ajouta quatre régimens, trois de cuiraſſiers (Aldobrandin, Collorédo le jeune & Maracini) avec un régiment de croates d'Iſolani. Mais ce puiſſant ſecours avoit ordre de ne pas ſe preſſer d'arriver; ſoit que le général ſe plut à voir la ruïne de la Baviére, ou qu'il craignît que les Bavarois avec ce renfort ne prétendiſſent avoir leur part d'une gloire qu'il vouloit ſe reſerver toute entiere; ſoit qu'enfin il ne ſe ſouciât pas de voir ſes troupes ſe conſumer pour d'autres, ne penſant qu'à ſoi & s'embaraſſant peu de ce qui pourroit en coûter à d'autres pourvû que ſa vanité fut ſatisfaite.

An. 1632.

Le duc de Baviére renouvelle ſon alliance avec l'empereur.

L'électeur de Baviére étoit toûjours à Ratisbonne avec ſa petite armée, impatient de ne pas voir arriver le ſecours que Walſtein lui envoyoit: il dépéchoit couriers ſur couriers pour hater ſa marche. Walſtein donnoit pour raiſon de ce retard les bonnes nouvelles qu'il attendoit de la négociation avec la Saxe, & repaiſſoit le Bavarois de belles eſpérances qui ne le conſoloient pas de la ruïne de ſon païs. A la fin il reconnut qu'Arnheim le jouoit & que toutes ſes promeſſes n'aboutiſſoient qu'à lui faire perdre du tems, tandis que le roi s'avançoit dans la Baviére. La conquête de cette province achevée, Guſtave avec une armée nombreuſe pouvoit aiſément pénétrer dans l'Autriche, où il auroit trouvé nombre de mécontens du côté de Lintz qui n'attendoient que l'appui des Suédois pour faire éclater leur révolte. Trois

An. 1632. choſes les y portoient: le gouvernement Autrichien qu'ils trouvoient trop dur, le voiſinage des villes libres dont ils étoient jaloux, & la liberté de conſcience qu'ils n'avoient pas & après laquelle ils ſoupiroient. On peut dire que la maiſon d'Autriche avoit alors deux grands ennemis chez elle, l'eſprit de révolte & l'héréſie, qui lui ont fait plus de mal que les Suédois. Walſtein ne pouvoit plus ſe diſpenſer de marcher: il falloit mettre fin aux plaintes qu'on faiſoit de ſa lenteur, entrer en Bohéme pour forcer les Saxons à la paix puiſqu'il n'avoit pû les gagner, & reprendre Prague pour paroitre favoriſer les Eſpagnols qui avoient deſſein d'en faire la réſidence du roi de Hongrie. Ils ne vouloient plus être ſous les yeux des Allemands jaloux de ce que les Eſpagnols attachés à la cour de la reine s'emparoient des meilleurs emplois. La nobleſſe allemande ſoutenoit que de tout tems le roi n'avoit eû que des nationnaux auprès de ſa perſonne, & que cet ancien uſage devoit paſſer pour une loi inviolable. Walſtein partit donc de Znaïm (*a*) au mois d'Avril, & arriva à Pilſen en Bohéme au quartier du comte de Galas, italien de nation, qui venoit d'être fait meſtre de camp-général. Tous les corps répandus dans l'Autriche, la Moravie, la Siléſie, & ailleurs, eurent ordre de joindre au plustôt la grande armée, & en moins de vingt jours Walſtein ſe trouva à la tête de plus de trente-mille hommes.

Walſtein entre en Bohéme.

Guſtave qui connoiſſoit le prix du moment avoit conduit ſes Suédois ſous les murs d'Augsbourg au commencement d'avril, & refait au village de Lechhauſen (*b*) le pont que les Bavarois avoient brulé. Il étoit déja maitre de la place le 10. L'électeur de Baviére avoit eu plus de peine à y faire entrer deux-mille-deux-cent hommes de l'armée de la ligue. Tout ce qu'il y avoit de proteſtans, & la pluſpart l'étoient, avoient refuſé de prendre les armes contre le défenſeur de leur religion. C'étoit trop pour la garniſon catholique d'avoir tout à la fois

Augsbourg ſe rend au roi de Suéde.

(*a*) Znaïm en Moravie ſur la frontiére d'Autriche. (*b*) De l'autre côté du Lech près d'Augsbourg.

fois à défendre la place & à contenir les habitans: elle demanda à capituler dès qu'elle vit approcher l'ennemi, & obtint une sortie honnorable. An. 1632.

Augsbourg en Souabe est une ville libre batie au milieu d'une plaine qu'arrose le Sinckel, ayant le Lech à l'est & la Vertach au couchant, entre le Danube, la Baviére & le Tirol. C'est une des plus belles villes & des plus riches de l'Allemagne, grande, peuplée, commerçante, mais peu propre à soutenir un siége, n'ayant que de mauvaises fortifications à l'ancienne. Cependant son assiette & le grand nombre de ses habitans en feront toûjours une ville considérable. Gustave y fit son entrée le 14. (*a*) accompagné de l'infortuné roi de Bohéme de la maison Palatine, du duc de Holstein, du jeune margrave de Bade, de divers autres princes & ambassadeurs & d'une noblesse nombreuse qui formoient sa cour. Il prit le serment de fidélité des habitans (*b*) & demeura quelques jours dans leur ville, qu'il employa à donner des fêtes, de grands repas, & à jouer au ballon. On s'imaginoit qu'il alloit s'oublier dans les plaisirs, on comparoit déja *les délices d'Augsbourg* aux délices de Capouë. Mais on changea bientôt de langage quand on sçut que ce repos avoit servi à ménager des desseins secrets qu'il étoit trop difficile à Gustave d'éxécuter à forces ouvertes. Dans cette inaction apparente il avoit des intelligences cachées avec un certain Fornespech (*c*) colonel dans l'armée catholique. Cet officier avoit servi sous le roi de Suéde en Prusse dans la guerre contre les Polonois, & il étoit convenu de livrer (*d*) une des portes d'Ingolstadt

(*a*) Quatre jours se passérent entre la retraite de la garnison & l'entrée du roi qui étoit resté à Lechhausen, & dans ces quatre jours la ville fit une capitulation particuliere. En conséquence les catholiques furent dépossédés de leurs emplois, & les protestans mis dans toutes les charges civiles & ecclésiastiques. Augsbourg reçut garnison suédoise & fit hommage au roi & à la couronne de Suéde, sans pourtant perdre aucun de ses privilèges que Gustave lui confirma dans la meilleure forme.

(*b*) Cette conduite donna beaucoup d'ombrage à toute l'Allemagne & fit appréhender qu'elle n'eût de dangereuses suites. Elle confirma le soupçon où l'on étoit que Gustave ambitionnoit la couronne impériale, & feroit peut-être plus de tort aux libertés germaniques que la puissante maison contre qui l'empire & la France avoient armé le roi de Suéde.

(*c*) J'ai lû ailleurs que cet officier s'appelloit *Farenbach*.

(*d*) Voyez la *Remarque Militaire* Ee. à la fin de l'ouvrage.

An. 1632. où son régiment étoit en garnison. Le roi impatient de se voir maitre d'une place dont il connoissoit l'importance, partit d'Augsbourg le 20. d'Avril avec une armée de quatorze-mille hommes. Il prit la route de Donawert; & feignant de passer le Danube pour entrer en Franconie, il tourna à droite & se présenta devant Ingolstadt. Mais le jeune Tilli, qui en étoit gouverneur, avoit sur de violens soupçons fait relever les soldats de Fornespech; il l'avoit mis lui & ses officiers sous bonne garde, & attendoit tranquillement les Suédois. Gustave s'approcha du fossé, commanda à quelques régimens d'y descendre, & fit dresser les échelles aux endroits où il comptoit de trouver les gens de Fornespech. C'étoit où le gouverneur attendoit les Suédois qui tombérent dans un feu horrible de canon & de mousqueterie. On leur tua beaucoup de braves soldats. Il y périt aussi nombre d'officiers volontaires qui s'étoient des premiers jettés dans le fossé pour avoir part à la prise de cette importante place. Le margrave Christophle de Bade-Dourlach, jeune prince aimé de toute l'armée, y fut tué d'un coup de canon comme il alloit d'un autre côté reconnoitre un fort dont il vouloit former l'attaque. (a) Peu s'en fallut que le roi n'y périt. Il exhortoit ses soldats à tenter un nouvel assault, quand son cheval fut coupé en deux sous lui d'un boulet de 28 livres de bale. (b) Le coup sans blesser le roi le couvrit de sang. (c) Le mépris de la vie que Gustave montroit en toute occasion fit que les siens le conjurérent de se ménager d'avantage. Le roi sans s'émouvoir regardant un ministre qui joignoit ses priéres à celles des troupes, lui dit „qu'un roi au milieu des armes „ne devoit plus penser aux douceurs & à la sureté dont il jouït au fond

Gustave veut s'emparer d'Ingolstadt par intelligence.

Les Suédois repoussés avec perte.

Le roi court risque d'être tué.

(a) Le roi qui aimoit à parler en public & qui parloit bien fit un très beau discours à l'occasion de cette mort. Il se trouve dans le *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 640, & M. de M. en a donné la traduction dans son *histoire de Gustave-Adolphe* T. IV. pag. 227-229.

(b) Gualdo dit qu'on conserve encore la peau de ce cheval dans la cathédrale d'Ingolstadt en mémoire de cet événement. D'autres disent qu'elle fut rembourée & placée *non dans la cathédrale* mais dans l'arsenal d'Ingolstadt où elle est encore. *Hist. de Gustave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. 227.

(c) Le boulet passa près du mollet du roi & emporta la croupe du cheval. *De Prades.* Gustave dit froidement à ceux qui l'aidoient à se relever: *Apparement que la poire n'est pas encore mure.* M. de M Tom. IV. pag. 226.

An. 1632.

„de son palais. *Qui vit pour l'honneur*, ajouta-t-il, *doit savoir mourir „pour le bien public.* Il faut que le général soit présent s'il veut que ses „ordres s'éxécutent. Que ceci, en attendant, vous apprenne que le „boulet ne touche que celui dont le tems est-là."

Progrès des Suédois en Baviére.

Gustave ne s'arrêta que quelques jours devant Ingolstadt dont le siége l'auroit trop arrêté. (*a*) Il laissa quelques régiments devant la place pour en faire le blocus, & détacha le colonel Schlamersdorf pour s'emparer de Landsberg (*b*) & des villes voisines. Gustave avec le reste de l'armée tira vèrs Landshout sur l'Iser, qui n'étant point en état de défense se rendit aux premiers coups de canon. Après Landshout il prit Mosbourg au confluent de l'Amber & de l'Iser dans l'évêché de Freysingen, & parut devant Munich, capitale de l'électorat & la résidence de Maximilien. Cette ville est grande & belle, mais n'étoit pas assez forte pour soutenir un siége. Le magistrat envoya au-devant du roi douze des principaux de la bourgeoisie, comme députés chargés d'implorer la clémence du monarque Suédois & de lui demander une

Reddition de Munich le 7. mai.

(*a*) Gustave étoit encore devant Ingolstadt, lorsqu'on vit arriver des ambassadeurs du roi de Dannemarc qui offroient la médiation de leur maitre pour terminer les différends entre la maison d'Autriche & la couronne de Suéde. Cette démarche se faisoit à la sollicitation de l'empereur qui n'avoit pu porter Christian à déclarer la guerre à la Suéde. Le roi leur répondit „que pour obtenir une paix durable „il étoit nécessaire que les protestans agissent de con„cert & unissent leurs forces ensemble, afin d'avoir „quelque chose de plus efficace que du papier & des „sceaux." Les ambassadeurs s'en retournérent avec cette réponse, & il n'en fut plus parlé.

St. Etienne résident de France à Munich vint aussi trouver le roi & lui fit de nouvelles propositions de neutralité au nom de l'électeur de Baviére qui craignoit pour Ingolstadt & pour son païs. Le ministre françois faisant l'office de médiateur assura que *l'électeur n'avoit pas de plus forte inclination que de vivre en paix avec la Suéde.* Le monarque qui se souvenoit des quinze jours que cette negociation lui avoit déja fait perdre, & de la lettre interceptée du duc de Baviére au comte de Pappenheim dans laquelle on trouva pour cent-mille écus de lettres de change destinées aux besoins de l'armée de la Ligue, & qui avoit enfin sur le cœur le petit avantage que Tilli aidé des Bavarois venoit de remporter sur le maréchal Horn à Bamberg, répondit qu'il ne se fioit plus au duc. „Il porte, dit-il, un pourpoint double, „bleu & rouge, qu'il tourne comme il veut avec la „croix de Bourgogne dessus rouge & blanche, & „mêle ainsi les couleurs comme il lui plait; mais je „ne serai plus sa dupe, je le connois en dedans & „en dehors." Cependant comme St. Etienne insistoit sur des conditions & prioit le roi d'en faire. *Eh bien*, dit Gustave, *que l'électeur casse ses troupes sans leur permettre de servir contre moi, qu'il restitue à mes alliés ce qui leur appartient, & qu'il m'accorde le passage par Ingolstadt. A ces conditions je suis son ami; mais si demain 21. d'avril il ne les a pas acceptées & signées, je suis son ennemi, & son païs est ruiné.* Le résident de France fut porter ces conditions au duc de Baviére qui étoit alors du côté de Munich, & ce prince aussitôt longeant le Danube, fut se mettre sous le canon de Ratisbonne pour être à portée de se joindre à l'armée de Walstein &c. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 641. *M. de M.* Tom. IV. pag. 233-242.

(*b*) Landsberg sur le Lech à cinq milles d'Augsbourg.

An. 1632. ſuſpenſion d'armes. Mais Guſtave refuſa de les entendre, & dit qu'il vouloit la ville à diſcrétion: qu'il devoit cette ſatisfaction aux Magdebourgeois, & venoit vanger les cruautés que les Bavarois commandés par Tilli avoient exercées dans Magdebourg, ſes habitans égorgés & leurs maiſons réduites en cendre. Les Bavarois étoient accuſés d'y avoir eû le plus de part, & le roi, diſoit-on, vouloit pour expier ces horreurs qu'on mît le feu à Munich. Mais il ne menaçoit que pour pardonner & faire aimer ſa clémence & ſon humanité. Il cherchoit à adoucir la ſituation de ces pauvres gens, en leur rendant plus ſupportables les malheurs de la guerre auſquels le ſort des armes venoit de les aſſujettir: parce qu'il eſt ſûr qu'un moindre mal conſole quand il ſauve d'un plus grand qui paroiſſoit inévitable. Cependant les bourgeois qui entendent crier qu'on va mettre le feu à leur ville ſortent en foule, ſe jettent aux pieds du monarque, & demandent grace, comme innocens des excès que les ſoldats peuvent avoir commis, proteſtant qu'ils ne s'étoient point mêlés de la guerre & que leur commerce les occupoit tout entiers. Guſtave pour qui la guerre étoit un nouveau moyen de faire éclater ſa juſtice & ſa bienfaiſance, ne tint pas longtems contre les pleurs & les cris de tant de malheureux: il leur dit qu'ils n'avoient rien à craindre, & révoqua l'ordre. Auſſitôt l'armée entra dans la ville & fut bien traitée. Les douze-mille livres peſant d'argent que Munich paya de contribution furent ſur le champ portées à la monnoie & converties en eſpéces.

Quantité de moines vinrent ſe jetter aux pieds du monarque, & lui demander aſile contre les fureurs des hérétiques dont ils craignoient le reſſentiment, comme s'étant le plus élevés contre eux. (*a*) Guſtave les reçut avec une bonté qu'ils n'attendoient pas. Les capucins ſur-

(a) M. d'Arckenholtz dans ſes *mémoires concernant la reine Chriſtine* dit dans une note Tom. I. pag. 4 qu'en Baviére on faiſoit des imprécations horribles contre Guſtave-Adolphe, juſqu'à dire dans les priéres publiques: *Defende nos, ô Deus, ab hoſte hæreditario Diabolo Suedo.* Il ajoute qu'on faiſoit paſſer ce héros pour l'Ante-Chriſt, & qu'on diſoit qu'il avoit une épée enchantée, dont l'auteur a eû la complaiſance de faire graver la figure dans ſon ouvrage page 211. Cela eſt bien different de ce que le Pape Urbain VIII, au rapport de *Vittorio Siri*, dit en apprenant la mort de Guſtave que c'étoit

tout furent bien contens de leur miſſion. Le roi leur fit diſtribuer de riches aumones & donna de grands éloges à leur ordre & à la ſainteté de leurs mœurs. Un de ces péres ayant oſé dire au roi qu'il le voyoit dans l'erreur, & qu'il le conjuroit de rentrer ſous l'obéiſſance de Rome que ſes prédéceſſeurs avoient tous reconnue pour leur mére ſpirituelle, le roi loin de s'en offenſer parut touché de l'exhortation, & y applaudit. Mais ayant jetté la vue ſur d'autres religieux qui étoient dans la ſalle, il ne put s'empêcher de dire à ce capucin, „mon pére, „ſi l'abus que Rome a fait de la religion ne ſcandaliſoit le monde chré- „tien, & ſi je ne ſavois pas que beaucoup de ceux qui s'enferment „dans les cloitres le font, non pour le bien de leur ame, mais pour „pécher avec plus de tranquilité, j'approuverois fort ce genre de vie. „Mais vous avez tant de moines, je ne parle pas des bons, qui au lieu „de vaquer à leurs offices s'inſinuent par tout à la faveur d'un habit „reſpecté qui leur ouvre l'entrée aux honneurs & au crédit. On les „voit ſe promener dans les places publiques pour ſavoir tout ce qui ſe „paſſe. Ils ne penſent qu'à enrichir leurs couvents, & ſous prétexte „d'honnorer la religion, ils courent ſans ſcrupule dépouiller la veuve „& ruïner l'orphelin. Ceux qui gouvernent un prince foible n'en pro- „fitent pas pour faire le bien de l'état, mais pour aggrandir l'enceinte „des cloîtres & donner plus d'entrée à leurs égliſes. Les campagnes ſe „dépeuplent & les princes perdent de bons ſujets. Vos cloitres ſont „l'aſile des poltrons qui ſe mettent ſous la ſauve-garde de la cloche du „couvent pour ne pas aller à la guerre. Ils renferment auſſi des hom- „mes qui feroient de bons ſoldats, mais qui ſe voyant affublés d'un „froc qu'ils ne peuvent plus quitter, donnent tout leur tems aux let- „tres. C'eſt un grand tort que vous faites à vos princes qui ſeront

An. 1632.

le héros le plus accompli & le plus grand roi. Sur quoi un des cardinaux ayant répondu „que l'égliſe „catholique avoit pourtant été perſécutée par lui en „Allemagne, & qu'on n'ignoroit pas que Rome „avoit été priſe & ſaccagée par les Goths il y „avoit mille ans." *Il eſt vrai*, répliqua le S. Pére, *mais il n'y a guéres plus de cent ans que les Eſpagnols ont traité Rome plus en barbares que les Goths ne l'avoient fait.*

An. 1632. „bientôt réduits à faire endoſſer la cuiraſſe au prélats pour avoir des „généraux dans leurs armées." (*a*)

Guſtave apprit l'arrivée de Walſtein à Pilſen à la tête d'une armée de plus de trente-mille hommes, pourvue de bons officiers & fournie du néceſſaire. Il en fut étonné: le parti proteſtant n'avoit pas crû les Autrichiens en état de mettre tant de troupes ſur pié en ſi peu de tems. Les magiſtrats de Nuremberg en furent le plus allarmés: ils s'étoient attiré la colére de l'empereur en ſe déclarant pour les Suédois, & les Nurembergeois étoient trop riches pour que les ſoldats de l'armée catholique ne cherchaſſent pas à leur faire payer chèr cette infidelité. Mais ils crurent détourner l'orage qui les menaçoit, en faiſant des ſoumiſſions à Walſtein. Ils l'envoyérent complimenter ſur ce qu'il avoit repris le commandement; & en le reconnoiſſant pour généraliſſime des armées impériale & royale, les députés devoient lui expoſer les raiſons qui avoient porté la ville à ſe donner aux Suédois.

Nuremberg envoye des députés à Walſtein.

Les quatre députés choiſis pour cette ambaſſade arrivérent à Pilſen au commencement de mai. Ils furent reçus comme ils devoient l'être d'un homme ſingulier en tout. Walſtein voulut qu'on leur fît autant d'honneur qu'aux ambaſſadeurs des premiéres puiſſances de l'Allemagne. Ils furent défraiés aux dépends de la ville, & traités avec toutes les diſtinctions qu'on accorde aux miniſtres publics. Après ſix jours d'attente, ils furent admis à préſenter leur lettre de créance & à expoſer le ſujet de leur miſſion. Walſtein s'étant avancé au devant de la lettre, affectant la plus grande politeſſe, la prit des mains des députés, & ſans achever de la lire il dit qu'il étoit ſuffiſamment inſtruit de l'objet de leur ambaſſade, que s'il l'avoit pû il ſeroit venu porter lui-même ſa réponſe à meſſieurs de Nuremberg, pour voir s'ils agiſſent auſſi bien qu'ils écrivent; & là-deſſus congédiant les députés, il leur

(*a*) J'ai ſuivi l'édition de Veniſe de 1640. qui eſt l'originale. Ce que je remarque pour ceux qui n'auroient que l'édition de 1642, où ce morceau ne ſe trouve point, quoique le titre porte: appreſſo la Copia ſtampata in Venetia, *conforme à la copie imprimée à Veniſe;* ce qui prouve que cette omiſſion & pluſieurs autres ont été faites à l'inſçû de l'auteur.

dit qu'ils pouvoient partir. Ceux-ci étonnés d'un congé si promt le furent bien plus à leur retour de voir les attentions redoubler. Le bruit de cette réception se répandit dans l'armée & vint jusqu'à Vienne, où on s'en amusa beaucoup. An. 1632.

Cependant Walstein ne renonçoit pas encore à l'espérance de regagner l'électeur de Saxe. Le colonel Sparr, ami intime d'Arnheim, alla trouver ce général avec ordre de lui compter cinquante-mille écus & même plus, s'il levoit les difficultés qui arrêtoient la négociation & s'il vouloit donner les mains à la paix proposée. Walstein ne pouvoit trop offrir pour un accommodement qui l'eût laissé maitre d'opposer aux Suédois tout ce que l'empereur avoit de troupes en Allemagne. Mais la négociation trainoit toûjours. Enfin lassé d'attendre une conclusion qui n'arrivoit pas, Walstein résolut de marcher à Prague. Son armée qu'il passa en revue à Raconitz (*a*), entre Pilsen & Prague, se trouvoit forte de deux-cent-quatorze escadrons & de cent-vingt compagnies avec quarante-quatre piéces de canon & deux-mille chariots.

Walstein marche à Prague.

Comme Walstein étoit un homme difficile & singulier il déclara de quelle maniére il vouloit être obéi, & prescrivit à un chacun ses devoirs. Entr'autres ordonnances il régla que l'armée d'orenavant porteroit des écharpes rouges, & défendit toute autre couleur sous peine de la vie; car chez lui les plus legéres omissions étoient des crimes capitaux. A cette occasion je ne dois pas oublier qu'un capitaine d'artillerie avoit une très-belle écharpe en broderie d'or, & pour montrer sa soumission aux ordres du général il se l'arracha & la foula aux pieds. Walstein en fut instruit, il en témoigna sa satisfaction à l'officier, & peu après il l'éleva au grade de colonel & le distingua toûjours dans la suite. Comme il avoit pour principe de mettre l'obéissance du soldat & de l'officier à l'épreuve par les ordres les plus extraordinaires, il défendit, sous peine d'encourir sa disgrace, à la ca-

(*a*) Raconitz à six milles de Prague dans le cercle de Raconitz.

An. 1632. vallerie depuis le ſoldat juſqu'au colonel d'être jamais ſans bottes ni éperons, aux officiers d'infanterie d'en porter, à chacun de parler haut chez lui & aux environs, ne voulant pas entendre plus de bruit qu'à l'égliſe dans le tems que le peuple y eſt dans un profond recueillement. Ce commandement fut ſi bien gardé de toute l'armée que même les principaux officiers avoient les molettes de leurs éperons attachées avec de petits rubans, pour faire leur cour au général. Walſtein donnoit de tels ordres, diſoit-on, pour augmenter la crainte qu'il vouloit qu'on lui portât; car ſon ambition ne ſe bornoit pas comme celle de nos princes à ſe faire reſpecter, il vouloit une obéiſſance aveugle.

Walſtein entre dans Prague.

Walſtein n'eut pas pluſtôt donné ſes ordres aux troupes qu'il ſe mit en marche. Il arriva devant Prague le 4. mai, & la même nuit la cavallerie inveſtit la ville. Le comte de Galas eut ordre de battre la place du côté du mont St. Laurent, tandis que le marquis de Grana, de la maiſon de Gonzague, feroit ſon attaque du côté des capucins. A la pointe du jour Galas fit jouer huit piéces de canon contre la muraille, elle étoit foible, la brêche fut faite en peu d'heures. On penſoit déja à fixer le tems de l'aſſault, quand des ſoldats du régiment du comte Bertaut-Walſtein, neveu du général, ſans attendre l'ordre & impatiens de montrer leur courage & d'obtenir le prix de la valeur, montérent d'eux-mêmes à la brêche. Ils s'étoient armés de réſolution, comptant avoir plus d'obſtacles à vaincre qu'ils n'en trouvérent en effet. Leur perte fut peu conſidérable, parceque les Saxons, ne pouvant tenir ferme derriére de méchans murs, s'étoient jettés dans ce qu'on appelle à Prague le *Chateau Royal* (*a*) qui commande le petit-côté de la ville. Le marquis de Grana ne fut pas moins heureux dans ſon attaque; en ſorte que les Saxons perdant tout eſpoir de défenſe demandérent à capituler. (*b*)

Le

(*a*) Sur le Ratſchin *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 651.

(*b*) Voyez la *Remarque Militaire* Ff. à la fin de l'ouvrage.

Le marquis de Grana chargé de dreſſer les articles de la capitulation avoit réduit les Saxons à ſe contenter de ſortir la vie ſauve; mais ſoit que Walſtein voulût piquer l'électeur de générofité, eſpérant par-là le porter à s'accommoder avec l'empereur; ſoit qu'il ne cherchât ſimplement qu'à reconnoître l'attention que le duc de Saxe avoit eû de mettre ſon palais à l'abri du pillage, il fit rendre aux ſoldats les armes & y ajouta le bagage ou pour mieux dire le butin qu'ils avoient fait dans Prague & qui pouvoit bien monter à cent-mille écus. Les Saxons au nombre de quatre-mille furent eſcortés juſqu'à Leutmeritz où étoit le gros de leur armée. Les Impériaux entrérent dans Prague comme des furieux, & ſaccagérent tout le petit-côté, quoiqu'il n'y eût que des catholiqnes. La ville-neuve & la vieille-ville peuplées de luthériens & de juifs, mais ſéparées du petit-côté par la Moldau, eurent le tems de capituler, & ſe rachetérent du pillage par une bonne ſomme d'argent. An. 1632. Générofité de Walſtein.

Prague capitale de la Bohéme eſt une grande & belle ville qui ſe partage en trois quartiers, dont deux ſont de l'autre côté de la Moldau, le vieux Prague & la ville-neuve; la partie en deçà qui eſt le petit-côté, eſt adoſſée au mont St. Laurent. Prague avant la guerre étoit fort peuplé & abondoit en étrangers qui s'y étoient établis dans le tems que quelques empereurs en faiſoient leur réſidence. Cette place au reſte ne peut ſe défendre contre une armée qu'autant qu'il y en a une ſous ſes murs qui la couvre. Walſtein s'y arrêta quelques jours qu'il employa à projetter les opérations dont le tems de l'éxécution approchoit: il y reprit auſſi la négociation avec la Saxe. Deſcription de Prague.

La priſe de Prague & de quelques autres villes de la Bohéme enlevées aux Saxons donnoit de la joye à la cour de Vienne & à tous les bons Autrichiens, mais ſans comparaiſon beaucoup moins qu'à Walſtein qui regardoit cet avantage comme un acheminement au traité qu'il brûloit de conclure avec l'électeur.

Arnheim étoit toûjours à Leutmeritz, ville de Bohéme ſur l'Elbe aux frontiéres de la Saxe, & obſervoit les mouvemens des Impériaux. Les Saxons à Leutmeritz.

An. 1632. fortes places de l'Allemagne, ſans parler qu'étant à l'extrémité de la Souabe, aux confins du Tirol, de la Suiſſe & des Griſons, & dominant le lac, elle ſervoit de rempart à la frontiére & de clef au paſſage par où les Allemands & les Italiens s'entre-ſecouroient dans le Milanès & en Allemagne. La priſe de Lindau étoit poſſible ſi le projet en fût reſté caché. Déja deux-mille hommes d'infanterie ſuédoiſe, ayant des grapins aux pieds, montoient avec peine une montagne très eſcarpée & comptoient de ſurprendre la place, mais les Impériaux qui les attendoient les reçurent à bout portant. Les Suédois furent repouſſés, un grand nombre y périt, & la retraite ne fut pas moins coûteuſe. Il fallut paſſer ſur le ventre à la garniſon de Bregentz, ainſi qu'à quantité de gens de la Souabe qui réfugiés dans cette ville s'étoient mis en devoir de couper le paſſage aux Suédois. (*a*) Le duc de Weimar au déſeſpoir d'avoir manqué ſon coup à Lindau fut s'en dédommager ſur Memmingen, une des bonnes villes de la Souabe arroſée par un bras de l'Iſer. (*b*) Dès que la garniſon vit les Suédois élever des batteries contre la place, elle capitula, obtint libre ſortie avec armes & bagage, & les habitans furent maintenus dans le libre éxercice de la religion catholique. La priſe de cette place peu importante par elle-même étoit alors d'un grand avantage aux Suédois. Ils ôtoient aux Impériaux un païs propre à refaire leur armée, & ce tort qu'ils faiſoient à leur ennemi étoit déja un gain pour eux. Mais en ſe maintenant en Souabe, ils coupoient ces mêmes Impériaux du païs de Wurtemberg, dont le duc ne demandoit que leur éloignement pour prendre le parti de la Suéde; ce qui facilitoit beaucoup l'entrepriſe que Guſtave méditoit ſur l'Alſace, frontiére de ce duché.

Fauſſe tentative ſur Lindau.

Priſe de Memmingen.

Walſtein ſe porte du côté du Palatinat.

Walſtein apprenant la marche du roi n'oſa pas s'enfoncer dans la Saxe, de peur de n'en pouvoir ſortir ſans faire une retraite qui auroit eû l'air d'une fuite, ou d'y voir ſon armée détruite par la faim & par

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* Gg. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) Ce bras de l'Iſer ſur lequel eſt Memmingen eſt l'Ach qui traverſe la ville.

An. 1632.

un combat dont tout le désavantage eût été de son côté. Il repassa l'Elbe ayant l'Eger à sa droite, & prit le chemin d'Egra pour se joindre au duc de Baviére. Il vouloit de concert avec les Bavarois protéger le Haut-Palatinat, couvrir la Bohéme & fondre sur le roi avec des forces réunies, tandis que les Suédois étoient alors dispersés dans toute l'Allemagne, & que Don Balthasar de Marradas resté à Leutmeritz avec huit-mille hommes tenoit les Saxons en échec.

Progrès de Pappenheim dans la Basse-Saxe.

Pendant que ces mouvemens se faisoient dans la Haute-Allemagne le landgrave de Hesse voulut s'opposer aux progrès de Pappenheim dans la Basse-Saxe. Mais ce général le rencontra non loin de Wolfenbuttel, tomba sur son armée, & l'obligea à prendre sa retraite sous le canon de Gœttingen sur la Leine. Pappenheim que rien n'arrêtoit fit des courses jusqu'à Northeim (*a*) dans le comté de Hohenstein. Il se rendit maitre de la citadelle & tailla la garnison en piéces. Goslar (*b*) & les villes des environs, craignant le même sort, demandérent aux Suédois des garnisons qui les missent à couvert de ce dangereux ennemi. Pappenheim n'écoutoit que la gloire des armes & l'intérêt de son maitre; avec une petite armée il tenoit toute la campagne entre l'Elbe & le Weser, dans un tems où ce païs étoit de la plus grande importance aux deux partis. Ce païs appartenoit en partie à des princes ecclésiastiques qui ne pouvant se soutenir d'eux-mêmes & venant à manquer d'appui du côté des catholiques, seroient tombés tous ensemble au pouvoir des protestans. Ainsi Pappenheim en les protégeant ne conservoit pas seulement de riches alliés à son maitre, mais il lui assuroit un païs d'où l'ennemi auroit tiré de nouvelles forces, & retenoit dans l'obéissance de l'empereur les états protestans voisins que la seule crainte empêchoit de se jetter dans le parti du roi. Il empêchoit surtout le landgrave de pénétrer dans ces belles provinces, d'y recruter son armée, & de subjuguer les puissances ecclésiastiques de cette par-

(*a*) A quatre milles de Gœttingen sur le Rauhm qui se jette dans la Leine près de Northeim. On nomme cette contrée la principauté d'Oberwald.

(*b*) Sur un ruisseau qu'on nomme Athugt qui tombe dans l'Ocker près de Goslar.

An. 1632. dut en coûter beaucoup au fier Walſtein pour diſſimuler la haine qu'il portoit au Bavarois dont il avoit juré la ruïne.

Guſtave ſous le canon de Nuremberg.

Guſtave après d'inutiles tentatives pour empécher la jonction du corps d'Aldringer avec l'armée impériale s'étoit retiré, comme j'ai dit, ſous le canon de Nuremberg, ville libre, très-riche & qui pouvoit fournir au roi les vivres & les munitions dont ſon armée avoit beſoin.

Deſcription de cette ville.

Elle eſt au centre de l'Allemagne entre la Franconie, le Palatinat & la Souabe, coupée en deux par la Pegnitz qui paſſe ſous un grand nombre de ponts, & aſſiſe dans un terrein fertile où comme au ſein de l'abondance elle a tout ce qu'il faut pour les beſoins de la vie. Les choſes de luxe même & de pur agrement s'y trouvent pouſſées à un point d'élégance & de perfection qu'on ne voit dans aucune autre ville d'Allemagne. Elle eſt très-peuplée & ſon pourtour eſt de huit milles d'Italie. Son enceinte eſt formée d'un double mur avec des foſſés à l'ancienne. Le gouvernement y eſt ariſtocratique, & le ſénat compoſé de vingt-ſix patriciens tirés des meilleures familles.

Vues du roi en ſe retirant ſous Nuremberg.

Le roi avoit choiſi cette place de retraite pour éviter d'en venir aux mains avec des troupes fraîches & nombreuſes. Les habitans y trouvoient auſſi leur avantage: Guſtave couvroit leur ville, & les mettoit à l'abri des cruautés des Impériaux. Peut-être vouloient-ils donner dans Nuremberg un nouvel éxemple du ſac de Magdebourg afin d'effraïer les autres villes du parti, trop heureuſes alors d'aller au devant du joug pour rendre leur ſoumiſſon agréable, & qui ſeroient devenues ennemis jurés des Suédois. Car les amitiés entre les princes, entre les républiques ſurtout, ſont intéreſſées & ne ſubſiſtent qu'autant que dure le beſoin qui les rend néceſſaires. Peut-être auſſi que l'intention du roi étoit de laiſſer cette belle armée de Walſtein ſe conſumer dans un païs ruïné & de plus dépeuplé par un mal contagieux qu'on appelloit *la maladie hongroiſe*, qui commençoit déja à ſe faire ſentir dans l'armée impériale; tandis que les Suédois tirant ſans peine leurs ſubſiſtances & tout leur néceſſaire de Nuremberg ſeroient encore à

portée

portée de feconder le duc de Weimar dans fon entreprife fur la Souabe & le Tirol, pouvoient foutenir Guftave-Horn en Alface & prêter la main à d'autres corps occupés ailleurs, qui tous devoient obliger Walftein, pour s'oppofer à leurs progrès, ou de détacher de la grande armée & de s'affoiblir par conféquent, ou de s'éloigner de Nuremberg, s'il ne vouloit pas laiffer les provinces de l'empereur expofées aux courfes des Suédois. An. 1632.

Le roi avoit choifi lui-même l'affiette de fon camp, & l'armée travailloit aux retranchemens avec ardeur. Il étoit à penfer que Guftave garderoit longtems une pofition où il trouvoit réunis tous les avantages qu'on cherche à la guerre, la fureté, les fubfiftances & la commodité. On vit bientôt après que ce qu'il en avoit fait n'étoit qu'une fage précaution, pour ne pas s'expofer à perdre en un jour les conquêtes de plufieurs mois. D'autant plus qu'il n'avoit pû fe perfuader tout ce qu'on lui difoit des immenfes préparatifs de Walftein, & qu'il rioit quand on lui parloit de quarante-mille hommes que ce général vouloit avoir au printems. A préfent qu'il les voyoit affemblés contre lui, il avouoit qu'il n'y avoit que la maifon d'Autriche & Walftein qui puffent lui faire voir ce qu'il n'auroit jamais crû poffible.

Guftave retranché devant Nuremberg.

Walftein & le Bavarois qui avoient joint leurs forces penfoient aux moyens d'attirer Guftave à un combat défavantageux, lorfqu'ils apprirent que le monarque étoit devant Nuremberg retranché & comme enterré dans fon camp. Ils prirent cette précaution pour un aveu de fa foibleffe, & fe flattérent qu'avec une armée nombreufe comme la leur ils pourroient aifément entourer les Suédois, leur couper les fecours qui leur venoient de la Franconie, de la Souabe & de la Saxe, affamer le roi dans fon camp, & en fourageant le plat païs ruïner la cavallerie qui faifoit la principale force de Guftave. En conféquence de ce projet ils marchent droit à Nuremberg. L'armée combinée

L'armée combinée marche à Nuremberg.

An. 1632. des Impériaux & des Bavarois étoit forte de trois-cent-quatorze escadrons & de deux-cent-dix compagnies, (*a*) avec quatre-vingt piéces de canon & quatre-mille chariots. Le duc de Baviére & Aldringer menoient l'avantgarde, Galas avoit le corps de bataille, & Walstein conduisoit l'arriére-garde. Les croates & les dragons avoient ordre de dévaster les campagnes dans la marche. Dès que les alliés furent à la portée de l'artillerie de Gustave, il les salua de six-cent coups de canon, & ses braves Suédois firent plusieurs sorties mais toûjours à leur désavantage. La cavallerie impériale en cette occasion fit si bien qu'à la fin les Suédois n'osoient presque plus sortir de leurs retranchemens, & les alliés eurent tout le tems de se préparer à leur tour un camp sûr & commode pour la cavallerie & l'infanterie.

Coup tiré sur Walstein.

Je ne dois pas omettre que comme l'armée marchoit de Neumarck à Freystadt, Walstein étant dans son carosse à l'arriére-garde & traversant le bois qui est entre ces deux villes, on dit qu'on tira sur lui un coup de fusil & que la bale traversa sa voiture sans le blesser. On est surpris, si le fait est vrai, qu'on n'ait fait alors aucune perquisition pour en découvrir l'auteur. Tout ce qu'on en sçait vient du comte Tersica qui avoit eû part au danger, & de ceux qui suivoient le carosse du général. Ils prétendirent que le coup partoit de gens qui en vouloient à ce grand homme dont la vie, selon eux, étoit un écueil funeste aux projets des ambitieux. D'autres moins aveuglés du mérite de ce général pensoient que le coup pouvoit être venu des propres

(*a*) Le roi n'avoit que 16000 hommes contre cette armée combinée qui étoit de plus de 60000 combattans. Mais les Nurembergeois touchés des peines que le roi se donnoit & du danger auquel il s'exposoit pour eux, firent un denombrement de tout ce qui pouvoit porter les armes, & trouvérent dans leur ville trente-mille hommes en état de servir. On en tira vingt-quatre compagnies d'élite, ayant chacune sur son drapeau une lettre de l'alphabet, & tous les jours huit compagnies montoient la garde dans la ville ou faisoient service avec les Suédois. Nuremberg ouvrit ses magasins, le pain ne manqua point à l'armée du roi tant que le blocus dura, & les chevaux mangérent de l'herbe au défaut d'avoine & de paille. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 655.

gens de Walſtein qui feignoient de s'attaquer pour s'amuſer dans la marche, & l'on citoit l'éxemple de quelques ſoldats qui avoient été tués de cette maniére. Voilà ſans doute le vrai de cette hiſtoire. Mais Walſtein n'étoit pas faché qu'on crut à Vienne qu'on avoit attenté à ſa vie, voulant ſe rendre par-là plus recommandable & réhauſſer le mérite de ſes ſervices auprès de Ferdinand. D'autres diſoient que c'étoit Walſtein qui avoit fait courir ce bruit pour découvrir ce qu'on penſoit de lui dans l'armée; car il vouloit ſavoir ſi les troupes lui étoient attachées, & des bruits de cette nature entroient dans ſa politique. An. 1632.

Tandis que la cavallerie ſuédoiſe faiſoit de fréquentes ſorties pour reconnoitre les travaux des Impériaux, & que ceux-ci ſe retranchoient, leur cavallerie & ſurtout les Hongrois portoient le brigandage & la déſolation dans les villages voiſins, où ils ne trouvoient plus perſonne. Au bruit de l'approche des Impériaux tous les païſans avoient pris la fuite. Allersberg bourg qui eſt près de Freyſtadt, Hillpolſtein, Roſtal, Carlsberg, enfin les environs de Nuremberg furent abimés par ces pillars, mais le roi en fit promte juſtice. Deux-mille cavaliers Suédois ſe mirent à leur pourſuite, en ſabrérent plus de deux-cent, & tout ce qui fut amené au camp fut pendu ſans pitié comme voleurs de grand chemin. Des deux parts on uſoit de repréſailles, on ſe dreſſoit des embuches, on ſurprenoit les quartiers avancés. Les croates faiſoient merveille dans la petite guerre: Walſtein s'en ſervoit à toute heure pour allarmer le camp du roi & haraſſer ſa cavallerie. Guſtave ne trouva qu'un moyen de ſe débaraſſer de ces viſites incommodes, ce fut de renforcer les gardes avancées & d'y envoyer de bons piquets de cavallerie entremélés de dragons & de mouſquetaires. Ceux-ci avoient ordre de ſe tenir cachés & d'attendre les croates juſqu'à la portée de leurs mouſquets qui, tirant plus loin que les carabines, perçoient ces coureurs legérement vêtus, ſans qu'ils puſſent ſe défen-

Les croates ſaccagent les environs de Nuremberg.

An. 1632.

dre: en même tems la cavallerie qui s'étoit ouverte pour donner paſſage au feu de la mouſqueterie, devoit les envelopper (*a*). Le roi n'eut pas fait cette manœuvre deux fois que le camp fut tranquile.

Origine des dragons.

Ces dragons ou mouſquetaires à cheval étoient tous gens choiſis, robuſtes & d'une valeur reconnue. Leur fonction étoit de ſoutenir la cavallerie, & quand l'occaſion s'en préſentoit, ils mettoient pied à terre dans un poſte avantageux, & faiſoient feu ſur l'ennemi. S'ils n'étoient pas les plus forts, ils remontoient à cheval & regagnoient l'armée. Ils ſervoient d'eſcorte aux convois, formoient une embuſcade à la hâte, battoient l'eſtrade, montoient à l'aſſaut, enfin il n'y a point à la guerre de ſervices que cette troupe ne rendit. Ces dragons étoient armés de mouſquets ordinaires, dont la mêche étoit tournée ſur un petit bois qu'ils fichoient à la tétiére de leurs chevaux. Leur épée étoit courte, & à l'arçon de la ſelle pendoit une petite hache qui ſervoit à couper le bois, à abattre des paliſſades, &c. Ces troupes ſont de nouvelle création, elles ont été levées dans les derniéres guerres de Bohéme & d'Allemagne où la guerre ſe fait ordinairement en plaine. D'autres prétendent que celui qui forma les premiers dragons fut le comte Erneſt mis au ban de l'empire pour avoir porté les armes contre l'empereur: obligé de vivre comme un homme qui n'a ni feu ni lieu, errant de côté & d'autre avec ſa petite armée, il avoit mis, dit-on, ſon infanterie à cheval pour courir plus vîte.

Magaſin de Freyſtadt détruit par les Suédois.

Cependant les Impériaux continuoient leurs courſes dans le plat païs autour de Nuremberg & avoient des dépôts de vivres dans toutes les villes voiſines. Guſtave ordonna à Tubal (Dewbatel) (*b*) de s'emparer

(*a*) C'eſt la même manœuvre que le roi avoit employée avec ſuccès à la journée de Leipſic contre les croates à cheval plus connus actuellement ſous le nom de Huſſards.

(*b*) On a vu plus haut dans une note comment le nom de cet officier eſt defiguré dans la pluspart des hiſtoriens.

de Freyſtadt où étoit le grand magaſin de Walſtein; & la nuit du 29. au 30. juillet la ville fut priſe par le moyen des petards & des échelles. Mais comme le Suédois ne pouvoit ni garder cette place ni emporter le magaſin, il y mit le feu. Walſtein n'avoit pas crû ce coup poſſible. Sur le champ le ſergent de bataille Sparr fut détaché avec quelques régimens de cuiraſſiers, de dragons & de croates pour couper la retraite aux Suédois & leur reprendre le butin qu'ils avoient fait. Le projet pouvoit réuſſir. Sparr avoit déja mis en fuite les coureurs de Dewbatel & en tenoit une partie, quand le roi apprit des fuyards ce qui ſe paſſoit. Il ſe met à la tête d'une partie de ſa cavallerie & marche en diligence du côté de Burgthan. Guſtave dégagea ſes braves Suédois, & chargea les troupes de Sparr avec tant d'avantage qu'elle furent entiérement défaites. Le comte Sparr, un lieutenant-colonel du régiment de Terſica, quatre capitaines & plus de cent ſoldats furent pris. Le roi de Suéde ne perdit que ſoixante hommes. Mais le colonel Rieſs y fut tué ainſi que M. de Boye gentilhomme de la chambre & le page Cratzenſtein qui reçut le coup à deux pas de la perſonne du roi (*a*). An. 1632.

Iſolani, qui avoit ſi ſouvent donné l'allarme au camp du roi avec ſes Hongrois, les avoit mis en ſi grande réputation qu'on les appelloit *le fléau des Suédois*. Lui pour ſa perſonne s'étoit fait une aſſez belle fortune des préſens magnifiques dont Walſtein avoit payé ſon heureuſe témérité; car le général étoit plustôt prodigue que généreux quand il falloit reconnoître une belle action. Mais depuis que Guſtave eût imaginé de recevoir les croates à la portée du mouſquet, Iſolani ne faiſoit plus rien. Déſeſpéré de la défaite de ſes Hongrois à Allersberg & dans l'affaire de Sparr, il monte à cheval & court à la tête de mille croates attaquer quelques eſcadrons Suédois, taille en piéces trois-cent des ennemis & apporte à Walſtein deux étendars. Le ſoldat qu'on récom-

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* Kk. à la fin de l'ouvrage.

An. 1632.

Générofité de Walftein envers Ifolani.

penfe en fait mieux, & l'officier, s'il eft diftingué, en eft plus attaché à fes devoirs. Or il eft d'ufage chez les Allemands que l'officier qui a fait une belle action fe préfente devant le général qui le retient à diner. C'étoit le comte de Michna commiffaire général de l'armée qui tenoit table pour Walftein. Ifolani y vint, & après le diner s'étant mis à jouer, il avoit perdu les quatre-mille écus & un beau cheval que fon général venoit de lui donner, lorfqu'il trouva devant lui deux-mille ducats. Se doutant bien que c'étoit une nouvelle libéralité du général qui vouloit lui faire oublier fa perte, il courut à l'appartement de Walftein pour le remercier. Walftein parla à deffein d'un convoi ennemi qui venoit de Wurtzbourg. Ifolani, fans rien dire, fort, monte à cheval avec fes croates, atteint le convoi & après un combat très-vif où l'avantage refta de fon côté, ayant fabré près de deux-cent Suédois, bleffé & pris un plus grand nombre, il reparut au camp avec trois étendars de l'ennemi, & fuivi du convoi qui fit grand plaifir, parceque la difette commençoit à fe faire fentir dans le camp (*a*).

Je reléve cette action généreufe de Walftein pour que fi les princes lifoient jamais mon ouvrage ils appriffent par cet éxemple d'Ifolani ce que peut la libéralité fur le cœur du foldat, & afin qu'en général on fache que cet homme, taxé de folie par des gens qui prennent l'extraordinaire pour un égarement d'efprit, avoit des qualités qui approchent de l'héroïfme.

Portrait de Walftein.

Jamais perfonne n'a peut-être mieux connu le cœur humain. Je vais rapporter ici quelques traits de fa vie, car je ne fais pas fon hiftoire. Il puniffoit avec rigueur & récompenfoit avec pro-

(*a*) Les vivres devinrent fi rares dans le camp de Walftein, qu'il fallut diminuer la ration de pain, & le refte à proportion, enforte que celui qui fe vantoit d'affamer le roi de Suéde courut rifque de l'être lui-même. Pour fuppléer à cette difette il fit fourager à fix ou fept milles à la ronde; ce qui donna lieu à une infinité d'efcarmouches, & ce fut à quoi fe paffa tout le tems que Guftave fut autour de Nuremberg jufqu'à l'arrivée de fes renforts. *Hift. de Guftave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. p. 320.

fusion: les présens qu'il donnoit passoient toûjours mille écus, & rarement il infligeoit des peines, mais elles alloient à la mort. Il dédaignoit d'exciter à bien faire par de petites récompenses, & disoit que *les services du soldat sont toûjours proportionnés au prix qu'il en retire, que c'est la mesure de l'estime qu'on fait de lui; qu'à la guerre qui pense avoir des services à bon marché est servi comme il paye.* Comme chez lui la récompense étoit magnifique, chacun s'efforçoit d'en mériter. Il mesuroit toûjours ses bienfaits à sa qualité & jamais à la condition de ceux qui les recevoient; témoin sa générosité envèrs un astrologue. Walstein avoit un grand foible pour l'astrologie judiciaire & ne faisoit rien sans consulter les planetes; n'hésitant jamais de s'engager dans une affaire si les aspects lui étoient favorables, & n'entreprenant rien quand la figure lui paroissoit contraire à ses vûes. Cette superstition alloit même si loin qu'il n'employoit que ceux qui étoient nés sous une heureuse constellation. On lui dit qu'à Vienne il y avoit un Génois nommé *Jean Baptiste Seni* qui enseignoit l'astrologie, & que cet homme étoit renommé par des prédictions que l'événement avoit justifiées. Il ordonna aussitôt à Jean Péroni son confident d'aller trouver le mathématicien & de l'attirer à son service. Péroni fit la commission, & accorda à vingt-cinq écus par mois. Walstein en fit de grands reproches à son confident, se croyant déshonoré qu'un homme qui s'étoit fait un nom fût à lui à si bas prix: *Gardez*, lui dit-il, *votre lézine italienne pour quand vous serez dans votre païs avec vos égaux; elle peut-être bonne dans la maison d'un Péroni, elle ne convient pas chez moi.* Et ajoutant qu'il ne pouvoit voir les talents mal récompensés: *j'aurois honte*, dit-il, *d'avoir à mes gages un homme qui pût penser qu'il est payé au-dessous de sa valeur.* Il vouloit être extraordinaire en tout. Seni reçut quatre-cent écus pour son voyage qui n'étoit que de dix-milles d'Allemagne, il eut deux-mille écus par an payés d'avance, un carosse à six chevaux & des

An. 1632.

An. 1632. domeſtiques entretenus. (*a*) Walſtein ſe plaiſoit à enrichir le mérite. De ſimples ſoldats pour une belle action étoient faits capitaines avec un revenu convenable à leur nouveau rang. Walſtein s'attachoit ceux qui lui devoient leur élévation, & cette fortune de quelques-uns étoit un encouragement qui portoit toute l'armée à la mériter; en ſorte qu'un chacun à l'envi cherchoit à gagner les bonnes graces du général par une ſage conduite & par de la valeur, jamais par de lâches flatteries. Ces moyens honteux qui tentent & ſubjuguent le plus grand nombre étoient inconnus à ſa cour. En récompenſant le mérite où il le trouvoit, ſans égard aux conditions, il humilioit ceux qui n'étoient grands que par leur naiſſance, & s'aſſuroit l'affection du roturier. Parcequ'en faiſant tomber les graces ſur les nobles uniquement on décourage ceux qui ne le ſont pas, il tenoit ſes plus proches parens ou alliés dans la même dépendance; & à cette occaſion il diſoit que *la vertu militaire n'eſt ni dans une barbe bien faite & dans les cheveux bien arrangés, ni dans les titres & les diſtinctions qu'on accorde à la naiſſance; que les ſeuls titres d'un bon ſoldat ſont le courage & la main promte, parceque les bales ne reſpectent pas la nobleſſe ni un habit chamarré.* Il déteſtoit cette politeſſe convulſive ſi fort en uſage dans les cours; & quand il voyoit des gens lui

(*a*) Sa dépenſe étoit incroyable. Il faiſoit ſervir ſur ſa table 100 plats à chaque repas, & n'y paroiſſoit jamais. Il avoit 50 gardes toûjours dans ſon antichambre, 12 autres qui faiſoient continuellement la ronde autour du lieu où il étoit, afin d'empêcher le bruit qu'il ne pouvoit ſouffrir, un grand nombre d'eſtafiers, 60 pages nobles qui apprenoient leurs éxercices chez lui, quantité de gentilshommes ſervants, quatre maitres de ſa chambre qui admettoient à l'audience ceux qui lui vouloient parler, ſix chevaliers & ſix barons près de ſa perſonne pour recevoir ſes commandemens, un ſeigneur de marque pour ſon premier maitre d'hotel, 50 caroſſes attelés chacun de 6 chevaux, 50 fourgons quand il marchoit par la campagne, 50 hommes qui menoient chacun un cheval de prix en main, un palais à Prague bâti avec une magnificence royale ſur la place de cent maiſons qu'il avoit fait abattre, un autre dans la ville de Gidzin qu'il avoit aggrandie & où il avoit fondé une chartreuſe & un collége de Jéſuites, un ſuperbe chateau à *Sagan*, un autre à Znaim. Et pour faire face a tant de dépenſe il avoit 500000 écus d'Allemagne de rentes, outre 120000 écus de penſion comme *généraliſſime*, & trois millions à la banque de Veniſe. *De Prades.* Walſtein étoit fils d'un pauvre gentilhomme de Bohéme & avoit commencé par être page du marquis de Burgow, fils de l'archiduc Ferdinand d'Inſpruck. Cet homme qui avoit prodigué des ſommes immenſes pour ſe faire des amis, périt de la main de deux écoſſois dont il avoit fait la fortune; & fut aſſaſſiné dans Egra le 15. de fevrier 1634.

lui faire de profondes révérences & s'incliner jusqu'à terre: *voilà* An. 1632.
disoit-il, *des messieurs qu'il faut envoyer à Rome, où l'on reste une demi-heure à la porte d'un monsignor, le chapeau à la main, & où l'on s'enrhume pour savoir à qui passera le dernier.* Il ne pouvoit souffrir que des officiers nouveau-venus vinssent l'ennuïer des assurances de leur zéle. A la fin il ne les admettoit plus à l'audience, & leur faisoit dire que *le courage & la fidélité dont il attendoit d'eux des marques étoient le plus beau compliment qu'ils pussent lui faire; qu'ils eussent à servir & à donner des preuves de leur mérite, qu'alors leur visite lui seroit agréable.* Il y avoit cependant des officiers chargés de faire les honneurs aux étrangers de distinction; Walstein n'avoit pris qu'un soin sur lui, c'étoit de récompenser. Il se communiquoit rarement; il savoit combien la familiarité nuit au respect. Elle étoit surtout à craindre chez lui dans la foule de ceux qui ambitionnoient de tenir à sa personne pour avoir quelque part à son affection. Il étoit persuadé que comme un maitre perd toûjours aux yeux de son domestique de l'éclat que lui donne une charge éminente & de l'obéissance qu'elle éxige, de même le général qu'on voit journellement, on s'accoûtume à le regarder comme un ami qui conseille & non comme un chef qui ordonne. Comme il punissoit la moindre faute & qu'il étoit inéxorable, on l'appelloit *le cruel.* Il étoit le premier à en rire & disoit *qu'il avoit trouvé le moyen de ne faire de mal à personne, parceque celui qui voit punir sévérement la moindre faute craint un plus rude chatiment pour une grande & ne la fait pas.* Il fit pendre un de ses valets de chambre pour l'avoir réveillé contre son ordre: un cavalier fut chassé de l'armée avec ignominie pour avoir paru sans bottes: d'autres pour s'être laissé prendre furent punis & renvoyés comme des lâches. En un mot chez lui la peine passoit de beaucoup la faute. Mais cette sévérité qui passera dans l'esprit de bien des gens pour une tirannie, n'en étoit

An. 1632. pas une. Il y a plus d'art qu'on ne penſe à ſavoir par l'éxemple qu'on fait d'un mauvais ſujet avertir les autres de quitter l'armée, & forcer les poltrons d'être braves. Alors c'eſt l'horreur du ſupplice qui fait affronter la mort; une crainte bannit l'autre. Enfin ſi Wålſtein étoit dur, tant de rigueur fut tempérée par les bienfaits qu'il répandoit à pleines mains, auſſi promt à récompenſer qu'à punir (*a*).

(*a*) L'hiſtorien *de Prades*, dit que Walſtein étoit grand, vigoureux, maigre, ayant l'œuil vif & plus petit que grand, le viſage rond, le tein olivatre, les cheveux roux & fort courts, qu'il parloit peu & fort rudement, & ne rioit preſque jamais.



LES

LES DERNIERES
CAMPAGNES ET NEGOCIATIONS
DE
GUSTAVE-ADOLPHE
EN ALLEMAGNE.

LIVRE QUATRIÉME.

SOMMAIRE.

Le duc de Weimar quitte la Souabe & pénétre dans le Tirol: il eſt rappellé & rejoind la grande armée devant Nuremberg: le duc de Lorraine entouré des François promet de déſarmer: il ſe lie ſecrétement avec l'Eſpagne & ſoûtient le duc d'Orléans contre le roi ſon frére: défaite du corps de Montécuculi envoyé pour couvrir l'Alſace: le duc de Wurtemberg ſe déclare pour la Suéde: entrée du maréchal Horn en Alſace: Impériaux dans la Luſace: retraite du duc d'Orléans: les François prennent poſſeſſion de Tréves: Pappenheim ne peut empêcher les Hollandois de prendre Maſtricht: ſuccès du duc George de Lunebourg dans les états de Brunſwick: les Suédois & les Impériaux ſont toûjours campés à la vuë de Nuremberg: attaque des retranchemens de Walſtein: le roi de Suéde s'éloigne: Walſtein ſe met en marche: le maréchal Horn entre en Baviére: l'électeur court défendre ſon païs: révolte des païſans dans la Haute-Autriche: arrivée du roi à Erfurt: il eſt réſolu d'attaquer Walſtein qui ne s'y refuſe pas: bataille de Lutzen & mort de Guſtave-Adolphe: portrait du comte de Pappenheim: Walſtein rentre en Bohéme: portrait du roi de Suéde.

LES deux armées étoient toûjours dans leurs camps devant Nuremberg, cherchant à ſe faire tout le mal poſſible pour forcer l'une ou l'autre à s'éloigner. Walſtein patientoit, parce qu'il eſpéroit rétablir ſon armée aux dépens de cette ville opulente; & Guſtave comptoit que l'armée catho- An. 1632.

An. 1632. lique décamperoit la premiére faute de vivres. Tandis que des deux côtés on ſe battoit pour un convoi ou pour un fourage (*a*), le duc Bernard de Weimar étoit en Souabe. Après avoir échoué devant Lindau, il avoit pouſſé ſes courſes juſqu'aux portes d'Uberlingen & de Cell, deux villes ſituées à l'occident du lac de Conſtance. S'il avoit pû s'emparer de Lindau, cette place lui auroit aſſuré la poſſeſſion du lac & l'entrée dans la Rhétie. De-là, s'il vouloit, il entroit en Italie parce que les Griſons, proteſtans pour la pluſpart & qui n'étoient pas amis de l'Autriche, auroient vu avec plaiſir une expédition qui leur faiſoit eſpérer de recouvrer la Walteline. Mais ce projet n'ayant pas réuſſi, Weimar en conçut un plus hardi encore, qui fut de ſe rendre maitre du Tirol. Il pouvoit s'en flatter parce que c'eſt toûjours les choſes auſquelles on ne s'attend pas qui réuſſiſſent. Les difficultés étoient grandes mais elles n'étoient pas inſurmontables, & ſi Weimar parvenoit à ſon but il ſe trouvoit tout d'un coup aux bords de l'Italie, où il eût pénétré ſans peine avec une armée de Suédois à qui il ſembloit que rien ne devoit réſiſter. Car à la guerre c'eſt moins la force que la réputation qui ſoumet les provinces. Le duc Bernard maitre du Tirol deſcendoit l'Inn qui ſort des montagnes de la Rhétie & qui

(*a*) Dans le tems que Walſtein tenoit Guſtave comme bloqué autour de Nuremberg, les partiſans de la maiſon d'Autriche publioient par tout que le roi de Suéde n'avoit plus d'autre parti à prendre que de mettre bas les armes, s'il ne vouloit mourir de faim. Le roi pour aller au devant de tous ces faux bruits, écrivit à Louis XIII. „ qu'il n'étoit pas „ ſi mal à ſon aiſe que l'ennemi s'efforçoit de le faire „ accroire; qu'au contraire il avoit ſuffiſamment de „ troupes à lui oppoſer, & que le courage de ſes „ gens ne les abandonneroit qu'avec la vie. Nous „ nous évertuons tous les jours dans le champ de „ Mars, & nous faiſons aſſez comprendre à Walſtein „ ce que des gens vaillans & capables peuvent faire, „ ſurtout lorſqu'ils ſe battent pour une cauſe auſſi „ belle que la liberté publique, & qu'ils défendent „ des princes & des nations qui gémiſſent ſous la ty- „ rannie & la perſécution."

Dans le même tems il écrivoit au chancelier Oxenſtierna de le venir joindre „ vous ne devez pas, „ lui diſoit-il, conſidérer votre maitre dans une „ ſituation qui vous faſſe ſuppoſer que vous courez „ grand riſque à venir ici ou que mes affaires ſont „ déſeſpérées. Approchez tranquilement, n'appréhendez rien, je puis regarder l'ennemi en face en- „ core bien du tems."

Il mandoit aux autres chefs des corps diſperſés de ſes troupes „ de ſe rendre auſſi près de Nurem- „ berg pour le ſeconder, & de tenir les différentes „ routes qu'il leur indiquoit. Mais, ajoutoit-il, „ meſſieurs, votre roi & maitre, abſent comme il „ eſt, ne peut diriger ſes diſciples militaires qu'en „ termes généraux: il arrive ſouvent des accidens „ que toute prévoyance humaine ne peut déterminer: „ ſaiſiſſez ces moments, profitez des occaſions favo- „ rables qui ſe préſentent & s'échappent en un mo- „ ment. Je vous donne carte blanche, & plein pou- „ voir d'agir avec cette diſcrétion qui eſt digne de „ moi & de vous-mêmes." *Hiſt. de Guſtave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. 486-88.

porte batteaux depuis Inſpruck juſqu'à Paſſaw où elle tombe dans le Danube. Il entroit dans l'archevêché de Saltzbourg, païs riche & fertile, ayant l'Autriche à l'orient, la Baviére & le Tirol à l'occident, l'Inn au nord & la Stirie au midi. Les fortifications de Saltzbourg n'étoient que commencées. Weimar s'en fût rendu maitre aiſément & ſeroit venu juſqu'à Paſſaw, qui par ſon aſſiette étoit un poſte important. Le chemin de la Haute-Autriche lui étoit ouvert juſqu'à Lintz ſur le Danube. Il y auroit trouvé nombre de mécontens qui ſe ſeroient joints à lui. L'Autriche n'ayant point ſouffert de la guerre, les troupes de Weimar y auroient fait un butin immenſe, & porté le fer & le feu juſqu'aux portes de Vienne. Enfin ſi Weimar eut pû éxécuter ſon entrepriſe, telle que cet habile général l'avoit conçue, l'armée catholique campée devant Nuremberg eût été coupée des ſubſiſtances & munitions qu'elle tiroit de l'Autriche & de la Baviére.

An. 1632.

Le duc de Weimar s'approche du Tirol.

En conſéquence de ce projet Bernard de Weimar avec les huit-mille hommes qui lui reſtoient, marche à Memmingen, la prend, force Kempten & vole à Fueſſen qu'il vouloit ſurprendre. Cette place fortifiée à l'ancienne avec de ſimples tours & un mauvais foſſé, eſt ſur le Lech à l'extrémité de la Souabe & du Tirol, au débouché des montagnes qui ſéparent ces deux provinces. Elle étoit néceſſaire au deſſein du duc Bernard, qui ſe préparoit à l'attaquer. Mais la garniſon n'attendit pas que les Suédois fuſſent à la portée du canon. Au premier bruit de leur approche les ſoldats profitant de l'occaſion, qui eſt la ſeule reſſource de l'opprimé, ſe ſoulevérent contre le gouverneur, ſe jettérent ſur lui, le garottérent & l'amenérent en cet état devant le duc, en lui rendant la ville; pouſſés à bout, diſoient-ils, par l'avarice & la dureté de cet officier qui ne l'étant que de nom, s'approprioit une bonne partie de la paie des ſoldats, & faiſoit punir ceux qui oſoient s'en plaindre.

Le duc de Weimar eſt rappellé.

Weimar alloit entrer dans le Tirol lorſque des ordres réitérés l'obligérent de renoncer à ce projet pour ſe rendre en toute diligence au camp de Nuremberg avec le corps qu'il commandoit. L'officier doit

An. 1632. obéir au chef, sans éxaminer s'il seroit quelquefois plus utile de ne le pas faire. Weimar fut rappellé dans un moment où tout sembloit concourir à l'éxécution de son plan. Il suffisoit de tenter l'entreprise pour qu'elle réussît: les gorges des montagnes n'étoient gardées que par des païsans faciles à intimider. Tout étoit dans la consternation, & déja Leopold archiduc d'Inspruck, frappé de la perte de Fuessen rendue par trahison, ne voyoit plus autour de lui que des poltrons & des traitres. Il étoit prêt à s'embarquer sur l'Inn avec ses meilleurs effets pour se retirer en Autriche ou dans l'archevêché de Saltzbourg. Mais le rappel du duc délivra le Tirol d'un fléau que ses habitans n'auroient sans doute évité que par la fuite. Weimar prit par Fuessen & Kempten, & rejoignit la grande armée du côté de Nuremberg. (*a*)

Le duc de Lorraine assemble son conseil.

Tandis que Gustave rassembloit ses forces pour attaquer Walstein, Charles duc de Lorraine étoit entouré des François qui vouloient qu'il licentiât son armée, afin d'ôter un allié à l'empereur & d'empêcher le duc de rien entreprendre contre la France. Pour ce prince qui aimoit la guerre c'étoit un grand chagrin de se voir les mains liées, & il craignoit que son conseil ne fût porté à la paix. Cependant le cas étoit embarassant, il assembla ses ministres, & voulut savoir leur avis. „Les uns, comme il l'avoit prévu, lui firent sentir qu'il se perdroit „s'il attendoit son salut des alliés, & lui conseillérent d'éviter la guerre; „les espérances fondées sur les secours des grandes puissances étant peu „solides & souvent funestes. Ils lui firent voir le peu de troupes (*b*) „& de forteresses qu'il pouvoit opposer à une armée royale; que „Nancy & la Motte étoient les seules, qui ne se défendroient même „qu'avec les secours de l'Autriche, & que ces secours ne pouvoient „venir que de la Flandre, de la Franche-Comté ou de l'Allemagne; „que les Allemands étoient actuellement occupés à défendre leurs pro„pres etats; que l'armée de Flandre faisoit tête aux Hollandois & gar-

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* Oo. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) A peu près vingt-mille hommes, dit le comte *Gualdo*, & tous païsans plus accoutumés à manger leur souppe au coin du feu & à mener la charue qu'à manier des armes.

„doit la frontiére du côté de la France; que la Franche-Comté qui „n'eſt qu'un petit état avoit beſoin pour donner du ſecours à la Lor- „raine, d'en recevoir elle-même d'Italie, d'Allemagne ou des Suiſſes; „que d'ailleurs en ouvrant la porte aux Autrichiens c'étoit attirer la „guerre en Lorraine & ſe donner des chaînes; qu'il ne falloit ni rom- „pre avec la France qui pouvoit écraſer les Lorrains, ni s'abandonner „aux promeſſes d'une autre puiſſance qui ne demeureroit amie qu'autant „qu'elle y trouveroit ſon intérêt; qu'un duc de Lorraine ne devoit „connoître d'autre ennemi que celui qui voudroit s'emparer de ſon „païs, & craindre tous ceux qui lui mettroient les armes à la main; „que les plus forts ont mille moyens de s'arrondir aux dépens du foi- „ble, & dépouillent l'ami comme l'ennemi; qu'ils conſeilloient à Son „Alteſſe de fermer l'oreille aux conſeils des Eſpagnols, qu'ils la con- „juroient de reſter chez elle tranquille, & de ne pas riſquer de perdre „par la guerre ce que la guerre ne pouvoit que difficilement lui con- „ſerver."

An. 1632.

Conſeillers du duc vendus à l'Eſpagne.

Ce conſeil étoit ſage, le duc auroit dû le ſuivre; mais la plus grande partie de ſes miniſtres étoit vendue à l'Eſpagne. Ils ſoutinrent „que tout ce que la France en faiſoit étoit pour intimider les Lorrains „& leur ôter l'appui de l'Autriche, qu'il ne falloit pas donner dans ce „piége." Ils firent beaucoup valoir le traité ſecret fait entre l'Eſpagne, le duc d'Orléans & quelques ſeigneurs françois. Ils voyoient déja le tems où la France plongée dans de nouveaux troubles civils, ne pourroit plus empêcher la Lorraine de s'aggrandir aux dépens de cette puiſſante monarchie. „Si la paix eſt utile quand il eſt dangereux de „faire la guerre, la paix, diſoient-ils, eſt tout auſſi nuiſible quand „l'inaction attire la ruïne de l'état. Il s'agit de s'aſſurer la poſſeſſion „tranquile de la Lorraine, & cela ne ſe pourra pas tant qu'on permet- „tra aux voiſins de s'aggrandir: un prince doit s'attendre à être bien- „tôt traité en vaſſal, s'il n'eſt même dépouillé, dès qu'il ſe laiſſe en- „dormir dans les bras du plus fort. Ils ſoutinrent que la France déja

On eſt bien ſûr d'être écouté quand on eſt de l'avis du maître.

An. 1632. „ſi puiſſante n'en étoit pas moins attentive à s'accroître, & qu'elle „n'oublioit pas ſes prétentions ſur la Lorraine; qu'elle regardoit ce „riche état comme un fleuron qui manquoit à ſa couronne; que c'étoit „le moment d'affoiblir un ennnemi dangereux, & qu'il valoit mieux „tenter une guerre hazardée que de reſter dans une inaction ruïneuſe; „qu'on ne pouvoit autrement défendre la Lorraine des entrepriſes des „François qu'en ſe jettant dans les bras des Eſpagnols, & qu'on de„voit s'eſtimer heureux d'avoir encore cet abri contre les inſultes du „plus fort; qu'enfermée entre les armées ſuédoiſe & françoiſe la Lor„raine étoit perdue ſans l'Eſpagne, qu'il étoit donc de l'intérêt de cet „état que l'Alſace fût conſervée & la Franche-Comté tranquille, la „Flandre en force & la France en diviſions; que Louis XIII. étoit „peu aimé de ſes ſujets, & que n'ayant point d'enfans le duc ſon frére „& l'héritier de ſa couronne avoit un grand parti dans le royaume, „qu'il falloit favoriſer les entrepriſes de ce jeune prince, & qu'il valoit „beaucoup mieux embraſſer les intérêts de l'Autriche que de trembler „à la vue des François & leur ceder lâchement ce qu'on pouvoit con„ſerver par un refus courageux."

Le duc de Lorraine fait ſemblant de déſarmer.

Ces raiſonnemens étoient bien du goût de Charles porté d'affection pour l'empereur qu'il avoit même ſervi comme volontaire dans la guerre contre le Palatin, du vivant du duc Antoine ſon oncle. Mais il craignoit de voir ſes états à la merci des François, s'il leur donnoit le prétexte d'y entrer. On eut recours à la ruſe; on amuſa Louis par de vaines ſoumiſſions. Le duc lui fit de grandes promeſſes & n'oublia rien pour arrêter l'effet des menaces du monarque, ſe promettant bien de faire éclater ſes deſſeins contre la France dès qu'il en auroit l'occaſion.

Guerre civile en France.

Caractére du François.

Quelques François dévoués à l'Eſpagne mettoient tout en œuvre pour ſuſciter des troubles dans le royaume & ſervoient bien la maiſon d'Autriche. Le François eſt vif, entreprenant, inquiet. La paix lui paroit un état trop tranquile, il veut être occupé, & tout ce qui eſt nouveau plait à ſa legéreté. Que le projet ſoit ſenſé ou chimérique il

s'y

s'y livre avec la même ardeur, parce que la prudence n'eſt pas toûjours ſon guide. Ceux qui avoient porté la reine-mére à quitter la cour & à ſe donner aux Eſpagnols, n'étoient pas ſans inquiétude. Ils ſentoient qu'après avoir joué un rôle hors du royaume, ils alloient rentrer dans la claſſe des êtres inutiles, ſi *Monſieur* faiſoit ſa paix avec le roi. Dans cette crainte ils ne ceſſoient d'aigrir ce jeune prince contre le Cardinal, dont l'autorité ſi utile à la France ne paroiſſoit qu'une uſurpation aux yeux des partiſans de la reine. Sous prétexte que cette autorité ſans bornes confiée à un ſujet eût mieux convenu dans les mains d'un frére du roi, ils flattoient l'ambition du prince & le retenoient en Lorraine. An. 1632.

Mais ces lâches corrupteurs de la jeuneſſe de Gaſton n'étoient que les inſtrumens de la politique des Eſpagnols. Ceux-ci excitoient des troubles en France pour détruire une union qui faiſoit ſa force & dont ils étoient jaloux. Ils vouloient par une guerre civile obliger Louis à rappeller les troupes qu'il avoit ſur la frontiére d'Allemagne, & comptoient renverſer les projets de Richelieu. Il leur paroiſſoit que ce miniſtre n'avoit appellé les Suédois ſi près de la frontiére que pour allarmer les catholiques, & les obliger d'acheter la protection de la France contre les inſultes des proteſtans. Ils prévoyoient que les François ſans tirer l'épée alloient trouver le moyen de s'emparer d'importantes places, & auroient encore le mérite de travailler pour la religion en protégeant les princes eccléſiaſtiques. Les Eſpagnols étoient trop affoiblis pour prendre ces mêmes états ſous leur protection, & le conſeil de Vienne, ſi attentif à rompre des deſſeins qui tendoient viſiblement à l'aggrandiſſement de la France, n'avoit alors que des paroles à donner. Les promeſſes ne lui coûtoient rien; il en fit qui raſſurérent les timides, augmentérent l'animoſité des mécontens, & ébranlérent l'affection des plus fidéles ſujets du roi. Les ducs de Montmorency, d'Elbeuf & de Rouannès, les évêques d'Uſez, de Béſiers & de Nimes, & d'autres grands ſeigneurs du royaume ſe laiſſérent gagner. Politique de l'Eſpagne.

An. 1632.

A en juger par ces commencemens, l'entreprise pouvoit réussir; mais pour donner de la consistance à la révolte, il falloit l'appuyer d'une armée. Or le parti Autrichien ne pouvoit seconder ouvertement les rebelles, & devoit craindre de se faire un nouvel ennemi dans un tems où ses forces suffisoient à peine pour faire tête aux Suédois en Allemagne, & pour arrêter les progrès des Hollandois dans les Païs-Bas. D'un autre côté si les Espagnols par la crainte d'un ennemi puissant manquoient cette occasion de l'affoiblir, il y avoit autant de risque pour eux à le laisser sur la frontiére. Le cas étoit embarassant, on laissa faire quelque chose au tems & à la fortune: les Espagnols s'étoient toûjours bien trouvés de cette politique. De vieux ministres qui joignoient à la prudence espagnole tout le raffinement de la subtilité italienne, pesérent mûrement les avantages & les inconvéniens; ils dirent qu'il falloit favoriser indirectement le parti du duc d'Orléans, pour détourner l'orage qui menaçoit la frontiére, & pour gagner du tems sans s'engager à rien.

Le duc d'Orléans se met à la tête des mécontens.

Le duc d'Orléans n'avoit que peu de troupes, (*a*) on ne pouvoit s'en promettre de grands avantages. Mais les espérances d'un prince héritier de la couronne suffisoient pour que les ennemis du cardinal fissent cause commune avec lui. Ce prince s'étoit refroidi pour une entreprise qui ne portoit encore que sur des promesses. Ses confidens se servirent du pouvoir que l'éxemple a sur l'esprit des grands; ils l'assurérent que le feu des guerres civiles n'étoit point éteint & qu'il se rallumeroit avec plus de force quand les mécontens verroient à leur tête le frére unique du roi. Déja le duc de Montmorency promettoit de le recevoir & de le servir dans son gouvernement de Languedoc. Ces promesses jointes aux secours qu'il attendoit des Espagnols le déterminérent à se mettre en marche; il le fit même trop-tôt, tant il étoit flatté de faire la guerre au cardinal. Il prit avec lui le comte de Moret, les ducs de Rouannès & d'Elbeuf, & Puilaurent son favori;

(*a*) 2000 hommes de cavallerie de toutes nations.

An. 1632. rency fait prifonnier fut conduit dans les prifons de Touloufe. *Monfieur* avoit perdu le Languedoc en perdant le duc de Montmorency. Se croyant déja vaincu, il prit la route de Befiers & dépêcha Chaudebonne au roi pour lui demander pardon & le prier de vouloir bien recevoir fes foumiffions. Il ne trouva pas de difficulté à fléchir le cœur de Louis: ce prince aimoit à pardonner, & ne pouvoit que s'attendrir aux fupplications d'un frére unique que d'infidéles confeillers avoient égaré. (*a*) Le roi envoya Aiguebonne à MONSIEUR pour l'affurer qu'il lui pardonnoit. En même tems il quitta le Dauphiné, s'avança en perfonne dans le Languedoc, où fon frére vint au-devant de lui. Chemin faifant Bullion avoit dreffé les articles de pacification, & y difoit „que le duc d'Orléans reconnoiffant la faute qu'il „avoit faite, en demandoit pardon à Sa Majefté, & promettoit de „donner toutes les furetés raifonnables comme il n'entreroit jamais „dans ce qui pourroit fe faire contre les intérêts du roi dans le royau„me ou au dehors, & qu'il n'auroit plus de relation ni avec les Efpa„gnols & le duc de Lorraine, ni avec la reine-mére tant qu'elle feroit „hors du royaume; qu'il ne conferveroit aucun reffentiment de ce que „Sa Majefté feroit des rebelles, & ne demanderoit de grace pour au„cun des étrangers qui l'avoient fuivi en France, lefquels auroient fix „jours pour paffer dans le Rouffillon; qu'il n'auroit déformais à fa „cour aucunes perfonnes fufpectes, & que s'il s'en trouvoit il les éloi„gneroit fur le champ, tant fes intentions étoient droites & fon re„pentir fincére. Et attendu que Puilaurent avoit été l'organe de tous „les mauvais confeils donnés au prince, ledit Puilaurent devoit décla„rer fans reftriction aucune tout ce qu'il favoit des traités & engage-

(*a*) C'étoit furtout *Puilaurent* qui dit en propres termes en parlant de MONSIEUR, qu'*il étoit mal féant à un prince dans la vigueur de l'âge de faire à tous momens le fâché, & de ne jamais tirer l'épée.* Ce favori étoit alors épris des charmes de la princeffe de Pfaltzbourg fœur de Marguerite de Lorraine que le duc d'Orléans balançoit encore époufer. Mais en prenant les armes contre la France, ce prince fe mettoit dans la néceffité d'époufer la princeffe pour s'affurer des fecours du duc fon frére. Puilaurent à qui la princeffe de Pfaltzbourg avoit promis fa main pour récompenfe, fe flattoit de devenir beau-frére de fon maitre & quelque jour de fon roi. Il fe comparoit déja au duc de Joieufe qui fut marié à la fœur de la reine Louife femme de Henri III. *Mémoires du duc d'Orléans.*

An. 1632.

ſon roi. Il auroit dû ſavoir que la conduite du ſouverain n'eſt pas toûjours la même, & que l'expérience & les lumiéres du miniſtre portent quelquefois le maitre à changer de maximes. (a)

Réflexions ſur cette mort.

La mort d'un homme qui avoit hérité de ſes ancêtres le courage, les premiéres charges du royaume & de grands biens, & qui jouiſſoit de tous ces avantages à la fleur de l'âge, eſt une preuve effraïante des revers de la fortune. Elle montre combien le chemin des grandeurs eſt gliſſant & l'ambition chimérique. Cet éxemple intimida les plus remuans. Quelqu'envie qu'ils euſſent de s'élever, ils ſentirent qu'il en coûtoit trop à ſe révolter. Ce coup d'autorité épouvanta la nation, le peuple fut détrompé & la nobleſſe plus retenue. Chacun penſa à obéir au ſouverain, & on ne s'attacha plus à la fortune des particuliers.

Montecuculi envoyé au ſecours de l'Alſace.

Je reviens aux affaires d'Allemagne. Le comte Erneſt de Montecuculi fait général de l'artillerie impériale eut ordre de raſſembler les troupes qu'il avoit aux environs de Lindau & de Conſtance, & de ſe porter au ſecours de l'Alſace pour veiller à la garde de cette province & ſauver Briſac. Cette place à la rive droite du Rhin entre Basle & Strasbourg eſt bâtie ſur une éminence au milieu d'une plaine avec un pont fortifié à la moderne. Sa force la rendoit preſque imprenable; elle protégeoit les environs, & étoit le dépôt des levées qui ſe faiſoient alors en Franche-Comté & en Lorraine par les ſoins du marquis Bentivoglio & des colonels Merci, Fiſton, Haraucour, Bombaillon & autres officiers Lorrains & Francomtois, que Walſtein avoit chargés de cette commiſſion. Comme il importoit en particulier à l'archiduc Leopold que l'Alſace fût conſervée, cette province lui appartenant, il ne ſe contenta pas de confier le ſoin des fortifications de Briſac au colonel Aſcagne Albertini qui en étoit gouverneur; il demanda divers

(a) Le duc de Montmorency avoit toûjours pris le parti du cardinal contre la reine-mére & demandoit pour récompenſe la citadelle de Montpellier, qui lui fut refuſée. D'un autre côté la ducheſſe ſa femme le ſollicitoit à prendre le parti de la reine, l'aſſurant qu'il ne lui arriveroit pas plus de mal qu'au duc d'Epernon qui avoit tiré cette princeſſe du château de Blois, où les Luïnes la tenoient captive, & qui l'avoit ramenée en triomphe à Verſailles. *Mémoires du duc d'Orléans.*

officiers, le comte GUALDO (a) entr'autres, qui furent chargés d'examiner toutes les places, de pourvoir à leurs beſoins, & de prêter la main aux opérations de Montecuculi, qui étoit alors à Colmar, où ces officiers partis du camp de Nuremberg furent le trouver en toute diligence. An. 1632.

L'électeur de Trèves ſe met ſous la protection de la France.

L'électeur de Trèves avoit mis ſon païs ſous la protection de la France en dépit du chapitre qui prétendoit reſter attaché au chef de l'empire. Les François en conſéquence étoient entrés dans Ehrenbreitſtein ſous la conduite du marquis d'Effiat. L'électeur qui cherchoit à les mettre en poſſeſſion de cette place, avoit pris le tems que la garniſon eſpagnole étoit allée occuper certains paſſages qui devoient arrêter les Suédois. Le maréchal Horn avoit auſſi remis aux François Coblentz ſur la rive gauche du Rhin à l'embouchure de la Moſelle, Trærbach ſur la Moſelle même & autres places de l'électorat; ce qui obligea les Eſpagnols logés aux environs de ſe retirer dans le Luxembourg.

Invaſion des Impériaux dans le duché de Wurtemberg.

Depuis que l'armée françoiſe s'étoit éloignée, il n'y avoit plus ſur la frontiére d'Alſace que cinq-cent cavaliers ſuédois & huit-cent fantaſſins. Les autres étoient allés joindre l'armée du roi devant Nuremberg. On vint en avertir Montecuculi & Oſſa commiſſaire impérial pour la province d'Alſace. L'argent manquoit, & les troupes commençoient à ſe débander, parce qu'on ne pouvoit ni les païer ni leur permettre de ſe païer aux dépens du païs, comme elles étoient accoûtumées de faire chez l'ennemi. D'ailleurs on ſavoit que le duc de Wurtemberg penchoit pour le parti de la Suéde, mais qu'avec deux régimens d'infanterie, qu'il ne ſoudoioit, dit-on, que pour les donner au roi, il n'étoit pas en état de lever le maſque ni d'empêcher les Impériaux de s'aſſurer des places de ſon duché. Pour Montecuculi & Oſſa c'étoit le moment de tenter quelque choſe du côté de la Souabe &

(a) Ce comte *Gualdo* eſt l'auteur des *Mémoires* que je traduis. Il ſervoit alors dans l'armée de Walſtein comme volontaire & s'attacha depuis au duc Bernard de Weimar. *Voyez la Préface.*

An. 1632. de ramasser dequoi païer leurs gens. Ainsi tirant les meilleures troupes des garnisons de Colmar & de Brisac, ils convinrent d'entrer d'abord dans le païs de Dourlach, pour ramener à l'obéissance de l'empereur le margrave de ce nom, qui comme protestant s'étoit attaché au parti du roi. Montecuculi & Ossa se voyoient à la tête de quinze-cent fantassins tous gens choisis, ils avoient treize-cent cavaliers, deux compagnies de dragons, deux piéces de canon, & d'excellens officiers, entr'autres Guillaume margrave de Bade gouverneur de la province & les colonels Haraucour, Montreci, Fiston & Bombaillon. L'armée se mit en marche. Comme on approchoit de Dourlach qui n'étoit pas une ville de défense, on vit arriver les députés de la bourgeoisie, qui suppliérent le comte de Montecuculi de ne pas faire entrer ses troupes dans la ville, promettant de faire donner à l'armée tout ce qui lui seroit nécessaire; ajoutant que pour lui il pouvoit y venir suivi de ses domestiques, que les habitans le verroient avec plaisir. Mais le comte répondit qu'il y coucheroit avec l'armée, & il y entra sans qu'il fut fait le moindre tort aux habitans. De-là il fut à Brettheim, (a) ville entourée d'un simple mur & gardée par quatre-cent soldats qu'il prit à discrétion.

Le duc de Wurtemberg rassemble ses troupes.

Montecuculi alloit continuer sa marche lorsqu'on vint lui dire que le duc de Wurtemberg s'avançoit avec six-mille fantassins & huit-cent chevaux. Le comte GUALDO eut ordre d'aller reconnoître & trouva que c'étoit tous miliciens dont on auroit bon marché. Cependant le général mit son monde en bataille, & s'avança dans la plaine, résolu de les attendre. Les Wurtembergeois avoient plus d'infanterie, mais peu de cavallerie, & tous gens hors d'état de tenir devant de vieilles troupes disciplinées & agueries. C'étoit tous païsans, qui avoient pris les armes par obéissance & non par goût; des malheureux arrachés

(a) Brettheim ou Bretten, comme *Gualdo* & le *Soldat Suédois* l'appellent pag. 388. est à deux milles de Philisbourg sur un ruisseau dit Saltza qui tombe dans le Rhin près de Philisbourg frontiére du païs de Dourlach.

An. 1632.

Le rhingrave furprend Montecuculi près de Wifeloch.

L'état-major fe tenoit éloigné pour ne pas entendre les cris de ces malheureux, lorfque les coureurs de l'armée rapportérent que le colonel de Metternich gouverneur d'Heydelberg, le comte de Bronchorft & le colonel Bollinger avec huit-cent fantaffins marchant fur Wifeloch pour s'en emparer, s'étoient laiffé envelopper dans un bois par le rhingrave qui pouvoit avoir cinq-cent chevaux. Ils faifoient dire qu'ils alloient fe rendre s'ils n'étoient promtement fecourus, mais qu'il étoit aifé de les dégager, & qu'on trouveroit renfermés dans Wifeloch les meilleurs effets de toute la contrée. Montecuculi n'étoit point d'avis qu'on s'engageât fi avant, mais Offa dit qu'il n'y avoit rien à craindre. Comme c'étoit un vieux militaire & qui connoiffoit le païs, fon fentiment prévalut. L'appât du gain peut faire oublier les difficultés, mais ne les léve pas. Cependant pour plus de fureté, Montecuculi marchant à Wifeloch ne prit avec lui que de la cavallerie qui pouvoit faire retraite plus aifément, & le colonel de Bombaillon conduifit l'avantgarde, tandis que l'infanterie & le canon devoient filer du côté de Philisbourg. Le rhingrave averti de l'approche de la cavallerie ennemie auffitôt quitte le bois & dreffe une embufcade aux Impériaux fur le chemin de Wifeloch. Pour mieux les attirer dans le piége, il fait prendre les devans à deux compagnies de cavallerie qui avoient ordre de fuir devant l'ennemi jufqu'à ce qu'elles l'euffent attiré dans l'endroit où le rhingrave les vouloit avoir. C'étoit une grande plaine bordée de bois & qui n'avoit d'entrée qu'une gorge affez étroite. Dès que Bombaillon vit les deux compagnies qui efcortoient à deffein quelques chariots de bagage, il crut que c'étoit les cinq-cent hommes dont on lui avoit parlé, & les fit charger le fabre à la main. Mais comme ils fuyoient & qu'il les pourfuivoit, il tomba dans l'embufcade (*a*) où fon ardeur lui coûta la vie. Il y périt avec le chevalier de Treilli colonel Lorrain & nombre des fiens. Le refte prit la fuite, & tout ce qu'on put atteindre fut maffacré. Il ne fe

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* LI. à la fin de l'ouvrage.

fauva que ceux qui reſtérent cachés dans le bois, & qui gagnérent Philisbourg à la faveur de la nuit. Montecuculi affligé de la défaite de ſa cavallerie fit repaſſer le Rhin au reſte de ſa troupe & s'en retourna dans ſes anciens quartiers à Colmar & à Briſac pour tâcher de conſerver les forteresſes d'une province qui paroiſſoit déja comme perdue.

An. 1632.

Le duc de Wurtemberg ſe déclare pour la Suéde.

Cependant le bruit de l'invaſion de Montecuculi tira le duc de Wurtemberg de ſon aſſoupiſſement ou plustôt de l'état d'indéciſion où il avoit été juſqu'alors. Ce prince qui avoit toûjours paru ſourd aux propoſitions de Guſtave réſolut de mettre une armée ſur pié, & prit pour raiſon de cet armement les hoſtilités faites chez lui, ſes villes brûlées & la vangeance qu'il en devoit tirer. Mais une guerre ne doit pas être entrepriſe à la legére. Quoique le duc y fût excité par ceux de ſes miniſtres partiſans de Guſtave, & que lui-même brûlant de ſe déclarer s'aveuglât ſur les ſuites dangereuſes d'une pareille démarche; cependant comme il falloit avoir quelqu'un ſur qui pût retomber la faute d'une entrepriſe mal concertée, il manda ſes miniſtres, & leur expoſa l'inſulte qu'il venoit d'eſſuïer de la part des miniſtres de l'empereur. Il ſe plaignit amérement de ces miniſtres „dont la politique paroiſſoit „être de s'emparer du bien d'autrui & d'oublier les ſervices rendus." Il dit „qu'ils ne penſoient qu'à leurs intérêts & ſe faiſoient un mérite de„vant Dieu d'opprimer les proteſtans; qu'abuſant d'une malheureuſe „maxime rejettée des catholiques même, *qu'il n'y a point de parole „donnée aux hérétiques qu'on ne puiſſe éluder pour le bien de la reli„gion*, ſous ce prétexte l'ami n'étoit pas plus en ſureté que l'ennemi „avec des gens dont le but caché étoit de tout envahir; que le clergé „romain étoit trop flatté de la conſidération dont il jouiſſoit dans les „états catholiques, pour n'être pas ennemi irréconciliable de quiconque „oſoit ne pas avoir pour lui les mêmes égards; que l'intérêt avoit „toûjours rendu les gens d'égliſe dangereux; qu'on n'en voyoit que „trop la preuve dans *l'édit* que l'empereur avoit publié depuis quelques „années en faveur des eccléſiaſtiques, prétendant qu'on leur *reſtituât*

An. 1632. „des biens dont les princes proteſtans étoient en poſſeſſion depuis plus „de cent années, & qui formoient actuellement une bonne partie de „leurs revenus; que le but de cette démarche étoit d'écraſer les „proteſtans & d'abolir la religion évangélique dans l'empire." Il dit „qu'il étoit tems de s'aſſurer de l'amitié de ceux dont le reſ„ſentiment pour lui étoit également à craindre, qu'il valoit mieux „ſuivre hardiment la fortune de Guſtave les armes à la main, que „de ſouffrir que des amis prétendus l'affrontaſſent au ſein d'une paix „mal aſſurée."

Le duc avoit déja pris ſon parti, mais il n'étoit pas fâché d'entendre ſes miniſtres ſur une affaire ſi importante. Ceux qui avoient encore la mémoire récente des malheurs arrivés aux ennemis de l'Autriche dans la précédente guerre „prioient le duc de pardonner à l'erreur „d'une troupe de gens de guerre mal inſtruits du droit public, & lui „repréſentoient que pour quelques excès commis par des pillards il „feroit triſte de commencer une guerre qui coûteroit beaucoup au païs „& pouvoit entrainer ſa ruïne; qu'il étoit toûjours avantageux de „diſſimuler une injure quand la vangeance peut en attirer de nouvel„les; que le duché de Wurtemberg ſe trouvoit enclavé entre l'Alſace „& la Souabe; que ces deux provinces fourmilloient d'Impériaux; „qu'il n'y avoit dans tout le duché que douze-mille hommes en état „de porter les armes, tous gens qui n'étoient ni éxercés ni aguerris, „& dont les bras nourriſſoient le païs: que les meilleures places qu'on „pouvoit oppoſer aux troupes catholiques, comme Schorndorf, (*a*) „Heilbrun (*b*) & le château d'Hohentweil, étoient de peu de réſiſtan„ce; & que le duc feroit beaucoup mieux de reſter attaché à l'empe„reur, en ſuivant l'éxemple de celui de ſes prédéceſſeurs qui s'étoit ac„quis le glorieux titre de *Protecteur de l'empire*, (*c*) pluſtôt que de „s'engager dans une nouvelle alliance qui pouvoit le faire accu-

(*a*) Schorndorf ſur le Rems.

(*b*) Heilbrun ſur le Necker.

(*c*) C'eſt le duc *Eberhard III.* ſurnommé *Barbe-griſe* qui reçut le titre de *Landvogt* ou gouverneur des 24 villes libres de Souabe par une conceſſion de l'empereur Charles IV.

An. 1632.

Description de Strasbourg.

Strasbourg (*a*) capitale de l'Alſace au cœur de la province eſt bâtie dans une belle plaine ſpacieuſe & fertile, à peu de diſtance du Rhin. Son pont bien fortifié eſt le ſeul qui ſoit ſur le Rhin depuis Strasbourg juſqu'au bord de l'océan où ce fleuve ſe perd. L'aſſiette de cette place & la force de ſes ouvrages en font une des meilleures fortereſſes de l'Allemagne, & le commerce de cette ville libre fait la richeſſe de ſes nombreux habitans.

Les Impériaux étoient campés de l'autre côté du Rhin. (*b*) Horn en profita pour ſe rendre maitre de toutes les villes que les catholiques avoient abandonnées. Il s'approcha d'abord d'Offenbourg, ville fortifiée à l'ancienne à quatre lieues de Strasbourg, frontiére du Wurtemberg. Elle ſoutint trois aſſauts des Suédois, c'étoit beaucoup pour une chétive place; la garniſon ſe rendit à diſcrétion.

Progrès des Autrichiens en Luſace.

Tandis que les Impériaux avoient du deſſous en Alſace, le comte de Schaumbourg en Siléſie & Don Balthaſar de Marradas en Bohéme reçurent ordre de Walſtein d'entrer dans la Luſace. (*c*) Ils devoient profiter du tems qu'il tenoit le roi de Suéde en échec devant Nuremberg, & gagner du terrein ſur l'électeur de Saxe. En conſéquence Zittau & Guben ſur la Neiſſe & quelques autres places ſans défenſe furent attaquées & enlevées ſans peine. Mais au bruit de cette invaſion l'électeur raſſembla ſon armée, marcha au ſecours de ſon païs & regagna bientôt ce qu'il avoit perdu. Les Impériaux après quelques jours de réſiſtance quittérent Guben, rendirent Zittau, & ſe retirérent. Les Saxons pouſſant leurs avantages enlevérent aux Impériaux Freyberg ſur la Polsnitz, (*d*) Sagan près du Bober & Glogau ſur l'Oder,

(*a*) Strasbourg près du Rhin eſt arroſé par l'Ill, qui tombe dans le Rhin à un demi-mille de cette ville & prend ſa ſource dans le Sundgau. Ses ouvrages ſont fort augmentés depuis 1681. que cette place a paſſé ſous la domination françoiſe. La partie qui eſt de l'autre côté du Rhin & qui s'appelle le fort de Kehl du nom d'un village qui n'eſt pas loin de-là, retourna à l'empire par le traité de Raſtadt en 1714.

(*b*) C'eſt à dire la rive droite du Rhin, qu'ils avoient paſſée ſur le pont de Philisbourg, d'où ils s'étoient retirés en diligence vers la Haute-Alſace du côté de Colmar & de Briſac, abandonnant la rive gauche du fleuve aux Suédois, où eſt Offenbourg à 2 milles du fort de Kehl ſur le Kintzig.

(*c*) Cette province eſt entre l'Oder & l'Elbe & a pour bornes au nord le Brandebourg & la Bohéme au midi.

(*d*) Il faut que ce ſoit Freybourg dans la ſeigneurie de Schweidnitz à un mille & demi de cette ville.

An. 1632.

trois des premiéres villes de Siléſie, dont les garniſons ſe jettérent dans le fort de Steinau entre Glogau & Breslau. Arnheim les pourſuivit & les aſſiégea dans Steinau. La valeur des aſſiégés ſuppléa quelque tems à la foibleſſe des remparts, mais Arnheim les preſſant ils ſe rendirent. Dans le même tems Lignitz au confluent de la Katzbach & du Schwartz-Waſſer ouvroit ſes portes à Kalckſtein colonel Saxon.

Dans ces entrefaites Marradas s'étant fait joindre par Schaumbourg, Mansfeld & Schafgotſch, & par le peu de troupes qui étoient reſtées en Bohéme il ſe voyoit à la tête de quatorze-mille hommes qui trainoient avec eux 12 piéces de canon. Il crut ces forces ſuffiſantes pour arrêter les progrès des Saxons, (*a*) & reprit le chemin de Steinau.

Steinau repris par les Impériaux.

Les douze piéces de canon furent pointées contre ce fort avec menace de faire paſſer les aſſiégés au fil de l'épée s'ils ne ſe rendoient, & la garniſon intimidée ſe rendit au trentiéme coup de canon. Ce ſuccès enhardit les Impériaux; ils crurent avoir auſſi bon marché de Glogau, ſans parler qu'en reprenant cette ville ils rétabliſſoient leur réputation altérée par tant d'échecs & qu'ils faiſoient leur cour à Walſtein à qui cette place appartenoit comme duc de Glogau. Mais leur projet fut dérangé par l'arrivée de Tubal (Haubald) colonel ſuédois qui courut ſe retrancher devant la place avec un corps de Suédois & de Brandebourgeois. Il y eut des deux côtés de vives eſcarmouches. Les Impériaux contents d'avoir jetté un ſecours dans le fort, (*b*) laiſſérent

(*a*) L'armée ſaxonne n'étoit alors que de douze-mille hommes, en quoi M. de M. ſe trompe dans ſon *hiſtoire de Guſtave-Adolphe* quand il dit T. IV. p. 331. „que l'électeur attendit le colonel ſuédois „Haubald avec ſon régiment, quelque infanterie „ſuédoiſe & quelques troupes brandebourgeoiſes; „& que ce renfort étant arrivé Arnimb ſe mit en „marche vers la Siléſie." Gualdo dit poſitivement que les Saxons s'étoient avancés juſqu'à Lignitz avant l'arrivée du renfort. Ce qui eſt conforme au journal qu'on trouve dans le *Theat. Europ.* T. II. pag. 669. On y lit que le général Arnheim fut juſqu'à Goldberg, mais qu'apprenant que les Impériaux étoient à Lemberg & ſentant ſa foibleſſe il ſe retira du côté de Glogau pour y attendre les Suédois & les Brandebourgeois qui étoient en marche. Il ajoute que ce ſecours fut de onze compagnies de cavallerie, & douze de dragons & de quatre régimens d'infanterie. L'hiſtorien *de Prades* fait monter le nombre des Brandebourgeois à 6000 hommes commandés par le général de Borgsdorf.

(*a*) Il eſt à croire que ce fort étoit de l'autre côté de l'Oder, parce que les Suédois & les Saxons étoient de ce côté-ci de Glogau. La pluſpart des hiſtoriens ne diſent rien de cette ſeconde expédition des Impériaux contre Glogau, mais elle ſe trouve rapportée dans le *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 669. avec cette différence qu'il y eſt dit que les Impériaux abandonnérent le fort avec perte de 450 hommes.

An. 1632. Glogau aux ennemis & se retirérent du côté de Breslau capitale de la Silésie, ville libre & riche par le grand commerce qu'elle fait avec la Pologne. Mais songeant que le magistrat & la plus grande partie des bourgeois étoient protestans, & craignant quelque surprise de la part de Haubald qui faisoit éclairer leur marche par ses Suédois, ils tournérent leurs pas du côté de Neiss, place munie de bons murs & dont les nouveaux ouvrages quoiqu'imparfaits suffisoient pour attendre la diversion que Walstein leur avoit promise.

Les Impériaux dans le Voigtland & dans la Saxe.

En effet Holck sergent-major-général à la tête de sept-mille hommes entra dans le Voigtland & dans la Saxe avec ordre de les ravager. Walstein par ces moyens violens comptoit forcer l'électeur de Saxe à demander la paix ou plustôt à l'accepter à de moindres conditions que celles qui lui avoient été offertes si souvent, & que Jean-George avoit toûjours dédaignées. (*a*) Holck prit Annaberg, Adorf, Oelsnitz, Oedran, Plauen. (*b*) Tout y fut livré au pillage, & les habitans abandonnés aux cruautés des troupes hongroises. Les croates avoient imaginé un nouveau genre de torture pour tirer jusqu'au dernier soû des malheureux Saxons. Ils dépouilloient hommes & femmes sans distinction, & dans cet état ils les faisoient déchirer par des chiens affamés qu'ils trainoient avec eux pour cet infame usage. Ces brigands désolérent de la même façon Tschoppa, Chemnitz, Gotha, & auroient étendu plus loin leurs barbaries, si l'électeur, venant de recevoir un renfort de quelques régimens suédois & se trouvant maitre encore de toutes ses forteresses, n'eût forcé ces cruels ennemis à fuir devant lui

&

(*a*) Ce ne fut que trois ans après qu'enfin l'électeur de Saxe se détacha de l'alliance des Suédois par le traité qu'il fit à Prague avec l'empereur le 10. mai 1635. Aux conditions que l'éxercice de la religion protestante seroit libre dans l'empire, excepté dans les païs héréditaires de la maison d'Autriche; que le différend au sujet de la religion seroit réglé par les voïes de la justice, qu'il disposeroit de trois places dans l'archevêché de Magdebourg; qu'un prince de Saxe en seroit administrateur; que l'empire contribueroit les sommes nécessaires pour satisfaire les Suédois s'ils vouloient accepter la paix; que l'empereur seroit seul obligé de contraindre ceux qui refuseroient d'y entrer, & que les princes catholiques & protestans seroient rétablis dans leurs biens. *De Prades.*

(*b*) Adorf, Oelsnitz & Plauen sur l'Elster dans le Voigtland: Annaberg & Oedran dans l'Ertzgeburge ainsi que Tschoppa & Chemnitz. Gotha est dans la Thuringe.

An. 1632. „dépendoit de lui de faire à l'avenir de meilleures conditions." Comme *Monſieur* paroiſſoit troublé de la mort du duc de Montmorency, Puilaurent lui dit *que le prince le plus clément ne pardonne jamais à quiconque a pris les armes contre lui.* Le prince applaudit au zéle du favori, le prit avec lui & paſſa en Lorraine.

Puilaurent eſpéroit y rendre de ſi grands ſervices au duc Charles, qu'il ne lui refuſeroit pas ſa ſœur. En conſéquence il négocia & termina l'affaire du mariage de *Monſieur* avec la princeſſe Marguerite. Les Eſpagnols y donnérent les mains, comme on penſe, avec joye. C'étoit un lien ſacré qui alloit fixer l'inconſtance du duc d'Orléans, rendre l'intérêt des deux maiſons commun, brouiller les deux fréres pour jamais, & obliger le Lorrain de ſe donner aux Eſpagnols, qui comptoient alors diſpoſer des places frontiéres pour pénétrer en France & faire ſervir la Lorraine de rempart à l'Alſace & au Palatinat.

Louis XIII. n'avoit point d'enfans & peu d'eſpérance d'en avoir. *Monſieur* étoit l'héritier préſomptif de la couronne, & le conſeil d'Eſpagne viſoit à s'aſſurer de ſa perſonne. Il eſpéroit par là retirer plus aiſément de ſes mains les acquiſitions que Louis XIII. pourroit faire. Les Eſpagnols ſe flattoient même qu'en mettant ce prince à la tête d'une armée, le François qui a tant de reſpect & d'attachement pour le ſang de ſes rois, n'oſeroit jamais prendre les armes contre un duc d'Orléans qui pouvoit s'en vanger. Il fut donc réſolu qu'on ne laiſſeroit point *Monſieur* en Lorraine où il étoit trop près de la France & à portée de faire ſa paix avec le roi qui n'oublioit rien pour l'attirer dans le royaume. Le duc de Lorraine entra aiſément dans les vues de l'Eſpagne. Il ſuffiſoit de lui faire peur de Louis XIII, & on lui dit „que tant que *Monſieur* reſteroit en Lorraine, ce ſeroit un prétexte „pour Louis d'entrer dans ſon duché, & d'y mettre tout à feu & à „ſang; que ſeul il étoit trop foible pour faire tête aux François & que „les armées de l'empereur étoient occupées ailleurs; qu'il falloit voir „ce que Walſtein feroit, qu'en attendant le plus ſûr étoit que le duc

An. 1632. chemens dont les Hollandois avoient entouré la place. Ils penſérent au comte de Pappenheim qui étoit alors en Weſtphalie avec un corps conſidérable, & crurent qu'ils ſeroient aſſez forts pour faire lever le ſiége ſi ce corps d'Impériaux ſe joignoit à eux. Pour l'avoir ils s'adreſſérent à l'empereur & à Walſtein qui diſpoſoit de toute l'armée. Ils s'engagérent à ſeconder les Allemands, & le roi d'Eſpagne pour encourager Pappenheim lui promit la toiſon d'or & cent-mille écus, s'il délivroit la ville.

Marche de Pappenheim pour délivrer Maſtricht.

Pappenheim prit le chemin le plus court par Dortmundt dans la comté de la Marck & touchoit déja à l'électorat de Cologne. Le prince d'Orange averti de l'approche d'un nouvel ennemi, faiſoit travailler jour & nuit à fortifier l'enveloppe du camp, par des redoutes, un double retranchement & tout ce qu'on put imaginer de plus fort, ne penſant qu'à rendre la valeur & l'adreſſe de Pappenheim inutiles. Les états généraux de leur côté requéroient l'électeur de Cologne d'obſerver la neutralité qu'il avoit jurée, & de n'accorder aux Impériaux ni paſſage ni aſſiſtance. Mais ces repréſentations furent inutiles. L'électeur répondit qu'il n'étoit pas le plus fort, & Pappenheim paſſa le Rhin. Il fit rafraichir ſes troupes dans l'électorat, prit ſa route par le païs de Juliers, & arrivé à Urmont entre Maſeick & Maſtricht il fit jetter un pont ſur la Meuſe pour communiquer avec les Eſpagnols qui campoient à l'autre bord. Le prince d'Orange étoit réſolu d'emporter la place à tout prix. Il avoit rappellé à lui les huit-mille hommes du comte Guillaume & pourvû ſon camp de tout en abondance, il ne négligea rien pour faire échouer cette entrepriſe de Pappenheim.

Attaques des quartiers des aſſiégeans.

L'attaque commença le 17. d'août par une ſortie ſur le quartier des Anglois. Les aſſiégés forcérent les gardes. Il y eut nombre de ſoldats & d'officiers de tués. Un comte d'Oxfort & un Villiams y périrent avec le marquis de Caſtres officier françois & d'autres. Mais les Anglois furent ſecourus & les Eſpagnols repouſſés. Pappenheim & ſes Allemands ne furent pas plus heureux contre le quartier du comte de

Stirum défendu par de larges foſſés ſoutenus de redoutes dont le canon plongeoit ſur le cimetiére du village d'Amby. On s'y battit pendant trois heures avec un ſuccès égal. Les Hollandois remportérent la victoire, & la dûrent au prince d'Orange qui accourut avec les ducs de Bouillon & de Candale, les marquis de Gévres & de St. Luc, & avec quantité d'officiers & de volontaires. (*a*) Pappenheim ſe retira au déſeſpoir de ſa défaite, s'en prenant moins à la fortune qu'aux Eſpagnols qu'il accuſoit de ne l'avoir pas ſecondé, comme ils en étoient convenus. Les Impériaux perdirent douze-cent hommes de leurs meilleures troupes & pluſieurs officiers de marque, entr'autres Lindau lieutenant-colonel de Pappenheim. Les colonels Comargo & Palandt furent du nombre des bleſſés.

An. 1632.

Maſtricht ſe rend aux Hollandois.

Ce dernier coup ébranla la conſtance des aſſiégés qui hors d'état d'être ſecourus & manquant de tout ſe rendirent par capitulation le 22. d'août. Les Eſpagnols & en général le parti catholique en perdant Maſtricht ſe trouva privé d'une place dont la ſituation avantageuſe rendoit la perte plus ſenſible.

Progrès des Suédois en Weſtphalie.

Pour venir au ſecours de cette ville Pappenheim avoit dégarni la Weſtphalie. Ainſi le duc George de Lunebourg, Baudis & Læhauſen, généraux ſuédois, eurent le tems de parcourir cette province & de prendre Duderſtadt & Eimbecke, (*b*) places importantes dans le duché de Brunſwic. Pappenheim qui venoit de fortifier Duderſtadt y avoit laiſſé douze-cent fantaſſins & quatre-cent cavaliers pour la défendre. La tranchée fut ouverte le 9. de juillet & le ſiége dura juſqu'au 24. que la garniſon prête à ſe révolter força le gouverneur à ſe rendre. Les Suédois n'auroient pas eû la place ſitôt, ſans une ſortie malheureuſe où les aſſiégés perdirent leurs meilleures troupes. Le colonel Holtz qui commandoit dans Eimbecke voyant ſes plus braves ſol-

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* Mm. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) Eimbecke ſur l'Ilme qui ſe perd dans la Leine près de cette ville. La ſeigneurie s'appelle Grubenhagen & eſt une dépendance du païs d'Hanovre.

Duderſtadt dans la Thuringe ſur la Raume à 3 milles de Gœttingen.

An. 1632. dats tués ſuivit l'éxemple du gouverneur de Duderſtadt & capitula. Des conquêtes qui coûtoient ſi peu aux Suédois les encouragérent à attaquer Wolfenbuttel ſur l'Ocker dans le duché de Brunſwic, place forte & pourvue de tout ce qu'il falloit pour ſa défenſe. Ils prirent le camp avantageux de Runingen & poſtérent de gros détachemens aux environs pour éloigner les Impériaux afin de pouſſer le ſiége avec plus de ſureté. (*a*) Mais ces projets furent bientôt renverſés par le retour de Pappenheim. Le duc de Lunebourg fut obligé d'abandonner toutes ſes conquêtes & perdit mème en partie deux de ſes régimens qui furent ſurpris dans leurs quartiers.

Baudis s'étoit ſéparé de l'armée du duc George avec à peu près quatre-mille fantaſſins & dix-huit-cent chevaux pour empêcher le comte de Gronsfeld de ſecourir Wolfenbuttel. Il s'étoit jetté ſur Paderborn que le colonel Weſtphal défendoit à la tête d'une garniſon de quinze-cent hommes & deux-cent cavaliers. Baudis comptoit ſurprendre cette place, mais il ne fut pas plus heureux que le duc George: le retour de Pappenheim l'obligea de lever le ſiége de Paderborn.

Suite de l'hiſtoire du camp de Nuremberg.

Cependant Guſtave & Walſtein étoient toûjours en face l'un de l'autre devant Nuremberg ſans pouvoir ſe porter de coup important. La diſette des ſubſiſtances pour hommes & chevaux devenoit plus grande de jour en jour, & chacun de ſon côté ſentant ſa foibleſſe craignoit de quitter ſon camp le premier. Tous deux s'étoient renforcés aux dépens de quelques places peu importantes dont ils avoient rappellé les garniſons, lorſque les deux Weimar, Oxenſtierna & Bannier amenérent au roi douze-mille hommes tirés de la Souabe, de la Franconie & d'autres provinces de l'Allemagne. (*a*) Walſtein avoit auſſi donné ordre à Montecuculi de ſe rendre au camp avec le corps qu'il commandoit en Alſace. Il ne ſavoit rien encore ni de la perte faite à Wiſe-

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* Nn. à la fin dé l'ouvrage.

(*b*) Ce renfort étoit de 50000 hommes *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 658; & le roi voulant attaquer Walſtein dans ſes retranchemens étoit à la tête de 70000 hommes. *Idem* pag. 659. La marche de ces différents corps eſt rapportée dans la *Remarque Militaire* Oo à la fin de l'ouvrage.

An. 1632.

loch, ni de la déclaration du duc de Wurtemberg, ni de l'arrivée du maréchal Horn, il ne s'y étoit pas même attendu. Montecuculi pour obéir ſe mit en marche, mais il dépêcha pluſieurs couriers au généraliſſime pour lui apprendre que le corps qu'il lui avoit confié ſe trouvoit réduit à deux-mille hommes d'infanterie & quinze-cent chevaux, & qu'il lui paroiſſoit dangereux de s'éloigner d'une province où l'armée ennemie groſſiſſoit de jour en jour. Il eut même l'attention de ne pas précipiter ſa marche, & la réponſe du généraliſſime fut qu'il ne devoit point quitter Briſach.

Attaque infructueuſe du camp de Walſtein.

Guſtave avec un renfort de douze-mille hommes ſe crut en état de forcer Walſtein dans ſes retranchemens, & marcha à lui en ordre de bataille. (*a*) Il comptoit beaucoup ſur deux ſoldats qu'il avoit envoyés dans l'armée impériale, l'un ſe diſoit ſellier, l'autre vivandier. Au moment de l'attaque ils devoient mettre le feu aux poudres & allumer le quartier de Walſtein. Mais le vivandier s'aviſa de prendre un gobelet d'argent dans la ſommellerie du général Cronenberg. Il fut arrêté, & la peur lui fit déclarer ce qu'on ne lui demandoit pas. Il raconta tout le projet, & nomma ſon complice. Walſtein averti ſe tint ſur ſes gardes. Guſtave ſe porta d'abord aux retranchemens d'Aldringer, enſuite il attaqua les Bavarois; & ſe voyant repouſſé par tout il fit planter ſon canon ſur une hauteur voiſine d'un petit bois. Son but étoit d'obliger les Impériaux de ſortir de leurs retranchemens, pour les combattre avec plus d'avantage. En moins de ſix heures il envoya aux ennemis plus de 600 volées de canon. (*b*) Mais Walſtein ſe contenta de faire retirer les troupes derriére les retranchemens & fit mettre les femmes & les enfans dans un fond, entre les quartiers d'Aldringer & de Galas, où ils étoient à l'abri des boulets qui paſſoient au-deſſus & ne faiſoient aucun mal. Guſtave vit un endroit plus élevé qui dominoit le camp des ennemis, il y courut avec ſes officiers; mais Galas

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* Pp. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) Cela ſeroit peu de choſe pour des canoniers qui tiroient plus vite que l'infanterie, & pour une armée qui pouvoit avoir quatre-vingt bouches à feu. Voyez le *Tableau Militaire* à l'article Artillerie.

An. 1632. l'avoit déja fait occuper par deux régimens d'infanterie qui s'y étoient retranchés. Après quelques tentatives inutiles pour les forcer, le monarque Suédois reprit l'attaque près du petit bois. Les Impériaux que la présence de Walſtein animoit firent tête aux Suédois partout. L'action fut vive & coûta chèr aux deux partis. On ſe battit trois jours depuis le vendredi 4. de ſeptembre juſqu'au dimanche, & la nuit comme le jour. Enſorte qu'à voir dans l'obſcurité le feu du canon & de la mouſquéterie des deux armées ſe réunir dans la mélée, on eût dit un volcan qui vomiſſoit des torrens de flammes & de fumée. La perte fut grande de part & d'autre, mais plus forte du côté des Suédois qui laiſſérent ſur la place près de mille ſoldats & d'excellens officiers, entr'autres le colonel Bœtius & les lieutenants-colonels Scepter & Mackin. Le maréchal Bannier, les comtes d'Erbach, de Caſtel, d'Eberſtein & le jeune comte de Thurn furent bleſſés. Torſtenſon général de l'artillerie & pluſieurs autres officiers de marque furent priſonniers. Un domeſtique fut emporté d'un boulet à quelques pas du roi & le duc de Weimar eut un cheval tué ſous lui. Les Autrichiens ne perdirent guéres que 400 ſoldats, mais beaucoup d'officiers, entr'autres les colonels Mario Caraffa & le jeune comte de Fugger. (*a*) Après l'action, Walſtein toûjours généreux & magnifique renvoya ſans rançon les officiers ſuédois & chargea Reiſchel, qu'il ſavoit que Guſtave aimoit beaucoup, de dire de ſa part au roi: *qu'il le reconnoiſſoit pour le plus grand capitaine, & que déſeſpérant de le vaincre, il*

(*a*) Ce qui ſuit eſt tiré de l'édition de 1645. & ne ſe trouve point dans l'édition de 1642. Au reſte ce même fait eſt rapporté dans le *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 656. dont l'auteur n'étoit rien moins qu'admirateur du mérite de Walſtein. Seulement il place ce fait peu de jours avant la ſurpriſe du magaſin de Freyſtadt, & dit que Walſtein renvoya d'abord ſans rançon le colonel Tubatel & les officiers ſuédois qui avoient été pris à Freyſtadt, & fit la même choſe depuis pour un capitaine de cavallerie que le généraliſſime fit diner avec lui, il le gratifia d'un très-beau cheval & le renvoya à Guſtave ſans rançon. Peut-être que ce capitaine qui n'eſt pas nommé s'appelloit Reiſchel, qu'il ne faut pas confondre avec le colonel Rieſs qui fut tué à l'affaire de Freyſtadt. Walſtein fit chaque fois des propoſitions de paix au roi, mais comme elles ne tendoient pas au bien général, dit le *Theat. Europ.*, le monarque eut la généroſité de n'y pas répondre, & peu de jours après le même Tubatel ou Dewbatel détruiſit le grand magaſin de Walſtein à Freyſtadt.

il ſeroit content s'il pouvoit avoir la gloire de le réconcilier avec l'empereur.

An. 1632.

Guſtave réſolu de quitter les environs de Nuremberg.

Le roi, après ce projet échoué, manquant de tout, ne pouvoit plus ſe ſoutenir dans ſon camp. On tint conſeil le 15. ſeptembre. La ſeule choſe qui l'arrêtoit encore, c'étoit la crainte qu'en s'éloignant de Nuremberg il ne laiſſât les habitans expoſés au reſſentiment de Walſtein & des catholiques en général. Mais le danger n'étoit pas moins grand d'épuiſer le peu de vivres qui reſtoient dans la ville; c'étoit mettre ſes nombreux habitans dans la dure néceſſité de ſe donner à Walſtein, qui de ſon côté n'oublioit rien pour ſe faire un parti dans Nuremberg. Guſtave entre dans la ville, fait aſſembler les magiſtrats & leur dit qu'*il eſt obligé de les quitter, mais qu'il leur laiſſera de bonnes troupes pour les garder; & qu'il vient les remercier & prendre congé des habitans.* Le ſénat touché juſqu'aux larmes de n'avoir plus de quoi fournir aux beſoins de ſes braves défenſeurs, (*a*) aſſura Guſtave d'une fidélité inviolable, & Nuremberg retentit des vœux que les habitans formoient pour le bonheur de ſes armes. Le roi laiſſa dans la ville deux-mille fantaſſins (*b*) pour renforcer la garniſon; il ſe trouvoit encore à la tête de vingt-ſix-mille hommes, & les mena du côté de Bamberg pour s'y refaire de leurs fatigues. (*c*)

Walſtein quitte auſſi ſon camp.

Walſtein n'étoit guéres mieux en vivres & en fourages. S'il s'amuſoit à vouloir prendre Nuremberg, il riſquoit de ruïner ſon armée déja fatiguée, & donnoit le tems à Guſtave de faire des con-

(*a*) Comme les environs de Nuremberg étoient ruïnés par les troupes à plus de cinq milles à la ronde, & que les païſans s'étoient tous refugiés ſous les murs de la ville, il en périt un grand nombre de miſere. Cette diſette affreuſe gagna les habitans, & y cauſa une maladie contagieuſe qui ſe communiqua aux hôpitaux. Le roi y perdit 19060 hommes; ſomme totale il périt dans Nuremberg & ſous ſes murs 29406 perſonnes, ſans les malheureux & les ſoldats tués dont la ville n'eut pas de connoiſſance. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 736.

(*b*) *Et trois-cent chevaux*, dit le *Theat. Europ.* pag. 735 qui ajoute que le colonel de Kniphauſen reſta pour commander les troupes du roi, & Schlamersdorf pour commander celles de la ville. Le chancelier Oxenſtierna y reſta auſſi avec la chancellerie de guerre.

(*c*) Guſtave ſortit de ſon camp de Furth, paſſa la Rednitz à la vue des poſtes avancés des Impériaux qui ſe repliérent ſur le camp, & le roi alla ce même jour juſqu'à Neuſtadt ſur l'Aiſch, à quatre milles de Nuremberg.

An. 1632. quêtes plus importantes & plus ſures. (*a*) Il décampa quatre jours

Grand-Sendelbach après le roi & s'arrêta à Sindelbach non loin de Nuremberg pour paſſer en revue ſon armée qui ſe trouva réduite à trente-ſix-mille hommes. (*b*) Le comte de Galas qui conduiſoit l'arriére-garde eut ordre d'allumer tous les villages appartenans à la ſeigneurie de Nuremberg, & prit enſuite la route de la Miſnie pour en déloger l'armée ſaxonne. Walſtein s'en fut à Bamberg (*c*) ville de Franconie ſur la Rednitz dépendante de l'évêque, & répandit ſes troupes dans les environs. Son but étoit d'arrêter les progrès des Suédois ſans s'engager dans une affaire dont le ſuccès étoit incertain & les ſuites dangereuſes pour lui tant que l'électeur de Saxe tiendroit le parti de la Suéde. Mais il ſe flattoit de rompre cette alliance en envoyant en Saxe dix-mille hommes commandés par Holck & Galas qui avoient ordre de ravager ce beau païs, tandis qu'avec le gros de l'armée il comptoit tenir le roi en échec & l'empêcher d'aller au ſecours des Saxons. Il donna auſſi quatre-mille fantaſſins & quinze-cent chevaux au marquis de Grana qui eut ordre de s'établir dans le margraviat de Bareuth en Franconie. Cette entrepriſe n'étoit pas difficile dans un païs qu'il trouvoit ſans défenſe.

(*a*) On prétend que la retraite de Guſtave n'étoit qu'un piége & que le roi n'avoit pas voulu qu'on détruiſît les lignes du camp, comptant, ſi l'ennemi venoit s'y loger pour faire le ſiége de la ville, de revenir promtement l'attaquer. Que la garniſon ſeroit ſortie en même tems & auroit mis Walſtein entre deux feux. Et que c'eſt la raiſon pourquoi Guſtave laiſſa tant de bonnes troupes dans Nuremberg. Mais Walſtein, dit-on, pénétra les vues du roi & ne tenta rien contre la place. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 735.

(*b*) Selon *de Prades*, Walſtein avoit perdu 12000 hommes dans les deux mois qu'il étoit demeuré devant Nuremberg.

(*c*) Dans quelques éditions on lit *Amberg capitale du Haut-Palatinat*, ce qui ne s'accorde pas avec le camp d'obſervation du duc de Weimar à *Sindelbach* entre Forchheim & Erlang. Le *Theat. Europ.* pag. 737 & 38 dit poſitivement que Walſtein en quittant ſon camp de Nuremberg ſe poſta à Forchheim ſur la Rednitz entre Nuremberg & Bamberg pour donner aux garniſons d'Anſpach, de Dunckelſpiel & de Nordlingen le tems de le venir joindre. Il ajoute que Guſtave ne pénétrant pas le deſſein de Walſtein envoya le duc de Weimar avec un corps d'obſervation à Kitzingen ſur le Mein, qu'il en mit un autre à Rotenbourg pour couvrir le duché de Wurtemberg & les terres adjacentes; & que le roi avec le gros de l'armée revint à Nuremberg d'où il fut à Dunckelſpiel &c. On peut ajouter que Bamberg étoit auſſi plus près de Cobourg dont Walſtein vouloit ſe rendre maitre, & que le généraliſſime devoit préférer cette ville, pour ſe rapprocher de la Saxe & être à portée de faire ſa jonction avec Pappenheim, qui revenant de Maſtricht, avoit traverſé la Weſtphalie, paſſé le Weſer, & alors ravageoit les païs de Lunebourg, d'Hildesheim, d'Hannovre, pour de là s'avancer du côté d'Erfurt, capitale de la Thuringe, en cas que Walſtein s'arrêtât du côté de Cobourg.

An. 1632. le deſſein que Walſtein avoit de s'emparer de Cobourg pour être plus à portée de prêter la main à Holck qui étoit déja dans la Miſnie, & à Galas qui ſans doute y étoit auſſi. Guſtave vit la néceſſité de ſauver la Saxe pour ſe conſerver un allié qui pouvoit lui échapper. Il donna des troupes au duc de Weimar qui forma un camp d'obſervation du côté de Sendelbach près de Nuremberg, avec ordre de ne pas perdre de vuë Walſtein, & d'avertir le roi de l'approche de Pappenheim qui revenoit à grandes journées pour tomber auſſi ſur les malheureux Saxons. Guſtave laiſſa cinq-mille hommes d'infanterie & deux-mille chevaux au duc Chriſtian Palatin de Birckenfeld pour garder la frontiére de Souabe du côté de la Baviére. Avec le reſte de ſon armée qui étoit de ſept-mille chevaux & de dix-mille fantaſſins le monarque retourna devant Nuremberg & vangea cette ville de l'inſolence de la garniſon de Lauf qu'il remit à la diſcrétion des Nurembergeois. Il vouloit traiter de

il s'enſuivroit que Guſtave ne quitta point la Franconie, & ce ſeroit laiſſer ignorer un des beaux traits de l'hiſtoire de Guſtave-Adolphe que de paſſer ſous ſilence ſon expédition en Baviére. Ce qui a trompé l'auteur c'eſt que le roi fut deux fois à Nuremberg. Il y alla d'abord après le départ de Walſtein & repaſſa par cette ville après la repriſe de Rain. Le roi étoit à Windsheim près de Neuſtadt ſur l'Aiſch le 18. ſeptembre, lorſqu'il apprit que Walſtein & les Bavarois avoient pris leur camp entre Nuremberg & Forchheim, & qu'une partie des Bavarois s'approchoit du Danube. Le roi fit de gros détachemens, comme l'auteur italien le dit, & avec le reſte de l'armée il s'approcha de Nuremberg. Il parcourut le terrain où Walſtein avoit campé, vit le champ de bataille, & prit la route d'Anſpach d'où il fut à Dunckelſpiel où il reſta juſqu'au 24. ſeptembre. Là il apprit que les Bavarois faiſoient mine de vouloir lui enlever Rain qui étoit un poſte important ſur le Lech pour conſerver la communication entre Nuremberg & Augsbourg. Il marcha à Nordlingen, paſſa le Danube à Donawert, & logea ſon armée du côté d'Augsbourg. Dans ces entrefaites les Bavarois étoient entrés dans Rain par la lâcheté du colonel Mitſchefal à qui Guſtave fit enſuite couper la tête, parce qu'il avoit ſçu que le roi étoit en marche pour le dégager. Bref le roi rentra dans Rain le 1. d'octobre après un ſiége de ſix jours. De-là il ſe porta devant Ingolſtadt & avoit déja fait amener tout ce qui étoit néceſſaire pour aſſiéger cette place. Mais il n'en eut pas le tems, & quitta la Baviére pour voler au ſecours de la Saxe. Le 8. il revint à Rain & pourvut à la ſureté de Donawert & d'Augsbourg. Le 11. il partit de Nordlingen & reparut pour la ſeconde fois ſous les murs de Nuremberg. Ce fut alors que le roi avec les Suédois qu'il avoit laiſſés dans cette ville ſous les ordres du colonel de Kniphauſen, prit Lauf & fit différens coups de main aux dépens des Bavarois, en attendant que les régimens qui l'avoient ſuivi en Baviére fuſſent arrivés à Dunckelſpiel. L'armée prit par Dunckelſpiel, Rotenbourg, Kitzingen & Schweinfurt où le roi rejoignit ſes troupes, & s'approcha de la forêt de Thuringe où ſe fit la jonction avec le corps d'obſervation du duc Bernard de Weimar. L'armée marchant nuit & jour arriva à Arnſtadt le 24. octobre. Elle y ſéjourna deux jours & entra dans Erfurt le 27, n'ayant pû empêcher le comte de Pappenheim d'atteindre Buttſtædt & Freybourg en Saxe, de paſſer la Saale à Merſebourg, & d'être à Leipſic le 26. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 738 à 746.

An. 1632. corps, l'un avoit pris les devans & ſe repoſoit quand l'autre étoit en marche.

Guſtave arrive à Erfurt & aſſemble un conſeil de guerre.

Le roi étoit dans Erfurt où l'armée ſe repoſa deux jours, lorſqu'il apprit que Walſtein aſſiégeant Cobourg avoit déja la ville & bombardoit la citadelle. (*a*) Cobourg, comme je l'ai dit, devoit aſſurer les mouvemens de Walſtein & ceux de Pappenheim qui marchoit pour rejoindre la grande armée, tandis que Holck & Galas s'enfonçoient dans la Saxe & la pilloient tout à leur aiſe. Le corps ſous les ordres du duc Bernard arriva. Guſtave fit aſſembler les généraux & voulut que chacun dît librement ſa penſée ſur le parti qu'il y avoit à prendre. Les uns prétendirent „qu'il falloit reſter maitres d'éviter un combat „déſavantageux, que les Impériaux étoient en forces (*b*) & ne cherchoient qu'à mériter les riches diſtinctions dont Walſtein ſe piquoit „d'honorer la valeur; que l'ennemi étoit en poſſeſſion des meilleurs „poſtes & aſſuré d'une retraite, tandis que les Suédois dans un païs „dévaſté par l'ennemi étoient à tous momens menacés de mourir de „faim, & ne pourroient jamais ramaſſer aſſez de vivres pour ſe soutenir dans un camp oppoſé à celui de Walſtein qui tireroit de la „Bohéme & d'ailleurs tout ce qui lui ſeroit néceſſaire; qu'en guerre le „meilleur parti eſt toûjours de s'aſſurer de ce qu'on tient & de maintenir ſes forces; que le grand art n'eſt pas d'acquérir mais de ſavoir „conſerver ce qu'on a gagné; que des démarches dont on n'a pas pu „prévoir toutes les conſéquences paſſent enſuite pour hazardées, qu'enfin on ne doit jamais riſquer le tout pour la partie, & qu'une ſeule „bataille perdue, c'en étoit fait de la gloire & de toutes les conquêtes

(*a*) Guſtave n'arrivant à Erfurt que le 27. octobre devoit ſavoir depuis longtems que Walſtein avoit pris la ville de Cobourg le 27. ſeptembre, & qu'ayant échoué devant la citadelle le 3. octobre par la valeur & l'intelligence du colonel Dewbatel qui rendit l'aſſaut inutile, le généraliſſime avoit levé le ſiége & pris le parti d'entrer en Saxe; que ſon avantgarde avoit atteint Plawen le 10, qu'il avoit aſſiégé Leipſic le 18, pris la ville le 22. & le Pleiſſenbourg le 23, & que la jonction de Papprenheim s'étoit faite avec le duc de Friedland entre Leipſic & Merſebourg. *Idem.*

(*b*) Walſtein depuis ſa jonction avec Pappenheim, Holck & Galas, avoit 40000 hommes, & le roi 20000 en ſortant d'Erfurt. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 748. Mais le comte de Gualdo donne 27000 hommes au Suédois & rapporte une diſpoſition faite en conſéquence.

„des Suédois & de la ſureté des alliés: que peuples conquis, alliés, „ſoldat même, tout ſeroit perdu; qu'il falloit bien plustôt laiſſer l'en„nemi ſe conſumer par le froid & la diſette, lui couper les vivres, le „harceler, le fatiguer ſans ceſſe, & laiſſer faire au tems ce qu'il n'étoit „pas à propos d'attendre de la ſeule valeur des troupes; qu'il ſuffiſoit „du terrain qu'on avoit enlevé aux Impériaux pour les mettre dans la „néceſſité de tirer leurs ſubſiſtances des païs héréditaires; qu'à la fin „ils ſeroient forcés de s'y retirer, d'y entraîner la guerre, de s'y „conſumer; qu'il ne falloit attaquer que quand on ſeroit ſûr de „vaincre. An. 1632.

Le Roi ſentoit toute la force de ce raiſonnement, mais tant de prudence pouvoit auſſi paſſer pour un aveu de ſa foibleſſe, & Guſtave fit voir „qu'il ne pouvoit marquer de la crainte ſans déchoir aux yeux „des Impériaux de la réputation qui ſoutenoit ſes armes, que s'il n'a„voit pas l'avantage du nombre, il avoit la valeur du ſoldat & le mérite „de l'officier pour lui." Il ajouta „que les provinces conquiſes étoient „épuiſées, qu'il étoit tems de chercher des contrées plus riches, & „que le ſoldat en feroit la conquête avec joye; que les armes ſeules „pouvoient aſſurer ce qu'il avoit acquis par les armes, qu'il falloit s'en „ſervir & tenter une entrepriſe hardie que la fortune favoriſeroit. Eh „pourquoi, dit-il, par de vains fantômes effaroucher de braves ſol„dats que leur courage a ſoutenus juſqu'ici? Malgré les ſuccès des Im„périaux, l'avantage n'eſt-il pas encore de notre côté, & convient-il „au vainqueur de fuir devant des troupes qu'il a défaites? Je conviens, „dit Guſtave, qu'on ne doit jamais riſquer le tout pour la partie; mais „cette raiſon n'eſt bonne que pour ceux qui touchent au moment de „leur ruïne, à qui il ne reſte pour toute reſſource qu'une armée rétablie „à grand' peine, & dont la perte entraîneroit celle de l'état; & c'eſt „juſtement pourquoi l'on doit préſenter la bataille à ceux qu'une ſeule „défaite met hors d'état de ſe relever, & riſquer le combat quand on „n'a qu'une victoire à craindre." Il ajouta „qu'il ne pouvoit ſans dan-

Réponſe du roi à ceux qui ſont pour la défenſive.

An. 1632. „ger ni ſans honte abandonner un allié qui s'étoit engagé dans la guerre „ſur l'aſſurance d'être ſecouru; que rien ne nuiroit tant à ſes affaires „qu'un manque de parole dans un moment où toute l'Allemagne avoit „les yeux ſur lui; que l'électeur de Saxe étoit un ami très-bon à con-„ſerver; que tarder à le ſecourir c'étoit le perdre, & qu'on n'auroit „rien à reprocher à ce prince, ſi trompé par ſon allié il ſe jettoit entre „les bras de l'ennemi pour ſauver ſes états; qu'il falloit donc avancer, „obſerver les mouvemens de Walſtein, & ne pas refuſer la bataille „s'il en falloit une pour conſerver la Saxe, ou ſauver la Miſnie en faiſant „une diverſion en Bohéme."

Le roi quitte Erfurt & marche en ordre de bataille.

Ce ſentiment fut applaudi & le roi ſortit d'Erfurt. Comme les habitans couroient en foule pour le voir & que par reſpect ils ſe jettoient à genoux devant lui, cette eſpece de culte qu'ils rendoient à ſa grande réputation lui fit de la peine. Il ne put s'empêcher de dire: *qu'il appréhendoit que Dieu pour le punir d'avoir rendu ce peuple idolâtre, ne fit trop voir qu'il étoit mortel.* (*a*) Ces belles paroles dans la bouche de ce prince luthérien font l'éloge de ſon eſprit & de ſon cœur. Il paſſa ſon armée en revuë qui ſe trouva forte de vingt-ſept-mille hommes, (*b*) ſeize-mille fantaſſins & onze-mille chevaux. L'avant-garde aux ordres du duc Bernard de Weimar étoit de quatre-mille cavaliers Allemands & Finlandois, de mille dragons & de ſix-mille fantaſſins, diſtribués en ſix gros bataillons. Le corps de bataille que commandoit le maréchal de Kniphauſen étoit également de 6000 hommes d'infanterie en trois corps & de quatre-mille chevaux en huit gros eſcadrons. Le roi menoit l'arriéregarde compoſée de mille cuiraſſiers d'élite, de mille dragons & de quatre-mille fantaſſins partagés en gros bataillons & eſcadrons comme ceux de l'avantgarde du corps de bataille

(*a*) Landshut en Baviére s'étant rendu à diſcrétion, les habitans vinrent lui préſenter leurs clefs à genoux. *Levez-vous*, leur dit le roi, *votre devoir eſt d'adorer Dieu & non pas un homme mortel comme je ſuis.* *Hiſt. de Guſtave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. 486.

(*b*) J'ai dit ailleurs d'après le *Theat. Europ.* que Guſtave n'avoit que vingt-mille hommes effectifs.

taille, & les escadrons de la réserve ayant chacun cinq piéces de mpagne qui couvroient leur front. An. 1632.

Walstein avoit levé le siége du château de Cobourg, pris Leipsic, occupé tout le terrein depuis cette ville jusqu'à Mersebourg & Weissfels sur la Saale. Gustave courut s'emparer de Naumbourg sur la ême riviére un peu au-dessus de Weissenfels & plus près d'Erfurt. aumbourg le rapprochoit des Saxons qui étoient alors aux environs Torgau sur l'Elbe avec douze-mille fantassins & quatre-mille evaux, occupés à s'opposer aux desseins de Walstein. Celui-ci veit d'être renforcé des neuf-mille hommes de Pappenheim, & la nction de ces deux généraux maitres des meilleurs postes empêchoit Saxons de se joindre à l'armée du roi. Position de Walstein en Saxe.

Le monarque suédois attendoit le moment d'attaquer avec avange, lorsqu'on vint lui dire que Walstein avoit abandonné Weissens, & resserroit ses quartiers autour de Lutzen à deux lieues de eipsic, & que Pappenheim prenoit le chemin de Halle sur la Saale n de couper le passage au duc de Lunebourg qui marchoit à grandes urnées pour se joindre aux Saxons & venir renforcer la grande arée. Gustave ne voulut point attendre ce secours qui étoit encore oigné, & résolut de profiter de l'absence de Pappenheim & des eilleures troupes pour tomber sur le camp de Walstein. Il se mit en arche & fit prendre les devants à ses braves Finlandois. Raisons qu'a le roi d'attaquer.

Walstein qui pénétroit les vuës du roi vit qu'il alloit être attaqué. ais son astrologue qu'il ne manquoit jamais de consulter quand il oit quelque doute, le rassura en lui faisant voir que dans tout ce ois le roi de Suéde avoit les signes contre lui. Walstein en fut frappé; r imitant les Romains du moins dans leurs superstitions, il croyoit aux ésages, & régloit ses actions sur les aspects qu'il étudioit avec une mplaisance ridicule. Pour voir si les astres accusoient vrai, il convint crétement avec Pappenheim de ne point attaquer & de laisser le roi urir à son malheur; mais il fut dit que celui sur qui il avanceroit Bonne précaution de Walstein.

An. 1632. le premier en donneroit avis à l'aùtre par trois coups de canon. Pour plus de fureté ils devoient s'envoyer des couriers & fe communiquer les mouvemens de l'ennemi; en forte que fi le roi fe portoit fur Lutzen pour attaquer Walftein, Pappenheim viendroit à fon fecours, tandis qu'on amuferoit les Suédois pour donner le tems au foutien d'arriver.

Le roi, qui ne favoit rien de cette convention, hâta fa marche & fe trouva bientôt à la vue du camp des Impériaux dans la plaine de Lutzen. Walftein donne auffitôt fon fignal d'avertiffement & dépéche des gens de confiance vers Pappenheim pour le rappeller. Mais craignant que le roi ne commençât l'attaque dès le lendemain matin avant que Pappenheim pût arriver, il profita d'un foffé qui traverfoit la campagne, & employa toute la nuit à le faire déblayer & à l'élargir. Ce foffé qui couvroit le front du camp fut garni de moufqueterie & de canons. Walftein en étoit plus fort, mais les Suédois le voyant retranché en furent plus hardis à l'attaquer. Il y eut à cette occafion divers chocs de cavallerie. La perte fut affez égale; mais les Suédois reftérent maitres du terrain, parce que Walftein ne voulut pas quitter fon foffé que Pappenheim ne fût arrivé.

Autre précaution de Walftein.

Le roi paffe la nuit au bivouac.

Le roi paffa la nuit au bivouac, expofé comme le fimple foldat à la rigueur de la faifon, (a) quoique fes officiers le priaffent de prendre quelque repos. Il vouloit que le chef donnât l'éxemple afin que les fatigues paruffent moins grandes au foldat, & parce que c'eft prendre foin des troupes & témoigner qu'on les aime que de veiller avec elles. Il dit qu'*il dédaignoit d'avoir fes aifes quand il en voyoit tant d'autres fouffrir.* Il étoit perfuadé que les conquêtes doivent s'acheter aux dépens du fommeil, que la vigilance eft mére des fuccès. Ayant fait approcher fes principaux officiers d'un petit feu qui tempéroit un peu le froid de la nuit, il leur parla d'un ton de confiance capable de leur en infpirer, & leur annonça qu'il alloit attaquer Walftein.

(a) C'étoit la nuit du 5 au 6 de novembre.

Quelques-uns crurent devoir avertir le roi „qu'il feroit à propos „d'attendre l'arrivée de l'électeur de Saxe, du duc de Lunebourg & „des autres généraux détachés. Ils dirent qu'ils ne pouvoient être loin „& que ce renfort confidérable mettroit en état d'agir avec plus de „liberté. Ils repréfentérent que les Suédois n'avoient pour eux ni „l'avantage du nombre ni celui du terrein, & que c'étoit trop rifquer „que de s'expofer à perdre en un jour tout le fruit d'une campagne „glorieufe; que Walftein commandoit des troupes animées du fouve-„nir de leurs anciennes victoires & qui preffées par la néceffité ou ef-„frayées du châtiment feroient les derniers efforts pour s'en tirer avec „gloire; que la fortune eft inconftante & prefque toûjours favorable „aux coups défefpérés; que d'ailleurs Pappenheim n'étoit pas fi éloigné „qu'il ne pût arriver à tems; que fi ce n'étoit pas au commencement „de la bataille, ce feroit fur la fin de la melée où fes troupes fraiches „tomberoient fur les Suédois fatigués du combat; que c'étoient tous „vieux foldats braves & qui avoient confervé toute l'ardeur de la jeu-„neffe; que Sa Majefté devoit penfer mûrement à ce qu'elle alloit „faire, qu'attaquer fans les Saxons c'étoit combattre avec des forces „trop inégales." Ces raifons pouvoient être fondées, mais le roi vouloit profiter du moment où Pappenheim étoit abfent & Walftein, privé de fes meilleures troupes. Les plus fages quelquefois préfument trop d'eux-mêmes, l'efpérance les aveugle. Guftave foutint „que „Pappenheim étoit trop éloigné pour joindre à tems, & que Walftein „ne pouvoit avoir que trente-mille hommes; que l'ennemi avoit laiffé „échapper l'occafion, qu'il falloit s'en faifir & attaquer les Impériaux „avant que le nombre les rendît plus entreprenans; que Walftein battu, „il feroit aifé de mettre Pappenheim hors de combat; qu'attendre les „Saxons & les troupes du duc de Lunebourg, c'étoit perdre du tems, „& découvrir fa foibleffe; que d'ailleurs on ne pouvoit fe renfor-„cer de ces puiffans alliés fans donner auffi le loifir à Pappenheim & „à d'autres corps de joindre la grande armée, & que la propor-

An. 1632.

Il tient confeil avec fes généraux.

An. 1632. „tion feroit toûjours la même; qu'en guerre le moment fait tout, „que l'ennemi n'eft jamais plus foible que quand on peut l'étonner, „qu'il paroiffoit bien que Walftein l'étoit à le voir fe retrancher fi „puiffamment; que lui-même ouvriroit le chemin à ceux qui en „craindroient le danger, qu'on ne doit pas différer quand le retardement eft nuifible, que le foldat ne demandoit qu'à combattre, & „qu'il ne feroit plus tems d'attaquer quand les Impériaux fe feroient „raffurés."

Ce difcours étoit celui d'un roi qui avoit eû raifon fi fouvent qu'aucun de fes généraux n'ofa répliquer. Tous applaudirent à fa réfolution ou par la complaifance que les fujets ont d'ordinaire pour leur roi, ou par la honte qu'on eut de diffuader une entreprife périlleufe, & perfonne ne fe crut plus prudent que fon maitre. Chaque officier général fut retrouver fes enfeignes, ranger les bataillons & infpirer aux troupes la confiance dont Guftave étoit animé. Le monarque déploya fon armée dans la plaine de Lutzen.

Defcription du terrein.

Cette plaine du midi au nord peut avoir une lieue de long. Elle a fon côté nord-oueft bordé de quelques bouquets de bois & Churfitz au nord. Ce village fitué entre de rians côteaux eft un féjour agréable plustôt qu'un lieu de défenfe. Entre ces côteaux au nord-eft le terrein s'abaiffe fous une pente douce & paroit faire limite entre Churfitz & Lutzen. Lutzen borne la plaine à l'orient. De-là jufqu'au midi le terrein s'éléve infenfiblement & forme comme un rempart à ce côté fud-eft. Il redefcend du fud au couchant d'où l'on voit la plaine dans toute fon étendue. A une lieue en face de Lutzen eft un ruiffeau qui borde le fentier depuis les côteaux jufqu'à Churfitz. De ce même point le plus occidental fi l'on fe tourne vers l'orient & qu'on jette les yeux fur le terrein, on voit un foffé prefque comblé qui traverfe la plaine dans fa largeur, & qui aboutit à une maifon ifolée, à quelque diftance de quatre moulins à vent placés fur la hauteur.

An. 1632.

Ordre de bataille des Suédois.

Le roi n'ayant que quelques domeſtiques à ſa ſuite & pour toute armure un ſimple buffle, (*a*) montoit un cheval gris pommelé & conduiſoit l'aile droite de l'avantgarde qui étoit de trois-mille cavaliers Goths & Finlandois. Ils étoient partagés en ſix eſcadrons & commandés par les colonels Wansleben, Ruthwin & Vitzthum. Cinq pelottons (*maniche*) de mouſquetaires étoient diſtribués entre ces eſcadrons pour tirer ſur la cavallerie ennemie avant qu'elle fût à la portée du piſtolet. Ces cuiraſſiers étoient tous aguerris, bien montés & armés de piſtolets & de larges ſabres dont les lames courbées en forme de faulx brilloient dans leurs mains. Ce n'eſt point une fiction quand je dis que le ſoleil donnant ſur ces corps tout-couverts d'acier en rendoit l'aſpect éblouiſſant & formidable. Venoient enſuite quatre gros bataillons d'infanterie allemande & ſuédoiſe, aſſez eſpacés entre eux pour que ceux qui étoient derriére puſſent y trouver place ſans confuſion. C'étoient les deux brigades noire & jaune, ainſi nommées de la couleur de leurs caſaques, qui marchoient ſous vingt-huit enſeignes aux armes de Suéde; auſquelles le roi avoit joint les brigades bleue & verte formées de dix-huit compagnies des régimens de Winckel & Relingen & de celui de Bernard de Weimar mené par ſon lieutenant Wildenſtein. A la tête de cette infanterie étoit le comte Nicolas Brahe de Wiſingsbourg (*b*) qui marchoit quatre pas en avant la pique à la main ſous vingt-ſix enſeignes de différentes couleurs & chargées de deviſes ſinguliéres.

Aux corps de bataille étoient quatre autres bataillons étendus ſur un large front & diſpoſés derriére les premiers de façon à pouvoir ſans confuſion remplir l'intervalle d'un flanc à l'autre. C'étoient trente-quatre compapnies d'infanterie des régimens de Stechnitz, Brandtſtein,

(*a*) Ne pouvant ſupporter une cuiraſſe à cauſe d'une bale qui lui étoit reſtée dans l'épaule & qui lui cauſoit de grandes douleurs quand il étoit armé. *Hiſt. de Guſtave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. 409.

(*b*) Qui étoit colonel de la *brigade jaune*. Il y a dans l'italien *le comte de Weiſſenbourg officier allemand*. C'eſt une faute dans laquelle d'autres ſont tombés. *Voyez* CHEMNITZ *hiſtoire des guerres des Suédois en Allemagne* pag. 464.

An. 1632. çans mêlés aux acclamations des ſoldats portoient la confiance & l'allegreſſe dans tous les cœurs.

Dès que Walſtein ſçut que le roi avançoit ſur lui il ne douta pas que ce ne fût pour l'attaquer. Mais le généraliſſime qui ne manquoit pas d'activité, avoit pris ſes précautions de bonne heure. Pappenheim averti revenoit à grands pas. Walſtein avoit ſupputé le tems qu'il falloit pour ſa marche & trouvé qu'il viendroit à propos pour le ſeconder. Cependant il étoit encore indécis s'il engageroit une action avec les Suédois ou s'il n'auroit pas plus d'avantage à ſe mettre ſous le canon de Leipſic & à laiſſer l'ennemi ſe conſumer par la faim. Mais le plus grand nombre fit la réflexion qu'en ſe retirant l'armée auroit l'ennemi à ſes trouſſes dès la pointe du jour, & cet avis l'emporta. L'armée étoit déja en bataille, lorſque l'avant-garde des Suédois s'avança avec l'artillerie de campagne à la hauteur du premier poſte des Impériaux qui étoit au-deſſus de Lutzen vers le Sud près des moulins dont j'ai parlé en décrivant le terrein.

Ordre de bataille des Impériaux.

Iſolani à l'aile gauche commandoit un gros de vingt-huit eſcadrons de croates & de hongrois, tous montés ſur de petits chevaux très-vites à la courſe. Derriere ceux-ci étoient trois eſcadrons de cuiraſſiers de Cronenberg, Gœtz, Deffurt, Terſica & Bredau.

Le corps de bataille étoit ſur trois lignes. La premiére formée d'un gros bataillon de vingt-cinq compagnies d'infanterie des régimens de Bertaut-Walſtein, Chieſa, Colloredo & duc Savelli, ayant ſept piéces de gros canon en front. La ſeconde ligne étoit de trente-deux compagnies d'infanterie partagées en deux bataillons des régimens de Galas, Grana, Holck, Gueis ou Geyſa, Contées, Prainer ou Breuner & d'autres. A leur droite étoient vingt-quatre eſcadrons de cuiraſſiers du comte Octave Piccolomini, du marquis Gonzague, de Strozzi & Coronino, les colonels à leur tête. Ils avoient entre eux pluſieurs pelottons (*maniche*) de mouſquetaires. Près de ceux-ci deux autres gros eſcadrons de Geronimo Colloredo, Reichen-

chemberg, Sparr, Schaumbourg & Officutz barroient le chemin de Lutzen au-deſſus des moulins. A leur droite étoit un gros bataillon de ſeize compagnies des nouvelles levées de Dohna, Montecuculi & Terſica, que ſoutenoient quinze eſcadrons de croates & de dragons de Forgatz. An. 1632.

L'arriére-garde ou troiſiéme ligne ayant également la forme d'un gros bataillon étoit de vingt-deux compagnies d'infanterie des régimens de Maximilien Walſtein neveu du général, Contrés, Fugger & Henri-Saxe de Lauenbourg. A ſa gauche étoient trente eſcadrons de cuiraſſiers conduits par les colonels Maracini & Haraucour, flanqués de dix eſcadrons de croates & de hongrois.

L'artillerie ſoutenue par de bonne infanterie défendoit le foſſé, & dix-ſept piéces étoient plantées ſur la hauteur près des moulins.

Galas menoit l'avant-garde de la droite, dont Cronenberg & Deffurt ſergents-majors généraux conduiſoient la gauche. Officutz étoit à la tête de toute l'infanterie, & Walſtein au centre accompagné des princes de Toſcane, fréres du grand-duc, de Renaud & Borſo d'Eſte, du comte de Michna commiſſaire général de l'armée, & de tous les gentilshommes & officiers de ſa ſuite. Schaumbourg commandoit l'aile gauche du corps de bataille, & Rinoch, Haraucour & Deodati quartier-maitre général menoient l'arriére-garde.

Dès que l'armée fut rangée, Walſtein fit approcher de ſon caroſſe les généraux à qui il donna ſes derniers ordres. Il voulut qu'on dît la meſſe dans le camp avant d'attaquer. Le généraliſſime ſe fit enſuite mener le long des lignes, parlant aux troupes avec dignité & exhortant le ſoldat au mépris de la mort par l'eſpoir des récompenſes, des honneurs & des emplois. Auſſitôt que l'ennemi parut, il monta à cheval & attendit fiérement l'attaque des Suédois.

Au point du jour la cavallerie des deux armées ſe harceloit déja, & de part & d'autre le canon foudroyoit les eſcadrons de l'avant-garde. Le feu de l'artillerie de Walſtein portoit ſur le flanc des Suédois, mais Bataille de Lutzen.

An. 1632. la cavallerie impériale étant ſur la hauteur & plus expoſée à la violence des boulets perdoit des rangs entiers. L'affaire devint bientôt générale. L'infanterie ſuédoiſe étoit déja au bord du foſſé. Le roi ordonna aux régimens des gardes de le franchir, & ſe mit en devoir de les ſoutenir avec quatre eſcadrons de l'aile droite. Les bataillons ſuédois s'ouvrent auſſitôt pour donner paſſage au feu des piéces chargées à cartouche qu'ils avoient avec eux, & ſuivent le coup pour s'élancer à l'autre bord. Mais Walſtein leur avoit oppoſé quatre bataillons ſoutenus de cavallerie que toute l'impétuoſité ſuédoiſe ne put ébranler. Le combat avoit déja duré une demi-heure. L'acharnement étoit égal des deux côtés. Les Suédois avoient contre eux la groſſe artillerie qui les coupoit en deux, la mouſqueterie qui les tuoit à bout portant, les piques qui les culbutoient ſur le revers du foſſé. Ils ſe rebutérent & commençoient à lâcher le pied. Guſtave étoit derriére avec ſa cavallerie, prêt à foncer ſur l'ennemi dès que ſon infanterie auroit paſſé le foſſé. Tout étoit perdu ſi cette infanterie ſe débandoit. Il court aux régimens d'Anhalt & de Thurn, ſaute de cheval & arrachant la pique à un fantaſſin: *ſoldats*, dit-il, en leur montrant le chemin, & en ſe mettant à leur tête, *qu'avez-vous donc fait de votre valeur? quoi, vous qui avez paſſé des riviéres, eſcaladé tant de murailles, triomphé de tant d'obſtacles, un malheureux foſſé de terre vous arrête?* A ce reproche ſi ſenſible tous lui crient de ſe retirer & de les laiſſer faire, ils retournent ſur leurs pas & ſe précipitent à l'autre bord. Mais les Impériaux animés par la préſence de leur général furent auſſi ardens à repouſſer les Suédois dans le foſſé, que ceux-ci l'étoient à enfoncer les rangs ennemis; en ſorte qu'à la fin croiſant les piques & luttant les uns contre les autres, les piques ſe briſérent; ils tirérent leurs épées, & le carnage devint horrible. On n'entendoit plus que les cris des bleſſés & de ceux qui s'animoient à vanger la mort de leurs compagnons étendus à leurs pieds. Déja les morts entaſſés ſéparoient les combattans. Enfin les régimens de Winckel & de Stechnitz prennent pied

à l'autre bord, les derniers rangs se jettent dans les vuides des premiers, les Suédois poussent un cri de victoire, & le retranchement est à eux. Mais ce fut plustôt un malheur qu'un avantage pour cette brave infanterie qui avoit devant elle toute l'armée de Walstein. La cavallerie suédoise n'ayant pû franchir le fossé, celle des Impériaux revint à la charge & entoura ces fantassins qui formérent un bataillon quarré, présentant à l'ennemi quatre murs hérissés de piques & de mousquets. Il fallut toute la supériorité du nombre pour les entamer. A la fin ne pouvant plus résister au choc des cuirassiers qui les chargeoient en tout sens, leurs rangs furent enfoncés, les blessés foulés aux pieds des chevaux & ceux qui se défendoient encore taillés en piéces. Il est vrai que cette défaite fut un nouveau sujet de gloire pour eux. On voyoit des soldats mourants plonger encore leurs épées dans le ventre des chevaux dont ils étoient foulés; action qui prouve que le courage ne meurt qu'avec l'homme, & que ce qu'on nous dit des frayeurs de la mort n'est point connu du soldat. La cavallerie suédoise passa, mais trop tard pour ces malheureux bataillons. Le roi recommença le combat avec de nouvelle infanterie. Les Impériaux accoururent avec la même furie: ce ne fut plus un combat mais une boucherie. Les soldats étoient trop près pour se servir du mousquet, ils se renversoient à grands coups de piques & d'épées.

An. 1632.

Tandis qu'on se battoit avec cette fureur du côté du roi, le combat s'étoit engagé à l'aile gauche où commandoit le duc Bernard de Weimar. Les régimens de Lœwenstein, Steinbach & Brandstein étoient aux mains avec ceux de Fugger, Holck, Grana & Prainer, Galas à leur tête. On s'y battoit avec le même acharnement qu'à l'aile droite. L'infanterie suédoise vouloit emporter la maison du meunier, & culbuter l'infanterie qui défendoit le fossé sous le canon des moulins. Il est vrai que ce canon ne faisoit pas autant d'effet que celui des Suédois placé vis à vis sur la hauteur & qui plongeoit sur les Impériaux. Mais en revanche la mousqueterie ne perdoit pas un coup, & avoit l'avan-

An. 1632. tage du retranchement contre des troupes découvertes. Le duc de Weimar voyant l'impoſſibilité d'attaquer ce poſte de front laiſſa les régiments de Karberg, Churlander & Dieſenhauſen pour ſoutenir l'infanterie, & ſe mettant à la tête des cuiraſſiers de Courville & de Wrangel & du régiment de Wildenſtein infanterie, il paſſa entre les moulins & Lutzen, & tomba ſur le flanc des Impériaux.

Aux deux ailes la victoire commençoit à pencher pour les Suédois, lorsqu'on vint dire au roi que les troupes de Pappenheim étoient aux mains avec les piquets de la gauche de l'arriére-garde. Guſtave étonné de cette marche qu'il n'avoit pas cru poſſible & fâché qu'on eut perdu tant de tems pour emporter un miſérable foſſé, vole à l'arriére-garde. Il connoiſſoit déja la maniére d'attaquer de Pappenheim; mais impatient d'aller voir ſes diſpoſitions, quoique put lui dire le lieutenant-général Baron d'Hoffkirch pour l'exhorter à ne pas s'expoſer, offrant d'aller reconnoître, Guſtave ne voulut s'en fier qu'à lui-même. Il laiſſa même ſon régiment des gardes à cheval à quelque diſtance derriére lui, & s'avança ſelon ſa coûtume n'ayant avec lui que quelques domeſtiques. Walſtein venoit de détacher un corps de cavallerie pour opérer la jonction avec Pappenheim, & un eſcadron des cuiraſſiers de Picolomini battoit l'eſtrade. Malheureuſement le roi tomba dans cet eſcadron que commandoit un italien nommé *Martellini.* D'un premier coup de piſtolet Guſtave fut bleſſé au bras, & d'une autre bale qu'il reçut dans le dos au deſſous de l'épaule droite, il fut renverſé de ſon cheval & tomba mort.

Le roi eſt tué.

Telle fut la fin de ce grand roi. On ne peut rien dire de plus ſur cette mort; on ne ſauroit pas même ces circonſtances, ſi on ne les tenoit d'un jeune page qui ſuivoit le monarque & qui eut le bonheur d'échapper. Car pour les deux écuyers qu'il avoit avec lui, on les trouva morts à ſes côtés. On peut ajouter que la cavallerie que le roi avoit laiſſée loin derriére lui pour n'être pas vû, ne put s'appercevoir du danger où il étoit, ni le ſecourir.

An. 1632. de Rinoch s'ébranla & laiſſa gagner du terrein ſur elle à la cavallerie ſuédoiſe, qui revint ſi ſouvent heurter les gros eſcadrons ennemis qu'enfin elle les fit plier, les renverſa & les mit en fuite.

Walſtein voyant que ſes gens ſe ſauvoient du côté de Lutzen y fit mettre le feu pour arrêter ces lâches & empêcher l'ennemi de le tourner. Il fit tout ce qu'il put pour ramener ces fuïards, & ſe mit à leur tête. Mais ni ſes menaces ni ſes grandes promeſſes ne purent diſſiper la conſternation où les avoit jettés ce cri général: *Pappenheim eſt tué, la bataille eſt perdue.* Le jeune Piccolomini avoit déja laſſé quatre chevaux & couvroit le cinquiéme de ſon ſang. On lui conſeilloit de ſe retirer, il répondit que *ſon ſang tomboit ſur ſes premiers lauriers, & qu'il devoit faire ſes preuves.* Par cette fermeté il contint ſa troupe, & rallia quelques ſoldats débandés, enfin il montra dans ce moment de confuſion tant d'habileté & de ſang froid, qu'on pouvoit dire de lui que c'eſt alors que tout paroît déſeſpéré qu'on reconnoit celui qui eſt né pour commander. En s'expoſant au choc des eſcadrons ennemis, en ſoutenant ce choc ſans plier, il donna le tems à Walſtein & à Galas de raſſembler quelques eſcadrons diſperſés & de faire tête aux Suédois qui vangeoient en déſeſpérés la mort de leur roi. Il y auroit encore eû bien du ſang répandu ſans un brouillard qui ſépara les combattans. Les Suédois craignirent s'ils avançoient, de tomber dans quelque embuſcade. Walſtein de ſon côté avoit perdu ſes meilleurs officiers, tués, bleſſés ou entraînés dans la déroute; Pappenheim que l'armée adoroit n'étoit plus là pour animer les troupes, & Walſtein qui n'étoit que craint eût expoſé ſon autorité ſans fruit. Ainſi chacun garda le poſte qu'il occupoit, & les deux partis reprirent enſuite leurs anciens quartiers.

Telle fut la fin de cette célébre journée du $\frac{6}{16}$. novembre ſans qu'on put dire de quel côté étoit l'avantage. Les Suédois reſtérent le jour ſuivant ſur le champ de bataille, mais ils avoient perdu leur roi & Walſtein regardoit la mort de ce héros comme une très-grande vic-

An. 1632. lui. Les princes d'Efte ne furent pas moins expofés, fe couvrirent de gloire & n'eurent aucun mal.

La bataille commença avec le jour & ne finit qu'une heure avant le coucher du foleil. (*a*) Le plus fort de l'action fut à midi. Les Impériaux laifférent quelques piéces de gros canon fur la place faute de chevaux pour les enlever. Les deux armées confervérent leur bagage, mais celui des Impériaux fut fort endommagé par le feu qui prit aux poudres. (Mais cet accident qui caufa la mort à bien du monde, fut moins funefte aux Impériaux que le boulet qui frappa le comte de Pappenheim). (*b*) Sa mort fut furtout fenfible aux princes eccléfiaftiques du cercle de Weftphalie dont il avoit protégé les états avec tant de fuccès.

Portrait du comte de Pappenheim

GODEFROI-HENRI comte de PAPPENHEIM étoit d'une famille noble de la Souabe. Il reçut l'éducation qu'on donne à la jeune nobleffe qui fe deftine aux armes, & monta par degré à la charge de colonel-général des armées de l'empereur. Il avoit donné les premiéres preuves de fa valeur en défendant contre les François le fort de la Riva dans la Valteline, & s'y étoit fait une réputation qui ne s'eft jamais démentie. Après avoir longtems fervi en Allemagne avec diftinction, il fe montra digne de commander & fut pourvû de la charge de lieutenant-général de l'armée catholique. Dans ce pofte il répondit parfaitement à l'efpérance qu'on avoit conçue de fes grands talens & de fes vertus. Il fut courageux dans les occafions les plus périlleufes, ferme dans les revèrs, politique dans fes deffeins, hardi dans fes réfolutions, fage au confeil & modefte dans la victoire; févére dans le commandement & aimable dans la vie privée. Son vifage couvert de cica-

(*a*) Le 16. de novembre le foleil fe leve à 7 h. 46 m. & fe couche à 4 h. 14 m. & la longueur du jour eft de 8 h. 28 m. Mais on ne doit pas juger de la durée de cette bataille par la longueur du jour, puifque le brouillard ne fe diffipa qu'entre 11 heures & midi, & fépara les combattans avant la nuit.

(*b*) Ce qui eft en parenthéfe a été ajouté pour amener le portrait du comte de Pappenheim que l'auteur italien a mis après celui du roi de Suéde dans le cours de l'hiftoire, mais qui auroit été déplacé à la fin d'un ouvrage, où les derniers regards du lecteur doivent fe fixer fur le héros qui en eft l'objet.

cicatrices & défiguré même n'en étoit que plus respectable. Le soldat An. 1632.
le vénéroit & l'aimoit, preuve qu'il fut brave, généreux & humain. Il jouïssoit de l'estime de ses ennemis, ce qui fait l'éloge de ses grandes qualités.

En effet l'Allemagne n'a peut-être point eu d'officier qui eût dans le génie autant de ressource pour tendre des piéges à l'ennemi, autant de finesse pour l'y attirer, autant de patience pour l'y attendre & autant de courage pour l'y combattre. Il n'entreprenoit rien qu'il n'eût pesé toutes les conséquences. Aussi ne trouvoit-il jamais de difficulté qui l'arrêtât, le reméde étoit toûjours à côté du danger. Avec tant de zéle pour la cause qu'il servoit & tant de mérite, personne n'a moins pensé que lui à sa fortune. Avide de se faire un grand nom, il auroit cru ne pas l'acheter trop cher en le payant de tout son bien. Aussi quand on lui conseilloit d'être moins libéral de l'argent qui lui revenoit des contributions, il répondoit que *le titre d'avoir bien mérité de son prince n'étoit pas dans sa bourse.* „Les soldats, disoit-il, ne sont „point attachés à un général intéressé, parce qu'ils perdroient trop à „le conserver. Le plus beau titre d'un homme en place, ajoûtoit-il, „seroit d'être mort insolvable." Enfin il n'a manqué à sa grande ame que d'animer le corps d'un GUSTAVE-ADOLPHE, & l'on eût vû briller dans tout leur jour la prudence, la valeur & l'humanité qui sont les vertus d'un grand roi.

Weimar prend le commandement de l'armée suédoise.

Après la bataille les généraux suédois accablés de la mort de Gustave & voyant que l'armée avoit besoin de repos, vouloient se retirer à Weissenfels. Dans le premier moment tous ne pensoient qu'à donner des larmes à la mort de leur roi. Le seul duc de Weimar prenant une résolution plus digne d'un général du grand Gustave, proposa de poursuivre Walstein, en profitant de la consternation où le jettoient la mort & la déroute des siens. Il dit „qu'il falloit harceler les Impé„riaux avant qu'ils pussent recevoir les secours qu'ils attendoient pour „reparoître en campagne. L'occasion est favorable, les soldats sont

An. 1632. „furieux de la mort du roi, ils n'attendent que l'ordre de pourſuivre „l'ennemi pour en tirer vangeance. La victoire coûte la vie à Guſtave, „ne négligeons pas du moins d'en tirer un avantage que nous devons „au bien public, à l'armée, à nous-mêmes: qui a aimé le roi vivant „ne peut l'abandonner mort. Que tardez-vous, dit-il aux autres gé„néraux, n'entendez-vous pas les ſoldats autour de cette tente qui „vous demandent à grands cris à voir le corps de leur roi?" Cet empreſſement du ſoldat détermina les généraux à pourſuivre les Impériaux, avec d'autant plus de raiſon qu'on apprit que le duc de Lunebourg venoit d'arriver à Haſendorf d'où il n'avoit plus que quatre heures de marche pour être à Lutzen.

Le duc Bernard de Weimar d'une voix unanime fut proclamé général en chef des armées de Guſtave: il en étoit digne par l'amour que le ſoldat lui portoit, par ſon courage & par ſa naiſſance. La même nuit le baron d'Hoffkirch fut détaché avec une partie de la cavallerie pour chercher le corps du roi. L'armée pendant ce temslà ſe refaiſoit de ſes fatigues avec les vivres & le vin qui s'étoient trouvés en abondance dans Weiſſenfels, & le matin les Suédois reparurent rangés en bataille dans la même plaine où le corps du roi s'étoit retrouvé à la pointe du jour. On avoit eû beaucoup de peine à le reconnoître dans la foule des morts. Il étoit nud, meurtri par les pieds des chevaux & couvert de ſang. Il paſſa dans un caroſſe fermé au milieu des cris & des gémiſſements de l'armée; & fut conduit par Naumbourg, Wittemberg & Wolgaſt à Stockholm. Les Suédois trouvérent les canons que les Impériaux avoient abandonnés faute de chevaux pour les traîner, encore leur fallut-il avant de s'en rendre maîtres repouſſer les croates qui venoient les rechercher. Hoffkirch avec Taube, Lœſer & Pfort, colonels ſaxons qui s'étoient joints aux Suédois près de Grimma, s'avancérent du côté de Leipſic. Walſtein étoit dans cette ville où il avoit donné ordre à Holck de raſſembler les fuïards, & de le venir joindre avec les régimens qui n'avoient pas été de

Le corps du roi trouvé parmi les morts.

la bataille. Apprenant l'approche d'Hoffkirch, il aſſembla ſon conſeil, incertain s'il maintiendroit le poſte qu'il occupoit ou s'il prendroit le parti de la retraite; mais fuir devant des gens qu'on diſoit avoir battus, c'étoit ſe donner un démenti. Ceux qui prétendirent ſauver l'honneur des armes impériales ſoutinrent que Leipſic étoit une retraite ſure, en cas que l'armée ne pût garder la plaine. Ils dirent qu'il falloit y attendre Holck & les troupes diſperſées dans les environs; que ce renfort les mettroit en parité avec les Suédois & en état de décider la victoire. Walſtein approuva fort cette réſolution, mais quand on vint à examiner ce que Leipſic pouvoit fournir de vivres, il ſe trouva qu'il n'y avoit pas ſeulement de quoi nourrir l'armée deux jours. Sans parler que la bourgeoiſie étoit du parti contraire. D'ailleurs l'armée ſaxonne pouvoit fermer les paſſages de la Bohéme; & les Suédois au déſeſpoir de la mort de leur roi, ne cherchoient qu'à s'en vanger ſur les débris de l'armée impériale. Il y auroit eû de la témérité à attaquer des furieux, il étoit plus ſage d'attendre les ſuites de cette mort. Les troupes d'ailleurs étoient fatiguées & manquoient de tout, avec cela découragées par quelques officiers qui donnoient l'éxemple d'une lâcheté dont ils ne tardérent pas à recevoir la punition dans Prague. Toutes ces conſidérations déterminérent Walſtein à ſe retirer en Bohéme. Il fit d'abord la revue de ſon armée, la mit en ordre de bataille, & prit la route de Borna ſur la Pleiſs. Il marchoit à l'arriére-garde conduite par de ſimples colonels, faute d'officiers généraux qui étoient ou bleſſés ou tués. Les eſcadrons qui ne s'étoient point trouvés à la bataille vinrent le joindre à Borna. Walſtein exhorta les habitans à reſter fidéles à l'empereur, & paſſa en Bohéme pour y prendre ſes quartiers d'hiver, & ſe refaire de ſes pertes qui n'étoient que trop compenſées par la mort de Guſtave-Adolphe. An. 1632.

La nouvelle de ſa mort fut reçue bien différemment. Ceux qui ne ſavoient pas qu'un roi peut être tué dans un jour de bataille traitoient ce bruit de chimére. D'autres accoûtumés à voir ce héros Portrait de Guſtave-Adolphe.

An. 1632. commander à la fortune, ne pouvoient ſe faire une idée du grand Guſtave trouvé confondu parmi les morts. D'autres enfin prétendoient que ce bruit avoit été ſemé à deſſein pour éxercer les politiques; que le roi étoit paſſé ſecrétement en Suéde, & que ne le voyant plus on le diſoit mort. Les alliés de Guſtave qui ſavoient mieux ce qui en étoit ne pouvoient aſſez le pleurer. Je ne trouve point d'expreſſion qui peigne l'abbattement, la conſternation & les regrets des proteſtans. Princes & ſujets, tous fondoient en larmes. A la campagne & dans les villes, ſoldats, bourgeois, païſans, s'attroupoient pour déplorer leur commune perte, & n'en avoient pas la force. On les voyoit courir de côté & d'autre comme des brebis égarées, ou plustôt comme des inſenſés redemandant au ciel à grands cris leur prince & leur libérateur. Car leur affliction venoit de ce qu'ils regardoient Guſtave comme le ſoutien de leur liberté. Auſſi quand on vint apporter cette triſte nouvelle en Saxe, l'électeur JEAN - GEORGE en parut plus touché qu'aucun autre prince d'Allemagne, & s'écria les larmes aux yeux: *C'en eſt donc fait de notre chére liberté, ſon vaillant défenſeur n'eſt plus!* En France, en Angleterre, en Hollande, on le pleura comme on auroit fait le pére de l'état. On fit pour lui des priéres publiques. Les catholiques même qui pouvoient ſe réjouir de cette mort, marchoient les yeux baiſſés & reſpectoient une ſi juſte douleur; tant les vertus de ce grand prince & ſon affabilité lui avoient gagné l'affection des ſiens, des étrangers & de ſes ennemis même. Jamais roi ne fut plus eſtimé, plus aimé, ni plus regretté. Toute l'Europe fut curieuſe d'avoir ſon portrait. En Allemagne il n'y avoit point de maiſon où l'on ne le trouvât; on le montroit avec vénération, & les étrangers en achetoient des copies à tout prix qu'ils s'empreſſoient de porter dans leur païs. Guſtave avoit la taille haute, droite & bien proportionnée, de l'embonpoint ſans être lourd, quelque choſe de ſi majeſtueux dans ſon port & de ſi doux dans ſes yeux, qu'on ne pouvoit le regarder ſans ſe ſentir pénétré de reſpect, d'admira-

tion & d'amour. Il avoit le front élevé, le teint blanc & vermeil, les traits réguliers, la barbe & les cheveux d'un blond doré (*a*), l'œil grand & la vue courte. Il n'avoit pas encore trente-huit ans accomplis, & s'étoit endurci au travail par l'éxercice continuel de la guerre où dès sa premiére jeunesse il avoit servi sous le roi son pére (*b*). Dès son enfance il aima les armes & l'on s'apperçut de bonne heure qu'il cherchoit la gloire, & feroit parler de lui. Il étoit prudent dans ses actions, éloquent dans ses discours, séduisant même par son affabilité; grand dans ses projets, fertile en ressources, ferme dans les difficultés, vaillant dans les combats, intrépide dans le péril, vigilant quand il falloit l'être. Enfin Gustave étoit tout, faisoit tout & le faisoit bien. Jamais général d'armée ne s'est vû servir avec plus de zéle & plus d'amour. Aussi qui le servoit bien n'étoit jamais oublié: les belles actions étoient écrites chez lui en caractéres ineffaçables. Il étoit gai dans ses propos, familier, de facile accès, & se faisoit un plaisir d'aller au-devant de ceux qui avoient à lui parler, demandant à un chacun avec bonté qui il étoit, & ce qu'il vouloit. Les gentilshommes de sa cour entroient librement dans sa chambre. Tout officier sans distinction de rang étoit admis à sa table: Gustave disoit que *la bonne chere est le tourment des indiscrets & le filet où se prennent les bons cœurs*, pour dire que c'est à table où l'on apprend le mieux à démêler les caractéres & où se font les meilleures amitiés. Il étoit ennemi des cérémonies & trop grand pour avoir besoin de flatteurs; tout ce qui sentoit l'apprêt lui déplaisoit. Quand quelqu'un ne connoissant pas encore l'humeur du roi l'abordoit avec de grandes révérences: *Mon ami*, lui disoit Gustave, *garde tout cela pour les femmes de la reine. Je suis ici pour commander & pour*

An. 1632.

(*a*) C'est pourquoi, dit l'auteur italien, on l'appelloit le roi jaune, *il Re giallo.*

(*b*) Charles IX. élu roi de Suéde en 1604 & qui mourut en 1611. Ce prince étoit le seul fils qui restoit du roi Gustave I. plus connu sous le nom de *Gustave-Vasa.* Comme il avoit rendu de grands services à la Suéde par sa valeur & par sa prudence, les états du royaume confirmérent la couronne à ses héritiers sans en excepter les femmes, à l'exclusion d'Uladislas fils de Sigismond roi de Pologne & petit fils de Jean III. frére ainé de Charles.

An. 1632. *combattre, je n'y ſuis pas pour faire le maître de danſe.* Il étoit ſévére aux ſoldats licencieux, attentif aux beſoins des peuples ſoumis. On lui conſeilloit à la priſe d'une ville catholique de charger les habitans d'impôts & d'ôter d'anciens priviléges. *La ville eſt à moi,* répondit-il, *elle n'eſt plus à mes ennemis. Je ſuis venu pour détacher les fers de la liberté opprimée, dois-je donc lui donner de nouvelles chaînes? Que ces gens vivent à leur fantaiſie, il n'y a rien à changer aux loix d'un peuple qui obſerve ce que ſa religion lui preſcrit: toute innovation eſt odieuſe* (*a*). Il étoit auſſi favorable aux catholiques qu'aux proteſtans. *Comme enfans du même Dieu*, diſoit-il, *ils doivent être également protégés, & qui eſt fidéle à ſon prince a la bonne religion. Ce n'eſt pas aux grands de la terre à faire les convertiſſeurs, c'eſt l'affaire des miſſionnaires.* En ſorte que les catholiques des provinces conquiſes ne faiſoient que changer de maître, & les proteſtans lui devant leur liberté, les uns & les autres chériſſoient le moment où ils étoient tombés en ſa puiſſance. Conquérant philoſophe il avoit accoûtumé ſes troupes à braver les dangers, en ne les employant jamais qu'à des conquêtes périlleuſes. Il ne trouvoit qu'une entrepriſe hardie qui fût digne d'occuper ſon courage; & le prier de prendre ſoin de ſa vie, c'étoit lui déplaire. Il lui paroiſſoit contradictoire qu'un prince qui fait la guerre en perſonne craignît la mort. *Les précautions qu'on prend contre elle ſont les conſeils d'une ame timide, & heureux qui meurt en faiſant ſon devoir:* c'étoit ſa réponſe ordinaire. Il comparoit la mort à ces volontaires qui à la fin ſe mettent aux gages du parti dont ils ſe ſont fait le plus craindre. Ses vues en prenant les armes étoient grandes, & s'accrurent encore depuis la journée de Leipſic. Il ne ſe feroit peut-être pas borné à l'empire d'Allemagne qu'il ambitionnoit. Je ſai pour certain que les Turcs (*b*) commençoient à redouter ſa fortune & ſa

(*a*) L'italien dit: *Stringono troppo il piede ſovente le ſcarpe nuove*, c'eſt à dire: *Il y a peu de ſouliers neufs qui ne bleſſent.*

(*b*) Le comte Gualdo dit que Paul Strasbourg, ambaſſadeur de Guſtave à la Porte, logea chez lui à ſon retour de Conſtantinople, & qu'il lui dit

An. 1632. çoient à craindre pour leur repos, & trembloient de voir leurs riches maiſons expoſées au pillage & changées en déſerts. Enfin quand ils n'auroient eû que la certitude de contribuer chérement au ſoutien de la maiſon d'Autriche, c'en étoit aſſez pour effacer en eux l'idée des vertus du grand Guſtave, & pour exciter la joie indécente qu'ils firent éclater à ſa mort. On ne voyoit partout que feux de joie, que feſtins & concerts. Quelques proteſtans indignés de cette joie barbare s'en plaignirent. D'autres plus ſenſés appréciant ces vaines réjouiſſances dirent que c'étoit un hommage rendu à la terreur des armes du ſuédois, & un dernier triomphe que GUSTAVE-ADOLPHE remportoit ſur ſes ennemis.



DIS-

pereur ou par complaiſance pour Walſtein, trop perſuadé, dit M. de M. Tom. IV. pag. 477 & 78. *qu'il ne vaincroit jamais le roi de Suéde, pour ne pas être bien-aiſe de ſe défaire d'un ſi redoutable ennemi.* Quoiqu'il n'y ait rien qui faſſe ſoupçonner un complot ni dans la lettre que le grand-chancelier Oxenſtierna écrivit au ſénat de Suéde le 14. novembre, huit jours après la bataille de Lutzen, ni dans celle qu'Adler-Salvius chancelier de la cour & miniſtre de Suéde en Baſſe-Saxe écrivit de Hambourg au même ſénat le 25. novembre V. S. cependant toute la Suéde croît qu'on attenta aux jours de Guſtave-Adolphe. Ceux qui ſont de l'opinion contraire & qui diſent que le monarque Suédois fut tué accidentellement (ainſi que l'aſſurent le comte *Gualdo*, *l'auteur du Théatre de l'Europe*, l'hiſtorien *de Prades* & d'autres) prétendent que Guſtave fut tué parce qu'il s'étoit mis ſouvent dans le cas de l'être, & qu'il n'en faut pas chercher d'autre raiſon. On convient de part & d'autre qu'il eſt impoſſible de décider cette queſtion: je ne devrois donc pas m'y arrêter. Mais puiſque l'opinion que le roi de Suéde eſt mort aſſaſſiné, eſt celle qui a prévalu, je me propoſe d'éxaminer quelques-unes des preuves qui ont fait juger à un hiſtorien de nos jours qu'il y eut un complot formé contre la vie de ce grand roi, & que ce fut l'empereur Ferdinand qui le fit aſſaſſiner.

Si l'éxamen que j'entreprends ne méne pas à découvrir la vérité qu'on cherche, il ſervira du moins à détruire des imputations odieuſes qu'on a voulu donner pour des preuves. Il fera voir que ce n'eſt pas ſur des ſuppoſitions qu'un écrivain du dix-huitiéme ſiécle devoit ſe permettre de voir l'auteur de la mort de Guſtave-Adolphe dans un ſouverain; que ce ſouverain pouvoit être en guerre avec la Suéde ſans être un aſſaſſin; & que ſur des conjectures qui ne ſont pas des preuves, il eſt de la derniere indécence d'en accuſer la religion qu'il profeſſoit.

La premiére queſtion que j'ai à faire eſt celle-ci: Eſt-il bien vrai qu'*à la nouvelle de la mort de Guſtave-Adolphe, l'empereur, l'électeur*

Le chevalier de Folard dit dans ſon *traité de la Colonne* „que les „Impériaux *voulant faire croire qu'ils avoient gagné la bataille*, quoi-„qu'ils portaſſent les marques d'avoir été bien battus, *firent chanter le* „*Te Deum* à Vienne, à Bruxelles & à Madrid."

Le comte GUALDO qui reproche aux catholiques *la joie indécente* qu'ils firent éclater à la mort du roi de Suéde, fait parler les officiers de l'armée de Walſtein comme des gens qui prétendoient bien avoir gagné la bataille; preuve qu'on avoit tiré le canon & qu'on diſoit la bataille gagnée à l'armée de Montecuculi où le comte étoit alors. Il ajoûte qu'un brouillard épais ſépara les combattans, que les deux armées reſtérent ſous les armes toute la nuit, & que les Impériaux avant leur retraite envoyérent le lendemain matin des croates pour ramener quelques piéces de canon qui étoient reſtées ſur le champ de bataille.

Enfin l'auteur de l'hiſtoire de l'Empire (an. 1632.) aſſure que *les Impériaux ſauvérent les trophées gagnés pendant la bataille, & qu'ils eurent ſoixante enſeignes des Suédois.* Je demande ſi ce n'étoit pas aſſez de ces trophées pour en impoſer aux catholiques & pour chanter un *Te Deum*, qui faiſoit croire la bataille gagnée pour eux? Eſt-ce donc la premiere fois que deux armées ſe ſont attribué la victoire? & pourquoi ſubſtituer l'atrocité du plus noir fanatiſme à une ſupercherie toute politique, qui ne faiſoit de mal à perſonne, qui conſoloit le pauvre peuple & qui l'encourageoit à contribuer avec joie aux fraix d'une guerre devenue néceſſaire? N'étoit-il pas plus naturel de penſer que les proteſtans, qui avoient auſſi leur doſe de fanatiſme, entendant les acclamations de cette feinte réjouïſſance, prirent de là occaſion de dire que les catholiques remercioient Dieu de la mort de Guſtave-Adolphe? On pardonne ces calomnies à des gens que la douleur rend injuſtes. Mais que doit-on penſer de quelqu'un qui de ſang froid & de gaité de cœur vient après cent-trente années & plus accréditer des reproches ſi peu fondés?

par le zéle inconsidéré d'un commandant subalterne. C'est M. de Voltaire qui rend cette justice au roi de France dans son *siécle de Louis XIV.* (Tom. I. pag. 268. édit. de Berlin) & c'est ainsi que doit écrire tout historien qui ne se passionne que pour la vérité. S'il voit la multitude s'abandonner à une joie insolente & barbare, il n'aigrit pas ses lecteurs contre le peuple toûjours extrême dans ses goûts, ni contre la religion qu'il professe. En homme équitable il se fait un devoir de marquer la différence qu'on doit toûjours faire de la joie effrénée d'une populace qui croit voir son salut dans la mort de son ennemi, aux réjouïssances que les souverains autorisent. Il se garde bien sur-tout de confondre les objets, parce que la vérité doit toûjours être le flambeau qui guide l'historien, & que dès qu'il s'en écarte, ce n'est plus une histoire ou une dissertation qu'il écrit, mais une satire. S'il trouve dans ceux qui ont écrit avant lui qu'on chanta le *Te Deum* à Vienne après la bataille de Lutzen, il éxamine si les Impériaux n'avoient pas de fortes raisons de chercher à faire croire la bataille gagnée pour eux. Il n'en trouve que trop; d'où il conclut que ce fut une fraude pieuse pour tirer de nouveaux secours du parti catholique, parce que c'étoit lui en grande partie qui fournissoit l'argent & les hommes dont l'empereur avoit besoin contre les Suédois. Il ne supposera pas que la haine fit chanter ce *Te Deum;* & bien moins ira-t-il inférer de cette supposition, „que Gustave-Adolphe est mort assassiné, & que „le coup est parti des cabinets de Vienne & de Madrid, *parce qu'il y a eu des conjurations pareilles formées à Madrid, à Vienne & à Bruxelles.* (*Idem* pag. 476.) On ne conçoit pas comment sur des conjectures qui ne sont pas même des indices, & encore moins des preuves, M. de M. peut former ses conclusions, trancher le mot, & dire que *Ferdinand II. n'étoit pas plus scrupuleux que Ferdinand I. qui fit assassiner un cardinal de la sainte église, tuteur d'un jeune roi, dont cet empereur vouloit envahir le royaume; & que faire périr un roi au milieu d'une bataille, & un roi hérétique, est un bien moindre cas de*

conſcience. (*Idem* pag. 476.) Je voudrois que M. de M., qui tout d'un coup d'hiſtorien s'érige en caſuiſte, nous eût dit dans quelle école de théologie on oſe enſeigner de pareilles maximes. Ce ſeroit rendre un ſervice à l'humanité & à la religion, que de mettre les profeſſeurs de cette école aux petites-maiſons. Il faut qu'apparemment M. de M. ait pris les dangereuſes maximes de quelque cerveau brûlé pour la régle de conduite des catholiques. Peut-être auſſi qu'il a lû l'hiſtoire eccléſiaſtique où il aura trouvé quelque choſe d'approchant. Mais il devoit rendre à ſes lecteurs aſſez de juſtice pour croire qu'il s'en trouveroit qui ont auſſi lû l'hiſtoire eccléſiaſtique, & qui ſavent très-bien que ce qui n'eſt ſouvent que le tableau des égaremens de l'eſprit humain n'eſt pas ce qui fait loi chez les catholiques. Mais ce qui doit encore plus étonner, c'eſt de voir M. de M. tirer ces conſéquences hardies, après l'aveu qu'il a fait trois pages plus haut, qu'ayant éxaminé le rapport des deux ſeules perſonnes qui diſent l'un avoir vû comment le roi de Suéde fut tué & l'autre le ſavoir du ſcélérat qui fit le coup, il eſt obligé de convenir que *ces deux rapports ſont abſolument oppoſés.* (pag. 471.) Il en conclut qu'*il eſt impoſſible de décider ſur un rapport uniforme de deux témoins, ſi Guſtave-Adolphe a péri fatalement ou par un bras apoſté. D'où il ſuit naturellement qu'on ne ſauroit établir par qui il a été tué.* (*Idem* pag. 473.) Une ſi ſage concluſion devoit faire tomber la plume des mains de M. de M. Il eſt vrai qu'alors il n'eût dit que ce que tant de gens ſenſés avoient dit ou penſé avant lui, & qu'on auroit pu lui reprocher que ſa diſſertation ne prouvant rien ne paroiſſoit miſe au bout du livre que pour faire quelques feuilles de plus. C'eſt donc par prudence que M. de M. a continué d'écrire. Or il eſt difficile de trouver une bonne raiſon de parler encore quand il n'y a plus rien à dire. Cependant il falloit entrer en matiére. Ainſi M. de M. ſuppoſe qu'*il y aura des gens qui voudront à quelque prix que ce ſoit juger ſur des indices.* Voilà une tranſition malheureuſe, car ce début feroit ſuppoſer que M. de M., ſe perſuadant qu'*il faut juger à*

quelque prix que ce ſoit, jugera ſans preuves. Mais qu'importe qu'on proméne ſes lecteurs de ſuppoſitions en conjectures, de fauſſes inductions en ſarcaſmes, il ſuffit qu'on paroiſſe avoir jugé; qu'importe qu'il ſoit indigne d'un galant homme de prêter les principes d'une politique ſanguinaire à une religion qu'on affecte de ne pas connoître, pour déprimer avec plus d'aſſurançe ceux qu'on s'étoit propoſé de ne jamais louer; qu'importe enfin que ce même Ferdinand que M. de M. accuſe d'avoir remercié Dieu publiquement de la mort de Guſtave-Adolphe, l'ait pleuré; qu'importe, dis-je, que ce fait admis par l'hiſtorien démente les prétendues démonſtrations de joie que le même dans ſa diſſertation compte parmi *les indices très-forts* ſur leſquels il juge: il avoit beſoin de ces *démonſtrations de joie* pour faire croire qu'un prince catholique ſe joue de la vie d'un roi qui ne penſe pas comme lui, le fait aſſaſſiner, & pouſſe le fanatiſme au point de chanter le *Te Deum* après le coup. Mais il eſt inutile de faire voir l'odieux de ces imputations, elles ſont fondées ſur un fait dont j'ai démontré la fauſſeté.

Je paſſe à l'éxamen d'un autre point d'hiſtoire dont M. de M. prétend tirer un nouvel indice que c'eſt Ferdinand qui fut l'auteur de la mort du roi de Suéde. Comme ce ſecond fait eſt lié au premier, ayant détruit l'un, il me ſera plus aiſé d'apprécier l'autre, & de montrer que la déciſion de M. de M. eſt hazardée, pour ne rien dire de plus.

Juſqu'ici nous avons vû l'auteur tant de fois cité faire un crime à l'empereur d'avoir chanté le *Te Deum* & fait tirer le canon à la mort de Guſtave-Adolphe. Nous allons voir à préſent le même auteur faire un crime au même Ferdinand d'avoir pleuré la mort de ce grand roi. Qu'on ne croye pas du moins que je juge le travail de M. de M. comme il juge l'empereur Ferdinand, *ſur des indices!* Non, mes concluſions ſont fondées en preuves, & c'eſt lui qui me les fournit.

A la

Suppoſons que celui qui pleura Darius vaincu l'eût également pleuré s'il fût mort vainqueur des Macédoniens. Quel eſt donc le lecteur impartial qui trouvant ce trait ſublime de ſenſibilité dans la vie d'Alexandre, ne diroit pas que ces larmes le rendent beaucoup plus grand dans l'hiſtoire du cœur humain que le gain d'une bataille qui tient ſouvent à peu de choſe? Pourquoi donc ne pas rendre la même juſtice à Ferdinand, & nous faire penſer que les pleurs de cet empereur pouvoient bien être l'expreſſion d'une ame foible qui gémit en ſecret d'un aſſaſſinat commis par ſon ordre? Les anciens n'ont jamais ſouillé leurs écrits de pareilles imputations; pourquoi donc les modernes ſe permettent-ils ces indécences? La raiſon en eſt ſimple. Les anciens ne connoiſſoient ni ces haines de ſecte ni ces petites vuës d'intérêt qui font qu'on inſulte au chef d'un parti pour vendre plus cher à l'autre ſon encre & ſa colére. Un moderne croit pouvoir ſe fonder ſur le rapport qu'il imagine entre deux hommes, Guſtave-Adolphe & Walſtein, qui ne ſe reſſembloient qu'en ce qu'ils ſont morts tous deux & que tous deux ont été pleurés. Là-deſſus le moderne décide: que *ces larmes n'ont rien qui étonne* &c. Un ancien auroit conclu tout différemment. Ayant à nous repréſenter Alexandre pleurant Darius mort ſur les corps entaſſés des Macédoniens vaincus, il nous eût dit: ces larmes ſont d'un ennemi généreux qui détourne la vue des avantages qu'une mort inattendue lui procure: il nous eût dit qu'Alexandre dans ce beau moment oublioit ſon trône ébranlé par la valeur de ſon plus redoutable ennemi, pour ne ſentir que la perte d'un grand homme. Il n'auroit ſurement pas voulu s'autoriſer d'une maxime de droit, qui dit: que *celui-là doit être préſumé auteur d'un crime, qui en a tiré le fruit*, pour faire croire qu'Alexandre pouvoit avoir ordonné la mort de celui qu'il pleuroit. Pourquoi donc M. de M. oſe-t-il (pag. 475.) s'autoriſer de cette maxime de droit, & *préſumer* „que Ferdinand fut l'auteur de l'aſſaſſinat de Guſtave-Adol„phe, lorſque perſonne ne peut dire s'il fut aſſaſſiné. (pag. 473.)



TABLEAU MILITAIRE
DES IMPÉRIAUX ET DES SUÉDOIS.

INTRODUCTION.

Le docteur HART, auteur d'une hiſtoire de GUSTAVE-ADOLPHE en Anglois, a vû la néceſſité de donner des éclairciſſemens ſur la partie militaire de l'ouvrage qu'il avoit entrepris. Dans cette vue il a composé la diſſertation qui ſe trouve à la tête du ſecond volume de ſon hiſtoire. Elle peut ſervir à donner quelque teinture de la maniere de faire la guerre des Impériaux & des Suédois au tems de Guſtave-Adolphe. Peut-être même qu'un lecteur qui n'eſt pas du métier ſeroit fâché que l'auteur fût entré dans de plus grands détails. Mais un militaire qui lit la vie de GUSTAVE-ADOLPHE, ſait que c'eſt l'hiſtoire d'un roi créateur d'une diſcipline & d'une tactique dont les modernes ont tiré tant d'avantage. Il eſt avide de prendre des leçons d'un ſi grand maitre. Il veut ſavoir exactement quels étoient ſes principes dans les différentes parties de l'art militaire. Il s'attend à les trouver raſſemblés & approfondis dans la diſſertation d'un auteur qui paroit avoir ſuivi ſon héros pas à pas; & quelle eſt ſa ſurpriſe de ne trouver dans l'ouvrage du docteur anglois que des détails ſuperficiels! détails même qui le jettent dans des doutes, & qui arrêtent ſa lecture ſans la rendre plus inſtructive. Je ſuis ſûr, par exemple, que pluſieurs de nos militaires à qui le docteur *Hart* n'expli- Introduction.

que pas comment les mouſquetaires impériaux éxerçoient, ne concevront pas que ces mouſquetaires ayent pû faire feu ſur dix de hauteur, comme il le dit. Cela ſeul prouve qu'il eſt néceſſaire d'entrer dans les détails & qu'on ne doit rien omettre dans l'expoſition d'une théorie où une choſe tient à l'autre; il faut tout dire ou le fil des idées eſt rompu.

Au reſte ce n'eſt pas ſeulement l'homme du métier, qui doit ſavoir en quoi GUSTAVE-ADOLPHE fut ſupérieur aux généraux de Ferdinand, & pourquoi ſes troupes étoient meilleures que celles des Impériaux. La connoiſſance du militaire, tel qu'il étoit alors dans les deux armées, eſt également néceſſaire au politique pour bien juger des événemens. Il ſera plus en état de les apprécier s'il en connoit mieux les cauſes; & ces cauſes, il les trouvera ou dans les moyens qui étoient en uſage alors ou dans la maniére de s'en ſervir. Je crois donc que c'eſt rendre ſervice en général à tout lecteur qui veut s'inſtruire, de tracer un TABLEAU MILITAIRE des Impériaux & des Suédois, & de montrer ce qu'ils étoient dans les trois derniéres campagnes que GUSTAVE-ADOLPHE fit en Allemagne.

Je conviens d'abord qu'il eſt impoſſible de dire ce que le militaire étoit au moment de la venuë de GUSTAVE en Allemagne. Je ne ferois là-deſſus que des conjectures; je jetterois mon lecteur dans une infinité de doutes dont je ne pourrois le tirer qu'en faiſant des ſuppoſitions qui ne le ſatisferoient pas. La raiſon de cette incertitude vient de ce que les Impériaux & les Suédois faiſoient la guerre depuis dix ans, & qu'il n'y a point d'année où le militaire dans les deux armées n'ait éprouvé des changemens que les hiſtoriens ont négligé de rapporter. Je ne fixerai donc pas l'époque du ſyſtème que j'entreprends d'écrire. Je ne ferai pas même un ſyſtème auſſi étendu qu'il pourroit l'être. Ce ne ſera ſi l'on veut qu'une ébauche, mais où les principaux traits ſeront cependant aſſez marqués pour que les militaires qui veulent connoître cette partie de l'hiſtoire de GUSTAVE-ADOLPHE, y trouvent l'inſtruction qu'ils cherchent.

Les

Les ſources où j'ai puiſé ſont les hiſtoriens de GUSTAVE-ADOLPHE, les tacticiens contemporains & les mémoires que des officiers ſuédois ont bien voulu me communiquer. Quant à l'éxécution, j'ai ſuivi l'ordre ſyſtématique comme celui où le développement des principes eſt plus marqué. Je laiſſe le politique & le moraliſte raiſonner ſur les événemens, je ne touche qu'à la partie militaire & je parle à l'homme du métier. Mon but eſt de faire voir le point où l'on étoit parvenu des deux côtés au tems de GUSTAVE-ADOLPHE dans la Formation des troupes, la Tactique, la Fortification & l'Artillerie.

§. I. *De la maniére de lever les troupes chez les Impériaux.*

Levées des troupes impériales.

Quoique les armées de Ferdinand euſſent beaucoup perdu par une guerre de dix années, il s'y trouvoit encore plus d'indigénes que dans l'armée ſuédoiſe. Les Impériaux avoient la Siléſie, l'Autriche, la Moravie, la Stirie & la Carinthie d'où ils tiroient des hommes. Une partie de leur cavallerie venoit de la Hongrie & de la Croatie (*a*). Ils avoient auſſi levé huit-mille Wallons (*b*) dont quatre régimens éxiſtoient encore dans l'armée de Tilli au paſſage du Lech. Les riches contribuérent volontairement aux fraix des levées; les autres furent forcés d'y concourir par des taxes dont aucune profeſſion ne fut éxemte (*c*). On donnoit à un fantaſſin juſqu'à vingt-cinq écus d'Allemagne d'engagement (*d*). Walſtein fit même des avances aux officiers pour hâter les levées & les rendre plus nombreuſes. *Schildknecht* qui avoit ſervi d'ingénieur à Guſtave-Adolphe rapporte dans ſon *traité de la Fortification* un moyen nouveau que les enrôleurs de Walſtein avoient imaginé pour faire des ſoldats. „Ils entroient, dit-il, chez les „particuliers & mettoient ſur une table de l'argent & une corde: on „n'avoit que le choix ou de prendre parti ou de ſe faire pendre." (*e*) Le but de Walſtein étoit d'amaſſer des hommes, & avant d'ouvrir la campagne il comptoit renvoyer tout ce qui ne ſeroit pas en état de ſervir (*f*). Ainſi il mit en uſage tous les moyens qu'il trouva propres à faciliter les

(*a*) Gualdo p. 90.

(*b*) M. de M. T. II. p. 83. Hart dans ſa diſſertation p. 27. & dans l'hiſtoire T II. p. 268. trad. allem. du Prof. Bœhm.

(*c*) Puffendorf l. 3. §. 52. Gualdo p. 87.

(*d*) *Id.* p. 91.

(*e*) Schildknechts Feſtungs-Bau l. 3. p. 197.

(*f*) Gualdo p. 92.

levées qu'il projettoit. Il choisit Znaïm pour rendez-vous général: il fit publier une amnistie en faveur des déserteurs qui retourneroient à leur drapeau dans un tems marqué: il rappella les officiers retirés du service, & n'épargna rien pour les engager à reprendre leurs emplois, parce qu'il les trouvoit plus propres à former les recrues. (*a*) Il n'est donc pas surprenant que Walstein en peu de tems ait pu mettre sur pied une grande armée. Mais cette multitude d'hommes pris de force & levés sans choix lui eut été de peu d'avantage sans la discipline très-sévére qu'il établit en même tems dans son armée. (*b*)

(*a*) Gualdo p. 89.

(*b*) Gualdo p. 151, 167 à 170.

Levées des troupes suédoises.

§. II. *Maniére de lever les troupes chez les Suédois.*

Gustave-Adolphe eut à soutenir des guerres continuelles depuis 1611 qu'il monta sur le trône jusqu'en 1629, que la trève de six ans fut signée entre les deux couronnes de Suéde & de Pologne. La plus grande partie des troupes que le roi avoit opposées au Dannemarc, à la Russie & finalement aux Polonois avoient été levées en Suéde, de sorte que le royaume se trouvoit épuisé d'hommes. A la fin Gustave fut réduit à se servir d'étrangers. Quand il entra en Allemagne l'année 1630, il n'avoit avec lui que deux régimens de Westgoths & Smalandois qui faisoient toute la cavallerie nationnale, & quatre régimens d'infanterie suédoise. (*c*) Ces régimens étoient l'élite de son armée & furent le modéle d'après lequel il forma les étrangers qui vinrent se ranger sous ses drapeaux. Après la trève signée avec les Polonois, Gustave ne renvoya point les étrangers qui l'avoient suivi dans la guerre de Pologne. Il prit même à sa solde les troupes que la république de Pologne, le roi de Dannemarc, l'électeur de Brandebourg & la ville de Dantzig licencioient alors, & il en fit des régimens. (*d*) Il fit aussi lever trois régimens en Hollande, cinq en Angleterre & d'autres dans quelques villes anséatiques d'Allemagne. (*e*)

(*c*) Puffendorf l. 2. §. 27.

(*d*) Gualdo p. 7.

(*e*) Puffendorf l. 2. §. 17.

L'armée du roi fut à peine débarquée qu'elle eut quelques petits succès. Dès ce moment Gustave eut des soldats tant qu'il voulut.

cent-trente-quatre escadrons & cinquante-huit compagnies d'infanterie (a).

(a) Sold. Suédois p. 345.

Les Suédois avoient pour alliés la France, l'Angleterre, la Hollande, la Saxe, le Brandebourg & la Hesse. A la fin les principaux états de l'empire se rangérent du parti de Gustave-Adolphe & lui fournirent des troupes & de l'argent. Avant la bataille de Breitenfeld l'électeur de Saxe se joignit à l'armée du roi & l'augmenta de seize-mille hommes (b). Le landgrave de Hesse envoya quelques régimens au grand camp de Nuremberg (c). Le général des Impériaux pouvoit disposer de plus de troupes auxiliaires que le roi de Suéde, parce que les Saxons d'abord après la victoire de Breitenfeld entrérent en Bohéme, & furent contraints dans la suite de défendre l'entrée de leur propre païs aux Impériaux ou de les en chasser. On peut même ajoûter que la nécessité de ne pas perdre de vue la Saxe dérangea souvent les projets de Gustave, & qu'en général les Saxons ne lui firent pas autant de bien comme alliés qu'ils auroient pû lui faire de mal si l'électeur se fût déclaré contre les Suédois.

(b) Gualdo p. 71

(c) M. de M. T. IV. p. 349.

§. IV. *Force des deux armées.*

Force des deux armées.

Puffendorf dit qu'en 1630 les Impériaux avoient soixante-mille hommes sur pied dans le tems que Gustave-Adolphe fit sa descente en Poméranie (d) avec quinze-mille soldats. Peu après le Suédois reçut un renfort de cinq-mille hommes; ensorte que Gustave avoit vingt-mille hommes effectifs en déclarant la guerre à Ferdinand (e). Si l'on veut savoir à présent de combien son armée s'est accrue dans la suite & le tems de sa plus grande force, il faut prendre l'époque du grand camp de Nuremberg, où tout ce qu'il y avoit de Suédois répandus en Allemagne eurent ordre de joindre la grande armée. Gustave se vit alors à la tête de soixante & dix-mille combattans (f). Veut-on savoir la plus grande force des Impériaux? D'abord la grande armée de Walstein jointe aux Bavarois faisoit soixante-mille hom-

(d) Puffendorf l. 1. §. 56.

(e) Sold. Suédois p. 10.

(f) M. de M. T. IV. p. 352.

au besoin. Ils composoient la cavallerie legére de Gustave-Adolphe. Quand le docteur *Hart* attribue à ce monarque la formation des dragons (*a*), il ne faut entendre par ce mot de *formation* que le nouvel emploi qu'il en sçut faire, & les changemens qu'il introduisit dans cette troupe. Car les Italiens s'en servoient depuis longtems sous le nom d'arquebusiers à cheval (*b*). Les François les prirent des Piémontois dans la guerre d'Italie en 1611, & ce furent eux qui leur donnérent le nom de *Dragons* pour les distinguer des chevaux-legers (*c*).

(*a*) Hart dans sa dissert. p. 9.

(*b*) George Basta traité de la cavallerie 1614.

(*c*) P. Daniel Milice françoise T. II.

La multitude de croates qui se trouvoient dans l'armée des Impériaux donnoit à ceux-ci une supériorité marquée dans tous les cas où il falloit de la célérité. Ils battoient l'estrade, attaquoient & fatiguoient les postes avancés de l'ennemi. Dans un jour de bataille c'étoient eux qui commençoient l'attaque; ils cherchoient à entourer la cavallerie pour la charger en tout sens. Le roi jugea digne de son attention d'imaginer une manœuvre propre à repousser les insultes de ces troupes legéres (*d*).

(*d*) Gualdo p. 163. Hart T. II. p. 363.

L'infanterie des deux armées étoit composée de piquiers & de mousquetaires: ceux-ci avoient un mousquet pour armes, & les premiers étoient cuirassés & armés de piques.

Etat-major.

§. VI. *Des officiers généraux & de ce qui composoit l'état-major dans les deux armées.*

Il y avoit plus de grades dans l'armée impériale que dans celle du roi. Le généralissime avoit son lieutenant-général qu'il prenoit parmi les généraux. Il y avoit des grands-maîtres de l'artillerie, des généraux d'infanterie, des généraux de cavallerie, des quartiers-maîtres généraux & des sergents-majors de bataille. Ces derniers commandoient les colonels & avoient le rang qu'a un général-major de nos jours (*e*). Pour gagner l'affection des principaux officiers de l'armée, Walstein en reprenant le commandement créa d'abord quatre grands-maîtres de l'artillerie & huit sergents-majors de bataille (*f*).

(*e*) Gualdo p. 91. Hart dissertation p. 20.

(*f*) Gualdo p. 91. Hart T. II. p. 62.

donc juger de leur force que par eſtimation & en prenant le pied commun.

L'ordonnance de l'empereur Charles V. porte qu'un régiment de cavallerie ſera toûjours de cinq eſcadrons, & chaque eſcadron de deux-cent-quarante chevaux, ſçavoir: ſoixante lances, cent-vingt cavaliers avec demi-cuiraſſes & ſoixante carabiniers legérement armés (*a*). *Fronsberger* qui écrivoit au tems de Maximilien dit qu'un régiment de cavallerie n'étoit que de quatre eſcadrons de deux-cent-cinquante maîtres, le régiment faiſant mille chevaux (*b*). Au tems de *Wallenhauſen*, qui eſt le tems où Guſtave vint en Allemagne, les différentes eſpéces de cavallerie furent ſéparées & diſtribuées par compagnies. Une compagnie de cuiraſſiers fut de cent maitres: celle de carabiniers de ſoixante à ſoixante-quatre hommes, & les compagnies de dragons devinrent auſſi fortes que celles d'infanterie (*c*).

Si on veut actuellement juger de la force des régimens de cavallerie des Impériaux ſur ce que les hiſtoriens contemporains en ont dit, il faut d'abord remarquer qu'en 1631 Tilli avoit près de Leipſic dix-ſept régimens de cavallerie. Or en évaluant la force de ces régimens d'après *Gualdo*, qui dit que le comte avoit treize-mille chevaux, on trouveroit ſept-cent-cinquante à huit-cent chevaux par régiment (*d*). Et en ſuppoſant que ces régimens fuſſent partagés en cinq eſcadrons conformément à l'ordonnance de Charles V, on auroit cent-cinquante chevaux par eſcadron; ce qui eſt conforme à ce que *Montecuculi* nous dit de la force des régimens impériaux de ſon tems (*e*). J'ai donc cru devoir ſuivre ce pied dans la diſtribution de la cavallerie impériale pour l'ordre de bataille de Breitenfeld.

Walſtein publia une liſte des troupes qu'il avoit dans ſon camp de Nuremberg. Les eſcadrons n'y ſont portés qu'à cent hommes (*f*); ce qui approche du nombre que *Wallenhauſen* aſſigne à chaque eſcadron de cuiraſſiers. Peut-être que Walſtein voulut en cela imiter le roi de Suéde qui ne combattoit qu'avec de petits eſcadrons. Sa cavallerie,

(*a*) Montecuculi p. 12 & 30.

(*b*) Fronsberger Krieges-Recht l. 1.

(*c*) Wallenhauſen Krieges-Kunſt zu Pferde p. 30.

(*d*) Gualdo p. 78 & 79. Puffendorf l. 3 §. 29.

(*e*) Montecuculi p. 31.

(*f*) Hart T. II. p. 344.

Chaque compagnie avoit auſſi ſon chapelain & ſon chirurgien (*a*).

(*a*) Frousberger K. R. l. 1.

Le docteur *Hart* prétend dans ſa diſſertation que les Impériaux n'avoient point de chirurgiens alors & qu'il n'en avoient pas même encore dans leurs armées l'année 1718. (*b*) Mais *Fronsberger* qui vivoit avant la guerre de trente ans, & *Wallenhauſen* contemporain de Guſtave-Adolphe diſent que non ſeulement chaque compagnie avoit ſon chirurgien, mais qu'il y avoit dans l'armée un chirurgien général auquel les chirurgiens de compagnie étoient ſubordonnés (*c*). Ce qui a pu tromper le docteur anglois, c'eſt qu'il a vu le comte de Tilli après la perte de la bataille de Breitenfeld obligé de ſe faire panſer à Halle par un chirurgien de la ville. La raiſon en eſt que les chirurgiens de l'armée étoient au bagage, & ne paroiſſoient point dans la bataille (*d*).

(*b*) Diſſertation de Hart p. 8.

(*c*) Fronsberger l. 1. p. 135. l. 3. p. 67.

(*d*) Wallenhauſen K. K. zu Fuſs p. 27.

Un régiment d'infanterie des Impériaux étoit de dix compagnies ou drapeaux, & le pied complet étoit de trois-mille hommes. Il y avoit outre les officiers ci-deſſus nommés un colonel & un lieutenant-colonel, un ſecretaire, un aumônier, un prevôt & ſes ſatellites.

Les hiſtoriens qui ont écrit de la guerre tricennale, comme *Chemnitz*, *Gualdo*, *M. de M.* & d'autres, conviennent que du tems de Guſtave-Adolphe les régimens impériaux ne furent jamais ſur le pied complet. A la bataille de Breitenfeld ils étoient à peine de quinze-cent hommes. Ceux de Walſtein qui avoient beaucoup ſouffert ne pouvoient guéres être plus forts (*e*). Mais ce qui prouve qu'ils n'étoient pas ſi conſidérablement affoiblis ou que le pied en étoit plus fort, c'eſt qu'en les comptant ſur le pied des premiers, on trouve que les quatre-vingt-ſix compagnies de Walſtein devoient être au moins de deux-cent hommes chacune. En voici la preuve: Walſtein avoit quarante-mille hommes. Il en faut retrancher ſeize-mille-neuf-cent pour la cavallerie, reſtent vingt-trois-mille hommes pour l'infanterie, dont il faut encore retrancher les mouſquetaires détachés. Ainſi par tout ce que je viens de dire je me ſuis cru autoriſé à compter les com-

(*e*) Hart T. II. p. 525.

forts à Lutzen qu'à Breitenfeld. Or ſuivant cette proportion chaque eſcadron pouvoit être de cinquante-huit chevaux ou environ.

Chaque régiment de cavallerie avoit ſon colonel & un lieutenant-colonel pour commander dans ſon abſence. Chaque eſcadron avoit ſon capitaine, un lieutenant & un cornette. Les bas-officiers étoient le ſergent & quelques caporaux. Le ſon étoit compoſé de deux ou trois trompettes.

Les compagnies d'infanterie ſuédoiſe étoient dans la même proportion, toûjours plus foibles que celles des Impériaux. En ſuppoſant le pied complet une compagnie étoit de cent-quarante-quatre hommes, y compris dix-huit chefs de file & ſix caporaux qui étoient tirés des ſoldats & qui rangeoient avec eux (*a*). Chaque compagnie avoit trois tambours. Le capitaine étoit obligé de tenir ſa compagnie ſur le pied complet & de remplacer les déſerteurs ou ceux qui mouroient de maladie. Le roi en dédommageoit le capitaine par les paſſe-volants. C'eſt à dire, que le capitaine recevoit la paye pour onze hommes, & n'en avoit réellement que dix, ou cent-quarante-quatre hommes lorſque le roi lui en payoit cent-cinquante-huit (*b*). La fonction du lieutenant étoit d'éxercer la compagnie, de monter la garde & de châtier les ſoldats. L'enſeigne portoit le drapeau, & pour inſpirer aux ſoldats plus d'attachement au drapeau & à celui qui le portoit, jamais l'enſeigne n'étoit chargé de punir la troupe. Il avoit au-contraire le droit d'interceder pour le coupable. Le ſergent qui étoit le premier bas-officier aidoit le lieutenant à éxerçer la compagnie, il montoit la garde, faiſoit la ronde & la patrouille. Le maréchal des logis & le capitaine des armes avoient les emplois qu'ils ont encore. Le cinquiéme ſergent étoit le guide ou guidon (*Fuhrer*), ainſi appellé parce qu'il portoit le drapeau dans les marches. Hors de là il avoit le ſoin des malades de la compagnie.

Suivant *Schildknecht* un régiment d'infanterie complet étoit de huit compagnies, chacune de cent-quarante-quatre hommes, fai-

(*a*) Schildknecht l. 3. c. 13.

(*b*) *Id.* l. 3. c. 14.

entre le major & le capitaine, cinq capitaines, deux capitaines-lieutenants, fix lieutenants, huit enfeignes & quarante bas-officiers. Dans l'état, que les Allemands appellent *Unterftab*, étoient compris le fecretaire & fes quatre écrivains qui faifoient les liftes du régiment, deux aumôniers & quatre chirurgiens (*a*), un tambour-major, huit vivandiers, & le prevôt avec fes archers.

(a) Hart differtation p. 8.

Proportion entre la cavallerie & l'infanterie.

§. IX. *Proportion entre la cavallerie & l'infanterie dans les deux armées.*

Tilli avoit à Breitenfeld dix-fept régimens de cavallerie & dix-huit d'infanterie. J'ai dit §. VI. que fa cavallerie faifoit treize-mille chevaux & l'infanterie vingt-quatre ou felon d'autres vingt-fept-mille hommes. A cette même bataille de Breitenfeld Guftave avoit neuf-mille cavaliers & treize-mille fantaffins. J'ai dit au même §. VI. que la cavallerie de Walftein étoit de feize-mille-neuf-cent chevaux & fon infanterie de vingt-trois-mille hommes (*b*).

(b) Gualdo p. 217.

Ainfi chez les Impériaux il y avoit en 1631 une fois plus d'infanterie que de cavallerie; & dans l'armée fuédoife la cavallerie faifoit les trois quarts de l'infanterie. Malgré ce grand nombre de chevaux, la cavallerie impériale étoit d'un bon quart plus forte que celle des Suédois & l'infanterie le double de celle de Guftave-Adolphe, fi on ne compte pas les Saxons.

A Lutzen l'année 1632 la cavallerie des deux armées faifoit les trois-quarts de l'infanterie. Mais la cavallerie impériale étoit d'un bon quart plus forte que celle des Suédois, & l'infanterie presque d'un tiers fupérieure à celle du roi.

De la paye.

§. X. *De la paye & de l'étape pour la fubfiftance des troupes dans les deux armées.*

La paye des Impériaux étoit plus forte que celle des Suédois; mais on faifoit des retenues aux troupes, & elles n'étoient pas payées auffi exactement que celles du roi de Suéde.

Un colonel qui commandoit mille chevaux des Impériaux avoit par mois . . . . Fl. 400
Un capitaine . . . . -- 125
Un lieutenant . . . . -- 40
Un cornette . . . . -- 30
L'empereur payoit par mois pour chaque cuirassier & la nourriture de son cheval (*a*) . . . . -- 24

Ainsi un régiment de cavallerie coûtoit à l'empereur par mois dix-neuf-mille-cinq-cent-huit florins d'empire, le florin faisant 15 batzen ou 25 stuver de Brabant (*b*) ou 16 bons gros; ce qui reviendroit à trois-mille cinq écus & huit bons gros argent de Brandebourg.

Fronsberger dit que de son tems l'entretien d'un régiment d'infanterie porté à quatre-mille hommes, revenoit à trente-sept-mille-huit-cent-vingt-quatre florins par mois (*c*). *Wallenhausen* qui est plus moderne ne compte par mois pour l'entretien d'un régiment allemand de trois-mille hommes que vingt-sept-mille florins (*d*).

Il est bon d'observer que depuis Maximilien II. jusqu'à Ferdinand II. la paye du colonel fut portée de 400 florins à 835 (*e*). Ainsi

Le colonel avoit par mois . . . . Fl. 835
Le capitaine . . . . -- 180
Le lieutenant . . . . -- 50
L'enseigne . . . . -- 45
Le mousquetaire . . . . -- 6
Le piquier ou double paye . . . . -- 9
Un sergent . . . . -- 11
Un caporal . . . . -- 10

Suivant le docteur *Hart* un colonel suédois lors de l'entrée de Gustave en Allemagne avoit deux-mille écus par an, un lieutenant-colonel mille, un capitaine sept-cent écus, le lieutenant trente écus par mois, & le simple soldat vingt & un bons gros par semaine. La paye se donnoit trois fois par mois le 11, le 21, & le dernier du

(*a*) Fronsberger l. 1. p. 49.

(*b*) *Id.* l. 11. p. 21.

(*c*) *Id.* l. 11. p. 20.

(*d*) Kriegs-Kunst zu Fuss p. 17.

(*e*) Fronsberger l. 2. p. 20.

mois. Dans certaines occafions le roi voulant encourager les troupes leur faifoit diftribuer un tiers & quelque-fois deux de la folde du mois (*a*).

(*a*) Hart differtation p. 16.

De l'étape.

De l'étape.

Pour la diftribution de l'étape il y avoit chez les Impériaux un *étapier* ou commiffaire des vivres par régiment, qui étoit tenu de fournir les vivres & le fourage néceffaires. Chaque foldat avoit par jour deux livres de pain & une livre de viande. On comptoit par jour pour la nourriture d'un cheval fix livres d'avoine ou quatre livres d'orge ou de feigle, & dix livres de foin. On y ajoûtoit trois fagots de paille par femaine (*b*).

(*b*) Montecuculi p. 56.

Quand les vivandiers apportoient les denrées au camp, le prevôt du régiment y mettoit le taux & les foldats les payoient fur ce pied (*c*).

(*c*) Fronsberger l. 1. p. 85.

Il eft à croire que le même ordre s'obfervoit à l'armée fuédoife. On y donnoit le pain aux foldats, mais ils le payoient de leur folde. Cependant le docteur *Hart* dit qu'il reftoit encore à chaque foldat trois bons gros par jour. Ainfi quand j'ai dit qu'il recevoit vingt & un gros par femaine, j'ai entendu ce qui lui reftoit fon pain payé.

La conduite des équipages à l'armée de l'empereur fe faifoit par entreprife. Il y avoit des *Wagenmeifter* qui fourniffoient les chevaux & qui avoient l'infpection fur les valets de l'armée (*d*). Le bagage étoit très-confidérable alors. Chaque cavalier outre fon cheval de fervice avoit un bidet ou cheval pour le fourage, qu'on appelloit petit[illegible]. Un goujat conduifoit ce cheval à la fuite de l'efcadron (*e*). Dans l'armée de l'empereur on paffoit à chaque compagnie quatre chariots pour le bagage & un pour les vivres (*f*). *Montecuculi* ajoûte qu'on permettoit aux fantaffins en campagne de mener avec eux des femmes & des bêtes de charge (*g*). Mais pour tenir ces femmes en ordre il y avoit un vieux foldat par compagnie qui les furveilloit & qu'on appelloit le *Rumor-Meifter* ou maître du bruit (*h*).

(*d*) Id. l. 2. p. 19.

(*e*) Wallenhaufen K. K. zu Pferde p. 28. Montecuculi p. 59.

(*f*) Id.

(*g*) Montecuculi p. 59.

(*h*) Fronsberger l. 1. p. 39 à 40.

Les

collet de buffle. Le roi en avoit un de peau d'élan ſelon *Hart* (*a*) ou de buffle ſuivant *Gualdo* (*b*).

(*a*) Differtat. de Hart p. 8.
(*b*) Gualdo p. 74.

Armes de la cavallerie impériale.

§. XII. *Des armes défenſives & offenſives de la cavallerie impériale.*

Comme le roi de Suéde avoit des principes différents de ceux que les généraux de Ferdinand ſuivoient, il eſt naturel que cette différence ſe retrouve auſſi dans les armes dont ſa cavallerie ſe ſervoit. Je vais décrire les armes défenſives & offenſives des deux armées, il ſera plus aiſé de juger quelles étoient les meilleures.

Cuiraſſier armé de pied en cap.

Wallenhauſen nous a conſervé la figure d'un cuiraſſier de l'empereur armé de pied en cap tel qu'il étoit encore l'année 1634. Cette figure ſe voit dans ſon *Art de la Guerre pour la Cavallerie.* Par la deſcription que l'auteur y donne de l'armure d'un cuiraſſier impérial, on peut juger qu'il devoit être comme affaiſſé ſous le poids de ſes armes, & le cheval très-chargé.

La ſelle étoit à deux arçons comme le ſont encore celles de la cavallerie, mais les arçons étoient plus élevés. Le cuir de la ſelle débordoit les deux arçons, & faiſoit l'effet de la houſſe. La bride étoit couverte d'un fer battu, qui ſe plioit à volonté par le moyen des charnieres qu'on y avoit ménagées. Le mors étoit ce qu'il eſt encore, excepté que les branches étoient exceſſivement longues. Le cuiraſſier avoit la tête emboitée dans un heaume ou ſalade à l'épreuve du coup de ſabre & d'une bale morte. La viſiére qui tenoit aux deux côtés du caſque étoit mouvante, enſorte que dès que le cavalier ne combattoit plus, il relevoit cette viſiére qui repoſoit alors ſur le ſommet du heaume. Le cavalier pour préſerver ſon cou de la bale ou de l'arme blanche, paſſoit la tête dans un *gorgerin* ou collier de fer, dont les larges rebords lui couvroient les épaules. Il étoit cuiraſſé devant & derriére, & la cuiraſſe qu'il avoit ſur la poitrine étoit à l'épreuve de la bale. Il avoit ſes bras dans des *braſſards* dont les jointures étoient recouvertes

par des lames de fer. Ses mains étoient cachées dans des *gantelets* de fer à l'extérieur avec des charniéres aux jointures néceſſaires. L'intérieur du gantelet & le dedans de la main étoient de peau.

Au défaut de la cuiraſſe qui couvroit l'homme par devant il y avoit au deſſus de la ceinture quelques crochets, auſquels il attachoit le tablier qu'on nommoit *taſſette*, qui couvroit l'arçon & deſcendoit ſur la cuiſſe du cavalier. Il avoit de larges culottes de peau dont la partie ſupérieure depuis la hanche juſqu'au deſſus du genou étoit couverte de lames de fer poſées l'une ſur l'autre à peu près comme des écailles de poiſſon. Ces deux plaſtrons qu'on nommoit *cuiſſarts* tenoient à deux crochets au défaut de la cuiraſſe, & étoient outre cela attachés à la cuiſſe avec des courroies qu'on lioit au deſſus du genou. Le deſſus de la jambe étoit couvert d'une plaque de fer qu'on nommoit *devant de gréves*. Elle étoit attachée au deſſus de la cheville du pied & bouclée au deſſus du genou. Le cavalier paſſoit alors ſa jambe dans une botte fort large à cet effet, & où il y avoit d'immenſes éperons attachés. L'épée du cuiraſſier que *Wallenhauſen* nomme *Pedarme* (peut être par corruption pour épée d'arme) étoit droite & pointue pour frapper d'eſtoc comme de taille. La lame ne plioit pas, & à la garde il y avoit une branche ouverte pour préſerver la main du cavalier. L'épée pendoit au ceinturon qui étoit ordinairement fort riche. Ce ceinturon étoit accroché à la cuiraſſe par derriere, & devant il tenoit à la ceinture par une courroie (*a*). Le cuiraſſier avoit à l'arçon de ſa ſelle deux piſtolets fort longs. Le canon étoit de deux pieds & la bale de vingt à la livre (*b*) ou de ſeize ſelon *Wallenhauſen* qui dit que chaque bale peſoit deux lots.

(*a*) Wallenhauſen K. K. zu Pferde p. 18

(*b*) Schildknecht l. 2. p. 161.

Ce piſtolet avoit une platine *allemande* (das teutſche Schloſs) c'eſt à dire, qu'il étoit à rouet avec un chien dans lequel il y avoit une pierre viſſée. Quand on vouloit tirer on abatoit le chien qui repoſoit alors ſur le baſſinet, on bandoit le reſſort en tournant le rouet avec une clef de fer faite exprès, on touchoit la détente, alors la roue

„quelle j'ai marché longtems avec aſſez d'aiſance. Je me ſuis mis à „genou avec beaucoup de difficulté. Enſuite je me ſuis aſſis par terre „& me ſuis couché. Mais lorſque j'ai voulu me relever, cela ne m'a „pas été poſſible, & il a fallu me déſarmer dans la poſition où j'étois (*a*). Voilà qui prouve bien la ſupériorité des armes défenſives de la cavallerie ſuédoiſe.

(*a*) Commentaires ſur Montecuculi. Paris 1769. T. I. p. 94.

Je paſſe aux armes offenſives qui étoient l'épée & les piſtolets (*b*). Le comte *Gualdo* donne à la cavallerie allemande de Guſtave-Adolphe, outre les piſtolets & l'épée, une maſſe d'armes qui avoit d'un côté un marteau & de l'autre un crochet pour enlever les Impériaux de deſſus leurs chevaux en les arrêtant par les boucles de la cuiraſſe (*c*). C'étoit anciennement l'arme offenſive des cavaliers Goths (*d*). Ce qui fait croire que ſi Guſtave en avoit banni l'uſage dans ſes troupes, c'eſt qu'il en connoiſſoit le peu d'utilité. Ainſi quoique pareille arme offenſive ſe trouve encore dans ſon armée l'année 1632, il faut la regarder comme peu eſſentielle, & croire que la cavallerie allemande comme la ſuédoiſe ſe ſervoit communément de l'arme blanche.

(*b*) Puffendorf l. 4. §. 65.

(*c*) Gualdo p. 214. De Prades p. 205.

(*d*) Fronsberger l. 3. p. 165.

Les dragons qui faiſoient la ſeule cavallerie legére des Suédois n'avoient point d'armes défenſives. *Gualdo* dit qu'ils étoient armés comme l'infanterie d'un mouſquet qu'on tiroit avec une mêche allumée, laquelle étoit autour d'un petit bois attaché à la têtiére du cheval. Ils portoient à la ceinture un cimeterre, & à l'arçon de la ſelle pendoit une hache qui leur ſervoit à couper du bois & les paliſſades quand ils montoient à l'aſſaut (*e*).

(*e*) Gualdo p. 164.

§. XIV. *Des armes de l'infanterie chez les Impériaux.*

Armes de l'infanterie impériale.

Il n'y avoit que les piquiers dans l'infanterie qui euſſent la demi-cuiraſſe. Elle étoit à l'épreuve du mouſquet & tenoit au corps du ſoldat par des épaulettes dans leſquelles il paſſoit les bras, & par une courroie bouclée à la ceinture. Au bas de cette cuiraſſe étoient accrochées les *taſſettes* ou le tablier de fer qui couvroit le ventre du piquier.

avoit au cou le *gorgerin* comme la cavallerie & le *pot en tête* qui étoit attaché ſous le menton pour le préſerver du coup de ſabre. L'arme principale du piquier pour l'attaque étoit la *pique*, qui étoit ordinairement de bois de frêne. La flêche quelquefois à deux tranchants & large d'un bon pouce ſe terminoit en langue de carpe. Quelquefois c'étoit un carrelet; & ce fer tenoit à la pique par deux lames qui avoient au moins cinq paumes de long. Le gros bout de la pique étoit garni d'un fer battu qui ſe terminoit en pointe (*a*). La longueur de la pique étoit de quinze, ſeize juſqu'à dix-huit pieds (*b*). Le piquier avoit auſſi pour arme offenſive une aſſez longue épée qu'il portoit du côté gauche, elle étoit paſſée dans un ceinturon que le ſoldat bouckoit autour du corps. C'étoit auſſi l'uſage chez les piquiers ou doubles-payes, avant le tems dont je parle, que la quatriéme partie s'armât d'eſpadons & de halebardes. Celles-ci différoient des piques en ce que la flêche étoit plus large, plus longue, & que les ailes ſe terminoient en demi-lune. Au-deſſous des ailes on attachoit une groſſe houpe d'or ou de ſoye, c'étoit la marque diſtinctive de l'officier. La halebarde étoit de moitié moins longue que la pique, & le fer du gros bout étoit auſſi plus long, plus fort & très-pointu.

(*a*) Wallenhauſen K. K. zu Fuſs 1630. p. 26.

(*b*) Montecuculi p. 14. & 24.

Les mouſquetaires faiſoient dans l'infanterie le ſervice des arquebuſiers à croc qu'on avoit réformés depuis quelque tems. L'*arquebuſe*, dont ils prenoient leur nom, tiroit un gros plomb, le canon n'avoit que trois paumes de longueur, cette arme étoit tout auſſi peſante que le mouſquet & ne portoit pas ſi loin (*c*). La ſeule arme défenſive du mouſquetaire étoit le *pot en tête* à l'épreuve du coup de ſabre. Ses armes offenſives étoient le mouſquet & l'épée. Le mouſquet tiroit une bale de huit à dix à la livre. Toute ſa longueur y compris le fuſt étoit de cinq pieds du rhin, & la longueur du canon trois pieds & demi. On mettoit le feu à l'amorce avec une mêche allumée qui étoit viſſée dans le ſerpentin. Ainſi quand on vouloit tirer, on découvroit le baſſinet, on touchoit la détente & alors le ſerpentin avec la mêche

(*c*) Fronsberger l. 2. p. 50

allumée s'abaissoit sur le bassinet, mettoit le feu à l'amorce & le coup partoit. La portée du mousquet étoit de trois-cent pas ordinaires ou soixante verges rhinlandiques (a). Le fourniment du mousquetaire étoit une bandouliére large de trois à quatre pouces qu'il portoit en écharpe de l'épaule gauche à la hanche droite. Comme cette bandouliére n'est plus en usage je l'ai fait graver pour en donner une idée plus juste. A cette bandouliére pendent onze étuis de bois ou de fer blanc A recouverts de peau & fermés par un couvercle B. Chaque étui contient une charge, dix de ces étuis sont pleins, & dans le onziéme est la poudre préparée pour l'amorce. A cette même bandouliére pend aussi la giberne C remplie de poudre, & une bourse de peau D où sont renfermées les bales. On passoit autour de cette bandouliére trois ou quatre bouts de mêche E longs de 6 ou 7 paumes. Mais lorsqu'il pleuvoit ou qu'on faisoit une marche de nuit, le bout de la mêche allumée étoit passé dans un tuyau de fer blanc percé pour donner de l'air à la mêche. A cette même bandouliére pendoit le chapeau du soldat quand il étoit dans l'action & qu'il avoit le pot en tête.

(a) Montecuculi p. 24.

Fig. I.

Le mousquet avoit sa *fourchette* qui étoit un bâton de quatre pieds de long. Un des bouts étoit armé d'une longue pointe de fer qu'on fichoit en terre, & l'autre bout étoit garni de deux fourchons de fer. Il y avoit un trou au bâton dans lequel on passoit un cuir en forme de cordon que le soldat tenoit à la main, laissant traîner la fourchette lorsqu'il marchoit. Quand il vouloit faire feu, il appuyoit son mousquet sur cette fourchette & ajustoit son coup.

Le sabre n'avoit que trois pieds tout au plus, étoit large & se terminoit en ligne courbe. Le soldat le portoit comme un couteau de chasse, en ligne droite. Ce sabre étoit tenu par une large courroie qui pouvoit servir tout à la fois de ceinture & de baudrier (b).

(b) Wallenhausen K. K. zu Fuss p. 27. & 28.

§. XV.

§. XV. *Des armes de l'infanterie chez les Suédois.*

Armes de l'infanterie suédoise.

Je n'ai trouvé nulle-part que les piquiers suédois ayent eû des cuirasses, mais toute l'infanterie avoit le pot en tête. Ce n'est pas que je veuille inférer de-là que la cuirasse fût une armure inutile au piquier dans l'attaque. J'ai dit que la pique chez les Impériaux avoit jusqu'à 18 pieds de long. Gustave la racourcit, & en fit une pertuisanne de onze pieds, dont la lame avec sa hampe avoit deux pieds de long, & en bas quatre pouces & demi (*a*) de large. Cette description de la pertuisanne suédoise s'accorde avec celle qu'on trouve dans le traité de la colonne du chevalier *Folard.* Le docteur *Hart* ajoûte que le roi de Suéde rejetta *la fourchette des lances* (*b*). C'est assurément une faute d'impression. L'auteur a voulu parler de la fourchette du mousquet, je m'en rapporte à ce qu'il dit dans un autre endroit. D'ailleurs je ne sache pas qu'aucune nation ait jamais posé la lance sur une fourchette, elle eût par-là trop perdu de sa force & de son jeu. Gustave ôta la fourchette aux mousquetaires malgré ses officiers qui s'opposoient à cette réforme „tant on revient difficilement „des usages chez toutes les nations, soit amour propre, soit paresse „ou stupidité." (*c*) Gustave proscrivit aussi cette bandouliére dont j'ai donné la description, & en sa place il introduisit le *Fourniment* qui contenoit un nombre suffisant de cartouches pour que le soldat ne fût point arrêté dans l'action & que son feu ne perdît point de sa vivacité (*d*). Le docteur Hart dit aussi que le roi perfectionna la platine des mousquets (*e*). Il auroit dû dire en quoi cette platine fut perfectionnée. Ce changement est d'autant plus difficile à découvrir que *Gualdo* parlant des dragons suédois dit qu'ils se servoient encore de mêches pour mettre le feu à l'amorce (*f*). Ce qui est encore plus vraisemblable des mousquetaires. Peut-être que l'amélioration consistoit dans ce ressort qui découvroit le bassinet, en même tems que le serpentin avec la mêche allumée donnoit sur l'amorce, ainsi que je l'ai expliqué plus haut en parlant de la platine des pistolets. Il est à

(*a*) Hart T. I. p. 631.

(*b*) Id. p. 65.

(*c*) Réveries du maréchal de Saxe Chap. 3. Art. 2.

(*d*) Hart T. I. p. 628.

(*e*) Id. p. 65.

(*f*) Gualdo p. 164.

Le maniement des armes pour l'infanterie chez les Impériaux étoit surchargé de commandemens. Il falloit quatre-vingt-dix-neuf tems pour que le soldat tirât & rechargeât (*a*). Le soldat trainoit la fourchette de la main gauche, il tenoit la mêche allumée entre les trois derniers doigts de la même main, il devoit voir si la mêche du serpentin touchoit au bassinet, porter de la main gauche la fourchette sous le mousquet, diriger le mousquet avec le pouce de la main droite, & avec les quatre derniers doigts couvrir le bassinet aussi longtems qu'il visoit. Aussitôt qu'il avoit tiré & mis une nouvelle amorce dans le bassinet, il le fermoit, versoit la charge dans le canon, y faisoit couler la bale, & bourroit. On recommandoit au soldat de viser aux jambes de l'infanterie, ou au poitrail du cheval. Quand le mousquetaire étoit en faction en tems de guerre il devoit tenir toûjours le mousquet appuié sur la fourchette, & il se mettoit dans cette attitude dès qu'il voyoit l'officier s'approcher de son poste.

(a) Walkenhausen K. K. zu Fuss p. 32.

Le maniement du mousquet chez les Suédois étoit beaucoup moins composé, par une suite des retranchemens & améliorations que Gustave-Adolphe avoit introduits dans les armes à feu. J'en ai parlé plus haut; par le retranchement de la fourchette les mousquetaires suédois gagnoient plusieurs tems & étoient aussi plus lestes dans les marches. Ils n'éprouvoient pas l'incommodité d'avoir pendu au bras gauche un bâton ferré de quatre pieds de long, qui devoit embarasser le soldat dans les marches ou lorsqu'il chargeoit. Les Suédois n'avoient pas besoin non plus d'ouvrir le bassinet qui s'ouvroit de lui-même en lâchant la détente; ce qui étoit une grande commodité pour eux. Car on vient de voir que le mousquetaire de l'empereur avoit quatre doigts de la main droite occupés à couvrir le bassinet & qu'il ne pouvoit soutenir son mousquet qu'avec le pouce; ce qui devoit l'empêcher de le tenir ferme & de viser juste. Un autre avantage étoit d'avoir des charges toutes faites dans des cartouches. Il est même étonnant qu'on n'ait pas pensé plustôt à en faire usage pour le mousquet, d'autant plus

que les carabiniers impériaux s'en ſervoient. On devroit croire que les Suédois qui perfectionnérent la platine du mouſquet, lui avoient approprié celle du piſtolet, en ſubſtituant le chien armé d'une pierre au ſerpentin qui n'avoit qu'une méche. Cependant on ne peut rien dire de poſitif là-deſſus.

§. XVIII. *De la hauteur des files de cavallerie & d'infanterie dans les deux armées & de leur front.*

Hauteur des files & grandeur du front.

Avant de faire manœuvrer les troupes il eſt bon d'établir un principe d'autant plus néceſſaire qu'il ſervira à donner les dimenſions éxactes des deux ordres de bataille qui font la partie la plus intéreſſante de l'hiſtoire militaire de Guſtave-Adolphe. Le principe que je cherche à établir eſt la meſure éxacte du front qu'occupoient le cavalier & le fantaſſin. La ſeconde queſtion eſt liée à la premiére, c'eſt de trouver au juſte ſur combien de hauteur on a combattu dans les deux armées.

Au tems de la venue de Guſtave-Adolphe en Allemagne la cavallerie impériale combattoit ſur une ſi grande hauteur, que ce n'eſt pas ſans me faire violence que j'ai conſervé cette faute. Mais c'en ſeroit une plus grande ſi je m'écartois en cela du rapport unanime de tous les Hiſtoriens & Tacticiens de ce tems-là. *Wallenhauſen* qui écrivoit en 1634 un *Art militaire pour la cavallerie* & qui paroit avoir ſuivi le pied des Impériaux, ne veut pas que les CUIRASSIERS combattent ſur moins de cinq de hauteur ni ſur plus de dix (*a*). Mais les CHEVAUX-LEGERS qui attaquent l'ennemi avec des armes à feu ne doivent étre, dit-il, que ſur quatre ou ſix de hauteur, & jamais au delà (*b*). Le chevalier *Folard* aſſure que la cavallerie de Walſtein combattoit ſur huit de hauteur (*c*). Il eſt aiſé de concilier ces deux tacticiens. On admettra avec *Folard* que les cuiraſſiers impériaux combattoient ſur huit de hauteur & on rangera la cavallerie legére ſur quatre ou cinq chevaux de hauteur. Ainſi ceux que *Gualdo* nomme cuiraſſiers dans les ordres de bataille, je les placerai ſur huit; & les cavaliers

(*a*) Wallenhauſen Krieges-Kunſt zu Pferde p. 40.

(*b*) *Id.* p. 28.

(*c*) Traité de la Colonne p. 142. traduction allem.

qu'il ne dit pas être cuiraſſiers, je les rangerai ſur cinq de hauteur. De cette maniére il ſera aiſé de trouver l'eſpace qu'ils occupoient.

Quant à la cavallerie de Tilli il n'y a aucun doute là-deſſus, je la ferai combattre ſur l'ancien pied. Je ferai la même choſe pour l'infanterie, parce que je ne trouve aucun écrivain de ce tems-là qui diſe le contraire, & que d'ailleurs Tilli n'avoit pas le génie qu'il faut pour oſer s'écarter de la voie battue. C'eſt auſſi pourquoi dans l'ordre de bataille de Breitenfeld on trouvera les cuiraſſiers rangés ſur dix & les chevaux-legers ſur ſix de hauteur.

J'aurois bien voulu pouvoir placer la cavallerie ſuédoiſe ſur trois de hauteur, mais je me vois contraint de m'écarter de la régle, entrainé par le témoignage du docteur *Hart* qui dit poſitivement que Guſtave fit combattre ſa cavallerie ſur quatre de hauteur (*a*).

(*a*) Hart T. II. p. 522.

Quant à la maniére dont les Impériaux rangeoient l'infanterie, la voici: Les files étoient de dix hommes, comme on le voit dans plus d'un endroit de *Wallenhauſen* (*b*). Cependant l'ancienne façon étoit de former un bataillon quarré à centre plein. C'eſt auſſi celle que j'ai ſuivie dans le plan de la bataille de Breitenfeld. *Hart* dit auſſi que Walſtein ne combattit jamais que ſur dix de hauteur (*c*). Il faut croire qu'il ne parle ici que de la hauteur des compagnies. Ainſi pour me conformer au rapport du même *Hart* & du plus grand nombre, j'ai été obligé de faire combattre l'infanterie de Walſtein à Lutzen ſur quarante-cinq de hauteur. Quant à l'infanterie ſuédoiſe, il eſt ſûr qu'elle n'étoit qu'à ſix hommes de hauteur, tous les hiſtoriens ſont d'accord là-deſſus (*d*).

(*b*) Wallenhauſen K. K. zu Fuſs. Plan. VII. VIII. IX. X. XVI.

(*c*) Hart T. II. p. 522.

(*d*) Hart T. II. p. 522. Puffendorf l. 4. §. 65. Schildknecht l. 3. p. 142.

Au tems dont je parle, on ſerroit les files de trois maniéres: ou l'on ſerroit les rangs & les files: ou l'on ne ſerroit que les files, & les rangs reſtoient ouverts: ou les rangs étoient ſerrés & les files ouvertes; ce qui avoit lieu pour la cavallerie comme pour l'infanterie (*e*).

(*e*) Wallenhauſen K. K. zuPferdep. 32. Schildknecht l. 3. p. 173 & 180.

Mon objet n'eſt pas de déterminer les différentes diſtances qu'on faiſoit prendre aux ſoldats qu'on éxerçoit. Je ne dois parler que de

l'eſpace qu'occupoient le cavalier & le fantaſſin dans l'action. Or en n'admettant que le moindre eſpace, tel qu'on le trouve aſſigné dans tous les Tacticiens d'alors, cet eſpace paroît encore exceſſif en comparaiſon de celui qu'occupent les troupes de nos jours, ſurtout l'infanterie. Dans les deux ordres de bataille j'ai ſuivi *Schildknecht* qui aſſigne au fantaſſin deux pieds de front ſur deux pieds de hauteur; au cavalier trois pieds de front ſur dix de hauteur, & c'eſt ſelon lui le moindre eſpace ou la diſtance la plus ſerrée (*a*). *Montecuculi* regarde comme la diſtance la plus ſerrée trois pieds de front & autant de hauteur pour le fantaſſin, & quatre de front ſur huit de hauteur (*b*) pour le cavalier. Ce qui paroît encore plus étonnant quand on voit que *Wallenhauſen*, qui écrivoit vingt ans avant *Montecuculi* & qui ſuit l'ancien pied allemand, aſſigne un moindre eſpace au fantaſſin (*c*). Comme cet eſpace n'excéde guéres celui admis par *Schildknecht*, & que ce dernier étant contemporain & ingénieur de Guſtave-Adolphe paroît avoir pris le pied ſuédois pour baſe de ſa tactique, c'étoit une raiſon de plus pour moi de préférer ſa proportion à toute autre dans le terrein que j'aſſigne aux troupes tant à pied qu'à cheval.

(*a*) Schildknecht l. 3. p. 168 & 180.

(*b*) Montecuculi p. 23.

(*c*) Wallenhauſen K. K. zu Fuſs p. 48.

§. XIX. *De l'arrangement & de l'éxercice de la cavallerie & de l'infanterie par compagnies chez les Impériaux.*

Arrangement & éxercice par compagnies chez les Impériaux.

Quand la cavallerie éxerçoit par compagnie, le cornette étoit au milieu de la premiére ligne & portoit l'étendart. Les deux autres officiers, le capitaine & le lieutenant ſe tenoient devant le front, & les bas-officiers derriére l'eſcadron. La cavallerie ſe ſerroit ou s'ouvroit, les intervalles changeoient, c'eſt à dire, étoient plus ou moins grands ſuivant le deſſein qu'on avoit. On faiſoit faire des converſions à la cavallerie comme à l'infanterie, j'en parlerai plus bas. Les évolutions que *Wallenhauſen* décrit dans le plus grand détail n'entrent pas poſitivement dans mon plan. Je me bornerai à décrire les manœuvres que la cavallerie legére faiſoit en tirant ſur l'ennemi. Cette connoiſſance eſt

néceſſaire pour entendre quelques endroits de *Gualdo* & des autres hiſtoriens de Guſtave-Adolphe, qui parlent de ces manœuvres comme de

Fig. II. choſes connues. Ce que je dirai ſervira en général à répandre plus de jour ſur la maniére de charger en uſage dans ces tems-là. A B C D ſoient un eſcadron de carabiniers qui doivent courir ſur l'ennemi & faire feu en même tems. Soit A B le premier rang ou le front. Ce premier rang avance en ligne droite de A B en E F à 30 pas de l'ennemi. Là il fait halte un moment, met en joue au deſſus de l'oreille gauche du cheval & tire la carabine. Il la laiſſe retomber, prend le piſtolet de la droite, caracole à gauche de E en G & de F en H dix pas en avant, fait le coup de piſtolet ſur la droite, le remet dans le foureau, fait un ſecond caracol ſur la droite de G en I & de H en K, en ſorte qu'il n'eſt plus qu'à dix pas de l'ennemi, en même tems il ſaiſit le piſtolet de la gauche & tire ſur la gauche. Dès que ce premier rang avoit ainſi fait tout ſon feu, il ſe ſéparoit au milieu L M; l'aile droite M K galoppoit à droite & L I à gauche, le long du front de M en N & de L en T. Alors la droite M K défiloit de N en O & la gauche L I de T en V & les deux moitiés ſe reformoient en ligne S P derriére l'eſcadron en faiſant un caracol à la ſuite l'un de l'autre. M K occupoït la partie de la ligne P Q, & L I l'autre partie S R. Alors ils rechargeoient leurs armes. Ce premier rang ayant achevé de tirer de la ligne I K, le ſecond rang X Y ſe portoit ſur E F, & dès que I K s'étoit retiré, le ſecond rang faiſoit la même manœuvre que le premier, & les autres de même juſqu'à ce qu'à la fin P S redevenoit le premie rang. Mais ſi le carabinier ne tiroit que ſa carabine, alors le premier rang A B s'arrêtoit en E F, faiſoit feu, & auſſitôt ſe replioi derriére l'eſcadron comme je viens de le dire de I K qui ſe retir en S P (*a*).

Les cuiraſſiers chargeoient ſerrés à rangs ouverts, & ſi le premie rang n'avoit pas enfoncé l'ennemi, il faiſoit une décharge de ſes piſt lets, & défiloit de droite & de gauche pour faire place au choc &

(*a*) Schildknecht lib. 3. p. 168.

core de la même maniére l'année 1670, trente-huit ans après la funeste expérience que Walſtein en fit à Lutzen (*a*). Ce qui prouve combien on reſte attaché aux mauvais uſages, comme on eſt quelquefois trop promt à quitter les bons.

(*a*) Art de la guerre du maréchal de Puiſégur.

Quand l'infanterie allemande éxerçoit par compagnies, la compagnie étoit diviſée en trois pelotons, chacun de dix hommes de hauteur. Les pelotons de la droite & de la gauche étoient de mouſquetaires, & celui des piquiers faiſoit le milieu. Le capitaine ſe plaçoit à la tête des mouſquetaires de la droite, l'enſeigne menoit les piquiers, & le lieutenant étoit devant les mouſquetaires de la gauche. Les bas-officiers étoient placés au dos de la compagnie (*b*). Quand la compagnie éxerçoit, les ſoldats étoient à files & à rangs ouverts. Ils apprenoient à tourner ſur leur centre en tous ſens, ce qui ſe faiſoit par des mouvemens trop longs à détailler ici & qui d'ailleurs n'entrent pas dans mon plan. *Wallenhauſen* en décrit quarante-huit différens. Je ne ferai ici que la deſcription d'une manœuvre pour donner une idée de la multiplicité des mouvemens dont l'éxercice étoit alors chargé. Soit A B le front d'une compagnie d'infanterie qui doit faire un quart de converſion à droite:

(*b*) Wallenhauſen K. K. zu Fuſs p. 42.

Fig. III.

1° On doubloit les rangs, ce qui ſe faiſoit ainſi: la moitié de la compagnie F C D E ſe gliſſoit dans les intervalles de la premiére partie B A H G; c'eſt à dire, que la file F E défiloit le long de B G & ainſi des autres qui paſſoient chacune entre ſes files collatérales.

2° Les files faiſoient un à droite, excepté la premiére file A H de l'aile droite qui reſtoit en place.

3° Les autres files marchoient à celle-ci, ſe ſerroient à elle & toute la compagnie faiſoit front.

4° Alors on ſerroit les rangs en avant & on faiſoit le quart de converſion comme il ſe fait de nos jours (*c*).

(*c*) Wallenhauſen K. K. zu Fuſs p. 46.

Les tacticiens allemands de ce tems-là rapportent différentes manieres dont l'infanterie chargeoit, entre leſquelles il y en a beaucoup

qui n'ont exiſté que dans leur imagination. Les plus ordinaires étoient les ſuivantes:

Le premier rang de mouſquetaires A I avançoit en L K & faiſoit feu. M L faiſoit un à droite & M K un à gauche, & tous deux défiloient ſur L W & K N où ces deux parties ſe rejoignant, formoient le rang N W au dos de la diviſion, & rechargeoient. Le ſecond rang avançoit, faiſoit feu & ſe retiroit de la même maniére, & ainſi des autres juſqu'à ce que le rang N W ſe retrouvât en A I & redevînt le premier rang. C'eſt ainſi qu'on chargeoit quand le front étoit ſerré. Mais lorſque les files étoient ouvertes, le premier rang B P* avançoit en Q R, & ſitôt qu'il avoit tiré il faiſoit un demi-tour à gauche & chaque mouſquetaire marchoit entre les files. Ainſi le ſoldat Q marchoit le long de la ligne Q S juſqu'en S, celui T alloit ſe placer en V & ainſi des autres qui faiſoient alors volte-face, formoient le rang S W, & rechargeoient &c. Fig. III.

*3me diviſion.

§. XX. *De l'arrangement & de l'éxercice de la cavallerie & de l'infanterie par compagnies chez les Suédois.*

Arrangement & éxercice par compagn. chez les Suédois.

Les défauts qui ſe trouvoient dans l'éxercice trop compliqué de la cavallerie & de l'infanterie allemande n'avoient point échappé au génie pénétrant de Guſtave-Adolphe. D'abord il proſcrivit de ſon armée la maniere de charger des cavaliers impériaux qui mettoient leur plus grande force dans les décharges qu'ils faiſoient en caracolant, comme je l'ai expliqué plus haut. Au contraire dans les principes de Guſtave la cavallerie devoit tirer ſa plus grande force de l'arme blanche. Il ne regardoit le piſtolet que comme une arme propre à faciliter l'attaque; maxime diamétralement oppoſée à celle des Impériaux. Auſſi la principale manœuvre des cavaliers ſuédois conſiſtoit à charger en carriére. Ils faiſoient feu quand ils arrivoient à la portée du piſtolet, & auſſitôt mettoient le ſabre à la main (*a*). Le feu des piſtolets facilitoit la charge qui avoit alors ſon plein effet, parce qu'il cauſoit par-ci par-

(*a*) Puffendorf l. 4. §. 65.

là des vuides dans l'efcadron ennemi qui n'ayant pas le tems de fe ferrer étoit plus aifément rompu. Un autre avantage qu'avoient les cavaliers fuédois, c'eft que formant de plus petits efcadrons ils pouvoient auffi fe mouvoir avec plus de célérité. L'efcadron fuédois étoit partagé en deux divifions, chacune de 32 ou 33 chevaux; ainfi l'efcadron avoit 13 cavaliers de front fur 4 de hauteur.

L'éxercice de l'infanterie fuédoife étoit auffi moins compofé que celui des Impériaux. Une compagnie fuédoife rangée fur fix de hauteur n'avoit pas befoin de doubler fes rangs pour faire un quart de converfion. Au refte, quant aux mouvemens & aux évolutions indifpenfables, il eft à croire qu'ils étoient les mêmes dans les deux armées. Les compagnies fuédoifes formoient auffi trois divifions chacune, les piquiers avoient le milieu & les moufquetaires étoient aux ailes comme chez les Impériaux (*a*). Mais le capitaine étoit à la tête des piquiers & avoit devant lui l'enfeigne qui portoit le drapeau. Le lieutenant conduifoit la premiere divifion des moufquetaires, & le premier fergent ou *Feldwebel* menoit la divifion de la gauche.

Une compagnie faifoit plufieurs efcouades de 24 hommes chacune, laquelle avoit fon chef qui étoit un bas-officier où l'officier ne pouvoit pas être. Les autres bas-officiers étoient au dos de la compagnie. On trouve dans le plan du lord *Rea* un petit intervalle entre chaque efcouade de moufquetaires qui ne fe voit pas entre les efcouades des piquiers (*b*). Le docteur *Hart* dit que Guftave-Adolphe faifoit charger l'infanterie par pelotons (*c*). Mais il n'explique pas comment fe faifoit cette charge. On ne pourroit s'en faire qu'une idée fauffe en voulant comparer le feu de cette infanterie au nôtre. Tout un peloton de moufquetaires fuédois ne pouvoit pas faire feu à la fois, puifque les gens étoient fur fix de hauteur. On fçait auffi que quatre ans après la mort de Guftave-Adolphe l'infanterie fuédoife faifoit encore feu par rang (*d*). Ce feu par rang, quoiqu'il fe fit comme chez les Impériaux, étoit cependant plus vif; car à en juger par l'efpace

(*a*) Schildknecht l. 3. p. 163.

(*b*) M. de M. T. II. p. 377.

(*c*) Hart differtation p. 9. & T. II. p. 281.

(*d*) Puffendorf l. 8. §. 58.

entre dans l'ordre de bataille de Breitenfeld, je vais l'éxaminer dans ſes détails.

Selon le reglement de Charles V. dont on ne s'étoit pas encore beaucoup écarté en 1571 ſous Maximilien, quand on vouloit ranger un régiment d'infanterie de quatre-mille hommes composé de quinze-cent arquebuſiers & de deux-mille-cinq-cent piquiers, on prenoit la racine quarrée de la ſomme des piquiers, & on en formoit le côté du quarré à centre plein A B C D dont le front & la hauteur étoient chacun de cinquante hommes. Cela fait, on prenoit mille-trente-ſix arquebuſiers dont on faiſoit quatre troupes E F G H qu'on appelloit *les Manches*, & qu'on mettoit à côté des piquiers. Ces manches avoient ſept hommes de front ſur trente-ſept de hauteur. Des quatre-cent-ſoixante-quatre mouſquetaires reſtans I L K M, on en rangeoit quatre-cent-ſeize autour du bataillon quarré à deux de hauteur, & les quarante-huit reſtans étoient placés devant le front I K & formoient un troiſiéme rang d'arquebuſiers. Le colonel étoit à la tête du régiment & le lieutenant-colonel à la queue (*a*). On ne penſa à perfectionner cette ordonnance & à rendre ces bataillons moins lourds que lorſqu'on imagina d'étendre le front des *manches* d'arquebuſiers, afin d'oppoſer un plus grand feu à l'ennemi. Et voici comme on s'y prit. De ces arquebuſiers on forma également un quarré plein; car on croyoit encore qu'on ne pouvoit ranger les troupes ſans extraction de la racine quarrée. Les piquiers furent entourés de mouſquetaires comme je viens de l'expliquer, & en 1630 on nommoit cette nouvelle ordonnance *ranger les régimens ſur le pied hongrois* (*b*). *Wallenhauſen* eſt celui chez qui on la trouve, & comme il eſt contemporain de Guſtave-Adolphe, j'ai crû devoir ſuivre le même pied hongrois dans l'arrangement de l'infanterie des Impériaux à Breitenfeld. Dans la ſuite les tacticiens étendirent ſi fort les ailes des mouſquetaires, que ceux-ci ſe trouvérent trop éloignés des piquiers, & hors d'état de leur prêter du ſoûtien. La cavallerie attaquant ces piquiers les ren- mousquetaires

Fig. IV.

(*a*) Fronsberger l. 3. p. 13.

(*b*) Wallenhauſen K. K. zu Fuſs p. 63. & 64.

verſoit ſans peine. Ce fut donc pour parer à cet inconvénient qu'on ſe vit obligé du tems de *Montecuculi* de réduire les *manches* des mouſquetaires (*a*) à vingt hommes de front.

(a) Montecuculi p. 32.

La cavallerie de Walſtein à Lutzen combattoit par gros de quinze juſqu'à trente eſcadrons. Quant aux intervalles qui ſéparoient ces *gros de cavallerie* & ceux des eſcadrons dont ils étoient compoſés, j'ai ſuivi la même proportion que dans l'ordre de bataille de Tilli, excepté que pour me conformer à ce que j'ai dit §. XVIII. j'ai placé les cuiraſſiers ſur huit de hauteur & la cavallerie legére ſur cinq. Et je n'ai pas eû beſoin d'admettre de ſi grands intervalles entre les gros de cavallerie, parce que le plus grand nombre combattoit ſur une ligne.

L'infanterie de Walſtein combattit à Lutzen par brigades, les plus foibles étant de ſeize & les plus fortes de vingt-ſix compagnies. Le plus grand nombre des écrivains donnent à ces brigades une hauteur de quarante-quatre hommes (*b*). Le chevalier *Folard* nomme même cette ordonnance *un Jupiter immobile avec ſes ſatellites.* Il entend par *ſatellites* les petits pelotons de cinquante mouſquetaires que Walſtein mit aux quatre coins de ſon grand quarré plein (*c*). Cela n'empêche pas qu'on ne trouve toûjours étrange que Walſtein proſcrivant une ordonnance uſitée dans l'armée depuis plus de ſoixante années, l'ait remplacé par une autre plus défectueuſe encore. Car en entourant ſes piquiers de dix rangs de mouſquetaires, par-là il rendit inutiles les piques qui n'étoient plus aſſez longues pour dépaſſer dix rangs de mouſquetaires. Le chevalier *Folard* qui fait cette obſervation page 144. montre que cette faute eſſentielle de Walſtein entraina la perte de toute ſon infanterie. Si on demande à préſent comment il étoit poſſible que ces mouſquetaires puſſent charger, je répondrai qu'il faut ſuppoſer de deux choſes l'une, ou que les files étoient ouvertes, ou que les compagnies étoient ſéparées par des intervalles où les ſoldats qui avoient tiré paſſoient pour ſe ranger derriére la compagnie & recharger: ainſi que je l'ai dit §. XIX.

(b) Hart T. II. p. 522.

(c) Traité de la colonne p. 142. Hart T. II. p. 525.

Je

Je donnerai aux brigades de Walſtein la même force que *Gualdo* leur aſſigne. Quant à la forme de ces brigades, j'ai ſuivi le deſſein qu'on en trouve dans *Hart*, *Folard*, *Danckartz* &c. La premiére brigade eſt de vingt-cinq compagnies, moitié piquiers & moitié mouſquetaires, ſuivant ce que j'ai dit §. VII. Chaque compagnie eſt de deux-cent hommes, cent piquiers & cent mouſquetaires. Chaque centurie eſt à dix de hauteur ſur dix de front. Walſtein plaça vingt-cinq de ces quarrés ſur cinq de front, & forma ſon grand quarré A qu'il entoura de vingt-cinq compagnies de mouſquetaires C B D E, qui avoient également dix hommes de front ſur dix de hauteur. Cent mouſquetaires lui reſtoient qu'il plaça aux quatre coins de ce quarré plein & dont il fit les quatre petits quarrés F G H I chacun de vingt-cinq hommes. *Folard* & *Hart* les font du double en ajoutant vingt-cinq hommes à chaque quarré. Cette différence ne mérite pas que je m'y arrête, parce que cinquante hommes ne pouvoient pas rendre un plus grand ſervice que vingt-cinq placés où ils étoient. Fig. V.

On fait l'honneur à ces brigades de Walſtein de les appeller *Brigades eſpagnoles.* Mais pour l'effet on ne les comparera ſurement pas aux brigades eſpagnoles qui firent une ſi belle défenſe à la bataille de Fontaine-Françoiſe l'année 1595 (*a*) & à celle de Rocroy en 1643 (*b*).

(*a*) Victoires mémorables des François T. I. p. 405.
(*b*) *Id.* T. II. p. 86.

§. XXII. *De la diſtribution de la cavallerie & de l'infanterie de Guſtave-Adolphe.*

Tactique de Guſtave.

La cavallerie ſuédoiſe étoit rangée par troupes de trois à quatre eſcadrons, & chaque eſcadron étoit ſéparé par de petits intervalles. Mais entre chaque troupe de cavallerie Guſtave avoit laiſſé un eſpace aſſez grand pour contenir cent-quatre-vingt mouſquetaires d'élite (*c*), & le roi en retira cet avantage, que ſa cavallerie put réſiſter à celle des Impériaux, quoique celle-ci fût plus nombreuſe & mieux montée (*d*).

(*c*) Gualdo p. 74.
(*d*) Hart dif-

Le roi de Suéde pouvoit plutôt compter sur son infanterie: aussi avoit-il mis tous ses soins à la perfectionner, & on peut dire que c'est où ses principes de tactique paroissent dans leur plus beau jour. Pour faire mieux connoître les maximes qui faisoient la base de son nouveau sistème de tactique, je rapporterai ici par extrait la traduction d'une lettre latine de quelqu'un qui voulant donner une idée de l'armée du roi de Suéde, écrivoit „qu'il avoit trouvé l'armée suédoise comme une „forteresse en état de bien recevoir l'ennemi de quelque côté qu'on vint „l'attaquer; que non seulement le monarque tiroit le plus grand parti „de son artillerie, mais que chaque mousquetaire ne perdoit pas un „coup: ce qui ne se peut faire, dit-il, dans un gros bataillon quarré „où il n'y a que deux ou trois rangs tout au plus qui font feu, les au- „tres étant en pure perte. Sans parler qu'une telle ordonnance est ai- „sément enfoncée, & mise en désordre. Mais c'est ce qui n'est point „à craindre dans l'ordonnance suédoise. Car avant que la cavallerie „ennemie se soit mise en mouvement pour charger les mousquetaires, „ceux-ci peuvent être couverts par les piquiers & par la cavallerie des „deux flancs qui fait l'effet de deux forts bastions. De plus ces mous- „quetaires ont derriére eux plusieurs soutiens sur lesquels ils peuvent „se replier. Il faut que la cavallerie ennemie les enfonce avant qu'elle „puisse culbuter l'arriére-garde. Comme ce qui fait la force d'une „bataille, est que toutes les parties soient liées entr'elles & se soutien- „nent mutuellement, je ne vois pas comment une telle ordonnance „pourroit être renversée, à moins que ce ne fût par une surprise qui „ne donneroit pas le tems à l'armée de se ranger." (a) Ce précieux fragment contient en quelque façon tout ce qu'un esprit juste pouvoit découvrir de plus subtil & de plus vrai dans la tactique de Gustave-Adolphe. Tels sont en effet les principes que ce grand homme suivit en rangeant son infanterie dans un ordre nouveau. J'emprunterai du lord *Rea* les détails que je vais donner ici; on ne peut guéres suivre de meilleur guide, il étoit militaire & servoit dans l'armée de

(a) Hart T. II. p. 525. *dans la note.*

ſoixante & douze mouſquetaires. C'eſt d'après cette brigade que le chevalier de *Folard* a formé la colonne dont il attribue l'invention au
Fig. IX. monarque ſuédois. A eſt une diviſion de piquiers, & B C D E ſont quatre diviſions de mouſquetaires.

Dans la premiére brigade fig. VI. les officiers & bas-officiers étoient ainſi placés: les deux colonels devant le front de la diviſion A: les deux lieutenants-colonels devant les piquiers D & F; les deux majors devant la diviſion K; & les deux quartiers-maitres devant les mouſquetaires H. Les capitaines devant les diviſions de piquiers de leurs compagnies, où l'enſeigne ſe tenoit auſſi avec le drapeau. Les lieutenants avoient leur poſte aſſigné devant les diviſions de mouſquetaires de leurs compagnies. Enfin il y avoit un ſergent devant l'eſcouade où l'officier n'étoit pas. Au dos de chaque diviſion de piquiers il y avoit huit caporaux. Derriére K il n'y en avoit que quatre; mais il y en avoit douze derriére la diviſion H.

A l'occaſion des demi-brigades dont j'ai dit que le roi s'eſt ſervi à Breitenfeld, je ne crois pas inutile de remarquer pour ceux qui n'ont vû le plan de cette bataille que dans l'hiſtoire de Guſtave-Adolphe par M. de M., que les renvois qu'on y trouve ſont fautifs, & qu'on ne pourroit ſe faire qu'une très-fauſſe idée de cette demie brigade en ſuivant les chiffres d'indication. Il faut corriger ces chiffres d'après les
Fig. VIII. renvois qu'on trouve dans *Lottich* & dans *le Théatre de l'Europe.* La troiſiéme eſpéce de brigade eſt celle dont Guſtave s'eſt ſervi à Lutzen, excepté pourtant que les brigades y étoient beaucoup plus fortes que celle décrite par le lord *Rea.* Car toute l'infanterie du roi ne formoit que huit brigades, qui ſont éxactement exprimées dans le plan qu'on trouve de cette bataille dans le même *Théatre de l'Europe.*

Quoique la colonne ait quelque reſſemblance avec cette troiſiéme brigade, elle eſt cependant bien différente. La fig. X. repréſente la colonne formée de cette brigade telle qu'on la voit dans le plan de Lutzen rapporté par l'auteur du *Théatre de l'Europe.* A marque les

divifions des piquiers & B celles des moufquetaires. Or fi on en retranche les moufquetaires entremêlés dans la cavallerie des deux aîles, en prenant le pied commun il reftera pour chaque brigade à peu près dix-huit-cent hommes. C'eft donc par une faute du copifte que le chevalier de *Folard*, dans fon *Traité de la Colonne*, paroit compter quinze à dix-huit-cent hommes par colonne. Le docteur *Hart* fait une autre faute, en ce qu'il ne met pas de différence entre les brigades du roi à Breitenfeld & celles qu'il avoit à Lutzen. Il ne connoit que l'ordonnance du lord *Rea* fig. VII. (*a*) Cependant il foupçonne que le roi pourroit bien avoir fuivi une autre ordonnance à Lutzen. L'hiftorien anglois pouvoit s'en convaincre en jettant la vuë fur la plûpart des plans qu'on trouve de cette célébre bataille dans les hiftoriens de la guerre de trente ans. Cependant aucun d'eux n'a dit de combien étoit la colonne dont il eft ici queftion. Le comte *Gualdo* eft le feul qui nous tire d'incertitude à cet égard. Son ordre de bataille eft très-clair. Les brigades de la premiére ligne font toutes de vingt & celles de la feconde ligne de treize compagnies.

(*a*) Hart T. II. p. 515.

Les quatre colonnes de la premiére ligne étant deux de douze compagnies & deux de onze, j'ai cru pouvoir mettre celles de la feconde comme plus foibles à huit compagnies. Or ces compagnies étant tout au plus de cent-huit hommes §. VIII. il s'enfuit que les brigades de la premiére ligne faifoient chacune deux-mille-cent-foixante hommes & celles de la feconde ligne quatorze-cent-quatre hommes; que deux colonnes de la premiére ligne étoient de treize-cent hommes & deux de douze-cent-dix hommes; les deux plus fortes foutenues par huit compagnies, & les deux plus foibles par neuf. Mais je n'ai pas crû devoir marquer cette différence dans le plan de la bataille de Lutzen: j'ai porté chaque colonne de la premiére ligne à douze compagnies que j'ai fait foutenir par huit autres. Cela ne change rien à l'ordonnance & rend la diftribution plus commode.

Dans la ſeconde ligne les quatre colonnes étoient chacune de huit-cent-ſoixante-quatre hommes ſoutenus par cinq-cent-quarante.

On ne trouve point quelle étoit la hauteur de ces colonnes. C'eſt ce qui fait que dans la forme que je leur ai donnée, j'ai tâché de me Fig. VIII. rapprocher autant que je l'ai pû du quart de brigade du lord *Rea*, parce qu'il a le plus de reſſemblance avec la colonne. Ainſi dans une Fig. XII. colonne de douze compagnies de piquiers, chaque compagnie ſur le pied de quarante-huit hommes, j'ai placé quatre de ces compagnies ſur ſix de hauteur; ce qui me donne pour A B un front de trente-deux piquiers, & ce qui approche fort de la fig. VIII. où le front eſt de trente-ſix piquiers. Je place derriére ces quatre premiéres compagnies les huit autres de piquiers, qui forment un quarré à centre plein A B C D de dix-huit de hauteur. Par cet arrangement la colonne peut ſe déployer en douze diviſions ou moins, ſelon que le cas l'éxigera. Je place de même les quatre diviſions de mouſquetaires du Fig. XII. lord *Rea* B C D E fig. VIII. en E I K F, en donnant D F pour front aux diviſions K & F, comme C E aux diviſions I & E. Chaque diviſion eſt de trois compagnies de mouſquetaires, chacune de ſoixante hommes à dix de front ſur ſix de hauteur; ainſi chaque diviſion me donne un front de trente hommes. De plus les diviſions étant rangées par compagnies, on aura trois pelotons par diviſion, ou douze pour les quatre diviſions. Ici celles I & K paroiſſent jointes à la colonne & rempliſſent l'intervalle entre les diviſions C E & D F, parce que je les repréſente enfonçant l'ennemi. Mais quand la colonne n'étoit point en mouvement, alors les diviſions occupoient le terrein F H & E G, & prolongeant les flancs de la colonne, faiſoient un feu plus étendu. Des vingt compagnies dont j'ai dit que chaque brigade étoit formée, les huit reſtantes étoient placées en ligne droite de M en G & de H en L derriére la colonne A E F B quatre compagnies ſur la droite & quatre ſur la gauche, les piquiers occupant le milieu & les mouſquetaires placés aux ailes. Ces huit diviſions de piques &

huit de mousquetaires présentent un front de cent-quarante-quatre hommes sur six de hauteur.

Dans une colonne de la seconde ligne chaque brigade, selon *Gualdo*, étoit de treize compagnies. Ainsi dans le plan j'ai formé chaque colonne de huit compagnies que j'ai fait soutenir par cinq autres placées derriére elles en ligne droite. Par-là chaque colonne se trouve avoir quatre compagnies de front sur deux de hauteur, ou trente-deux hommes de front sur douze de hauteur.

§. XXIII. *Des deux ordres de bataille des Impériaux comparés avec les dispositions de Gustave-Adolphe.*

Dispositions comparées.

Dans l'ancienne ordonnance allemande, comme je l'ai dit plus haut, on combattoit sur plusieurs lignes, en laissant de grands intervalles entre les bataillons de la premiére qui étoient soutenus par ceux de la seconde en forme d'échiquier. A peu près quatre-vingt-dix ans avant Gustave-Adolphe, les Allemands s'étoient servi de cette ordonnance contre les François à Cerisoles l'année 1544 (*a*). *Fronsberger* nous a conservé le plan de cette bataille. Mais ce qui étonne, c'est que les Impériaux après quatre-vingt-dix ans au lieu de perfectionner cette vieille ordonnance ayent négligé même de se servir de ce qu'il y avoit de bon. A Cerisoles, par éxemple, la cavallerie allemande étoit entremêlée d'infanterie, & ces deux troupes se soutenoient mutuellement. On ne trouve rien de tel dans l'ordre de bataille de Tilli à Breitenfeld, & celui de Walstein à Lutzen n'est qu'une mauvaise imitation de cette ancienne ordonnance. Au reste tous les plans que j'ai vûs de la bataille de Breitenfeld représentent les Impériaux sur une seule ligne. C'est une erreur qui vient, je crois, de ce que la plûpart des plans que nous avons ont été faits par des Suédois, qui ne furent à portée de juger de la position des Impériaux que pendant l'action. Il est à croire que Tilli voulant tourner les Saxons, fit avancer sa seconde ligne dans les intervalles de la premiére pour s'étendre

(*a*) Fronsberger l. 3. p. 138.

davantage, & que les Suédois qui virent l'armée impériale dans cette poſition crurent que Tilli n'avoit formé qu'une ligne. Mais *Gualdo* nous donne le véritable ordre de bataille des Impériaux. Il dit que Tilli avoit deux lignes & une réſerve; & cela eſt conforme à l'ancienne ordonnance allemande dont je viens de parler. La cavallerie étoit aux deux ailes & les cuiraſſiers ſoutenoient les chevaux legers. Dans ce tems-là on appelloit la premiere ligne *avant-garde*, la ſeconde *bataille*, & la troiſiéme *réſerve* ou *arriére-garde* (*a*) car c'étoit la même choſe alors.

(*a*) Schildknecht l. 3. p. 214.

En ſuppoſant que l'armée de Tilli eût combattu ſur une ſeule ligne, l'ordre de bataille rapporté par *de Prades* dans ſon hiſtoire de Guſtave-Adolphe page 87. ſeroit ſans contredit le plus ingénieux & le meilleur de tous ceux qu'ont imaginé les auteurs qui prétendent que Tilli rangea ſon armée ſur une ſeule ligne.

De Prades partage l'armée impériale en trois corps, & place de la cavallerie aux deux ailes de chaque corps. Celui de la droite ſous les ordres du comte de Furſtenberg forme quatre grandes brigades compoſées de onze régimens d'infanterie, ayant cinq régimens de croates à ſon aile droite & cinq-mille chevaux à l'aile gauche, vingt piéces de campagne en front & ſeize groſſes piéces aux ailes.

Le ſecond corps repréſentant le corps de bataille commandé par Tilli en perſonne eſt ſur la hauteur, & formé de huit régimens d'infanterie en quatre brigades ſur une même ligne. A ſon aile droite ſont deux-mille chevaux & autant à l'aile gauche.

Enfin le troiſiéme qui eſt le corps de la gauche eſt placé de façon qu'il a derriére lui les villages de Breitenfeld, Lindenthal, grand & petit Wetteritz & un bois. Il eſt de quatre brigades formées de huit régimens d'infanterie, ayant deux-mille chevaux à ſon aile droite & autant à l'aile gauche.

On trouve pluſieurs éxemples de cette ordonnance chez les Anciens, ſurtout quand leurs armées étoient compoſées d'auxiliaires. Cependant il faut obſerver dans la plûpart de ces éxemples que toute

la

Les principes de Tilli dans la tactique de l'artillerie ſont les mêmes que nous ſuivons encore, ſans qu'on puiſſe dire qu'on ait plus travaillé de ſon tems qu'on ne l'a fait du nôtre à découvrir des principes qui ſervent de régles ſures & invariables dans cette partie de l'art militaire, où l'on marche encore en tâtonnant. Tilli avoit rangé ſa groſſe artillerie ſur la hauteur dominante, que je regarde ici comme le corps de la place, en comparant le terrein à une fortereſſe qu'il faut défendre. Les piéces de moindre calibre appartiennent aux dehors & au chemin couvert; ainſi vingt-huit piéces de campagne défendoient le pied de l'ordre de bataille de Tilli & raſoient le terrein, tandis que ſeize piéces de plus gros calibre placées aux deux ailes ſecondoient les petites piéces par un feu croiſé. Qu'on me permette à cette occaſion de remarquer que le peu de progrès qu'on a fait juſqu'ici dans la tactique de l'artillerie, vient de ce qu'on a négligé d'établir des principes dont il n'y a point d'officier d'artillerie qui ne porte le germe en ſoi, s'il ſçait ſon métier. Par éxemple, ne trouveroit-on pas de quoi bâtir la théorie de cette tactique,

1° Dans la nature même des machines à feu & dans leur effet?

2° Dans les lignes de la fortification qui ſerviroient à régler les lignes de direction?

3° Dans cette même théorie qui détermine l'effet du coup en raiſon de la diſtance de l'horizon, & qui d'après la nature de la piéce enſeigne le terrein qu'il faut choiſir?

4° Enfin dans la tactique des troupes qui doit être la baſe de celle de l'artillerie?

On voit donc que celui qui veut écrire cette théorie doit commencer par étudier les différentes manœuvres de la cavallerie & de l'infanterie. Car chaque manœuvre fournit un nouvel emplacement & un nouvel éxemple tant pour l'attaque que pour la défenſe. Mais pourquoi ne pourroit-on pas déterminer la place que doit occuper le canon dans ces fortifications mobiles, comme on le fait dans l'attaque

le fossé; avec quelle ardeur ne le voit-on pas de l'autre côté du fossé préparer la ruïne de cette phalange? Il n'est point tranquile spectateur du passage comme Walstein qui se contente d'opposer à son ennemi des masses immobiles.

Le général des Impériaux eut la pensée de mêler de l'infanterie parmi sa cavallerie, à l'imitation de Gustave-Adolphe; mais que dans l'éxécution il reste au-dessous de son modéle! Dans son ordonnance une masse quarrée présentant à l'ennemi un front de quarante mousquetaires devoit soûtenir toute une aile de cavallerie. Tout au plus trente de chaque côté pouvoient tirer de front & par le flanc. Or comment le feu de trente mousquetaires auroit-il pû protéger un front de cinquante six escadrons? Ajoutez que les pelotons qu'il avoit entremélés dans cette cavallerie de l'aile gauche sur dix de hauteur avoient le même inconvénient, & ne pouvoient lui fournir que trente feux. Cependant cette ordonnance, toute défectueuse qu'elle est, fit beaucoup de peine au duc Bernard de Weimar (*a*).

(*a*) Gualdo p. 220.

L'ordonnance des brigades de Walstein prise dans sa totalité n'étoit point mal imaginée. Les brigades étoient placées *en simple croix* comme dit *Folard* (*b*), ou comme d'autres l'appellent *en croix fermée* (*c*). Cette forme a donné à Gustave-Adolphe la première idée de l'ordonnance de ses brigades qui est devenue si célébre après lui. Je trouve même qu'il y a déja beaucoup de cette *croix fermée* dans la brigade fig. VI. (*d*) Tous deux ont la même ordonnance en vue, mais dans l'éxécution quelle différence! Walstein ne paroît que l'apprentif d'un grand maître. En général ce qui se trouve de neuf dans l'ordre de bataille de Lutzen est si fort gâté dans l'application, que cet ordre est par cette raison même fort au dessous de celui de Tilli à Breitenfeld.

(*b*) Dans son Traité de la Colonne pag. 142.

(*c*) Doctrine militaire de la Fontaine pag. 325. A. 1671.

(*d*) Folard Traité de la Colonne pag. 119.

J'ai déja dit comment Walstein rendit ses piquiers inutiles par les mousquetaires dont il les entoura, & que cette faute entraina la perte de toute son infanterie. Dans la maniére de placer son artillerie je ne

trouve rien que de très-ordinaire. Comme Gustave attaquoit en colonne, Walstein crut ne pouvoir mieux faire que de lui opposer de lourdes masses qu'il croyoit impénétrables. Gustave avoit entremêlé sa cavallerie de quelques pelotons de mousquetaires, pour tirer sur la cavallerie ennemie avant qu'elle fût à la portée du pistolet (*a*). Si Walstein vouloit imiter cette ordonnance, il devoit donc commencer comme Gustave-Adolphe par simplifier les parties pour rendre le tout plus mobile. (*a*) Gualdo p. 74.

Pour bien juger de l'ordonnance suédoise, il faut se rappeller les principes établis §. XXII. Si les colonnes du roi de Suéde A B F E & N O Q P sont à considérer dans la défense comme des bastions & son armée comme une fortification mouvante, on doit comparer ces mêmes colonnes à de redoutables beliers dans l'attaque. L'ennemi ne pouvoit prendre la position R S pour attaquer la courtine H V sans s'exposer à voir son front & ses flancs détruits par le feu meurtrier T des mousquetaires qu'il n'appercevoit guére que lorsqu'il étoit à bout portant. La tête A B & N O pouvoit être également défendue par le feu des flancs. Dans l'attaque aussitôt que la tête avoit enfoncé l'ennemi, la colonne s'ouvroit, la partie B D tomboit sur le flanc droit de l'ennemi, & A C attaquoit le flanc gauche. En même tems les divisions de mousquetaires I & K passoient dans l'intervalle & alloient se poster en Z & Y où elles couvroient les flancs de la colonne & pouvoient prendre l'ennemi à revers. Il étoit difficile de résister à la violence de cette manœuvre. Fig. XII.

Un autre avantage, que l'armée fût en marche ou sur le champ de bataille, Gustave formoit ses colonnes avec la même facilité, parce que les mouvemens en étoient simples. Les compagnies partagées en trois divisions étoient rangées en A B. Les piquiers dans la division du milieu depuis 1 jusqu'à 12 & les mousquetaires depuis 13 jusqu'à 24. Lors donc qu'on vouloit former la colonne, on formoit d'abord la brigade. Ce qui se faisoit ainsi: l'officier commandoit: *Prenez* Fig. XIII.

garde à vous, *à droite & à gauche*, *formez la brigade*. A ce commandement les divisions de piquiers des compagnies 1. 2. 3. 4. 5. 6. faisoient *un à gauche* & leurs mousquetaires 13. 14. 15. 16. 17. 18. faisoient *un à droite*. En même tems les divisions de piquiers des compagnies 7. 8. 9. 10. 11. 12. faisoient *un à droite* & les mousquetaires 19. 20. 21. 22. 23. 24. *un à gauche*. Alors l'officier commandoit *marche*, & les piquiers faisoient un pas de côté, passoient devant les mousquetaires & alloient occuper le milieu de la ligne C D tandis que les mousquetaires suivant la direction qu'ils avoient prise venoient se ranger sur les ailes de la même ligne C D. L'officier commandoit alors *halte*, *remettez-vous*, & la brigade étoit formée. Cela fait il commandoit: *prenez garde à vous*, *mousquetaires à droite & à gauche formez la Colonne*. Alors les compagnies de mousquetaires de l'aile droite depuis 13 jusqu'à 18 faisoient *un à gauche*, & ceux de l'aile gauche de 24 à 19 *un à droite*. Au commandement *marche* les divisions de piquiers 5. 6. 7. 8. avançoient lentement, marchoient à peu près soixante & dix pas, s'arrêtoient & formoient la tête de la Colonne. Dès que le dernier rang de ces quatre divisions avoient dépassé les divisions 3. 4. & 9. 10. celles-ci se mettoient en marche, & après elles les derniéres divisions 1. 2. & 11. 12. Tout en marchant les divisions de piquiers 3. 4. & 9. 10. faisoient le pas oblique sur la ligne E & alloient se mettre derriére les divisions 5. 6. 7. 8. Les autres quatre 1. 2. & 11. 12. faisoient la même chose en suivant la ligne F. Alors les mousquetaires, chaque division suivant la direction qu'elle avoit prise, se joignoient à la Colonne; c'est à dire, que les divisions 16. 17. 18. marchoient à la gauche des divisions 13. 14. 15. & les divisions 19. 20. 21. à la droite des divisions 22. 23. 24. Ils joignoient les piquiers & alors l'officier commandoit *halte*, *remettez-vous*, ce qui n'avoit lieu que pour les mousquetaires, qui faisoient face alors sur les deux flancs de la Colonne, & la Colonne se trouvoit formée. Je n'entre pas dans le détail des mou-

vemens & des évolutions dont cette Colonne étoit alors susceptible, ce seroit la matiére d'une dissertation. Mon but a été simplement de faire voir la formation de cette Colonne.

A présent qu'on se donne la peine de comparer cette maniére simple & aisée de faire mouvoir l'infanterie avec la méthode longue & minutieuse de Wallstein dans la formation de son grand quarré à centre plein, & on sera convaincu du mérite & de la supériorité de l'ordonnance suédoise sur l'allemande. Car pour former cette ordonnance allemande surtout celle de Tilli il falloit ranger les compagnies les unes sur trois & les autres sur quatre rangs; & quand un pareil bataillon étoit en désordre, il étoit impossible de le rallier (*a*).

(*a*) Wallenhausen K. K. zu Fuss p. 56.

Je n'ai pû parler jusqu'ici que des avantages de quelques parties de l'ordre de bataille de Gustave. Qu'on jette un coup d'œuil sur le tout, on y voit régner la plus grande harmonie. Gustave ne s'écarte jamais de sa maxime établie §. XXII. Sa cavallerie n'est point soutenue par de gros bataillons, mais entremêlée de pelotons de mousquetaires qui formoient devant la cavallerie un feu croisé. Ces mousquetaires étoient à leur tour soutenus par ceux de la seconde ligne qui étoit rangée dans le même ordre que la premiére. Ainsi cette infanterie n'avoit pas à craindre le sort malheureux qu'éprouva celle de Pompée à Pharsale (*b*).

(*b*) Cesar, de la guerre civile l. 3. ch. 93.

Gustave ne se contentoit pas de mettre de la cavallerie sur les ailes; on voit qu'à Lutzen il avoit aussi placé un gros de cavallerie au centre de sa bataille, suivant en cela son grand principe que le maréchal de Puysegur a emprunté du monarque suédois, quand il dit qu'*une armée est une fortification mouvante dont il faut que toutes les parties se flanquent, se soutiennent & se communiquent aisément* (*c*).

(*c*) Art de la guerre du maréchal de Puysegur T. I. p. 145 & 157.

Quant aux autres avantages que l'ordonnance suédoise avoit sur celle des généraux de l'empereur, je me reserve à en parler dans le *Discours sur les batailles de Breitenfeld & de Lutzen*. Il se trouve placé à la fin de l'ouvrage; j'y renvoie le lecteur qui sera convaincu de la

réalité de ces avantages quand il verra que ces deux victoires en ont été les ſuites néceſſaires.

Guſtave avoit fait entrer dans la tactique de ſon artillerie des principes qui étoient à lui, & qui ſont beaucoup d'honneur à ſon génie. Il facilitoit l'impulſion de ſa colonne par le feu de cinq piéces de campagne trainées derriére la colonne ou entre ſes diviſions. L'ennemi ne les appercevoit que dans le moment où les cinq bouches à feu chargées à cartouche rompoient ſes rangs, & avant qu'il ſe fût remis, il ſe voyoit ſerré de près par les piquiers de la tête. Quel éxemple pour l'officier d'artillerie qui ne fait jamais mieux que lorſqu'il peut maſquer ſon feu! Guſtave n'avoit pas ſeulement du canon dans ſon infanterie. Nous le voyons auſſi faire marcher de l'artillerie à la ſuite de la cavallerie en ſuivant la même maxime que dans la colonne. A Breitenfeld les cuiraſſiers impériaux avançoient ſur la cavallerie ſuédoiſe, comptant la renverſer du premier choc comme ils avoient fait des Saxons. Mais cette cavallerie s'ouvrit, & l'artillerie placée derriére elle & chargée à cartouche envoya une grêle de bales dans les eſcadrons impériaux qui les mit en déſordre (*a*). Les cavaliers ſuédois profitérent de ce moment de confuſion pour les charger & les culbuter. J'ai vu dans la derniére guerre de Siléſie un général de cavallerie officier d'un mérite diſtingué faire cette même manœuvre contre la cavallerie autrichienne avec le plus grand ſuccès. Mais je m'apperçois que les bornes que je me ſuis preſcrites ne me permettent pas de m'étendre ſur les avantages qu'on peut retirer de cette manœuvre de l'artillerie. Je paſſe aux marches.

(a) Gualdo p. 80.

Des marches.

§. XXIV. *Des marches.*

Il eſt inconteſtable que l'art de la guerre s'eſt perfectionné dans quelques parties, qui ſont mieux connues de nos jours qu'elles ne l'étoient au tems de Guſtave-Adolphe. De ce nombre eſt l'art de faire mouvoir les troupes avec célérité. Le maréchal de Puyſegur qui donne

des

des régles ſi juſtes & ſi ſûres pour mettre une armée en mouvement, a répandu un grand jour ſur cette partie du métier. La méthode qu'il enſeigne pour faire marcher une armée ſur différentes colonnes contribue beaucoup à la célérité de cette marche. Mais elle ſuppoſe une connoiſſance éxacte du terrein, & c'eſt en quoi les modernes ont encore un grand avantage ſur les anciens. Cependant malgré qu'ils n'euſſent pas les mêmes ſecours que nous, ils connoiſſoient déja l'utilité des marches en colonnes. Les Péloponéſiens marchérent ſur trois colonnes aux environs de Statée, les Anactoriens formoient la premiére colonne de la droite, les Cariens la ſeconde, & les Péloponéſiens étoient à la troiſiéme qui avoit pris ſur la gauche (*a*). Agis marcha ſur trois colonnes à Mantinée (*b*). Au même endroit Philopœmen livre bataille à Machanidas & marche ſur trois colonnes (*c*). Alexandre voulant attaquer les Sogdiens fait marcher ſes troupes ſur cinq colonnes (*d*). Enfin parmi ces marches on doit compter celle de Céſar contre Arioviſte, qui ſe fit ſur trois lignes en colonne (*e*). Voilà bien des éxemples qui ont précédé les tems dont je parle. Cependant les hiſtoriens contemporains de Guſtave-Adolphe, qui rapportent les expéditions des deux partis en Allemagne, ne diſent point que les Impériaux ayent marché en colonnes. L'ordonnance de Guſtave étoit plus propre à la formation de ces colonnes, & cependant on n'a que peu d'éxemples que ſon armée ſoit ſortie en colonnes pour paſſer d'un camp dans un autre. Car je ne parle pas de la marche des corps détachés, ni des précautions qu'ils avoient à prendre pour ſe joindre à la grande armée. J'en dirai quelque choſe dans les *Remarques Militaires* autant que le récit de *Gualdo* m'en fournira l'occaſion.

(*a*) Thucidide l. 2.

(*b*) *Id.* l. 5.

(*c*) Rollin, hiſt. ancienne T. VIII.

(*d*) Arrien l. 4. c. 16.

(*e*) Céſar, de la guerre contre les Gaulois l. 1. c. 49.

Je reviens à ce que j'ai dit plus haut que pour faire arriver une armée par différens chemins connus au point indiqué, la premiére choſe néceſſaire eſt la connoiſſance du terrein. Or on voit par différens traits de l'hiſtoire de Guſtave-Adolphe que les progrès qu'on avoit faits de ſon tems dans la géographie étoient encore bien bornés. Le docteur

Hart dit entr'autres que le duc Guillaume de Weimar étant arrivé en Souabe avec le corps qu'il commandoit, les troupes ſe croyoient déja aux portes de Rome. L'ingénieur *Schildknecht* rapporte ce qui lui eſt arrivé avec Guſtave-Adolphe. Il dit „que le monarque ſuédois étant „au camp de Beerwalde avoit projetté de s'emparer d'un défilé pour „ſurprendre les Impériaux dans leur camp. Mais que comme il ne ſe „fioit jamais aux cartes gravées, & qu'il étoit impoſſible d'aller recon-„noître le terrein puiſque l'ennemi l'occupoit, cet ingénieur en fit le „plan d'après le rapport des habitans & le préſenta au roi qui dirigea „ſa marche en conſéquence. Mais l'armée avant d'arriver au défilé ſe „trouva tout d'un coup vis à vis d'un marais qui n'étoit pas marqué „dans le plan de l'ingénieur. Ce marais pouvoit être défendu par l'en-„nemi & coûter beaucoup de monde aux Suédois. Le roi rebrouſſa „chemin & traita fort mal le pauvre *Schildknecht* qui aſſura à S. M. que „le plan avoit été fait ſur le rapport d'un vieux gentilhomme & d'un „eccléſiaſtique du lieu. *Eh bien*, dit le roi en plaiſantant, *ſuivez ces* „*braves gens, & faites-vous montrer ce marais pour n'en pas tromper* „*d'autres* (*a*)."

(*a*) Schildknecht lib. 3. p. 202.

Je trouve deux éxemples, que Guſtave fit marcher ſes troupes en colonnes. Le premier eſt à la bataille de Breitenfeld où ſon armée marcha ſur deux colonnes, l'une dirigeant ſa marche vers Podelwitz & l'autre vers Schelkau. Celle-ci étoit formée des Saxons & paſſa le défilé de Podelwitz à la vue des Impériaux (*b*). M. de M. dans ſon hiſtoire de Guſtave-Adolphe donne l'éxemple d'une marche de l'armée ſuédoiſe ſur trois colonnes de Furth à Lauff (*c*). Comme cette marche du roi eſt la ſeule bien connue, je vais m'y arrêter & en donner l'analyſe, ce ſera mettre le lecteur en état de juger à quel point cette partie de la tactique avoit été travaillée & perfectionnée à l'école de Guſtave-Adolphe. Voici le paſſage de l'auteur: „Le 8. Juin 1632 „le roi prit ſon camp à Furth. Le 11. l'armée défila vers Nuremberg, „devant la porte de Lauff, en trois colonnes. L'une conſiſtoit en dix

(*b*) Chemnitz p. 209.

(*c*) M. de M. T. IV. p. 290.

„ régimens d'infanterie avec quarante piéces de canon. La ſeconde „ étoit de trente eſcadrons; enfin la troiſiéme qui défila devant la porte „ de l'hôpital, dite *Spittelthor*, étoit compoſée de tout le bagage de „ l'armée, des chariots de vivres & de munitions, de quarante eſca- „ drons, d'un corps de quatre-mille hommes d'infanterie & de trente „ piéces de canon de tout calibre. Le même jour l'armée vint camper „ à Lauff, &c. (*a*) Walſtein avoit paſſé le défilé de Caden & dirigé ſa „ marche vers le Haut-Palatinat (*b*)." D'abord je remarque que M. de M. entend par le défilé de Caden celui près d'Egra. Sans quoi on pourroit s'y tromper & croire que Walſtein paſſant ce défilé près de Caden qui eſt à dix milles derriére Egra auroit fait un détour de vingt milles d'Allemagne pour entrer dans le Haut-Palatinat. Je viens à l'éxamen de la marche en queſtion. Le roi ſe portant de Furth à Lauff pouvoit encore ſuppoſer les Impériaux à dix milles de lui du côté de Neuſtadt dans le Haut-Palatinat. Or ſi on jette les yeux ſur une carte de Franconie, on verra que Furth eſt au nord-oueſt de Nuremberg au confluent de la Pegnitz & de la Regnitz; que la Pegnitz traverſe Nuremberg & la diviſe en deux villes; & que Lauff eſt ſur cette riviére à l'orient de Nuremberg, à un mille & demi de cette ville. La porte de Lauff eſt au nord de la ville & celle de l'hôpital au midi. Le roi venoit du côté d'Anſpach lorſqu'il fit cette marche vers Furth & prit ſon camp entre la Regnitz & la Pegnitz, ayant Nuremberg en front. Dans cette poſition le roi pouvoit faire défiler les deux premiéres colonnes ſur la droite & la troiſiéme ſur la gauche. Les deux premiéres pouvoient paſſer la Pegnitz au deſſus & au deſſous de Doſs, laiſſant Nuremberg ſur la droite. Il ſe peut auſſi que la ſeconde défila par le fauxbourg, par conſéquent devant la porte de Lauff. La premiére colonne laiſſant le Thumberg ſur la droite, paſſa le bois de Sebaldi & marcha par Rickersdorf & Strengenberge pour ſe rendre au camp de Lauff. La ſeconde colonne toute de cavallerie laiſſant le Thumberg ſur la gauche prit la route d'Erlaſtagen, & longeant la Pegnitz,

(*a*) M. de M. T. IV. p. 290. & 91.

(*b*) *Id.* p. 288.

laiſſa ſur la gauche les villages de Bergnersdorf, Rickersdorf & Strengeberge. Comme cette colonne toute de cavallerie devoit arriver au camp de Lauff avant la premiére toute d'infanterie, elle ſe ſera poſtée entre Lauff & Ste. Cunegonde, d'où elle aura détaché des patrouilles le long du défilé de Heichlingen juſqu'à Kihnhoff & Dehnberg pour aſſurer la marche de la premiére colònne qui ſera entrée dans le camp entre Kihnhoff & Lauff, appuyant ſa droite à Lauff, ayant ſa gauche allignée au village de Kihnhoff & ſon front défendu par ce même défilé de Heichlingen. La troiſiéme colonne où étoit le bagage longeoit la rive gauche de la Pegnitz & défiloit entre la Pegnitz & le bois de St. Laurent qu'elle laiſſoit à droite; elle pourſuivoit ſa marche par Lauffamholtz, Mittelbach & Rotenbach, paſſoit la Pegnitz à Lauff & entroit dans le camp. Guſtave avoit compoſé ſa premiére colonne d'infanterie, parce que le terrein qu'elle avoit à parcourir lui convenoit beaucoup mieux qu'à la cavallerie; car depuis Nuremberg juſqu'à Lauff elle avoit des bois à traverſer. La ſeconde colonne au contraire qui étoit de cavallerie longeoit la Pegnitz. Non ſeulement la route étoit bonne, mais en cas que la troiſiéme colonne de l'autre côté de la riviére fût attaquée, cette cavallerie pouvoit traverſer la Pegnitz & lui porter du ſecours; ce qui ne ſe ſeroit pas fait auſſi aiſément ſi cette ſeconde colonne eût été d'infanterie. D'ailleurs Guſtave ne pouvoit guére être attaqué que par de la cavallerie, parce que la grande armée de Walſtein étoit à dix milles de là. Je ſçai que dans une marche en colonnes on doit ſurtout avoir attention qu'elles ne ſoient pas ſéparées par une riviére ou par un défilé, ſurtout quand l'ennemi eſt à portée. Mais ici Guſtave n'avoit rien à craindre. Enfin je n'ai pas prétendu dire que Guſtave-Adolphe fût parvenu dans la partie des marches à ce point de perfection où l'on eſt arrivé de nos jours. J'ai ſeulement voulu montrer que ce grand homme avoit là-deſſus des connoiſſances fort juſtes qui ne demandoient qu'à être perfectionnées. Si l'on me demandoit à préſent de combien les modernes ſont plus avancés que

ne l'étoit Guſtave qui en ſavoit déja plus qu'aucun de ſes contemporains dans cette partie, je répondrois qu'il n'y a qu'à comparer cette marche de Furth à Lauff ſur trois colonnes avec la théorie du maréchal de Puyſegur & avec les plans gravés de la derniére guerre, & qu'alors on aura le coup d'eſſai d'un homme de génie mis à côté de ce qu'on peut voir de plus parfait dans ce genre.

§. XXV. *Du campement dans les deux armées.*

Campement.

Chez les Impériaux la figure des camps tenoit de celle des corps qui formoient des maſſes quarrées. On campoit par régiment & l'on comptoit pour quatre hommes quatre pas de front ſur huit pieds de profondeur (*a*). L'eſpace qu'occupoit un régiment avoit 248 pas ordinaires de long ſur 200 pas de profondeur. Dans cet eſpace il y avoit trois rues, chacune de douze pas de large, paralléles au front du camp & qui partageoient le régiment en quatre diviſions. Les piquiers formoient celles du milieu & les mouſquetaires celles de la tête & de la queue. Derriére le régiment étoit la tente du colonel au dos de ſa compagnie; les autres capitaines campoient de même. Les lieutenants campoient dans la rue du milieu chacun dans ſa compagnie, & les enſeignes étoient devant le front. Chaque compagnie étoit ſéparée par une rue de huit pas de largeur ſur toute la profondeur du régiment. Derriére le capitaine étoient les tentes des vivandiers. Les gardes du camp ſe raſſembloient près de la tente du colonel dans un emplacement qui ne ſervoit qu'à cela (*b*). Au tems de Montecuculi on étoit encore fort attaché à la forme quarrée. Il recommande que les quartiers particuliers ſoient quarrés à angles droits (*c*). J'obſerve à ce ſujet que la place qu'il aſſigne à chaque compagnie n'eſt pas ſuffiſante. Ordinairement la cavallerie étoit logée derriére l'infanterie; enſorte que les quartiers de la cavallerie étoient comme enfermés dans ceux de l'infanterie. On trouve que les Suédois ont fait la même choſe quand ils y ont été forcés par le terrein. On en voit la preuve dans le plan du fameux

(*a*) Schildknecht l. 3. p. 138.

(*b*) Wallenhauſen K. K. zu Fuſs p. 70.

(*c*) Montecuculi p. 99.

camp de Werben, que *Merian* nous a conſervé dans *le Théatre de l'Europe.* Mais Guſtave étoit dans un terrein où il ne pouvoit pas s'étendre. On doit auſſi convenir que les généraux de l'empereur n'étoient pas ſi attachés à cette mauvaiſe ordonnance qu'ils ne s'en ſoient écartés pour mieux profiter du terrein. Ce ſeroit leur faire tort que de penſer qu'ils ayent négligé cet avantage. Tilli ne tira-t-il pas le plus grand parti du terrein quand il prit ſon camp au bord du Lech? Le gros de ſon armée campoit ſur une hauteur à pente douce. Un bois bien défendu couvroit ſon aile droite & il avoit la riviére en front. Vis-à-vis du gué dont Guſtave profita en effet, Tilli avoit placé de l'infanterie qui étoit ſoutenue du gros de l'armée, &c. Le lecteur trouvera ce camp dans la *Remarque Militaire* Cc, où je parle du paſſage du Lech. Le camp de Walſtein près de Nuremberg prouve auſſi que ce général ſavoit profiter du terrein. La Rednitz couvroit ſon front; ſon aile gauche étoit appuyée à un défilé & à une hauteur, & ſa droite défendue par un autre défilé. La défenſe de ce point d'appui de la gauche étoit ſi bien entendue & le choix du local ſi bon, que Guſtave ne put jamais l'emporter, quoiqu'il fût à la tête d'une armée de ſoixante & dix-mille hommes; tous gens accoutumés à vaincre ſous les yeux d'un chef intrépide, & qui cependant furent obligés de faire retraite après une perte conſidérable (*a*). Le docteur *Hart* fait un crime à Walſtein d'avoir trop étendu le front de ſon camp (*b*). Il en juge apparemment d'après l'ordonnance d'alors. Car de nos jours une armée comme celle de Walſtein occuperoit aiſément un terrein de cette étendue, ſans avoir beſoin de trop s'étendre. Mais ce reproche que l'hiſtorien Anglois fait à ce général tourne à ſa gloire. Car ſuppoſé même qu'il eût occupé trop de terrein, il auroit par cette faute augmenté la difficulté de s'y maintenir; & puiſqu'il l'a ſi bien défendu malgré la violence des attaques du roi, on doit reconnoître qu'une ſi belle défenſe fait preuve que Walſtein ne manquoit pas de génie. Il en faut & ſouvent beaucoup pour ne rien perdre contre une armée ſupérieure.

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* Pp.

(*b*) Hart T. II. p. 352.

La campagne de 1762 en offre un bel éxemple. On y vit un général en chef défendre une étendue de ſix milles d'Allemagne avec à peine trente-mille hommes, & tirer un ſi grand parti du local, que l'ennemi, qui étoit fort ſupérieur en force, tenta à différentes repriſes de pénétrer par les gorges des défilés, & fut toûjours repouſſé avec perte.

Voyons la maniére de camper du roi de Suéde. J'ai déja dit que le terrein trop reſſerré du camp de Werben avoit obligé Guſtave de camper à la maniére allemande. Car ſi l'on veut ſe donner la peine de comparer le plan de ce camp avec ceux de Nuremberg & de Furth qui ſe trouvent dans le *Théatre de l'Europe*, on verra que l'armée ſuédoiſe campoit à Nuremberg ſur une ligne & à Furth ſur deux lignes. On verra auſſi que les quartiers de chaque régiment y avoient plus de front que de profondeur. *Schildknecht* compte pour un régiment ſuédois de huit compagnies de 144 hommes chacune, trois-mille pieds de front ſur quatre-cent-quarante-huit pieds de profondeur, & pour un régiment de cavallerie de trois eſcadrons, chacun de ſoixante & dix chevaux, deux-cent-quarante pieds de front ſur une profondeur de deux-cent-cinquante pieds (*a*).

Maniére de camper des Suédois.

Quant à la connoiſſance du terrein pour y aſſeoir un camp, Guſtave-Adolphe a fait voir qu'il la poſſédoit ſupérieurement. J'en parle dans les *Remarques Militaires* ſur Werben, Nuremberg & Herzogen-Aurach; j'y renvoye le lecteur pour ne pas donner trop d'étendue à cet article. Je ne dirai plus qu'un mot. Guſtave avoit ſurtout un grand avantage ſur les généraux de ſon tems; perſonne n'a ſçu mieux s'aider du local & fortifier la nature. C'eſt ainſi que nous le voyons à Werben profiter des digues qu'on y avoit élevées pour arrêter le débordement de l'Elbe & ſe faire de ces digues des retranchemens inattaquables.

(*a*) Schildknecht l. 3. p. 143 & 145.

§. XXVI. *De la maniére de ſe retrancher dans les deux armées.*

Retranchement.

Ces deux armées qui ne ſe reſſembloient en rien différoient auſſi dans la maniére de ſe retrancher. Cette différence paroîtra mieux par

la comparaiſon que je vais faire des deux camps de Nuremberg. *J'ai* donné une deſcription éxacte de ces camps dans les *Remarques Militaires* Kk & Pp, en parlant de l'expédition de Freyſtadt & de l'attaque du camp de Walſtein près de Nuremberg. Si on veut bien commencer par les lire, on entendra mieux ce qui me reſte à dire ici. Le docteur *Hart* eſt celui qui entre dans le plus de détails. En parlant des retranchemens de Walſtein (*a*), il dit qu'ils étoient composés d'un foſſé défendu de diſtance en diſtance par des abbatis, des chariots de bagage & force gabions. Mais il trouve le foſſé trop étroit & en fait un crime à Walſtein. Cependant le terrein ſur lequel ce général avoit aſſis ſon camp ſe trouvoit fortifié par la nature, ainſi il étoit inutile de l'entourer d'un large foſſé. Un homme du métier n'auroit pas fait ce reproche à Walſtein. La Rednitz valoit mieux que tous les foſſés qu'il auroit pû mettre en front de ſon camp, & les ravins prêtoient une nouvelle force aux parapets. Le terrein étoit pierreux en quelques endroits, & c'eſt là ſans doute que le général fit placer les gabions. Quoique des chariots de bagage ne paroiſſent pas être d'une grande défenſe, ils pouvoient cependant ſervir d'épaulement & empêcher l'ennemi de prendre le retranchement à revers; outre cela ils tenoient lieu de chevaux de friſe. C'eſt donc un mérite à Walſtein d'avoir fait ſervir à la défenſe de ſon camp une choſe néceſſaire aux beſoins de l'armée. Walſtein avoit auſſi penſé dans la conſtruction de ſes retranchemens à ne pas ſe priver d'un avantage conſidérable qui étoit de conſerver de libres ſorties à ſa cavallerie. On voit même qu'elle en profita très-ſouvent, & avec le plus grand ſuccès. Une fois entr'autres que quelque infanterie ſuédoiſe s'étoit avancée le long de la Rednitz; Walſtein en voyant les officiers tués & les ſoldats en déſordre, il lâcha contre eux de la cavallerie qui en auroit eû bon marché, ſi Guſtave prévoyant cette attaque ne l'eût rendue inutile.

(*a*) Hart T. II. p. 352.

D'ordinaire c'étoient ou des redans ou des lignes droites défendues par des demi-lunes ſaillantes qui formoient les retranchemens des Impériaux.

Je paſſe à ceux des Suédois. Qu'on ſe rappelle les principes de Guſtave-Adolphe dans ſa tactique, on verra que ce ſont les mêmes qu'il a ſuivis dans la conſtruction de ſes retranchemens. On y retrouve les défenſes mutuelles qui font la force de ſon ordonnance. On ne voit pas que Guſtave ait fait uſage des lignes continues, ſans doute parce qu'il en connoiſſoit la foibleſſe, & qu'elles ont le même défaut qu'une armée qui combattroit ſur une ſeule ligne & qui eſt ſans reſſource dès qu'elle eſt enfoncée. La ligne forcée dans un endroit, cette perte entraine naturellement celle de toute la ligne. Mais la maniére de Guſtave étoit de couper ces lignes par des redoutes fermées (*a*). Son retranchement en devenoit plus fort, en ce que ces redoutes étoient comme autant de baſtions, à qui les lignes ſervoient de courtines. Chaque redoute étoit un fort que l'ennemi devoit emporter d'aſſaut, s'il vouloit s'emparer du retranchement. Or ces redoutes étoient garnies de bonne infanterie. Il n'y en avoit pas derriére les lignes, cela n'étoit pas néceſſaire, parce que le feu des forts défendoit ces lignes, comme deux baſtions défendent une courtine. Les troupes qui étoient forcées dans un endroit du retranchement, ſe replioient ſous le feu de deux autres redoutes & y trouvoient un nouveau point d'appui. On voit que Guſtave n'enfermoit point ſa cavallerie dans les retranchemens. Auſſi voit-on à l'affaire de Werben (*b*) cette cavallerie tomber ſur les troupes de Tilli, lorſque c'étoit lui qui croyoit ſurprendre les Suédois.

(*a*) Sold. Suédois p. 547.

(*b*) Voyez la *Remarque Militaire* N.

Le plan qu'on trouve du camp de Nuremberg dans le *Théatre de l'Europe* prouve que Guſtave avoit bien perfectionné la maniére de ſe retrancher. On voit devant la porte de l'hôpital dite *Spittelthor* une ligne de redoutes quarrées placées à quelque diſtance les unes des autres & qui ſe défendent mutuellement. Cette idée fait infiniment d'honneur au génie de Guſtave, un retranchement de cette nature eſt très-avantageux. Je renvoye le lecteur à ce que j'en ai dit dans la *Remarque Militaire* (*c*) ſur l'attaque des lignes du maréchal Horn à Bam-

(*c*) Voyez la *Remarque Militaire* Z.

berg, où l'on trouvera cette maxime de Guſtave-Adolphe miſe en pratique.

Artillerie.

§. XXVII. *De l'artillerie dans les deux armées.*

On peut dire que de nos jours on a des connoiſſances ſur l'artillerie qu'on n'avoit point au tems de Guſtave-Adolphe. L'empereur Charles V. fut le premier qui penſa à perfectionner l'artillerie. Voulant faire le ſiége de Tunis il fit fondre à Malaga des piéces de quarante-cinq livres de bale d'une compoſition & d'une proportion nouvelles qui furent trouvées ſi bonnes qu'on ne tarda pas à en faire de ſemblables dans toute l'Eſpagne & dans les Païs-Bas (*a*). „Dans „les anciens arſenaux, dit *Montecuculi*, il y a un cahos d'artillerie „ſans ordre, ſans diſtinction, & ſans proportion. A peine peut-on „trouver aſſez de noms pour les diſtinguer, en ſorte qu'il n'y a point „de ſerpent, de bête, ou d'oiſeau, dont on n'ait donné les noms à quel- „que piéce &c." (*b*) Les piéces de campagne qu'on appelloit *Noth-Schlangen* ou couleuvrines portoient 15 livres de bale. Le canon avoit huit pieds & demi de long, il peſoit depuis vingt-deux juſqu'à trente quintaux, & il falloit dix chevaux pour le trainer, trois pour trainer les boulets & deux pour la poudre.

(*a*) P. Daniel Milice françoiſe T. II.

(*b*) Montecuculi p. 45.

Le *Falcaune* ou fauconneau tiroit depuis ſix juſqu'à huit livres de bale, il avoit huit pieds de long & peſoit depuis treize juſqu'à vingt quintaux. Il falloit ſix juſqu'à huit chevaux pour le trainer, un pour trainer les boulets & un pour la poudre.

Le *Falconet* ou petit fauconneau tiroit deux livres de bale, peſoit dix quintaux, avoit cinq pieds & demi de long, & étoit trainé par quatre chevaux. Un ſeul trainoit les boulets & la poudre (*c*). Le poids de la charge de poudre de ces différentes piéces étoit pour l'ordinaire la moitié de celui du boulet. La culaſſe avoit un boulet d'épaiſſeur. La charge ordinaire étoit renfermée dans une cartouche, & de près on tiroit à mitraille. (C'eſt ainſi qu'on appelloit un cilindre rempli

(*c*) Fronsberger l. 2. p. 13. & 28. Rivii Buchſenmeiſterey, Baſel 1582.

toute l'armée (*Ober-Wagen-Meister*) recevoit un tant par mois pour chaque cheval, moyennant quoi il étoit tenu d'avoir toûjours son nombre complet; on ne lui bonifioit que les chevaux tués par l'ennemi: ainsi tout ce qui crevoit dans les marches ou autrement étoit sur son compte.

Quant à la force du train des Impériaux au tems dont je parle, leur artillerie n'a jamais passé quatre-vingt piéces de canon. C'étoit ce que Tilli avoit à Breitenfeld. Walstein en se mettant à la tête de la nouvelle armée qu'il venoit de former avoit quarante-quatre bouches à feu, & après sa jonction avec les Bavarois, il pouvoit avoir quatre-vingt piéces de canon.

Je passe aux Suédois. Généralement on trouve que les Suédois eurent plus d'artillerie que les Impériaux, & qu'elle fut aussi mieux construite & mieux servie. Le docteur *Hart* dit que Gustave-Adolphe fut le premier qui d'après des expériences réitérées trouva que trop de longueur dans un canon diminuoit de son effet (*a*). Il rapporte à ce sujet différentes épreuves que ce monarque fit devant ses officiers (*b*), mais qui prouvent seulement que Gustave profita habilement des découvertes qu'on avoit faites avant lui. En général l'historien anglois justement prévenu de l'idée, que l'heureux génie de Gustave-Adolphe s'est fraié une route nouvelle dans l'art militaire, croit pouvoir lui faire honneur de tout ce qui lui paroît nouveau. C'est ainsi qu'il attribue à ce même prince l'origine des Dragons. De telles assertions peuvent être souffertes dans un panégyrique, mais sont des erreurs dans une histoire militaire. On sait que l'année 1572 un seigneur *de Linar* fit fondre du canon dans une proportion nouvelle, & qu'il prouva qu'une piéce longue de douze pieds tiroit aussi loin que d'autres du même calibre qui avoient treize jusqu'à dix-sept pieds de long (*c*). Qu'on ouvre l'*Artillerie de Rivius* (*d*) imprimée à Basle en 1582, on y trouvera une théorie très-exacte de la longueur des piéces, & les mêmes principes qu'on suit encore pour déterminer la juste longueur qu'une

(*a*) Dissertation p. 9.

(*b*) Hart T. II. p. 325.

(*c*) Erard de Barleduc, fortification. An. 1620.

(*d*) Rivii Geometrische Buchsenmeisterey.

viſſoit dans la culaſſe au point F. Cela fait, on couvroit le canon d'un cuir bouilli, & il avoit alors la forme repréſentée fig. XV. La charge de poudre pour pareille piéce n'étoit que le quart ou le tiers du poids d'un boulet, & la piéce n'étoit jamais chargée qu'à mitraille (*a*). Ce canon étoit ſur un affut ſi leger, que le tout pouvoit être aiſément trainé par deux hommes (*b*). Car à juger de ſon poids d'après les proportions que je viens de décrire, une piéce de trois livres de bale & longue de 3 pieds $8\frac{1}{2}$ pouces meſure rhinlandique ne pouvoit pas peſer plus de 90 livres. Cependant nous ne voyons pas que les Suédois ayent fait longtems uſage de ces piéces. Ils ne s'en ſervirent que trois ans depuis 1628 juſqu'en 1631 (*c*). Le plus grand mérite de ces canons étoit de pouvoir être tranſportés aiſément dans un jour de bataille, du reſte ils avoient l'inconvénient de s'échauffer trop-tôt; en ſorte qu'après dix ou douze coups il falloit les laiſſer refroidir. C'eſt ce qui engagea Guſtave à ſubſtituer à ces canons une ſorte de piéces de campagne plus durables & qui furent trouvées ſi commodes qu'on en fit uſage depuis dans preſque toutes les armées. Les François s'en ſont ſervis juſqu'en 1756 ſous le nom de *piéces ſuédoiſes* (*d*). Le canon peſoit 625 livres & avoit quatre pieds de long. La charge de la poudre qu'on lui donnoit étoit le tiers du poids du boulet qui peſoit quatre livres. La poudre étoit renfermée dans une cartouche & le boulet attaché avec des fils de fer au plateau de la cartouche. Ces piéces étoient ſi bien ſervies qu'un bon canonier faiſoit trois décharges avant que le mouſquetaire pût tirer deux coups (*e*). La chambre de quelques-unes de ces piéces étoit conique, le fond d'un demi-diamétre & ſon entrée de tout le diamétre du boulet.

Le roi avoit un autre avantage ſur les Impériaux, c'eſt que la conſtruction & l'entretien de ſon artillerie lui coûtoit beaucoup moins; il tiroit de la Suéde tout le cuivre & le fer dont il avoit beſoin, & c'eſt auſſi la raiſon pourquoi ſon artillerie étoit plus nombreuſe que celle de ſon ennemi. Nous le voyons devant Francfort-ſur-l'Oder

(*a*) Buchneri Theoria & praxis artilleriæ. Nuremberg 1685. l. 1. p. 29.

(*b*) M. de M. T. II. p. 23. Hart T. II. p. p. 159.

(*c*) Schildknecht l. 3. p. 189. Buchner p. 29.

(*d*) Commentaires du comte de Turpin ſur Montecuculi T. I. p. 284.

(*e*) Schildknecht l. 3. p. 190.

avec un train de deux-cent piéces de canon, grandes & petites (*a*). A la bataille de Breitenfeld il en avoit cent, y compris l'artillerie des Saxons (*b*). Au camp de Nuremberg le roi avoit trois-cent piéces de canon, en comptant ceux que les habitans lui prétérent (*c*). Enfin *Gualdo* dit que Guſtave avoit cent piéces de canon à Lutzen (*d*).

(*a*) Sold. Suédois p. 30.
(*b*) Gualdo p. 73 & 75.
(*c*) Hart T. II. p. 348.
(*d*) Gualdo p. 209. 215.

§. XXVIII. *De la Fortification au tems de Guſtave-Adolphe.*

Fortification.

Cette partie de la Science militaire ſe perfectionnoit alors en Allemagne où l'on commença à préférer la méthode flamande à l'ancienne maniére des Italiens. On voit par la conſtruction d'Ulm qui fut achevée en 1626, qu'on ſuivoit déja une meilleure proportion dans les lignes du corps de la place, qui fut entouré d'une fauſſe braie & eut peu de dehors.

Les Suédois avoient une proportion qui leur étoit propre dans la conſtruction de leurs forteresſes. J'ai éxaminé très-ſouvent les reſtes d'un rempart que Guſtave fit élever autour d'une ancienne ville près de Berlin. Les flancs en ſont fort longs, & ne ſont pas perpendiculaires à la courtine, mais font avec elle un angle obtus; & pour mieux défendre les faces, il y a de longs ſeconds flancs dans la courtine. Cette maniére eſt exactement la même qu'on trouve dans le plan de la forteresſe de Dunebourg (*e*), où en voulant prolonger la défenſe des flancs on a trop écourté les faces & trop reſſerré la gorge des baſtions. Le foſſé devant les faces du rempart en devoit être mal défendu; car ces ſeconds flancs rendoient l'angle du baſtion trop aigu; & par-là le foſſé qui étoit parallele à la ligne de défenſe devoit être coupé par une troiſiéme ligne parallele à la courtine.

(*e*) Voyez l'hiſt. de Charles-Guſtave par Puffendorf.

La plûpart des villes d'Allemagne au tems de la venue des Suédois étoient entourées d'un gros mur garni de tours qui avançoient & débordoient la muraille. Cette maniére n'avoit pas été imaginée pour réſiſter au feu de la groſſe artillerie. Alors tout ce qu'on ſavoit faire de mieux, c'étoit d'élever à la hâte des enveloppes de terre pour fortifier ces vieux

murs. On uſoit de cette précaution ſurtout aux portes des villes, parce que dans cette ancienne maniére c'étoit l'endroit où l'ennemi pouſſoit ſon attaque avec le plus de ſuccès (*a*).

(*a*) Voy. la priſe de Francfort *Remarque Militaire* G.

Attaque & défenſe des places.

§. XXIX. *De l'attaque & de la défenſe des places.*

La maniére d'attaquer répondoit à celle de fortifier. On trouvoit ordinairement autour de ces places qu'on ne peut pas appeller fortes des reſtes de fauxbourgs, à la faveur deſquels on approchoit les batteries le plus près qu'on pouvoit de la muraille qu'on battoit en brêche. On perçoit l'enveloppe de terre ou on l'emportoit de force, & la brêche étoit bientôt faite, ſoit par les batteries, ſoit par l'effet d'une mine. Quelquefois auſſi on ſe contentoit d'attacher le petard à la porte de ces vieilles bicoques, on la faiſoit ſauter, & ſes défenſeurs ſe rendoient à diſcrétion. Dans le paſſage du foſſé on n'uſoit point des précautions qui ſont devenues indiſpenſables dans l'attaque des places modernes: on paſſoit ce foſſé ſur des radeaux ou à gué quand il n'étoit pas profond. On trouvera raſſemblé dans les *Remarques Militaires* ce que j'ai trouvé de plus curieux ſur le maniére d'attaquer & de défendre ces anciennes places.

L'auteur italien ne m'a pas donné occaſion de déploier dans un ſiége en forme les grandes connoiſſances que Guſtave avoit acquiſes dans cette partie de la Science militaire. Pour les mettre dans tout leur jour je remonte au tems où ce monarque faiſoit la guerre en Livonie, & je vais le repréſenter faiſant le ſiége de Riga en 1621. Ce ſiége eſt tout à la fois l'éxemple d'une ſavante attaque & d'une défenſe très-belle pour ce tems-là.

On ſait que Riga capitale de la Livonie n'eſt pas éloignée de l'embouchure de la Duna & qu'elle eſt ſituée à l'orient de ce fleuve. Ce que j'obſerve pour relever une faute qui eſt échappée à l'auteur de la nouvelle hiſtoire de Guſtave-Adolphe. Dans la deſcription qu'il donne du camp du roi, il dit que ce monarque avoit le fleuve à l'orient (*b*).

(*b*) M. de M. T. I. p. 231.

Il

Il devoit dire qu'il aſſit ſon camp à l'orient de ce fleuve ou qu'il avoit ce fleuve à l'occident. De ce côté la place étoit entourée d'un bon rempart, il y avoit de bonnes demi-lunes devant les courtines, & les dehors étoient bordés d'un foſſé plein d'eau. De l'autre côté de la Duna, à l'occident de la ville, étoit un fort gardé par un détachement de la garniſon. Le roi fit tracer une circonvallation autour de la place & mit ſon armée en quatre corps. Il n'oublia pas de faire élever de fortes batteries des deux côtés de la ville ſur les rives de la Duna, & qui en raſant le fleuve coupoient toute communication des aſſiégés avec la garniſon du fort. Sigiſmond roi de Pologne envoya Chriſtophe Radzivil au ſecours de Riga avec quatre-mille chevaux & dix-mille fantaſſins (*a*), ou mille ſelon le docteur *Hart* (*b*): ce qui eſt plus vrai-ſemblable, parce que les Polonois avoient beaucoup plus de cavallerie que d'infanterie, & que la république alors en guerre avec le Turc, ne pouvoit détacher que peu de troupes contre les Suédois. Le général polonois n'oſant pas attaquer les lignes du roi, paſſa la Duna & ſe mit ſous le canon du fort. Les aſſiégés tentérent à différentes repriſes de paſſer le fleuve pour faire entrer ce renfort. Mais les deux batteries que j'ai dit que le roi fit élever au bord du fleuve les en empêcha. Ce n'eſt pas qu'avec du gros canon le débarquement du ſecours n'eût été poſſible, mais Radzivil n'en avoit point. Le fort eût favoriſé le paſſage, & quoique le fleuve ſoit fort large à cet endroit-là, le gros canon auroit porté au-delà. Car on lit que les Suédois envoyérent de leurs boulets dans le camp des Polonois (*c*). Enfin les Polonois ſe retirérent & Guſtave s'empara du fort. Les tranchées furent pouſſées juſqu'au pied du glacis. Les aſſiégés occupoient une lunette que M. de M. appelle improprement *une demi-lune de ſable* (*d*). Il ne faut pas s'y tromper, ce n'étoit qu'une lunette conſtruite pour la défenſe du chemin couvert, qu'il faut bien diſtinguer de la demi-lune de ſable où les Suédois furent repouſſés. Au reſte les aſſiégés ne prétendoient pas défendre cette lunette, ils ne cherchoient qu'à enfiler la ſape des Suédois de ce côté-là; leur

(*a*) M. de M. T. I. p. 236.

(*b*) Hart T. I. p. 83.

(*c*) *Id.*

(*d*) M. de M. T. I. p. 238.

retraite en abandonnant cette lunette fut une ruſe de guerre. Car les troupes du roi ne s'y furent pas plutôt logées qu'une mine ſauta qui leur tua une centaine d'hommes. Mais cette perte ne les découragea pas. Ils ſe jettérent dans l'entonnoir de la mine qui leur ſervit de logement, & le roi ſe trouvant maître du chemin couvert par le moyen de cette lunette, il fit ſur le champ travailler au paſſage du foſſé. Pour cet effet il fit conſtruire un pont ſur des tonneaux qu'on arrêtoit à des pieux par des cables, depuis la contreſcarpe juſqu'aux débris de la brêche. Au-deſſus il y avoit une eſpéce de couvert formé d'un blindage de planches & de faſcines pour garantir les troupes des coups de mouſquets tirés d'enhaut. Mais comme les volontaires commandés pour l'aſſaut défiloient ſur ce pont avec trop d'empreſſement, il rompit ſous leurs pieds, & ce qui ſe ſoutenoit encore fut auſſitôt détruit par les batteries des flancs qui n'étoient pas démontées encore. Le roi voyant cela fit élargir la brêche à coups de canon; les débris tombérent dans le foſſé, qui en fut comblé en partie. Guſtave y fit jetter le plus de terre & de faſcines qu'on put, & cela devint le fondement d'une gallerie plus ſolide. En même tems le roi fit attaquer la demi-lune de ſable qui étoit devant une des courtines, mais ſes ſoldats furent repouſſés comme j'ai dit. Cet échec ne faiſoit rien au travail de la gallerie qui étoit protégé par le feu de la groſſe artillerie. Les Dalécarliens accoûtumés à travailler dans les mines aggrandirent la brêche, creuſérent des mines ſous les baſtions & cherchérent à éventer celles des aſſiégés. Dès que la gallerie & les mines furent achevées, les troupes conduites à la tête de la tranchée furent commandées pour l'aſſaut. Il devoit ſe donner d'abord après que les mines auroient fait leur effet. Mais le roi qui aimoit beaucoup mieux ſe conſerver cette place dans ſon entier que de n'avoir que des ruïnes à réparer à grands frais, fit pour la derniére fois ſommer la garniſon qui ſe rendit enfin après un mois de la plus belle défenſe (*a*).

Si l'on veut ſe donner la peine de comparer ce ſiége avec ce que j'ai dit dans *les Remarques* ſur l'attaque & la défenſe de Magdebourg (*b*),

(*a*) M. de M. T. I. p. 242.

(*b*) *Remarques Militaires* F & K.

on ſera ſans doute étonné que la ville de Riga ayant été aſſiégée & priſe pluſieurs années auparavant, ceux qui ont attaqué & défendu Magdebourg n'ayent employé aucune des excellentes maximes pratiquées dans un ſiége, où Guſtave-Adolphe déploya la force de ſon génie ſoutenu du plus grand courage.

Il étoit naturel que des généraux chargés de prendre ou de défendre des villes, au ſortir d'une ſi bonne école, miſſent en uſage les maximes du grand homme qui étoit à la fois leur guide & leur roi. C'eſt ainſi qu'on voit le maréchal Horn conduire le ſiége de Benfeld en digne éléve de Guſtave-Adolphe. La place étoit bien fortifiée, & défendue par un commandant homme de tête. Cet officier ſe nommoit *Bulach* qu'il ne faut pas confondre avec un colonel du même nom qui ſervoit dans l'armée du roi de Suéde à la bataille de Lutzen.

On trouve un journal du ſiége de Benfeld dans *le Théatre de l'Europe* (*a*). C'eſt un morceau très-intéreſſant. J'en tirerai ce qui entre dans le plan que je me ſuis propoſé en compoſant ce Tableau militaire, qui a été de marquer le point où l'on étoit parvenu des deux côtés; laiſſant juger au lecteur de quel côté eſt la ſupériorité. La défenſe de Benfeld fait beaucoup d'honneur à ſon brave commandant. *Bulach* n'avoit que trois compagnies d'infanterie faiſant huit-cent hommes & deux eſcadrons montant à cent-quarante chevaux. Je ſuis étonné que les hiſtoriens parlent ſi peu de ce ſiége. Sans doute que faute d'entendre cette partie ils n'ont pas vû ce qu'il y avoit dans cet événement de remarquable & de rare tant pour l'attaque que pour la défenſe. La conduite du commandant eſt une ſuite d'inſtructions, & je n'héſite pas à mettre cet homme infatigable à côté des meilleurs ingénieurs dont il eſt parlé dans l'hiſtoire de ce ſiécle. Benfeld eſt un ancien pentagone conſtruit à l'italienne. Ses remparts étoient revêtus, & il y avoit un cavalier élevé dans la gorge du baſtion attaqué. Au levant de la ville étoit une chauſſée & ſur cette chauſſée un fort à quatre baſtions qu'on appelloit le *Zoll-Schantz*. Il y avoit derriére la chauſſée une double te-

(*a*) Th. Eur. T. II. p. 757. à 760.

naille placée au pied du corps de la place, & au couchant de Benfeld on avoit mis un ravelin devant la courtine. Dès que le brave *Bulach* se vit assiégé en forme, il chicanna l'ennemi par de nouvelles défenses qu'il ajoûta aux anciennes. C'est ainsi qu'il fit palissader son fossé quoiqu'il fût plein d'eau; précaution qui lui fait honneur: elle prouve qu'il connoissoit le mal qu'on pouvoit lui faire, & prévoyoit que Horn ne négligeroit rien pour faire mettre le fossé à sec, comme en effet cela arriva. Il faut croire que les palissades étoient attachées le long d'une poutre dont les deux extrémités à mortaise se trouvoient agencées sur des pilotis à tenon. Le commandant fit différentes sorties; il fit élever une redoute de l'autre côté de l'Ill qui passe près de Benfeld, afin de retarder les travaux des assiégeans. Cette redoute, la rivière & un bois voisin lui servirent à faire entrer dans sa place un renfort de deux compagnies d'infanterie. Le gouverneur de Brisac envoya des détachemens pour porter l'allarme dans le camp de l'assiégeant, & pour attirer son attention du côté de la circonvallation. Le commandant de Benfeld profita de ce moment pour tomber sur les travaux des Suédois & les combla.

Les Suédois couronnérent le glacis, & furent au chemin couvert par la sape. On ne voit pas que *Bulach* ait disputé le chemin couvert aux assiégeans. Mais cette faute étoit celle du siécle plustôt que celle du commandant, comme je l'ai dit dans la *Remarque Militaire* K. C'est en quoi nous sommes plus avancés qu'on ne l'étoit alors. Mais le commandant mit tous ses soins à empêcher le passage du fossé, autant que le permettoit la construction du corps de la place. Il fit percer le second flanc de la courtine & y plaça une batterie rasante pour détruire la gallerie de l'ennemi dont il ruïna une partie. Il fit plusieurs de ces batteries & tenta différentes choses jusqu'à ce que la supériorité du feu des Suédois fit enfin taire le sien. Car il ne pouvoit placer à la fois que deux piéces de canon dans ce second flanc à cause que les embrasures en étoient trop obliques. Au lieu que les Suédois avoient toute la com-

ce cavalier. Mais cet éxamen ſeroit déplacé dans un Tableau militaire, où je ne dois pas donner des leçons à l'homme du métier, mais ſimplement lui montrer le point où l'on étoit parvenu dans la défenſe des places au tems de Guſtave-Adolphe.

Il reſte à ſe former une idée de l'attaque en jettant un coup d'œuil rapide ſur les moyens d'attaque que le général ſuédois mit en uſage. A chaque pas que fait Horn, on voit l'éleve profiter des maximes de ſon maître, qui ſont les mêmes que celles que je viens de faire obſerver dans la deſcription du ſiége de Riga. Les deux ſiéges ont même des circonſtances qui ſe reſſemblent. Horn devoit non ſeulement ſe précautionner contre les ſorties des aſſiégés, mais il avoit à repouſſer les attaques des détachements de la garniſon de Briſac, & dut faire face au ſecours qui vint de Seleſtadt. Il commença donc par ſe couvrir d'une bonne circonvallation. Après quoi il diſtribua ſa petite armée dans trois quartiers qu'il fit bien retrancher & qui communiquoient entre eux à la faveur de la circonvallation, comme c'étoit l'uſage alors (*a*). Sa gallerie pour le paſſage du foſſé étoit faite poſitivement ſur le modele de celle que Guſtave-Adolphe fit conſtruire devant Riga. Il mit à la conſtruire depuis le 26. de ſeptembre juſqu'au 25. d'octobre. Il eſt vrai que la nature du terrein favoriſoit ſon travail. Car à une petite lieue de Benfeld du côté du midi il put détourner le cours de la riviére qui fourniſſoit d'eau les foſſés de la place. Il barra ſon ancien lit par une bonne chauſſée; ce qui fit que l'eau ſe trouvant arrêtée déborda de l'autre côté & inonda le terrein par où j'ai dit qu'un renfort de deux compagnies étoit entré dans la place précédemment. Cette inondation tenoit en même tems lieu de ligne à ce côté du camp des aſſiégeans. Quoique les aſſiégés euſſent découvert le mineur, cela n'empêcha pas les Suédois de continuer leurs travaux. Ils ſont même les premiers à boucher une partie de leur ancienne gallerie & pouſſent à droite & à gauche deux rameaux, auſquels ils travailloient encore le 29. d'octobre à midi, lorſque le commandant demanda à capituler. La ſaigné

(*a*) *Remarque Militaire* Mm.

deux généraux que Ferdinand lui opposa; mais ce seroit oublier un des beaux traits de l'histoire militaire de Gustave, si je ne disois pas que la discipline qu'il établit dans ses armées fut la premiére cause de ses plus grands succès. La plus sévére subordination animoit ce grand corps, & Gustave en dirigeoit tous les mouvemens au but qu'il se proposoit, n'ayant jamais à craindre de se voir arrêté par le brigandage du soldat ou l'inconduite des chefs. Ce grand corps ne savoit qu'obéir, & marchoit avec confiance partout où son roi le conduisoit. Le plus grand avantage pour les Suédois fut sans doute de combattre sous les yeux d'un maître chez qui les récompenses comme les châtimens étoient toûjours en proportion du mérite, & qui avoit pour principe d'aller au-devant de la mort, pensant qu'elle n'est dangereuse que pour ceux qui la craignent (*a*). Pouvoit-on ne pas braver les dangers quand on voyoit un grand roi, prodigue de sa vie, donner aux siens l'éxemple de la valeur & de l'intrépidité? Dans une armée où l'on sert sous les yeux du Maître, chacun cherche à surpasser son compagnon d'arme en courage, en obéissance; & une telle armée est l'école militaire de l'Europe.

(*a*) Gualdo p. 230.



RE-

REMARQUES MILITAIRES
SUR
LES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENS
DES DERNIÉRES CAMPAGNES
DE
GUSTAVE-ADOLPHE
EN ALLEMAGNE.
PAR UN OFFICIER PRUSSIEN.

Traduit de l'Allemand.



REMARQUES MILITAIRES.

Page 31. (A). *Prise de Greiffenhagen.*

LA defcription que le comte GUALDO fait du fiége de cette ville eft celle dont les détails font le plus d'honneur aux Suédois & aux Impériaux; c'eft auffi la plus inftructive pour un militaire. Mais voici quelques circonftances qui manquent au récit de l'auteur italien, & qui répandront plus de jour fur l'hiftoire de ce fiége.

Les Impériaux avoient conftruit un pont fur l'Oder pour conferver la communication avec le gros de l'armée qui étoit à Gartz de l'autre côté du fleuve. Ils l'avoient défendu par une tête de pont du côté de Gartz & y avoient mis du canon. Le roi fit remonter l'Oder à douze batteaux plats dans lefquels il avoit fait embarquer fon artillerie.

Greiffenhagen étoit fortifiée à l'ancienne; c'eft à dire, qu'elle n'avoit pour toute défenfe qu'un fimple mur flanqué de tours & un foffé peu profond. Les Impériaux pour renforcer ce mur avoient conftruit quelques rédans, qui étoient le retranchement le plus en ufage alors.

Les Suédois firent leur premiére attaque au *Zoll-Haufs* (la douane) où les Impériaux avoient élevé un retranchement qui devoit leur fervir de pofte d'avertiffement, mais qu'ils abandonnérent à l'approche de l'ennemi. Le parapet dont parle GUALDO ruïné par le feu de 26 piéces de canon ne pouvoit être mieux réparé qu'il le fut par les foins du commandant: des poutres mifes en travers bouchoient les vui-

des que le canon avoit faits dans les palissades. Ces poutres servoient en même tems de revêtement au parapet, & les sacs à terre dont elles étoient chargées bouchoient les brêches. L'épaulement élevé à la hâte derriére la muraille fait également honneur au courage & à l'intelligence de Don Fernand de Capoue. C'est un modéle à suivre dans la défense des places fortifiées à l'ancienne, comme sont encore la plûpart des petites villes d'Allemagne. Même dans sa retraite il n'a rien omis de ce qui est du devoir d'un bon commandant. Les circonstances de cette retraite, telles que GUALDO les rapporte, sont bonnes à suivre en pareil cas. Cette belle retraite se fit sur le pont dont nous avons parlé. Les Impériaux à la faveur de la nuit dérobérent leur retraite que couvroient les canons de la tête du pont. Le brave Don Fernand de Capoue menoit l'arriére-garde, & ce fut là qu'il reçut les deux coups dont il mourut dans Stettin, avec la gloire d'avoir tenu dans une mauvaise place ayant 2600 hommes de garnison ou 3000 tout au plus, contre le grand Gustave, qui à la tête de douze-mille fantassins & de 6000 chevaux fut obligé d'ouvrir la tranchée & d'employer quatre-vingt piéces de canon pour emporter cette bicoque. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 261.

Page 42. (B). *Reddition de Demmin.*

Ou l'historien militaire ne doit pas écrire ou il doit rapporter avec la même impartialité les fautes comme les belles actions. GUALDO n'est pas assez instructif dans ce qu'il dit de la reddition de Demmin & reste fort au-dessous de ce qu'il est ailleurs. Il s'écarte même des régles du métier, en cherchant à pallier l'inconduite du gouverneur de Demmin. Son devoir étoit non comme avocat du duc de Savelli mais comme historien d'exposer fidélement les causes de la perte de Demmin. C'eût été honorer le vrai mérite, parce que l'ignorance ou le peu de fermeté de Savelli mise en paralléle avec la bravoure & l'intelligence de Don Fernand de Capoue qui avoit si bien défendu Greif-

fenhagen, auroit fait trouver ce dernier encore plus digne d'éloge. M. de M. (auteur d'une hiſtoire de Guſtave-Adolphe) a puiſé dans de meilleures ſources. Aucun hiſtorien n'a mieux relevé les fautes du duc de Savelli (*a*). Son récit va me fournir des matériaux pour le Tableau militaire du ſiége & de la priſe de Demmin.

(a) M. de M. T. III. p. 12-15.

Cette ville de la Poméranie-Brandebourgeoiſe aux frontiéres du Mecklenbourg ſur la Péene, eſt baignée au midi par la Tollenſée qui tombe dans la Péene, & au couchant par la Triebel; en ſorte qu'elle eſt entourée d'eau. La Tollenſée l'arroſe au midi, la Triebel au couchant, & la Péene au nord qui forme un coude à cet endroit-là. Les deux rives de cette riviére ſont outre cela bordées de marais qui ont dans quelques endroits plus de mille pas de largeur, & il y a une chauſſée qui régne depuis la ville juſqu'à une Ferme appellée le *Meyen-krebs*. Dans ces marais ſur le chemin de Stralſund les Impériaux avoient une redoute quarrée, dans laquelle étoit une tour à l'épreuve du canon, & pour venir de la ville à ce fort, on étoit obligé de paſſer deux ponts. De plus il étoit protégé par le canon de la place, & huit compagnies du régiment de Holck le gardoient. Au couchant ſur la route du Holſtein la hauteur entre la Triebel & la Péene pouvant nuire à la place étoit défendue par une grande demi-lune. Au midi à peu près à mille pas de la ville eſt une hauteur dite le *Nonnenberg* qui commande de petites collines, leſquelles aboutiſſent au chemin qui méne à Neu-Brandebourg. A l'orient du Nonnenberg il y a un ruiſſeau qui fait aller des moulins & qui ſe perd dans la Tollenſée. Ses bords ſont marécageux. On ne le peut paſſer que ſur des ponts & chauſſées, tant en remontant du côté des moulins à papier & *Buſchmuhle* qu'en deſcendant du côté de la ville & des moulins à farine. Au-delà eſt un vieux château appellé *Schweineburg*. Du côté d'Anclam au levant entre la Tollenſée & la Péene il y a des hauteurs, & celles où ſe trouvent des moulins ſont entourées par deux ruiſſeaux qui joignent la Péene à la Tollenſée. Voilà pour les environs. Quant à la place elle avoit une

fort ne devoit pas entrainer celle de la place, & il ne faut qu'être médiocrement instruit pour voir par la situation de ce fort, que le commandant de Demmin n'avoit nulle envie de se défendre. GUALDO qui cherche à excuser le duc de Savelli charge mal à propos le comte de Tilli, l'accusant d'avoir voulu perdre cet officier *parce qu'il ne l'aimoit pas.* Eût-il été son ami, le général ne pouvoit lui pardonner la perte de Demmin, ou la honte de cette mauvaise défense seroit retombée sur lui. La punition ne fut pas même proportionnée à la faute: le duc en fut quitte pour renoncer à un métier qu'il faisoit mal. GUALDO dit même qu'il fut employé depuis dans des négociations importantes.

Il paroît que les trois batteries dont l'historien parle sont les trois attaques que *M. de M.* a si bien décrites. Il paroît aussi que Gustave n'a point attaqué Demmin du côté d'Anclam ni de Loïtz, quoique ce monarque fut venu par-là, & que les cartes modernes représentent cet endroit comme beaucoup plus commode pour y élever des batteries. Une par exemple qui eût été placée sur la hauteur où sont les moulins à vent auroit fait plus d'effet que celle du *Nonnenberg*, & une autre sur la Tollensée eût fait avec la premiére un feu croisé. C'est même un endroit moins marécageux que le reste.

Page 42. (C). *Neu-Brandebourg qu'il reprit, &c.*

Il seroit à souhaiter qu'on eût des détails de la défense de cette petite ville où le colonel de Knyphausen commandoit avec 2000 hommes tant de son régiment que de Maccaï, écossais. *Puffendorf* l. 3. §. 8. *Soldat Suédois* pag. 26.

Neu-Brandebourg est dans le duché de Mecklenbourg-Strélitz sur le lac de Toll dit la *Tollensée*, où la riviére de ce nom prend sa source. Du côté de Strélitz d'où venoit Tilli il y a un petit ruisseau qui descend de Stargard & tombe ici dans le lac de Toll. Les bords de ce ruisseau ne sont point marécageux, mais ils sont escarpés. La ville a une plaine à l'orient & de grands marais au couchant entrecoupés de ruisseaux, qu'il

qu'il faut paſſer ſur une chauſſée d'un quart de mille. A un quart de mille au nord eſt un bras de la Tollenſée dont le bord du côté de la ville eſt marécageux, l'autre eſt eſcarpé & boiſé. C'eſt dans ce poſte que le colonel ſuédois avec ſes 2000 hommes attendit Tilli qui avoit toute ſon armée avec lui. L'hiſtorien auroit dû obſerver que le roi avoit envoyé ordre à ce brave officier de ſe retirer & de ſauver la garniſon, mais que l'ordre fut intercepté. Knyphauſen étoit ſans canon, & Tilli en trainoit vingt cinq avec lui. Malgré des forces ſi peu proportionnées, il attendit l'aſſaut. Il n'y eut que 60 hommes & le commandant d'épargnés, le reſte fut paſſé au fil de l'épée. Si le colonel ſuédois eût ſçu la volonté de ſon maître il nous auroit donné ſans doute un nouvel éxemple d'une retraite ingénieuſe, en ſauvant ſa garniſon, quoique la place fût inveſtie.

Ces ſortes d'entrepriſes ſont toûjours difficiles à éxécuter, mais le courage aidé du génie triomphe des plus grands obſtacles. Eupolpidas n'avoit pas deux-mille hommes lorſqu'il fit retraite avec ſes gens à la face de l'ennemi (*a*). Notre ſiécle compte au rang de ces belles retraites celle de Thungen en 1705, où Péri, maréchal de camp, eut la gloire de ſauver ſa garniſon à la vuë des Impériaux (*b*). Je ne parle pas de la célébre retraite du maréchal de Bellisle. Une armée dans une place n'eſt point une garniſon, & elle a des reſſources pour en ſortir qu'un commandant n'a pas.

(*a*) Thucidide l. 3.

(*b*) Polybe de Folard l. 1. c. 3. §. 5.

Page 43. (D). *Priſe de Feldberg.*

C'eſt actuellement un bailliage du même duché à deux milles & demi de Neu-Strelitz aux frontiéres de l'Uckermarck, ayant à l'orient le lac qu'on nomme *Drætſche*, & un grand bois au couchant. Il y avoit dans ce bourg 150 Suédois, qui crurent devoir attendre que Tilli vînt les forcer. Il ne faut imiter un tel éxemple de bravoure que lorſqu'il en peut réſulter un avantage pour la cauſe qu'on ſert, & ne jamais ſacrifier une garniſon quelque petite qu'elle ſoit pour faire mon-

tre de valeur. Cette résistance des Suédois ne fut qu'une témérité malheureuse. Une retraite dérobée n'auroit pas déshonoré le commandant, elle eût été plus profitable pour le roi. L'assiette du lieu favorisoit ce projet. Le détachement pouvoit gagner la Poméranie à la faveur des bois qui auroient caché sa marche de jour, le lac même auroit aidé à la retraite. On ne sauroit trop recommander à l'officier qui aime son métier de se ménager de bonne heure les moyens de faire pareille retraite. Mais pour cet effet il doit étudier son terrein afin d'en tirer au besoin tout le parti possible; il doit s'attacher des gens qui connoissent les entours de la place, & s'assurer de leur fidélité; ces gens-là le serviront bien dans l'éxécution de son projet.

Page 43. (E). *Reddition de Colberg.*

Cette place est devenue célébre dans l'histoire par la bonne conduite de ses commandans, & n'a manqué jusqu'ici que par le défaut de vivres. C'est la raison pourquoi les Suédois s'en emparérent alors & pourquoi les Russes s'en sont rendus maîtres vers la fin de l'année 1761. Gustave, juste estimateur du mérite, accorda au commandant les honneurs de la guerre, & le loüa beaucoup de ce qu'il avoit soutenu un blocus de cinq mois. Son vrai nom méritoit d'être conservé: *Puffendorf* le nomme *François de Meurs*, & *M. de M.* l'appelle *Julian*. Je vai pour un moment perdre de vue l'historien de Gustave-Adolphe. Qu'on me pardonne cette digression, je la dois à la mémoire du commandant qui a défendu Colberg de nos jours, du brave colonel de HEYDEN. Dans le paralléle que je vai faire de la conduite de ces deux commandans la supériorité est toute du côté du Prussien: supériorité de travaux, de ressources & de gloire. L'Autrichien a essuyé un blocus; le Prussien a résisté à un siége, à un bombardement & à un blocus. Toute une armée a tiré ses subsistances des magasins du commandant Prussien; l'Autrichien n'a nourri que sa gar-

nison. Le colonel de Heyden n'avoit qu'un bataillon qui n'étoit pas tout à fait de six-cent hommes, & avec cette poignée de monde il sçut arrêter en 1759. le général de Palmbach qui avoit déja poussé ses tranchées jusqu'au glacis; François de Meurs avec quinze-cent fantassins & six escadrons qui devoient l'incommoder beaucoup, n'eut que les suites d'un blocus à craindre. Ses inquiétudes ne durérent que cinq mois; celles du Prussien ont duré quatre années, dans lesquelles il fut à différentes reprises bombardé, assiégé, bloqué enfin. Le commandant Prussien devoit tout à la fois donner ses soins à la défense des ouvrages & veiller à la conservation de la ville, parce que l'un & l'autre étoient à son maître; l'Autrichien n'avoit à penser qu'aux ouvrages. Les Impériaux tentérent de le dégager avec un corps de deux-mille-cinq-cent fantassins & de vingt-trois escadrons, mais ils furent repoussés par le maréchal Horn; les Prussiens sous les ordres des généraux Werner & Tadden furent plus heureux, car avec une fois moins de monde ils firent retirer les Russes. Enfin l'un & l'autre commandant qui n'avoient pû être pris de force se rendirent faute de vivres, & tous deux ont joui de la reconnoissance publique & de l'estime de leurs ennemis.

Page 44. (F). *A une lieue de la place &c.*

Il faut savoir que les Magdebourgeois avoient construit plus de vingt tant forts que redoutes aux environs de leur ville; mais on ne parle que des suivantes. La redoute la plus éloignée étoit à un mille de la ville à l'extrémité d'un bois dit le *Creutzholtz*, au bord de l'Elbe du côté de Brandebourg, à l'endroit qu'on appelle *Creutzhorst*.

Sur la même rive à l'extrémité du bois mais du côté de la ville près du village de Prester étoit la seconde redoute à un demi-mille en deçà de la premiére, & soutenue par le *Zoll-Schantz*. Ce fort pouvoit passer pour un des meilleurs ouvrages du dehors. Il étoit dans une isle que forme un bras de l'Elbe, & devant le fort il y avoit en-

core la tour nommée le *Cracau* placée à l'entrée de la chauſſée qui méne de Magdebourg à Clauſs.

De l'autre côté de l'Elbe près du village de Buko à un quart de mille de la ville étoit le fort de *Buko*, & non loin de-là en ſe rapprochant de la place on en trouvoit un autre près de *Rothenhorn*.

Le comte GUALDO fait un crime au commandant du Creutzhorſt de s'être rendu, & dit que cet officier manquoit de capacité. *Le Soldat Suédois* le taxe même de lâcheté. Je crois devoir éxaminer le fait, parce qu'il renferme une maxime peu uſitée dans la défenſe des places, & qui cependant contribue beaucoup à leur ſureté; il s'agit de la conſtruction & de la défenſe des redoutes avancées.

Celles près de Magdebourg ſervoient tout à la fois à la défenſe de la ville & au ſoutien de la garniſon. Nous trouvons dès le commencement du ſiége un éxemple remarquable de l'avantage que les aſſiégés retirérent d'une redoute avancée; & cet éxemple mérite d'être rapporté, il fait honneur à la conduite des Magdebourgeois. Ils manquoient de différentes choſes, & de bois ſurtout. La garniſon pour s'en procurer fit une ſortie générale peu avant que Tilli marchât dans le Mecklenbourg pour y attirer Guſtave à un combat déſavantageux que le Suédois n'accepta pas. Les Magdebourgeois firent cette ſortie au couchant de l'Elbe, & s'avancérent à deux milles de la ville juſqu'au village de Schœnebeck qui confine à la comté de Barby. Dans cet endroit il y a un bac pour paſſer à Gommern qui eſt de l'autre côté de l'Elbe. C'eſt là qu'à la faveur de leur ſortie ils tracérent un fort qu'ils élevérent à la hâte, revêtiſſant les parapets de faſcinage: ils y laiſſérent une petite garniſon avec quatre piéces de canon. Tilli qui ſentoit l'importance de ce poſte, détacha à ſon retour ſix-cent fantaſſins & quelque cavallerie pour s'en emparer. Mais la petite garniſon tint bon, le ſecours arriva, & les Impériaux ſe retirérent. Ainſi les Magdebourgeois continuérent de profiter de la ſituation avantageuſe de ce nouveau poſte, & tiroient par-là de Barby & de Gommern

que si on avoit pû retirer la garnison du *Creutzhorst*, on ne l'auroit pas laissé prendre.

J'ai dit que les redoutes qu'on place en avant pour la défense des villes de guerre doivent avoir communication entre elles, & se soûtenir. Si par exemple on eût construit une redoute au bord du lac qui entoure *Bechau*, il auroit fallu que les Impériaux s'emparassent de cette redoute avant de pouvoir attaquer celle du *Creutzhorst*. Un abattis eût servi de communication entre ces redoutes, & pouvoit en même tems couvrir la retraite des deux garnisons. Il falloit que sa droite fût appuyée à l'Elbe & allignée au moulin à vent qui étoit sur la hauteur de *Buko*. Il y auroit eû là une bonne batterie pour couvrir cette droite. La garnison des redoutes forcée à faire retraite l'eût faite à la faveur de cet abattis, derriére lequel elle auroit pû se former, tenir ferme & se sauver enfin, en mettant le feu à l'abattis. On auroit pû de cette maniére soûtenir les redoutes jusqu'à la tour de *Cracau*, & faire la même chose pour *Buko* de l'autre côté de l'Elbe. Cette précaution eût mis les Magdebourgeois en état de chicaner l'ennemi, & ils n'auroient ni perdu tant de monde, ni abandonné leurs forts sans résistance. Mais il faut que l'application qu'on fera de cette maxime soit jointe aux avantages du terrein pour en tirer le plus grand parti.

Les anciens connoissoient parfaitement l'utilité des communications. Nous voyons les Athéniens dans la guerre du Peloponnése faire soûtenir le poste du port de Nisée par la garnison de Mégare, & assurer la communication du port avec la ville par un bon mur, afin que Nisée ne fût pas coupée de Mégare (*a*). La guerre des montagnes est la meilleure école pour apprendre à placer ces forts, qui en se prêtant une défense mutuelle empêchent qu'ils ne soient aisément coupés. On pourroit citer comme modéles en ce genre Fenestrelle & Brunette dans les montagnes de la Savoye, & les retranchemens construits & défendus par les Autrichiens dans la derniére guerre d'Italie. Un modéle de ces redoutes dans un terrein coupé sont les forts devant Berg-

(*a*) Thucidide l. 1.

berg ſur la Warthe. Il a trois fauxbourgs. Celui de *Dam* ſur la rive orientale de l'Oder entre les deux chauſſées dont nous venons de parler, & deux autres qui tiennent à la ville au couchant du fleuve, le fauxbourg de *Lébus* au nord de la ville entre l'Oder & des côteaux plantés de vignes, & au midi le fauxbourg de *Guben* qui conduit à la chartreuſe. Au couchant de la ville il y a quelques maiſons iſolées & des vignobles. Près de la porte de Guben eſt un cémetiére, & preſque vis-à-vis en eſt un autre non loin d'une briqueterie ſur le chemin de Roſengarten. Les vignobles qui bordent la ville au couchant la dominent, auſſi les Impériaux avoient placé des retranchemens ſur ces hauteurs. Tout ce qu'on ſçait de l'ancienne fortification de Francfort, c'eſt qu'il y avoit une tenaille devant chaque porte, & que la place étoit entourée d'un large foſſé plein d'eau, & d'un rempart qui à ce qu'il paroit n'avoit point de baſtions; & ce rempart étoit ſéparé de la muraille par un autre foſſé. Il paroit auſſi par le récit de *Gualdo* qu'il y avoit un terre-plein adoſſé à cette muraille bâtie à l'ancienne & flanquée de tours. Les Impériaux avoient dans cette place 6000, d'autres diſent 8000 hommes. Schaumbourg & Tieffenbach deux généraux de l'empereur s'y étoient enfermés pour la défendre. Le roi de Suéde avoit 10000 fantaſſins & 100 eſcadrons avec 200 piéces de canon *tant gros que petits*, dit le *Soldat Suédois* pag. 30. Il fit attaquer par trois endroits. Les hiſtoriens ne nous apprennent pas ce que les Impériaux firent des redoutes qu'ils avoient dans les vignes, ils ne parlent que des ouvrages devant les portes, & qui furent mal défendus. On ne conçoit pas que des généraux s'enferment dans une mauvaiſe place qui pouvoit à peine leur ſervir de dernier retranchement pour paſſer l'Oder en cas de défaite, & que 8000 hommes de vieilles troupes ſe laiſſent aſſiéger par 10000. Ils devoient garnir les hauteurs autour de la ville de redoutes à angles ſaillans & rentrans dans une périphérie de cinq-mille pas, & ils n'auroient pas été dans le cas de les abandonner à l'approche des Suédois. Ils auroient dû conſtruire des

retran-

viennent du ſervice rendu. Mais l'auteur du *Théatre de l'Europe* & d'autres diſent que cet officier qui ſe nommoit *André Aner* natif de Pégau conçut le deſſein d'eſcalader le mur, & que de lui-même s'étant aſſocié quelques volontaires, gens de réſolution comme lui, il monta le premier avec une hardieſſe étonnante; que le roi qui ne penſoit pas à donner l'aſſaut ce ſoir-là, ne voulut cependant pas abandonner ces braves gens & fit apporter des échelles où les plus hardis montérent & furent ſe joindre aux premiers; que l'ennemi fit des efforts incroyables pour les repouſſer, & qu'on ſe battit des deux côtés en déſeſpérés, mais que les Suédois reſtérent maitres du rempart, pénétrérent dans la ville & coururent ouvrir la porte de Guben pour faire entrer l'armée (*a*). C'eſt peut-être de cette maniére que la ſeconde porte dont parle GUALDO fut priſe de revers, n'ayant pû être forcée de front. Mais que Francfort ait été pris par l'heureuſe témérité d'André Aner ou par une brêche faite au mur de la porte, ce fait eſt trop peu inſtructif pour s'y arrêter.

(*a*) Th. Eur. T. II. p. 349.

Page 48. (H). *Priſe de Landsberg.*

On remarque ſeulement que le roi de Suéde attaqua Landsberg du côté le plus fort; qu'il avoit une chauſſée & des marais à paſſer d'un demi-mille, & que ce fut un païſan qui lui fit voir l'endroit où il pouvoit approcher de la ville à une demi-portée de canon.

Page 48. (I). *Le roi entra dans Brandebourg &c.*

GUALDO ſe trompe aſſurément lorſqu'il fait marcher Guſtave de Francfort à Brandebourg, lui fait perdre douze jours devant cette place & faire une marche de vingt-quatre milles pour venir de Landsberg à Cœpenick. Guſtave connoiſſoit mieux le prix du tems, lui ſurtout qui vouloit ſecourir Magdebourg & qui n'avoit pas un moment à perdre. Si on en croit GUALDO, le roi pour aller à Brandebourg auroit dû jetter un pont ſur la Sprée non loin de Furſtenwalde, & paſſer près de Berlin & de Potsdam pour aller dans Brandebourg *faire l'entrée* dont

parle l'auteur italien. Voilà donc ſeize milles pour aller, & huit pour revenir à Cœpenick, où ſe fit l'entrevue du roi avec l'électeur. Il y a plus d'apparence que Guſtave après la priſe de Landsberg envoya un détachement pour ſommer le commandant de Brandebourg de rendre la place; ce qu'il faiſoit pour cauſer en même tems de l'inquiétude à Tilli qui preſſoit le ſiége de Magdebourg.

Page 55. (K). *Siége de Magdebourg.*

Ce ſiége eſt peu intéreſſant pour un homme du métier. L'attaque ni la défenſe n'ont rien d'inſtructif. Il eſt vrai que ſi l'on fait attention à la ſituation où ſe trouvoient l'adminiſtrateur & le baron de Falckenberg, on leur rendra la juſtice de croire qu'ils n'ont pas été les maîtres de faire tout ce qu'ils auroient voulu. La diviſion régnoit parmi les habitans, le magiſtrat & la bourgeoiſie avoient tout pouvoir; on prétend même qu'une partie du magiſtrat s'entendoit avec l'ennemi. Il n'y avoit que deux-mille ſoldats dans la place, le reſte de la garniſon étoit compoſé de bourgeois, qui n'étoient ni faits aux fatigues d'un ſiége ni accoûtumés à la ſubordination. Il n'étoit pas même permis à Falckenberg de les placer dans les endroits trop expoſés. Le gouverneur fit abandonner les fauxbourgs & retira ſa garniſon dans la ville. Cette conduite n'eſt pas répréhenſible vû la foibleſſe de la garniſon. Mais il paroit qu'on abandonna le chemin couvert: du moins aucun hiſtorien ne dit qu'on l'ait défendu. Ce ſeroit une grande faute qui auroit précipité la perte de la place; car Pappenheim eût été fort embarraſſé ſi on lui avoit diſputé le logement ſur la contreſcarpe. On fit des ſorties & on ruïna quelques ouvrages des aſſiégeans mais qui furent rétablis peu après. En général le défaut des ingénieurs du ſiécle paſſé, c'étoit de ne pas donner aſſez de ſoin à la défenſe des dehors. Je ne trouve dans ce ſiége aucun éxemple de coupure dans les baſtions, point de mines qui pouvoient arrêter l'ennemi, point de contre-approches, point de préparatifs pour empêcher la deſcente du foſſé. Il paroit que

toute la défenſe repoſoit ſur le corps de la place qui fut perdu dès qu'une trentaine de ſoldats eurent eſcaladé le rempart. Il n'y a rien dans les attaques des Impériaux qui ne ſoit très-ordinaire. Tout ce qu'on pourroit dire, c'eſt qu'ils ont attaqué la place par ſon côté foible qui étoit les deux baſtions du côté de l'Elbe mal défendus, & que le foſſé de la ville-neuve n'étoit pas auſſi profond que celui du *Sudenbourg*. Le comte de Pappenheim ouvrit la tranchée dans les fauxbourgs du Sudenbourg & de la ville-neuve, à la faveur de quelques maiſons qui étoient reſtées de l'embraſement des deux fauxbourgs. Il en retira cet avantage, qu'il put ouvrir ſes tranchées non loin du glacis, & il fut cependant 23 jours avant d'arriver au pied du glacis, quoique la diſtance fût tout au plus de 300 pas. Les approches étoient même faites avec trop peu de précaution puiſqu'une tour près de la porte dite *Hohe-Thor* enfiloit les tranchées. Il paroit auſſi qu'on n'y ſçut remédier autrement qu'en démoliſſant cette tour à coups de canon. La profondeur de l'eau dans les foſſés rendit le paſſage difficile; la même quantité d'eau partout eût ſans doute empêché l'aſſaut. Tilli étoit indécis s'il le feroit donner. Il voulut même aſſembler ſon conſeil une heure avant, mais le peu de profondeur du foſſé de la ville-neuve joint aux intelligences que Pappenheim avoit dans la place fut ce qui l'y détermina. L'aſſaut ſe fit à quatre endroits à la fois. Pappenheim avec trois régimens attaqua le baſtion de la ville-neuve du côté de l'Elbe: le duc Adolphe de Holſtein attaqua l'ouvrage à corne devant le *Kreker-Thor*, à la droite de Pappenheim, en même tems que le comte de Mansfeld attaquoit le baſtion de Heydeck de l'autre côté de la ville, & que Tilli faiſoit la fauſſe attaque de la coupure que les Magdebourgeois avoient faite dans le *Marſch*, entre le pont & l'Elbe, où eſt à préſent la citadelle. Pappenheim monta le premier dans la place & facilita les autres attaques.

Page 61. (L). *Priſe de Gripswalde ou Greifswalde.*

Cette ville à 5 milles de Stralſund fait face à l'isle de Rugen & communique à la mer baltique par une anſe où il n'entre cependant que

à Brandebourg pour y chercher du monde, il auroit fait un détour de six milles, ce qui feroit croire que la premiére marche est la véritable. *Soldat Suédois* pag. 53. *M. de M.* T. III. p. 206.

Page 62 & 66. (N). *Premier & second camps de Werben.*

GUALDO a fait une faute, en parlant du camp de Gustave-Adolphe à Werben, qui lui est commune avec presque tous les historiens de la vie de ce monarque. Il place d'abord le camp entre l'Elbe & la Havel, il parle ensuite comme supposant le camp du roi entre l'Elbe & Werben, & dit enfin que Gustave y assit son camp; ce qui fait une très grande différence. Le *Théatre de l'Europe* (a), le *Soldat Suédois*, *de Prades* & d'autres ne sont pas plus éxacts. Enfin de toutes les descriptions que j'ai lues, je ne trouve que celle de *Puffendorf* (b) qui s'accorde avec les traces qu'on voit encore de ce fameux camp. Il n'y a point d'habitant de Werben qui ne montre encore avec une complaisance mêlée d'admiration la place où Tilli attaquant les Suédois fut repoussé & l'endroit où campoit l'armée du roi de Suéde. Des plans de ce tems-là confirment leur récit. Ainsi on peut dire sans crainte de se tromper que GUALDO étoit mal informé. D'autant plus qu'en rétablissant ce camp dans sa vraie place, entre Werben & l'Elbe, il sera plus aisé d'expliquer les détails que ce même historien nous a conservés de l'attaque & de la défense de ce camp.

(a) Th. Eur. T. II. p. 416. Soldat Suédois p. 54. De Prades p. 75.

(b) Puffendorf l. 3. §. 19.

Werben est à un quart de mille tout au plus de l'Elbe, & sa situation est telle que GUALDO la décrit. Mais entre ce fleuve & la ville il y a des prairies où l'on avoit élevé de fortes digues pour arrêter le débordement des eaux. Gustave arrive dans une saison où les prairies étoient à sec, & prend son camp derriére ces digues, qui lui servirent de retranchement. A quelque distance en avant le roi avoit profité d'une saignée qui lui tint lieu de fossé sec & qu'il fit garnir de mousqueterie. Ce fossé avoit son aile droite allignée à Werben & sa gauche appuyée à l'Elbe ayant devant elle un petit bois appellé le *Thiergarten*

qui s'étendoit jusqu'à l'Elbe. Dans cette disposition Gustave avoit le dos & ses deux flancs appuyés à l'Elbe, & son front couvert par les digues & la ville. Elle conserve encore quelque chose de ses anciennes fortifications: elle a un mur, un fossé plein d'eau, & de distance en distance on y voit les restes d'un vieux rempart. Le camp servoit comme de tête de pont à celui que Gustave avoit fait jetter sur l'Elbe, & qui étoit également bien défendu à l'autre bord. Car les Suédois profitérent habilement de l'angle que fait la Havel en se jettant dans l'Elbe, & construisirent sur le terrein de la Priegnitz un fort qui rasoit les deux eaux. On le trouve dans quelques cartes désigné sous le nom de *Schantz*. Enfin pour plus de sureté Havelberg sur la Havel de l'autre côté de l'Elbe à l'orient étoit gardé par des Suédois. Mais j'aurai occasion plus bas de faire voir par le récit même de GUALDO, qu'il faut que le camp de Gustave ait été au couchant de l'Elbe.

Le Suédois étoit dans ce camp si bien retranché quand il apprit que Tilli venoit de prendre le sien près de Wolmerstædt sur l'Ohra, à 2 milles de Magdebourg & entre 5 & 6 milles de Stendel. Tilli avec des troupes harassées d'une longue marche avoit poussé son avant-garde jusqu'aux villages de Burgstall & d'Angern. En rappellant ici la situation de ces deux villages on jugera mieux de la manœuvre du roi de Suéde.

Burgstall est à 2 milles de Wolmerstædt & $2\frac{1}{2}$ de Tangermunde. Au midi est un ruisseau qui fait marcher un moulin & se perd dans la Tanger à un demi-mille plus bas: ses bords sont marécageux. Du côté de Tangermunde il y a une suite de hauteurs, & derriére elles près du village est un bois. Quand on va de Wolmerstædt à Stendel on laisse Burgstall à un quart de mille sur la gauche. Deux régimens de cavallerie impériale, *Pappenheim* & *Montecuculi*, y étoient alors en quartier.

Angern est à un bon demi-mille derriére Burgstall mais plus du côté de l'Elbe. Pour aller de Wolmerstædt à Stendel on passe tout

à côté, & on trouve des hauteurs à peu de distance du village. Deux autres régimens de cavallerie y cantonnoient, *Holck* & *Coronini*.

Mais entre Burgstall & Angern est un troisiéme village que quelques-uns nomment *Rheindorf* & d'autres *Benndorf*. Il est à l'extrémité d'un marais, & quand on vient de Wolmerstædt on traverse le village en passant la Tanger près d'un moulin. C'étoit le quartier du régiment de *Bernstein*.

Le rendez-vous de la cavallerie suédoise fut à Arnebourg à 4 milles de Werben & à 2 milles de Tangermunde, du même côté de l'Elbe. Gustave partit d'Arnebourg, marcha à Tangermunde & poussa jusqu'à Belgen ou Belgau ou Beldingen, qui est sur la route de Tangermunde à Gardeleben, à un mille de Tangermunde, & autant de Burgstall qui étoit le quartier le plus avancé de l'avant-garde des Impériaux. Le roi fit halte à Belgen & envoya un parti reconnoître, qui ramena quelques maraudeurs. Le roi apprit d'eux la position des quartiers de Tilli, en conséquence sa disposition pour l'attaque fut telle.

Il fit de sa cavallerie trois corps, se mit à la tête du plus foible, & donna la conduite des deux autres au rhingrave Otton-Louis & au général Baudis. Celui-ci ayant l'aile droite avoit l'attaque du village de Burgstall; le rhingrave à l'aile gauche devoit attaquer Angern, & le roi s'étoit chargé de passer près de Benndorf, de couper la communication, & de se jetter sur le flanc d'un des deux. Gustave ne savoit pas que Benndorf fût occupé par le régiment de Bernstein, & qu'il trouveroit cette cavallerie en bataille à l'entrée du village. Il n'avoit avec lui que 400 chevaux, mais il n'hésita pas à charger la cavallerie ennemie, la culbuta & la mit en fuite. Baudis défit plus aisément encore les régimens qui étoient dans Burgstall; mais le rhingrave trouva plus de résistance à Angern parce qu'il n'eut pas l'avantage de surprendre les Impériaux, il fut obligé de les combattre; cependant il en sabra beaucoup, délogea le reste, & le projet de Gustave réussit parfaitement. (a)

(a) M. de M. T. III. p. 226 230.

Charles

J'ai

feroit très-difficile pour ne pas dire impoffible de fe retrouver dans les détails que cet hiftorien nous en donne; & l'on perdroit le modéle d'un camp bien pris & bien fortifié. (a)

(a) Puffendorf l. 3. §. 19.

Le ftratagême que GUALDO imagine pour fauver la garnifon de Werben ne fe trouve nulle part, & fait peu d'honneur aux Suédois; car de quelque côté qu'il place l'armée, dès qu'il laiffe fubfifter le pont, le roi étoit à portée de couvrir la retraite de cette garnifon, fans avoir befoin de mettre des femmes en faction pour tirer fes gens de Werben, à la vuë de toute l'armée fuédoife. Les Suédois fe fervirent d'un ftratagême, tous les auteurs en conviennent; mais ce ftratagême (tel que *Puffendorf*, le *Soldat Suédois* & *de Prades* le décrivent) eft digne d'avoir été imaginé par Guftave, & n'étoit pas pour fauver cette garnifon. Tilli avoit envoyé des gens à Werben, ou gagné quelques habitans du lieu qui devoient encloüer le canon des Suédois & mettre le feu à la ville. Tilli auroit alors attaqué la place, & fe flattoit de l'emporter. Mais le roi eut avis de cette trahifon, il fit arrêter les coupables, & par leur dépofition il fçut l'heure que Tilli avoit donnée pour faire le coup. Guftave fit tout préparer pour le bien recevoir, il fit mettre trois gros corps de cavallerie en embufcade près de la ville, & à l'heure marquée par Tilli il fit allumer de grands feux dans Werben. Tilli crut que c'étoit la ville qui brûloit, & n'héfita pas à s'avancer. Il fut encore mieux entretenu dans fon erreur par le filence de la groffe artillerie qui ne fe fit point entendre à fon approche. Il ne douta pas que fon projet n'eût réuffi. Mais ce filence étoit l'effet de l'ordre que Guftave avoit donné, qu'on ne fit tirer que l'infanterie pour attirer l'ennemi à l'endroit où il vouloit l'avoir. En attendant on pointoit le canon, & fitôt que Tilli fit mine de forcer les premiéres barriéres de l'enceinte il fut falué d'une décharge de toute l'artillerie qui le terraffa, ainfi que de la moufqueterie qui occupoit le foffé. En même tems la cavallerie embufquée hors de la ville fonça fur l'ennemi déja en défordre, & fa déroute fut totale. Tilli, dit-on, perdit fix-mille hommes. On

ajoûte que c'en étoit fait de toute ſon armée ſans les ſages meſures qu'il prit pour arrêter la pourſuite des Suédois. On montre encore un petit bois de chêne à deux-mille pas de Werben entre lès chemins de Séehauſen & d'Oſterbourg, & on dit que c'eſt où la cavallerie ſuédoiſe fit le plus de mal aux Impériaux.

Page 73. (O). *Entre Duben & Lindenhein.*

Ainſi l'armée avoit déja paſſé la Mulde, car elle étoit auparavant entre Duben & Bitterfeld. Les Saxons étant au flanc gauche avoient leur aile gauche allignée à Duben, ville ſur la Mulde à 4 milles de Leipſic ſur le chemin de Wittemberg, & leur droite allignée au village de Lindenhein à un mille de Duben. Le roi avoit ſon aile gauche appuiée à ce même village & l'aile droite allignée à la petite ville de Dœlitſch à 5 quarts de mille de Lindenhein & deux milles & demi de Leipſic. Les Saxons avoient leur front vers l'orient, le roi avoit le ſien tourné au midi.

Page 95. (P). *Le duc de Savelli envoyé à Rome.*

Son éxemple prouve qu'on peut être habile négociateur & n'être pas grand capitaine. Le duc de Savelli pouvoit avoir dans le cabinet un mérite diſtingué qui fit oublier les fautes du commandant de Demmin. En le condannant je n'ai jugé que le militaire. Je n'ai pas prétendu lui diſputer les grandes qualités qu'il peut avoir eû d'ailleurs, & je ſouhaite que *Puffendorf* ſe ſoit trompé dans le portrait qu'il en a fait. DE PRADES dit pour l'excuſer qu'*il avoit un ordre ſecret de l'empereur de ne point expoſer ſes ſoldats.* On peut douter de l'éxiſtence d'un pareil ordre, parce que ſi l'empereur l'avoit donné il ne l'auroit pas fait à l'inſçu de ſon généraliſſime. Un grand ſeigneur peut avoir un favori qu'il cherche à conſerver, mais il ne dérange pas les projets de ſon général, il ne déshonore pas ſes armes, il ne nuit pas à ſes intérêts de gaîté de cœur. Cependant c'eſt dire tout cela que d'avancer, comme

fait l'hiſtorien *de Prades*, qu'il y avoit un ordre ſecret de rendre une place que Tilli avoit beſoin de conſerver.

Page 100. (Q). *Reddition de Kœnigshofen.*

Cette forteresſe a la figure d'un rectangle. Les baſtions aux quatre angles ſont défendus par des baſtions plats conſtruits ſur les côtés du poligone. Un foſſé plein d'eau fait le tour de la place avec un chemin couvert & un glacis. On l'a très-bien fortifiée depuis: on a placé au-devant d'une courtine un ouvrage à corne, & devant les trois autres de bonnes demi-lunes dont deux ſont encore défendues par des lunettes de chaque côté. Le chemin couvert a de bonnes traverſes, & devant le glacis on a élevé deux fortes redoutes en forme de demi-lunes qui ont également leur chemin couvert avec traverſes & glacis. Un petit ruiſſeau qui tombe dans la Miltz fournit l'eau néceſſaire aux foſſés de la place.

Page 101. (R). *Priſe de Wurtzbourg.*

Cette ville eſt actuellement fortifiée & le Mein la coupe en deux. La partie occidentale du côté du fort eſt nouvelle, & poſtérieure à GUALDO. La ville eſt dans un fond, & le fort ſur un rocher qui domine toute la contrée. C'eſt au pied de ce rocher vers le nord que la nouvelle ville eſt bâtie. Tant la ville que les hauteurs ſont fortifiées. Celles-ci & les ravins ſont défendus par des redoutes. Le château a la figure d'un rectangle. Le plus long côté du poligone extérieur peut avoir 700 pas de long, le petit côté au levant 400 pas, celui au couchant 300. La courtine de celui-ci eſt défendue par un petit ravelin. Les longs côtés ont chacun trois baſtions. Les autres défenſes conſiſtent en un foſſé ſec, un chemin couvert & un glacis. A ſix-cent pas du fort eſt un pont ſur le Mein à ſix arches aſſez large pour que ſoixante hommes y marchent de front. Guſtave vouloit attaquer le fort de ce côté-là, mais le canon de la place ne lui permettant pas de ſe ſervir

du pont, il fut obligé de faire paſſer les ſoldats de nuit dans des bateaux pour ouvrir la tranchée au pied du fort qui fut pris d'aſſaut après quatre jours de ſiége.

Page 109. (S). *Surpriſe de Hanau.*

HANAU au confluent du Mein & du Kintzing eſt partagé en deux villes, la vieille & la nouvelle. La vieille ville eſt au levant, & la nouvelle au couchant, ſéparées par un foſſé. L'ancien Hanau eſt plus petit que le nouveau, & ſa fortification eſt irréguliére. Les deux angles ſaillans au couchant ne ſont défendus que par les baſtions voiſins. Un ouvrage à corne au midi protége le pont qui eſt ſur le Mein. Au nord il y a une eſplanade aſſez vaſte ſur laquelle eſt un petit ravelin, & au devant de cette eſplanade on a conſtruit quelques redoutes qui commandent le paſſage du Kintzing. Du côté de la ville-neuve il y a des ouvrages en fer à cheval ſéparés du corps de la place par un foſſé, avec communications à la ville. La vieille-ville ſert de citadelle à la nouvelle. Celle-ci n'a point de baſtions, mais une enveloppe faite de contregardes, qui ſe touchent à angles ſaillans & rentrans. Devant deux de ces angles rentrans il y a deux lunettes, & au midi ſur le chemin de Dettinghen un petit ouvrage à corne avec ſon chemin couvert & ſon glacis. GUALDO n'entre dans aucun détail ſur la ſurpriſe de cette place importante, mais on la trouve décrite dans l'ouvrage de *M. de M.* (*a*) Elle mérite d'être rapportée par extrait comme un exemple mémorable.

(*a*) M. de M. T. III. p. 373-378.

Le colonel Haubald partit de Wurtzbourg avec ſix compagnies de cavallerie & quelques centaines de dragons. Il avoit dix milles à faire juſqu'à Hanau, ſans compter les détours, & il arriva devant cette place le lendemain matin entre cinq & ſix heures, comme il faiſoit encore nuit, n'ayant mis à cette marche que 24 heures. A la faveur de l'obſcurité ſes dragons ayant mis pied à terre ſe gliſſérent dans le foſſé qui ſépare les deux villes ſous le canon de la citadelle, & grimpérent

au rempart, ou comme d'autres difent, ils attachérent un pétard à la porte, la firent fauter, entrérent dans la vieille-ville, maffacrérent ceux qui en gardoient la porte, & l'ouvrirent au colonel qui y entra avec fes fix efcadrons. Tout ce qui fe préfenta d'Impériaux fut fabré. Dès que Haubald fe vit maître de la place il fit fermer la porte du côté de la ville-neuve, afin qu'une garnifon ne pût pas venir au fecours de l'autre; alors il fit fignifier aux Impériaux de la vieille-ville qu'ils euffent à venir fe ranger fur le rempart, fans armes, s'ils vouloient fauver leur vie; & aux bourgeois de fe tenir renfermés chez eux. En attendant, le capitaine *Brandeis* qui commandoit dans la place, faifoit tout fon poffible pour contenir la bourgeoifie de la ville-neuve, qui crioit que le Suédois étoit là & qu'il falloit fe rendre. Il affuroit que ce ne pouvoit pas être des Suédois, que c'étoit un renfort qui arrivoit d'Afchaffenbourg, que les Suédois étant à Wurtzbourg ne pouvoient pas venir en fi peu de tems, mais le jour parut & ne fit que trop voir que c'étoient les Suédois. Cependant *Brandeis* avoit envoyé un exprès à Steinheim pour demander du fecours, & cherchoit à amufer le colonel fuédois par des propofitions. Mais Haubald lui fit dire qu'il eût à fe rendre fur le champ ou qu'il alloit faire tourner le canon de la vieille-ville contre la nouvelle; ce qu'il fit en effet, ayant préparé tout ce qu'il falloit pour un affaut. Alors le commandant dit qu'il étoit prêt à capituler fi le comte de Hanau ne s'y oppofoit pas. Il étoit dans la vieille-ville & bleffé. Les Suédois l'apportérent fur le rempart & delà il cria à Brandeis de faire comme il voudroit, que pour lui étant prifonnier dans fa propre ville il n'avoit rien à lui prefcrire là-deffus. Le commandant voyant qu'il n'y avoit plus moyen de reculer demanda à fortir avec tous les honneurs de la guerre. Haubald ne lui accorda que la fortie avec armes & bagage; mais comme la garnifon défiloit il dit à haute voix qu'il étoit permis à qui vouloit de prendre fervice. Là-deffus toute la garnifon, à une vingtaine d'hommes près, courut fe ranger fous les drapeaux fuédois.

La ſurpriſe de Hanau fait beaucoup d'honneur à cet officier. C'étoit un homme de tête aſſurément, car il n'a rien fait qu'on ne recommande en pareil cas, & il a preſque fait tout ce qu'on peut faire.

La promtitude eſt d'abord eſſentielle dans les coups de main, & Haubald a fait plus de dix milles en vingt-quatre heures.

Le tems qu'il choiſit étoit auſſi le plus convenable, car il partit de Wurtzbourg à 5 heures du matin. C'étoit au mois de novembre, ainſi il a pu paſſer le Mein avant le jour.

Sans doute qu'au jour il aura quitté la grande route pour prendre une voie détournée. Chemin faiſant il ſe ſera jetté dans un bois où il aura fait halte juſqu'à l'approche de la nuit. Enſorte que l'obſcurité cachant ſa marche, il ſe ſera trouvé aux portes de Hanau avant qu'on pû voir qu'il y étoit. Ce n'eſt point encore le moment de parler de cette marche, elle ſe trouvera décrite plus bas, d'après le terrein.

Son attaque prouve qu'il connoiſſoit la place, car il ne pouvoit mieux faire que de gliſſer ſes dragons dans le foſſé qui ſépare les deux villes. C'eſt ordinairement l'endroit foible que celui où ſe fait la jonction des foſſés de la ville & de la citadelle.

Le colonel ſuédois prend auſſi le chemin le plus ſûr qui étoit d'attaquer la vieille-ville, parce qu'elle ſervoit de citadelle à la ville-neuve, & qu'ayant l'une il étoit ſûr de l'autre.

C'étoit encore un trait d'habileté de faire gravir le rempart du côté de la ville-neuve: ce côté devoit être moins gardé là qu'ailleurs, parce que ce n'eſt pas du côté de la ville qu'on attend l'ennemi.

Il n'a rien oublié dans la capitulation de tout ce qui pouvoit être utile & honorable à ſon ſouverain.

Sa conduite dans la vieille-ville après s'en être rendu maître eſt d'un homme de génie, il commence par couper la communication des deux villes.

Sa façon d'agir avec la garniſon eſt d'un galant homme, il la contient & l'épargne.

On voit que pour de telles expéditions il faut plus que ſavoir faire l'éxercice, & qu'avec toutes les qualités qui font le bon officier, il faut avoir été à l'école d'un grand capitaine pour voir des projets bien concertés, & pour apprendre à les éxécuter.

Cet éxemple-ci prouve encore l'emploi qu'on doit faire des dragons comme étant plus propres à une ſurpriſe que l'infanterie, parce qu'avec eux on gagne de viteſſe, ce qui eſt eſſentiel dans le coup de main.

On doit auſſi remarquer que de pareilles ſurpriſes ne ſont pas communes. Ordinairement c'eſt la trahiſon ou des intelligences qu'on a dans une place qui en ouvrent les portes; mais dans celle-ci la rapidité de la marche jointe à l'intelligence de celui qui la dirigeoit, a tout fait. Pareille ſurpriſe eſt bonne à tenter toutes les fois que la grande armée ſera trop éloignée pour craindre d'être coupée, & qu'on n'aura point de poſtes de l'ennemi à paſſer, ou qu'on pourra les éviter par un détour. Guſtave avoit obſervé ces deux choſes dans la ſurpriſe en queſtion. Car Tilli étoit ſur la frontiére de la Souabe avec la grande armée à 13 milles de Hanau de l'autre côté du Mein. Il eſt vrai qu'Aſchaffenbourg ſur le Mein à 4 milles de Hanau & Seeligſtadt à un mille & demi du côté de Wurtzbourg étoient occupées par les Impériaux, mais ils ne dérangeoient rien à la marche du colonel ſuédois, parce qu'il pouvoit les éviter. Il paſſoit le Mein à *Lengfeld* à deux milles de Wurtzbourg & il pouvoit y être avant le jour. Il laiſſoit le chemin d'Aſchaffenbourg ſur la gauche & marchoit ſur *Winden*. Il pouvoit le faire ſans être vû à la faveur des hauteurs du bois de *Spiſſart* entre Wurtzbourg & Aſchaffenbourg qui cachoient ſa marche. De Winden il deſcendoit le chemin de *Rothebuche* qui eſt dans un fond bordé de bois, & longeoit le ruiſſeau dit *Haſſelohr* qui prend ſa ſource près de Lohr ſur le Mein à 4 milles de Wurtzbourg. Il évitoit cependant de trop s'approcher de Rothebuche qu'il laiſſoit ſur la gauche, afin que ſa marche ne fût pas connue de la garniſon d'Aſchaffenbourg dont il n'étoit qu'à deux milles & demi. Prenant la grande

route

route d'Aſchaffenbourg à Lohr, il arrivoit à *Meil* & ſe trouvoit à mi-chemin de Rothebuche à Lohr. Il ſe jettoit dans le bois comme s'il vouloit aller à Neuhutte, mais venu entre *Heilbruck* & *Neuhutte* il devoit faire halte dans le bois, à quelque diſtance du chemin qui va de Mittelberg à Ober. Il pouvoit y être à deux heures d'après-midi, il faiſoit repaître juſqu'à la nuit & marchoit ſans s'arrêter juſqu'à *Altzenau* qui eſt encore à un bon mille de Hanau. Là il trouvoit un bois qui continue juſqu'à un petit demi-mille de Hanau. Au ſortir de ce bois il ſe portoit ſur la droite, longeoit le *Kintzing*, & en ſuivant ce ruiſſeau il ſe trouvoit au bord du foſſé où ſes dragons ſont deſcendus. Il eſt ſûr qu'en reglant ainſi ſa marche il tiroit tout le parti poſſible du terrein, & il eſt à croire qu'il l'a fait à en juger par l'événement.

GUALDO dit que cette place fut priſe par trahiſon. Il eſt le ſeul qui le diſe, à moins qu'il ne prenne pour une trahiſon le refus que le comte de Hanau avoit fait de recevoir dans ſa ville plus de trois compagnies des Impériaux (*a*).

(*a*) Sold. Suédois pag. 143. Puffendorf l. 3 §. 36. M. de M. T. III. p. 373 à 78.

Page 112. (T). *Eſpagnols ſurpris à Walff ou Walloff.*

Il y a haut & bas Walloff: le bas ſur le Rhin; le haut ſur un petit ruiſſeau qui prend ſa ſource dans la comté de Katzen-Ellenbogen. Ces deux villages peu éloignés l'un de l'autre ſont dans un fond. Il paroît que le guide dont le roi s'eſt ſi bien trouvé dans cette occaſion conduiſit l'armée par des hauteurs qui ſont près du Trompeterberg à un demi-mille de Wisbaden, & continuent juſqu'à Jœrgborn qui confine au vallon qui mene à Walloff. En ſuivant ces hauteurs on trouve un bois qui s'étend juſqu'à Lorich au bord du Rhin vis-à-vis de Bacharach. Le roi en longeant ce bois a pu s'approcher à un demi-mille de Walloff ſans être vû, & en venant par ce château, dit le *Scharfenſtein*, il prenoit les deux Walloffs à dos, & ſe trouvoit en même tems maître des hauteurs qui dominent ces deux villages. Au lieu qu'en ſuivant la route ordinaire de Wisbaden à Walloff il auroit eû un défilé

aſſez conſidérable à paſſer en face de l'ennemi, avant de pouvoir attaquer.

Page 113. (V). *Guſtave devant Oppenheim.*

GUALDO ne nomme point l'endroit où les Suédois ont paſſé le Rhin. La plûpart diſent que le paſſage ſe fit entre Stochſtadt & Gernsheim (*a*). Le local le favoriſoit: du côté d'Oppenheim le Rhin fait une échappée qu'on nomme le vieux Rhin, aſſez étroite à ſa naiſſance mais qui va en s'élargiſſant vers le couchant en forme de fer à cheval, car ce petit bras ne retombe pas dans le Rhin mais ſe perd près du village d'Eiche. Ainſi l'endroit où les Suédois prirent terre peut être conſideré comme une preſque isle boiſée. Des hiſtoriens prétendent que les Eſpagnols s'oppoſérent au paſſage. Ce ne pouvoit être qu'un détachement de la garniſon d'Oppenheim. Les Suédois en prenant poſte dans ce lieu ne purent s'y fortifier plus promtement qu'en faiſant un abattis. C'eſt l'explication la plus naturelle qu'on puiſſe donner de ces *arbres croiſés* dont parle GUALDO comme d'une invention nouvelle. Car c'eſt une regle en fait d'abattis de couper les arbres de façon qu'ils tombent en croix & préſentent leur couronne à l'ennemi. Il eſt bon auſſi d'obſerver de ne couper ces arbres qu'aux trois quarts du côté oppoſé à l'ennemi afin qu'en ſe rompant d'eux-mêmes entrainés par leur propre poids ils reſtent encore attachés par l'écorce à la ſouche. L'endroit que Guſtave choiſit pour faire prendre terre à l'armée eſt tel qu'il pouvoit le déſirer. Car les Suédois une fois maîtres des villages d'Eiche & de Hamm qui ſont ſur cette peninſule ils pouvoient ſe ſervir de ce bras du Rhin comme d'un retranchement; & ils avoient leur ſortie libre. Mais j'aurai occaſion de traiter cette matiére plus bas, en parlant du paſſage du Lech, & cet éxemple-ci entrera dans les régles que je compte propoſer à ce ſujet (*b*).

Oppenheim à deux milles & demi de Mayence n'étoit plus une place importante dès que Guſtave avoit paſſé le Rhin, & qu'il étoit

(*a*) De Prades 105. M de M. T. IV. p. 23 &c.

(*b*) Voy. la Remarque Cc.

maître de cette rive. Cette ville est bâtie sur le penchant d'une colline qui s'étend le long du Rhin de Dinheim à Nierstein & est dominée par une hauteur. Celle-ci commence à 1200 pas d'Oppenheim & continue jusqu'à Guntersblum où il y a beaucoup de vignes. La ville a un château de peu d'importance.

Page 114. (X). *Prise de Mayence.*

En considérant son assiette & ses fortifications actuelles, on ne concevra pas sans doute que cette place n'ait tenu que quatre jours; mais il faut savoir que c'est l'électeur *Lothaire-François* de la maison de *Schœnborn* mort en 1729 qui l'a mise dans l'état de défense où elle est. On voit par ce qu'en dit GUALDO que toute la force de Mayence consistoit alors en un mur à l'ancienne avec un foible retranchement. Actuellement cette place a quatorze bastions, une citadelle & des dehors. Elle est sur la rive occidentale du Rhin vis-à-vis l'embouchure du Mein. Elle est bien située, bâtie sur une hauteur & n'est point dominée. Au nord il y a des marais traversés par deux petits ruisseaux, dont l'un vient du village de Findheim & l'autre de Marienborn autre village à trois quarts de mille de Mayence. De ce côté-là on passe le marais sur une chaussée qui aboutit à la ville. Le ruisseau qui vient de Marienborn & de Hechtsheim au midi de la place forme un défilé jusqu'à Mayence qui est barré par le canon des ouvrages avancés. Car on a poussé les dehors jusqu'au village de Zahlbach, dont le chemin forme une trouée qui peut couper l'ennemi au passage du défilé & lui en chicaner la sortie.

Page 116. (Y). *Surprise de Manheim.*

Cette place à l'embouchure du Necker & du Rhin étoit alors dans un assez bon état de défense, elle avoit une citadelle au midi, un ouvrage à corne devant son pont sur le Rhin, & un autre au levant sur un petit ruisseau qui tombe dans le Necker & qu'on passe près d'une

briqueterie. Hors de la ville au nord on traverſe le Necker ſur un pont qui peut être protégé du canon des remparts. La ville fut brulée en 1689 & miſe en état de défenſe en 1720 par les ſoins de l'électeur Charles-Philippe qui l'a fait fortifier à la Cœhorn.

(a) Puffendorf l. 3. §. 42.

GUALDO & *Puffendorf* (a) rapportent la maniére dont cette ville fut priſe, elle eſt remarquable. C'eſt le premier exemple qu'on trouve dans GUALDO d'une ſurpriſe où la ruſe ait tout fait. Car celle de Hanau fut comme j'ai dit l'effet d'une marche rapide & bien concertée. *Puffendorf* dit que le capitaine Marval qui avoit commandé dans la place, fut arrêté à ſon arrivée à Heidelberg, qu'on lui fit ſon procès, & qu'il eut la tête tranchée. Un bonheur ſans doute pour le duc de Weimar fut d'avoir trouvé un commandant ſi facile. Une réflexion que Gualdo fait ſur cette ſurpriſe trouvera plutôt place ici que dans le corps de l'ouvrage. Il dit qu'*un commandant ſans expérience doit avoir pour maxime* de toûjours croire poſſible *ce qui ne lui paroit pas vraiſemblable, & de dormir les yeux ouverts.* On voit chez les anciens avec quelle circonſpection un commandant ouvroit ſa place de nuit. Qu'on liſe le chapitre XXVIII. du commentaire d'*Æneas le Tacticien*, le plus ancien qui ait écrit ſur l'art militaire depuis Homére, on verra que quand on avoit à craindre l'ennemi, on tenoit ſes portes fermées même de jour, & qu'on ne laiſſoit qu'un guichet ouvert. Il raconte à ce ſujet une ſurpriſe qui montre qu'un commandant doit pouſſer l'attention juſqu'à empécher que qui que ce ſoit pendant la nuit n'approche des murs de la ville, quand ce ſeroient ſes propres gens qui ſe diroient pourſuivis de l'ennemi, & qui demanderoient à ſe réfugier ſous les murs de la place. Voici l'éxemple qu'il en donne. Il dit qu'un certain Iphitiades avoit fait remplir quelques chariots de matiéres combuſtibles, & les avoit fait mener à la porte de Paros. Ceux qui les conduiſoient ſe dirent des fuiards pourſuivis. Ils avoient ordre d'attendre l'heure de l'ouverture; d'arrêter les voitures ſous la porte & d'y mettre le feu. Ce qu'ils firent; & pendant que les habitans cou-

roient en foule pour éteindre le feu, Iphitiades escalada la place d'un autre côté.

Le plus sûr pour un commandant c'est de ne point ouvrir sa place pendant la nuit. Supposez donc qu'il y eût un détachement hors de la ville qui demandât à entrer, il faudroit le faire rester au pied du glacis. Alors la moitié des soldats chargés de la garde des barriéres & des dehors de cette porte restera toute la nuit sous les armes, & les canoniers seront à leurs canons mêche allumée. Mais s'il étoit nécessaire que le détachement entrât, on feroit passer l'officier sous le guichet & il sera mené au commandant. Celui-ci l'interrogera, s'informera exactement de la force de la troupe qu'il conduit, & s'il juge nécessaire de la faire entrer dans la place, il usera des précautions suivantes. Il fera ouvrir le guichet & la troupe défilera dans le chemin couvert. Si c'est de la cavallerie, elle mettra pied à terre & ménera les chevaux par la bride. Si le commandant ne veut pas la laisser dans le chemin couvert il fera refermer le guichet sur elle, lever les ponts & fermer toutes les portes. On baissera alors le pont qui sert en même tems de guichet à la porte du ravelin & le détachement passera dans le ravelin. On lévera le pont derriére lui, on baissera celui qui sert de fermeture au rempart, & on y fera entrer le détachement en observant les mêmes précautions qu'à la sortie du ravelin. Bien entendu que tant les gardes que les piquets devant qui la troupe défile seront sous les armes, & les canoniers aux canons mêche allumée. Si c'est un détachement de la garnison qui revient, le commandant aura donné le mot d'avance à l'officier en partant. Ainsi en arrivant de nuit à la barriére un officier viendra annoncer le retour du détachement au commandant; mais quoique celui-ci le reconnoisse, il usera des précautions recommandées plus haut. La raison en est que le service ne se fait bien qu'autant que le devoir passe en habitude. Ainsi le major de la place sortira & ira compter les files pour s'assurer du nombre & voir si c'est bien le détachement qu'on attendoit. *Frontin* rapporte l'exemple d'un com-

mandant qui ſe laiſſa tromper par une ruſe encore plus adroite que celle du duc de Weimar. Il dit dans ſes *Stratagêmes* (a) que les Arcadiens, aſſiégeant un château des Meſſéniens, firent faire des armures toutes ſemblables à celles de l'ennemi, qu'ils s'en couvrirent & qu'à l'heure où ils ſavoient que les aſſiégés attendoient un ſecours, ils ſe préſentérent à la porte & furent introduits comme amis; mais que ſe voyant dans la place ils maſſacrérent la garniſon & s'emparérent du château. La même heure où les aſſiégés attendoient un ſecours & les mémes armures pouvoient jetter le commandant dans l'erreur, ſurtout ſi c'étoit de nuit. Or pour éviter pareille ſurpriſe, ſi le ſecours arrive de jour, l'officier de la troupe entrera dans la place, & viendra notifier ſon arrivée au commandant qui fera tenir les barriéres fermées juſqu'à ce qu'il ſoit tems de faire entrer. Si c'eſt la nuit le commandant n'y ſera pas trompé, parce que l'officier aura le mot du jour. C'eſt une précaution très-loüable que prend le général en chef qui eſt dans le cas d'envoyer des détachemens de ſon armée dans les places voiſines, de donner d'avance le mot pour tous les jours du mois. Mais ſi le commandant d'une ville aſſiégée ſe trouvoit dans le cas du Meſſénien & qu'il dût lui arriver un ſecours de nuit, il auroit encore d'autres meſures à prendre, ſurtout s'il lui importoit que ce ſecours entrât ſans que l'ennemi s'en apperçût. Il eſt à croire que l'officier du détachement aura une lettre de l'officier général & que le chiffre en ſera connu au commandant. Cependant comme il peut y être trompé il uſera des précautions ci-deſſus. Outre cela toute la garniſon ſera ſous les armes, chacun à ſon poſte, & le commandant ne laiſſera entrer qu'une compagnie à la fois, qui ſera ſur le champ diſtribuée dans le quartier qui lui eſt préparé; de cette façon il ſera bien difficile qu'on le ſurprenne.

(a) Stratagêmes l. 3. c. 2. § 4.

Page 127. (Z). *Les Suédois maîtres de Bamberg.*

Ce n'eſt point une place de défenſe. La Rednitz fait trois coudes dans la ville, qu'on paſſe ſur trois ponts quand on vient de Bareuth.

Au nord-eſt ſur la route de Culmbach eſt un bois à douze-cent pas de la place, & un autre au ſud à la même diſtance. Du côté de Wurtzbourg au ſud-oueſt Bamberg eſt dominé par des hauteurs ſur leſquelles ſont bâtis le couvent dit Mœnchsberg & le fort d'Altenbourg dont il ne reſte plus qu'une vieille tour. GUALDO ne s'étend pas aſſez ſur l'expédition du maréchal Horn & du duc de Weimar dans le païs de Bamberg. *M. de M.* (*a*) entre dans plus de détails & ſupplée à ce que GUALDO ne dit pas. Horn venoit de Hœchſt. C'eſt le côté qui domine. Meſſieurs du chapitre trouvérent que ce qu'on pouvoit faire de mieux étoit de ſe rendre. Mais comme on s'occupoit à dreſſer la capitulation, cinq-cent miliciens venus de Cronach ſe gliſſérent dans la ville, & quoique la capitulation fût ſignée qui portoit que la ville ſeroit livrée aux Suédois le lendemain, à deux heures après-midi, les bourgeois, ſans avoir égard à cette parole donnée, prirent les armes, montérent du canon ſur la tour, & firent grand feu ſur les Suédois. Ceux-ci forcés d'uſer de violence à leur tour, firent attacher le petard à la porte, & prirent Bamberg d'aſſaut. Les bourgeois voyant les troupes ſuédoiſes dans la place vouloient encore ſe défendre à l'hôtel de ville, mais les cinq-cent miliciens avoient pris le large. Les habitans qui ſe voyoient ſeuls furent triſtement s'enfermer dans leurs maiſons, & s'attendoient à la pointe du jour à éprouver le ſort des Magdebourgeois. Le maréchal Horn ſe contenta de faire piller les maiſons des principaux habitans, lorſqu'il pouvoit réduire la ville en cendres. „Mais, dit l'hiſtorien, il vouloit montrer par cet acte „de modération qu'il étoit le lieutenant d'un héros généreux & „humain."

(a) M. de M. T. IV. p. 98 à 102.

Le maréchal ayant pris poſſeſſion de Bamberg, l'évêque appella Tilli au ſecours de ſa ville, & peu après le généraliſſime ſe fit voir à Forchheim avec une armée de vingt-mille hommes & vingt-deux piéces de canon. Quoique le Suédois n'eût pas des forces à comparer à celles des Impériaux, il réſolut de tenir ferme dans Bamberg & de

Page 129. (Aa). *Prise de Donawert.*

Donawert eſt au confluent de la Vernitz & du Danube. La Vernitz qui prend ſa ſource dans les montagnes d'Anſpach coule au midi de Donawert, & le Danube au levant. Ces deux eaux à leur point de jonction font un angle au midi. Dans cet angle eſt une petite isle formée par la Vernitz, où il y a un ouvrage qui protége le pont ſur le Danube, & qui eſt comme la clef de ce grand paſſage. Le Schellenberg ſur lequel les Impériaux avoient élevé une redoute eſt au levant près du fleuve & s'étend juſqu'au bois qui eſt vers le nord. Au couchant on trouve la juſtice de Donawert ſur une éminence, la Vernitz en baigne le pied. Mais cette éminence eſt dominée par le Schellenberg. Enſorte que les Impériaux perdant la redoute qu'ils avoient ſur le Schellenberg, & celui-ci dominant les autres défenſes, il falloit néceſſairement que la place ſe rendît. Il ne reſtoit au gouverneur que le parti de la retraite pour ſauver ſa garniſon. Le roi de Suéde fit tout ce qu'on pouvoit faire pour lui rendre cette retraite difficile. Il détacha le colonel Hepburn avec ordre de ſe poſter de l'autre côté de la Vernitz dans l'angle dont j'ai parlé. Hepburn y courut avec ſes braves Suédois. Mais les Impériaux étoient ſi bien ſecondés par le feu de l'ouvrage que j'ai dit qui couvroit le pont, qu'il fut impoſſible aux premiers de les couper. Le gouverneur avoit eû la précaution de laiſſer quelques ſoldats dans la place qui tiroient à bout portant ſur les Suédois, & il avoit fait combler de fumier la porte par où il étoit ſorti.

Page 131. (Bb) *Ulm ouvre ſes portes aux Suédois.*

C'étoit un grand bonheur pour eux d'avoir pû entrer dans Ulm ſans coup férir. Car non ſeulement l'aſſiette en eſt forte, mais on ſçait auſſi qu'au tems où les Suédois y furent reçus les fortifications étoient dans l'état de défenſe où elles ſont encore. On y travailla depuis 1605 juſqu'en 1626. Ulm a onze baſtions, une fauſſe-braie, un foſſé plein d'eau, cinq ravelins & une tête de pont à l'entrée de

celui qui eſt ſur le Danube. A cet endroit-là le fleuve forme une isle où l'on a conſtruit quelques ouvrages, & baigne les murs de la place au levant & au midi. De ce même côté du pont eſt un marais qui a trois quarts de mille de diamétre, & qui s'étend juſqu'à l'endroit où l'Iler ſe jette dans le Danube. On paſſe ce marais qu'on nomme l'*Ulmer-Red* ſur trois chauſſées qui ſe réuniſſent & viennent aboutir à la tête du pont. De l'autre côté du Danube au couchant de la ville un ruiſſeau fournit l'eau aux foſſés de la place. On le nomme *Blau*, parce qu'il vient de Blaubeuren. Ulm eſt dans la plaine. Les hauteurs de Gellingen & d'Ohrenſtein ſont au couchant & au nord à plus de douze-cent pas de la place.

Page 134. (Cc). *Paſſage du Lech.*

Ce ſont deux grandes leçons dans l'hiſtoire militaire de Guſtave-Adolphe que les paſſages du Rhin & du Lech. Dans la Remarque (V) je me ſuis borné à décrire le terrein où le roi fit paſſer le Rhin à ſes troupes. Actuellement je vais parler du paſſage même en le comparant avec le paſſage du Lech. J'ai cru devoir rapprocher les circonſtances de ces deux célébres événemens, & les faire ſervir de preuve à ce que la théorie enſeigne ſur cette partie de l'art militaire. Mais comme je n'ai eû d'autre but dans ces remarques que de rendre la lecture de GUALDO utile aux militaires, ce ſeroit m'écarter de ce but que de vouloir répéter ici ce que le chevalier de *Folard* dit du paſſage des fleuves & riviéres dans ſes Commentaires Tom. IV. & V. J'y renvoye le lecteur, me bornant à donner ici l'analyſe des paſſages du Rhin & du Lech, & à faire voir la conformité des diſpoſitions & des manœuvres de Guſtave avec les maximes que la théorie nous enſeigne & que nous ſuivons encore.

Le terrein ſur la rive oppoſée mérite l'attention du général autant que la conduite du paſſage même. Auſſi l'hiſtoire nous dit que Guſtave-Adolphe ſe fit paſſer à l'autre bord du Rhin, & qu'il reconnut le ter-

(a) M. de M. T. IV. p. 22.

(b) Polybe liv. V.

(c) Soldat Suéd. p. 156.

rein au péril de ſa vie (*a*). Ce terrein étoit plus favorable au débar-quement que celui qu'avoit choiſi Xénotus pour paſſer le Tigre, quoi-que le chevalier de *Folard* en faſſe un grand éloge (*b*). Guſtave avoit une grande barque qui tranſportoit trois-cent hommes à la fois (*c*). Cette circonſtance eſt remarquable. C'eſt toûjours un avantage que le bateau ſoit grand, mais il faut s'il eſt poſſible qu'il ſoit aſſez large pour qu'on n'ait pas beſoin de rompre les pelotons. Les troupes débarquées en ſeront plutôt formées.

Le paſſage des grands fleuves entrepris de vive force en face d'une armée eſt toûjours incertain. Prenez tous ceux qui ont réuſſi, vous verrez que par de fauſſes attaques on a toûjours cherché à détourner l'attention de l'ennemi de l'endroit où s'eſt fait la véritable, qu'un gros détachement ſe portant plus haut ou plus bas a contraint l'ennemi de partager ſes forces, & que le gros de l'armée profitant de cet affoibliſ-ſement a tenté le paſſage & a réuſſi. C'eſt ce qui arriva au paſſage du Tigre par Xénotus, à celui du Rhône par Annibal, de l'Hydaſpe par Alexandre, du Pô par le prince Eugène &c. Si le monarque ſuédois ne fit pas uſage de ce que j'admets ici comme une regle générale; c'eſt que Guſtave n'avoit point d'armée vis-à-vis de lui, & que deux-mille Suédois retranchés à l'autre bord du Rhin ſuffiſoient pour repouſ-ſer le détachement de la garniſon d'Oppenheim qui voulut s'oppoſer au débarquement.

Cette circonſtance de la garniſon d'Oppenheim me fait penſer une nouvelle difficulté qui peut ſe rencontrer dans le paſſage d'un fleu-ve, lorſqu'il y a des places fortes de l'autre côté. Les garniſons peu-vent former une chaîne de patrouilles & de piquets poſtés le long du fleuve. Par cette chaîne le gros de l'armée peut être inſtruit des moindres démarches de l'ennemi. Le commandant de la place la plus proche averti du débarquement enverra auſſitôt un détachement qui chicanera cette tête. Dans ces entrefaites l'armée arrivera & culbutera aiſément ces premiéres troupes, parce qu'il eſt aſſez diffi-

d'étendue, le terrein recommençoit à s'élever par degrés jufqu'aux retranchements du camp des Impériaux qui étoit fur la hauteur dans cet ordre. A mi-chemin de la colline, dont le pied étoit garni de quelques bouquets de bois, il y avoit un retranchement occupé par deux corps d'infanterie qui faifoient face à l'armée fuédoife. Plus haut étoit un petit ruiffeau qui couloit en demi-cercle, dont l'arc portoit du côté des Suédois. La groffe artillerie étoit placée dans cet arc & battoit la rive oppofée. Plus haut il y avoit un bois qui s'élevoit jufqu'au fommet de la hauteur. On avoit éclairci les broffailles de diftance en diftance & coupé beaucoup d'arbres dont on avoit fait des abattis le long du front du camp & aux ailes. Tilli avoit placé en premiére ligne fix gros bataillons faifant huit-mille hommes. Le refte de l'infanterie étoit diftribué avec beaucoup d'intelligence. La cavallerie étoit derriére rangée aux deux ailes comme celle des Suédois & à l'abri du canon. Le comte de Tilli voyant les préparatifs du roi & le lieu que le monarque avoit choifi pour tenter le paffage, crut qu'il l'empêcheroit par le feu croifé de deux batteries qu'il fit élever en face de l'attaque du roi.

Avant tout Guftave fit reconnoître les bords de la riviére, dit GUALDO. Il ajoûte que le monarque la fit fonder pour s'affurer de fa profondeur & chercher fi on ne découvriroit pas un gué. C'eft par où l'on doit commencer. On porte enfuite fon attention fur le terrein du côté de l'ennemi, puifque c'eft-là qu'il faut prendre terre. Or fuivant la defcription que je viens de faire du terrein le roi doit avoir choifi un endroit qui étoit beaucoup plus bas de l'autre côté qu'il n'étoit du fien. Circonftance remarquable.

Derriére le bord le plus élevé d'une riviére ou d'un fleuve il y a communément des ravins. La cavallerie du roi pouvoit y être à couvert & cacher fes mouvemens. Un autre avantage pour les Suédois, c'eft qu'occupant le bord dominant, ils étoient plus élevés & en découvroient mieux ce qui fe paffoit vis-à-vis. Le bord du côté des

Impériaux quoique plus bas ne laiſſoit pas d'avoir une certaine élévation. On dit que ces bords élevés ne ſont point avantageux pour y prendre pied, vû la peine qu'il en coûte pour faire un chemin à l'artillerie. On ne fait pas ſans doute attention que cet inconvénient eſt bien racheté par l'avantage que les volontaires en retirent. C'eſt leur premier retranchement dès qu'ils ont pris terre. Ils ſe poſtent derriére les ravins, & font feu ſur tout ce qui ſe préſente, ſans que la cavallerie puiſſe les entamer. Dans cette poſition ils protégent les travailleurs, & ſont protégés à leur tour par le canon de la rive oppoſée.

Le roi n'avoit rien oublié de ce qui pouvoit aſſurer le paſſage. Il avoit choiſi un endroit où le Lech forme un rentrant. C'eſt une maxime dont il ne faut jamais s'écarter, rien n'étant plus propre à diſpoſer l'artillerie & la mouſqueterie. Soixante & douze piéces de canon bordoient cet arc & faiſoient un feu croiſé dont l'effet devoit ſe faire ſentir de l'autre côté de la riviére. Les mouſquetaires étoient rangés derriére un parapet élevé en demi-cercle autour de la courbure de ce rentrant.

Ceux qui prétendent que le paſſage ſe fit à cet endroit-là diſent que Guſtave fit allumer quantité de bois & de paille mouillée; & qu'à la faveur de la fumée fort épaiſſe qui en ſortoit, il fit paſſer du monde qui prit poſte de l'autre côté, & qui travailla au pont ſur lequel l'armée paſſa fort heureuſement. Il faut prendre garde qu'il ſeroit dangereux d'imiter un pareil ſtratagême, & qu'il eſt à craindre qu'on ne ſe faſſe par-là plus de mal qu'à l'ennemi. C'eſt un but qu'on lui préſente pour tirer plus juſte, ſans parler des autres inconvénients.

GUALDO différe dans ſon récit de tous les hiſtoriens qui de ma connoiſſance ont décrit ce fameux paſſage. Il parle d'une isle que le duc de Weimar eut le bonheur de découvrir & qu'il fit occuper par des volontaires. Il ajoûte que c'eſt là où l'on fit le pont qui porta l'armée à l'autre bord. Cette isle telle que le comte la décrit étoit en effet très-favorable au projet de Guſtave. Car c'eſt une maxime inconteſ-

table que l'endroit du fleuve où il y a une isle doit être choisi de préférence pour le passer, puisque dans cette isle on éléve des retranchemens qui favorisent le passage, devenu même plus facile en ce que les troupes n'ont qu'un bras de riviére à passer au lieu de toute la largeur qu'il leur faudroit traverser sans cela. Un autre avantage que Gustave en retiroit dans ce cas-ci, c'est qu'il forçoit Tilli à dégarnir ses retranchemens pour jetter ses forces du côté de l'isle, où il étoit toûjours moins dangereux de tenter le passage, qu'en face du camp où les Suédois auroient essuyé tout le feu des retranchemens, ainsi que les autres historiens le prétendent. Mais il est possible de concilier leur rapport avec celui du comte GUALDO; cette expédition en devient même la source d'une nouvelle instruction. Le *Soldat Suédois*, le docteur *Hart* & *M. de M.* disent que Gustave passa le Lech en face du camp de Tilli, & GUALDO dit qu'il le passa au-dessous du camp des Impériaux. Pour les mettre d'accord je dirai que le passage s'est fait aux deux endroits à la fois. Il n'y a rien dans cette supposition contre les regles du métier. L'action est toûjours très-glorieuse pour les Suédois, & j'ose dire qu'on en voit mieux la raison pourquoi Tilli quitta des retranchemens que toute la valeur des Suédois auroit eû beaucoup de peine à forcer, d'après la description que je viens d'en donner.

Il faut aussi remarquer que tandis que l'infanterie suédoise étoit aux mains avec les Impériaux, le roi fit passer sa cavallerie au-dessus & au-dessous de la riviére. C'est une maxime reçue de profiter de tous les gués. Aucun des historiens que j'ai vus ne cite l'ordre de la marche des Suédois dans ce passage. Mais comme la méthode de Gustave étoit d'entremêler l'infanterie avec la cavallerie, il est à croire que cela s'est fait ici, & que chaque cavalier a passé ayant un fantassin en croupe. Le chevalier de *Folard* a pour maxime dans le passage des riviéres guéables de mêler l'infanterie avec la cavallerie. Cette méthode me paroit très-bonne; mais je crois qu'on pourroit la rendre encore meilleure, en formant de cette infanterie des quarrés qui prenant

terr

terre ſur la rive ennemie, laiſſeroit un intervalle entre les quarrés pour placer la cavallerie: ces deux troupes ſe prêteroient un ſoutien mutuel. Quoiqu'on ait beaucoup écrit ſur cette partie de l'Art militaire, il s'en faut de beaucoup qu'on ait épuiſé le ſujet. Il y a encore bien des vuides à remplir dans cette théorie.

Après avoir rapporté la poſition de Tilli, il conviendroit de rapporter auſſi les moyens de défenſe qu'il employa pour s'oppoſer au paſſage. Mais je dois me borner à ne parler ici que de l'attaque, parce que mon but dans ces *Remarques Militaires* eſt ſimplement de ſuivre les plus belles manœuvres de Guſtave-Adolphe, & de les éclairer quand je trouve que le récit de GUALDO a beſoin d'être commenté pour être entendu & lû avec fruit. D'ailleurs la deſcription que j'ai faite du camp de Tilli ſuffit à l'homme du métier pour voir les moyens de défenſe qu'il peut avoir oppoſés aux attaques des Suédois, & en général pour connoître tout le mal qu'un retranchement bien entendu peut cauſer à l'ennemi. Je terminerois donc ici ma remarque ſur le paſſage des fleuves & riviéres, ſi je n'avois une obſervation à faire que je ne trouverois peut-être pas à placer ailleurs.

La fortification eſt le fondement de la connoiſſance du terrein tant pour l'attaque que pour la défenſe. Ce principe me paroit inconteſtable. Il pourroit être la ſource d'une inſtruction militaire toute différente de celle qu'on reçoit dans les écoles. On y paſſe des années à copier les différens ſyſtemes, dont on ne retient que le nom des ouvrages, & l'on ne ſe doute pas qu'il y ait une application à faire des maximes de la fortification à la défenſe du terrein. Il ne ſeroit cependant pas difficile aux maîtres de conduire leurs éleves d'une ſcience à l'autre. Car ſi la fortification enſeigne à défendre le terrein avec des maſſes immobiles qu'on nomme parapets, ne pourroit-on pas également faire conſidérer une armée comme un retranchement mobile, dont les lignes & les angles ſe changent à volonté. C'eſt ſurtout la fortification irréguliére qui pourroit faciliter cette application. Voyez

les positions prises par les plus grands généraux, il n'y en a aucune qui ne soit conforme aux maximes de la fortification. L'avantage qu'on retire des terreins dominans, la défense des défilés, la réunion des feux croisans & rasans sont autant de principes de la fortification appliqués au terrein. Comme c'est le passage des fleuves & riviéres qui a donné lieu à cette Remarque, je le prendrai pour éxemple. Voici donc ce que je dirois à mon éleve si j'étois chargé de l'instruire dans cette partie trop négligée de la science militaire. „Les maximes de l'atta-„que & de la défense des places sont les mêmes qu'on suit dans le pas-„sage d'une riviére & dans les obstacles qu'on fait naître pour l'empê-„cher. Ainsi figurez-vous que le fleuve ou la riviére qu'on veut passer „est un fossé. Que feriez-vous pour empêcher le passage du fossé si „vous étiez l'assiégé? Vous ruïneriez la gallerie de l'assiégeant par un „feu rasant: vous feriez monter votre grosse artillerie sur les bastions „pour démonter les batteries destinées à protéger le passage: vous „feriez une coupure dans la gorge du bastion près duquel l'ennemi „veut tenter le passage, & vous y attendriez l'assaut: vos bombes & „feux d'artifice écraseroient la gallerie, & si vous aviez des écluses „dans le fossé vous feriez monter l'eau pour tâcher d'emporter les tra-„vaux de l'assiégeant: vous feriez de petites sorties contre la tête de „la gallerie pour en chasser les travailleurs &c. Voyons à présent quel-„les sont les précautions à prendre dans le passage d'une riviére pou[r] „nous assurer que ce sont les mêmes dont on use pour passer un foss[é]. „Voyez-vous l'ennemi passer le fossé en face d'un angle rentrant[?] „Non, c'est toûjours aux saillants qu'il s'attaque. Pour défendre l[a] „gallerie il éléve des batteries, il cherche à ruïner les lignes qui don-„nent sur le fossé & à démonter le canon des assiégés. Enfin sa galleri[e] „lui sert de pont pour donner l'assaut au rempart, & quand il a em-„porté l'ouvrage il s'y retranche. Eh bien, dirois-je à mon éleve, c[e] „sont ces mêmes régles qu'on suit dans le passage des fleuves & rivié-„res." Je lui ferois voir combien il est plus avantageux d'appliquer c[e]

régles au terrein qui n'eſt jamais auſſi borné qu'une forteresse. Mais je m'apperçois que pour mettre le rapport de la Fortification à la Tactique dans tout ſon jour & pour expliquer l'un par l'autre, il faudroit non pas une Remarque mais une diſſertation. Je finis en diſant qu'un tel ouvrage ſeroit bien néceſſaire. Il eſt tems de bannir de l'étude militaire un pédantiſme qui en retarde les progrès, qui étouffe le génie en le renfermant dans le cercle étroit de l'imitation, & qui ne fait que de ſtériles arpenteurs de la plûpart de nos ingénieurs.

Page 137. (Dd) *Surpriſe de Ratisbonne.*

Cette ville éprouva dans cette occaſion le ſort de beaucoup d'autres anciennes & modernes. De tout tems il y a eu des traîtres, & comme je l'ai dit en parlant de la ſurpriſe de Hanau, il eſt rare de trouver une ſurpriſe où la trahiſon n'ait point eû de part. Ici je ne vois que le tems qu'on choiſit pour ſurprendre Ratisbonne qui ſoit remarquable. On prit l'heure que les bourgeois étoient à l'égliſe. C'eſt donc une bonne précaution que celle de tenir les portes d'une forteresse fermées pendant l'office divin. Comme les habitans étoient dans les égliſes & ſans armes, il fut aiſé aux Bavarois de les y enfermer & de les y tenir juſqu'à ce que le magiſtrat eût conſenti à ce qu'ils demandoient. Cette ſurpriſe eſt la troiſiéme dont GUALDO fait mention, & la ſeule où la trahiſon ait tout fait.

Ratisbonne eut le deſtin de Platée dans la guerre du Péloponneſe. Trois-cent Thébains furent introduits dans la ville par un certain Nauclidas & ceux de ſon parti qui paroiſſoient avoir mis la plûpart des habitans dans leurs intérêts. Pour plus de ſureté les Thébains étant entrés dans Platée établirent des corps de garde dans les places publiques. On voit que les Bavarois firent la même choſe dans Ratisbonne. Au reſte je ne rapporte ce trait de l'hiſtoire ancienne que parce que la ſuite fait voir de quelle maniére on pourroit au beſoin ſe défaire de l'ennemi qui ſe ſeroit gliſſé dans la place. Les Platéens affectoient de paroître

fort contens de voir les Thébains dans leurs murs. Mais voyant qu'ils n'avoient à faire qu'à trois-cent hommes, ces bourgeois déterminés se renfermérent chez eux, & enfonçant les murs mitoyens, ils passérent dans les maisons les uns des autres sans être vus, communiquérent ensemble, & lorsqu'ils se crurent assez forts, ils sortirent armés & fondirent sur les trois-cent Thébains. Les femmes & ceux qui n'avoient pas trouvé de quoi s'armer montérent sur les toits, & en firent tomber les débris sur l'ennemi. De cette façon les Thébains furent conduits jusqu'à la porte qui malheureusement pour eux se trouva fermée. Il y eut là un nouveau combat dont il ne se sauva des Thébains que ceux qui furent assez hardis pour se jetter par dessus le mur de la ville, au risque de se casser bras & jambes (*a*).

(*a*) Thucidide l. 2. ch. 1.

Page 145. (Ee). *Surprise d'Ingolstadt manquée.*

Cette circonstance que GUALDO rapporte du colonel Fornespech qui devoit introduire les Suédois dans la place, ne se trouve point dans les historiens de Gustave-Adolphe que j'ai sous les yeux. Ils disent simplement que l'électeur de Baviére avoit son armée de l'autre côté du Danube, & que le roi de Suéde fit ouvrir la tranchée devant Ingolstadt; mais que toutes ses attaques furent inutiles, parce que l'armée bavaroise faisoit passer tous les jours des troupes fraîches dans la place. On sçait combien il est difficile d'enlever des redoutes soutenues par une armée, à plus forte raison une place de guerre. La trahison doit en ouvrir les portes, ou il faut y renoncer. C'est donc en quoi le récit de GUALDO est plus instructif que celui de *Puffendorf* (*b*), de *Hart* & de *M. de M.* puisqu'il fait voir que Gustave n'avoit pas négligé ce dernier moyen. Mais il auroit dû ajoûter que c'étoit à la vue d'une armée que le monarque suédois attaqua Ingolstadt.

(*b*) Puffendorf l. 4. §. 16. Hart T. II. p. 259. M. de M. T. IV. p. 225.

Page 152. (Ff). *Prise de Prague par les Impériaux.*

Il me paroit nécessaire de donner une description éxacte de l'assiette de cette place & de ses fortifications. Le récit du comte *Gualdo*

en deviendra plus intéressant, & comme Prague est à peu de chose près ce qu'il étoit alors, il sera plus aisé de comparer les siéges mémorables que cette ville a essuyés de nos jours avec celui que l'historien décrivoit il y a cent-trente ans. Ce sera en même tems une occasion de dire quelque chose que je crois nouveau sur l'utilité & l'emploi du feu à ricochet.

PRAGUE est bâti sur les deux rives de la Moldau attachées l'une à l'autre par un pont de pierres qui a 500 pas de long. La partie au couchant de cette riviére s'appelle le petit Prague ou le petit-côté; l'autre qui est la grande moitié est au levant & comprend trois quartiers, l'ancienne ville, la ville neuve & le quartier des Juifs.

Le petit Prague a dix-neuf bastions, & le plus grand côté de son poligone extérieur a quatre-vingt verges. Une fausse-braie borde le corps de la place au nord-ouest jusqu'à la Moldau, mais au couchant & au midi il n'y a qu'un simple rempart. En venant du grand Prague dès qu'on a passé le pont on va toûjours en montant jusqu'au Ratzin, & de-là on redescend jusqu'à la porte dite *Strohæver-Thor*; on trouve à droite le couvent des capucins, sur la gauche quelques maisons isolées & au midi des vignobles qui s'étendent jusqu'à la Moldau. Ce côté de Prague est mal fortifié & dominé par le *Weissenberg* ou montagne blanche autrement dite le mont S. Laurent, qui s'étend jusqu'au bois dit le *Stern* ou l'étoile. Au couchant est une autre hauteur également dominée par le Weissenberg, sur laquelle du côté de la ville est la ferme dite le *Rothehauss*. Au dessous dans le vallon entre ces deux hauteurs on voit le couvent de Ste Marguerite, derriére le Rothehauss est le village de Velleslavin dans un fond & en deçà une prairie d'où sort un ruisseau qui passe à Thenitz à mille pas de la ville, & va se perdre dans la Moldau près de Kaysersmuhle, au nord. Du nord au levant la Moldau fait un coude, c'est à dire, qu'elle parcourt en droite ligne l'espace d'un demi-mille vers l'orient, fait un quart de mille vers le midi, & tourne au couchant où elle parcourt un autre

demi-mille en ligne droite, puis traverse la ville. De Kaysersmuhle jusques-là cette riviére est parsemée de petites isles, & au midi du petit Prague il y a des hauteurs près du village de Schinickow, qui sont également dominées par le mont St. Laurent ou Weissenberg.

La grande partie de Prague est plus méridionale. Elle est ceinte d'un rempart à dix bastions. Le plus grand côté de son poligone extérieur entre la porte de l'hôpital & celle de la ville-neuve à l'orient a plus de cent verges. Son aile gauche est appuyée à la Moldau & sa droite au Wischerad qui sert comme de citadelle à ce côté de la ville au midi. Le Wischerad est sur une roche fort élevée qui a le pied dans la Moldau. Cette roche commence près du pont & continue le long de cette riviére jusqu'au bout de la ville-neuve où elle a sa plus grande hauteur. Le Wischerad est défendu par cinq bastions. Son rempart au couchant a des redans, & devant la courtine au midi on a placé un ouvrage à corne pour s'assurer de la hauteur voisine qui est le chemin de Vienne. Au levant, sur tout le front du rempart de la ville, on ne voit que montagnes & côteaux plantés de vignes, qui dominent le corps de la place. La plus grande hauteur & en même tems la plus proche de la Moldau est la montagne de Ziska ou le *Ziskaberg* qui commence à quatre-cent pas de la ville. Un ruisseau coule au pied qui prend son cours vers le nord & se perd dans la Moldau. Cette hauteur continue vers l'orient jusqu'aux invalides qui sont bâtis dans un fond non loin de la Moldau. Cette riviére tient lieu de défense à la ville au couchant & au nord. De plus au nord en face de la campagne on a élevé depuis un épaulement pour empêcher qu'on ne voye de dehors ce qui se fait dans la place. Tous les ouvrages en général sont revêtus; les fossés sont secs, mais fort profonds en quelques endroits. Prague n'a point de dehors, excepté la petite ville qui a un ravelin du côté de la riviére. Il n'y a même de chemin couvert que par intervalles.

On voit par cette description que le mont St. Laurent d'où l'historien dit que le comte de Galas battoit Prague est le Weissenberg;

que c'étoit l'endroit foible de la place, & que l'attaque du marquis de Grana s'étant faite du côté des capucins étoit à la gauche de celle de Galas; que le marquis peut avoir établi ſes batteries ſur la hauteur du Rothehauſs à cinq-cent pas de la place, & que le petit Prague faiſant face à Rackonitz d'où venoit l'armée de Walſtein fut le ſeul attaqué, puiſque *Gualdo* dit que la garniſon du grand côté ne fit aucune réſiſtance & ſe rendit dès qu'elle vit les Impériaux maîtres de l'autre moitié de la ville.

L'endroit du petit Prague que le comte de Galas attaqua eſt le même où SA MAJESTÉ LE ROI DE PRUSSE ordonna au lieutenant-général comte Truchſes d'ouvrir la tranchée au mois de ſeptembre de l'année 1744, lorſque les Pruſſiens faiſoient en même tems le ſiége des deux villes. Il y avoit dans la place 24 bataillons de troupes reglées & 800 croates, faiſant à peu près douze-mille hommes. Les aſſiégés avoient élevé une redoute ſur le Ziskaberg, mais qui fut emportée d'aſſaut. Alors le maréchal de Schwerin eût ordre d'ouvrir la tranchée ſur une hauteur à la gauche du Ziskaberg, & de diriger le front de ſon attaque ſur les deux baſtions de St. Nicolas & de St. Pierre, non loin de la porte dite *Neu-Thor.* En même tems le comte Truchſes attaquoit le petit Prague. Sa Majeſté portant ſur les batteries du maréchal un coup d'œuil promt & juſte vit la néceſſité de ſeconder cette attaque par une autre dont Elle prit la conduite, parce qu'Elle en connoiſſoit l'importance. Le feu à ricochet de cette troiſiéme attaque fut peut-être ce qui fit rendre la ville; tant il eſt vrai que c'eſt la place qu'on aſſigne à la batterie ſur le prolongement de la courtine qui décide de ſon effet; avantage qui n'eſt pas commun, & qui par cette raiſon mérite que j'entre dans quelques détails.

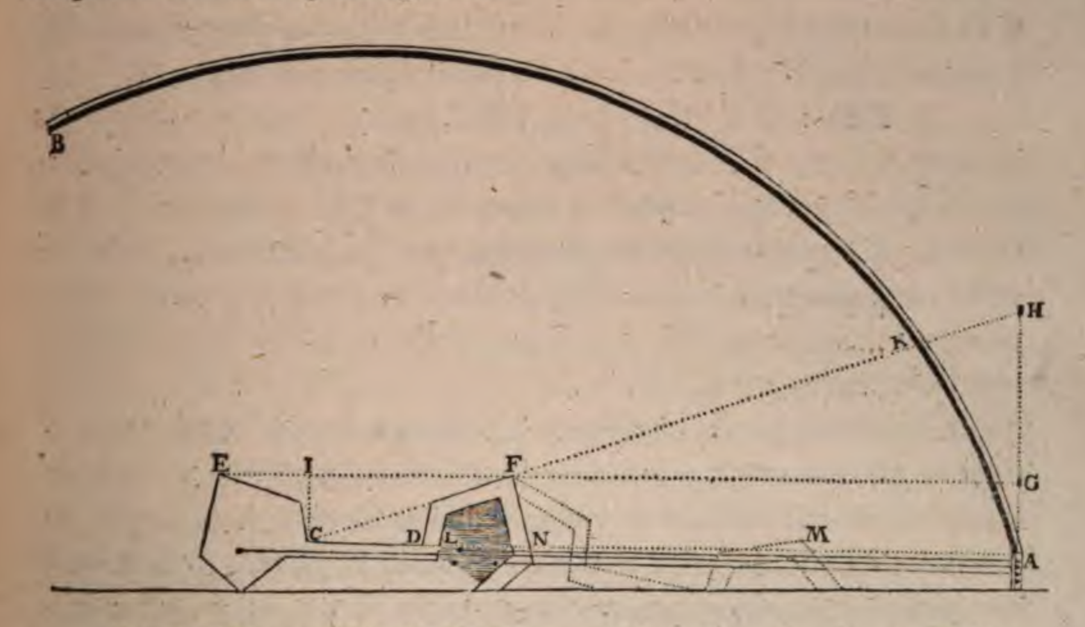
Sa Majeſté fit élever une grande batterie à ricochet au nord de la ville de l'autre côté de la riviére à la gauche de Buben. Son emplacement ne pouvoit être mieux pris, car cette batterie étoit ſur le prolongement de quatre courtines & devoit faire le plus grand effet.

D'abord elle coupoit la communication des baſtions aux aſſiégés & les obligeoit de s'y tenir cachés. Bientôt même cet aſile n'en fut plus un, parce que Sa Majeſté fit pouſſer ſon attaque vers la droite du village & battre les baſtions à revers. Cette idée toute ſimple qu'elle paroit, eſt ſublime & mériteroit qu'un Vauban l'eût approfondie. Je me borne à préſenter ici une théorie ſuccincte du feu à ricochet & à donner une méthode géométrique pour trouver le prolongement de la courtine ſans tâtonner. A la rigueur on pourroit s'en paſſer: Sa Majeſté foudroyoit les courtines de Prague ſans calcul. Mais ſi c'eſt le privilége du génie d'appercevoir d'un coup d'œuil ce que la théorie ne découvre qu'à pas lents, celle-ci n'en eſt pas moins néceſſaire pour faire des régles ſûres de ce que l'expérience enſeigne & pour mettre en principe ce qui dans ſon origine n'étoit qu'une conjecture ingénieuſe. Je lis le *Traité de l'attaque* du maréchal de Vauban & je trouve qu'il recommande de faire attention à l'emplacement des batteries à ricochet; je vois qu'il conſeille de les placer ſur le prolongement de la courtine & qu'il en fait l'application dans le *ſixiéme exemple* qu'il donne de la maniére d'attaquer une place. Mais je ne vois nulle part que cet illuſtre auteur ait dit dans quel cas ni de quelle maniére une courtine peut être battue à ricochet. C'eſt l'objet de la courte analyſe que je me ſuis propoſé de faire. Voici d'abord quelques propoſitions ſur l'emplacement des batteries à ricochet & ſur le ricochet même, qui ſont ſi évidentes qu'elles n'ont pas beſoin de preuves.

1. Toute batterie à ricochet doit être placée ſur le prolongement de la ligne qu'on veut battre:
2. Le meilleur ricochet eſt celui dont la courbe effleure la créte du parapet le plus proche ſur la ligne prolongée de l'ouvrage qu'on veut battre:
3. Plus la courbe eſt applatie & plus le boulet fait de bonds:
4. Plus la ligne eſt longue & plus le boulet a de jeu:

On

On ſçait auſſi que toute ligne de la fortification qui fait un angle ſaillant peut être prolongée, comme ſont les faces de tous les ouvrages & les flancs en ligne droite. Mais le prolongement de la courtine eſt plus difficile à trouver, parce que ſes deux extrémités ſont cachées par les baſtions qui ont un même profil que la courtine. Voici une méthode pour trouver ce prolongement.



Soit A B la paralléle & C D la courtine qu'on veut battre à ricochet, prolongez le côté du poligone E F juſqu'au point G hors de la paralléle A B, & vous aurez E G ou le prolongement du côté du poligone extérieur paralléle à la courtine C D. Elevant alors une perpendiculaire au point G & la prolongeant juſqu'à ce que H & la pointe du baſtion F & l'angle de la courtine C faſſent une ligne droite, vous aurez le prolongement de la ligne de défenſe fichante CF. J'aſſigne à cette ligne C F 72 verges, c'eſt peut-être trop, mais ce n'eſt pas un mal, parce qu'il vaut mieux que la batterie ſoit au-deſſous du prolongement de la courtine qu'au-deſſus, & que le contraire arriveroit ſi la ligne de défenſe étoit trop courte. L'ingénieur ſçait la

diſtance de ſes paralléles F K & F G, & s'il ajoûte K H à F K il aura F H. Il n'a qu'à ſouſtraire le □ F G du □ F H, extraire la racine quarrée du reſte & il trouvera G H ſans le meſurer. Il ne lui faudra plus que I C ou la diſtance entre la courtine C D & le côté du poligone extérieur E F. Car ayant une fois cette diſtance I C & la portant ſur la perpendiculaire G H prolongée de G en A, le point A & la courtine C D feront ſur la même ligne. *Voy. la figure.* Or pour trouver I C il donnera à C F 72 verges ou 360 pas ordinaires & dira:

$$FH : CF = GH : IC.$$

Et comme F H, C F & G H ſont connus, la regle de trois lui donnera I C. Il portera ce nombre de pas ſur la ligne prolongée G H de G en A, & le point A en droite ligne avec la courtine C D ſera le point du prolongement demandé. Mais pour être ſûr du point A l'ingénieur doit ſavoir au juſte la longueur C F; ce qui ne lui coûtera pas plus à meſurer que F K.

Cette methode ſert à trouver le prolongement de toutes les courtines de quelque nature que ſoit la fortification, mais elle ne leve pas les difficultés qui naiſſent du ricochet même dont la nature n'eſt pas toûjours compatible avec la conſtruction de la place. Auſſi ſouvent que les lignes de la fortification ſeront entre elles dans la même proportion que celles de l'héxagone du maréchal de Vauban repréſenté dans la figure ci-deſſus, & que le baſtion D F N ſera plein, il n'y aura pas de difficulté à pointer le canon qui effleurant la crête du parapet au point N, bondira ſur la courtine C D & en nettoyera toute la longueur juſqu'au terre-plein du baſtion E.

Mais le baſtion F pourroit être vuide en L, & pour lors le boulet venant à bondir ſur le terre-plein derriére le parapet N pourroit tomber dans le vuide L & ſon effet être incertain. Ce ne ſeroit là qu'un moindre inconvénient. Un autre baſtion M pourroit couper le prolongement N A de la courtine C D, ſon profil pourroit être d'égale hauteur avec celui du baſtion F & le point N être caché par la pointe

du baſtion M & pour lors il ſeroit impoſſible de le trouver du premier coup. Ce cas n'eſt pas rare, il a lieu dans le poligone à vingt côtés égaux de M. de Vauban où l'angle de la périphérie eſt au-deſſus de 166° 28'. Ce cas eſt encore moins rare dans d'autres ſiſtêmes où les flancs du rempart ſont plus allongés, & il eſt très-commun dans l'attaque des places irréguliéres. L'embarras eſt alors pour l'artilleur qui doit ricocheter une courtine ſans connoître le point N qui eſt la ſeconde qualité requiſe pour que le ricochet faſſe ſon effet. Il aura trouvé ſon prolongement par la méthode que je viens de donner, mais la difficulté gît dans l'élévation qu'il doit donner au canon pour rencontrer le point N qu'il ne voit pas. Il ſera obligé de donner aſſez d'élévation au canon pour que le boulet paſſe au-deſſus du parapet du baſtion M, & qu'en tombant il effleure la crête du parapet N. Mais cela ne ſe pourra faire qu'en tâtonnant, & pour s'en aſſurer on placera quelqu'un dans la tranchée qui conduira le boulet à l'œuil. Il y aura des coups de perdus, on doit s'y attendre, par la raiſon que le but auquel on viſe n'eſt point en vue, & par d'autres inconvéniens connus de l'artilleur qui donnent lieu à l'inégalité du coup. Ce n'eſt pas que la théorie ne puiſſe déterminer par le calcul le point d'élévation & la charge néceſſaire dans ce cas-ci pour que le boulet paſſant au-deſſus du baſtion M, touche le parapet au point N & faſſe l'effet déſiré. On peut connoître la diſtance du point N au point M, l'élévation du baſtion M & la hauteur du terre-plein N. L'officier d'artillerie ſçait auſſi de combien ſa batterie eſt éloignée du point M. Cependant quelque éxacte que ſoit la théorie, ſes réſultats ne ſont pas toûjours d'accord avec l'effet, ou parce qu'elle eſt trop éxacte ou parce que la pratique qui tient à trop de choſes ne l'eſt pas aſſez. Il ſera donc néceſſaire de faire ſuivre le boulet des yeux, comme il eſt dit plus haut.

Une autre difficulté qui ſe rencontre dans l'emplacement de la batterie deſtinée à ricocheter une courtine, c'eſt lorſque l'angle du poligone dans le front de l'attaque ſe trouve être plus grand que celui

du nonagone ou poligone à neuf côtés égaux; il faut alors trop étendre la paralléle de l'attaque pour y faire entrer le prolongement de la courtine. Mais quand on a deux attaques, la difficulté dont je parle n'a plus lieu, parce qu'alors on fait entrer le prolongement de la courtine de la premiére attaque dans les tranchées de la seconde.

Quand la place attaquée a des baſtions *à moineaux* ou conſtruits ſur une ligne droite, on peut enfiler deux, trois courtines & d'avantage, & le ricochet eſt dans toute ſa perfection, parce que *plus la ligne eſt longue & plus le boulet a de jeu.* 4e propoſition.

Un autre avantage pour la batterie à ricochet, c'eſt que la place qu'on veut battre ſoit le long d'une riviére, que les deux ailes de la fortification y ſoient appuyées, & qu'il n'y ait point d'ouvrage au-delà qui ſoit auſſi élevé que le corps de la place. La raiſon en eſt que l'angle que fait alors la riviére avec l'aile de la fortification n'étant pas fort obtus, on n'a pas beſoin de trop s'étendre pour chercher le prolongement de la courtine. M. de Vauban dans ſon traité de l'attaque des places met les batteries à ricochet ſur le prolongement de la courtine d'un héxagone régulier, & donne pour éxemple le cas le plus aiſé ou qui a le moins de difficultés. Mais je ne vois pas qu'il ait fait uſage de cette maxime dans les deux éxemples qu'il donne de l'attaque d'une place aſſiſe ſur une riviére. *Planches XXII. & XXIII.* Quoïqu'il lui eût été facile de placer ſa batterie de l'autre côté de la riviére ſur le prolongement de la courtine. On a ſouvent négligé cet avantage. Par éxemple au ſiége de Maſtricht en 1748 on auroit pû élever une batterie à ricochet au poſte que le maréchal de Saxe commandoit, & la placer dans la ſeconde paralléle, ſeulement à 150 pas plus à droite que celle qui y étoit déja. Par là on eût raſé la courtine de l'aile gauche à l'aile droite ſur une longueur de 300 toiſes, puiſque le maréchal de Lœwendahl raſoit la même courtine de l'autre côté de la Meuſe où étoit ſon attaque. Rien n'auroit tenu contre la violence de ce feu oppoſé, & c'eſt ce qui me fait croire que le maréchal doit avoir eû de

raiſons que j'ignore qui ne lui auront pas permis de profiter de cet avantage; elles n'étoient pas apparemment de nature à être indiquées dans le plan du ſiége.

Comme c'eſt à l'occaſion de la batterie à ricochet que Sa Majeſté fit élever devant Prague que j'ai parlé de l'utilité de ce feu & d'un moyen ſûr & facile de trouver l'emplacement de la batterie ſur la ligne de la courtine, il reſte à faire voir que tous les avantages du ricochet ſe trouvoient réunis dans cette attaque que le Roi projetta & dirigea.

La batterie étoit ſur le prolongement de quatre courtines, les baſtions de ce côté de Prague ſe trouvant ſur une ligne droite. L'enfilade y étoit de 2000 pas, & le boulet y bondiſſoit en pleine liberté depuis la porte de l'hôpital, *Spittel-Thor*, juſqu'à la porte aux chevaux, *Roſs-Thor*. J'ai dit que la meilleure maniére étoit de placer les batteries à ricochet ſur le bord d'une riviére, quand les ouvrages y ſont appuyés. Sa Majeſté ſaiſit cet avantage & fit ce qu'on auroit ſouhaité que M. de Vauban n'eût pas négligé dans les deux éxemples cités. Je conclus que cette troiſiéme attaque auroit pu décider du ſort de Prague. Mais il y a dans cette batterie un autre avantage qui lui eſt particulier placée où elle étoit. Les aſſiégés avoient élevé une digue pour arrêter l'eau dans le foſſé qui ſervoit de défenſe à ce côté. Cette batterie établie à Buben perça la digue & fit écouler l'eau. C'en fut aſſez pour forcer la garniſon à ſe rendre: avantage qui réuni à tant d'autres prouve la ſupériorité du coup d'œuil ſur la plus ſublime théorie.

Page 156. (Gg). *Fauſſe tentative ſur Lindau.*

La deſcription que GUALDO fait de Lindau en Souabe eſt fort juſte, mais ne s'accorde point avec ce qu'il dit de l'entrepriſe du duc de Weimar ſur cette place. Son récit convient mieux à la ville de Brégentz pour le local, car d'ailleurs Brégentz fut priſe & Lindau ne le fut pas. Cette ville eſt bâtie ſur le lac de Conſtance; il n'y a qu'un chemin pour y arriver qui eſt une langue de terre qui s'avance dans le

lac. Il eſt poſſible qu'à l'entrée de cette chauſſée il y ait eu jadis une hauteur ſi eſcarpée qu'il falloit la monter avec des grapins, quoiqu'on ne trouve rien de ſemblable dans les cartes modernes. On ne comprend pas non plus comment les Suédois ſe trouvérent tout d'un coup au milieu de la garniſon, comme le dit GUALDO, à moins que cette garniſon n'ait été embuſquée hors de la place. Mais c'eſt trop s'arrêter à des ſuppoſitions. Il eſt plus ſimple de penſer que l'hiſtorien avoit entendu parler de l'expédition du duc de Weimar ſur Lindau & de la ſituation de Bregentz au pied d'une haute montagne, & qu'il a confondu ces deux choſes. En effet Brégentz ſur le lac de Conſtance à deux milles de Lindau eſt bâtie entre deux montagnes, & ſur celle qui eſt derriére la ville près du village de Merenhau on voit encore les ruïnes d'un vieux château. C'eſt apparemment-là qu'étoit le fort défendu par le régiment du comte de Hohen-Ems, que les Suédois firent priſonnier à la priſe du fort.

Page 158. (Hh). *Neuſtadt, Amberg & Vaidem.*

Si GUALDO a voulu parler de Neuſtadt dans le Haut-Palatinat il devoit dire que l'armée bavaroiſe marcha par Amberg, Vaidem & Neuſtadt, qui eſt d'un mille plus près d'Egra que Vaidem. Il ne peut point avoir voulu parler de Neuſtadt en Baviére, ou il auroit dit pourquoi l'armée qui étoit à Ratisbonne, & qui pouvoit y paſſer le Danube & n'avoit pas de tems à perdre, auroit été paſſer ce fleuve à Neuſtadt, cinq milles plus haut. Ainſi il faut s'en tenir à cette leçon, *Amberg, Vaidem & Neuſtadt.*

Page 159. (Ii). *Guſtave ne peut empécher la jonction des Bavarois avec l'armée de Walſtein.*

Puffendorf décrit ainſi la marche du monarque ſuédois. Il dit qu'il vint par Furth, Nuremberg, Lauff & Herſpruck; que de-là il détacha ſa cavallerie pour prendre poſte à la hauteur de Vaidem, &

couper les Bavarois; mais que ceux-ci en étoient partis la veille. Il ajoûte que la marche du roi fut retardée parce qu'il avoit deux riviéres la Viltz & la Nab à paſſer; que les Bavarois gagnant de viteſſe arrivérent à Turſchenreuth qui n'eſt qu'à 3 milles d'Egra où ils avoient communication avec l'armée des Impériaux, & que le roi voyant ſon projet échoué reprit la route de Nuremberg. On voit par cette entrepriſe manquée quelles précautions, quelle célérité & quelle connoiſſance du local ſont néceſſaires pour empêcher la jonction de deux armées, & que l'éxécution d'un plan qui tient à tant de choſes peut manquer au plus grand général. Malgré les obſtacles que Guſtave rencontra dans ſa marche, à diſtance égale, les Suédois l'auroient emporté de beaucoup ſur les Bavarois. Ceux-ci n'avoient que treize milles de Ratisbonne à Vaidem par Amberg, au lieu que le roi venant de Donawert & paſſant par Nuremberg avoit vingt-ſept milles à faire juſqu'à Vaidem, & cependant, ſuivant Gualdo, les Bavarois étoient encore dans cette ville que du haut des tours on voyoit déja l'avant-garde de la cavallerie ſuédoiſe. Mais il auroit fallu ſurprendre les Bavarois après les avoir atteints, & c'eſt la raiſon pourquoi ce projet trop compliqué ne réuſſit pas. La jonction qui ſe fit peu après du corps du duc de Weimar avec l'armée de Guſtave eſt plus ſurprenante. Cette jonction s'opéroit à deux milles du camp de Walſtein, & ce général ne fit aucun mouvement pour l'empêcher.

Page 165. (Kk). *Priſe du magaſin de Freyſtadt.*

Il eſt néceſſaire d'établir la poſition des deux camps près de Nuremberg, on en verra mieux ce qui fit réuſſir l'expédition des Suédois ſur Freyſtadt. Gualdo n'en dit pas aſſez, & le récit des autres hiſtoriens ne s'accorde pas toûjours avec le terrein.

Camp des Suédois.

Le roi avoit établi ſon camp autour de Nuremberg, le pourtour en étoit d'un bon mille d'Allemagne. Il avoit profité du terrein & fait

occuper les hauteurs. Les lignes étoient défendues par des ouvrages en forme de baſtions, & par des redoutes là où il n'y avoit pas de baſtions. A toutes les entrées on avoit élevé des demi-lunes; d'autres protégeoient les poſtes avancés. Le foſſé qui régnoit autour du retranchement avoit partout 12 pieds de large ſur 8 de profondeur. La Pegnitz qui traverſe la ville coupoit ce camp en deux parties à peu près égales qui communiquoient enſemble par des ponts jettés ſur cette riviére. On voit encore aujourd'hui quelque choſe du retranchement. Les lignes entre les fauxbourgs de Gaſtenhoff & de Wehr ſont de ce tems-là. Le foſſé éxiſte, mais le tems en a comblé la plus grande partie. Les redoutes dites Berenſchantz & Sternſchantz ſont encore dans leur entier. Le roi y avoit appuyé ſes lignes. La *Sternſchantz* eſt au nord de la Pegnitz & la *Berenſchantz* au midi de cette riviére quand on va de Nuremberg à Furth. Ces redoutes ſont entourées d'un foſſé de vingt-ſix pieds de large, ce qui prouve que Guſtave avoit fait ces redoutes plus fortes que n'étoit le profil de ſes lignes, & ce qui ſert de preuve à ce que j'ai dit dans le *Tableau Militaire* des maximes que ce prince ſuivoit dans la conſtruction de ſes retranchemens; maximes qui remédient à l'inconvénient des lignes continues. La ville de Nuremberg qui ſe trouvoit au centre de ce retranchement eſt entourée d'un rempart baſtioné. Le foſſé a quarante pieds de profondeur ſur ſoixante de large, & eſt revêtu de pierres de taille.

Camp des Impériaux.

Walſtein venoit de Neumarckt qui eſt dans le Haut-Palatinat, à quatre milles & demi de Nuremberg. Il avoit paſſé la Rednitz près de Schwobach à deux milles au-deſſous de Nuremberg. Le roi avoit auſſi paſſé cette riviére avec ſa cavallerie pour obſerver la marche des Impériaux & avoit fait halte derriére la Biber qui ſe jette dans la Rednitz à un demi-mille de Furth. La cavallerie ſuédoiſe étoit rangée devant Cadoltzbourg ſur une hauteur à un demi-mille de la Biber

Wal

Walſtein paſſa la Rednitz & établit ſon camp de façon qu'il avoit cette riviére en front, ſa droite allignée à Stein, & ſa gauche appuyée à la Biber. On paſſe la Rednitz à Stein ſur un pont de pierres, & à cet endroit-là les bords de la riviére ſont fort eſcarpés. Sitôt qu'on a paſſé ce pont quand on vient de Nuremberg on trouve un ruiſſeau qui tombe dans la Rednitz à la droite de Stein. Ce ruiſſeau deſcend d'Unterbuche, traverſe d'étroites prairies, & ſépare la hauteur où Walſtein avoit ſon aile droite de celles qui ſont ſur le chemin de Nuremberg à Gutzberg; de ſorte qu'en venant de Stein ces hauteurs ſont ſur la gauche & celle où campoit l'aile droite des Impériaux ſur la droite. Celle-ci n'eſt point eſcarpée du côté du ruiſſeau, & celles qui ſont ſur la gauche du ruiſſeau ſont auſſi hautes, ſi elles ne le ſont pas d'avantage. Depuis la hauteur où les Impériaux avoient leur aile droite juſques vers la Biber qui étoit le point d'appui de leur aile gauche, le terrein va en montant & forme ce qu'on nomme l'*Alter-Berg*. La Rednitz qui couvroit le front de Walſtein n'eſt point guéable depuis Stein juſqu'à la Biber. Dans cet eſpace les hauteurs qui longent la Rednitz, ſont des roches eſcarpées & le lit de la Rednitz eſt marécageux. La Biber qui couvroit l'aile gauche de Walſtein eſt une eau peu large & guéable en différens endroits, qui paſſe à travers d'étroites prairies & dont les bords ſont peu élevés. De l'autre côté de la Biber étoit placé le corps des Bavarois ſur la hauteur que les nouvelles cartes déſignent ſous le nom d'*Alter-Veſte* ou vieux château, & que les hiſtoriens de la guerre de trente ans nomment le *Burgſtall* ou *Burgſtall von der alten Veſte* (*a*), nom qui n'eſt plus connu dans cette contrée. La hauteur ſur laquelle eſt l'*Alter-Veſte* ou vieux château domine celle de l'*Alter-Berg* ou du vieux mont, & ſont à une portée de canon l'une de l'autre. On trouve même encore les ruïnes de ce vieux château, qui ſont quelques pans de murailles de pierres de taille de huit à douze pieds de haut. Mais aujourd'hui à cent-cinquante pas de ces ruïnes du côté de Brunamberg on voit une maiſon maſſive appartenante à un forêtier de

(*a*) Th. Eur. T. II. p. 659.

la cour d'Anſpach. Toute la hauteur eſt boiſée, & eſt fort eſcarpée du côté de Tohmbach. Derriére ce village il y a une autre hauteur mais qui eſt dominée par celle du vieux château. Celle-ci n'eſt acceſſible que depuis Weyhershoff juſqu'à Brunamberg, & même dans cet eſpace l'accès & l'attaque ſont rendus difficiles par les étangs qui ſont du côté de Weyhershoff & par les marais & les ſources dont le terrein abonde dans cette contrée. A peu près à cinq-cent pas derriére Tohmbach il y a un petit bois de ſapin. Mais comme il paroit n'avoir que quarante ans, ce ne peut pas être celui près de la Rednitz dans lequel Guſtave avoit placé mille mouſquetaires lorſqu'il attaqua le camp de Walſtein. La Rednitz n'eſt point guéable depuis la Biber juſqu'à Furth. Seulement dans la ſécheresſe on la paſſe à cheval à l'endroit qu'on appelle Fallhauſs & près de Furth. Walſtein avoit entouré ſon camp d'un retranchement, & fortifié ce retranchement de quantité d'abattis en obſervant d'en faire juſqu'à trois l'un derriére l'autre ſur le penchant des hauteurs. Dans quelques endroits ſes chariots de bagage couvroient le dos du retranchement, & le camp étoit entouré d'un foſſé & de parapets comme celui du roi de Suéde.

Le camp étoit le poſte principal d'où Walſtein avoit envoyé des détachemens dans le plat païs pour couper plus ſurement les convois ſuédois. Dans ce deſſein il avoit fait occuper Cronach dans le païs de Bamberg entre Bareuth & Cobourg, Forchheim à quatre milles de Nuremberg, Wilsbourg à ſept milles du côté du Danube, Amberg, Neumarckt, Freyſtadt & d'autres villes du Palatinat.

Pour bien entendre l'expédition des Suédois ſur Freyſtadt il faut ſavoir que cette ville n'eſt qu'à cinq milles de Nuremberg, & qu'elle étoit à ſix milles du camp de Walſtein par Schwobach. Le général Sparr avoit été détaché pour couper la retraite aux Suédois qui revenoient de Freyſtadt. Il devoit longer le Schwartzbach que les Suédois avoient à paſſer pour retourner au camp. Son but étoit d'aller en toute diligence ſe poſter à Burgthan qui étoit le chemin de Freyſtadt à

Nuremberg ſur une hauteur près du Schwartzbach. Il avoit auſſi loin du camp à Burgthan que les Suédois avoient de Freyſtadt, enſorte qu'il pouvoit les rencontrer. Sa marche étoit d'accord avec ſon projet, & il auroit ſurement réuſſi, s'il n'eût pas été prévenu. Mais Guſtave fut lui-même occuper ce poſte de Burgthan pour couvrir la retraite du général Dewbatel, & en ſuppoſant qu'il fut parti de ſon camp en même tems que Sparr étoit parti du camp des Impériaux, le monarque ſuédois devoit arriver le premier, parce que de Nuremberg il n'y avoit que deux milles & que Sparr avoit deux milles & demie à faire.

Page 186. (Ll). *Impériaux ſurpris &c.*

WISELOCH eſt à trois milles de Manheim ſur le ruiſſeau dit *Angelbach* qui ſe perd dans le Rhin près de Manheim. La ville eſt dans un fond, & depuis Wiſeloch juſqu'à Altbeyerſtall eſt un défilé dont le débouché ſur la gauche touche à un bois. A l'autre bord de l'Angelbach du côté de Philisbourg il y a auſſi des hauteurs couvertes de bois. Ce païs ſemble fait pour les embuſcades. Cette expédition du rhingrave eſt rapportée différemment. *Puffendorf* & *de Prades* diſent que le maréchal Horn y étoit en perſonne, au lieu que ſuivant GUALDO ce général étoit encore en Franconie avec ſa petite armée dont les 500 chevaux du rhingrave & 800 fantaſſins commandés par le colonel Sclavaliski n'étoient qu'un détachement. Au reſte ces ſurpriſes ſont fréquentes dans l'hiſtoire militaire des anciens, elles ont eû lieu quelquefois par une fuite ſimulée, qui attiroit les aſſiégés hors de leurs murs. Alors un corps d'aſſiégeans embuſqué non loin de la porte ſe jettoit dans la place, & s'en rendoit maître (*a*).

(*a*) Frontin. l. 3. c. 10.

Page 197. (*Mm*). *Pappenheim échoue devant Maſtricht.*

Pour ſe faire une idée juſte de l'attaque du comte de Pappenheim au quartier du comte de Stirum devant Maſtricht, il faut ſavoir comment le prince d'Orange avoit diſtribué ſes quartiers autour de cette place. Il avoit 250 compagnies & 60 eſcadrons. Ruremonde &

Venlo deux villes priſes aux Eſpagnols avoient garniſon hollandoiſe. Venlo eſt à dix milles au-deſſous de Maſtricht, & Ruremonde à ſix. Venlo, Ruremonde & Maſtricht ſont toutes trois ſur la Meuſe. Un ruiſſeau qu'on nomme le Jær paſſe ſous les murs du fort de ce nom, entre dans la ville & s'y jette dans la Meuſe. Ce que nous allons dire de la poſition du camp du prince d'Orange eſt tiré en partie de l'ouvrage d'un Ingénieur contemporain. „Ce prince, dit-il, avoit pris „ſon quartier ſur le Dœsberg du côté du Brabant près du chemin de „Bruxelles. Il avoit dix-huit régimens tant François que Flamans, „Anglois & Ecoſſois. Son poſte étoit entouré d'un bon retranchement „& ſon flanc gauche protégé par un fort bâti ſur une hauteur voi- „ſine près du chemin de Tongres. A cinq-cent-quarante verges de „ce poſte ſur la droite étoit celui du comte Henri de Naſſau. A cinq- „cent verges de celui-ci ſur la droite juſqu'à la Meuſe étoit le poſte „du colonel Pinſen avec les Friſons, qui occupoit le mont St. Pierre „près du village de Lichtenberg. Entre la ville & le mont St. Pierre, „ou entre le Jær & la Meuſe, il y avoit une inondation au pied de la „hauteur du Lichtenberg. Le prince d'Orange fit jetter un pont ſur „la Meuſe au midi de Maſtricht non loin de Lichtenberg, & un autre „au nord de cette ville près du poſte de la Smeermaas qui fut aſſigné „au comte de Brederode. Ainſi les avenues du côté du Brabant „étoient fermées par ces quatre poſtes. De l'autre côté de la Meuſe „vis-à-vis du poſte du comte de Brederode étoit celui du comte de „Stirum avec 18 eſcadrons & 15 compagnies à Wyck, petite partie „de la ville qui regarde le païs de Limbourg actuellement fortifiée, „& qui ſert de tête de pont à Maſtricht. De ce même côté de la „Meuſe vis-à-vis le quartier du colonel Pinſen étoit celui du prince „Maurice de Naſſau. Le pourtour de chaque retranchement étoit de „1450 verges, & les deux formoient un demi-cercle dont la Meuſe „faiſoit le diamétre. Les villages de Haren, Ammy, Leumel, Scha- „ren & Heugem étoient renfermés dans ce demi-cercle. Le marquis

„de Leyde commandoit dans Maſtricht & avoit une garniſon de „2500 hommes d'infanterie & une ſeule compagnie de cavallerie." (*a*)

(*a*) Schildknechts Feſtungs-Bau T. III. c. 13.

Le comte de Pappenheim venoit de Dortmund, ville libre dans la comté de la Marck à neuf milles de Cologne, & il avoit établi un pont de communication à Urmont vis-à-vis de Stochem. GUALDO obſerve que les Eſpagnols étoient de l'autre côté de la Meuſe; peu auparavant il dit qu'ils avoient tenté de paſſer la Meuſe au même endroit où Pappenheim fit jetter un pont; ce qui prouveroit que les Eſpagnols n'avoient point encore paſſé cette riviére. Au reſte quoique le courage déſeſperé des aſſiégeans ait rendu inutiles les diſpoſitions du comte de Pappenheim pour l'attaque des quartiers du prince d'Orange, elles n'en ſont pas moins une preuve de l'habileté de ce général & lui font infiniment d'honneur. On les trouve dans l'hiſtorien *Hart* (*b*), on peut les comparer avec le récit de GUALDO.

(*b*) Hart T. II. p. 432.

Page 198. (Nn). *Camp de Runingen ſur l'Ocker à un demi-mille de Brunswic.*

C'étoit un terrein tel que le duc de Lunebourg pouvoit le déſirer pour y aſſeoir ſon camp. Le *Soldat Suédois* (*c*) dit que les Brunswicois avoient fait une eſpéce de circonvallation autour de leur ville pour ſe mettre à couvert des ſorties de la garniſon de Wolfenbuttel, & qu'elle commençoit à Runingen. Peut-être que le Landwehr qu'on trouve encore autour de Brunswic eſt un reſte de cet ancien retranchement. C'eſt un foſſé qui au beſoin coupe les avenuës de cette ville. Il commence à la droite d'un marais que traverſe un bras de la Schunter, & continue par Runingen, le village de Broitzen, la ferme dite Rafftour & le village d'Oelper. Là il eſt interrompu par des marais & par l'Ocker, mais il reprend à l'autre bord de la riviére & va ſe terminer au marais de la Schunter. Mgr. le prince Xavier de Saxe faiſant le ſiége de Brunswic en 1761 ſçut tirer grand parti de ce Landwehr. S. A. R. avoit pris ſon camp entre le bras de la Schunter & l'Ocker;

(*c*) Sold. Suédois p. 386.

ſes flancs étoient appuyés à deux petits bois le Maſtbruch & le Siechenholtz. M. de Klotzen commandoit le poſte de Broitzen; les autres avenues du Landwehr étoient gardées par de la cavallerie & de l'infanterie. Mais la nuit du 13. au 14. d'octobre S. A. S. Mgr. le prince Frédéric de Brunswic attaqua le village & le poſte d'Oelpern avec ſix bataillons, força le retranchement, en délogea l'aſſiégeant après une vigoureuſe réſiſtance, & fit entrer les ſix bataillons dans Brunswic. Ce qui détermina le prince de Saxe à lever le ſiége.

Page 198. (Oo). *Le duc de Weimar & le maréchal Bannier aménent au roi douze-mille hommes.*

L'hiſtorien ſe trompe en diſant que le renfort que le roi reçut alors par la réunion de différens corps détachés n'étoit que de douze-mille hommes. L'auteur du *Théatre de l'Europe* (a) eſt en cela plus croyable quand il dit que tous ces corps réunis en formoient un de cinquante-mille hommes. L'hiſtorien auroit auſſi dû s'étendre davantage ſur la réunion de ces différens corps, & faire voir que ce fut le réſultat d'une marche des plus combinées. Le paſſage de la Rednitz à peu de diſtance du camp de Walſtein méritoit auſſi d'être remarqué. Je crois devoir ſuppléer à cet oubli en faveur des militaires qui ne ſont pas à portée de conſulter les auteurs que j'ai ſous les yeux. D'abord il faut ſavoir que ces cinquante-mille hommes venoient des deux extrémités de l'Allemagne. Le chancelier Oxenſtierna commandoit un petit corps dans les environs de Mayence, Tréves & Cologne, par conſéquent de l'autre côté du Rhin, lorſque l'ordre vint de joindre la grande armée. Il devoit chemin faiſant prendre avec lui quelques troupes du landgrave de Heſſe, en profitant de l'abſence de Pappenheim qui étoit alors devant Maſtricht. Un corps dans le païs de Magdebourg formé des débris de celui d'Hamilton s'étoit joint près de Halle à quelques compagnies d'infanterie & de cavallerie ſuédoiſe. Un autre corps venoit des environs d'Augsbourg, conduit par le général Bannier, &

(a) Th. Eur. T. II. p. 658.

celui du duc Bernard de Weimar étoit près du lac de Conſtance. Le chancelier Oxenſtierna prit ſa marche par Francfort ſur le Mein, Aſchaffenbourg & Wurtzboug, & fit halte près de Kitzingen où ſe fit ſa jonction avec les Heſſois, à neuf milles de Nuremberg. Le duc Guillaume de Weimar à la tête de ſes gardes & de quelques troupes tirées de la Souabe eut orde d'aller au-devant du corps qui venoit de Halle & s'avança juſqu'à Zeitz à $5\frac{1}{2}$ milles de Leipſic où il rencontra ce corps. Sept régimens Saxons, cinq d'infanterie & deux de cavalerie ſe joignirent à lui près de Hoffkirch. Le duc revint par la forêt de Thuringe & arriva à Kitzingen le *6.* d'Août. Le général Bannier qui venoit d'Augsbourg paſſa le Danube à Donawert, & laiſſant Nuremberg à droite, il s'avança ſur Winsheim dans le païs d'Anſpach à ſix milles de Nuremberg, comptant d'aller au-devant du chancelier qu'il ſuppoſoit être du côté de Wurtzbourg ou de Kitzingen. Mais le roi l'avoit prévenu, & trouvant que Winsheim faiſoit un meilleur point de réunion pour ces différens corps il y avoit envoyé le duc Bernard de Weimar avec des troupes afin d'opérer cette réunion, qui ſe fit en effet à Winsheim entre le duc Guillaume, Oxenſtierna & Bannier. Le roi avoit fait ſes diſpoſitions en cas que l'ennemi voulût tenter quelque choſe d'un côté ou de l'autre. Si c'étoit du côté de Winsheim, les généraux combinés devoient ſe poſter avantageuſement & donner le tems d'arriver au roi qui avoit réſolu de ne pas perdre de vue l'ennemi. Si lui venoit à être attaqué c'étoit à eux à faire face, & alors ce puiſſant renfort devoit prendre à dos les Impériaux qui de quelque façon qu'ils fiſſent leur attaque devoient toûjours ſe trouver entre deux feux. Le roi uſa encore d'une précaution qui fut de déloger les Impériaux de Herzogaurach ſur l'Aurach à 3 milles de Nuremberg, & de faire occuper ce poſte, où ces différens corps réunis à Winsheim vinrent camper ayant l'Aurach & ſes deux rives en front, la ville au flanc gauche, le droit appuyé au défilé de Wildenbach, & un grand bois ſur les derriéres. Le monarque ſuédois s'avança juſqu'à

Pruck qui eſt ſur la Regnitz à deux milles de Nuremberg & autant du camp de Walſtein. Là Guſtave eut la ſatisfaction de voir ces cinquante-mille hommes paſſer la riviére ſans que dans une ſi longue marche l'ennemi leur eût enlevé un ſeul homme. Et tel fut l'effet des ſages meſures de ce Prince qu'en un mois de tems il raſſembla ces troupes détachées & diſperſées même depuis le pied des Alpes juſqu'à la mer baltique (*a*).

(*a*) Puffendorf l. 4. § 41. Hart T. II. p. 378. M. de M. T. IV. p. 349.

Page 199. (Pp). *Attaque du camp de Walſtein.*

La deſcription que j'ai faite des deux camps à l'occaſion de la priſe du magaſin de Freyſtadt peut ſervir à répandre plus de jour ſur cette attaque. C'eſt un des principaux événemens de l'hiſtoire de Guſtave-Adolphe, il eſt néceſſaire de rapporter quelques détails qui ont échappé à l'auteur italien. Le roi de Suéde avoit fait élever trois batteries ſur la rive droite de la Rednitz du même côté que Nuremberg, & foudroyoit le camp des Impériaux à l'autre rive. Il faut que ces batteries ayent été placées entre Furth & Nuremberg. Il eſt même à croire qu'elles ont été ſur la hauteur derriére Gerbersdorff. Car cette hauteur domine celle de l'autre côté de la Rednitz où Walſtein avoit ſon aile droite. La hauteur de Gerbersdorf ſe perd inſenſiblement du côté de Steinbach & Nuremberg. Depuis-là le terrein de Furth à Nuremberg eſt aſſez uni, excepté les petits bois qu'on rencontre près de Muggenhoff & Ebritzhoff. Guſtave-Adolphe voyant que Walſtein ne changeoit rien à ſa poſition, deſcendit avec ſon armée juſqu'à Furth qui eſt au confluent de la Rednitz & de la Pegnitz. Furth étoit un des poſtes avancés des Impériaux. Guſtave les en fit déloger & paſſa la Rednitz. Ce poſte de Walſtein ſe replia ſur celui de Burgſtall à l'aile gauche, que le général Aldringer fit ſoûtenir par ſes Bavarois. Le roi qui voyoit que ce poſte de Burgſtall faiſoit la principale force du camp de Walſtein, parce qu'il dominoit une partie de l'aile gauche poſtée ſur la hauteur dite *Alterberg*, le fit attaquer vivement, ſe

ſe flattant de l'emporter. Mais le terrein l'obligeoit de ſe reſſerrer & ne lui permettoit pas d'attaquer ſur un aſſez grand front. Car cette attaque doit s'être faite entre Brunamberg & Weyhershoff où le terrein eſt fort coupé par des étangs & des ſources, ainſi que je l'ai dit dans la *Remarque* Kk *ſur la ſurpriſe de Freyſtadt.* Cinq-cent mouſquetaires formoient la tête de cette attaque. Ils étoient ſoutenus par quelques bataillons d'infanterie. Ces mouſquetaires devoient tirer ſans diſcontinuer. La cavallerie des deux armées ne fit rien excepté qu'un régiment de cuiraſſiers de l'empereur ſabra quelques mouſquetaires de l'aile gauche des Suédois. Le roi en avoit placé mille dans un petit bois près de la Rednitz, qu'il ne faut pas confondre avec le bois de ſapin dont j'ai parlé dans la *Remarque Militaire* Kk. Le colonel Roſtein qui les commandoit fut tué en attaquant, & ſa troupe miſe en déſordre. Les cuiraſſiers impériaux profitérent de cette circonſtance pour tomber ſur ces mouſquetaires le ſabre à la main, mais ils furent repouſſés par les Finlandois que commandoit le colonel Stœllhandke. Dans ces entrefaites le duc Bernard de Weimar ſe rendit maître d'une hauteur d'où il pouvoit canonner l'ennemi tant ſur le Burgſtal que dans le camp. Mais comme il avoit plu, la pente ſe trouva ſi gliſſante qu'il ne fut pas poſſible d'y monter du canon. On dit que le roi ne fut pas fâché de ce contretems parce qu'il ne trouvoit pas l'endroit favorable pour l'attaque. Il y auroit eu beſoin de toute ſon infanterie, ſa cavallerie ainſi que l'artillerie ſeroient reſtées à découvert. La nuit mit fin à ce rude combat, & Guſtave ſe détermina à faire retraite à la pointe du jour. Il fit d'abord retirer ſon infanterie, & la rangea dans la plaine au pied de la hauteur. Sans doute que l'aile gauche étoit appuyée à la Rednitz & l'armée rangée dans l'allignement des villages de Trombach, & haut & bas Furberg. Les bataillons qui ſervoient de ſoutien aux cinq-cent mouſquetaires de la tête, reſtérent toute la nuit à leur poſte. A la pointe du jour le roi fit retraite & ſe mit à la tête de ces braves mouſquetaires qui formoient l'arriére-garde. Il fit repaſſer

la Rednitz à ſon armée, & prit ſon camp entre cette riviére & la Pegnitz, ſe rapprochant des Impériaux plus qu'il n'avoit fait dans ſon camp de Nuremberg (*a*). Mais ſi on en croit le *Théatre de l'Europe* (*b*) le roi ne fit paſſer la Rednitz qu'à quelques régimens de l'aile gauche qui prirent leur camp aux environs de Furt entre la Pegnitz & la Rednitz. Leur aile gauche étoit appuyée à Furt & à la Pegnitz; la droite avoit pour points d'appui une gorge où coule le *Zenn*, & le village de Matzendorf ou Atzendorf; le dos du camp étoit défendu & couvert par la Rednitz. Ce camp étoit coupé en deux parties aſſez égales par un autre ruiſſeau dit le *Fahrenbach*. Mais dans le plan qu'on trouve de ce camp dans le *Théatre de l'Europe*, il s'eſt gliſſé une erreur: on y confond la Rednitz avec la Pegnitz. Cette faute ne doit pas faire croire que l'ingénieur ſe ſoit également trompé dans la poſition du camp. Il y auroit de l'injuſtice à lui refuſer la confiance qu'on doit à tout contemporain. D'ailleurs en rectifiant l'erreur, en plaçant les noms des deux riviéres où ils doivent être, le plan même montre que Guſtave avoit aſſis ſon camp entre la Rednitz & la Pegnitz, qui eſt la poſition que tous les hiſtoriens lui donnent.

(*a*) Puffendorf l. 5. §. 42. Hart T. II. p. 384.

(*b*) Th. Eur. T. II. p. 660.



DIS-

DISCOURS

D'UN OFFICIER PRUSSIEN

SUR LES BATAILLES

DE BREITENFELD ET DE LUTZEN,

AVEC LES PLANS LEVÉS SUR LE TERREIN PAR L'AUTEUR DU DISCOURS.

Traduit de l'Allemand.



DISCOURS
SUR LES BATAILLES
DE BREITENFELD ET DE LUTZEN.

Je regarde ces deux batailles comme les deux événemens les plus remarquables de l'hiſtoire de Guſtave-Adolphe. Je ne parle pas des grands avantages qui en réſultérent pour le parti ſuédois. Je conſidére ces deux grandes journées ſous un point de vue purement militaire, & à cet égard je ne crois pas qu'on puiſſe être trop éxact dans les détails, ni en trop avoir. Chaque circonſtance bien avérée & miſe à ſa place eſt comme un nouveau jour qui répand plus de clarté ſur le tout. Il ne reſte alors qu'à rapprocher ces détails & qu'à les aſſembler avec intelligence, pour qu'il en réſulte une relation plus pleine & plus inſtructive que toutes celles qu'on avoit juſqu'ici des batailles de Breitenfeld & de Lutzen.

Je ne fais point un crime au comte *Gualdo* d'avoir paſſé legérement ſur l'hiſtoire de ces deux grandes journées comme ſur d'autres événemens de la guerre du roi de Suéde en Allemagne. Au contraire je lui tiens un compte infini de quelques détails qui ne ſe trouvent point ailleurs & qu'il pouvoit omettre dans une hiſtoire univerſelle. Son plan n'étoit point de rapporter tout ce qui s'eſt fait alors, mais de conſidérer les choſes en grand, & de préſenter un tableau rapide & raiſonné des principaux événemens dont les acteurs pour la plûpart vi-

voient encore. Attentif à leur aſſigner la place que chacun méritoit d'occuper dans le tableau, il ne devoit pas arrêter leur vue ſur des détails, qui après tout leur étoient mieux connus qu'ils ne pouvoient l'être à l'auteur. Actuellement nous penſons tout différemment. Cet intérêt que *Gualdo* prenoit à tel officier dont il a conſervé le nom avec ſoin, ne nous touche plus. Nous ne ſommes curieux que des choſes qui ont été faites & peu nous importe par qui, pourvû que nous ſachions comment elles ont été faites. La trop courte apparition que Guſtave fit en Allemagne & les ſuccès étonnans qu'il eut en moins de trois années nous rendent attentifs aux moyens qu'il mit en uſage. Dans cette vue il n'y a ſi petit détail qui ne trouve ſa place & qui ne faſſe plaiſir à l'homme du métier. C'eſt donc ce qui a donné lieu aux REMARQUES MILITAIRES, où je me ſuis attaché à rapporter des circonſtances eſſentielles que l'auteur italien avoit paſſées ſous ſilence. C'eſt le même objet que j'ai en vuë dans ce DISCOURS SUR LES BATAILLES DE BREITENFELD ET DE LUTZEN. J'ai pour cet effet raſſemblé ce que j'ai pû découvrir là-deſſus de plus certain. Mais afin de rendre mon travail plus utile encore, j'y joinds deux plans dont je garantis l'éxactitude.

BATAILLE DE BREITENFELD PRÈS DE LEIPSIC.

Le gén. Tilli marche à Leipſic.

Le lecteur ſait que Tilli venoit de Halle (*a*) & qu'il prit la route de Leipſic. Il marcha par Skeuditz où il arriva le 2. ſeptembre (*b*). Skeuditz à deux milles & demi de Halle eſt à un mille & demi de Leipſic. Le même jour (*c*) il prit ſon camp A B à Eutriz. Son aile droite étoit appuyée à Eutriz & la gauche allignée au village de Mœkern. Ce village eſt dans un fond. Mais Eutriz à une petite heure de chemin de Leipſic eſt ſur une hauteur, la plus dominante qui ſoit dans toute la contrée. De-là on découvre les villages de Lindenthal, Breitenfeld, Gœpſchelwitz, Seehauſen, Podelwitz juſqu'au ruiſſeau dit le Lober dont je parlerai bientôt plus en détail. De Skeuditz juſqu'à

Camp de Tilli à Eutriz.

(*a*) Gualdo p. 68.
(*b*) M. de M. T. III. p. 282.
(*c*) Id. p. 282 & 288.

Leipſic on marche toûjours dans un fond au pied d'une chaîne de collines qui s'étendent le long de l'Elſter; & quand on vient de Skeuditz, il faut longer cette riviére ſur la droite. J'ai dit que Mœkern eſt dans un fond. Ce fond qui ſépare des autres hauteurs celle ſur laquelle Tilli avoit aſſis ſon camp, eſt en même tems le chemin qui conduit à cette hauteur. Le terrein que Tilli choiſit pour y aſſeoir ſon camp étoit bien pris: les ailes & les derriéres de ſa poſition étoient aſſurés. Car dès qu'on ſuppoſe Eutriz occupé par les Impériaux, la Parde étoit un excellent point d'appui pour l'aile droite: comme en faiſant occuper Mœkern, l'Elſter couvroit l'aile gauche; tandis que Leipſic & la Pleiſſe aſſuroient les derriéres du camp. Tilli étoit maître des hauteurs dominantes; il avoit devant lui un champ de bataille commandé, l'ennemi ne pouvoit l'attaquer ſans ſe rompre, & tous les paſſages par où il auroit cherché à déboucher pouvoient être enfilés par l'artillerie des Impériaux. Non content des avantages du terrein Tilli (*a*) avoit couvert le front du camp de quelques flêches & demi-lunes, que trois batteries (*b*) défendoient.

(*a*) Puffendorf l. 3. §. 28. De Prades p. 86.

(*b*) Chemnitz p. 205. Th. Eur. T. II. p. 432. Soldat Suédois p. 68.

Siége de Leipſic.

Il ne fut pas plutôt entré dans ce camp qu'il envoya ſommer Leipſic d'ouvrir ſes portes. Le magiſtrat ne crut pas devoir ſe rendre à cette ſommation, & ſe mit en devoir de ſoûtenir un ſiége en forme. En conſéquence il fit allumer le fauxbourg dit de Halle qui étoit le côté que les Impériaux devoient attaquer, en venant d'Eutriz. Ce côté n'eſt à préſent que foiblement défendu par les deux baſtions de Halle & de Ranſtædt revêtus de mauvaiſes briques & qui n'ont que de petits flancs retirés. Le baſtion de Halle eſt encore le mieux défendu en ce qu'il a une enveloppe ſéparée par un foſſé marécageux. Mais comme ces baſtions ſont éloignés l'un de l'autre de plus de quatre-vingt-dix verges, ils ne pouvoient guéres ſe ſoûtenir, à moins qu'on ne ſuppoſe un ouvrage entre-deux. Dans un ancien plan que j'ai vu de Leipſic on trouve en effet entre ces deux baſtions un ouvrage en forme de grande demi-lune, ſéparée du corps de la place par un foſſé.

Dans le même plan on voit des moineaux ou bastions plats à l'endroit où il n'y a actuellement qu'un simple mur; & c'est ce qui prouve que l'enceinte étoit alors plus forte qu'elle n'est à présent.

(a) Gualdo p. 72. Hart T. II. dans le Journal milit.
(b) M. de M. T. III. p. 283.
(c) Id. p. 293.
(d) Gualdo p. 72.

Le 4. septembre Tilli fit élever deux batteries qui foudroyérent ce côté de la ville, & le lendemain Leipsic se rendit (*a*). Ce qui est plus naturel que de croire avec M. de M. que *le cinq tout étoit prêt pour donner l'assaut; mais que la partie fut renvoyée à la nuit du six au sept* (*b*). L'auteur ne fait pas attention que la bataille s'est donnée le 7. (*c*) & que le 6. le roi savoit déja que Leipsic étoit rendu (*d*).

Jonction des armées suédoise & saxonne.

(e) Hart dans le Journal T. II.
(f) Gualdo p. 73.

Le 4. l'électeur avoit joint son armée à celle du roi près de Duben. Le 6. Gustave apprenant que les Impériaux étoient maitres de Leipsic, tint conseil, & il fut résolu qu'on attaqueroit (*e*). Le conseil peut s'être tenu dans le camp entre Delitsch & Lindenhein, les Saxons faisant le flanc, dit *Gualdo*, entre Lindenhein & Duben (*f*).

Résolution de Tilli à l'approche du Roi.

(g) M. de M. T. III. p. 287.
(h) Remarque Milit. E e.
(i) Gualdo p. 78.

On dit que Tilli en apprenant la nouvelle de la jonction des deux armées suédoise & saxonne, résolut d'abord de se poster derriére Leipsic (*g*). Dans cette position la ville eût couvert le front des Impériaux, & les ailes étoient assurées par la Pleisse & la Parde. Gustave auroit difficilement pu forcer Leipsic, à la vue d'une armée qui soutenoit cette place, quelque mal fortifiée qu'on la suppose. On a déja vû à l'occasion du siége d'Ingolstadt (*h*) qu'il est très-difficile pour ne pas dire impossible d'emporter une place que toute une armée protége. *Gualdo* dit que Tilli quitta le camp avantageux d'*Angern* pour s'avancer du côté de Breitenfeld (*i*). L'auteur a voulu dire que Tilli abandonna le dessein qu'il avoit eû d'abord de prendre cette *position avantageuse*. Son camp en effet se seroit trouvé près d'Angern, mais il ne profita pas de cet *avantage*. Les historiens rapportent différentes raisons qui portérent Tilli à aller au devant de l'armée combinée. Mais quelques raisons qu'il en eût, on voit dans cette marche un général dont le but est de présenter la bataille à son ennemi dans le terrein le plus uni de toute la contrée, terrein qui devoit assurer la victoire au plus habile.

Chem-

Chemnitz obſerve que la marche des Impériaux du camp d'Eutriz au champ de bataille ſe fit au petit pas; & que l'armée prit par Lindenthal, & par petit & grand Wetteritz juſqu'à Breitenfeld (*a*). Cette deſcription feroit croire que la marche ſe fit ſur deux colonnes, & ſi l'auteur s'étoit expliqué plus clairement, on auroit pû faire valoir cet éxemple dans le *Tableau Militaire*, en parlant des marches en colonne. Au reſte cette marche étoit bien naturelle en ſuppoſant que l'armée ait défilé par la droite. Le centre faiſoit la tête de la ſeconde colonne, & ſuivoit la route de Landsberg par Lindenthal & Breitenfeld; tandis que l'aile droite faiſoit la tête de la premiére colonne, en prenant le grand chemin de Duben à Séehauſen.

Tilli marche du camp d'Eutriz au champ de bataille.

(a) Chemnitz p. 207.

Dans le plus grand nombre des relations & plans qu'on a de cette bataille, l'aile droite des Impériaux eſt repréſentée, ayant derriére elle les villages de Breitenfeld, Lindenthal, petit & grand Wetteritz; & derriére le centre eſt un bois. D'abord pour que Breitenfeld & Lindenthal ayent été ſur les derriéres de l'armée, il faudroit que Tilli eût occupé un terrein de plus de ſix-mille pas depuis Séehauſen juſqu'à Breitenfeld. Or le front de l'armée de Tilli n'étoit que de quatre-mille-deux-cent-vingt-cinq pas ordinaires. Quoique ce nombre ſoit fort au-deſſous des ſix-mille pas de Séehauſen à Breitenfeld, il eſt cependant poſſible que Lindenthal & Breitenfeld ayent paru ſitués derriére l'armée, premiérement parce que Tilli fit avancer ſon aîle gauche, ſecondement parce que ces deux villages paroiſſoient derriére l'armée en deſſinant ſa poſition vue du côté des Suédois. L'aile droite ne pouvoit guéres s'étendre au-delà de Séehauſen; l'aile gauche approchoit des bruiéres qui ſont ſur la gauche de Breitenfeld, & qui dès ce tems-là pouvoient avoir le pied dans un terrein marécageux. Je crois bien qu'il n'y avoit pas les bouleaux qu'on y voit à préſent; ils ſont trop jeunes pour être de ce tems-là. Quant au bois qu'on dit avoir été derriére le centre, j'ai conſulté là-deſſus des vieillards qui m'ont aſſuré qu'autrefois à la place de ce bois il y avoit un village

Deſcription du champ de bataille.

nommé *Bergen*, & que ſon terrein qui a été donné au village de Podelwitz porte encore le nom de *Bergiſche-Huſen* ou champs de Bergen. Il faut que la deſtruction de Bergen ſoit arrivée longtems avant la bataille, puiſqu'il y avoit déja un petit bois à la place de ce village (*a*), & que le nom de *Bergen* ne ſe trouve dans aucun des hiſtoriens de ce tems-là. Le terrein en eſt marécageux & j'y ai trouvé des chênes qui ont plus de cent-cinquante ans. Les plus vieux habitans de cette contrée m'ont dit que déja de leur tems ils ſe rappelloient d'en avoir abattu de plus forts; ainſi le bois eſt beaucoup plus ancien que la bataille, & on a eû raiſon de ſuivre en cela les anciens plans.

(*a*) De Prades p. 87 & 88.

M. de M. dit que *l'infanterie de la droite de Tilli s'étendoit juſques vis-à-vis du gibet, qui eſt ſur la hauteur, appellée à cauſe de cela* Galgenberg. Il ajoûte qu'*à trois-cent pas de-là étoit un ravin qui ſéparoit l'infanterie du centre; & ce ravin*, dit-il, *étoit impraticable* (*b*). Je puis aſſurer que j'ai été ſur les lieux tout comme M. de M., & que *j'ai éxaminé ce terrein avec beaucoup d'attention* (*c*), mais que je n'ai pas pû decouvrir où étoit le *gibet* dont il parle; perſonne n'a d'idée d'un *Galgenberg* dans toute la contrée. Il ne reſte pas non plus la moindre trace du ravin qui, ſelon lui, ſéparoit l'infanterie du centre. Or eſt-il à croire que dans un terrein auſſi compact un ravin qui auroit été *impraticable* alors, fût tellement comblé qu'on n'en verroit plus rien? Il y a même plus, c'eſt que la nature du terrein qui eſt une chaîne de collines à pente douce exclud tout *ravin impraticable.* Je croirois pluſtôt que le ſol du petit bois dont j'ai parlé étant bas & humide, il peut y avoir eû là jadis une veine de marais que le tems a comblée & qui ſéparoit alors le front de l'ordonnance des Impériaux, ainſi que je l'ai marqué dans le plan. Mais il y a loin d'un marais à un ravin.

(*b*) M. de M. T. III. p. 302.

(*c*) *Id.* p. 288.

Au ſud-oueſt de Podelwitz commence une colline qui s'étend l'eſpace d'un demi-mille (*d*) juſqu'à Séehauſen. Cette colline eſt le champ de bataille même. Il eſt à croire que Tilli l'avoit fait occuper

(*d*) Hart T. I. p. 635.

dès la veille, ainſi que le petit bois que Guſtave fit attaquer par quelques centaines de dragons. Ils furent obligés de ſe retirer, parce que cette attaque avoit mis toute l'armée impériale (*a*) en mouvement, & c'eſt apparemment-là l'eſcarmouche dont parle *Gualdo* (*b*).

(*a*) Hart T. I. p. 636.

(*b*) Gualdo p. 75.

Quelques auteurs, M. de M. entr'autres, diſent que le vent ſouffloit du couchant & que les Impériaux l'avoient à dos (*c*). Si cela étoit, il faudroit que le vent fût venu du ſud-oueſt; la poſition des Impériaux le prouve. Ainſi quand l'auteur italien dit (*d*) que Tilli mit ſon armée en bataille entre les villages de Lindenthal & Wiederizſch ou Wetteritz, il veut ſimplement repréſenter Tilli abandonnant ſon camp d'Eutriz, & marchant en ordre de bataille vers Lindenthal & Wetteritz, pour de-là déployer ſon armée dans la plaine de Breitenfeld, comme il le dit enſuite (*e*).

(*c*) De Prades p. 87. Chemnitz p. 209. Th. Eur. T. II. p. 432. M. de M. T. III. p. 301. 304.

(*d*) Gualdo p. 72.

(*e*) *Id.* p. 78.

Diſpoſitions de Tilli.

Les Impériaux occupoient le terrein entre Séehauſen & Breitenfeld. On voit encore les marques près de Séehauſen juſqu'où s'étendoit leur aile droite. Il y a deux croix de pierre qu'on dit avoir été élevées à cet endroit-là en mémoire de quelques officiers de marque qui y ſont enterrés; & l'on voit encore près du grand chemin quelques tertres qui ſont, dit-on, les places où l'on a enterré les morts. Ce ſont autant de marques qui peuvent faire juger de l'allignement.

Si on en devoit croire les plans & relations de quelques hiſtoriens, Tilli auroit placé ſon artillerie ſur les hauteurs & rangé ſon armée *à mi-côte*, *afin de pouvoir tirer par-deſſus.* Je le croyois avant d'avoir vû le terrein, mais à préſent je doute que Tilli ait pû avoir ce deſſein, dont M. de M. lui fait un crime (*f*). Pour effectuer ce projet il auroit fallu des hauteurs eſcarpées ou très-hautes qui ne peuvent jamais avoir été à la place où on les ſuppoſe. La chaîne de collines ſur le ſommet deſquelles étoit l'artillerie a une pente douce qui régne juſqu'à Podelwitz, & ces collines ne ſont point aſſez hautes pour qu'on ait pu tirer par-deſſus une armée rangée à mi-côté, comme M. de M. le prétend (*g*). Tilli avoit établi ſes batteries F F ſur le ſommet des col-

(*f*) M. de M. T. III. p. 290.

(*g*) *Id.*

(a) Hart T. I. p. 637.

(b) Id. p. 650. Soldat Suédois p. 71.

lines (a). Rien n'eſt plus vrai. Mais on le voit deſcendre dans la plaine, ſe porter ſur la droite & attaquer les Saxons, laiſſant ſur les hauteurs ſon artillerie ſoutenue de la réſerve (b) & qui portoit alors ſur les Suédois en toute liberté. Voilà de quoi tous les auteurs conviennent. C'eſt donc à tort qu'on prête à ce général un deſſein qu'il ne pouvoit point avoir & dont on ne voit pas la moindre trace dans ſon attaque.

Poſition des Impériaux.

J'ai éxaminé le terrein, & d'après la comparaiſon que j'en ai faite avec les meilleures relations, j'ai rangé l'armée impériale D E, comme on le voit dans le plan. La réſerve eſt ſur la hauteur, ainſi que les deux grandes batteries pour leſquelles j'ai laiſſé des intervalles. Cette réſerve s'étend depuis le grand chemin de Duben juſqu'au petit bois. L'infanterie de la ſeconde ligne eſt ſéparée par la veine de marais dont j'ai parlé plus haut. Sa droite eſt au-delà du grand chemin, & dans l'allignement le moulin de Breitenfeld eſt derriére la gauche. La premiére ligne eſt paralléle à la ſeconde, & la cavallerie de ſon aile droite s'étend juſqu'à Séehauſen, que cette cavallerie a derriére elle.

Remarques ſur cette poſition.

Si les hiſtoriens ne diſoient pas que ce fut à la perſuaſion du comte de Pappenheim, que le général Tilli ſe réſolut à livrer bataille au roi de Suéde, aſſurément à voir le terrein qu'il choiſit, on devroit croire qu'il ne cherchoit qu'à en venir aux mains avec les Suédois, & qu'il choiſit pour cet effet un champ de bataille où l'habileté du chef & la valeur des troupes pouvoient ſeules décider de la victoire. Car Tilli ne tiroit plus un grand avantage de ſa poſition dès le moment que Guſtave avoit paſſé le Lober. Enfin s'il avoit voulu profiter du terrein, c'étoit dans ſon camp d'Eutriz qu'il devoit attendre que l'ennemi vînt l'attaquer. Mais je laiſſe Tilli dans le champ de bataille qu'il s'étoit choiſi, ſans décider s'il eût mieux fait de ne le pas prendre, & je paſſe aux mouvemens de l'armée combinée.

Marche du roi au champ de bataille.

On ſe rappelle que Guſtave, après la jonction de ſon armée avec celle de l'électeur de Saxe, paſſa la Mulde & prit ſon camp à Linden-

hein. Il quitta ce camp, & l'armée marcha ſur deux colonnes, s'approchant du Lober pour le paſſer, afin de livrer bataille aux Impériaux. Le Lober n'eſt qu'un ruiſſeau qui prend ſa ſource à peu de diſtance de Schelkau à l'Eſt de ce village, traverſe les petites villes de Delitzſch & de Bitterfeld, & tombe non loin de-là dans la Mulde. L'armée marchant ſur deux colonnes, les Suédois formoient celle de la droite, & les Saxons la gauche. On peut ſuppoſer que toute l'armée prit ſur la droite. L'avant-garde étoit de trois régimens d'infanterie, Ramſay, Hamilton & Monro (*a*), & de quelque cavallerie. La colonne ſuédoiſe marcha vers Podelwitz, en prenant par Hohenrode & Creuma (*b*). Les Saxons ſuivoient la grande route de Duben à Leipſic jusqu'à Schelkau (*c*) en paſſant près de Crenſitz & de Hohen-Auſſig.

(*b*) Hart T. I. p. 625.

(*c*) Chemnitz p. 210. Th. Eur. T. II. p. 433.

Réflexions ſur cette marche.

La plûpart des auteurs cités font un crime à Tilli de ce qu'il n'a point attaqué les Suédois au paſſage du Lober, paſſage, dit Chemnitz, qui ne pouvoit ſe faire qu'en colonne (*d*). J'ai examiné les bords de ce ruiſſeau depuis Podelwitz jusqu'à Schelkau. J'ai trouvé qu'à préſent on pourroit le paſſer dans cinq endroits. D'abord entre Gunteritz & Podelwitz qui n'eſt pas l'endroit le plus favorable, & que le roi ne pouvoit plus prendre dès que Tilli avoit fait allumer Podelwitz. Le ſecond paſſage eſt un gué à-peu-près à mille pas de-là vers Schelkau. Les trois & quatriéme paſſages ſont deux digues près de Schelckau. Celle du côté de Podelwitz paroit nouvelle, mais l'autre eſt ancienne. Ces digues ſervent aujourd'hui de clefs à deux étangs. Enfin le cinquiéme paſſage eſt un petit pont ſur la route de Duben. Les bords du Lober ſont marécageux & dans quelques endroits le marais a cent pas de large, dans d'autres davantage. Actuellement les deux rives ſont plantées d'arbres & bordées de buiſſons. Des deux côtés au-delà du marais le terrein s'éleve ſans qu'on puiſſe dire qu'un côté domine l'autre, ſi peut-être celui par où venoient les Suédois n'eſt pas le plus élevé. J'ai dit que le roi avoit trois régimens d'infanterie dans ſon avant-garde. Sans doute qu'il s'en ſervit pour aſſurer le paſſage, & qu'il

(*d*) Chemnitz p. 209.

leur fit prendre le poſte Gg entre Schelkau & Podelwitz. A en juger par la nature du terrein, il faut croire que Guſtave paſſa le Lober entre ces deux villages, comme je le ſuppoſe dans le plan; & que les Saxons qui ſuivoient la grande route de Duben paſſérent ce ruiſſeau près de Schelkau. Il eſt vrai que Tilli en plaçant ſon aile gauche derriére Podelwitz auroit pû diſputer le paſſage au roi pendant quelque tems; mais il ne l'auroit pas empêché. Tout ce qui pouvoit arriver c'eſt que le roi auroit fait un détour d'un demi-mille ſur la gauche, pour ne pas expoſer ſes troupes dans ce paſſage. Mais alors Tilli étoit obligé d'abandonner le poſte près de Podelwitz pour ſe replier ſur Séehauſen & Breitenfeld. Il pouvoit même craindre que les Saxons qui n'étoient pas loin de-là ne profitaſſent de ce mouvement pour tomber dans ſon flanc droit.

Tilli qui avoit choiſi un champ de bataille conforme à ſes vues, fit pour s'oppoſer au paſſage ce que tout chef intelligent auroit fait en pareil cas. Il détacha Pappenheim avec deux-mille chevaux pour chicaner l'ennemi. Mais cet officier général s'étant trop engagé, il fallut envoyer deux-mille autres chevaux pour le dégager (*a*), & ce fut dans cette retraite qu'il fit mettre le feu au village de Podelwitz (*b*). La conduite de Pappenheim eſt louable, à l'engagement près qui n'entroit pas dans les vues du généraliſſime. Allumer Podelwitz dans ce moment-là, c'étoit forcer le roi de paſſer derriére le village. Car il ne lui étoit plus poſſible alors de traverſer le petit bras du Lober qui eſt entre le village & l'égliſe; paſſage qui par lui-même étoit fort étroit & difficile, & que le feu rendoit impraticable. Après cette expédition le comte de Pappenheim fut prendre le commandement de l'aile-gauche, & attendit pour attaquer la droite des Suédois qu'elle eût dépaſſé Podelwitz.

(*a*) Hart T. I. p. 657.

(*b*) Chemnitz. p. 211. Th. Eur. T. II. p. 433.

Poſition des Suédois en bataille.

Les deux colonnes de l'armée combinée ayant paſſé le Lober ſe deployérent ſelon toute apparence en HI entre Podelwitz & Gœpſchelwitz, où elle avoient un terrein de quatre-mille-cinq-cent pas.

Voici comme ſe faiſoit alors le déployement des colonnes. Si l'armée avoit pris ſur la droite. la tête ſe plaçoit à l'aile droite, la ſeconde diviſion paſſoit derriére, & par une converſion à droite ou par un pas oblique elle ſe rangeoit dans l'allignement, & ainſi des autres. Ce que je remarque pour juſtifier le développement des colonnes exprimé dans le plan. L'armée combinée avança au petit pas. Les Saxons laiſſérent Gœpſchelwitz derriére leur aile gauche qui avoit Séehauſen en front. Leur aile droite s'étendoit juſqu'au grand chemin de Duben, où commençoit l'aile gauche des Suédois, dont l'aile droite dépaſſoit Podelwitz qu'elle laiſſoit ſur ſes derriéres (*a*).

(*a*) Th. Eur. T. II. p 433. Hart T. I. p. 637 & 651.

Le chemin de Duben étoit comme ſont toutes les grandes routes dans cette contrée, entre deux foſſés paralléles dont le bord eſt élevé du côté des terres. M. de M. (*b*) dit que pendant la canonade, avant qu'on en vînt aux mains, le roi fit faire divers mouvemens à ſon aile droite, qui ſe tourna un peu vers le nord. Ceci prouveroit que Guſtave fit avancer l'aile droite K avant la gauche L. D'un autre côté l'aile gauche des Impériaux D étant plus avancée que la droite devoit auſſi rencontrer les Suédois plutôt. Voilà donc pourquoi ce fut du côté de Pappenheim que le combat s'engagea.

(*b*) M. de M. T. III. 309.

M. de M. a raiſon en quelque façon, quand il dit (*c*) que *la premiére ligne des Saxons étoit ſur un terrein élevé au bas duquel étoit la ſeconde ligne*. Le local n'eſt pas contraire à cette poſition. Mais on auroit une très-fauſſe idée de ces hauteurs ſi on les croyoit eſcarpées & auſſi élevées, que les repréſente le plan de cette bataille (*d*) que l'auteur a fait graver. Ces hauteurs ne ſont que des collines qui s'élévent & s'abaiſſent inſenſiblement.

(*c*) Id. p. 303.

(*d*) Id. p. 290.

La canonade des deux armées, qui fut le prélude de la bataille, a pû commencer dès le moment que le roi avoit paſſé le Lober, pendant que l'armée ſe formoit entre Gœbſchelwitz & Podelwitz. Il y a entre ces deux villages une colline marquée dans le plan; la batterie pouvoit y être établie. Gœbſchelwitz paroit même plus élevé que Sée-

haufen en le regardant de ce village-ci où les Impériaux avoient leur aile droite. Enfin la diftance n'étoit pas hors de la portée du canon.

L'affaire s'engagea dès que le roi eut fait avancer l'armée & pris la pofition K L. Les mouvemens que les hiftoriens font faire aux deux armées font tout différens & ne tiennent à rien. La liaifon des manœuvres qu'un homme du métier auroit faifie, leur eft échappée; de façon que toutes les relations que j'ai vûes de cette bataille font obfcures & imparfaites. Je vais raffembler les détails difperfés dans ces différentes relations, les concilier s'il fe peut & tâcher d'en tirer la vérité.

Attaque de l'aile droite des Suédois.

La plupart des hiftoriens difent que l'action commença entre l'aile gauche des Impériaux & la droite des Suédois. Ce qui eft d'autant plus vrai-femblable que ces deux ailes avoient moins de chemin à faire pour en venir aux mains. Pappenheim voyant l'aile droite de Guftave qui avoit dépaffé Podelwitz, fe mit à la tête de toute la cavallerie de l'aile gauche, & tomba par la gauche fur le flanc droit des Suédois, dans la pofition PP (*a*). La cavallerie de la feconde ligne de la réferve que Bannier commandoit fit une converfion à droite, & marcha à l'ennemi dans la pofition W X. Le roi fit foûtenir cette ligne de cavallerie par quelques efcadrons de fon aile. Le régiment de Holftein Nro. 10. s'étoit détaché imprudemment du corps de bataille des Impériaux. Ifolé entre la cavallerie de Pappenheim qu'il ne pouvoit fuivre, & la premiére ligne de l'infanterie dont il s'étoit féparé, il ne put éviter de tomber fous le fer des Finlandois Nro. 33. (*b*)

(*a*) Chemnitz p. 212. M. de M. T. III. p. 311.

(*b*) Th. Eur. T. II. p. 434. Chemnitz p. 211. Hart T. I. p. 648.

L'aile droite des Impériaux attaque les Saxons.

Tandis que ces deux ailes étoient aux mains, les croates de l'aile droite foutenus de fix gros de cuiraffiers fondirent fur l'aile gauche des Saxons & culbutérent la premiére ligne fur la feconde. C'étoit le régiment d'Altenbourg qui fut renverfé fur les gardes de l'électeur & qui mit ceux-ci en défordre.

Seconde pofition des Impériaux.

Tilli qui voyoit cet avantage & le moment de renverfer toute l'armée faxonne, fit marcher le corps de bataille contre cette aile déja ébranlée. Pour cet effet, il fit avancer la feconde ligne dans les intervalles

valles de la première, & prit sur la droite vers Gœpschelwitz, comme on le voit dans le plan en S R, & la réserve resta sur la hauteur où étoit la grosse artillerie. On dit que tout en marchant Tilli forma de cette ligne quatre grands corps d'infanterie (*a*). La manœuvre la plus naturelle pour la formation de ces corps étoit que la ligne fit un à droite & que tout en marchant on laissât trois intervalles dans la ligne pleine. Ces quatre grosses divisions formées, l'une devoit être de trois brigades, & les trois autres de deux brigades chacune, comme en R S.

(*a*) M. de M. T. III. p. 314.

Deroute des Saxons.

Quelques régimens saxons comme Bindtauf Nro. 63. & Arnheim Nro. 69. résistérent longtems à la violence des attaques de Tilli (*b*). Le docteur Hart & M. de M. disent la même chose des gardes de l'électeur (*c*). Ce qui ne peut regarder que les gardes à pied Nro. 70. car pour les gardes à cheval on voit qu'ils furent pliés au premier choc. Mais la cavallerie pesante de Tilli revint si souvent à la charge que ces braves Saxons ne pouvant plus soutenir un si rude choc, cédérent le champ de bataille & s'enfuirent vers Eulenbourg. Alors la cavallerie impériale se sentant soutenue de l'infanterie fondit sur l'aile gauche des Suédois; tandis que les croates & d'autre cavallerie se mirent à la poursuite des Saxons & tombérent sur le bagage.

(*b*) Sold. Suédois p. 71.

(*c*) Hart T. I. p. 646. M. de M. T. III. p. 311.

Le roi & Bannier étoient occupés à faire tête à Pappenheim qui attaqua jusqu'à sept fois (*d*). Mais son ardeur s'étoit déja rallentie, lorsque le roi apprit la déroute des Saxons, & comme quelques-uns le prétendent, par le maréchal Arnheim lui-même (*e*).

(*d*) Hart T. I. p. 649.

(*e*) *Id.* p. 650.

Le roi fait passer du secours à l'aile gauche.

Gustave aussitôt détacha de l'aile droite où il étoit le régiment de cavallerie de West-Gothie Nro. 35. & les brigades Hepburn Nro. 55. & Vitzthum Nro. 56. qui étoient en seconde ligne. Ces corps firent un à gauche & couvrirent le flanc du maréchal Horn en V T (*f*). Celui-ci pour résister aux cuirassiers impériaux, avoit déja fait passer la cavallerie de la gauche sur ce flanc dégarni. On prétend même que Gustave laissa Bannier à l'aile droite pour faire tête à Pappenheim (*g*), & qu'il se porta à l'aile gauche.

(*f*) Gualdo p. 80. M. de M. T. III. p. 311 & 313.

(*g*) Gualdo p. 80.

Manœuvre des Suédois avec petites piéces de campagne.

(a) Gualdo p. 81.

(b) Id. p. 163.

C'eſt ici le moment de parler de la manœuvre que *Gualdo* décrit (*a*) & qu'il dit qu'Hepburn employa avec ſuccès contre la cavallerie legére. Cette manœuvre que Guſtave avoit appris à ſes généraux eſt la même qu'il fit éxécuter depuis en petit pour éloigner les croates qui fatiguoient les poſtes avancés de ſon camp devant Nuremberg (*b*). Je dirai un mot de cette manœuvre, puiſque l'auteur italien en fait mention dans plus d'un endroit de ſon hiſtoire. Ce ſera comme un ſupplément à ce que j'ai dit dans le *Tableau Militaire* §. XXIII. Ce qui eſt inattendu eſt ordinairement ce qui réuſſit le mieux en guerre, & rien ne fait tant de mal à la cavallerie qu'un feu maſqué. Ainſi la premiére manœuvre que doit faire un général de cavallerie qui a une artillerie à cheval à ſa diſpoſition, c'eſt de la faire avancer & de la maſquer juſqu'à la portée du feu à mitraille. Sa cavallerie ſçait qu'elle doit s'ouvrir, & la décharge faite cette cavallerie entrera le ſabre à la main dans les vuides cauſés par le feu. Cette manœuvre que Guſtave éxécuta avec des mouſquetaires placés derriére de la cavallerie étoit faite à même intention pour éloigner la cavallerie legére. Les croates n'auroient pas oſé venir attaquer les piquets de cavallerie du roi de Suéde, s'ils avoient vû l'infanterie qui les ſoutenoit. En eſſuyant à pluſieurs repriſes le feu des mouſquetaires embuſqués derriére la cavallerie, ils apprirent à s'en méfier, ils craignirent de tomber dans pareille embuſcade chaque fois qu'ils attaqueroient la cavallerie ſuédoiſe, cette crainte les rendit moins entreprenans, & le camp du roi fut tranquile (*c*). Cette maxime de Guſtave eſt très-bonne dans la petite guerre. Toutes les fois qu'un officier de troupes legéres peut attirer la cavallerie ennemie dans une embuſcade d'infanterie, il peut compter que l'avantage ſera de ſon côté. Mais pour pareille embuſcade il vaut mieux choiſir un ravin ou un chemin creux qu'un bois, dont la cavallerie cherche toûjours à s'éloigner.

(c) Id. p. 164.

Continuation de la bataille.

Je reviens à mon ſujet. Les gros bataillons de Tilli & les lourdes maſſes de ſes cuiraſſiers avoient perdu toute leur ſupériorité contre

l'ingénieuſe ordonnance des Suédois, dont toutes les parties s'entr'aidoient avec facilité. La victoire commençoit à pancher pour les Suédois partout. Car à l'aile droite le roi & Bannier avoient déja battu l'aile de Pappenheim qui fuyoit du côté de Breitenfeld & de Lindenthal Y & qui prit la route d'Halberſtadt. On voit cette déroute marquée diſtinctement dans le plan qui ſe trouve de cette bataille dans le *Théatre de l'Europe.*

Déroute de Pappenheim.

Les hiſtoriens ne diſent pas ſi après la déroute de l'aile gauche des Impériaux, Guſtave plaça de la cavallerie Z Z du côté de Breitenfeld. Je l'ai ſuppoſé dans le plan, parce que cette précaution n'étoit pas indigne de la prudence de Guſtave-Adolphe, & parce qu'elle facilitoit la manœuvre dont je vais parler & qui décida du gain de la bataille.

Le roi voyant ſon flanc droit en ſureté, & les troupes libres de ſe porter ailleurs depuis que l'aile gauche des Impériaux n'étoit plus, mit alors la derniére main au grand ouvrage de cette journée. Il s'aſſura de la victoire en faiſant faire à ſon aile droite & au corps de bataille un mouvement ſemblable à un demi-quart de converſion à gauche *a b;* & s'avançant juſqu'à mi-chemin du petit Wetteritz (*a*) il attaqua le poſte de l'artillerie qui étoit ſur la hauteur *c c* dont il ſe rendit bientôt maître (*b*). Ce poſte enlevé, les Impériaux prétoient le flanc à l'armée du roi, & ſans la contenance & la bravoure de ſes vieilles bandes, Tilli auroit fait une retraite bien malheureuſe. Car il n'y avoit ici que la valeur qui pût ouvrir un chemin à la retraite. Les Impériaux avoient tout à la fois le feu des Suédois dans leur flanc, l'impulſion des colonnes en tête, & le choc de la cavallerie du maréchal Horn à ſoûtenir.

Derniére poſition de l'armée ſuédoiſe.

(*a*) Hart T. I. p. 653.

(*b*) Gualdo p. 81.

Déja les troupes de Tilli perdoient du terrein & la confuſion régnoit par tout, lorſque quatre régimens wallons Blanckart, Balderon, Diedrichſtein & Geiſa (*c*) ſe firent jour à travers l'armée ſuédoiſe, & gagnérent la bordure d'un petit bois à quelques centaines de pas du poſte de la réſerve. Geiſa Nro. 27. faiſant partie de cette réſerve

Quatre régimens couvrent la retraite des Impériaux.

(*c*) Sold. Suédois p. 72. M. de M. T. III. p. 315.

pouvoit contribuer beaucoup à faciliter la retraite. Car il eſt à croire que ſe voyant forcé d'abandonner le poſte de l'artillerie, il ſe ſera jetté des premiers dans le bois, & y aura fait ferme juſqu'à ce que les trois autres régimens ſe ſeront joints à lui. Selon toute apparence leur aile gauche étoit appuyée à ce bois & la droite barroit le grand chemin de Duben, comme on voit *ee* dans le plan.

(a) Gualdo p. 81.

Gualdo dit (*a*) que Tilli chercha à reprendre le poſte de l'artillerie avec ces mêmes régimens wallons. Cela eſt très-vrai-ſemblable, puis qu'ayant gagné la bordure du petit bois ils n'étoient, comme je viens de le dire, qu'à quelques centaines de pas du poſte en queſtion. Il paroit auſſi que ce fut avec une partie de la cavallerie de l'aile droite que le roi attaqua ce poſte (*b*). On ſait d'ailleurs que les quatre brigades de la premiére ligne & celle de Thurn n'ont rien fait (*c*). Il eſt à croire que le régiment de cavallerie du rhingrave étoit de cette attaque, parce que ce fut là que le *grand Fritz* capitaine de ce régiment manqua de prendre Tilli priſonnier. Le roi peut avoir tiré le *rhingrave* de la réſerve pour remplacer *Weſtgothie* qu'on a vu paſſer à l'aile gauche; comme il eſt croyable que Bannier aura pourſuivi & obſervé Pappenheim dans ſa fuite *ZZ* à la tête des régimens de cavallerie de *Sperreuter*, *Courlandois* & *Livoniens*.

(b) Id.

(c) Puffendorf l. 3. §. 30.

La manœuvre du roi qui attiroit l'attention de Tilli du côté de la hauteur, où j'ai dit qu'il avoit ſa groſſe artillerie, aura donné le tems au maréchal Horn de ſe reconnoître. La confuſion étoit parmi les Impériaux; il n'aura pas perdu un inſtant pour l'augmenter: il les aura harcelés, pourſuivis, & aura détaché alors quelque cavallerie contre ceux qui pilloient les bagages des Saxons. Cela eſt plus naturel que de ſuppoſer que le roi ait quitté un poſte d'où dépendoit le gain de la bataille pour donner la chaſſe à ces pillards (*d*).

(d) Gualdo p. 81 & 82.

Guſtave avoit déja fait charger à pluſieurs repriſes les quatre régimens wallons, qui étoient réduits à ſix-cent hommes, lorſque la nuit ſurvint (*e*) qui favoriſa la retraite de Tilli.

(e) Hart T. I. p. 654 & 655.

Tilli accompagné des généraux Furſtenberg & Cronenberg fit ſa retraite alors avec ce petit reſte de braves gens, & prit la route de Halle, abandonnant le champ de bataille à ſon vainqueur. Retraite de Tilli.

Un grand nombre de fuyards tirérent du côté d'Halberſtadt où Pappenheim étoit déja & où il rejoignit le comte de Tilli. Pappenheim avoit ſans doute fait ſa retraite par Bernbourg & Staffurth.

En rapprochant les principales circonſtances, on voit aiſément celles qui décidérent du gain de la bataille. D'abord l'ordonnance des Suédois étoit fort ſupérieure à celle des Impériaux. Les différentes eſpéces de troupes y étoient placées de maniére qu'elles ſe défendoient mutuellement. J'ai expliqué cette défenſe mutuelle dans le *Tableau Militaire*. Si l'ingénieuſe ordonnance des brigades n'avoit pas été d'un ſi grand avantage pour les Suédois, jamais leur aile gauche dégarnie par la retraite précipitée des Saxons n'auroit pû réſiſter à Tilli, lorſqu'il vint fondre ſur cette aile avec des forces ſupérieures. Le terrein dans cet endroit n'étoit pas plus favorable à l'un qu'à l'autre. Il n'y avoit donc que l'habileté de Guſtave qui contrebalançât l'impulſion des maſſes de Tilli, & qui rendit leur choc inutile. De ce qui décida du gain de la bataille.

Il eſt ſûr que le demi-quart de converſion que le roi fit faire à ſon aile droite décida de la victoire. Ce mouvement dérobé à l'ennemi rendit le Suédois maître du poſte de l'artillerie, & le porta dans le flanc des Impériaux, qui furent forcés de reculer. Mais ce mouvement déciſif ne ſe feroit pas fait, ſi le comte de Tilli n'y avoit donné lieu; Ainſi les fautes qui ſe firent du côté des Impériaux contribuérent au ſuccès des Suédois autant que la valeur & l'habileté de Guſtave-Adolphe.

Les fautes que Tilli & Pappenheim firent dans cette journée ſe trouvent être les mêmes. Le généraliſſime quoique dans un âge qui auroit dû modérer ſon feu, étoit tout auſſi emporté que Pappenheim. On pourroit en quelque ſorte excuſer ce dernier, en diſant qu'il ne s'attendoit pas à voir Tilli quitter ſon poſte & s'éloigner avec le corps Fautes qui ſe firent du côté des Impériaux.

à l'attaque, c'est ce qui n'est pas croyable. Bannier n'aura furement pas donné le tems à cette cavallerie de se rejoindre au gros de l'armée. D'ailleurs le comte de Pappenheim trouvé parmi les morts est une circonstance contraire à la vérité historique, & qui feroit croire que dans toute cette description l'auteur italien a plus travaillé d'imagination que de mémoire. Je me suis conformé au rapport du plus grand nombre qui assure que Pappenheim ne revit Tilli qu'à Halberstadt. *Chemnitz*, *le Théatre de l'Europe* & *Khevenhuller* sont d'accord là-dessus.

De la relation du docteur Hart.

Il est vrai que le docteur *Hart* représente le maréchal comte de Pappenheim combattant dans l'obscurité, à la tête de seize escadrons qui s'étoient ralliés à moitié chemin de Leipsic & du champ de bataille (*a*). Mais il oublie qu'il a dit quelques pages plus haut (*b*) que les Wallons se tirérent des mains des Suédois à la faveur des ténébres, & que ce furent eux qui firent la retraite. Cette apparition de Pappenheim me paroit comme tant d'autres circonstances tout aussi peu croyables qu'on trouve dans les relations de cette bataille, faites par des gens qui n'étoient pas militaires.

(*a*) Hart T. I. p. 667.
(*b*) *Id.* p. 655.

De la relation de M. de M.

C'est ainsi que M. de M. (*c*) dit que Tilli avoit sa gauche couverte par le bois de Lindenthal & sa droite appuyée à la Pleisse. Cette position peut être bonne, mais ce n'étoit pas celle des Impériaux qui avoient la Pleisse derriére eux & non à l'aile droite. Il se trompe aussi quand il dit que les quatre régimens wallons se ralliérent & *gagnérent la bordure du bois de Linckel d'où le roi s'approchoit en personne* (*d*). Ils auroient mal choisi de prendre leur retraite de ce côté-là, dès qu'on suppose les Suédois déja maîtres du poste de l'artillerie. Il étoit bien plus naturel que ces quatre régimens gagnassent la bordure du petit bois dont j'ai parlé qui étoit derriére l'armée. Je ne trouve pas même le bois de Linckel assez vieux pour croire qu'il ait éxisté dès ce tems-là. Les plus vieux arbres sont des sapins qui n'ont surement pas cent-cinquante ans. Le reste du bois sur le chemin de Landsberg à Leipsic n'en a pas trente. D'ailleurs ce bois qui peut avoir à peine un quart

(*c*) M. de M. T. III. p. 290.
(*d*) *Id.* p. 315.

art de mille de diamétre, n'étoit pas alors de moitié auſſi grand qu'il à préſent. La meilleure partie étoit en champs labourés, & l'on it encore les bornes qui ſéparoient les piéces de terre. Je paſſe à iſtoire de la bataille de Lutzen.

Bataille de Lutzen.

Opérations de Walſtein en Saxe.

Le lecteur ſe rappellera que Walſtein quittant la Franconie, vint mettre le ſiége devant Leipſic le 18. octobre (*a*). Il avoit fait occuper trois villes ſur la Saale, Merſebourg, Naumbourg & Halle. Le château de cette derniére dit le Moritzbourg tenoit encore, & la petite garniſon ſuédoiſe qui le défendoit ne ſe rendit qu'à Pappenheim (*b*). Mais cette réſiſtance n'empêchoit pas le duc de Friedland d'être maître de la Saale, & elle lui étoit néceſſaire pour faciliter ſa jonction avec le comte de Pappenheim qui venoit du Weſer & qui devoit paſſer la Saale à Merſebourg (*c*). Leipſic s'étoit rendu le 22. & le Pleiſſenbourg le 23. Le généraliſſime avoit beſoin de conſerver la communication de la Saxe avec la Bohéme. Dans ce deſſein il fit occuper Zwickau par le régiment du Suys, & envoya le colonel Contreras à Altenbourg avec le ſien (*d*). Il fit auſſi garder Chemnitz & Freyberg (*e*).

L'électeur de Saxe étoit alors du côté de Torgau avec quinze-mille hommes (*f*) ou huit-mille ſelon d'autres (*g*). Le premier deſſein de Walſtein avoit été de s'aſſurer du pónt de Torgau, de venir prendre Dresde & de ſe rendre maître de l'Elbe. Il s'avançoit avec toute l'armée & étoit déja arrivé à Eulenbourg, lorſqu'il apprit que le roi venoit d'entrer dans Erfurt. Perſonne ne pouvoit douter que le but du monarque ſuédois ne fût de venir au ſecours de la Saxe (*h*). A cette nouvelle Walſtein revint ſur ſes pas, traverſa Leipſic & fut camper près de Weiſſenfels. Il détacha les colonels Suys & Breda avec ordre de rentrer dans Naumbourg dont il avoit retiré la garniſon, & de garder le pont de Kœſen ſur la Saale, qui eſt à un mille de Naumbourg ſur la route d'Erfurt à Leipſic. De Kœſen qui eſt dans un défilé

(*a*) Gualdo p. 206.
(*b*) Hart T. II. p. 494.
(*c*) M. de M. T. IV. p. 380.
(*d*) *Id.* p. 385.
(*e*) *Id.* p. 388.
(*f*) De Prades p. 201.
(*g*) Hart T. II. p. 502.
(*h*) M. de M. T. IV. p. 380.

on longe la Saale l'eſpace d'un demi-mille, & on arrive à Schul-Pforte. Depuis-là le chemin monte juſqu'à Naumbourg. L'Unſtrut tombe près de cette ville dans la Saale bordée de chaque côté de hauteurs fort eſcarpées & qui forment un défilé profond le long de cette riviére. Naumbourg eſt à trois milles de Weiſſenfels où j'ai dit que Walſtein avoit ſon camp. La ville eſt dans un vallon & derriére elle s'éléve une roche pelée ſur laquelle eſt bâti le château (a). Walſtein le fit occuper par le comte de Colloredo, comme un poſte d'avertiſſement. L'aile droite des Impériaux campoit ſur la hauteur vis-à-vis du château dans des vignobles. L'aile gauche étoit allignée à Langendorf, & le front du camp étoit couvert par le défilé de Greiſelbach. Ce camp étoit très-avantageux. Car en faiſant occuper la hauteur dite *Naſſauer-Hugel* & le bois de Reuſſen à quelque diſtance de l'aile gauche, Walſtein étoit maître du défilé de Rippach qu'il avoit ſur ſes derriéres. Dans cette poſition l'aile gauche étoit appuyée au ruiſſeau dit *Klettenbach* qui tombe à un mille de-là dans le Rippach près de Webau. Le détachement ſous les ordres de Breda & Suys que Walſtein avoit envoyé pour s'aſſurer de Naumbourg & de Kœſen rebrouſſa chemin, trouvant Naumbourg déja occupé par le colonel Brandtſtein des Suédois (b). Walſtein ne pouvoit plus douter de l'approche du roi.

(a) M. de M. T. IV. p. 382.

Aſſiette & avantages du camp de Walſtein près de Weiſſenfels.

(b) Th. Eur. T. II. p. 747.

Walſtein quitte Weiſſenfels & va camper près de Merſebourg.

Il décampa de Weiſſenfels le 4. de novembre, paſſa le Rippach, & fut aſſeoir ſon camp du côté de Merſebourg entre le Floſs-Graben & la Saale, ou pour mieux dire, ſon armée cantonnoit dans ces environs, & les villages qu'il avoit fait occuper le long du Rippach lui ſervoient de poſte avancé. Pappenheim fut envoyé du côté de Halle qui eſt pour le moins à deux-milles de Merſebourg. Il devoit faire le ſiége du Moritzbourg défendu par quelques Suédois convaleſcens (c), que Walſtein n'avoit pas eû le tems de forcer. Ceci ſe paſſoit le 4. de novembre.

Pappenheim eſt détaché.

(c) Hart T. II. p. 498.

J'aurois dû dire que Walſtein avant de s'éloigner de Weiſſenfels laiſſa le colonel Colloredo dans ce château avec une petite garniſon

(a) M. de M. T. IV. p. 391.

(b) Hart T. II. p. 510.

étoit dans la plaine de Lutzen (*a*). La veille on lui avoit présenté une lettre interceptée, adressée à un officier de Querfurth; elle contenoit l'ordre d'aller joindre le corps de Pappenheim à Halle (*b*). Cette lettre pouvoit être un masque pour faire croire Walstein affoibli. Mais on fit des prisonniers, on les fit parler, & Gustave ne douta plus que Pappenheim ne fût détaché de la grande armée. C'étoit le moment d'attaquer Walstein.

Changement de marche pour attaquer Walstein.

(c) M. de M. T. IV. p. 401.

(d) Hart T. II. p. 511.

La marche se fit en laissant Weissenfels à un demi-mille sur la gauche. Ensorte que le comte de Colloredo qui étoit resté dans le château vit passer l'armée, donna le signal dont il étoit convenu de trois coups de canon & se retira en diligence (*c*). A ce signal tous les régimens répandus dans les environs se rendirent aux rendez-vous qui leur étoient assignés, surtout ceux postés le long du Rippach. Ils occupoient les villages de Posern, petit & grand Gœhrn, Pœrsten & Rippach, & étoient commandés par Isolani, qui avoit son quartier dans Rippach, ayant auprès de lui ses croates & un régiment de cuirassiers (*d*). Il ne faut pas confondre ce village avec le ruisseau de

Description du ruisseau & du défilé de Rippach.

même nom qui prend sa source dans le bailliage de Weissenfels & tombe dans la Saale près de Dœhlen à un mille de Weissenfels. Il fait en quelque façon limite entre ce bailliage & celui de Lutzen. La largeur de son lit est entre huit & dix pieds sur trois à quatre de profondeur, & deux ou trois de bords. Son fond est marécageux. Il se déborde au printems & couvre les prairies qui sont sur ses bords. Ces prairies étant fort basses & humides, sont entrecoupées par de fréquentes saignées. Le défilé dans lequel passe ce ruisseau est important, & les hauteurs considérables. Celles du côté de Weissenfels d'où le roi venoit sont en grande partie dominées par les hauteurs du côté de Lutzen que les Impériaux occupoient. Le *Grunbach* qui coule du côté de Lutzen se joind au Rippach près du petit Gœhrn derriére Posern, & ces deux ruisseaux coulent chacun dans un défilé difficile à passer. La marche du roi par le chemin qu'il avoit pris devoit le

conduire à Posern dans l'après-midi du 5. novembre. Ce village étoit un poste des Impériaux qui ne pouvoient pas y rester longtems, parce qu'il est sur la pente de la hauteur du côté de Weissenfels. Dès que le roi étoit maître de la hauteur, il l'étoit aussi du village, & on y enleva un capitaine (*a*). Gustave ne jugea pas à propos de passer le Rippach à Posern, parce que dès qu'on sort du village on a devant soi deux petits bras du Rippach, l'un qu'on passe à gué & l'autre sur un petit pont de pierres près d'un moulin. Au bout du pont on trouve un chemin étroit, raboteux & très-difficile à monter qui conduit à une hauteur dominant celle qui est vis-à-vis. A peine a-t-on fait quelques centaines de pas sur cette hauteur qu'il faut descendre par un chemin tout aussi étroit & rapide. On passe alors le Grunbach sur un pont près du petit Gœhrn, & on s'engage de nouveau dans un défilé qui conduit enfin à des hauteurs toutes fort élevées & qui dominent les environs de Weissenfels.

Poste de Posern forcé.

(*a*) M. de M. T. IV. p. 402.

Description du terrein.

Ce terrein n'étoit pas favorable au passage. Gustave garda les hauteurs, longeant au-dessous de lui le Rippach sur la droite A A & passa ce ruisseau près du village de Rippach que d'autres nomment Hilpritz. J'ai cru devoir faire entrer l'attaque de Rippach dans le plan de la bataille de Lutzen comme un événement très-remarquable qui appartient à l'histoire de cette bataille. Je puis répondre de l'éxactitude de ce plan, ayant levé le terrein & éxaminé les circonstances de ce passage avec le plus grand soin. Comme je cherchois à m'assurer de l'endroit où il s'étoit fait, on me fit voir à Lutzen une chronique de cette ville en manuscrit, & qui n'a point été imprimée parce que l'auteur est mort avant d'avoir mis la derniére main à son ouvrage (*a*). *J'ai* tiré de ce manuscrit ce qui regarde l'affaire de Rippach, pour en donner

Gustave passe le Rippach.

(*a*) Le titre porte: *Sammlung historischer Nachrichten von der Stadt Lutzen, von Sigismund Burger, Pastor und Senior zu Lutzen. An. 1761.* L'auteur cite le Msc. de *Walpius*, & celui de la *Relation de Ludewig* en quatre tomes. J'ai fait d'inutiles recherches pour decouvrir l'existence de ces Msc. Je suis sûr qu'on y trouveroit des choses intéressantes qui ont échappé au pasteur de Lutzen parce qu'elles n'entroient pas dans son plan. Je prie ceux qui ont quelque connoissance de ces Msc, de me dire où je pourrois les trouver.

dix-huit-cent pas du Feldmuhle. Ce village auroit pu ſervir de point d'appui à l'aile droite de Walſtein qui n'eût eû alors tout au plus que ſix gorges à faire garder. Ces poſtes ſoutenus par une bonne réſerve n'auroient jamais été forcés par des troupes quelqu'intrépides qu'on les ſuppoſe, qui ne pouvoient gravir ces hauteurs qu'avec peine & n'y arriver que haraſſées & hors d'haleine. J'ai vu dans la derniére guerre un corps moins nombreux garder les défilés depuis Frauenſtein juſqu'à l'Elbe qui faiſoient pour le moins une ligne de cinq milles d'Allemagne. Ainſi il eſt à croire qu'il n'y avoit que quelques régimens L M que Walſtein avoit détachés pour faciliter la retraite des fuyards & arrêter la pourſuite des Suédois.

(a) Chemnitz p. 462. Th. Eur. T. II. p. 748. Puffendorf l. 4. §. 63. Sold. Suédois p. 470. Hart T. II. p. 511. M. de M. T. IV. p. 401.

Je conviens que Walſtein, en comptant moins ſur la ſupériorité de ſes forces, auroit mieux fait de ſe couvrir du défilé de Rippach. Il étoit ſans doute de meilleure défenſe que le foſſé qu'il mit en front de ſon armée, & bien plus important que celui du Lober, que Tilli avoit devant lui à la bataille de Breitenfeld & qu'on lui reproche de n'avoir pas mis à profit. Les Suédois gagnérent à cette affaire un étendart (a).

Ce qui ſe fit après le paſſage du Rippach.

Il eſt probable que Guſtave ſe voyant maître du défilé de Rippach fit paſſer l'armée le même ſoir, & reſta la nuit de l'autre côté du défilé, ſon deſſein étant d'attaquer Walſtein à la pointe du jour. Il eſt auſſi probable, que toutes les troupes qui compoſoient l'armée de Walſtein ſortirent de leurs quartiers de cantonnement le 5. dès que le comte Colloredo eût fait tirer les trois coups d'avertiſſement; & qu'elles ſe raſſemblérent dans les plaines de Lutzen qui étoient le rendez-vous général (b). Chemnitz & Puffendorf diſent que Walſtein n'arriva ſur le champ de bataille que le 6. de grand matin, & que ce ne fut qu'alors qu'il fit travailler à élargir les deux foſſés du grand chemin de Lutzen. Ils confondent l'armée avec les troupes des poſtes avancés & celles détachées pour les ſoûtenir. Celles-ci peuvent avoir paſſé la nuit à Rœcken & rejoint le lendemain de grand matin. Dès que Walſtein ſçut que le défilé de Rippach étoit forcé, il vit qu'il alloit

(b) Hart T. II. p. 515. M. de M. T. IV. p. 401.

S. Le
T. Is
V. Tr
W. L
X. A
Y. In
Z.Z. P
a.a. Q
b.b. C
c.c. P
d.e. A
f.g. L
h.i.
k.l. L
m.
n.
o.p.

Isolani Cavallerie
Officutz Infanterie
Cronenberg Gallas Duffurt

taqué. Il se disposa pour la bataille & attendit les Suédois double fossé qui couvroit le front de son armée.

es plans que j'ai vus de la bataille de Lutzen ont le même n trouve dans ceux de la bataille de Breitenfeld. Ce défaut qu'au lieu de lever le terrein à vue d'oiseau, on le représpective, & qu'on s'attachoit plus à faire une belle estamnner un plan éxact. Ceux qu'on trouve de cette bataille ité *de la Colonne du chevalier de Folard* & dans la *nouvelle Gustave-Adolphe par M. de M.* sont du moins fidélement celui de Mérian dans le Théatre de l'Europe, qui est encore qu'on eût. Car pour le plan que le docteur Hart a inséré uvrage, il est absolument fautif. Mais comme le meilleur encore très-défectueux & ne satisfait point un homme du i fait pour la bataille de Lutzen ce que j'avois fait pour celle feld: j'ai été sur le terrein que j'ai levé à vuë d'oiseau: j'ai rien ne m'échapât, & je me suis assuré sur les lieux-mêmes s changemens que le terrein pouvoit avoir éprouvés depuis ante ans. Ainsi l'on peut se fier à ce plan tant pour la condu local que pour l'intelligence des manœuvres.

Du nouveau plan de bataille de Lutzen.

n est à deux milles & un quart de Leipsic, à deux milles & Merscbourg, à quatre milles & demi de Halle, à un mille & de Weissenfels, & à quatre milles & un quart de Naumbourg. petite ville d'environ trois-cent maisons, où il y a encore château avec une tour. Ce château situé au midi de Lutzen bien bâti & entouré de deux fossés avec un rempart entre-deux plus qu'une chaussée. La porte est casematée & le pont-levis de fermeture. Je n'ai trouvé dans ce château aucun monue la bataille. Les vieux mousquets que M. de M. dit y avoir 1757. (*a*) n'y sont plus. Mon objet étant de m'assurer du lode la position des deux armées, il m'importoit de savoir si a été rebâti sur l'ancien terrein & s'il n'est pas plus grand qu'il

Description de la ville de Lutzen, & du champ de bataille.

(*a*) M. de M. T. IV. p. 395.

n'étoit alors. Or voici deux choſes qui ne permettent pas de douter que Lutzen ne ſoit encore ce qu'il étoit alors pour l'étendue. C'eſt le même foſſé qui l'entoure, & les murs de la ville faits de gros cailloux ſont fort antérieurs à la guerre de trente ans. On a voulu m'aſſurer qu'avant que cette ville fût brulée, ſes fauxbourgs étoient plus grands qu'ils ne ſont aujourd'hui, & qu'ils s'étendoient preſque juſqu'aux moulins. Cela peut être. Mais l'époque de la ruïne de ces fauxbourgs peut être auſſi plus ancienne que le tems où Walſtein fit mettre le feu à cette malheureuſe ville qui fut réduite en cendres. Car avant cela elle avoit été détruite par le feu ſept fois depuis 1596 juſqu'à 1629. (a) Je croirois même que l'élévation de terre en forme de rideau qu'on trouve au levant de la ville entre les portes *Oberthor* & *Knoblochthor* n'étoit originairement qu'un rempart formé de la terre qu'on avoit tirée du foſſé de la ville, lequel s'eſt encore accru des décombres de tant de maiſons ruïnées. On y voit à préſent quelques granges bâties à la place de l'ancien fauxbourg, & à deux-cent pas de ces granges ſont les moulins à vent dont il eſt parlé dans toutes les deſcriptions de la bataille de Lutzen. Mais de quatre qu'il y avoit alors il n'en reſte plus que deux. Au reſte les plans qui repréſentent ces moulins ſur une hauteur ſont fautifs. Il n'eſt pas poſſible qu'il y ait jamais eû à cette place des hauteurs telles qu'on les trouve marquées dans le plan adopté par le docteur Hart. Les moulins & la maiſon du meunier ſont encore à la place où ils étoient au tems de la bataille, & on peut aſſurer qu'il n'y a pas dans toute l'étendue du champ de bataille un ſeul tertre à qui on puiſſe abuſivement donner le nom de hauteur. M. de M. n'eſt pas plus exact quand il dit (b) que ces moulins ne ſont qu'à environ cinquante pas de la ville, & que le village de Meuchen en eſt éloigné de *trois à quatre-cent pas.* Il ſe trompe dans ces deux diſtances. Mais il a raiſon quand il dit que la *juſtice* eſt tout près du chemin de Lutzen à Merſebourg. Cependant comme deux chemins ménent à cette ville, M. de M. devoit avertir (c) qu'il parle de celui qui paſſe près des mou-

(a) Lamentatio I. Lutzensium, oder erſte Buſs-Predigt gehalten durch Paulum Stockman, Paſtorem und des Amts Lutzen Seniorem. Leipſig 1735.

Situation des moulins à vent.

(b) M. de M. T. IV. p. 396.

Situation de la juſtice.

(c) M. de M. T. IV. p. 400.

& par Eutſch. Car le grand chemin de Merſebourg eſt ſur la gauche quand on ſort de Lutzen par l'*Oberthor* & qu'on va aux ſalines; & de ce chemin-ci il y a ſix à ſept-cent pas juſqu'à la juſtice en queſtion. J'ai obſervé que quand on eſt ſur ce grand chemin à la diſtance d'à-peu-près neuf-cent pas de Lutzen il paroit comme ſi le terrein où cette juſtice étoit placée, s'éleve inſenſiblement; auſſi nomme-t-on cette place *Galgen-Hugel* ou colline du gibet. Le grand chemin de Lutzen à Merſebourg eſt entre deux foſſés qui ont trois pieds de profondeur ſur autant de large. Ils ſont faits pour l'écoulement des eaux, parce que dans toute cette contrée le terrein étant bas & humide, ce chemin ſeroit impraticable ſans cela. Ainſi il eſt à croire que ces foſſés éxiſtoient déja au tems dont je parle. Ils ceſſent à un quart de mille de Lutzen.

La *juſtice* étoit derriére l'aile droite des Impériaux comme le remarque très-bien M. de M. (*a*), & non derriére le centre comme porte le plan adopté par M. Hart. Je dis *qu'elle étoit*, car elle eſt tombée de vétuſté: un poteau qui pourrit ſur terre eſt tout ce qui en reſte (en 1771). Depuis cette juſtice juſqu'au *Floſs-Graben* le terrein eſt extrémement uni, & forme une plaine humide entrecoupée de petits foſſés qui ſervent à deſſécher les terres; ainſi que cela ſe voit dans le plan. Mais comme ces foſſés ne ſont qu'accidentels & changent de place au beſoin, il n'eſt pas poſſible d'aſſurer ſi ceux marqués dans le plan éxiſtoient au tems de la bataille. Le grand chemin de Lutzen à Leipſic coupe cette plaine du couchant à l'eſt depuis Lutzen juſqu'au *Floſs-Graben*. J'aurai occaſion de parler de ce grand chemin en rapportant la poſition de l'armée impériale.

(a) M. de M. T. IV. p. 400. & 401.

Du terrein depuis la juſtice juſqu'au Floſs-Graben.

Floſs-Graben.

Le Floſs-Graben commence entre Eiſenberg & Zeitz. C'eſt un foſſé tiré de l'Elſter qui ſe décharge dans la Lupa non loin de Merſebourg. Ce canal entretient la communication de l'Elſter avec la Saale. Il m'importoit de le ſuivre ſur toute la longueur du champ de bataille, c'eſt à dire, depuis le village de Keya juſques paſſé la grande route de

Leipſic à Lutzen. J'ai trouvé qu'il différoit dans ſa largeur comme dans la hauteur de ſes bords. Près de Keya le canal a quinze pieds de large & trois à quatre pieds de bords. De-là juſqu'au foſſé du moulin qui ſort du Floſs-Graben ſa largeur eſt depuis vingt juſqu'à vingt-quatre pieds, & la hauteur de ſes bords douze pieds. Depuis le foſſé du moulin juſqu'au petit pont qui eſt ſur le chemin de Meuchen il a dix-huit pieds de large ſur trois à ſix pieds de bords. De ce petit pont juſqu'au grand chemin de Skœltzig ſa largeur eſt depuis trente juſqu'à trente-cinq pieds & ſes bords ont douze à quinze pieds de haut. De-là ſur une longueur de huit-cent pas il a quinze juſqu'à vingt pieds de large ſur trois & quelquefois ſix pieds de bords. Mais paſſé les huit-cent pas juſqu'au chemin qui méne à Tronitz il n'a plus que douze à quinze pieds de large & ſes bords ſont très-bas. Mais depuis ce chemin juſqu'au grand chemin de Leipſic, auſſi loin que mon plan s'étend, il a douze à dix-huit pieds de large ſur ſix à dix pieds de bords. Ce canal n'a qu'un pied d'eau, excepté au printems où l'eau monte juſqu'à deux pieds & demi, & alors il eſt couvert de bois flotté. Son fond dans toute l'étendue que j'ai parcourue eſt ferme & de gravier, & on ne peut douter que ce canal ne ſoit beaucoup plus ancien que la bataille que je vais décrire. A ſix-cent pas vers l'orient eſt le petit bois qu'on nomme le Skœltzig, dont le ſol eſt marécageux ſurtout quand on approche du village de Skœllen. Au ſud-eſt de Lutzen eſt le village de Meuchen, à huit-cent pas du Floſs-Graben quand on vient de Lutzen. C'eſt le même village que les hiſtoriens appellent Churſitz, ſans que perſonne dans cette contrée ſe rappelle qu'il ait jamais éxiſté un village du nom de *Churſitz*. Il eſt poſſible que Meuchen n'ait point appartenu jadis à l'évêché de Merſebourg, mais qu'il ait fait partie du domaine de l'électeur, & que pour cette raiſon on l'ait déſigné par le nom de *Churbeſitz* & par corruption *Churſitz* (a)

Bois de Skœltzig.

Village de Churſitz.

(a) Ce qui donne lieu à cette conjecture c'eſt que le terme allemand *Churfurſt* qui ſignifie *électeur* vient de CHUR ſynonime de *Wahlen*, élire, d'où ſont dérivés les verbes *kohren* & *auserkohren* choiſir.

ou possession de l'électeur. On trouve dans tous les plans ce village placé entre Lutzen & le *Floss-Graben.* Mais cette faute provient de la maniére qu'on avoit alors de lever le terrein qu'on représentoit en perspective sans s'embarasser des distances. L'ingénieur chargé de dessiner ce terrein se sera placé dans le grand chemin de Lutzen à Leipsic; à cette distance l'œuil a pu aisément le tromper & donner lieu à cette faute, que j'ai rectifiée dans mon plan. On y trouvera aussi le fossé qui sort du *Floss-Graben* & dont l'eau fait aller deux moulins près de Lutzen. Il traverse le fauxbourg & va se perdre près de Zweschwitz dans un autre fossé qui traverse des prairies & aboutit à la Saale. Ce fossé du moulin n'éxistoit pas au tems de la bataille. J'ai vû des vieillards à Lutzen qui m'ont dit que ce n'étoit alors qu'une coupure faite pour dessécher les terres, mais que de leur tems on l'avoit élargie pour en faire le fossé qu'on voit aujourd'hui. Depuis le *Floss-Graben* jusqu'à Lutzen il a quatre pieds de large sur trois de profondeur. Entre Lutzen & Zweschwitz il a deux pieds de profondeur sur quatorze de large, & ses bords ont dix à douze pieds de haut. Il est marécageux du côté de Zweschwitz; mais du côté de Lutzen il traverse des prairies qui ont jusqu'à cent pas de large & sont seches, & qu'on m'a assuré avoir été fort humides & fangeuses avant qu'on eût élargi ce fossé qui les a desséchées. C'est sans doute une des raisons qui empêcha le roi de marcher à Lutzen par sa gauche: c'étoit en automne, & par conséquent dans une saison où ces prairies n'étoient pas praticables.

Fossé du moulin.

Prairies remarquables.

On ne peut faire aucun fond sur la description que *Gualdo* a donnée de ce terrein. L'auteur n'avoit surement pas vû le champ de bataille. Il paroit que cette description a été faite d'après le plan de Dankartz qu'on retrouve dans le second tome de l'histoire de Gustave-Adolphe par M. Hart. Car on ne peut pas supposer qu'il ait fait la même faute que le docteur anglois, qui a vû le champ de bataille (*a*) & qui a inséré dans son ouvrage le plus mauvais de tous les plans qu'on avoit de cette célébre journée.

De la description de ce terrein par Gualdo.

(*a*) M. de M. T. IV. p. 400.

Dispositions de Walstein.

Aussitôt que l'armée suédoise eut passé le défilé de Rippach, Walstein fit ses dispositions, & occupa le terrein derriére le grand chemin A B qui conduit de Lutzen à Leipsic, prenant la position C C. En venant de Leipsic à Lutzen on passe le *Flofs-Graben* sur un pont. Après quoi on longe ce canal l'espace de cinq-cent pas, où dans toute cette longueur il fait un des deux fossés qui bordent le grand chemin. J'ai déja dit que sa largeur est dans cet endroit entre douze & dix-huit pieds sur six à dix pieds de bords. Ainsi le grand chemin n'a qu'un fossé sec dans cette étendue de cinq-cent pas. Comme il importe beaucoup de connoître cette chaussée qui tient une place distinguée dans l'histoire de la bataille, je l'ai examinée avec soin. Pour donner même plus de clarté à la description que j'en vais faire, je renvoye au Plan où l'on trouvera deux profils de cette chaussée, fig. 1. & fig. 2.

Grand chemin de Lutzen à Leipsic.

Dans la longueur de huit-cent pas, elle est comme dans la fig. 1. où A B a huit pas de large sur quatre pieds & demi d'élévation. C'est-là proprement la chaussée pavée sur laquelle roulent les voitures. De chaque côté C D & H G ont douze pas de large depuis le pavé jusqu'aux fossés, & sont presque de niveau avec la campagne. Les fossés que Puffendorf nomme *Flœsse* (*a*) & qu'il ne faut pas confondre avec le *Flofs-Graben*, ont quatre pieds de large sur trois de profondeur comme D E & H I. La terre qu'on en a tirée est élevée de trois pieds du côté des champs. Ce morceau me paroit nouveau, & je crois bien que la chaussée n'étoit pas si haute au tems de la bataille qu'elle est aujourd'hui. Mais plus on approche de Lutzen & plus on voit qu'elle baisse, ensorte qu'à la fin elle a à peine un pied au-dessus du niveau des terres. Son profil est alors comme dans la figure 2. *Gualdo* ne parle que d'un fossé; mais Chemnitz, le Théatre de l'Europe, Puffendorf, Folard & d'autres sont en cela plus croyables, qui disent que Walstein mit à profit les deux fossés du grand chemin & les garnit de mousquetaires (*b*).

La maniére dont le généralissime garnit ce grand chemin est aussi bonne que possible. Le plan conservé dans le *Théatre de l'Europe* re-

(*a*) Puffendorf l. 4. §. 63.

(*b*) Chemnitz p. 464. Th. Eur. T. II. p. 749. Puffendorf l. 4. §. 63. Folard traité de la colonne p. 142. M. de M. T. IV. p. 398.

On voit par-là que Walſtein avoit employé tout ce qu'il pouvoit imaginer pour défendre les foſſés du grand chemin. Les Suédois auroient auſſi trouvé plus de difficulté à paſſer ce double foſſé, ſi les troupes chargées de le garder avoient pû être mieux ſoutenues (*b*).

(*b*) Tableau Militaire §. XXIII.

Poſition des Impériaux.

L'armée impériale rangée en bataille étoit preſque paralléle au grand chemin à-peu-près à trois-cent pas derriére les foſſés. L'aile gauche étoit appuyée au *Floſs-Graben* & la droite au grand chemin de Merſebourg derriére Lutzen. Walſtein garnit de mouſquetaires F les murs des jardins qui étoient dans le fauxbourg de Lutzen. Or dans cette contrée où le bois eſt rare on entoure les jardins de murs de terre graſſe que les particuliers tirent de leurs champs où elle eſt en abondance & qu'ils pétriſſent avec de la paille; & de-là vient qu'on les nomme *Wællerwænde*, comme qui diroit murs de torchis. Enfin les hiſtoriens nous diſent que tandis qu'on rangeoit l'infanterie, une partie de la cavallerie vint ſe placer devant le grand chemin en queſtion, & paſſa enſuite à l'aile droite (*c*).

(*c*) Th. Eur. T. II. p 749.

Marche du roi au champ de bataille.

Le roi à qui nous avons vû paſſer le défilé de Rippach avec toute ſon armée ſe mit en marche à la petite pointe du jour, après avoir paſſé la nuit au bivouac (*d*). Il eſt vrai-ſemblable que cette armée marcha en deux colonnes. Le bagage formoit la troiſiéme. La cavallerie de la droite des deux colonnes faiſoit l'avant-garde. La premiére colonne ſur la gauche étoit compoſée de la cavallerie & de l'infanterie de la premiére ligne, & la ſeconde colonne formée des troupes de la ſeconde ligne. Toute l'armée prit ſur la droite & marcha droit au *Floſs-Graben* entre Keya & Rœcken, laiſſant le premier village ſur la droite & le ſecond ſur la gauche. Le bagage reſta en G près du village de Meuchen derriére le Floſs-Graben.

(*d*) Gualdo p. 210.

Quelques hiſtoriens ont mis en queſtion ſi le roi n'auroit pas mieux fait de prendre par ſa gauche, de tourner Lutzen, & de tomber dans le flanc droit des Impériaux. La réponſe de M. de M. eſt juſte quand il dit

dit *qu'il n'y a point de chemin de ce côté-là* (*a*) s'il entend par *chemin* un paſſage difficile.

(*a*) M. de M. T. IV. p. 403.

Les autres raiſons que le roi pouvoit avoir ſont: 1° Qu'en prenant cette route il n'auroit pu ranger ſon armée qu'à cinq-cent pas des Impériaux, où elle eût été expoſée à tout le feu de leur artillerie.

2° Son aile gauche eût été en l'air. Il n'y avoit que le village de Zelschen qui auroit pu ſervir d'appui à cette aile, mais le terrein étoit trop étroit pour que Guſtave pût déployer ſon armée entre Zelschen & Lutzen.

3° En prenant cette poſition le roi devoit ſur toutes choſes aſſurer ſon aile gauche. Pappenheim pouvoit arriver à chaque inſtant. Il venoit par Merſebourg, & cette aile gauche eût été la premiére attaquée. Voilà ſi je ne me trompe, les raiſons pourquoi le roi préféra de marcher ſur la droite & de s'approcher du *Floſs-Graben*.

Poſition des Suédois en bataille.

Les têtes des deux colonnes étant arrivées au foſſé du moulin (qui n'étoit point alors auſſi large ni auſſi profond qu'il l'eſt à préſent) elles purent ſe déployer à mille pas de l'ennemi, & s'alligner au point de vue que je ſuppoſe avoir été le village de Dœhlen. Dans la poſition que le roi avoit fait prendre à ſon armée, elle dépaſſoit le Floſs-Graben au-delà de mille pas, & la ſeconde ligne avoit le bois de Skœltzig derriére ſon aile droite. L'armée dans cet allignement fit un à gauche & ſe trouva en face des Impériaux H I. Guſtave fit placer vingt-ſix piéces de gros canon devant le front de l'infanterie en K: vingt petites piéces étoient aux ailes & cinq devant le front de chaque brigade.

D'abord Walſtein fit mettre le feu à Lutzen „craignant que dans „le combat les ennemis ne ſe fiſſent un paſſage par la ville pour tom- „ber ſur les flancs de ſa droite qui étoit tout proche." (*b*) Ce ſont les paroles du chevalier de Folard. Chemnitz & l'auteur du Théatre de l'Europe ſont du même ſentiment (*c*). Mais M. de M. prétend que *cette conjecture n'a aucun fondement* (*d*). En conſéquence il hazarde une réflexion militaire qui n'eſt pas heureuſe. „Le roi de Suéde, „dit-il, n'avoit qu'à tourner la ville pour prendre Walſtein en flanc.

(*b*) Folard traité de la colonne p. 142.

(*c*) Chemnitz p. 464. Th. Eur. T. II. p. 749.

(*d*) M. de M. T. IV. p. 398.

„Il l'auroit pu encore mieux, si au lieu de marcher par sa droite, il „eût marché par sa gauche." L'auteur ne fait pas attention qu'il dit quatre pages plus bas „que la principale raison qui empêcha le roi de „défiler par sa gauche, ce qui l'auroit mis dans le flanc de l'aile droite „de Walstein, c'est qu'il n'y a point de chemin de ce côté-là, &c. (a) Enfin croyant devoir excuser le roi de Suéde de ce qu'il n'a pas tourné Lutzen, *ce n'étoit pas*, dit-il, *une aile que le roi de Suéde vouloit battre*, *c'étoit l'armée entiére.* Je défie qu'on puisse dire quelque chose de plus ridicule. Il ne convenoit pas non plus d'attribuer à une *fureur de bruler* (b) la nécessité où Walstein se trouva de faire mettre le feu à Lutzen. Ce général fit dans cette occasion ce que tout officier intelligent auroit fait à sa place.

(a) M. de M. T. IV. p. 403.

(b) Id. p. 398.

L'aile droite des Suédois attaque le double fossé.

Le roi fit marcher droit au double fossé que Walstein avoit garni d'infanterie. L'armée en avançant prit un peu sur la gauche L. Plus elle gagnoit de terrein par ce mouvement & plus elle en laissoit à la cavallerie qui passoit le Floss-Graben pour se former de l'autre côté & se joindre à l'aile droite. La figure du chemin montre que le roi qui menoit l'aile droite devoit arriver au fossé avant l'aile gauche commandée par le duc Bernard de Weimar. Les brigades suédoises de l'aile droite Nro. 21. & 22. firent la premiére attaque. Il falloit toute leur intrépidité pour forcer ce double retranchement (c). Le roi les fit soûtenir, elles délogérent l'infanterie, passérent les deux fossés, & coururent s'emparer des sept grosses piéces D qui étoient plantées derriére le fossé.

(c) Th. Eur. T. II. p. 750.

La cavallerie de la droite obligée de passer le Floss-Graben ne pouvoit se former que successivement. Elle tomba sur les croates Nro 13. de l'aile gauche commandés par Isolani, qui furent aussitôt rompus & mis en fuite. Ils se renversérent sur les cuirassiers Nro. 11. & 12. y mirent la confusion & fuirent tout d'une traite jusqu'à Marckranstædt à un mille du champ de bataille (d).

(d) Mém. de Montecuculi p. 17. M. de M. T. IV. p. 412.

Brigades impériales culbutées.

Les brigades Nro. 21. & 22. qui avoient emporté les fossés firent la conversion à gauche N O & attaquérent le grand quarré plein

Nro. 10. de la feconde ligne de l'aile gauche des Impériaux. Les piquiers fuédois courent fur ces moufquetaires rangés à dix de hauteur. Ceux-ci font une décharge de leurs moufquets, & n'ayant pas le tems de recharger mettent le fabre à la main. „Foible reffource, „dit le chevalier Folard, contre une tête de piquiers, quand ceux „qui leur font oppofés au centre de leur quarré ne peuvent fe fervir de „leurs piques ni les allonger au-delà des rangs des moufquetaires, pas „même les préfenter." Les piquiers fuédois pouffent ces moufquetaires, les renverfent fur les rangs de leurs propres piquiers, profitent de la confufion, entrent dans cette lourde maffe & la culbutent (*b*). Ces deux brigades tombent fur le bataillon quarré d'Officutz Nro. 8. qui difparoît, & marchent contre le troifiéme Nro. 7. fort de feize compagnies qui fut foûtenue à propos par les régimens de cavallerie Piccolomini, Strozzi & Terfica Nro. 6. Haraucour en même tems s'avance à la tête du bataillon Nro. 9. fort de vingt-deux compagnies & tombe dans le flanc droit des brigades fuédoifes. Celles-ci reculent & font contraintes d'abandonner les fept piéces de canon D. Le roi les rallie auffitôt, & les fait foutenir par quelque cavallerie; il fe met à leur tête & les raméne au combat. Les Suédois reprennent la batterie, mais Guftave eft tué.

(*b*) Folard traité de la colonne p. 144.

Les Suédois reculent.

Le roi eft tué.

A l'aile gauche le duc Bernard de Weimar étoit venu aux mains avec l'ennemi plus tard; & s'il eft vrai que Walftein garnit d'infanterie les murs des jardins du fauxbourg de Lutzen, le duc de Weimar aura commencé par faire déloger cette infanterie F pour affurer le flanc de l'aile gauche qu'il commandoit. En marchant aux foffés du grand chemin qui de fon côté étoient encore garnis d'infanterie & en état de défenfe, il dut trouver moins de difficulté à déloger cette infanterie; parce que le roi ayant déja emporté une partie du grand chemin, le feu de fes moufquetaires enfiloit les deux foffés. Le duc les paffa fans beaucoup de peine, & marcha droit à la maifon du meunier. Cette maifon & le jardin entouré d'un mur de torchis étoient

garnis d'Impériaux à ce que dit le comte *Gualdo* (*a*). Il fallut les en déloger; cela fait, le duc fit attaquer le poste de l'artillerie près des moulins à vent. Ici la cavallerie de l'aile droite des Impériaux fit une vigoureuse résistance, se sentant appuyée d'une grosse brigade d'infanterie Nro. 2. en ordre quarré, & de quelques pelotons d'infanterie Nro. 5. (*b*) L'aile gauche des Suédois pressée de toutes parts, éprouva le sort de l'aile droite & fut obligée de se replier derriére la maison du meunier en R S (*c*). Ceci se passoit à l'aile gauche à-peu-près dans le même tems que le roi qui s'étoit mis à la tête de l'aile droite revenoit à la charge, & reprit les canons D.

(*a*) Gualdo p. 219.

(*b*) Folard traité de la colonne p. 145.

Aile gauche des Suédois repoussée.

(*c*) Puffendorf l. 4. §. 62.

Dans ces entrefaites Isolani avoit rallié ses croates près de Marckranstædt (*d*). Mais n'osant pas s'exposer avec eux à une nouvelle fuite en rejoignant le gros; & ne voulant pas pourtant rester spectateur de la bataille, il chercha à se glisser derriére l'aile droite des Suédois pour tomber sur les bagages G qui étoient entre le *Floss-Graben* & Meuchen. Dans ce dessein il courut par Skœllen, laissant le bois de Skœltzig sur la droite, & se jetta en effet sur le bagage des Suédois. Le désordre fut grand, mais ne dura pas. Une partie de la seconde ligne de l'aile droite composée des régimens de Guillaume-Weimar Nro. 34. Goldstein 33. & Bulacher 32. firent un demi-tour à droite V, franchirent le *Floss-Graben*, tombérent sur ces pillards, & les mirent dans un si grand désordre qu'ils ne reparurent plus (*e*).

Les croates se jettent sur les bagages du roi, & sont chassés.

(*d*) M. de M. T. IV. p. 412.

(*e*) Chemnitz p. 466. Puffendorf l. 4. §. 63. M. de M. T. IV. p. 412.

Le maréchal de Knyphausen fit dire au duc de Weimar que le roi étoit tué (*f*), mais aux soldats il dit que le roi étoit prisonnier & qu'ils devoient faire leur possible pour le tirer des mains de l'ennemi (*g*).

(*f*) Sold. Suédois p. 478.

(*g*) Gualdo p. 221.

Lorsque la nouvelle de la mort du roi parvint au duc de Weimar, il avoit déja regagné du terrein sur les Impériaux, Le comte *Gualdo* nous a conservé un mouvement que le duc fit, & qui décida en grande partie du gain de la bataille. J'ai dit que les Suédois s'étoient jettés derriére la maison du meunier Q & qu'ils se ralliérent en R S. J'ai éxaminé avec soin le terrein & la situation de cette maison. On

Les Suédois de l'aile gauche se rallient & tournent les Impériaux.

ne conçoit pas comment toute une aile auroit pu être à l'abri derriére une petite maison isolée (*a*), qui n'étoit tout au plus qu'à deux-cent pas des quatorze piéces de canon que les Impériaux avoient près des moulins. Mais si on se rappelle ce que j'ai dit d'une élévation en forme de rideau qui continue depuis Lutzen jusques près des moulins, on voit que le duc pouvoit faire passer les troupes derriére ce rideau. Je suppose qu'il éxistoit déja & j'en vois la preuve dans la manœuvre que je vais décrire. *Gualdo* dit que „le duc Bernard voyant l'impossibilité „d'attaquer ce poste de front laissa les régimens de Karberg Nro. 26. „Churlænder 27. & Diesenhausen 28. pour soûtenir l'infanterie, & „que se mettant à la tête des cuirassiers de Courville Nro. 29. de son régiment de cuirassiers 25. & de la brigade d'infanterie 24. Il passa „entre les moulins & Lutzen, & tomba dans le flanc des Impé-„riaux (*b*)." En supposant l'éxistence du rideau, comme je crois qu'on n'en peut pas douter, on voit que le duc de Weimar défila entre la ville & ce rideau derriére lequel ses troupes s'étoient ralliées. Il se peut que ce soit dans ce moment, comme dit *Gualdo*, que le duc apprenant la mort du roi de Suéde, laissa l'attaque du poste des moulins (*c*) au comte de Brahé, & se mit à la tête des cuirassiers d'Anhalt & de Lœwenstein Nro. 43. & courut X à l'aile droite supposant que cette aile avoit besoin de soûtien. Sa présence anima les troupes d'une nouvelle ardeur. Il fit charger les Impériaux de l'aile gauche qui se rallié-rent jusqu'à trois fois, & furent culbutés. Ceux de l'aile droite commençoient aussi à perdre du terrein. Dans ces entrefaites quelques chariots de poudre sautérent (*d*) qui augmentérent la confusion. Enfin entre deux & trois heures d'après-midi la victoire paroissoit se déclarer pour les Suédois (*e*), lorsque Pappenheim arriva de Halle & parut sur le champ de bataille à la tête de huit régimens de cavallerie. Ce secours inopiné releva les courages abattus, & les soldats qui ne pensoient qu'à fuir se rallient d'eux-mêmes sous la protection de cette cavallerie. Walstein en fait aussitôt quatre brigades d'infanterie *a*. Il s'y joind

(*a*) Gualdo p. 212.

(*b*) *Id.* p. 220.

(*c*) *Id.* p. 221.

Le duc de Weimar passe à l'aile droite.

(*d*) Th. Eur. T. II. p 751.

(*e*) Sold. Suéd. p. 479.

Arrivée de Pappenheim.

quelque cavallerie *b*. Pappenheim court à l'aile gauche avec ses huit régimens frais *cc*. Il se met à la tête de cette aile & toute la ligne marche aux ennemis (*a*).

(*a*) Hart T. II. p. 535.

Position des deux armées à l'arrivée de Pappenheim.

Voici une idée de cette position, ainsi qu'on la trouve marquée dans le plan, & telle que tous les historiens la décrivent. Les Suédois avoient les moulins à vent derriére leur aile gauche & la batterie D derriére leur centre. L'aile droite des Impériaux pouvoit être sur le *Galgen-hugel* ou colline de la justice, & leur front paralléle à celui des Suédois.

Seconde bataille.

„On en vient aux mains, dit le chevalier de Folard, & cette „plaine s'illustre par deux combats d'infanterie ou pour mieux dire par „deux batailles rangées les plus furieuses, les plus rudes & les plus „obstinées qu'on ait vues depuis longtems (*b*)". Le combat commença à l'aile gauche, où la cavallerie de Pappenheim qui n'avoit pas souffert encore, fit d'abord perdre du terrein à celle de l'aile droite des Suédois. Cette aile recula jusqu'à la batterie D qui étoit enclouée (*c*). Mais l'aile gauche se maintint sur le champ de bataille des Impériaux près des moulins à vent (*d*). Les Suédois comprirent que sans un effort extraordinaire ce second combat alloit tourner à leur honte après la gloire du premier (*e*). Ce fut alors qu'ils formérent cette phalange qu'on trouve ainsi décrite dans le *Traité de la colonne* du chevalier de Folard. „Les deux lignes de l'infanterie suédoise se joignirent & s'enchassérent l'une dans l'autre par les intervalles des corps, & n'en for„mérent plus qu'une serrée & condensée comme une phalange, les „huit colonnes poussées en avant & débordant le front de la ligne."

(*b*) Folard traité de la colonne p. 145.

(*c*) Th. Eur. T. II. p. 750. Puffendorf l. 4. §. 64

(*d*) M. de M. T. IV. p. 432.

(*e*) Folard traité de la colonne p. 146.

Phalange suédoise.

Formation de cette phalange.

Comme on ne parle ici que de l'infanterie, cette manœuvre n'a rien qui implique contradiction, & pouvoit se faire en très-peu de tems. Il est aisé de concevoir que la seconde ligne joignant la premiére, ses colonnes qui se trouvoient vis-à-vis des intervalles de la premiére, ont passé par ces intervalles & se sont rangées dans l'allignement des colonnes de la premiére ligne. De plus la seconde ligne pouvoit être contenue dans les intervalles de la premiére, car en la

ſuppoſant pleine ſon front étoit de ſept-cent-ſoixante pieds, & les intervalles des corps de la premiére ligne faiſoient ſept-cent-cinquante-ſix pieds, en comptant l'eſpace entre les deux ailes & le corps de bataille. La manœuvre de l'enchaſſement des deux lignes a pu ſe faire ainſi. Les deux brigades du centre de la premiére ligne, la jaune Nro. 22. & la bleue Nro. 23. ſe ſont jointes, la brigade jaune par ſa gauche & la bleue par ſa droite. La brigade Mitzlaf Nro. 39. s'eſt placée dans l'eſpace qui ſéparoit le corps de bataille d'avec la cavallerie de l'aile gauche. Pour lui faire même trouver plus de place la brigade verte Nro. 24. a ſerré l'intervalle derriére ſa colonne. Celle de Guillaume de Weimar Nro. 35. faiſant la même manœuvre à l'aile droite, qu'avoit fait Nro. 39. à l'aile gauche s'eſt avancée dans l'intervalle qui ſéparoit l'infanterie de la cavallerie & s'eſt jointe à Nro. 21. Les brigades Thurn Nro. 38. & Knyphauſen Nro. 36. ont paſſé dans les intervalles que les deux brigades 22. & 23. avoient laiſſés en ſe rapprochant. Enſorte que la brigade 38. s'eſt jointe à Nro. 23. & celle 36. à Nro. 22.

Tems néceſſaire à la phalange pour ſe former.

Les brigades de la premiére ligne ne ſe ſont ſerrées l'une à l'autre que lorſque la ſeconde ligne étoit derriére prête à entrer dans les intervalles de la premiére. Ainſi ces deux lignes ont pu s'enchaſſer l'une dans l'autre en auſſi peu de tems qu'il en falloit à la brigade verte pour ſe joindre & ſe ſerrer à la bleue. Ainſi le tems néceſſaire à cette phalange pour ſe former eſt égal à la ſomme de l'eſpace qui ſéparoit les brigades bleue & jaune, ajoûté à l'eſpace laiſſé derriére les deux colonnes égal à leur front. Or j'ai compté cent pieds pour l'eſpace entre deux brigades, & donné au front de chaque colonne ſoixante-quatre pieds, dont le double fait cent-vingt-huit pieds. Ainſi le tems eſt égal à un eſpace de cent-vingt-huit pieds ou de quatre-vingt-quinze pas ordinaires leſquels peuvent être faits en quatre-vingt-quinze ſecondes. Ainſi cette manœuvre a pu ſe faire en une minute & trente-cinq ſecondes.

Sureté de ce mouvement.

Un autre avantage, c'eſt que ce mouvement pouvoit ſe faire avec ſureté. Les huit colonnes qui débordoient le front de la ligne, cou-

vroient cette manœuvre. Je n'ai pas compté le tems que la seconde ligne a mis à parcourir l'espace qui la séparoit de la première, parce qu'elle le pouvoit sans risque pour elle & sans que la première ligne remuât. Il faut observer que la cavallerie de la seconde ligne resta en place.

Les Suédois combattent en phalange.

Telle étoit la position & l'ordonnance de cette phalange suédoise, qui paroit au chevalier de Folard „l'ordre le plus terrible & le plus redoutable de tous ceux dont on ait ouï parler depuis les anciens. „Alors, dit-il, comme si les soldats s'étoient donné le mot, cette „phalange s'ébranle toute entiére & tout d'un tems se jette tête-baissée „sur l'ennemi, & le pousse avec d'autant plus de force & de violence, „qu'elle attaque avec l'avantage de l'ordre (*a*)." Les Impériaux quoique fort supérieurs en nombre ne purent résister à l'impulsion des huit colonnes. Ils furent enfoncés de toutes parts, Pappenheim fut blessé à mort, & tout prit la fuite, les uns du côté de Mersebourg, les autres vers Leipsic.

(*a*) Folard traité de la colonne p. 146.

Défaite & perte des Impér.

Les Suédois excédés des fatigues d'une si rude journée passérent la nuit sur le champ de bataille dans la position O P. L'obscurité les empêcha de poursuivre les Impériaux (*b*), qui laissérent sur le champ de bataille vingt & une grosses piéces de canon, quelques petites, & perdirent beaucoup de drapeaux & d'étendarts (*c*). La même nuit dix-huit compagnies de croates tentérent à la faveur des ténébres de recouvrer l'artillerie perdue; mais trouvant les Suédois sur le champ de bataille en bon ordre, ils n'osérent pas les attaquer & se retirérent (*d*).

(*b*) M. de M. T. IV. p. 433. Fol. trait. de la colon. p. 146.
(*c*) Sold. Suéd. p. 481 & 82. Puffendorf l. 4. §. 66.
(*d*) Gualdo p. 226. Puffendorf l. 4. §. 66.

Les Sued. marchent à Weissenfels.

Le lendemain l'armée conduite par Bernard de Weimar fut chercher dans Weissenfels le repos dont elle avoit besoin. Mais Walstein abandonna Leipsic, prit par Leuthmeritz & se retira en Bohéme avec les débris de son armée.

De ce qui décida du gain de la bataille.

Deux batailles gagnées dans un même jour prouvent la justesse des principes sur lesquels Gustave établit sa tactique. Comme j'ai déja donné une analyse des ordres de bataille des deux armées dans le *Tableau Militaire*, je suis dispensé de m'étendre ici sur la différence dans l'arran-

rangement des troupes & ſur les avantages ou les inconvéniens qui devoient naturellement réſulter de cet arrangement. Ce fut ſans contredit la ſavante ordonnance des Suédois qui fut la première cauſe de leur victoire. Mais Walſtein contribua auſſi à leur aſſurer la gloire de cette journée par les fautes qu'il fit.

Fautes qui ſe firent du côté des Impériaux.

C'en étoit une très-grande à lui de ne pas s'oppoſer avec plus de vigueur au paſſage du Rippach, & de n'avoir pas attendu le roi de Suéde derriére le défilé en ordre de bataille. Quelques hiſtoriens comptent auſſi pour une faute de ce que Walſtein détacha Pappenheim dans un tems où il ſavoit le roi ſi proche & la bataille preſque inévitable. Il paroit auſſi que Pappenheim s'eſt amuſé ſans néceſſité devant le château de Halle (*a*), & qu'il pouvoit arriver beaucoup plutôt qu'il n'a fait. Le 5. le duc de Friedland pouvoit lui avoir dépêché des couriers vers cinq heures d'après-midi qui eſt le tems où le défilé de Rippach fut forcé. Les couriers pouvoient être à Halle à huit heures du ſoir. Je donne quatre heures au comte de Pappenheim pour raſſembler la cavallerie qui vrai-ſemblablement cantonnoit dans les environs. Ainſi le maréchal pouvoit ſe mettre en chemin à minuit avec ſes huit régimens de cavallerie & quelque infanterie. Dans cette ſaiſon il pouvoit arriver avec la cavallerie une heure avant le jour, & l'infanterie joindre à dix heures du matin. Mais il n'eſt arrivé ſur le champ de bataille que l'après-midi entre deux & trois heures; preuve donc qu'il ne s'eſt mis en route qu'à huit heures du matin. Sur ce pied-là l'infanterie qui le ſuivoit ne pouvoit joindre que vers le ſoir. Si ce ſecours fût arrivé avant que le ſoldat épouvanté eut pris la fuite, il n'eſt pas douteux que ce renfort & la préſence d'un brave officier que toute l'armée adoroit n'euſſent rendu la victoire bien difficile aux Suédois.

(*a*) Hart T. II. p. 502.

Avantages du terrein partagés.

Les avantages du terrein ſe trouvérent partagés entre les deux armées. Les foſſés du grand chemin garnis d'infanterie étoient d'un grand avantage pour les Impériaux, & l'on a vu la peine que le roi eut pour les en déloger, quoique Walſtein ne fit pas tout ce qu'il auroit pu (*a*)

(*a*) Tab. Milit. §. XXIII.

faire pour s'y oppofer. Ce n'étoit pas un moindre avantage pour le roi de Suéde que le Floſs-Graben refferrât la plaine de fon côté. Par-là fes ailes étoient appuyées, & il n'avoit pas à craindre que les Impériaux fort fupérieurs en nombre tournaffent ces ailes qu'ils débordoient. C'étoit auffi pour Guftave un avantage que le grand chemin qu'il devoit forcer préfentât à fon attaque un angle faillant. On fait que c'eft l'endroit foible d'un retranchement.

Avantage de l'ordonnance de Walftein.

Une circonftance mémorable de cette bataille & bien intéreffante pour l'homme du métier, c'eft de voir les Suédois ayant le roi à leur tête forcer les deux foffés quoique bien défendus, renverfer deux grands quarrés pleins des Impériaux, & être repouffés à l'attaque du troifiéme. Ceci prouve le mérite de l'ordonnance de Walftein, & confirme ce que j'ai dit dans mon *Tableau Militaire* „que cette ordon„nance des brigades de Walftein prife dans fa totalité n'étoit point mal „imaginée; qu'elle paroit au premier coup d'œuil avoir quelque avan„tage fur le fyftême de Tilli à Breitenfeld; que les principes en étoient „juftes mais l'application défectueufe." En effet fi les Suédois furent repouffés, Walftein ne dut cet avantage qu'à l'arrangement de fes brigades en croix fermée. Guftave les fit attaquer fuivant toutes les régles. La brigade de Walftein Nro. 10. compofée de feize compagnies fut la premiére culbutée. Guftave l'avoit fait attaquer du côté où elle n'étoit foûtenue que du feu de la brigade d'Officutz Nro. 8. Il ne laiffa pas même à celle-ci le tems de foûtenir Nro 10. La brigade jaune Nro. 22. tomba dans fon flanc qui n'étoit point défendu & fut enfoncé. Enfin on a vu que ces deux gros bataillons furent renverfés par les deux brigades fuédoifes Nro. 21. & 22. mais qui par-là fe trouvérent entre la feconde brigade de Walftein Nro. 7. & celle d'Haraucour Nro. 9. Dès ce moment Walftein devint le plus fort, mais comme je l'ai dit, il ne dut fa fupériorité qu'à fon ordonnance. Car le feu de la brigade Nro. 9. placée où elle étoit portoit dans le flanc des brigades fuédoifes, en même tems que trois régimens de cavallerie Nro. 6.

chargeoient ces brigades. Nro. 7. des Impériaux ſe voyant ſoûtenu tint ferme. Haraucour Nro. 9. tomba dans le flanc droit de la brigade 21. & la cavallerie Nro. 6. dans ſon flanc gauche. Alors les Suédois reculérent juſques derriére les canons D. Guſtave ávant d'attaquer la brigade Nro. 7. auroit dû faire charger & culbuter Nro. 9. Car cette brigade étoit dangereuſe par ſa poſition. Mais ſa cavallerie n'étoit point encore à portée de couvrir le flanc droit de cette attaque, & c'eſt peut-être la raiſon pourquoi Guſtave préféra de faire attaquer Nro. 7. C'étoit un moment bien critique pour les Suédois, & ſi l'ordonnance de leurs brigades n'avoit pas été ſi ſimple, jamais cette infanterie en déſordre n'auroit pu ſe rallier ni ſi facilement ni aſſez-tôt pour regagner les avantages qu'elle avoit perdus, avantages qui furent achetés trop cher puiſque le roi les paya de ſa vie. J'ai fait voir dans le *Tableau Militaire* que les brigades de Walſtein étoient trop lourdes & trop compoſées pour qu'elles puſſent ſe rallier avec cette même rapidité. Les deux brigades Nro. 10. & 8. étant une fois culbutées ne pouvoient ſe remettre. Il n'y avoit donc plus que les brigades Nro. 7. & 9. qui tenoient encore; mais comme elles n'avoient point de réſerve qui les ſoutînt, les Suédois purent regagner le terrein auſſi vîte qu'ils l'avoient perdu.

On a vu le duc Bernard n'être pas plus heureux à l'aile gauche, obligé de rallier ſes gens derriére un rideau entre Lutzen & les moulins. Qui en fut la cauſe, ſi non (*a*) les pelotons de mouſquetaires que Walſtein avoit placés entre ſa cavallerie de la droite? Cette imitation, quoique très-imparfaite de la maniére de Guſtave, fut pourtant ce qui donna d'abord l'avantage à la cavallerie impériale ſur celle de Weimar; & c'eſt en quoi les diſpoſitions de Walſtein priſes dans leur totalité ſont préférables à celles de Tilli. Le duc paſſa alors entre Lutzen & les moulins avec quelque cavallerie & une brigade d'infanterie & tomba dans le flanc droit des Impériaux, tandis que le comte de Brahé les attaquoit de front. Il eſt certain que ce mouvement que fit le duc de Weimar auroit décidé en grande partie du gain de la bataille, ſi le

(a) Tableau Militaire §. XXIII.

roi n'eût pas été tué dans le même tems. Weimar crut devoir se porter à l'aile droite. Il y trouva d'abord une résistance opiniâtre, il en triompha cependant; à quoi les efforts de l'aile gauche ne contribuérent pas peu en mettant la confusion à l'aile droite des Impériaux. Je reviens donc à ce que j'ai dit: que le plan de Walstein étoit bon & ses dispositions fort supérieures à celles de Tilli, mais que l'éxécution en étoit mauvaise, qu'elle péchoit dans la formation des masses dont son ordre de bataille étoit composé.

De la cavallerie des Impériaux.

Les historiens qui ont donné des descriptions de cette bataille ne disent presque rien de la cavallerie de l'aile gauche des Impériaux. Il est à croire que cette aile n'a ni fait ni pu faire une aussi belle résistance que celle de la droite, parce que Walstein n'y avoit pas entremêlé de mousquetaires comme à l'aile droite. Ceci donnoit une grande supériorité à la cavallerie suédoise qui étoit, comme on sait, soûtenue par des pelotons d'infanterie distribués entre les escadrons. Ajoûtez à cela que les croates en fuiant se renversérent sur les cuirassiers & y mirent la confusion, & qu'il se peut que ceux-ci lâchoient le pied dans le tems que le roi attaquoit la brigade Nro. 10. Je le croirois parce qu'on ne dit pas que cette cavallerie se soit opposée le moins du monde à cette attaque. Gustave trouva par conséquent plus de facilité à culbuter l'autre brigade Nro. 7. Si la cavallerie de la droite n'avoit en quelque façon réparé les fautes de la gauche, ce seroit à celle-ci qu'il faudroit en grande partie attribuer la perte de la bataille.

Retard de Pappenheim avantageux aux Impériaux.

J'ai fait voir que Pappenheim arriva beaucoup plus tard qu'il n'auroit dû. Mais l'événement fit paroître cette faute moins grande, parce qu'elle pouvoit tourner à l'avantage des Impériaux. C'étoit pour eux une circonstance bien favorable que l'arrivée d'un renfort qui leur donnoit le tems de se rallier & de livrer une seconde bataille aux Suédois déja fatigués & affoiblis par le combat. Aussi vit-on la cavallerie de l'aile de Pappenheim faire reculer celle des Suédois, & sans la présence

d'eſprit des généraux de Guſtave, ce mouvement rétrograde pouvoit entraîner le reſte de l'armée.

C'eſt dans ce moment critique que la juſteſſe & la ſupériorité de la tactique de Guſtave-Adolphe parurent dans leur plus beau jour. On peut pardonner au chevalier de Folard de prendre de l'enthouſiaſme à la vue d'une poſition ſi favorable à ſon ſyſtême. Si on ſe rappelle ce que j'ai dit plus haut de la formation de la phalange ſuédoiſe; ſi on en fait l'application aux principes de tactique de Guſtave développés dans le *Tableau Militaire*, il eſt certain qu'on ne pourra qu'admirer cette manœuvre. Mais pour connoître tous les avantages de cette ordonnance, il faut la comparer avec celle de Tilli à Breitenfeld. Le général des Impériaux y attaque ſur une ligne & eſt battu; les Suédois à Lutzen attaquent auſſi ſur une ligne & gagnent la bataille. Cette différence de ſuccès provient de la différence des deux ordonnances. La ligne des Suédois à Lutzen pouvoit être rompue, ſans que cet ordre qui faiſoit toute ſa force pût être entiérement détruit. La ligne des Impériaux à Breitenfeld étoit formée de dix grandes maſſes d'hommes en ordre quarré, incapables de ſe rallier ſi elles étoient rompues. Le feu de l'infanterie y avoit même fait des vuides avant que ces maſſes fuſſent à portée d'attaquer. Les Suédois pénétrérent par ces vuides juſqu'au centre des maſſes, & y portérent la confuſion. Car elles reſſembloient à ces machines dont la ſolidité n'eſt qu'apparente & où tout tombe dès qu'un ſoûtien vient à manquer. Les Impériaux qui ſe voyoient éloignés de leur réſerve perdirent l'eſpérance de vaincre & prirent la fuite.

Supériorité de la tactique ſuédoiſe.

L'infanterie ſuédoiſe à Lutzen réſolue de vaincre ou de mourir n'étoit que ſur une ligne, mais formée ſelon les principes de Guſtave-Adolphe. Rien n'y eſt détaché, tout s'y prête un ſecours mutuel, comme dans ſon ordre de bataille. Un coup d'œuil jetté ſur le plan montre même que ce qu'on nomme ici une ligne en formoit deux très-formidables ſoutenues d'une réſerve de cavallerie. L'impulſion des huit colonnes, la vivacité du feu de la ſeconde ligne & quarante piéces

de canon chargées à cartouche placées devant le front des colonnes leur ouvroient un chemin pour entrer dans les nouveaux quarrés pleins de Wallstein, les renverser & tout mettre en fuite.

Les Suédois doivent le succès de cette grande journée en général à l'avantage de l'ordre bien plus redoutable que celui du nombre, & en particulier à la maniére de combattre par colonnes. Cette savante méthode rend le nom de son auguste inventeur à jamais célébre, & lui assure une réputation plus durable que le marbre & l'airain (*a*).

(*a*) Je laisse aux historiens à rechercher de quelle maniére Gustave-Adolphe fut tué. Je ferai seulement ici une remarque sur la place où l'on prétend que ce grand roi perdit la vie. C'est une erreur de croire qu'il fut tué à l'endroit où est la pierre suédoise dite *Gustavs-Stein* qu'on trouve près du grand chemin de Lutzen à Leipsic. Le roi de Suéde etoit de l'autre côté du grand chemin sur le terrein des Impériaux lorsqu'il reçut le coup de la mort. On m'a montré la place: elle fait limite entre le terrein de Lutzen & celui de Gœttern. Ainsi M. de M. se trompe quand il dit que Gustave-Adolphe perdit la vie à vingt ou trente pas plus bas que la pierre, en tirant vers Lutzen. T. IV. p. 416. Il se trompe également quand il dit que ce furent les commissaires saxons qui firent placer cette pierre pour marquer la place où fut trouvé le corps de ce monarque. D'anciens documens conservés à Lutzen prouvent que dès l'année 1550. ainsi presque cent ans avant la bataille, on désignoit par *le champ près de la grosse pierre* (Huffe am grossen Stein) celui qui touche au chemin & sur lequel se trouve ce caillou de forme conique haut de trois pieds & demi sur autant de base prise dans son diamétre. Le même M. de M. suppose que ce caillou a été apporté de Weissenfels. Cela peut être, mais ce n'est pas par la raison qu'il en donne, *qu'il y a à peine quelques petits cailloux, très-clair-semés dans toute la plaine.* Car en suivant le droit chemin depuis Tronitz jusqu'au Floss-Graben j'ai trouvé des fragmens d'un caillou qui s'il étoit entier ne céderoit guéres en grosseur à la pierre en question.



AVER-

AVERTISSEMENT
POUR L'INTELLIGENCE DES PLANS.

On a rendu dans le *Tableau Militaire* la juſtice due au comte GUALDO, quand on a dit qu'il nous avoit conſervé la vraie diſpoſition de l'armée de Tilli à Breitenfeld ſur trois lignes, au lieu que les autres hiſtoriens ne la ſuppoſent que ſur une ligne, & on a dit les raiſons qu'on avoit de préférer la diſpoſition rapportée par l'auteur italien à toute autre. Mais on s'eſt quelquefois écarté de *Gualdo* dans les noms & place des régimens ainſi que de ceux qui les commandoient. On a ſuivi en cela le plus grand nombre, afin que les nouveaux plans puſſent ſervir à ceux qui liroient la deſcription des deux batailles dans d'autres Mémoires que ceux-ci.

Mais comme ces changemens pouvoient embaraſſer ceux qui auroient voulu comparer les deux ordres de bataille de GUALDO avec ceux qu'on a adoptés dans les nouveaux plans, on a jugé néceſſaire de rapporter ces changemens. Les voici avec les raiſons qu'on a eû de les faire.

Régimens dont les noms & places ont été changés dans l'ordre de bataille de Breitenfeld.

A l'avant-garde de l'aile droite commandée par Iſolani ſont deux régimens de Saradetzky & de Forgatſch que GUALDO ne nomme pas (*a*).

On a laiſſé les cuiraſſiers de l'aile droite & l'infanterie de la premiére ligne comme l'auteur italien les a placés, parce que c'eſt le ſentiment du plus grand nombre. Mais à l'aile gauche *Blanckart*, dont Chemnitz, Lottich, Hart & M. de M. font un régiment d'infanterie, a par cette raiſon été tiré de l'aile de Pappenheim & mis à la place d'un régiment de *Deſſurt* qui ſe trouve deux fois dans l'ordre de bataille de GUALDO.

(*a*) Lottich. Th.Eur. T. II. p. 432. Chemnitz p. 207.

Le régiment de *Pappenheim* qu'il range parmi la cavallerie de l'aile gauche y eſt reſté, quoique ces mêmes auteurs & l'italien lui-même dans l'édition de 1642. en faſſent un régiment d'infanterie. C'eſt une erreur, la ſurpriſe de l'avant-garde de Tilli à Burgſtall (*b*) prouve que *Pappenheim* étoit un régiment de cavallerie.

(*b*) Remarque Milit. N.

A l'aile droite en seconde ligne est *Mérode* infanterie que les auteurs déja cités disent avoit été cavallerie. On l'a donc ôté de-là & mis à la place de *Mancini* cavallerie que personne ne connoit. Dans cette même ligne se trouve un second régiment de Furstenberg, quoiqu'il y en ait un du même nom dans la premiére ligne. Cependant on l'a laissé parce qu'il y avoit alors deux Furstenberg au service de l'empereur: le comte Egon qui commandoit l'aile droite des Impériaux à Breitenfeld, & le comte Louis qui avoit battu les Danois en 1627 (a) & qui étoit alors dans le ministére (b).

(a) Puffendorf l. 1. §. 49. & 50.

(b) Hart. T. II. p. 54

L'italien parle d'un régiment de *Sparr* infanterie, quoiqu'il soit connu que le comte de Sparr servoit dans la cavallerie (c). *Gualdo* a même placé ce régiment parmi la cavallerie dans l'édition de 1642. Ne sachant qu'en faire, on l'a omis.

(c) Id. p. 357.

Gonzague, *Reichemberg* & *Contrès* trois régimens d'infanterie, qui ne se trouvent que dans GUALDO. Chemnitz, Lottich & le Théatre de l'Europe mettent à leur place *Reinach*, *Comargo* & *Wahlis*. Cependant pour ne pas s'éloigner de l'auteur, on a laissé les trois premiers où il les avoit placés.

Il met dans la réserve *Holck* & *Montecuculi* comme régimens d'infanterie. Il avoit dit lui-même en parlant de la surprise de ces régimens à Burgstall que c'étoit de la cavallerie (d). On les a laissés dans la réserve, en supposant ces régimens fort affoiblis par cette surprise, mais on en a fait deux régimens de cavallerie.

(d) Gualdo p. 63. Puffendorf l. 3. §. 21. Hart T. I. p. 546.

De la force des Impériaux à Breitenfeld.

Pour l'intelligence du plan de la bataille de Breitenfeld, il faut aussi remarquer que le plus grand nombre des historiens s'accordent à dire que le comte Tilli avoit dix-sept régimens d'infanterie & autant de cavallerie. Le comte *Gualdo* dit que cette cavallerie faisoit treize-mille chevaux & l'infanterie vingt-quatre-mille hommes (e). Mais au lieu de dix-sept régimens il en compte vingt-sept. Cette différence vient peut-être de ce que de deux régimens trop foibles Tilli n'en aura fait qu'un, & *Gualdo* aura conservé les noms des deux chefs. C'est ce qu'on a fait dans le nouveau plan où l'on trouvera deux régimens sous le même Nro. Les noms des régimens rapportés dans l'ordre de bataille de Chemnitz (f) s'accordent avec presque toutes les relations. On les transcrit ici afin qu'on en puisse faire la comparaison avec ceux qui se trouvent marqués dans le plan.

(e) Tableau Militaire §. 7. & 9.

(f) Chemnitz p. 204.

Cavallerie: Rangoni, Mérode, Nouveau-Saxe, Baumgarten, Piccolomini, Colloredo, Erwitt, Haraucour, Bernstein, Schœnbourg, Cronenberg, Vieux-Saxe, Wingersky, & deux régimens de croates de Saradetzky & de Forgatsch.

Infan-

en parlant d'une manœuvre faite, il doit avoir l'attentiou de placer ce régiment de façon à pouvoir éxécuter la manœuvre ou y concourir. C'eſt donc une faute dans *Gualdo* (*a*) d'avoir mis *Holſtein* infanterie à l'aile droite. Il eſt connu que ce régiment fut de l'attaque de Pappenheim, ou plutôt qu'il ſe laiſſa entraîner à cette attaque; & que ſe trouvant iſolé entre la cavallerie qu'il ne pouvoit ſuivre & le reſte de l'infanterie dont il s'étoit détaché imprudemment, il fut taillé en piéces.

(*a*) Gualdo p. 78.

De la force des armées ſuédoiſe & ſaxonne.

L'armée du roi étoit de neuf-mille chevaux & de treize-mille fantaſſins, à ce que dit Puffendorf. Ce ſentiment eſt celui qu'on a adopté dans le *Tableau Militaire* §. VII. & qu'on a pris pour baſe dans le Plan, préférablement à ce que dit le docteur Hart. Cet auteur prétend que le roi n'avoit que ſept-mille chevaux & huit-mille fantaſſins. Cela n'eſt croïable ni pour la cavallerie ni pour l'infanterie. Il ſe contredit même dans le renvoi qui ſert d'explication au plan. Car il y eſt dit que Guſtave avoit douze-mille-quatre-cent chevaux; ce n'eſt donc plus ſept-mille. Quant à l'infanterie, l'auteur n'eſt pas plus éxact. Il dit que le roi avoit placé trois-mille-ſoixante & dix mouſquetaires entre les eſcadrons des deux ailes. (*b*) Sur ce pied il n'auroit gardé que quatre-mille-neuf-cent-trente fantaſſins pour le corps de bataille; ce qui ne donneroit que ſept-cent hommes par brigade. Cela eſt tout à fait contraire à ce qu'on a dit de la force des brigades ſuédoiſes dans le *Tableau Militaire*. Les Saxons avoient quatre-mille hommes de cavallerie & douze-mille fantaſſins ſuivant GUALDO, ou onze-mille ſuivant d'autres.

(*b*) Hart T. I. p. 625 & 644.

C'eſt d'après ces changemens qu'on a formé l'ordre de bataille de Breitenfeld qui ſe trouve à la marge du Plan. Les No. qui ſont à côté du nom des régimens correſpondent à ceux marqués dans le plan. On a eû ſoin de mettre à côté du régiment le nom de l'officier qui le commandoit, autant qu'on a pu en avoir connoiſſance.

Largeur du front des Impériaux.

La force des deux armées connue, le nombre des régimens & la place qu'ils occupoient, reſte à déterminer la largeur du front de chaque armée. Les principes ſur leſquels ce calcul ſe fonde ſont établis dans le *Tableau Militaire* (*c*) on y renvoie le lecteur.

(*c*) Tableau Milit. §. 7. 18. 21. 23.

D'après ce calcul les ſix gros eſcadrons à l'aile droite formés de quatre-mille cuiraſſiers, y compris les intervalles égaux au front de chaque eſcadron, & l'eſpace entre les compagnies ainſi que la place pour les officiers, font un front de 3016 pieds de rhin.

Les cinq escadrons de l'aile gauche formés de cinq-mille chevaux placés comme ci-dessus à six de hauteur occupent l'espace de - - - - - 5670 pieds du rhin.

Les dix brigades d'infanterie décrites ailleurs (*a*) embrassent un front de - - - - - 1216 . . . .

(*a*) Tableau Milit. §. 21.

Largeur du front des Impériaux	9902 pieds du rhin ou 4225 pas ordinaires.

Ce front s'accorde & avec le terrein & avec toutes les descriptions qu'on trouve de cette ordonnance de Tilli.

Largeur du front des Suédois & des Saxons.

La cavallerie de l'aile droite composée de quarante escadrons, y compris les intervalles entre les escadrons & ceux remplis par les mousquetaires, forme un front de - 2596 pieds du rhin.

Les vingt-un escadrons de l'aile gauche, y compris les intervalles ci-dessus, occupent l'espace de - - 1582 . . . . . .

Le front de quatre brigades & celui des colonnes, y compris les intervalles entre chaque escouade & un espace de cent pieds entre chaque brigade (*b*), est de - - 2140 pieds du rhin.

(*b*) Tableau Milit. §. 8. 18. 22.

Largeur du front des Suédois	6318 pieds du rhin.

Pour les vingt-quatre escadrons de cavallerie saxonne placés en échiquier, y compris les intervalles ci-dessus 2112 pieds du rhin.

Pour les quatres brigades d'infanterie saxonne formant quatre quarrés pleins, y compris les intervalles - 728 . . . . . .

Largeur du front des Saxons	2840
- - - Suédois	6318
Toute la largeur du front de l'armée combinée	9158 pieds du rhin ou 3815 pas ordinaires.

Si on ajoûte à cette largeur l'intervalle que les deux armées ont naturellement laissé entre elles, on trouvera que les Impériaux débordoient environ de deux-cent pas l'armée combinée.

De la bataille de Lutzen.

On a été obligé de faire pour l'ordre de bataille de Lutzen ce qu'on avoit fait pour celui de Breitenfeld, c'est à dire, qu'on a changé les noms & places de quelques corps, parce que le comte *Gualdo* confond souvent l'infanterie avec la cavallerie. Au reste il est le seul qui ait publié les noms des régimens qui composoient l'ordre de bataille des Impériaux à Lutzen. On ne pouvoit donc le comparer qu'à lui-même, & le juger d'après ce qu'il a établi dans l'ordre de bataille de Breitenfeld. Ainsi *Deffurt* que l'auteur place ici parmi les cuirassiers de l'aile gauche est devenu un régiment d'infanterie, parce qu'il étoit tel à Breitenfeld. Ainsi *Colloredo* mis dans le premier quarré plein de vingt-cinq compagnies Nro. 8. le même nom se retrouvant dans la cavallerie de l'aile droite, on a laissé celui-ci parce qu'il étoit cavallerie à Breitenfeld, & on a ôté le premier de l'infanterie. Ainsi *Holck* a été tiré du second quarré Nro. 9. & placé parmi la cavallerie de l'aile gauche, parce que c'étoit un régiment de cuirassiers qui fut surpris à Burgstall (*a*). Au contraire *Coronini* & *Gonzague* que l'auteur place parmi la cavallerie de l'aile gauche ont été mis dans l'infanterie, parce que c'étoit leur place à Breitenfeld. *Tersica* & *Montecuculi* ont été tirés de l'infanterie & placés dans la cavallerie par la même raison.

Des noms & places qui ont été changés dans l'ordre de bataille des Impériaux.

(*a*) Gualdo p. 63.

Voilà les seuls changemens qui ont été faits dans l'ordre de bataille de Lutzen, pour que du moins ce qui étoit infanterie dans une bataille ne fût pas cavallerie dans l'autre. Mais on ne se flatte pas d'avoir toûjours rencontré juste, parce que de tous les auteurs contemporains, il n'y a que le seul *Gualdo* qui ait rapporté les noms des corps de l'armée impériale. A cet égard les archives de la chancellerie de guerre de Vienne ou de Stockholm sont des sources plus sures que toutes les histoires de Gustave-Adolphe.

De la place des officiers commandans.

On n'a rien changé aux noms des généraux qui commandent l'armée impériale dans l'auteur italien. On remarquera seulement ici que le Théatre de l'Europe, le docteur Hart & d'autres donnent le commandement de la cavallerie de la droite au comte de Colloredo & celui de la gauche au général Holck.

De l'ordre de bataille des Impériaux.

Quant à la position des Impériaux à Lutzen, celle de *Gualdo* ne differe pas beaucoup de l'ordre de bataille rapporté par d'autres. La plûpart des auteurs placent les deux corps de croates l'un derriere l'autre, & en cela seul on s'est conformé au plus grand nombre, en s'écartant de l'italien qui les range sur une même ligne.

Gualdo dit que les colonels de Vitzthum & Ruthwein commandoient à l'aile droite des Suédois. Mais dans la defcription de la bataille, il place ce même Ruthwein à l'aile gauche, & dit (*a*) que le duc Bernard de Weimar lui *laiffa l'attaque des moulins* &c. Ces deux officiers fervoient dans l'infanterie à Breitenfeld, on n'a pas pû les laiffer ici dans la cavallerie. D'ailleurs pour Ruthwein, il eft connu qu'il n'étoit point de la bataille & fe trouvoit alors détaché contre le général Offa en Souabe. (*b*) On a par conféquent fubftitué Hoftkirch à Ruthwein, & donné le commandement de la feconde ligne de l'aile droite à Bulacher. (*c*) On a rangé la cavallerie de la droite comme elle fe trouve placée dans le plan du Théatre de l'Europe où les noms des régimens fe trouvent rapportés. Le régiment de *Winckel* eft la brigade bleue. (*d*) Le lieutenant-colonel *Rellinger* (*e*) étoit de la cavallerie & commandoit felon toute apparence le régiment de Bernard de Weimar, car il fut bleffé au bras d'un coup de feu comme les trois régimens de cavallerie de l'aile droite des Suédois repouffoient les croates qui s'étoient jettés fur le bagage. Le régiment de *Bernard de Weimar* infanterie & celui de *Wildenftein* formoient une brigade. (*f*)

Changemens faits dans l'ordre de bataille des Suédois

(*a*) Gualdo p. 221.

(*b*) Hart T. II. dans le Journal milit.

(*c*) *Id.* p. 529.

(*d*) Gualdo p. 213.

(*e*) *Id.* Th. Eur. Chemnitz.

(*f*) Gualdo p. 213.

Gualdo compte au nombre des régimens d'infanterie de la premiére ligne *Stechnitz*, *Brandftein*, *Lœwenftein* &c. (*g*) C'étoient tous régimens de cavallerie à ce que difent les auteurs les plus dignes de foi qui les placent à la feconde ligne de l'aile gauche fous le duc de Weimar. L'auteur italien les place auffi à l'aile gauche dans la defcription de la bataille. (*h*) On y voit *Lœwenftein*, *Steinbock* & *Brandftein* aux mains avec quatre régimens de cuiraffiers impériaux.

(*g*) *Id.* p. 219.

(*h*) *Id.* p. 214. Puffendorf l. 4. §. 41. & 63.

Hoffkirch étoit un régiment de cavallerie faxonne, qui s'étoit joint aux Suédois. Le régiment de *Boofen* (*i*) placé dans la feconde ligne de l'aile droite étoit un régiment d'infanterie & formoit une brigade avec Guillaume de Weimar (*k*) Les noms des autres régimens de cette aile ont été tirés de Chemnitz & du Théatre de l'Europe, comme les deux meilleures fources de ce temps-là. *Beckermann*, *Bulacher*, *Goldftein* &c. placés à l'aile gauche doivent venir à l'aile droite en feconde ligne, (*l*) & les régimens que Gualdo a placés en premiére ligne dans le corps de bataille, fe trouvant régimens de cavallerie dans les meilleurs auteurs, ont été tranfportés à la feconde ligne de l'aile gauche.

(*i*) Gualdo p. 214.

(*k*) Th. Eur. Chemnitz.

(*l*) *Id.*

On a laiffé le commandement en chef des deux ailes comme il eft dans *Gualdo*. La difpofition des Suédois eft auffi réftée telle que cet auteur la rapporte, excepté que dans les meilleurs plans on trouve le régiment *d'Ohm* placé en forme de réferve dans la feconde ligne. On a fait la même chofe dans le nouveau plan.

De la force des deux armées.

On a suivi le Théatre de l'Europe & Hart en donnant quarante-mille hommes aux Impériaux. Mais l'auteur anglois se trompe en ne comptant que trois-mille hommes par brigade (*a*). Il s'ensuivroit que Walstein auroit eû vingt-cinq-mille hommes de cavallerie. Le chevalier de Folard est en cela plus croiable quand il dit que chaque brigade étoit de plus de quatre-mille hommes. Ce qui feroit au moins vingt-mille fantassins pour les cinq brigades. Il ajoûte à ce nombre trois-mille mousquetaires placés aux ailes (*b*); c'est d'après ce calcul qu'on a formé l'ordre de bataille. Le docteur anglois se trompe aussi quand il dit que Galas n'étoit point à la bataille. (*c*) On sçait qu'il ne fut détaché qu'après & qu'il n'entra en Silésie qu'au mois de Janvier 1633 (*d*).

(*a*) Hart T. II. p. 525.

(*b*) Traité de la colonne p. 240.

(*c*) Hart T. II. p. 497.

(*d*) Puffendorf L. 4. §. 55. L. 5. §. 26.

On a compté que le roi de Suéde avoit à Lutzen onze-mille hommes de cavallerie & seize-mille fantassins (*e*). On ne prétend pas avoir déterminé au juste la force des deux armées. Les rapports sont là-dessus si différens qu'on ne sçait auquel ajoûter foi. Le compte *Gualdo* fait les Suédois beaucoup plus forts qu'ils ne sont représentés dans les autres historiens. Ainsi voulant suivre *Gualdo* on a eu besoin d'un plus grand terrein dans la confection du plan, qu'on n'auroit fait, en adoptant ce que d'autres historiens rapportent de la foiblesse de l'armée suédoise. Mais quelque nombre qu'on veuille admettre, tout lecteur qui aura saisi les principes de tactique établis dans le *Tableau Militaire* & vû dans ce discours les positions & manœuvres des troupes, pourra former les brigades & colonnes & ranger les deux armées d'après quelque nombre donné que ce soit, en leur conservant la même forme. Voici la force de l'armée suédoise telle qu'on la trouve rapportée dans quelques auteurs:

(*e*) Tableau Militaire §. 9.

Le *Théatre de l'Europe* assigne aux Suédois vingt-mille hommes.

Le *Soldat Suédois* p. 481. dit qu'après la bataille il ne restoit aux Suédois que quinze à seize-mille hommes, & que leur perte alloit entre cinq & six-mille; ensorte qu'ils auroient eû avant la bataille vingt à vingt-deux-mille hommes.

Le docteur *Hart* (*f*) dit que le roi vint de Nuremberg avec six-mille fantassins & deux-mille-cinq-cent chevaux, & qu'il se joignit au duc de Weimar qui avoit douze-mille hommes. Ce qui feroit vingt-mille-cinq-cent hommes.

(*f*) Hart T. II. p. 484.

M. de M. estime que les Suédois avoient vingt-mille hommes (*g*).

(*g*) M. de M. T. IV. p. 380.

Les auteurs varient d'avantage dans le nombre de troupes qu'ils donnent à Walstein.

Le *Théatre de l'Europe* (*a*) dit que Galas & Holck avoient entre douze & dix-huit-mille hommes, Pappenheim douze-mille, & que Walſtein avoit en tout quarante-mille hommes.

(*a*) Th. Eur. T. IV. p. 380.

Le *Soldat Suédois* donne à Walſtein vingt-mille hommes, à Pappenheim douze-mille, à Galas & Holck ſeize-mille, en tout quarante-huit-mille hommes.

M. de M. compte que Walſtein & Pappenheim après leur jonction pouvoient avoir trente-ſix-mille hommes (*b*); ce qui fait naître un autre doute. Car en ſuppoſant douze-mille hommes à Pappenheim & ſeize-mille à Galas, Walſtein ſe trouveroit ne s'être réſervé qu'un corps de huit-mille hommes; ce qui n'eſt pas vrai-ſemblable.

(*b*) M. de M. T. IV. p. 380.

Le docteur *Hart* donne à Walſtein quarante-mille hommes (*c*).

(*c*) Hart T. II. p. 485.

De l'artillerie dans les deux armées.

Les hiſtoriens diſent que les Impériaux avoient une batterie de ſept groſſes piéces de canon derriére le grand chemin & une autre batterie près des moulins de quatorze piéces ſelon Chemnitz & le Théatre de l'Europe, ou de dix-ſept piéces ſuivant *Gualdo*.

Chemnitz dit que le roi avoit cinq petites piéces devant chaque brigade & vingt groſſes piéces aux ailes ou vingt-ſix ſelon *Gualdo*.

Largeur du front des Imp.

D'après les principes établis dans le *Tableau Militaire* on trouve que la cavallerie de l'aile droite des Impériaux faiſant ſoixante & douze compagnies, dont vingt-quatre de cuiraſſiers;

Que de plus une brigade de ſoixante & quatorze hommes de front, & les mouſquetaires diſtribués entre la cavallerie y compris les intervalles néceſſaires;

Plus trois brigades d'infanterie ayant deux-cent-trente-deux hommes de front;

Plus à l'aile gauche quatre-vingt-huit compagnies de cavallerie, y compris trois gros de cuiraſſiers avec les intervalles néceſſaires (*d*), donnent pour total un front de 8847 pieds du rhin.
ou
3685 pas ordinaires.

(*d*) Tableau Milit. §. 7. 18. 20.

Il s'enſuit que l'aile gauche de l'armée de Walſtein étoit appuyée au foſſé dit *Floſs-Graben* & que ſon front bordoit le grand chemin. Il eſt naturel qu'il ne formoit pas une ligne droite depuis Lutzen juſqu'au Floſs-Graben, ſans quoi le centre ſe feroit trouvé à plus de neuf-cent pas du chemin qui devoit couvrir le front de ſon armée. On ne peut le ſuppoſer éloigné du grand chemin que d'une portée de mouſquet. Or dans cette poſition à compter du Floſs-Graben juſqu'au grand chemin qui méne de Lutzen à Merſebourg, Walſtein avoit un champ de bataille de 4300 pas.

Front des Suédois.

(a) Tableau Milit. §. 22.

En comptant soixante & quatorze escadrons pour la cavallerie de la premiére ligne des Suédois, mille mousquetaires entremêlés dans cette cavallerie, plus quatre brigades d'infanterie & leurs colonnes formées (a), y compris tous les intervalles, le front de l'armée suédoise étoit de - - 7476 pieds ou 3115 pas o

Ainsi l'armée impériale débordoit celle du roi de Suéde de plus de c pas; & celle-ci pour se former, vû la largeur de son front, a dû presqu'à mille pas au-delà du Floss-Graben.

Ces éclaircissemens ont paru nécessaires pour l'intelligence des Plan changemens faits dans les ordres de bataille des deux armées.

F I N.



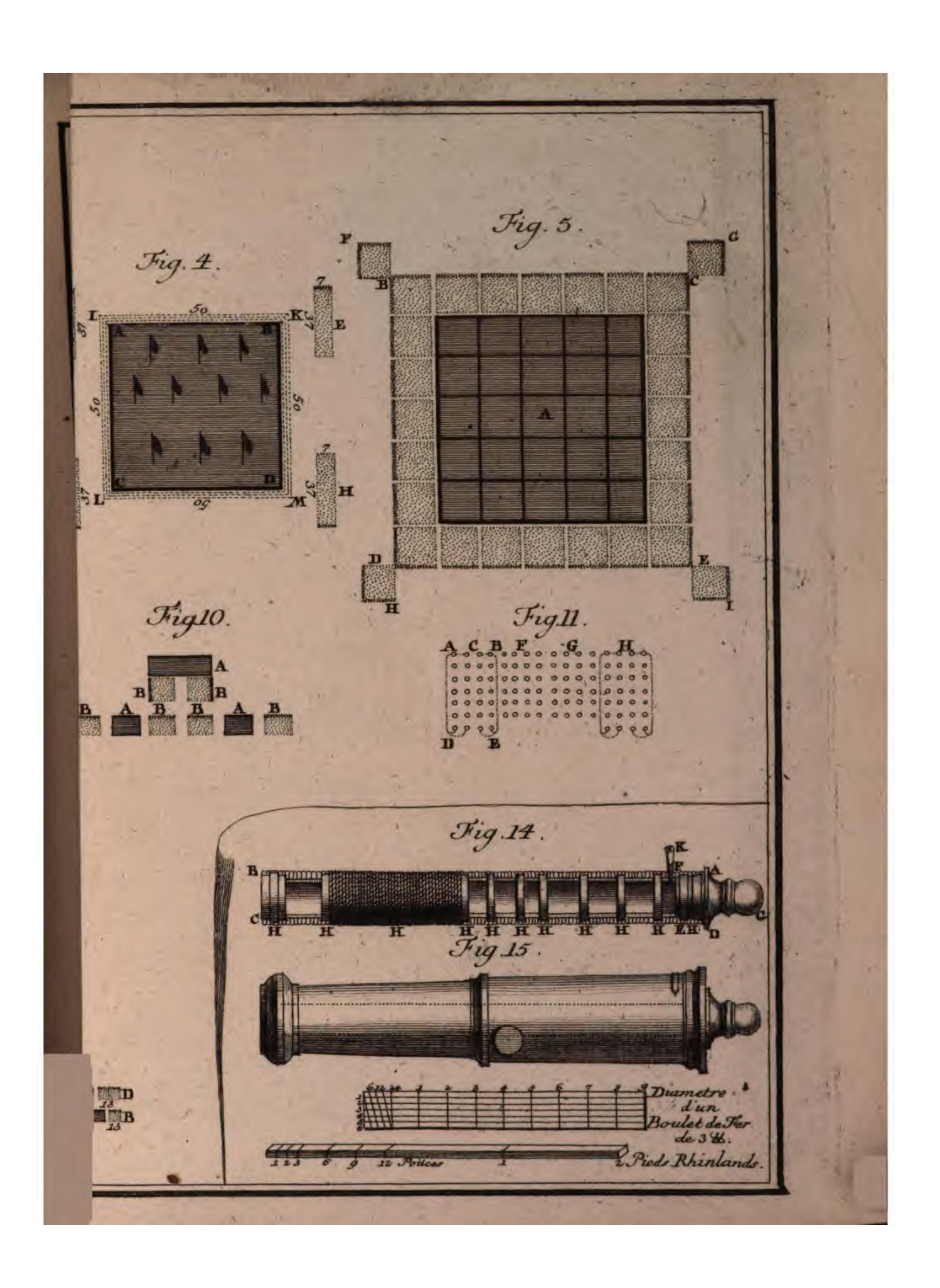


Fig. 4.
Fig. 5.
Fig. 10.
Fig. 11.
Fig. 14.
Fig. 15.
Diametre d'un Boulet de Fer de 3 ℔.
12 Pouces
2 Pieds Rhinlands.

TABLE
DES MATIÉRES.

A.

ADERCASS officier du roi de Suéde tué à Breitenfeld, page 84.
Adorf dans le Voigtland ravagé par les Impériaux, 192.
Albertini (Afcagne) gouverneur de Brifac, 182.
Aldringer (le comte) raméne les débris de l'armée d'Italie, 77. n'eft point attendu pour la bataille, 73. 85. fe fépare des Bavarois, 86. eft fait général de l'artillerie, 91. rejoind l'armée bavaroife, 143. fait fa jonction avec Walftein, 158. conduit l'avant-garde, 162.
Alliés dans les deux armées, 251. 252.
Ambfterroth (major-général) défend Magdebourg, 52. & y eft fait prifonnier, 55.
Anclam pris par les Suédois, 19.
Aner (André) fa bravoure au fiége de Francfort fur l'Oder comment récompenfée par Guftave, 46. 346.
Angern où l'avant-garde de Tilli eft furprife par Guftave, 63. 351. 352.
Anhalt (Louis prince d') gouverneur des villes conquifes par le roi dans les évêchez de Magdebourg & d'Halberftadt, 97.
Annaberg dans l'Ertzgeburge ravagé par les Impériaux, 192.
Anfpach (le margrave d') fe donne aux Suédois, 109. les Impériaux ruïnent fon païs, *ibid.*
Arenswalde fe donne aux Suédois, 20.
Arnheim (le maréchal) figne le traité au nom de l'électeur de Saxe avec le roi de Suéde, 71. fon pofte à Breitenfeld, 73. annonce au roi la déroute des Saxons, 417. entre en Bohéme à la tête de ces mêmes Saxons, 104. eft recherché par Walftein, 141. rentre en Saxe p. 153. 154. chaffe les Impériaux de la Lufâce & les pourfuit en Siléfie, 190.
Artillerie (grand-maître d') ce que c'étoit chez les Impériaux, 91. 254.
Affinus berger qui fervit de guide aux Suédois au paffage du Rippach, 430.
Aftrologie: Walftein en fait la regle de fes actions, 167. 209.
Augsbourg fecouru par Tilli, 132. ouvre fes portes au roi de Suéde, 144. délices d'Augsbourg comparées à celles de Capoue, 145.

B.

BACCHARAC pris par les Suédois, 116.
Bade-Dourlach (le jeune margrave de) tué: fon éloge, 146. le païs de Dourlach ravagé par les Impériaux, 184.
Bamberg pris par les Suédois qui en font chaffés, 127. 367. ce qu'ils auroient dû faire pour s'y maintenir, 368. 369. defcription du local, 367. Walftein s'y arréte en s'éloignant de Nuremberg, 202.
Bannier (le maréchal) chargé de conferver la communication avec le Mecklenbourg, 23. affiége & prend Demmin, 42. chargé de faire les fiéges de Wifmar & de Roftock, 61. affiége Havelberg, 62. fon pofte à Breitenfeld, 74. commence le fiége de Magdebourg, 107. le léve & fe retire à

Calbe, 124. entre dans Magdebourg, 125. poursuit Pappenheim, *ibid.* reste en Souabe pour observer les Bavarois, 155. arrive au camp de Nuremberg, 198. 399. est blessé, 200.
B reuth, margraviat où les Impériaux s'établissent, 202.
Barleben ouvre ses portes aux Impériaux, 123.
Barth se rend aux Suédois, 20.
Baudis ou Baudissin le meilleur ingénieur du roi de Suéde conduit le siége de Colberg, 29. léve celui de Paderborn, 198. surprend les Impériaux à Burgstall, 352.
Baviére (le duc de) se lie secrétement avec la France, 85. fait passer des secours à Tilli, 107. qui font beaucoup de mal aux Suédois, 127. ne tarde pas à en ressentir les effets, 129. idée de son païs, *ibid.* sa retraite sous le canon de Ratisbonne, 136. renouvelle son alliance avec l'empereur, 143. cherche à amuser Gustave par une neutralité dont le roi se moque, 147. son entrevue avec Walstein, 159. joind ses troupes à celles de l'empereur, 161. s'en sépare pour voler au secours de son païs, 203.
Baumgarten colonel des Imp. son poste à Breitenfeld, 78. est tué dans la bataille, 83.
Bautzen dans la Lusace pris par les Impériaux, 104.
Beerwalde se donne aux Suédois, 20. devenu célébre par le traité que le roi de Suéde y conclut avec la France, 33. 37.
Belle-Isle (le maréchal de) sa belle retraite de Prague, 337.
Benfeld dont le siége est rapporté comme un modéle de défense, 323.
Bergstrasse où située, 114.
Berlin, ce que le roi de Suéde y fit, 49.
Bernstein se rend aux Suédois, 20.
Béfiers (l'évêque de) se jette dans le parti de *Monsieur* contre le Cardinal, 177.
Bindtauf colonel saxon: son poste à Breitenfeld, 73. est tué dans la bataille, 84.
Birckenfeld (Christian Palatin de) laissé pour garder la frontiére contre les Bavarois, 204.
Blanckart colonel des Impériaux, son poste à Breitenfeld, 79. est tué, 84.
Blasphémateurs comment punis par Gustave, 17.
Boetius, colonel suédois tué, 200.
Bollinger colonel des Impériaux enveloppé par les Suédois, 186.
Bombaillon colonel des Impériaux comment tué, 186.
Boye, officier suédois pris dans Magdebourg, 55. est tué à côté du roi, 165.
Brahé (comte Niklas) de Wisingsbourg: son poste à Lutzen, 213. 221.
Brandebourg (l'électeur de) s'allie avec le roi de Suéde, 49.
Brandebourg (la ville de) ouvre ses portes aux Suédois, 48.
Brandstein officier suédois tué à Lutzen, 223.
Brégens prise par les Suédois, 389. description de cette ville, 390.
Breitenfeld (bataille de) description du terrein, 409. force & ordre de bataille des Impériaux, 78. 79. 456. largeur de leur front, 458. force & ordre de bataille des Saxons, 73. 457. des Suédois, 74. 458. largeur du front de l'armée combinée, 459. description de la bataille, 80 à 83. 416 à 420. I. position des Impériaux, 411 & 412. II. position, 417. position des alliés, 414 & 415. causes du gain de la bataille, 421 à 422. nombre des morts, 83. 84. avantages qui résultent de cette victoire pour les Suédois, 231.
Breslau capitale de la Silésie refuse de recevoir les Impériaux dans ses murs, 192.
Brettheim prise à discrétion par les Impériaux, 184.
Brisac, description de cette place, 182.
Bronchorst (le comte de) enveloppé par les Suédois, 186

Brunſwic (le prince Frédéric de) fait lever le ſiége de Brunswic, 397.
Burgſtall, où l'avant-garde de Tilli eſt ſurpriſe par Guſtave en perſonne, 63. 351. 352.
Buxtehude ſe rend aux Suédois, 158.

C.

CALBE (camp de) 124.
Calenbach, colonel ſuédois tué à Breitenfeld, 84.
Camin ſe rend au roi de Suéde, 13.
Canons de cuir bouilli par qui inventés, avec la maniére de les conſtruire, 74. 317. 318.
Capucins (l'ordre des) pourquoi conſidéré du roi, 112. 149.
Caraffa (Mario) colonel des Impériaux tué à l'attaque du camp de Walſtein, 200.
Carlowitz, colonel ſaxon tué à Breitenfeld, 84.
Carlſtadt en Franconie ſe donne aux Suédois, 100.
Carlſtein agent chargé de faire prendre les armes aux Polonois, 141.
Caſtel (le comte de) bleſſé à l'attaque du camp de Walſtein, 200.
Caſtelnaudarri (bataille de) 179.
Charles IX. roi de Suéde pére de Guſtave-Adolphe: la couronne eſt aſſurée à ſa poſtérité & pourquoi, 229.
Charles I. roi d'Angleterre donne à Guſtave de l'argent & des hommes, & pourquoi, 32. 37.
Charnaſſé (Hercule de) ſes hauteurs vis-à-vis du roi, 33. ſigne le traité de Beerwalde, *ibid.*
Chemnitz dans l'Ertzgeburge pillée par les Impériaux, 192.
Chiéſa, colonel impérial tué à Lutzen, 223.
Chiroga capucin agent de l'Eſpagne, 137.
Chriſtian-Guillaume (le margrave) adminiſtrateur de Magdebourg pourquoi mis au ban de l'empire, 18. porte les Magdebourgeois à ſe déclarer pour la Suéde, *ibid.* eſt pris dans Magdebourg & ſe fait catholique, 55.
Churſitz village pourquoi ainſi nommé, 436.
Coblentz eſt remis aux François, 183.
Cobourg: la ville ſe rend aux Imp. 205. Walſtein léve le ſiége de la citadelle, 206.
Cœslin (priſe de) 19.
Colberg aſſiégé par les Suédois, 29. ſe rend après une belle défenſe, 43. aſſiégé & pris par les Ruſſes, 338. la conduite des deux commandans miſe en paralléle, 339.
Collalto commande l'armée d'Italie, 5.
Colloredo (le comte) avertit Walſtein de l'approche du roi de Suéde, 428. 432.
Conti (Torquato) ne peut arrêter les progrès du roi en Poméranie, 14. eſt remplacé par le comte Schaumbourg, 30.
Coronino colonel impérial ſon poſte à Lutzen, 216.
Courville: ſon poſte à Breitenfeld, 73. entraîné dans la déroute des Saxons & cru mort, 84. ſon poſte à Lutzen, 214.
Cratz (le comte de) a le commandement de l'armée bavaroiſe, 136.
Cratzenſtein page tué près du roi, 165.
Creutznach aſſiégé & pris par Guſtave en perſonne, 127. qui y court riſque de la vie; ce qu'il dit à ce ſujet, 126.
Croates punis comme voleurs de grand chemin par les Suédois, 163. leurs bonnes qualités, 163. 254. imaginent une nouvelle torture pour tirer de la Saxe le peu d'argent qui y étoit, 192.
Cronenberg fait général de l'artillerie impériale, 91. ſon poſte à Lutzen, 217.
Croſſen aſſiégé & pris par Guſtave en perſonne, 47.
Cuiraſſiers impériaux comment armés, 266. & ceux des Suédois, 269.

D.

DÆMITZ dans le Mecklenbourg évacué par les Impériaux, 106.

Damgartén se rend aux Suédois, 22.
Damitz commandant de Stettin fort attaché aux Impériaux, 16. son poste à Breitenfeld, 75. est tué, 84.
Damm près de Stettin se rend aux Suédois, 19.
Damme en Lusace pris par les Impériaux, 103.
Damminger colonel saxon, son poste à Breitenfeld, 73.
Dannemarc (le roi de) malheureux dans la guerre contre l'empereur, 3.
Deffurt fait général de l'artillerie impériale, 91. son poste à Lutzen, 217.
Demmin: description du siége, 332 à 336. se rend aux Suédois, 42. v. *Savelli.*
Deodati quartier-maître général des Impériaux, son poste à Lutzen, 217.
Dewbatel colonel suédois détruit le grand magasin de Walstein à Freystadt, 165. fait lever le siége de Cobourg, 206.
Donawert, description de cette place, 370. se rend aux Suédois, 129.
Dragons (origine, description & utilité des) 164. 253. 254.
Duderstadt se rend aux Suédois, 197.

E.

EBERSTEIN (le comte d') blessé à l'attaque du camp de Walstein, 200.
Eggenberg (le prince d') engage Walstein à reprendre le commandement, 88. & à le garder, 137.
Eglise (gens d') se réjouissent de la mort de Gustave-Adolphe & pourquoi, 231.
Egra ouvre ses portes aux Saxons, 105. qui sont obligés d'en sortir, 154.
Ehrenbreitstein consignée à la France, 117. qui en fait prendre possession, 183.
Ehrenfeld près de Mayence se rend aux Suédois, 112.
Eimbecke a le même sort, 197.
Elbeuf (le duc d') se jette dans le parti de *Monsieur,* 177.
Elnbogen en Bohéme évacué par les Saxons est rendu aux Impériaux, 154.
Empire d'Allemagne; ce qu'il étoit au tems de la venue de Gustave, *préface,* XVII. & ce qu'il devint après une guerre de trente années, XVI. *histoire,* 2 à 4.
Erbach (le comte d') blessé à l'attaque du camp de Walstein, 200.
Erbois officier lorrain introduit les Bavarois dans Ratisbonne, 136.
Erfurt fait serment à la couronne de Suéde, 99. belles paroles du roi aux habitans, 208.
Erwitt colonel Impérial, son poste à la bataille de Breitenfeld, 79. sa mort, 83.
Espagne (cour d') sa politique, *préface,* XVII. n'aime pas Walstein, *histoire,* 5. 88. 120. 139. fait sonder le duc d'Orléans, 93. l'engage à entrer en France à main armée, 178. tend un nouveau piége à la legéreté de ce prince, 194.
Espagnols (les) proposent de mettre le roi Ferdinand à la tête de l'armée, ne sont point écoutés & pourquoi, 87. se moquent de l'excessive autorité qu'on donne à Walstein, 139. sont surpris à Walf, 112. 361. obligés de se retirer dans le Luxembourg, 183. ne peuvent sauver Mastricht, 195. appellent Pappenheim au secours de cette place, 196.
Eutriz (camp de Tilli à) 407.

F.

FALCKENBERG (le baron de) envoyé pour défendre Magdebourg, 29. y est tué, 55.
Feldsberg (prise de) où la garnison est passée au fil de l'épée, 43. 337.
Ferdinand II. ôte le commandement à Walstein & l'exile, 11. écrit à Gustave-Adolphe, 15. & lui refuse le titre de *Roi,* 8. condanne l'assemblée de Leipsic, 36. tire de grands secours de ses états & de ses alliés, 87. rend le commandement à Walstein,

88. sa plus grande force, 253. pleure la mort de Gustave-Adolphe, 241.
Ferdinand de Capoue: sa belle défense de Greiffenhagen, 31. 331. 332.
Finlandois: leur intrépidité à Breitenfeld, 82.
Fliersheim sur le Mein se rend aux Suédois, 112.
Force (le maréchal de la) a le commandement sur la frontiére d'Allemagne, 118. marche en Languedoc contre les rebelles, 179.
Fornespech colonel bavarois projette de livrer une porte d'Ingolstadt au roi, mais il est arrêté, 146.
Francfort sur l'Oder: siége & prise de cette ville par les Suédois, 46. moyens de défendre cette place, 343 à 346.
Francfort sur le Mein se rend au roi de Suéde, 110. qui garantit la sureté de ses foires, *ibid.* dissolution du congrès assemblé dans la vue de faire éxécuter l'*Edit de restitution*, 97.
Franckendahl refuse d'ouvrir ses portes au roi de Suéde, 122.
François: leur caractére, 176.
Franconie: idée de cette province, 98.
Freyberg sur la Polsnitz se rend aux Saxons, 190.
Freyenwalde a le même sort, 19.
Freystadt dans le Palatinat est surprise par les Suédois, 165. 394.
Fuessen en Souabe: la garnison se révolte & ouvre les portes aux Suédois, 173.
Fugger (le comte de) son poste à Breitenfeld, 79. le jeune comte est tué à l'attaque du camp de Walstein, 200.
Fulde rendez-vous des fuiards après la défaite de Tilli à Breitenfeld, 83. l'abbé de Fulde comment tué à Lutzen, 233.
Furstenberg (le comte de) quitte les frontiéres de la Hesse & renforce l'armée de Tilli, 65. son poste à Breitenfeld, 79.
Furth (camp de) 201. 402.

G.

GALAS (le comte de) fait général de l'artillerie Impériale, 91. fait tête aux Saxons en Bohéme, 106. fait le siége de Prague, 152. 382. conduit le corps de bataille de Lutzen, 217.
Gartz près de Stettin abandonné des Impériaux, 31.
Geissen ou Gassen sur la Luppe, 103.
Gemunden se rend aux Suédois, 100.
Glogau pris par les Saxons, 190. & assiégé par les Impériaux, 191.
Gœrlitz pris par les Impériaux, 104.
Gœtz maréchal de camp des Impériaux ravage la Lusace, 103.
Gommern ravagée par les Impériaux, 124.
Gotha ouvre ses portes au roi de Suéde, 99. est pillé par les Impériaux, 192.
Grades dans les deux armées, 254. 255.
Grana (le marquis de) fait le siége de Prague, 152. description de son attaque, 383. chargé de dresser la capitulation, 153. entre dans le margraviat de Bareuth, 202.
Greiffenberg sur la Réga se rend au roi de Suéde, 19.
Greiffenhagen: siége & prise de cette ville par les Suédois, 30. 331. 332.
Grimme en Poméranie prise par les Suédois, 20.
Gripswalde (prise de) 61. son assiette & sa force, 349.
Grisons (les) n'étoient pas amis de l'Autriche & pourquoi, 172.
Gronsfeld (le comte de) secourt Wolfenbuttel assiégé par les Suédois, 198. fait le siége de Nienbrugge, 205.
Grotta colonel impérial son poste à Breitenfeld, 79. est tué, 84.
Gualdo Priorato (le comte Galeazzo) auteur de cette histoire, *préface*, v. de qui fils, vi. a fait plusieurs campagnes comme volontaire, vii. *histoire*, 183. les différens ouvrages qu'il a composés, *préface*,

artillerie, 314. à 316. leur maniere d'attaquer & de défendre les places, 320. à 327.

Ingolstadt: force de cette place, 129. assiégée & manquée par le roi de Suéde, 146. 380.

Joseph (le pere) fait manquer l'élection de Ferdinand au trône des Romains, 6. ce que l'empereur dit à ce sujet, *ibid.*

Isolani général de toute la cavallerie legére des Imp. son poste à Breitenfeld, 78. chargé de lever de la cavallerie en Hongrie & en Croatie, 90. fait des coups de main qui lui sont bien payés, 166. ne peut empêcher le roi de passer le défilé de Rippach, 430. son poste à Lutzen, 216.

K.

KEMPTEN ouvre ses portes aux Suédois, 173.

Kitzing sur le Mein, 100.

Kleiner, partisan qui désole le païs de Magdebourg, 124.

Kleist officier prussien comparé à des soldats impériaux qui avoient les jambes cassées ou emportées & qui combattoient à genoux, 82.

Knitlingen pillée & brulée par les Impériaux, 185.

Knyphausen (Dodo baron de) sa belle défense à Neu-Brandenbourg, 42. 337. son poste à Lutzen, 214. est aux mains avec Pappenheim, 221. & gagne la bataille, 448.

Kœnigsberg dans la nouvelle marche se rend aux Suédois, 20.

Kœnigshofen sur la Saale se rend aux Suédois, 100. description de cette place, 356.

Kœnigsstein en Franconie ouvre ses portes aux Suédois, 111.

L.

LÆHAUSEN général suédois: ses progrès en Westphalie, 197.

Landau dans le Bas-Palatinat se rend aux Suédois, 122.

Landsberg sur la Warte assiégé & pris par Gustave en personne, 47. 346.

Landsberg sur le Lech se rend aux Suédois, 147.

Landsberg officier Suédois fait commandant de Neubourg, 137.

Landshout sur l'Iser se rend aux Suédois, 147. belles paroles de Gustave aux habitans, 208.

Lauenbourg (François-Charles de Saxe) fait une diversion dans la Basse-Saxe en faveur des Suédois, 20. est fait prisonnier, *ibid.*

Lauenbourg (Rodolphe-Maximilien de Saxe) sert l'empereur, 83. rend Donawert, 129.

Lauenbourg (François-Albert de Saxe) soupçonné d'avoir tué ou fait tuer Gustave-Adolphe, 83. 233.

Lauff dont la garnison imp. est remise à la discrétion des Nurembergeois, 204.

Lech, v. *Passage.*

Leipsic en Saxe où se tient une assemblée de princes protestans, 33. à 35. état de cette ville, 72. 407. prise par les Impériaux, 72. 408. bataille de Leipsic, v. *Breitenfeld.* prise de Leipsic par Walstein, 206. 425. qui est obligé de l'abandonner, 227.

Lesly colonel écossois sert bien Gustave, 10.

Leutmeritz se rend aux Saxons, 105. qui l'évacuent, 154.

Lichtenau près de Nuremberg ne peut être forcée par les Suédois, 205.

Lignitz se rend aux Saxons, 191.

Lindau en Souabe ne se rend point aux Suédois, 156. 389.

Lintz en Autriche où les païsans se révoltent, 203.

Lippeene sur le Miezel pris par les Suédois, 20.

Lober, v. *Passage.*

Lœser colonel saxon, 226.

Lœwenstein officier Suédois tué à Lutzen, 223.

lever des troupes, 90. est fait général de l'artillerie, 91
Metternich (le colonel de) enveloppé par les Suédois, 186
Meurs (François de) commandant de Colberg qui fait une belle défense comparée à celle du colonel Heyden des Prussiens, 338.
Misnie, description de cette province, 14.
Mitschefall colonel au service du roi de Suéde défend mal Rain en Baviére, & a la tête tranchée, 204.
Moyenvic consignée à la France, 117.
Montecuculi (Ernest comte de) fait général de l'artillerie impériale, 91. est envoyé au secours de l'Alsace, 182. entre dans le païs de Dourlach, 184. est surpris à Wiseloch, 186. & notifie cette disgrace à Walstein qui lui ordonne de ne pas abandonner l'Alsace, 199.
Montmorency (le duc de) leve des troupes dans le Languedoc en faveur du duc d'Orléans, 177. est fait prisonnier, 180. & décapité, 181.
Moret (le comte de) est tué à la bataille de Castelnaudarri, ou se fait capucin selon d'autres, 179.
Mosbourg sur l'Iser se rend aux Suédois, 147.
Moscovie (le grand duc de) assure le repos de la Suéde, 141
Mousquetaires à quoi employés par le roi de Suéde, 74. 80. 418.
Munich ouvre ses portes au roi, 148.

N.

NEISS sert de refuge aux Impériaux harcelés par les Suédois & les Saxons en Silésie, 192.
Neubourg (le duc de) offre de rester neutre, 123. manque à sa parole & en est puni, 137.
Neu-Brandebourg qui se rend aux Suédois, 41. est repris par Tilli qui fait tout passer au fil de l'épée, 43. description de cette place, 336.
Neugarden en Poméranie se rend aux Suédois, 19.
Nimes (l'évêque de) se jette dans le parti du duc d'Orléans contre Louis XIII. 177.
Nuremberg (le sénat de) se déclare pour le roi de Suéde, 108. Tilli n'a pas le tems de s'en vanger, 109. Gustave se présente sous les murs de cette ville, 128. décrite, 160. 391. le sénat envoye des députés à Walstein, 150. Gustave établit son camp autour de cette ville, 161. 391. camp de Walstein, 162. 392. à 394. Gustave prend congé des habitans, 201. services qu'il leur rend, 204. 205.

O.

OCHSENFURTH en Franconie enlevé aux Suédois, 108.
Oedran dans l'Ertzgeburge pillé par les Impériaux, 192.
Oelsnitz dans le Voigtland a le même sort, 192.
Offenbach se rend aux Suédois, 109.
Offenbourg pris par les Suédois, 190.
Officutz commande l'arriére-garde des Impériaux à Breitenfeld, 79. est fait général de l'artillerie, 91. son poste à Lutzen, 217.
Oppenheim pris d'assaut & réduit en cendres par les Suédois, 113. 362.
Orléans (le duc d') recherché par la maison d'Autriche, 93. entre en France à main armée, 179. perd la bataille de Castelnaudarri, *ibid.* fait sa paix avec le roi son frere, 181. se brouille de nouveau, épouse la sœur du duc de Lorraine, 194. & se retire à Bruxelles, 195.
Orthembourg (le comte d') envoié à l'électeur de Brandebourg pour négocier un traité d'alliance avec la Suéde, 49.
Offa est cause de la défaite du corps de Montecuculi, 186.
Oxenstierna (Axel) grand-chancelier de Suéde, est le seul qui pouvoit écrire une bon-

ne histoire de Gustave-Adolphe, *préface*, XVIII. léve des troupes en Suéde, *histoire*, 9. les améne au roi, 107. reste à Francfort pour négocier avec les ministres étrangers, 112. commande l'armée sur le Rhin, 127. se rend au camp de Nuremberg, 198. 398. notifie au sénat de Suéde la la mort du roi, 234.

P.

PADERBORN dont Pappenheim fait lever le siége, 198.
Palatin (l'électeur) dépouillé de ses états, 7. meurt en apprenant la mort de Gustave, 2.
Pappenheim (le comte de) emporte Magdebourg d'assaut, 53. ne peut empêcher le roi de passer le Lober, 414. son poste à Breitenfeld, 79. ses progrès dans la Basse-Saxe, 123. fait lever le siege de Magdebourg, *ibid.* abandonne cette place pour secourir Wolfenbuttel, 125. oblige le landgrave de Hesse à se retirer sous Goettingen, 157. ne peut faire lever le siege de Mastricht, 197. 395. sa marche depuis Mastricht jusqu'à Mersebourg en Saxe, 205. est envoié à Halle, 209. est rappellé, & n'arrive que sur la fin de la bataille, 220. & pourquoi, 445. 449. 452. est tué, 221. 448. sa mort cause la perte de la bataille, 221. portrait de ce général, 224. à 225. ce que Gustave pensoit de lui, 134.
Paradis colonel impérial envoyé pour détacher l'électeur de Saxe du parti de la Suéde, 104.
Passage du Rhin, 113. 362. 371. à 373. du Lech, 133. 371. à 377. du Lober, 414. 432. de Rippach, 430.
Passewalck (prise de) 20.
Pazmani cardinal envoié pour demander du secours au Pape, 95.
Pennamunde (prise de) 12.
Péri maréchal de camp, sa belle retraite de Thungen, 337.
Perusi commandant de Gripswalde tué, 61.
Pfort colonel saxon, 226.
Philisbourg consigné à la France, 117.
Piccolomini (le comte) son poste à Lutzen, 216. sa fermeté, 222.
Plauen pillé par les Impériaux. 192.
Poméranie: idée de cette province, 7. le duc s'allie avec la Suéde, 16. sa lettre d'apologie à l'empereur, 25.
Prague se rend aux Saxons, 105. Walstein le reprend, 153. les Prussiens en font le siége, & l'attaque du roi décide de la prise de cette place, 383. 389. décrite, 153. 381.
Puilaurent, favori du duc d'Orléans & l'instrument de la politique de l'Espagne, 178. se flatte d'épouser la belle-sœur de son maître. 193. qu'il porte à quitter de nouveau la cour, 194.

Q.

QUESTENBERG (le baron de) porte à Walstein l'ordre de se retirer, 11. est chargé par l'empereur de l'engager à reprendre le commandement, 88.
Quinti del Ponte fait tomber le roi de Suéde dans une embuscade, 38. passe chez les Imp. & est tué devant Magdebourg, *ibid.*

R.

RABATA (le comte) envoyé pour demander du secours aux princes d'Italie, 96.
Rain sur le Lech rendu par lâcheté, 203. & repris par Gustave en personne 204.
Ratisbonne, v. *Surprise.*
Ratzebourg pris par les Suédois & repris par les Impériaux, 20.
Reine de Suéde (la) améne des troupes à Gustave, 62. vient trouver son époux à Francfort, 122. & retourne en Suéde avec le corps du feu roi, *ibid.*
Reischel favori de Gustave, fait prisonnier par Walstein & renvoyé sans rançon, 200.
Restitution (édit de) qui cause la guerre en Allemagne, 3. plaintes contre cet édit & pourquoi, 27.
Rhin, v. *Passage.*

Rhingrave (Charles-Louis) surprend l'avant-garde de Tilli, 63. 352. est tué, 63. son éloge, *ibid.*
Ribnitz, fort escaladé par les Suédois, 22.
Ricochet son utilité & emplacement, 383. à 389.
Riess, colonel Suédois tué, 165.
Riga dont le siége est donné pour exemple d'une savante attaque, 320.
Rinoch sergent-général de bataille des Imp. son poste à Lutzen, 217. est cause de la perte de la bataille, 221.
Rippach, v. *Passage*.
Rodesheim se rend aux Suédois, 112.
Rostock pris par les Suédois, 22. repris par les Imp. 23. de nouveau assiégé & pris par les Suédois, 106.
Rotenbourg enlevé aux Suédois, 108.
Rouannès (le duc de) se jette dans le parti du duc d'Orléans contre Louis XIII. 177.
Rugen (isle de) prise par les Suédois, 10.
Runingen (camp de), 198. 397.
Ruttwen colonel écossois: son poste à Breitenfeld, 75. prend Gotha, 99. est fait commandant de Donawert, 130. son poste à Lutzen, 213. 221.

S.

SAGAN pris par les Saxons, 190.
Saint-Etienne fait des propositions de neutralité de la part de l'électeur de Baviére dont Gustave se moque, 147.
Saltzbourg, description de cette ville, 136.
Savelli (le duc de) chargé de défendre Demmin, 42. examen de sa conduite, 332. à 336. estimé meilleur dans le cabinet que dans les armées, 95. 355.
Saxe (l'électorat de) ravagé par les Imp. 68. 192.
Saxe (l'électeur de) écrit à l'empereur contre l'édit de restitution, 25. vient à l'assemblée de Leipsic, 33. fait part à l'empereur du *conclusum* de cette assemblée, 36. refuse aux Suédois le passage par ses états, 50. sa réponse à Tilli qui veut qu'il se déclare, 67. se donne au roi de Suéde avec son armée, 69. 72. 408. dispositions de son maréchal genéral, v. *Breitenfeld.* croit la bataille perdue & se retire, 81. entre en Bohéme & borne ses opérations à la prise de Prague, 105. sa politique, 106. 141. appelle de nouveau le roi de Süéde à son secours, 204. 208. ne peut joindre ses troupes à celles du roi, 209. ce qu'il dit en apprenant la mort de Gustave, 228. & il fait son traité particulier avec l'empereur, 192.
Saxe-Altenbourg (le duc de) son poste à Breitenfeld, 73.
Saxenhausen (le fort de) consigné aux Suédois, 111.
Scepter officier Suédois tué à l'attaque du camp de Walstein, 200.
Schaffmann officier Suédois fait prisonnier dans Magdebourg, 55.
Schafgotsch (le comte de) se joind à Marradas. 191.
Schaumbourg (le comte de) remplace Torquato Conti dans le commandement de l'armée de Poméranie, 30. son poste à Breitenfeld, 78. est fait général de l'artillerie, 91. entre en Lusace, 190. est obligé de rentrer en Silésie où il se joind à Marradas, 191. son poste à Lutzen, 217.
Schildknecht ingénieur de Gustave, 249. est reprimandé par ce prince, 306.
Schlamersdorf colonel Suédois prend Landsberg, 147.
Schneidewin colonel Suédois, est fait sous-gouverneur des villes conquises dans les évêchez de Magdebourg & d'Halberstadt, 97.
Schœnbourg (le baron de) envoié à l'électeur de Saxe, 67. est tué, 83.
Schomberg (le duc de) passe en Languedoc, 179. ennemi du duc de Montmorency bat son armée & le fait prisonnier, *ibid.*
Schorndorf sur le Rems, 188.

de Walstein fait des levées d'hommes & de chevaux, 91. fait des offres au maréchal Arnheim que celui-ci n'accepte pas, 140.
Teuffel (le colonel) son poste à Breitenfeld, 74. est tué, 84.
Thuringe: idée de cette province, 98.
Thurn (le comte de) conduit les Saxons en Bohéme, 104. & rentre dans ses biens, 105.
Thurn (le jeune comte de) blessé à l'attaque du camp de Walstein, 200.
Tieffenbach se joind à Tilli, 66. ravage de nouveau la Lusace, 103.
Tilli (Jean Tzerclas comte de) s'approche de la Misnie, 14. n'a pas le tems de se joindre à Conti, 18. assiége Magdebourg, 32. marche au secours de Francfort sur l'Oder, 39. & de Landsberg, 40. reprend Neu-Brandebourg & y fait tout passer au fil de l'épée, 42. 337. s'attache au siége de Magdebourg, 43. le prend & le fait saccager, 54. marche contre le landgrave de Hesse, *ibid.* se rapproche de Magdebourg, 63. son avant-garde est surprise, 63. 352. il entre en Saxe à main armée, 68. 406. dispositions de Tilli pour la bataille, v. *Breitenfeld.* ce qu'il dit à ses officiers, 77. est blessé & se retire, 83. ne peut sauver la Franconie, 102. passe dans la Bergstrasse, 103. se porte dans le Palatinat & la Souabe, 107. & 109. veut se venger des Nurembergois & n'en a pas le tems, 109. chasse les Suédois de Bamberg, 127. se retranche au bord du Lech, 130. est tué, 133. portrait de ce général, 134. 135. ce que Gustave en pensoit, 134.
Tilli (le jeune) gouverneur d'Ingolstadt, 146.
Todt officier général du roi de Suéde chargé de faire le siége de Landsberg, 38. se retire à l'approche de Tilli, 40. son poste au siége de Demmin, 42. 334. son poste à Breitenfeld, 74. assiége & reprend Rostock, 106. investit & prend Wismar, *ibid.* assiége Buxtehude, 158.
Tortenson général de l'artillerie suédoise fait prisonnier est renvoié sans rançon, 200.
Traërbach consigné à la France, 183.
Tréve signée avec les Polonois, 1. qui n'osent pas la rompre, 85. & pourquoi, 141
Tréves (l'électeur de) se met sous la protection des François, 117. embrasse la neutralité, *ibid.* est enlevé par les Espagnols & retenu prisonnier, *ibid.*
Tréves (la ville de) ouvre ses portes aux François, 195.
Trost (le colonel) chargé de défendre Magdebourg, 52. est tué, 55.
Truchses (le comte de) devant Prague assiégée par les Prussiens, 383.
Tschoppa pillée par les Imp.. 192.
Tubal v. *Haubald* & *Deubatel.*
Turcs inquiets des succès du roi de Suéde, 231. devoient être chassés de l'Europe selon le projet de la reine Christine, *préf.* XIV

U.

UCKERMUNDE pris par les Suédois, 19
Verdenberg (le comte de) porte l'ordre à Walstein de remettre le commandement, 11. & est chargé de l'engager à le reprendre 88.
Vic (traité de) entre Louis XIII. & le duc de Lorraine, 117.
Vitzthum (colonel suédois) son poste à Breitenfeld, 75. est fait commandant de Saxenhausen, 110. son poste à Lutzen, 213.
Uladislas monte sur le trône de Pologne, 142. pourquoi exclu du trône de Suéde, 227.
Ulm se rend aux Suédois, 132. description de cette place, 371.
Voigtland ravagé par les Impériaux, 192.
Urbain VIII. donne des secours à l'empereur, 95. sa politique, 96. ce qu'il dit en apprenant la mort du roi de Suéde, 148.
Usedom (l'isle d') est prise par les Suédois, 10.
Usez (l'évêque d') se jette dans le parti du duc d'Orléans contre Louis XIII. 177.
Usslar colonel suédois est fait prisonnier dans Magdebourg, 55. son poste à Lutzen, 214. est tué, 223.

W.

WALFF ou Waloff où les Espagnols sont surpris, 114. marche du roi décrite, 361.
Walstein, de qui fils, 168. est fait duc de Mecklenbourg, 5. démis du commandement, 11. le reprend, 88. sa politique pour lever une belle armée, 89. il se réjouit de la mort de Tilli, 135. est revêtu du commandement avec une autorité sans bornes, 138. sa négociation avec l'électeur de Saxe, 139. 140. 142. il entre en Bohéme, 144. reçoit magnifiquement les députés de Nuremberg, 150. reprend la négociation avec la Saxe, 151. 155. ordonnance qu'il fait publier dans son armée, 151. assiége Prague & y entre, 152. veut user de surprise contre les Saxons, 154. & se joind aux Bavarois, 157. entrevue de Walstein avec l'électeur de Baviére, 159. il s'approche de Nuremberg, 162. force de son armée, *ibid.* il fait ravager la Saxe, 192. son camp est attaqué mais sans succès, 199. 401. il renvoye les principaux prisonniers sans rançon, 200. abandonne son camp de Nuremberg, 201. assiége Cobourg, 203. & léve le siége, 206. sa marche depuis Cobourg jusqu'à Leipsic, *ibid.* sa force depuis sa jonction avec Holck, Galas & Pappenheim, *ibid.* ses précautions avant la bataille & ses dispositions, v. *Lutzen.* consulte son astrologue, 167. 209. perd la bataille, 221. 449. se retire en Bohéme avec l'armée, 227. sa mort, 168. sa magnificence, 166. 168. son portrait, 88. 139. 166. à 170. ce que Gustave pensoit de lui, 120. 134.
Walstein (Bertaut) parent du précédent est tué à Lutzen, 223.
Wansleben colonel suédois: son poste à Lutzen, 213.
Weimar (Guillaume de Saxe-) se joind à Bannier, 125. à Horn, 127. & arrive au camp de Nuremberg, 198. 399.
Weimar (Bernard de Saxe-) s'attache au roi de Suéde, 116. sa premiére expédition, *ibid.* échoue devant Lindau, 156. prend Memmingen, 156. 173. se prépare à entrer dans le Tirol, 172. reçoit ordre de se rendre au camp de Nuremberg, 173. 198. 399. son poste à Lutzen, 214. tourne les Imp. 220. est proclamé général en chef par toute l'armée, 226.
Weissenbourg se rend aux Suédois, 122.
Werben (prise de) 62. les Suédois l'abandonnent par stratagéme, 64. ce stratagéme expliqué, 354. ils reprennent la ville par surprise, 66. situation de Werben, 350. premier camp du roi, 62. second camp, 66. 351.
Wert (Jean de) met à la raison les païsans révoltés de l'Autriche, 213.
Winckel colonel suédois tué à Lutzen, 223.
Wiseloch coûte cher aux Impériaux, 186.
Wismar se rend aux Suédois, 106.
Wolfenbuttel assiégé par le duc de Lunebourg, 125. nouveau siége de cette place levé à l'approche de Pappenheim, 198.
Wolgast se rend aux Suédois, 12. & est repris par les Impériaux, 17
Worms ouvre ses portes aux Suédois, 122.
Wunsch: colonel suédois, son poste à Breitenfeld, 74.
Wurtemberg (l'administrateur du duché de) obtient justice contre les violences commises dans son païs, 28. est attaqué à main armée & se met à la tête des milices du païs, 184. ce qu'il dit à l'occasion des hostilités commises chez lui, 187. 188. favorise les opérations du maréchal Horn en Alsace, 189.
Wurtzbourg: la ville prise par les Suédois, 101. prise du château, 102. description de cette place, 356.

Z.

ZEHDENICK (prise de) 45.
Zittau pris & ravagé par les Impériaux, 190.

Fin de la Table des Matiéres.


D 264 .G84 C.1
L'histoire des dernieres campa
Stanford University Libraries
3 6105 036 644 271
G84
DATE DUE
SPRING 1980
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA
94305